00100860

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 April, 2016

LES

MOHICANS

DE PARIS

PAR

100860

ALEXANDRE DUMAS

Vol - I & II

NOUVELLE ÉDITION

00-K-91

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, EDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction et de traduction réservés

00100860

LES

MOHICANS

DE PARIS

I

Dans lequel l'auteur lève le rideau sur le théâtre où va se jouer son drame.

Si le lecteur veut risquer, avec moi, un pèlerinage vers les jours de ma jeunesse, et remonter la moitié du cours de ma vie, c'est-à-dire juste un quart de siècle, nous ferons halte ensemble au commencement de l'an de grâce 1827, et nous dirons aux générations qui datent de cette époque ce qu'était le Paris physique et moral des dernières années de la Restauration.

Commençons par l'aspect physique de la moderne Babylone.

De l'est à l'ouest, en passant par le sud, Paris, en 1827, était à peu près ce qu'il est en 1854. Le Paris de la rive gauche est naturellement stationnaire, et tend plutôt à se dépeupler qu'à se peupler; au contraire de la civilisation, qui marche d'orient en occident, Paris, cette capitale du monde civilisé, marche du sud au nord; Montrouge envahit Montmartre.

Les seuls travaux réels qui aient été faits sur la rive gauche, de 1827 à 1854, sont la place et la fontaine Cuvier, la rue Guy-Labrosse, la rue de Jussieu, la rue de l'École-Poly-

technique, la rue de l'Ouest, la rue Bonaparte, l'embarcadère d'Orléans, celui de la barrière du Maine; enfin, l'église Sainte-Clotilde, qui s'élève sur la place Bellechasse, le palais du conseil d'État sur le quai d'Orsay, et l'hôtel du ministère des affaires étangères sur le quai des Invalides.

Il en a été bien autrement sur la rive droite, c'est-à-dire dans l'espace compris du pont d'Austerlitz au pont d'Iéna, en longeant le pied de Montmartre. En 1827, Paris, à l'est, ne s'étendait, en réalité, que jusqu'à la Bastille, — et encore tout le boulevard Beaumarchais était-il à bâtir; — au nord, que jusqu'à la rue de la Tour-d'Auvergne et la rue de la Tour-des-Dames, et, à l'ouest, que jusqu'à l'abattoir du Roule et l'allée des Veuves.

Mais, du quartier du faubourg Saint-Antoine, qui, de la place de la Bastille, va jusqu'à la barrière du Trône; du quartier Popincourt, qui, du faubourg Saint-Antoine, va jusqu'à la rue Ménilmontant; du quartier du faubourg du Temple, qui va, de la rue Ménilmontant, au faubourg Saint-Martin; du quartier la Fayette, qui va, du faubourg Saint-Martin, au faubourg Poissonnière; mais, enfin, du quartier Turgot, du quartier Trudaine, du quartier Breda, du quartier Tivoli, du quartier de la place de l'Europe, du quartier Beaujon; des rues de Milan, de Madrid, Chaptal, Boursault, de Laval, de Londres, d'Amsterdam, de Constantinople, de Berlin, etc., — il n'en n'était point encore question. — Quartiers, places, squares, rues, la baguette de cette fée qu'on appelle l'Industrie les a tous fait jaillir de terre, pour servir de cortége à ces princes du commerce qu'on appelle les chemins de fer de Lyon, de Strasbourg, de Bruxelles et du Havre.

Dans cinquante ans, Paris aura rempli tout l'espace qui reste vide, aujourd'hui, entre ses faubourgs et ses fortifications; alors, tout ce qui est faubourgs sera Paris, et de nouveaux faubourgs s'allongeront à toutes les ouvertures de cette vaste enceinte de murailles.

Nous avons vu ce qu'était le Paris physique, en 1827; voyons ce qu'était le Paris moral.

Charles X régnait depuis deux ans; depuis cinq ans, M. de Villèle était président du conseil; enfin, depuis trois ans, M. Delavau avait succédé à M. Anglès, si gravement compromis dans l'affaire Maubreuil.

Le roi Charles X était bon; il avait à la fois le cœur faible

et honnête, et laissait croître autour de lui les deux partis qui, en croyant l'affermir, devaient le renverser : — le *parti ultra* et le *parti prêtre*.

M. de Villèle était moins un homme politique qu'un homme de bourse : il savait déplacer, remuer, tripoter les fonds publics; mais voilà tout. Au reste, personnellement honnête homme, et devant se retirer des finances, au bout de cinq ans, aussi pauvre qu'il y était entré, et après y avoir manié des milliards.

M. Delavau était sans valeur individuelle, entièrement dévoué, non pas au roi, mais au double parti qui agissait en son nom : son chef du personnel exigeait des certificats de confession des employés et même des agents; on ne pouvait être reçu mouchard si l'on ne s'était confessé au moins dans la quinzaine précédant le jour de l'admission.

La cour était triste et seulement égayée par la jeunesse, le besoin de distraction et le côté artiste qu'il y avait dans le caractère de madame la duchesse de Berry.

L'aristocratie était inquiète et divisée; une portion se rattachait aux traditions semi-libérales de Louis XVIII, et prétendait que la tranquillité de l'avenir reposait sur une sage distribution du pouvoir entre les grands corps de l'État : le roi, la chambre des pairs, la chambre des députés; — l'autre portion se jetait violemment en arrière, voulant renouer 1827 à 1788, niait la Révolution, niait Bonaparte, niait Napoléon et croyait n'avoir pas besoin d'autre soutien que celui auquel s'étaient appuyés Louis IX, leur ancêtre, et Louis XIV, leur aïeul, c'est-à-dire le droit divin.

La bourgeoisie était ce qu'elle est en tout temps : amie de l'ordre, protectrice de la paix; elle désirait un changement, et tremblait que ce changement n'eût lieu; elle criait contre la garde nationale, contre l'ennui de faire sa faction, et devint furieuse lorsque en 1828, la garde nationale fut supprimée. En somme, elle suivait le convoi du général Foy, prenait parti pour Grégoire et pour Manuel, souscrivait aux éditions Touquet, et achetait par millions les tabatières à la Charte.

Le peuple était franchement de l'opposition, sans savoir bien nettement s'il était bonapartiste ou républicain; ce qu'il savait, c'est que les Bourbons étaient rentrés en France à la suite des Anglais, des Autrichiens et des Cosaques. Or, dé-

testant les Anglais, les Autrichiens et les Cosaques, il détestait naturellement les Bourbons, et n'attendait que le moment de s'en débarrasser. Toute conspiration nouvelle était saluée de ses acclamations : pour lui, Didier, Berton, Carré étaient des martyrs; les quatre sergents de la Rochelle, des dieux!

Maintenant que, par trois degrés successifs, nous sommes descendus du roi à l'aristocratie, de l'aristocratie à la bourgeoisie, et de la bourgeoisie au peuple, descendons un degré encore, et nous allons nous trouver dans ces limbes de la société éclairés seulement par les pâles réverbères de la rue de Jérusalem.

Supposez que nous nous trouvions transportés dans la soirée du mardi gras de 1827.

Depuis deux ans, il n'y a plus de mascarades de police : les voitures dont la double ligne sillonne les boulevards, toutes chargées de poissardes et de malins qui, chaque fois qu'ils se croisent, s'arrêtent et — pardonnez-moi, je dois me servir du terme courant, — et *s'engueulent*, sont des voitures particulières.

Quelques-unes de ces voitures appartiennent de fondation à un excellent jeune homme nommé Labattut, qui, trois ou quatre ans plus tard, ira mourir de la poitrine à Pise, et, quoïqu'il fasse tout au monde pour que l'on sache que ces immenses mascarades, que ces sonneurs de cor, que ces hommes à cheval sont bien à lui, les spectateurs s'obstinent à ignorer son nom, et à en faire honneur à lord Seymour.

Les cabarets en vogue sont : à la Courtille, Desnoyers, le salon de Flore, la Courtille; à la barrière du Maine, Tonnelier.

Les bals fréquentés sont la Chaumière, tenue par Labire; — deux races en train de disparaître aujourd'hui y dansent sur le volcan qui doit les engloutir : les étudiants, les grisettes; la lorette et les Arthurs, qui les ont remplacés, sont encore inconnus : Gavarni créera pour eux son charmant costume de débardeur; — le Prado, qui flamboie en face du Palais de Justice; le Colysée, qui brûle derrière le Château d'Eau; la Porte-Saint-Martin et Franconi, qui ont seuls, avec l'Opéra, le privilége des bals masqués.

Nous ne parlons, bien entendu, ici de l'Opéra que pour mémoire : à l'Opéra, on ne danse pas, on se promène, les femmes en domino, les hommes en habit noir.

Dans les autres bals, c'est-à-dire chez Desnoyers, au salon de Flore, au Sauvage, chez Tonnelier, à la Chaumière, au Prado, au Colysée, à la Porte-Saint-Martin, chez Franconi, on ne danse pas non plus : on *chahutte*.

La chahut était une danse ignoble, laquelle était, au cancan, ce que le brûle-gueule et le tabac de caporal sont au cigare de la Havane.

Au-dessous de tous les lieux que nous venons de nommer, et qui descendent du théâtre à la guinguette, et, de la guinguette, au cabaret, sont les bouges immondes qu'on appelle les tapis-francs.

Il y en a sept à Paris :

Au *Chat-Noir*, rue de la Vieille-Draperie, dans la Cité;

Au *Lapin-Blanc*, en face du Gymnase;

Aux *Sept-Billards*, rue de Bondy;

Hôtel d'Angleterre, rue Saint-Honoré, en face de la Civette;

Chez *Paul Niquet*, rue aux Fers;

Chez *Baratte*, même rue;

Enfin, chez *Bordier*, au coin de la rue Aubry-le-Boucher et de la rue Saint-Denis.

Deux de ces tapis-francs ont des spécialités.

Le Chat-Noir réunit particulièrement les voleurs à la *carouble* et à la *fourline*; — le Lapin-Blanc, les *charrieurs*, les *scionneurs* et les *vantarniers*.

Oh ! qu'on se rassure, nous n'allons pas nous engager dans un dialogue d'argot, et faire un livre que l'on ne puisse comprendre qu'à l'aide du dictionnaire infâme de Bicêtre et de la Conciergerie.

Nous nous hâtons, au contraire, de nous débarrasser, pour n'y plus revenir, de tous ces termes immondes, qui nous répugneraient autant qu'à nos lecteurs.

Disons donc rapidement ce que sont les voleurs à la carouble et à la fourline, les charrieurs, les scionneurs et les vantarniers.

Les voleurs à la carouble sont les voleurs avec fausses clefs.

Les voleurs à la fourline sont les tireurs de bourses, de montres, de mouchoirs.

Les charrieurs sont ceux qui entrent chez les changeurs sous prétexte de choisir des pièces à l'effigie de tel roi, au

millésime de telle année, et qui, tout en choisissant les pièces demandées, en fourrent pour cinquante francs dans chaque manche.

Les scionneurs sont ceux qui entourent d'un mouchoir ou d'une corde le cou de la personne qu'ils veulent voler, et la chargent sur leurs épaules, tandis que les complices la *barbotent*, c'est-à-dire la fouillent.

Enfin, les vantarniers sont ceux qui volent la nuit, par les fenêtres, à l'aide d'une échelle de corde.

Les cinq autres tapis-francs sont tout simplement des réceptacles de voleurs de toutes les catégories.

Pour veiller sur toute cette population de forçats libérés, de filous, de filles, de voleurs de toute sorte, de bandits de toute espèce, il n'y a que six inspecteurs et un officier de paix par arrondissement; — les sergents de ville ne sont point encore créés, et ne le seront qu'en 1828, par M. de Belleyme.

Ces inspecteurs font leur service en bourgeois.

Tout individu arrêté par eux est conduit, d'abord, à la salle Saint-Martin, c'est-à-dire au Dépôt; là, moyennant seize sous pour la première nuit, et dix sous pour les autres nuits, on a droit à une chambre séparée.

De là, les hommes sont envoyés à la Force ou à Bicêtre; les filles, aux Madelonnettes, rue des Fontaines, près du Temple; les voleuses, à Saint-Lazare, rue du faubourg Saint-Denis.

On exécute sur la place de Grève.

Monsieur de Paris (1) demeure rue des Marais, nº 43.

La première question que le lecteur se fait à lui-même, et qu'il nous ferait si nous n'allions pas au-devant d'elle, c'est celle-ci : « Puisque la police sait où prendre les voleurs, pourquoi la police ne les prend-elle pas? »

La police ne peut arrêter qu'en flagrant délit; la loi, sur ce point, est positive, et les voleurs de toute classe le savent bien.

Si la police pouvait arrêter les voleurs autrement que la main dans le sac, comme elle les connaît à peu près tous, un coup d'épervier jeté dans tous les bouges de Paris, et il n'y aurait plus de voleurs, — ou si peu, du moins, que ce ne serait pas la peine de s'en plaindre!

(1) C'est le titre du bourreau.

Aujourd'hui, aucun de ces tapis-francs n'existe plus : les uns ont disparu dans les démolitions que nécessitent les embellissements de Paris; les autres sont fermés, éteints, morts.

Bordier seul a survécu; mais le tapis-franc de 1827 est une élégante boutique d'épiceries où l'on vend des fruits secs, des confitures et des liqueurs fines, et qui n'a plus rien du bouge immonde où nous allons être forcé de conduire nos lecteurs.

II

Les gentilhommes de la halle.

Nous avons déjà prévenu nos lecteurs que la première page de notre livre portait la date du mardi gras de l'an de grâce 1827.

Seulement, ce jour de suprême folie touchait à sa dernière heure : minuit allait sonner.

Trois jeunes gens se tenant bras-dessus, bras-dessous, descendaient la rue Saint-Denis; deux chantonnaient les motifs principaux des quadrilles qu'ils venaient d'entendre au Colysée, où ils avaient passé les premières heures de la nuit; le troisième se contentait de mordre, en jouant, la pomme d'or d'une petite canne.

Les deux fredonneurs portaient la livrée du jour et le déguisement de l'époque : ils étaient costumés en forts de la halle.

Le troisième — celui qui ne chantait pas, qui se tenait au milieu des deux autres, qui semblait l'aîné des trois, ou du moins le plus sérieux, qui dépassait ses deux amis de toute la tête, et qui mordait, comme nous l'avons dit, la pomme de sa canne — était enveloppé d'un de ces grands manteaux de drap solitaire à collet de velours, comme on en portait en ce temps-là, et comme on n'en voit plus aujourd'hui

qu'aux frontispices des œuvres de Chateaubriand et de Byron.

Celui-là sortait d'une soirée d'artistes, qui avait eu lieu rue Sainte-Appoline.

Sous son manteau, il était vêtu d'un pantalon noir dessinant une jambe nerveuse, aux fines attaches, et au pied élégant chaussé d'un bas de soie à jour et d'un escarpin verni; son frac noir, boutonné militairement, — quoiqu'il fût bien visible que le personnage ne touchait en aucun point à l'armée, — ne laissait passer, par en haut et par en bas, que les extrémités d'un gilet de piqué blanc; son cou jouait à l'aise dans une cravate de satin noir, et sa tête, dont les cheveux frisaient naturellement, était coiffée d'un de ces chapeaux aplatis que l'on portait sous le bras au bal, qu'on enfonçait jusque sur les oreilles en sortant, et qu'on appelait des chapeaux-claques.

Si les rares passants qui suivaient à cette heure la rue Saint-Denis eussent pu lever le manteau dans lequel se drapait l'inconnu dont nous décrivons en ce moment la toilette, ils se fussent assurés que ce pantalon boutonné au-dessus de la cheville, et collant comme un maillot tricoté; que ce frac à la coupe élégante et aux basques retombant avec grâce, que ce gilet de piqué anglais à boutons d'or ciselé, sortaient évidemment du magasin d'un des tailleurs en renom du boulevard de Gand, et avaient été confectionnés pour un de ces jeunes gens à la mode qu'on appelait encore à cette époque des *dandys*, et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom déjà un peu usé de *lions*.

Et, cependant, celui qui portait cet habit ne paraissait pas le moins du monde avoir la prétention de passer pour un élégant; il suffisait, en effet, de le regarder un instant pour acquérir la certitude qu'on n'avait point devant les yeux ce que l'on appelle un homme à la mode : il y avait dans toute son allure quelque chose qui révélait une trop grande indépendance de mouvements, pour s'appliquer à l'un de ces mannequins esclaves des plis de leur cravate, ou de la roideur de leur col. Ensuite, comme si elles eussent répugné à cette entrave fashionable, ses mains, à la sortie de la soirée, s'étaient hâtées de se débarrasser de leurs gants; ce qui permettait de voir, à l'index de la droite, un de ces gros anneaux dits bagues à la chevalière, et qui, d'habitude, ser-

vaient un cachet, soit qu'ils portassent une devise personnelle ou des armes de famille.

Au reste, les deux autres jeunes gens faisaient, avec cette espèce d'apparition byronienne, un singulier contraste. Costumés, comme nous l'avons remarqué déjà, en forts de la halle, ou plutôt en malins, ainsi qu'on disait alors; vêtus de vestes de peluche blanche à collet cerise, de pantalons de satin rayés blanc et bleu; le corps serré, l'un dans un cachemire rouge, l'autre dans un cachemire jaune; chaussés de bas de soie à coins d'or et de souliers à boucles de diamant; empanachés de la tête aux pieds de rubans de toutes couleurs; le chapeau à longs poils ceint d'une guirlande de camellias blancs et roses, dont le plus modeste, en ce temps de l'année, ne valait pas moins d'un écu chez madame Bayon ou chez madame Prévost, les deux fleuristes en renom; les joues enluminées de la pourpre de la jeunesse, le feu dans les yeux, la joie sur les lèvres, la gaieté dans le cœur, l'insouciance écrite en lettres d'or sur toute leur personne, ces deux jeunes gens étaient bien la double incarnation de la gaieté française, l'image de ce joyeux passé dont leur ami, vêtu de noir, sombre comme l'avenir, semblait religieusement mener les funérailles.

Maintenant, comment se trouvaient réunis ces trois hommes, de costume et, à ce qu'il paraît, de caractères si différents, et pourquoi piétinaient-ils à pareille heure dans une des cinquante rues boueuses qui sillonnent Paris, du boulevard Saint-Denis au quai de Gèvres?

C'est bien simple : les deux forts n'avaient point trouvé de voiture à la porte du Colysée; le jeune homme au manteau brun en avait vainement cherché une dans la rue Sainte-Appoline.

Les deux malins, déjà passablement échauffés par le bischoff et par le punch, avaient résolu d'aller manger des huîtres à la halle.

Le jeune homme au manteau brun, maintenu dans la plénitude de sa raison par quelques verres d'orgeat et de sirop de groseille, rentrait se coucher chez lui, rue de l'Université.

Tous trois s'étaient rencontrés, par hasard, à l'angle de la rue Sainte-Appoline et de la rue Saint-Denis; les deux malins avaient reconnu un ami dans le jeune homme

au manteau brun, lequel, certes, ne les eût pas reconnus.

Tous deux alors s'étaient écriés à l'unisson :

— Tiens ! Jean Robert !

— Ludovic ! Pétrus ! avait répondu le jeune homme au manteau brun.

En 1827, on s'appelait, non plus Pierre, mais Pétrus; non plus Louis, mais Ludovic.

Tous trois s'étaient serré les mains avec effusion, en se demandant ce qu'ils faisaient, à cette heure indue, sur le pavé du roi.

D'une part comme de l'autre, l'explication avait été donnée.

Après quoi, les deux malins — qui étaient, Pétrus, un peintre, et Ludovic, un médecin, — avaient tant insisté, qu'ils avaient obtenu de Jean Robert, qui était poëte, de venir souper avec eux chez Bordier, à la halle.

Voilà donc ce qui avait été arrêté entre les trois jeunes gens, et l'on eût pu croire, à la rapidité de leur marche vers le rendez-vous, que c'était une détermination sur laquelle aucun des trois ne reviendrait, quand, tout à coup, arrivé à vingt pas de la cour Batave, Jean Robert s'arrêta.

— Ah çà ! demanda-t-il, il est bien décidé, n'est-ce pas ? que nous allons souper... Chez qui dites-vous ?

— Chez Bordier.

— Soit ! chez Bordier.

— Certainement que c'est bien décidé, répondirent d'une seule voix Pétrus et Ludovic ; pourquoi pas ?

— Parce qu'il est toujours temps de reculer, quand on est en train de faire une bêtise.

— Une bêtise ! Et en quoi ?

— Parbleu ! en ce que, au lieu d'aller souper tranquillement chez Véry, chez Philippe ou aux Frères-Provençaux, vous voulez passer la nuit dans quelque ignoble bouge où nous boirons de l'infusion de bois de campêche, sous prétexte de vin de Bordeaux, et où nous mangerons du chat, en place de lapin de garenne.

— Que diable as-tu donc, ce soir, contre les chats et le bois de campêche, ô poëte ? demanda Ludovic.

— Mon cher, dit Pétrus, Jean Robert vient d'avoir un grand succès au Théâtre-Français ; il gagne cinq cents

francs tous les deux jours; il a de l'or plein ses poches, et il est devenu aristocrate.

— N'allez-vous pas dire que c'est par économie que vous allez là, vous autres ?

— Non, dit Ludovic, c'est pour tâter un peu de tout.

— Pouah ! la belle nécessité ! fit Jean Robert.

— Je déclare, reprit Ludovic, que je ne me suis affublé de cet absurde costume, grâce auquel j'ai l'air d'un meunier qui vient de tirer à la conscription, que pour souper à la halle ce soir ; je suis à cent pas de la halle : j'y soupe, ou je ne soupe pas !

— Ah ! voilà ! dit Pétrus, tu parles en carabin : l'hôpital et l'amphithéâtre t'ont préparé à tous les spectacles, si hideux qu'ils soient ; philosophe et matérialiste, tu es cuirassé contre toutes les surprises. Moi qui, en ma qualité de peintre, n'ai pas toujours eu du vin de campêche à boire et du chat à manger ; moi qui ai fréquenté les modèles des deux sexes, cadavres vivants, qui ont sur les morts l'infériorité de l'âme ; moi qui suis entré dans la loge des lions, et qui suis descendu dans la fosse des ours, quand je n'avais pas trois francs pour faire monter chez moi le père Saturnin ou mad..r .i-selle Rosine la Blonde, je ne suis pas dégoûté, Dieu merci ! Mais ajouta-t-il en montrant son compagnon à la haute taille, ce jeune homme impressionnable, ce poëte-sensitive, cet héritier de Byron, ce continuateur de Gœthe, le nommé Jean Robert enfin, quelle figure va-t-il faire dans ce mauvais lieu ? A-t-il, avec ses petites mains, son petit pied, son charmant accent créole, la moindre idée de la façon dont on doit se conduire dans le monde où nous allons le présenter ? s'est-il jamais demandé seulement, lui qui, dans la garde nationale, n'a jamais pu partir du pied gauche, de quel pied on entre dans un tapis-franc, et ses chastes oreilles, habituées au *Jeune malade* de Millevoye, et à la *Jeune captive* d'André Chénier, sont-elles de taille à entendre les menus propos qu'échangent entre eux les gentilshommes de nuit qui émaillent cet endroit ?... Non ! En ce cas, que vient-il faire avec nous ? Nous ne le connaissons pas ! Quel est cet étranger qui vient se mêler à nos fêtes ? *Vade retrò*, Jean Robert !

— Mon cher Pétrus, répondit le jeune homme qui venait d'être l'objet d'une diatribe à laquelle, autant qu'il était en notre pouvoir, nous avons conservé l'esprit qui avait cours

dans les ateliers du temps, — mon cher Pétrus, tu n'es qu'à moitié ivre, mais tu es tout à fait Gascon!

— Ah! bon! je suis de Saint-Lô!... S'il y a des Gascons à Saint-Lô, mettons qu'il y a des Normands à Tarbes.

— Eh bien, je te dis, moi, Gascon de Saint-Lô! que tu fais étalage de défauts que tu n'as pas, pour déguiser les qualités que tu as. Tu fais le roué, parce que tu as peur de paraître naïf; tu fais le mauvais sujet, parce que tu rougis de paraître bon! Tu n'es jamais entré dans la loge des lions; tu n'es jamais descendu dans la fosse aux ours, et tu n'as jamais mis le pied dans un cabaret de la halle, pas plus que Ludovic, pas plus que moi, pas plus que les jeunes gens qui se respectent ou les ouvriers qui travaillent.

— *Amen!* dit Pétrus en bâillant.

— Bâille et moque-toi tant que tu voudras; fais flamberge de tes vices imaginaires, pour éblouir la galerie, parce que tu as entendu dire que tous les grands hommes avaient des vices, qu'André del Sarto était voleur, et Rembrandt crapuleux; fais poser le bourgeois, comme tu dis, puisque c'est ton état et ta nature de faire poser; mais, devant nous qui te savons bon, mais devant moi qui t'aime comme un frère plus jeune que moi, reste ce que tu es, Pétrus: franc et naïf, impressionnable et enthousiaste. Eh! mon cher, s'il est permis d'être blasé, — à mon avis, ce n'est jamais permis, — c'est lorsqu'on a été proscrit comme Dante, méconnu comme Machiavel, ou trahi comme Byron. As-tu été trahi, méconnu ou proscrit? regardes-tu la vie du côté de l'horizon triste et aride? Des millions ont-ils fondu dans tes mains en y laissant, pour trace unique, la crasse de l'ingratitude, ou la cicatrice de la désillusion? Non! tu es jeune, tu vends tes tableaux, ta maîtresse t'aime, le gouvernement t'a commandé une *Mort de Socrate*: il est convenu que Ludovic posera pour Phédon, et que je poserai, moi, pour Alcibiade; que diable veux-tu de plus?... Souper dans un tapis-franc? Soupons, mon cher! Cela aura, du moins, un résultat: c'est de t'en dégoûter à ce point que, de ta vie, tu n'y voudras revenir!

— As-tu fini, l'homme à l'habit noir? demanda Pétrus.

— Oui, à peu près.

— Alors, remettons-nous en marche.

Pétrus se remit en marche en entonnant une chanson moitié bachique, moitié obscène, comme s'il eût voulu se

prouver à lui-même que la leçon grave et affectueuse qu'il venait de recevoir de Jean Robert n'avait fait aucune impression sur lui.

Au dernier couplet, on était en pleine halle; minuit et demi sonnait à l'église Saint-Eustache.

— Ah ! voyons, dit Ludovic, qui, comme on l'a vu, avait pris peu de part à la conversation, et qui, esprit pensif et observateur, se laissait facilement mener où l'on voulait le conduire, certain que, partout où va l'homme, soit qu'on le mène en face de l'homme ou en face de la nature, il trouvera matière à observation ou à rêverie; — ah ! voyons, il s'agit, maintenant, de faire un choix... Entrons-nous chez Paul Niquet, chez Baratte, ou chez Bordier?

— Bordier m'est recommandé : entrons chez Bordier, dit Pétrus.

— Entrons chez Bordier ! répéta Jean Robert.

— A moins que tu n'aies tes habitudes ou tes affections dans quelque autre temple, chaste nourrisson des Muses !

— Oh ! tu sais bien que jamais je ne suis même venu dans ce quartier... Ainsi, peu importe ! Nous souperons mal partout; je n'ai donc pas de préférence.

— Nous y voici. Le cabaret te paraît-il suffisamment borgne?

— Oui, je le trouve même aveugle !

— En ce cas, pénétrons.

Et, enfonçant son chapeau de malin sur une oreille, Pétrus s'élança dans le cabaret, avec le dégagé, le sans façon et l'effronterie d'un vieil habitué de l'établissement.

Ses deux amis le suivirent.

III

Le tapis-franc

Le cabaret était plein, plus que plein : il regorgeait.

Le rez-de-chaussée, — que l'on aurait peine à reconnaître en voyant le magasin charmant et coquet qui le remplace

aujourd'hui, — le rez-de-chaussée se composait d'une salle basse, enfumée, humide, nauséabonde, où grouillaient, entassés dans un incroyable pêle-mêle, tout un monde d'hommes et de femmes costumés des façons les plus diverses, et parmi lesquels dominaient, cependant, les déguisements de malins et de poissardes. Quelques-unes des femmes, — et, il faut le dire, c'étaient les plus coquettes et les plus jolies, — quelques-unes des femmes déguisées en poissardes, décolletées jusqu'à la ceinture, les manches retroussées jusqu'à l'aisselle, barbouillées de vermillon, tachetées de mouches, quelques-unes de ces femmes, par une voix plus mâle, par un juron plus accentué qu'il ne convenait à leur robe de soie et à leur bonnet de dentelle, trahissaient un double déguisement : déguisement de costume et déguisement de sexe; mais, par un étrange abus des fantaisies du carnaval, sans doute, ce n'étaient pas celles-là que fêtait le moins la foule d'hommes qui composait les deux tiers, à peu près, de la noble assemblée.

Tout cela, assis, debout, attablé, couché, riait, causait, chantait, sur les tons les plus incohérents, et avec une telle confusion, que la masse échappait à toute description, et que quelques détails se détachaient seuls de l'informe ensemble, et frappaient les yeux.

C'était un fouillis impénétrable, où tout se mêlait, se confondait, se perdait : les bras musculeux des hommes semblaient appartenir aux femmes; les jambes déliées des femmes semblaient appartenir aux hommes; une tête barbue paraissait sortir d'une gorge luxuriante; une poitrine velue avait l'air de supporter la tête mélancolique d'une jeune fille de quinze ans! Il eût été impossible, même à Pétrus, après avoir reconstruit à grand'peine les torses, et rendu à chacun sa tête, de distinguer à qui étaient les pieds, les jambes, les bras, les mains, tant tous ces membres étaient confondus, noués, tordus, inextricablement enchevêtrés les uns dans les autres!

Les groupes que l'on distinguait à part étaient . — un pierrot qui faisait semblant de dormir contre la muraille, avec une pierrette à califourchon sur ses épaules : en sorte que le pierrot, la tête cachée par le pourpoint de calicot de la pierrette, avait l'air d'un géant à la tête trop petite et aux bras trop courts; — un polichinelle qui essayait de faire le

tour de la salle en portant un enfant sur chacune de ses bosses; — un turc qui allait sautant à cloche-pied pour prouver qu'il n'était pas ivre; — un jeune garçon déguisé en singe, déguisement mis à la mode par Mazurier, et qui bondissait de chaise en chaise, de groupe en groupe, faisant pousser aux prêtres de la déesse Folie et du dieu Carnaval — la plus triste des déesses et le plus triste des dieux! — les exclamations les plus inattendues, de leur voix la plus glapissante.

Un hourra formidable accueillit les trois amis à leur entrée dans la salle.

Le pierrot dénonça son androgénéité en relevant le pourpoint de la pierrette, et en montrant sa seconde tête.

Le polichinelle s'arrêta dans son mouvement de rotation, comme un astre qui accrocherait une comète.

Le turc essaya de lever les deux jambes à la fois; ce qui amena sa chute instantanée, et la rupture complète d'une table sur laquelle il tomba.

Enfin, le singe se trouva d'un bond sur les épaules de Pétrus, et se mit, au milieu des rires de la société, à effeuiller les aristocrates camellias de son chapeau.

— Si tu m'en crois, dit Jean Robert à Pétrus, nous sortirons d'ici; le cœur me manque!

— Sortir avant d'être entré! répondit Pétrus; y songes-tu? On croirait que nous avons peur, et l'on nous donnerait la chasse dans les rues de Paris, comme Sa Majesté Charles X fait aux sangliers de la forêt de Compiègne.

— Ton avis? dit Jean Robert à Ludovic.

— Mon avis, répondit Ludovic, est puisque nous y sommes, d'aller jusqu'au bout.

— Allons donc!

— Attention! fit Pétrus, on nous regarde. Toi qui es un homme de théâtre, tu sais que tout dépend des débuts.

Et, allant droit à l'espèce de cratère qui s'était ouvert sous le turc, où le corps de l'infortuné s'était englouti, et d'où ne sortaient plus que la pointe de ses bottes et l'extrémité de son aigrette :

— Seigneur musulman, dit-il toujours coiffé de son singe, vous connaissez le mot de votre patron Mohammed ben Abdallah, neveu du grand Abou Thaleb, prince de la Mecque?

— Non, répondit une voix, des profondeurs de la table défoncée.

— *Puisque la montagne ne vient pas à moi, je viens à la montagne!*

Alors, prenant au dépourvu le singe par la peau du cou, il l'enleva de ses épaules, comme il eût fait de son chapeau, et, saluant le turc avec le gamin, qui se débattait au bout de son bras tendu :

— Mes hommages respectueux, bon musulman! dit-il.

Et il remit sur ses épaules l'enfant, qui se hâta de se laisser glisser tout le long de son corps, ainsi qu'il eût fait le long d'un mât de cocagne, et qui disparut en grimaçant dans un coin où ne pénétrait pas la lumière des trois ou quatre lampes qui éclairaient le bouge.

Cette preuve de courtoisie et de force combinées valut à Pétrus des applaudissements universels.

Quant au turc, il ne répondit que fort machinalement à la politesse; seulement, il se cramponna comme un noyé à la main que lui tendait Pétrus, lequel, d'une secousse, le remit sur ses pieds, base visiblement insuffisante, pour le moment du moins, à un monument si profondément ébranlé.

— Décidément, dit Pétrus, lorsqu'il eut accompli l'exploit que nous venons de raconter, il y a trop de monde ici... Montons au premier.

— Comme tu voudras, répondit Ludovic, quoique ce spectacle ne manque pas d'intérêt.

Un garçon qui les suivait depuis leur entrée dans l'établissement, pour s'assurer sans doute qu'il avait affaire à des consommateurs, se mêla incontinent à la conversation.

— Ces messieurs désirent monter au premier? dit-il.

— En effet, nous n'en serions point fâchés, dit Pétrus.

— Voici l'escalier, fit le garçon en leur montrant une espèce d'échelle en colimaçon.

En le voyant, on se rappelait, malgré soi, l'ascension de Mathurin Régnier dans *le Mauvais Giste* :

La montée était torte et de fâcheux accès.

Cependant, les trois amis s'y engagèrent au milieu des huées et des rires des masques, qui riaient et qui huaient sans savoir même pourquoi, mais pour faire le bruit avec

lequel s'enivrent les gens qui ne sont que gris, et se soûlent les gens qui ne sont qu'ivres.

Au premier étage, comme au rez-de-chaussée, la salle était pleine; c'était le même entassement de gens dans une même pièce enfumée, aux murailles curieuses, regardant à travers les déchirures d'un papier gris sale à rosaces, aux rideaux rouges avec des grecques jaunes et vertes, au plafond noir.

Vu du seuil de la porte, ce monde, qui paraissait d'un degré au-dessous de celui qu'on venait de quitter; ce monde, éclairé, sinon obscurci, par les lueurs roussâtres et blafardes de trois ou quatre quinquets, était l'image vivante, la matérialisation tangible des idées confuses, bariolées, disparates, qui se heurtent dans le cerveau d'un homme ivre.

— Oh! oh! dit Jean Robert, qui était monté le premier, et qui avait poussé la porte, il paraît que l'enfer de Bordier est tout le contraire de l'enfer de Dante: plus on monte, plus on descend.

— Eh bien, qu'en dis-tu? demanda Pétrus.

— Je dis que ce n'était qu'horrible, mais que cela devient curieux.

— Montons toujours, alors! reprit Pétrus.

— Montons! approuva Ludovic.

Et les trois jeunes gens reprirent leur ascension par l'escalier, de plus en plus dégradé et de plus en plus étroit.

Au second étage, même affluence, même spectacle dans un décor à peu près pareil, si ce n'est que, là, le plafond était plus bas, l'atmosphère plus épaisse, et l'air respirable plus chargé, par conséquent, de plus de vapeurs malfaisantes.

— Eh bien? fit Ludovic.

— Qu'en dis-tu, Jean Robert? demanda Pétrus.

— Montons toujours! dit le poëte.

Au troisième étage, c'était pis encore.

Il y avait, sur les tables et sous les tables, sur les bancs et sous les bancs, une cinquantaine de créatures humaines, — si l'homme descendu au-dessous du niveau de la brute mérite de conserver ce nom.

Ces cinquante créatures, hommes, femmes, enfants, étaient étendus, couchés, endormis à côté d'assiettes brisées et de bouteilles en éclats, tachés par les sauces, rougis par les vins.

Un seul quinquet éclairait ténébreusement la salle.

On eût dit la lampe d'un sépulcre, si de rauques ronflements partis de quelques poitrines n'eussent hautement révélé l'existence matérielle de ces ivrognes, morts intellectuellement.

Le cœur manquait à Jean Robert; mais Jean Robert était maître de lui : son cœur eût pu rompre, sa volonté n'eût pas plié.

Pétrus et Ludovic se regardaient, tout prêts, l'un malgré son enthousiasme, l'autre malgré sa froideur, à retourner en arrière.

Mais Jean Robert, voyant que l'escalier, en se collant à la muraille, montait à l'étage supérieur à la façon d'une échelle de meunier, Jean Robert s'engagea dans l'escalier, en disant, plus à son aise en apparence, à mesure qu'il l'était moins en réalité :

—Allons, messieurs, vous l'avez voulu; plus haut! plus haut!

On entr'ouvrit la porte du quatrième étage.

Là, la décoration restait la même, mais la scène changeait.

Cinq hommes seulement étaient attablés autour d'une table sur laquelle on distinguait des débris de charcuterie, au milieu de huit ou dix bouteilles s'élevant comme des quilles, mais moins symétriquement rangées.

Ces hommes étaient en habit de ville.

Quand nous disons qu'ils étaient *en habit de ville*, nous voulons dire simplement qu'ils n'étaient pas costumés, et ne portaient que des blouses, des sarraux ou des vestes.

Les trois amis entrèrent; — le garçon, qui les avait suivis d'étage en étage, entra derrière eux.

Les nouveaux venus s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, jetèrent un regard autour de la salle, et Jean Robert fit un signe qui voulait dire : « Voilà qui nous convient. »

La pantomime était si expressive, que Pétrus répondit :

— Parbleu! nous serons ici comme des princes!

— En effet, dit Ludovic, il ne nous manquera plus que de l'air respirable.

— Bon! dit Pétrus, on en fera en ouvrant la fenêtre.

— Où ces messieurs veulent-ils qu'on leur dresse la table? demanda le garçon.

— Là! dit Jean Robert en désignant du doigt le côté de la

salle opposé à celui où se trouvaient les cinq premiers occupants.

La salle était si basse de plafond, qu'il fallait forcément ôter son chapeau en entrant; et même, en ôtant son chapeau, Jean Robert, le plus grand des trois jeunes gens, touchait le plafond de sa tête.

— Que désirent ces messieurs? demanda le garçon.

Six douzaines d'huîtres, six côtelettes de mouton, et une omelette, répondit Pétrus.

— Combien de bouteilles?

— Trois chablis première, avec de l'eau de Seltz, s'il y en a dans l'établissement.

A cette demande, qui sentait son aristocratie d'une lieue, un des cinq convives primitifs se tourna vers les nouveaux venus.

— Oh! oh! dit-il, du chablis première et de l'eau de Seltz! nous avons affaire à des muscadins, à ce qu'il paraît!

— A des fils de famille! répondit un second.

— Ou à des citoyens de la haute pègre! reprit le troisième.

Et les cinq buveurs se mirent à rire. Comme les romans modernes et les *Mémoires de Vidocq* n'avaient pas encore familiarisé les gens de bonne société avec les termes d'argot, nos trois coureurs d'aventure ne comprirent pas qu'on venait tout simplement de les traiter de voleurs, aussi ne firent-ils qu'une médiocre attention aux rires qui suivirent cette insulte.

Jean Robert avait déjà déposé son manteau sur une chaise, et sa petite canne dans l'angle de la fenêtre.

Le garçon, de son côté, s'apprêtait à aller commander le menu du souper, quand celui des hommes qui avait parlé le premier, et traité les jeunes gens de muscadins, arrêta le garçon par le pan de son tablier.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien, quoi? répondit le garçon.

— Est-ce qu'on ne t'a pas déjà demandé des cartes?

— Si fait.

— Alors, pourquoi n'en as-tu pas apporté?

— Parce que vous savez bien qu'on n'en donne pas à ces heures-ci.

— La raison?

— Demandez-la à M. Delavau.

— Qu'est-ce que c'est que M. Delavau?

— C'est le préfet de police.

— Qu'est-ce que ça me fait, le préfet de police?

— Ça peut ne rien vous faire, à vous; mais ça nous ferait quelque chose, à nous.

— Ça vous ferait quoi?

— Ça nous ferait fermer l'établissement; ce qui nous donnerait le chagrin de ne plus vous recevoir.

— Mais, alors, si l'on ne joue pas, que veux-tu que nous fassions ici?

— On ne vous force pas d'y rester.

— Ah çà! mais tu me fais l'effet d'un drôle pas trop poli, sais-tu bien? et l'on préviendra le bourgeois.

— Oh! prévenez le pape, si vous voulez!

— Et tu crois que nous allons nous contenter de cela?

— Il le faudra bien.

— Et si nous ne sommes pas contents?

— Eh bien, dit le garçon avec ce rire narquois qui accompagne, d'habitude, les plaisanteries des gens du peuple, si vous n'êtes pas contents, savez-vous ce que vous ferez?

— Non.

— Vous prendrez des cartes.

— Mille tonnerres! je crois que tu te moques de moi? vociféra le buveur en se levant et en frappant sur la table un coup de poing qui fit sauter à six pouces de hauteur les bouteilles, les verres et les assiettes. Des cartes! c'est justement ce que nous demandons.

Mais le garçon était déjà à moitié de l'escalier, et le buveur fut obligé de se rasseoir, n'attendant, selon toute probabilité, qu'une occasion de faire éclater sa mauvaise humeur.

— Ah! murmurait-il, il paraît que le drôle a oublié que je me nomme Jean Taureau, et que je tue un bœuf d'un coup de poing. Il faudra que je le lui rappelle.

Et, prenant sur la table une bouteille à moitié vide, il en porta le goulot à sa bouche, et la vida d'un trait.

— Jean Taureau a de la peine, murmura un des cinq convives à l'oreille de son voisin, et, je le connais, il faudra que cela retombe sur quelqu'un!

— En ce cas, répondit celui à qui cette confidence était faite, gare aux muscadins!

IV.

Jean Taureau

Nous avons dit que celui des cinq buveurs qui avait demandé des cartes, et qui s'était baptisé lui-même du nom de Jean Taureau, — lequel nom semblait, du reste, merveilleusement approprié à son encolure, — n'attendait qu'une occasion favorable pour faire éclater sa mauvaise humeur.

L'occasion ne tarda point à se présenter.

Nous espérons que le lecteur nous suit avec assez d'attention pour n'avoir pas oublié l'observation que Ludovic avait faite à l'endroit de l'atmosphère de la salle.

En effet la vapeur des mets, l'odeur du vin, la fumée du tabac, les émanations des convives, avaient rendu l'air de cette espèce de grenier impossible à respirer par des poitrines habituées à un air pur. Selon toute probabilité, on n'avait pas ouvert la fenêtre depuis le dernier rayon de soleil du dernier automne ; il en résulta qu'un même instinct de conservation poussa les trois amis vers la seule fenêtre qui donnât de la lumière à ce bouge, et, dans les cas extrêmes comme celui où l'on se trouvait, de l'air.

Pétrus y arriva le premier ; il en souleva la partie inférieure, et accrocha l'anneau au clou destiné à la soutenir.

La fenêtre était ce qu'on appelle un fenêtre à guillotine.

Jean Taureau avait trouvé l'occasion qu'il cherchait.

Il se leva de son escabeau, et, appuyant ses deux poings sur la table :

— Ces messieurs ouvrent la fenêtre, à ce qu'il paraît? dit-il en s'adressant collectivement aux trois jeunes gens, mais plus particulièrement à Pétrus.

— Comme vous voyez, mon ami, répondit celui-ci.

— Je ne suis pas votre ami, dit Jean Taureau ; fermez la fenêtre !

— Monsieur Jean Taureau, reprit Pétrus avec une politesse ironique, voici mon ami Ludovic, qui est un physicien distingué, et qui va vous expliquer, en deux secondes, de quels éléments l'air doit se composer pour être respirable.

— Que chante-t-il donc, celui-là, avec ses éléments ?

— Il dit, monsieur Jean Taureau, répondit Ludovic d'un ton de politesse qui ne le cédait en rien à celui de Pétrus, pas même dans la nuance de raillerie que celui-ci avait adoptée, — il dit que l'atmosphère, pour ne pas être nuisible aux poumons d'un honnête homme, doit se composer de soixante-quinze à soixante-seize parties d'azote, de vingt-deux à vingt-trois parties d'oxygène, et de deux parties d'eau, — un peu plus, un peu moins.

— Dis donc, Jean Taureau, interrompit à son tour un des quatre hommes en blouse, je crois qu'il te parle latin ?

— Bon ! alors, moi, je vais lui parler français.

— Et s'il ne comprend pas ?...

— On bûchera, alors !

Et Jean Taureau montra deux poings qui égalaient en grosseur la tête d'un enfant.

Puis, d'une voix qui, s'il eût eu affaire à des hommes de sa classe, n'eût point admis d'opposition :

— Allons, dit-il, fermons cette fenêtre, et plus vite que cela !

— C'est peut-être votre avis, maître Jean Taureau, dit tranquillement Pétrus en se croisant les bras devant la fenêtre ouverte ; mais ce n'est pas le mien.

— Comment, ce n'est pas le tien ? tu as donc un avis, toi ?

— Pourquoi donc un homme n'aurait-il pas son avis, quand une brute en prétend avoir un ?

— Dis donc, Croc-en-Jambe, fit Jean Taureau en fronçant le sourcil, et en s'adressant à l'un de ses convives qu'il eût été facile de reconnaître pour un chiffonnier, quand même il n'eût pas été dénoncé par le nom significatif que lui donnait son interlocuteur, — je crois que ce muscadin de malheur m'appelle brute ?

— Ça me semble aussi, répondit Croc-en-Jambe.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a à faire ?

— Il y a à lui faire fermer la fenêtre d'abord, puisque c'est ton idée, et à l'assommer ensuite.

— Bon! voilà qui est parler!

Puis, comme s'il adressait à des révoltés une troisième sommation :

— Allons, tonnerre! fermez la fenêtre!

— Oh! répondit tranquillement Pétrus, il n'y a ni tonnerre ni éclairs, la fenêtre restera ouverte.

Jean Taureau emplit si brusquement sa poitrine de cet air qui semblait aux jeunes gens impossible à respirer, que cette aspiration ressembla au mugissement de l'animal dont il avait pris le nom.

Robert sentit la querelle, et voulut l'empêcher, quoiqu'il comprît bien que c'était impossible. — Au reste, si quelqu'un pouvait arriver à ce résultat, c'était assurément lui, c'est-à-dire le seul qui fût de sang-froid.

Il alla d'un air calme au-devant de Jean Taureau, et, essayant de composer :

— Monsieur, dit-il, nous venons du dehors, et, en entrant dans cette salle, nous avons été suffoqués.

— Je crois bien, dit Ludovic, on n'y respire que de l'acide carbonique!

— Permettez-nous donc d'ouvrir la fenêtre un seul instant, pour renouveler l'air; nous la fermerons ensuite.

— Vous l'avez ouverte sans ma permission, dit Jean Taureau.

— Eh bien, après? fit Pétrus.

— Il fallait la demander, et peut-être vous l'aurait-on accordée, la permission.

— Allons, assez! dit Pétrus; je l'ai ouverte parce que cela m'a plu, et elle restera ouverte tant que cela me plaira.

— Tais-toi, Pétrus! interrompit Jean Robert.

— Non, je ne me tairai pas... Crois-tu donc que j'aie l'habitude de me laisser mener par des drôles de cette espèce?

Au mot de *drôles*, les quatre camarades de Jean Taureau se levèrent de table à leur tour, et s'approchèrent dans l'intention évidente de seconder les mauvaises intentions du provocateur.

A en juger par la dureté de leurs traits, et par la ferocité ou, tout au moins, la sauvagerie farouche dont leur physio-

nomie était empreinte, c'étaient là quatre rudes gaillards qui, renforcés du cinquième personnage dont nous connaissons déjà les allures, ne cherchaient, comme lui, qu'une occasion propice de rompre, par une belle et bonne querelle, la monotonie de leur nuit de carnaval.

Au reste, il était facile d'assigner une profession à chacun de ces hommes.

Celui que Jean Taureau avait appelé Croc-en-Jambe était évidemment, non pas un chiffonnier proprement dit, comme aurait pu le faire croire la lanterne posée sur la table, et l'instrument qui lui avait valu le nom caractéristique de Croc-en-Jambe; mais un individu appartenant à une variété de l'espèce, et qu'on appelait *ravageurs*, du nom de leur industrie, qui consistait, non à fouiller dans les tas d'ordures, mais à ravager, avec la pointe de leur croc, l'entre-deux des pavés du ruisseau.

Pour cette classe d'industriels, supprimée, depuis huit ou dix ans, par ordonnance de police, et surtout par la substitution des trottoirs aux chaussées, le ruisseau se transformait parfois en Pactole, et plus d'un y trouva des bagues, des bijoux, des pierres précieuses, soit perdus, soit jetés par les fenêtres en secouant une natte ou un tapis, comme, dans mes *Mémoires*, j'ai raconté que, vers l'époque où se passent les événements qui font le sujet de ce livre, avaient été jetées les boucles d'oreilles de Georges, lesquelles avaient échappé heureusement à MM. les ravageurs.

Le second buveur, que Jean Taureau n'avait pas nommé, et que nous, qui sommes appelé à réparer cet oubli, désignerons par son nom de guerre, s'appelait Sac-à-Plâtre, sobriquet qui eût suffi à révéler son état, quand même les taches de chaux et la poussière blanchâtre dont étaient couvertes sa figure et ses mains ne l'eussent pas présenté comme un maçon à ses amis et à ses ennemis.

Parmi les premiers, et de ses meilleurs, était Jean Taureau : la manière dont ils avaient fait connaissance ne manque pas de caractère, et peindra la force herculéenne de l'homme que nous venons de mettre en scène, et qui est destiné à jouer, dans cette histoire, non pas un des premiers rôles, mais un rôle — la suite nous le prouvera — qui n'est n'est pas tout à fait sans importance.

Une maison de la Cité brûlait; l'escalier, atteint par les

flammes, était tombé ; un homme, une femme et un enfant criaient : « Au secours ! » d'une fenêtre du second étage.

L'homme, qui était maçon, ne demandait qu'une échelle, ou même qu'une corde ; avec cette échelle ou cette corde, il sauvait sa femme et son enfant.

Mais les assistants perdaient la tête ; on apportait des échelles de moitié trop courtes, des cordes qui ne pouvaient supporter le poids de trois personnes.

Le feu gagnait ; la fumée sortait à bouffées par les fenêtres, précédant la flamme, dont on voyait déjà les lueurs.

Jean Taureau passait.

Il s'arrêta.

— Eh bien, s'écria-t-il, n'avez-vous donc ici ni cordes ni échelles? Vous voyez bien que ces gens-là vont brûler !

Et, en effet, le danger était imminent.

Jean Taureau regarda autour de lui, et, voyant qu'aucun des objets demandés n'arrivait :

— Allons, dit-il en tendant les bras, jette l'enfant, Sac-a-Plâtre !

Le maçon, interpellé de ce nom, n'eut garde de se fâcher ; il prit l'enfant, l'embrassa sur les deux joues, et le jeta à Jean Taureau.

Il y eut un cri d'effroi parmi les assistants.

Jean Taureau reçut l'enfant dans ses bras, et le passa immédiatement à ceux qui étaient derrière lui.

— Maintenant, dit-il, jette la femme !

Le maçon prit la femme dans ses bras, et, malgré les cris de celle-ci, il lui fit prendre le même chemin que venait de prendre l'enfant.

— Jean Taureau reçut la femme dans ses bras ; seulement, il fit un pas en arrière.

— Ça y est ! dit-il en posant sur ses pieds la femme à moitié évanouie, tandis que les spectateurs éclataient en bravos et en acclamations.

— Maintenant, cria-t-il à l'homme en s'arc-boutant sur ses jambes de toute la puissance de ses robustes reins, — maintenant, à ton tour !

Des deux mille personnes qui assistaient à ce spectacle, il n'y en eut pas une dont on entendit le souffle pendant les cinq secondes qui suivirent.

Le maçon monta sur le rebord de la fenêtre, fit le signe de

la croix; puis, fermant les yeux, il sauta en murmurant:
— A la grâce de Dieu!

Cette fois, le choc fut terrible : Jean Taureau plia sur ses jarrets, fit trois pas en arrière, mais ne fut pas renversé.

Il y eut alors un cri immense dans la foule.

Tout le monde se précipita vers l'homme qui venait d'accomplir cet effroyable tour de force; mais, avant qu'on fût arrivé à lui, Jean Taureau avait desserré les bras, et était tombé à la renverse, évanoui et vomissant le sang.

Ni l'enfant, ni la femme, ni l'homme, n'avaient une seule égratignure.

Jean Taureau avait une veine du poumon rompue.

On le transporta à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortit le surlendemain.

Le troisième compagnon, qui avait la figure aussi noire que Sac-à-Plâtre l'avait blanche, et qui appartenait visiblement à l'estimable classe des charbonniers, s'appelait Toussaint. Jean Taureau, qui, dans ses relations avec les architectes, avait, par ceux-ci, entendu parler d'un nègre de génie, lequel avait failli faire une révolution à Saint-Domingue; Jean Taureau, qui ne manquait pas d'un certain esprit naturel, l'avait surnommé *Toussaint Louverture*.

Le quatrième était un homme d'une cinquantaine d'années à peu près, à l'œil vif, aux gestes rapides, dont toute la personne exhalait une forte odeur de valériane; il était vêtu d'une veste de velours, d'un pantalon de velours, d'un gilet et d'une casquette de peau de chat; il répondait, dans l'intimité, au nom de père *la Gibelotte*.

C'était lui qui entretenait tous les cabarets de la halle de ces lapins de gouttière que Jean Robert craignait si fort qu'on ne lui servît au lieu et place de lapins de garenne, et l'odeur de valériane qu'il exhalait était celle à l'aide de laquelle il attirait les malheureux animaux, dont il vendait la chair dix sous aux gargotiers, et la peau quinze sous aux tanneurs.

L'industrie était productive, mais dangereuse, et nous nous rappelons avoir lu, vers 1834 ou 1835, le compte rendu d'un procès où un confrère du père la Gibelotte fut condamné à un an de prison et cinq cents francs d'amende, malgré le plaidoyer éloquent dans lequel il avait, en traitant la question gastronomique à la manière de Carême et de Brillat-Savarin,

essayé de démontrer aux juges l'incontestable supériorité de la chair du chat sur celle du lapin.

Le cinquième acolyte, — que nous reportons à la fin en vertu de cet axiome évangélique : *Les premiers seront les derniers*, — le cinquième était Jean Taureau lui-même, lequel, d'après ce que nous venons de raconter de sa force musculaire, pourrait se passer d'une plus ample description, si nous ne tenions pas à préparer, par un portrait physique aussi exact que possible, le développement moral d'un des caractères les plus singuliers que nous ayons connus.

Jean Taureau était un homme de cinq pieds six pouces, à peu près, droit et solide comme les poutres de chêne qu'il équarrissait, étant charpentier de son état; espèce d'Hercule Farnèse taillé dans un bloc de granit, bloc lui-même, et qui, à la première vue, au lieu d'avoir besoin des quatre alliés qui s'avançaient à son secours, semblait bâti de manière à écraser l'un après l'autre ses trois ennemis rien qu'en les touchant du doigt.

Maintenant, si nous passons de la description du corps à celle de la physionomie et des vêtements, nous dirons que le visage du garçon charpentier, encadré de favoris noirs et épais qui lui faisaient un collier sous le menton, était celui d'un homme de trente à quarante ans; des cheveux courts et crépus, dont les anciens avaient fait, chez le fils de Jupiter et de Sémélé, le symbole de la force; un cou dont la grosseur justifiait le nom ambitieux que notre homme s'était donné lui-même ou avait accepté de ses camarades, complétaient l'ensemble de ce type de la force inintelligente et brutale.

Ajoutons un détail oublié : Jean Taureau était vêtu d'une veste, d'un pantalon, d'un gilet et d'une casquette de velours verdâtre à côtes.

De la poche de sa veste, sortait le sommet d'une équerre en bois, et, du gousset de son pantalon, la tête d'un long compas de fer placé à cheval sur la couture, de façon qu'une des branches se perdait dans la poche, et que l'autre pendait en dehors.

Tels étaient les cinq antagonistes auxquels allaient avoir affaire, — à moins qu'ils ne reculassent, et peut-être n'était-ce pas même un moyen infaillible d'éviter la querelle, — auxquels, disons-nous, allaient avoir affaire Ludovic le médecin, Pétrus le peintre et Jean Robert le poëte.

V

La bataille.

Nous avons dit, au commencement du précédent chapitre, dans quelle position stratégique se trouvaient, relativement à leurs ennemis, les trois héros de notre histoire que nous avons conduits de la rue Sainte-Appoline à l'entrée des halles, et que nous avons suivis, à travers leur imprudente odyssée, jusqu'au quatrième étage du tapis-franc.

Pétrus, appuyé contre la fenêtre ouverte, se tenait debout, les bras croisés, et regardant les cinq hommes du peuple d'un air de défi.

Ludovic examinait Jean Taureau avec une curiosité qui diminuait pour lui la gravité de la situation, et, homme de science, il se disait qu'il donnerait bien cent francs pour avoir à disséquer un sujet comme celui-là.

Peut-être, en y réfléchissant, en eût-il donné deux cents pour que ce sujet fût Jean Taureau lui-même; car il eût eu visiblement tout à gagner à avoir un pareil athlète mort et étendu sur une table, plutôt que de l'avoir devant lui, plein de vie, debout et menaçant.

Jean Robert, comme nous l'avons dit, s'était avancé moitié pour essayer d'arranger l'affaire, moitié, le cas échéant, pour recevoir ou donner les premiers coups.

Au reste, Jean Robert, qui, si jeune qu'il fût, avait lu beaucoup de livres, et particulièrement la théorie du maréchal de Saxe sur les influences morales, — Jean Robert n'ignorait pas, en toute circonstance où l'emploi de la force doit être appliqué, le grand avantage qu'il y a de frapper le premier coup.

Une savante pratique de la boxe et de la savate combinée par un professeur alors inconnu, mais dont le nom devait

acquérir plus tard une grande célébrité, rassurait, en outre, Jean Robert, doué personnellement d'une force physique qui eût pu rendre la lutte douteuse, s'il eût été placé en face d'un homme moins redoutable que Jean Taureau.

Comme nous l'avons dit, il était donc résolu à employer les moyens de conciliation, jusqu'au moment où il y aurait lâcheté à ne point accepter le combat.

Aussi fut-il le premier qui reprit la parole, paralysée aux lèvres de tous pendant le mouvement agressif opéré par les quatre hommes qui venaient en aide à Jean Taureau.

— Voyons, dit-il, avant de nous battre expliquons-nous... Que désirent ces messieurs?

— Est-ce pour nous insulter que vous nous appelez *ces messieurs?* dit le ravageur. Nous ne sommes pas des messieurs, entendez-vous!

— Vous avez bien raison, s'écria Pétrus, vous n'êtes pas des messieurs; vous êtes des marouﬂes!

— On nous a appelés marouﬂes! hurla le tueur de chats.

— Ah! nous allons vous en donner, des marouﬂes! cria le maçon.

— Mais laissez-moi donc passer! dit le charbonnier.

— Taisez-vous, tous tant que vous êtes, et tenez-vous tranquilles : ça me regarde.

— Pourquoi ça te regarde-t-il plus que nous?

— D'abord, parce qu'on ne se met pas cinq contre trois, surtout quand il suffit d'un seul. — A ta place, Gibelotte! à ta place, ravageur!

Les deux hommes interpellés obéirent, et le tueur de chats et Croc-en-Jambe allèrent se rasseoir en grommelant.

— C'est bien! dit Jean Taureau. Et, maintenant, mes petits amours, nous allons reprendre la chanson sur le même air, et au premier couplet. — Voulez-vous fermer la fenêtre, s'il vous plaît?

— Non, répondirent ensemble les trois jeunes gens, qui n'avaient pas pu, vu l'intonation de la voix, prendre au sérieux la formule polie qui accompagnait l'invitation.

— Mais, dit Jean Taureau en levant ses deux bras au-dessus de sa tête, et tant que le plafond leur permettait de s'étendre, vous voulez donc vous faire pulvériser?

— Essayez, dit froidement Jean Robert en s'avançant d'un pas de plus vers le charpentier.

Pétrus ne fit qu'un bond, et, de ce bond, vint se placer en face de l'hercule, comme pour faire à Robert un bouclier de son corps.

— Tiens les deux autres en respect avec Ludovic, dit Jean Robert en écartant Pétrus d'un revers de main; je me charge de celui-ci.

Et, du bout du doigt, il toucha la poitrine du charpentier.

— Je crois que c'est de moi que vous parlez, mon prince? dit en gouaillant le colosse,

— De toi-même.

— Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être choisi par vous?

— Je pourrais bien te répondre que c'est parce qu'étant le plus insolent, c'est toi qui mérites la plus rude leçon; mais ce n'est pas là la raison.

— J'attends la raison.

— Eh bien, c'est que, comme nous portons tous les deux le même prénom, nous sommes naturellement appareillés: tu t'appelles Jean Taureau, et je m'appelle Jean Robert.

— Je m'appelle Jean Taureau, c'est vrai, dit le charpentier, mais, toi, tu mens, quand tu dis que tu t'appelles Jean Robert; tu t'appelles Jean F....!

Le jeune homme en habit noir ne le laissa point achever; de ses deux poings ramenés en croix sur sa poitrine, l'un se détacha comme un ressort d'acier, et alla frapper le colosse à la tempe.

Jean Taureau, qui n'avait pas bougé en recevant dans ses bras une femme lancée du second étage, Jean Taureau fit trois ou quatre pas en arrière, et s'en alla tomber à la renverse sur une table dont les deux pieds se brisèrent sous son poids.

Une évolution à peu près pareille s'accomplissait, dans le moment, entre les quatre autres combattants. Pétrus, maître en bâton et en savate, à défaut de bâton, passait la jambe au maçon, et l'envoyait rouler auprès de Jean Taureau, — tandis que Ludovic, en sa qualité d'anatomiste, lançait au charbonnier, dans la région du foie, entre la septième côte et le col du fémur, un coup de poing dont l'effet fut tel, qu'on put voir pâlir son visage sous la couche de charbon qui le couvrait.

Jean Taureau et le maçon se relevèrent.

Toussaint, qui était resté debout, alla s'asseoir sans haleine, et les deux mains appuyées au flanc, sur un tabouret adossé contre le mur.

Mais, comme on le comprend bien, cela n'était qu'une première attaque, une espèce d'escarmouche précédant le combat; et les trois jeunes gens n'en doutaient pas, car chacun d'eux se tint prêt à un nouvel assaut.

Au reste, la surprise avait été aussi grande pour les spectateurs que pour les acteurs.

A la vue de leurs deux camarades, Jean Taureau et Sac-à-Plâtre, qui tombaient à la renverse; à la vue de Toussaint Louverture, qui allait s'asseoir en homme *qui en tient*, ils se levèrent tous les deux, et, sans s'inquiéter de la défense de Jean Taureau, ils vinrent, l'un son croc, l'autre une bouteille à la main, pour prendre leur part de la fête.

Le maçon n'avait été victime que d'une surprise, et s'était relevé avec plus de honte que de douleur.

Quant au charpentier, il lui avait semblé que l'extrémité d'une solive lancée par quelque catapulte était venue le frapper à la tête.

L'ébranlement de son cerveau se communiqua en un instant à tout son corps; il demeura pendant deux ou trois secondes abasourdi, avec un nuage de sang sur les yeux, un bruissement aux oreilles.

Au reste, le nuage de sang n'est point une figure : le coup de poing de Jean Robert avait, en glissant sur la tempe, sillonné le front, et la chevalière que le jeune homme portait à l'index avait ouvert, un peu au-dessus du sourcil du charpentier, un sillon sanglant.

— Ah! mille tonnerres! s'écria-t-il en revenant sur son antagoniste d'un pas encore mal assuré, ce que c'est que d'être pris au dépourvu : un enfant vous battrait!

— Eh bien, cette fois-ci, prends ton temps, Jean Taureau, et tiens-toi bien! car mon intention est de t'envoyer casser les deux autres pieds de la table.

Jean Taureau s'avança le poing levé, se livrant de nouveau à son adversaire, comme fait presque toujours, à l'adresse, la force inexpérimentée et confiante; toute la théorie de la boxe repose là-dessus : il faut moins de temps au poing pour parcourir une ligne droite que pour décrire une parabole.

Cependant, cette fois, ce n'était point l'attaque, c'était seulement la défense que Jean Robert avait confiée à ses mains : son bras droit ne lui servit plus qu'à amortir le coup terrible dont le menaçait Jean Taureau, et, au moment où le poing du charpentier s'abattait sur lui, Jean Robert faisait lestement un tour sur lui-même, et, grâce à sa grande taille, détachait au beau milieu de la poitrine de son adversaire un de ces terribles coups de pied en arrière dont Lecour seul, à cette époque, avait encore le privilége et le secret.

Jean Robert n'avait point menti dans la prédiction qu'il avait faite au charpentier : celui-ci reprit à reculons le chemin qu'il avait déjà fait, et alla, sinon tomber, du moins se coucher de nouveau sur la table.

Du reste, il ne cria ni même ne parla : le coup qu'il venait de recevoir avait complétement éteint sa voix.

Quant aux trois autres, voici ce qui était arrivé.

Pétrus, avec son agilité habituelle, avait fait face à deux adversaires : au ravageur, qui s'avançait sur lui son croc à la main, il avait envoyé un tabouret au visage, et, tandis que l'homme et le meuble se débarbouillaient ensemble, d'un coup de tête dans le ventre, il avait, en véritable Breton qu'il était, jeté sur son derrière le maçon.

Ludovic n'avait donc eu affaire qu'au tueur de chats, adversaire peu redoutable, que, dans son ignorance de l'art où ses deux compagnons étaient passés maîtres, il avait pris corps à corps, et avec lequel il avait roulé sur le plancher.

Seulement, Gibelotte avait eu tout le désavantage de la lutte, et était tombé dessous.

Mais, au lieu de profiter de son avantage, Ludovic, en maintenant son adversaire sous son genou, s'était demandé d'où venait cette odeur de valériane qu'il répandait avec tant de profusion.

Il réfléchissait à ce problème passablement insoluble, quand le ravageur et le maçon, voyant le charpentier démantelé pour la seconde fois, Toussaint se remettant à peine de son coup de poing dans le côté, et le tueur de chats sous le genou de Ludovic, se mirent à crier :

— Aux couteaux ! aux couteaux !

En ce moment, le garçon rentrait, apportant des huîtres. D'un coup d'œil, il jugea la situation, posa ses coquillages

sur la table, et descendit vivement l'escalier; sans doute pour prévenir qui de droit de ce qui se passait.

Mais son apparition, pour les acteurs de la scène, ne fut qu'un détail.

Ils avaient trop à faire pour s'occuper de son apparition et de sa disparition, si rapides, que, ne fussent les huîtres, qui attestaient la présence d'un garçon, on eût pu croire à un rêve.

Mais ce qui n'était pas un rêve, c'est ce qui se passait au quatrième étage et à l'étage au-dessous.

Au bruit de la double chute du charpentier, au craquement de la table brisée, aux cris : « Aux couteaux! aux couteaux! » les ivrognes endormis dans la salle du troisième étage s'étaient réveillés en sursaut; les moins ivres avaient prêté l'oreille; un d'eux, en chancelant, avait été ouvrir la porte, et ceux qui voyaient encore avaient vu le garçon passer tout effaré dans la pénombre de l'escalier.

Alors, en gens d'expérience, ces hommes s'étaient doutés de ce qui arrivait, et, tout à coup, les trois jeunes amis avaient entendu par les degrés un bruit de pas précipités, et des vociférations semblables aux rugissements de la mer pendant l'orage.

C'était l'écume de la halle qui montait, et bientôt, par la porte béante, on vit la salle s'emplir de personnages étranges, avinés, hébétés, furieux surtout d'avoir été troublés au milieu de leur sommeil.

— Ah çà! mais on s'égorge donc ici? s'écrièrent vingt voix enrouées et dissonantes.

A l'aspect de cette foule ou plutôt de cette meute, Jean Robert, le plus impressionnable des trois jeunes gens, sentit, malgré lui, courir dans ses veines cette sensation de froid glacial qu'éprouve tout être, si fort qu'il soit, au contact d'un reptile, et, se tournant vers son camarade le peintre, il ne put s'empêcher de murmurer :

— Ah! Pétrus! où nous as-tu conduits!...

Mais Pétrus improvisait tout un nouveau système de défense.

Aux cris « Aux couteaux! aux couteaux! » que répétaient les quatre forcenés, — car le charpentier et Toussaint, qui avaient retrouvé la voix, faisaient leur partie dans ce concert de menaces, — Pétrus avait répondu par le cri : « Aux

barricades ! » qui n'avait pas été poussé une seule fois dans les rues de Paris depuis la fameuse journée à laquelle ce système de défense a donné un nom historique.

On sait que les Parisiens se sont dédommagés plus tard de ce mutisme de deux cent cinquante ans.

Et, en poussant le cri « Aux barricades ! » Pétrus, tirant Jean Robert après lui, et forçant Ludovic à se relever, se réfugia, avec ses deux compagnons, dans un angle qu'ils séparèrent à l'instant même du reste de la salle par un rempart de tables et de bancs.

Pétrus avait, en outre, profité de l'instant de trêve, si court qu'il fût, que lui avait donné sa victoire, pour arracher de la fenêtre le bâton jadis doré qui soutenait les rideaux, bâton qui, depuis le comment du combat, faisait l'objet de son ambition. Jean Robert avait apporté sa canne. Ludovic se contentait des armes que la nature lui avaient données.

En un instant, les trois amis se trouvèrent à l'abri, derrière leur forteresse improvisée.

— Tenez, dit Pétrus aux deux autres en leur montrant dans le coin le plus reculé du bastion un monceau de bouteilles vides, de fragments de plats, de coquilles d'huîtres, de fourchettes de fer, de couteaux sans manche, de manches sans lame, vous voyez que les munitions ne nous manqueront pas !

— Non, dit Jean Robert ; mais où en sommes-nous, comme coups et blessures ? Quant à moi, j'ai donné, mais n'ai pas reçu.

— Sain et sauf ! dit Pétrus.

— Et toi, Ludovic ?

— Moi, je crois que j'ai reçu un coup de poing entre la mâchoire et la clavicule ; mais ce n'est pas cela qui me préoccupe.

— Et qu'est-ce qui te préoccupe donc ? dit Jean Robert.

— Je voudrais savoir pourquoi celui à qui j'ai eu affaire en dernier lieu sent si fort la valériane.

C'est en ce moment que les rugissements de la foule étaient venus ajouter une nouvelle préoccupation aux préoccupations déjà passablement graves des trois jeunes gens.

VI.

M. Salvator.

La vue de la foule avait produit sur les hommes du peuple un effet tout opposé à celui qu'elle avait produit sur les gens du monde.

Le charpentier et ses compagnons sentaient que c'était un secours qui leur arrivait.

Jean Robert et ses amis comprenaient que c'étaient de nouveaux adversaires qui venaient à eux.

Naturellement, les sympathies vont aux semblables.

Aussi, tout en jetant des regards féroces sur les trois jeunes gens, retirés dans leur fort, cette foule entourait-elle Jean Taureau et ses compagnons, en leur demandant l'explication de tout ce bruit.

L'explication était difficile à donner; le charpentier avait eu un premier tort: c'était d'exiger des jeunes gens qu'ils fermassent la fenêtre.

Puis il avait eu un second tort, bien plus grave que le premier : c'était d'avoir reçu de Jean Robert un coup de poing et un coup de pied qui lui avaient, l'un déchiré le visage, l'autre défoncé la poitrine.

Il conta son cas à la foule; mais, de quelque façon qu'il tournât la chose, il ne pouvait sortir de ce double cercle : « J'ai voulu faire fermer la fenêtre, et la fenêtre est restée ouverte! — J'ai voulu battre, et j'ai été battu ! »

Aussi la foule, en brave foule qu'elle était, pleine de sens au fond, malgré ses préjugés contre les habits noirs, comprenant — pour me servir d'une expression vulgaire, mais qui peint parfaitement ce qu'elle veut peindre, — la foule, comprenant, dis-je, que Jean Taureau était le *dindon de la farce*, se mit à lui rire au nez.

Le charpentier n'avait pas besoin de cette nouvelle excitation.

Il n'était que furieux : ce rire le rendit fou.

Il chercha des yeux les trois jeunes gens, les vit barricadés dans leur coin, et déjà attaqués par ses quatre compagnons, aussi exaspérés que lui.

— Arrêtez ! leur cria-t-il, arrêtez ! laissez-moi pulvériser l'habit noir !

Mais ses quatre compagnons étaient sourds.

Il est vrai qu'en échange, ils n'étaient pas muets.

Le ravageur venait de recevoir au-dessous de l'œil un tesson de bouteille lancé par Ludovic, lequel tesson lui avait ouvert la joue.

Jean Robert, d'un coup de tabouret, avait fendu la tête à Toussaint.

Enfin, Pétrus, de deux coups de pointe de son bâton, avait, à travers les interstices de la barricade, atteint le tueur de chats à la poitrine, et le maçon au flanc.

Les quatre blessés hurlaient à tue-tête :

— A mort ! à mort !

C'était bien, en effet, devenu un combat à mort.

Exaspéré par les rires de la foule, et par la vue du sang qui ruisselait sur les vêtements de ses compagnons et sur les siens, Jean Taureau avait tiré de sa poche son compas de fer, et, l'arme terrible à la main, s'avançait seul contre la barricade.

Pétrus et Ludovic s'élancèrent d'un même mouvement, armés chacun d'une bouteille, et prêts à casser la tête au charpentier ; mais Jean Robert, voyant que c'était le seul adversaire sérieux qui restât, et qu'il fallait pour une bonne fois en finir avec lui, fit descendre ses deux amis en les tirant par leurs vestes de malins, donna dans la barricade un coup de pied qui ouvrit une brèche, et, sortant par cette brèche, sa petite badine à la main :

— Mais vous n'en n'avez donc pas encore assez ? demanda-t-il à Jean Taureau.

La foule éclata de rire, et battit des mains.

— Non ! dit celui-ci, et je n'en aurai assez que quand je t'aurai fourré six pouces de mon compas dans le ventre !

— C'est-à-dire que, comme vous n'êtes pas le plus fort, Jean

Taureau, vous voulez être le plus traître? c'est-à-dire que, ne pouvant me vaincre, vous voulez m'assassiner?

— Je veux me venger, mille tonnerres! cria le charpentier s'excitant au bruit de ses propres paroles.

— Prends garde, Jean Taureau! dit le jeune homme; car, sur mon honneur, tu n'as jamais couru danger pareil à celui que tu cours en ce moment.

Puis, s'adressant à la foule :

— Vous êtes des hommes, dit-il; faites entendre raison à cet homme : vous voyez que je suis calme, et qu'il est insensé.

Quatre ou cinq hommes se détachèrent du cercle, et s'avancèrent entre le charpentier et Jean Robert.

Mais cette intervention, au lieu de calmer Jean Taureau, sembla redoubler son exaspération.

Il repoussa les cinq hommes rien qu'en étendant les bras.

— Ah! dit-il, jamais je n'ai couru danger pareil à celui que je cours! Est-ce avec cette badine que tu comptes te défendre contre mon compas? Dis!

Et il brandissait au-dessus de sa tête l'instrument aigu, qui, en se développant, avait pris au moins dix-huit pouces de longueur.

— C'est justement où tu te trompes, Jean Taureau, dit le jeune homme : ma badine n'est point une badine; c'est une vipère, et, si tu en doutes, tiens, ajouta-t-il en tirant, de la frêle canne, l'épée à laquelle elle servait de fourreau, voilà son dard!

La foule tout à la fois hurla de joie, et frémit de terreur.

Le vin était bu, le sang allait couler; les choses suivaient la progression ordinaire; les péripéties se succédaient, selon la loi de l'art dramatique, plus intéressantes les unes que les autres.

— Ah! dit le charpentier, visiblement soulagé du remords contre lequel il luttait, tu as donc une arme aussi? Je n'attendais que cela!

Et, la tête baissée, le bras levé, découvrant sa poitrine avec l'inexpérience de la force, Jean Taureau s'élança sur le jeune homme à l'habit noir et à la fine épée.

Mais, tout à coup, une main puissante lui saisit le poignet, et, le secouant vigoureusement, lui fit lâcher le compas, qui, en tombant, resta fiché en terre.

Le charpentier se retourna en poussant une imprécation terrible.

Mais à peine eut-il vu celui à qui il avait affaire, que, sa voix passant de l'accent de la menace à l'intonation du respect :

— Ah ! monsieur Salvator ! dit-il; pardon, c'est autre chose...

— Monsieur Salvator ! répéta la foule ; ah ! soyez le bien venu : ça allait mal tourner !

— M. Salvator ? murmurèrent à la fois Jean Robert, Pétrus et Ludovic. Qu'est-ce que cela ?

— Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure, ajouta Pétrus ; voyons s'il fera honneur à son nom.

Le personnage qui, pareil au dieu antique, était intervenu si miraculeusement pour substituer, selon toute probabilité, un dénoûment pacifique à une sanglante péripétie, et qui semblait, lui aussi, être sorti d'une machine, tant son apparition était imprévue et instantanée, semblait un homme de trente ans, à peu près.

C'était bien, en effet, au moment où il apparut, et où il promena son regard dominateur sur la foule, le mâle et doux visage de l'homme à cette trentième année de la vie, où la beauté est dans toute sa force et la force dans toute la beauté.

Un instant plus tard, il eût été fort embarrassant, pour ne pas dire impossible, de lui assigner un âge positif, à dix ans près.

Son front avait bien la candeur et la sérénité de la jeunesse, quand son regard errait autour de lui curieux et bienveillant; mais, dès que le spectacle que rencontraient ses regards lui inspirait le dégoût, ses sourcils noirs se fronçaient, et son front, couvert de rides, empruntait l'aspect de la virilité.

Ainsi, lorsque, après avoir arrêté le bras du charpentier, et lui avoir, par la simple pression de sa main, fait lâcher l'arme dont il menaçait son adversaire; lorsque, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les trois jeunes gens. et les avoir reconnus pour des hommes du monde égarés dans un mauvais lieu, il acheva d'embrasser le cercle dont il n'avait encore parcouru que la moitié, et qu'il vit le ravageur étendu sur une table, la figure ouverte ; les habits du maçon marqués

de larges taches de sang; le charbonnier pâle sous son masque noir, et le tueur de chats, les deux mains sur son côté, criant qu'il était mort, cette vue à laquelle il devait, cependant, s'attendre imprima sur toute sa physionomie un air de rudesse et de sévérité qui fit baisser la tête aux plus farouches, et pâlir les plus avinés.

Comme c'est le héros principal de notre histoire que nous venons de mettre en scène, il faut que nos lecteurs nous permettent de faire pour lui ce que nous avons fait pour des personnages bien moins importants, c'est-à-dire de leur donner la description la plus exacte possible de sa personne.

C'était d'abord, comme nous l'avons dit, un homme de trente ans, *ou à peu près*.

Ses cheveux noirs étaient souples et bouclés; ce qui les faisait paraître moins longs qu'ils n'étaient en réalité, et que si, dans toute leur longueur, ils fussent retombés sur ses épaules; ses yeux étaient bleus, doux, limpides, clairs comme l'eau d'un lac, et, de même que l'eau du lac, à laquelle nous venons de les comparer, réfléchit le ciel, les yeux du jeune homme au nom sonore et doux semblaient être le miroir où se reflétaient les plus sereines pensées de l'âme.

L'ovale de son visage était d'une pureté raphaélesque; rien n'en troublait le contour gracieux, et l'on en suivait les lignes harmonieuses avec cette joie ineffable que l'on éprouve à la vue de la courbe suave qu'aux premiers jours de mai le soleil levant profile à l'horizon.

Le nez était droit et fort sans être trop largement accusé; la bouche était petite, bien meublée, et fine en apparence; car, sous la moustache noire qui l'ombrageait, il était impossible d'en apercevoir exactement le dessin.

Son visage, plutôt mat que pâle, était entouré d'une barbe noire et fournie, quoique peu épaisse; les ciseaux ou le rasoir n'avaient, certainement, jamais passé par là : c'était le poil follet dans toute sa ténuité, la barbe vierge dans toute sa grâce, soyeuse et clair-semée, adoucissant les traits au lieu de les durcir.

Mais ce qu'il y avait surtout de frappant dans ce jeune homme, c'était le ton blanc, c'était la mateur de sa peau; ce ton n'était, en effet, ni la pâleur jaunâtre du savant, ni la pâleur blanche du débauché, ni la pâleur livide du criminel: pour donner une idée de la blancheur immaculée de ce

visage, nous ne trouverons d'image et de comparaison que dans la pâleur mélancolique et lumineuse de la lune, dans les pétales transparents du lotus blanc, dans la neige intacte qui couronne le front de l'Himalaya.

Quant à son costume, il consistait en une espèce de paletot de velours noir qu'on n'aurait eu besoin que de serrer à la taille pour lui donner l'air d'un pourpoint du XVe siècle, en un gilet et en un pantalon de velours noir.

Une casquette de même étoffe était posée sur sa tête, et l'on était tout étonné, si peu artiste que l'on fût, de chercher inutilement la plume d'aigle, de héron ou d'autruche qui, de cette casquette, eût fait une toque.

Ce qui donnait, au milieu de la foule, un singulier caractère d'aristocratie à ce costume, complété par un foulard de soie de couleur pourpre, noué négligemment autour du cou, c'est que ce costume, au lieu d'être en velours de coton, comme celui des gens du peuple, était en velours de soie, comme la robe d'une actrice ou d'une duchesse.

Ce costume pittoresque frappa non-seulement Jean Robert et Ludovic, mais encore Pétrus; l'effet qu'il produisit sur ce dernier fut même si grand, qu'après s'être écrié comme nous l'avons dit, en entendant prononcer le nom de Salvator: « Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure; voyons s'il fera honneur à son nom, » il ajouta :

— Sacrebleu! le beau modèle pour mon Raphaël chez la Fornarina, et comme je lui donnerais bien six francs par séance, au lieu de quatre, s'il voulait poser!

Quant à Jean Robert, en sa qualité de poëte dramatique cherchant partout et dans tout des effets de théâtre, ce qui l'avait le plus frappé c'était l'accueil respectueux dont ce jeune homme avait été l'objet de la part de la foule furieuse, accueil qui lui avait rappelé le *quos ego* de Neptune, nivelant sous son trident divin les flots irrités de l'archipel de Sicile.

VII

Où Jean Taureau bat définitivement en retraite, et où la foule le suit.

Depuis l'entrée du mystérieux étranger salué du nom de M. Salvator, le plus profond silence régnait dans la salle, et l'on entendait à peine la respiration des trente ou quarante personnes qui l'encombraient.

Ce silence fut pris par le charpentier pour un blâme tacite; un moment étourdi par la présence du nouveau venu, et par la façon dont celui-ci l'avait désarmé, il se remit peu à peu, et, adoucissant autant qu'il lui était possible les sons rauques de sa voix.

— Monsieur Salvator, dit-il, laissez-moi vous expliquer...

— Tu as tort! interrompit le jeune homme, du ton d'un juge qui prononce une sentence.

— Mais puisque je vous dis...

— Tu as tort! répéta le jeune homme.

— Mais enfin...

— Tu as tort, te dis-je!

— Comment le savez-vous, au bout du compte, puisque vous n'étiez pas là, monsieur Salvator?

— Ai-je besoin d'avoir été là pour savoir comment les choses se sont passées?

— Dame, il me semble...

Salvator étendit la main vers Jean Robert et ses deux amis, qui s'étaient réunis en groupe, et qui s'appuyaient les uns aux autres.

— Regarde, dit-il.

— Eh bien, je regarde, répondit Jean Taureau. Après?

— Que vois-tu?

— Je vois trois muscadins à qui j'ai promis de donner une tripotée, et qui la recevront, un jour ou l'autre.

— Tu vois trois jeunes gens bien mis, élégants, *comme il faut*, qui ont eu le tort de venir dans un bouge tel que celui-ci; mais ce n'était pas un motif pour leur chercher querelle.

— Moi, leur chercher querelle?

— Allons, ne vas-tu pas dire que ce sont eux qui t'ont provoqué, toi et tes quatre compagnons?

— Et, cependant, vous voyez bien qu'ils étaient en état de se défendre.

— Parce que l'adresse et surtout le droit étaient de leur côté... Tu crois que la force est tout, toi qui as changé insolemment ton nom de Barthélemy Lelong contre celui de Jean Taureau? Tu viens d'avoir la preuve du contraire. Dieu veuille que la leçon te profite!

— Mais puisque je vous dis que ce sont eux qui nous ont appelés drôles, maroufles, rustres...

— Et pourquoi vous ont-ils appelés ainsi?

— Qui nous ont dit que nous étions ivres.

— Je te demande pourquoi ils vous ont dit cela.

— Parce que nous voulions leur faire fermer la fenêtre.

— Et pourquoi ne voulais-tu pas que la fenêtre fût ouverte?

— Parce que... parce que...

— Parce que quoi? Voyons!

— Parce que, dit Jean Taureau, je n'aime pas les courants d'air.

— Parce que tu étais ivre, comme ces messieurs te l'ont dit; parce que tu voulais chercher une dispute à quelqu'un, et que tu as saisi l'occasion aux cheveux; parce que tu as eu encore quelque querelle chez toi, et que tu voulais faire payer aux innocents les caprices ou les infidélités de mademoiselle...

— Taisez-vous, monsieur Salvator! ne prononcez pas son nom, interrompit vivement le charpentier; la malheureuse, elle me fera mourir!

— Ah! tu vois bien que j'ai touché juste!

Puis, fronçant le sourcil :

— Ces messieurs ont bien fait d'ouvrir la fenêtre : l'air qu'on respire ici est infect, et, comme ce n'est pas trop de deux fenêtres ouvertes pour quarante personnes, tu vas à l'instant même aller ouvrir la seconde.

— Moi? dit le charpentier se cramponnant, pour ainsi dire, au parquet par les pieds; moi, aller ouvrir une fenêtre, quand

je demande qu'on ferme l'autre? moi, Barthélemy Lelong, fils de mon père?

— Toi, Barthélemy Lelong, ivrogne et querelleur, qui déshonores le nom de ton père, et qui as bien fait, par conséquent, de prendre un sobriquet, — je te dis, moi, que tu vas aller ouvrir cette fenêtre, pour te punir d'avoir provoqué ces trois messieurs.

— Le tonnerre gronderait au-dessus de ma tête, dit Barthélemy Lelong en levant son poing au plafond, que je n'obéirais pas.

— Alors, je ne te connais plus sous aucun nom; tu n'es plus pour moi qu'un ouvrier grossier et insulteur, et je te chasse d'où je suis.

Puis, étendant la main avec un geste d'empereur :

— Va-t'en! dit-il.

— Je ne m'en irai pas! hurla le charpentier écumant de rage.

— Au nom de ton père, dont tu as invoqué le nom tout à l'heure, je t'ordonne de t'en aller!

— Non, tonnérre! non, je ne m'en irai pas! répondit Barthélemy Lelong en se mettant à cheval sur un banc, et en serrant le banc de ses deux mains, comme s'il se fût préparé à s'en faire une arme en cas de besoin.

— Tu veux donc me pousser à bout? dit Salvator d'une voix si calme, qu'on n'eût jamais pu penser qu'elle renfermait une suprême menace.

Et, en même temps, il marchait sur le charpentier.

— N'approchez pas, monsieur Salvator! s'écria celui-ci en se reculant de toute la longueur du banc, à mesure que le jeune homme s'avancait; — n'approchez pas!

— Vas-tu sortir? demanda Salvator.

Le charpentier prit le banc, et le souleva, comme pour en frapper le jeune homme.

Puis, rejetant le banc loin de lui :

— Vous savez bien que vous pouvez me faire tout ce que vous voudrez, et que je me couperais la main plutôt que de vous frapper... Mais, de bonne volonté, non! non! non! je ne sortirai pas!

— Misérable entêté! s'écria Salvator en saisissant à la fois Jean Taureau par la cravate et par la ceinture de son pantalon.

Jean Taureau poussa un rugissement de rage.

— Vous pouvez m'emporter, dit-il; je me laisserai faire, mais je ne serai pas sorti de bonne volonté.

— Qu'il soit donc fait comme tu désires, dit Salvator.

Et, donnant une violente secousse au colosse inerte, il le déracina, pour ainsi dire, du parquet, comme il eût déraciné un chêne de terre, et, le portant jusqu'à l'escalier, au-dessus duquel il le balança :

— Veux-tu descendre l'escalier marche à marche, ou le descendre d'une seule fois? demanda-t-il.

— Je suis dans vos mains : faites de moi ce que vous voudrez; mais, pour m'en aller de bonne volonté, non, je ne m'en irai pas!

— Tu t'en iras donc de force, alors, misérable!

Et il le lança comme un ballot du quatrième au troisième étage.

On entendit rouler et rebondir de marche en marche le corps de Jean Taureau ou de Barthélemy Lelong, selon que le lecteur préférera appeler le charpentier de son nom de famille ou du sobriquet qu'il s'était donné lui-même.

La foule ne poussa pas un cri, ne souffla pas le mot : elle était satisfaite; — elle admirait.

Les trois jeunes gens seuls étaient profondément émus. Pétrus, le rieur, était devenu sombre; Ludovic, le flegmatique, sentait son cœur battre violemment; quant à Jean Robert, le poëte-sensitive, il était le seul qui, en apparence, eût conservé son sang-froid.

Seulement, quand il vit rentrer Salvator sans le charpentier, il remit son épée au fourreau, et passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

Puis il alla droit à Salvator, et lui tendit la main.

— Merci, monsieur, lui dit-il, de nous avoir délivrés, mes amis et moi, de cet ivrogne endiablé; seulement, je redoute fort pour lui les suites de cette chute.

— Ne redoutez rien pour lui, monsieur! répondit Salvator en mettant sa main blanche et aristocratique, cette main qui venait d'accomplir un si prodigieux tour de force, dans la main qu'on lui tendait; il gardera quinze jours ou trois semaines le lit, voilà tout; et, pendant ces quinze jours ou ces trois semaines, il pleurera amèrement la scène qui vient de se passer.

— Comment! cet homme féroce pleurera? demanda avec étonnement Jean Robert.

— Il pleurera des larmes amères, des larmes de sang, comme je vous le dis... C'est le meilleur cœur et le plus honnête homme que je connaisse! Ne vous inquiétez donc pas de lui, mais de vous.

— Comment, de moi?

— Oui... Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'ami?

— Parlez, monsieur.

— Eh bien, dit Salvator en baissant la voix, de manière à ce que nul autre que celui auquel il s'adressait ne pût l'entendre, eh bien, si vous voulez m'en croire, ne remettez jamais les pieds ici, monsieur Jean Robert.

— Vous me connaissez? s'écria Jean Robert stupéfait.

— Mais je vous connais comme tout le monde, répondit Salvator avec une exquise politesse; n'êtes-vous pas un de nos poëtes célèbres?

Jean Robert rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Et, maintenant, dit Salvator en se tournant vers la foule, et en changeant complétement de ton et de manières, vous devez être contents, vous autres? vous en avez assez eu pour votre argent, j'espère! Faites-moi donc l'amitié de déguerpir au plus vite; il n'y a de l'air que pour quatre ici: c'est vous dire, mes chers amis, que je désire rester seul avec ces trois messieurs.

La foule obéit comme fait une bande d'écoliers à la voix du maître; elle descendit en ordre, saluant de la voix, de la tête et de la main, ce jeune homme qui paraissait commander, et dont le visage n'était pas plus ému, après la scène orageuse qui venait de se passer, que la face du firmamen après la tempête.

Les quatre camarades de Jean Taureau, y compris le ravageur, que sa blessure avait dégrisé, défilèrent devant Salvator, la tête basse; et chacun d'eux, en passant près de lui, s'inclina aussi respectueusement que l'eût fait un militaire pour son supérieur.

Quand le dernier se fut éloigné, le garçon apparut au seuil de la porte.

— Faut-il toujours servir ces messieurs? demanda-t-il.

— Plus que jamais! dit Jean Robert.

Puis, se tournant vers Salvator :

— Nous ferez-vous le plaisir de souper avec nous, monsieur Salvator? demanda-t-il.

— Volontiers, répondit Salvator; mais ne demandez rien de plus pour moi : j'étais en train de commander mon souper en bas, lorsque, ayant entendu du bruit, je suis monté.

— Vous entendez, garçon? dit Jean Robert; le souper de M. Salvator avec le nôtre.

— Compris! dit le garçon.

Et il descendit.

Cinq minutes après, les quatre jeunes gens étaient attablés.

On but d'abord aux vainqueurs, puis aux vaincus, puis à celui qui était si heureusement arrivé pour prévenir une plus grande effusion de sang.

— Au reste, dit en riant Salvator à Jean Robert, vous me paraissez posséder assez proprement la boxe, la savate et l'escrime! Vous avez donné au pauvre Jean Taureau un majestueux coup de poing à la tempe, un triomphant coup de pied vers l'épigastre, et vous alliez lui allonger un gracieux coup d'épée, quand, par bonheur, je suis intervenu... Mais n'importe! vous étiez admirablement campé, et, à la place de M. Pétrus, je voudrais faire un esquisse de vous dans cette position.

— Ah! ah! dit Pétrus, vous me connaissez donc aussi, moi?

— Oh! oui, répondit Salvator avec un soupir, comme si cette affirmation lui rappelait quelque mélancolique souvenir; avant d'avoir un atelier rue de l'Ouest, vous avez demeuré rue du Regard : c'est à cette époque que j'ai eu le plaisir de vous voir deux ou trois fois.

Puis, se retournant vers le troisième compagnon, qui gardait un silence obstiné, et qui semblait poursuivre la solution d'un problème qu'il ne pouvait résoudre :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Ludovic? demanda Salvator. Vous avez l'air tout soucieux! Je comprendrais cela si vous aviez encore votre examen à passer, et votre thèse à soutenir; mais c'est une chose faite, Dieu merci, depuis trois mois, et avec honneur!

Jean Robert regardait Salvator avec étonnement; Pétrus éclata de rire.

— Ah! pardieu! monsieur Salvator, dit Ludovic, puisque vous savez tant de choses...

— Vous êtes bien bon! interrompit en souriant Salvator.

— Puisque vous savez que mon ami Jean Robert est poëte; puisque vous savez que mon ami Pétrus est peintre; puisque vous savez que, moi, je suis médecin, savez-vous... savez-vous pourquoi le tueur de chats infectait la valériane?

— Etes-vous pêcheur, monsieur Ludovic?

— Dans mes moments perdus, répondit Ludovic; mais je tâche d'être toujours occupé.

— Eh bien, si peu que vous soyez pêcheur, vous savez que l'on parfume au musc ou à l'anis le blé avec lequel on amorce les carpes?

— Il n'est pas besoin d'être pêcheur pour savoir cela; et il ne s'agit que d'être tant soit peu naturaliste.

— Eh bien, la valériane est aux chats ce que le musc et l'anis sont aux carpes : elle les attire; et, comme maître Gibelotte est un pêcheur de chats...

— Oh! reprit Ludovic se parlant à lui-même, avec ce flegme à moitié comique qui faisait une des nuances originales de son caractère, — ô science! mystérieuse déesse! sera-ce donc toujours par hasard que l'on soulèvera un coin de ton voile? Et quand on pense que, si je ne m'étais pas déguisé en malin ce soir; que, si Pétrus n'avait pas eu l'idée de souper au tapis-franc, nous ne nous serions pas disputés, je ne me serais pas battu avec un tueur de chats, vous ne seriez pas venu mettre la paix entre nous, et la science était peut-être dix ans, cinquante ans, un siècle encore à découvrir que la valériane attire les chats comme le musc les carpes!

Le souper fut gai.

Pétrus raconta, en style d'atelier, l'histoire de vingt portraits qu'il avait faits dans une auberge de rouliers, pour payer sa dépense, montant à dix francs vingt centimes; — ce qui mettait chaque portrait au prix exorbitant de cinquante et un centimes.

Ludovic prouva mathématiquement qu'il n'y avait jamais de jolie femme sérieusement malade, et il soutint ce paradoxe pendant un quart d'heure avec une verve et un entrain qu'on était loin d'attendre de sa flegmatique personne.

Jean Robert raconta le plan d'un nouveau drame qu'il

composait pour Bocage et madame Dorval, sur lequel drame le jeune homme au costume de velours noir lui fit les plus judicieuses observations.

Puis les bouteilles se succédèrent, et, comme Pétrus et Ludovic avaient fait le complot de griser M. Salvator pour le faire parler, il arriva ce qui arrive presque toujours, en pareil cas, que ce fut M. Salvator qui garda son sang-froid, et les jeunes gens qui se grisèrent.

Quant à Jean Robert, même au tapis-franc, il ne buvait jamais que de l'eau.

Peu à peu, Pétrus et Ludovic, s'excitant l'un l'autre, dépassèrent pour eux-mêmes cette limite de l'ivresse où ils eussent voulu conduire Salvator : ils racontèrent des histoires insignifiantes ou morales; ils répétèrent des mots dont on avait déjà ri au commencement du souper; bref, ils tombèrent tout à coup, et tous deux sympathiquement, dans l'atonie la plus complète, situation de laquelle ils passèrent sans secousse au sommeil le plus profond.

VIII

Pendant que Pétrus et Ludovic dorment.

A peine les deux dormeurs eurent-ils indiqué, par leurs ronflements, qu'ils donnaient leur démission d'hommes raisonnables, et abandonnaient la conversation à qui pouvait la soutenir, que Salvator, appuyant ses coudes sur la table, laissant tomber sa tête dans ses mains, et regardant fixement Jean Robert :

— Voyons, demanda-t-il, seigneur poëte, pourquoi êtes-vous venu passer la nuit à la halle?

— Mais pour faire plaisir à mes deux amis, Pétrus et Ludovic.

— Uniquement?

— Uniquement.

— Et rien ne vous a sollicité à cette complaisance pour eux?

— Rien autre chose que je sache.

— Vous en êtes bien sûr?

— Autant qu'on peut être sûr de soi.

— Alors, vous ne me trompez pas, mais vous vous trompez vous-même... Non, ces messieurs qui dorment là d'un si bon sommeil ne sont point la cause; ils ne sont que le prétexte. Savez-vous ce que vous êtes venu faire ici? Je vais vous le dire, moi. Vous êtes venu faire votre métier de philosophe, d'observateur, de peintre de mœurs, de poëte, de romancier; vous êtes venu étudier le cœur humain *in animâ vili*, comme on dit à l'école, n'est-ce pas?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit en riant Jean Robert. Je n'ai encore fait que du théâtre; mais je ne veux pas me borner là : je veux faire du roman de mœurs; seulement, je veux le faire à la manière dont Shakspeare faisait ses drames, en embrassant toute une période historique, et en mettant à contribution la société tout entière, depuis le fossoyeur jusqu'à Hamlet, prince de Danemark! Et que voulez-vous que je vous dise? dans le drame d'Hamlet, ce n'est pas la scène du fossoyeur que j'aime le moins, et, parmi les personnages, ce ne sont pas ces remueurs de tombes et ces profanateurs de cadavres que je trouve les moins philosophes.

— Oui, vous avez raison, et je suis de votre avis peut-être; mais vous vous y prenez mal, ou plutôt vous choisissez mal le lieu de la scène. Où Shakspeare montre-t-il les fossoyeurs? A leur besogne, les pieds dans la tombe, un crâne dans la main, et non à la taverne de Yaughan le marchand de vin, chez qui le premier fossoyeur envoie le second lui chercher un verre de liqueur. — Voulez-vous faire de la poésie? Aimez une femme, et courez les bois. — Voulez-vous faire du théâtre? Allez dans le monde jusqu'à minuit; étudiez Molière et Shakspeare jusqu'à deux heures du matin, dormez six heures par là-dessus; fondez vos souvenirs avec vos lectures, et écrivez de neuf heures à midi. — Voulez-vous faire du roman? Prenez Lesage, Walter Scott et Cooper, c'est-à-dire le peintre de mœurs, le peintre de caractères le peintre de la nature; étudiez l'homme chez lui : à son atelier,

s'il est peintre; à son bureau, s'il est négociant; dans son cabinet, s'il est ministre; sur son trône, s'il est roi; à son échoppe, s'il est savetier; mais non pas au cabaret, où il arrive fatigué, et d'où il sort ivre! C'est sur l'enseigne des cabarets qu'on devrait mettre l'enseigne de Dante : *Lasciate ogni speranza*. Et puis, quelle pitoyable nuit allez-vous choisir pour vos études! une nuit de carnaval, une nuit où aucun de ces hommes n'est à sa place, où tous ont engagé depuis leur pantalon jusqu'à la toile de leur paillasse, pour s'affubler de costumes prétentieux; une nuit où ils singent les gens riches une nuit, enfin, où ils sont tout, — hors eux-mêmes! En vérité, monsieur l'observateur, continua Salvator en haussant les épaules, vous observez d'une singulière façon!

— Continuez, continuez, dit Jean Robert; je vous ecoute.

— Eh bien, que diriez-vous d'un homme qui irait étudier le cœur humain dans une maison de fous? Vous le traiteriez de fou lui-même, n'est-ce pas? Et, cependant, que faites-vous autre chose ici, à cette heure? — Écoutez-moi, monsieur Jean Robert; le hasard nous a réunis, le mouvement habituel va nous séparer; peut-être ne nous reverrons-nous jamais... Laissez-moi vous donner un conseil. Je vous parais bien hardi, n'est-ce pas?

— Oh! point du tout, je vous jure.

— Que voulez-vous! moi aussi, j'ai fait un roman.

— Vous?

— Oui; mais pas un de ces romans qu'on imprime, rassurez-vous : je ne vous ferai pas concurrence; c'était pour vous dire seulement que j'avais la prétention d'être observateur. Les romans, poëte, c'est la société qui les fait; cherchez dans votre tête, fouillez dans votre imagination, creusez votre cerveau, vous n'y trouverez, en trois mois, en six mois, en un an, rien de pareil à ce que le hasard, la fatalité, la Providence, selon le nom dont vous voudrez nommer le mot que je cherche, vous n'y trouverez, dis-je, rien de pareil à ce que le hasard, la fatalité ou la Providence noue et dénoue en une nuit, dans une ville comme Paris! — Avez-vous un sujet pour votre roman?

— Non, pas encore. Le théâtre, je l'aborde volontiers : il ne m'effraye pas trop; mais le roman, avec ses ramifications, ses épisodes, ses péripéties, ses escaliers qui montent au plus haut étage de la société, ses échelles qui descendent

dans les plus profonds abîmes; un roman, avec le boudoir de la princesse et la mansarde de l'ouvrière; un roman, avec les Tuileries et le tapis-franc où nous sommes, avec Notre-Dame et la place de Grève, je vous avoue que je recule devant l'œuvre, que je m'épouvante du labeur, et que cela me semble, non pas un fardeau ordinaire, mais un monde à soulever.

— Eh bien, moi, reprit Salvator, je crois que vous vous trompez.

— Je me trompe?

— Oui.

— En quoi?

— En ce que vous voulez *faire*.

— Sans doute.

— Voilà où est votre tort! ne faites pas : laissez faire.

— Je ne comprends pas.

— Comment procédait Asmodée?

— Il soulevait les toits des maisons, et disait à don Cléophas : « Regarde! »

— Avez-vous le pouvoir d'Asmodée? Non. Aussi, je vous dirai : Faites plus simplement encore; sortez de ce bouge, suivez le premier homme ou la première femme que vous rencontrerez dans la rue, dans le carrefour, sur le quai; ce premier homme ou cette première femme ne sera probablement pas le héros ou l'héroïne d'une histoire, mais il ou elle sera un des fils du grand roman humain que Dieu compose, — dans quel but? Dieu seul le sait! — faites-vous purement et simplement son collaborateur, et, dès le premier pas, soyez certain que vous serez sur la trace de quelque aventure terrible ou bouffonne.

— Mais il fait nuit.

— Eh! raison de plus! la nuit est faite pour les poëtes, les amoureux, les patrouilles, les voleurs et les romanciers.

— Alors, vous voulez que je commence mon roman tout de suite?

— Il est commencé.

— Vraiment?

— Sans doute.

— Depuis quelle heure?

— Depuis l'heure où vos amis vous ont dit : « Allons souper à la halle. »

— Vous plaisantez !

— Non, sur mon honneur ! Vous n'avez qu'à vouloir. Jean Taureau sera un personnage de votre roman, Gibelotte sera un personnage de votre roman, Toussaint Louverture sera un personnage de votre roman, Sac-à-Plâtre sera un personnage de votre roman, Croc-en-Jambe sera un personnage de votre roman ; vos deux amis, qui dorment sans se douter que nous leur distribuons des rôles, seront des personnages de votre roman ; moi-même, si vous m'en jugez digne, je serai un personnage de votre roman... Seulement, n'allez pas l'abandonner à l'exposition.

— Ah ! ma foi ! vous avez raison, et je ne demande pas mieux que de le poursuivre.

— En ce cas, dites-vous bien ceci : que vous n'êtes plus un auteur qui crée des situations, pèse des événements, prépare des péripéties, mais que vous êtes un acteur de ce grand drame humain dont le théâtre est le monde, qui a pour décoration les villes, les forêts, les fleuves, les océans ; où chacun agit suivant son intérêt, son caprice, sa fantaisie en apparence, mais est, en réalité, poussé par la main invisible et toute-puissante de la destinée ; les pleurs qui y couleront seront de véritables larmes, le sang qui y sera versé sera de véritable sang, et vous-même mêlerez vos larmes et votre sang aux larmes et au sang des autres...

— Eh ! qu'importe au poëte qu'il souffre, si l'art a quelque chose à gagner à sa souffrance !

— Allons, vous êtes bien tel que je vous jugeais. Tenez, le temps a tourné à la gelée, la nuit est belle, il fait un clair de lune magnifique ; sortons et allons chercher la suite de l'histoire dont nous venons, non pas d'écrire, mais de jouer les premiers chapitres.

— Mais je ne puis laisser là mes deux amis.

— Pourquoi pas ?

— S'il leur arrivait malheur ?

— Il n'y a pas de danger : je dirai un mot au garçon, et, quand on saura qu'ils sont sous ma sauvegarde, le plus hardi bohémien de ce repaire ne touchera pas à un cheveu de leur tête.

— Soit ! dit Jean Robert ; seulement, seriez-vous assez bon pour faire cette recommandation devant moi ?

— Volontiers.

Salvator s'approcha de l'escalier, et fit entendre un sifflement modulé d'une certaine façon, et qui tenait à la fois du sifflet du machiniste et de celui du contre-maître.

On n'avait point l'habitude de faire attendre M. Salvator, à ce qu'il paraît; car à peine les dernières notes de la singulière modulation étaient-elles éteintes, que le garçon apparut.

— M. Salvator appelle? dit-il.

— Oui.

Il étendit le bras vers les deux dormeurs.

— Ces deux messieurs sont de mes amis, maître Babylas; tu comprends?

— Oui, monsieur Salvator, répondit simplement le garçon.

— Venez! dit le jeune homme au poëte.

Et il sortit le premier.

Jean Robert, resté en arrière, demanda la carte à payer. Puis, ajoutant cinq francs pour le garçon :

— Mon ami, dit-il, faites-moi donc le plaisir de me dire quel est ce monsieur qui vient de vous recommander mes deux amis.

— Ce n'est pas un *monsieur*; c'est M. Salvator.

— Mais, enfin, qu'est-ce que M. Salvator?

— Vous ne le connaissez pas?

— Non, puisque je vous demande ce qu'il est.

— C'est le commissionnaire de la rue aux Fers, donc!

— Comment?

— Je vous dis que c'est le commissionnaire de la rue aux Fers.

Le garçon avait répondu si sérieusement, qu'il n'y avait point à douter qu'il n'eût dit la vérité.

— Décidément, murmura Jean Robert, je crois que M. Salvator a dit la vérité, et que nous commençons un roman comme il n'en a point été fait encore.

IX

Les deux amis de Salvator.

Il faisait, en effet, comme l'avait annoncé le commissionnaire de la rue aux Fers, un clair de lune magnifique.

Il était deux heures à l'horloge de la halle aux draps.

La fontaine des Innocents, — ce chef-d'œuvre de Jean Goujon, le seul architecte-sculpteur que nous ayons jamais eu; — apparut à droite, aux deux jeunes gens, au sortir du cabaret, admirablement éclairée par cette lampe splendide que la main de Dieu lui-même a suspendue à la voûte du firmament; ses élégants pilastres rudentés, merveille d'architecture corinthienne, se dessinaient dans toute leur grâce et toute leur pureté; les naïades, ces gouttes d'eau faites femmes que le chevalier Bernin avait tant admirées, les belles naïades aux contours suaves, aux airs penchés, semblaient écarter leurs draperies, descendre dans le bassin de la fontaine pour y baigner leurs petits pieds blancs.

Les deux jeunes gens, malgré la distance sociale que la différence des rangs semblait établir entre eux se prirent bras-dessus, bras-dessous, et s'engagèrent dans la rue Saint-Denis, du côté du palais de justice. Arrivés à la place du Châtelet, ils s'arrêtèrent. La rivière coulait à leurs pieds; Notre-Dame se dressait devant eux avec la majesté des choses immobiles; la Sainte-Chapelle élevait sa crête dentelée au-dessus des maisons, comme le Léviathan son arête au-dessus des vagues. Ils eussent pu se croire en plein Paris du XVe siècle.

D'ailleurs, pour ajouter à l'illusion, une bande de jeunes gens vêtus de costumes du temps de Charles VI, et venant par le quai de Gèvres, criaient à tue-tête :

— Il est deux heures quatorze minutes; nous sommes tranquilles; Parisiens, dormez!

Et, en effet, rien n'empêchait de croire que ce fût une de ces troupes de malcontents que la communauté de bourgeois, propriétaire suzeraine de la boucherie de Paris, dépêchait de temps en temps au roi Charles VI, pour lui arracher de nouvelles concessions. C'étaient les Gois, les Tibers, les Lhuillier, les Meulott, ayant à leur tête Caboche, le terrible écorcheur.

Ils semblaient se promener tranquillement, n'attendant, pour commencer les désordres, que le coucher de la lune ou le lever du roi.

Nos deux jeunes gens laissèrent défiler devant eux la mascarade, franchirent rapidement le pont au Change, et arrivèrent sur la petite place située entre le pont Saint-Michel et la rue de la Harpe.

Une trentaine d'étudiants et de grisettes vêtus de costumes fantastiques, dansaient, avec de grands cris de joie, autour de cinq ou six bottes de paille enflammée.

Jean Robert, qui était, comme travail, en pleine étude d'histoire de France, ne put s'empêcher de chercher des yeux la borne sur laquelle était sculptée une tête ayant une bourse pendue au cou, et qui demeura sur cette place, disent nos vieux chroniqueurs, jusqu'au XVIIe siècle.

Il semblait que ces jeunes gens, presque tous vêtus du costume moyen âge, époque qui commençait à prendre une grande faveur, fussent venus là pour protester, quatre cents ans après l'événement, contre la trahison terrible dont cette place rappelle le souvenir.

Ce fut, en effet, par une nuit paisible, par une nuit éclairée d'une lune aussi éclatante que celle qui brillait en ce moment, à deux heures du matin, c'est-à-dire à la même heure, que, le 12 juin de l'année 1418, Périnet-Leclerc, dérobant à son père, sous le chevet de son lit, les clefs de la porte Saint-Germain, alla ouvrir la ville à huit cents hommes du duc de Bourgogne qui attendaient au dehors des marailles, sous la conduite de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam.

Tout ce qui tomba sous la main des cavaliers bourguignons fut égorgé sans merci : femmes, enfants, vieillards; les évêques de Coutances, de Saintes, de Bayeux, de Senlis, d'Evreux, furent égorgés dans leur lit; le connétable et le

chancelier, tirés dehors et massacrés, puis leurs membres dispersés, et leurs têtes traînées dans les rues.

Le massacre dura huit jours ; au bout de huit jours, les Parisiens chassèrent les Bourguignons, et restèrent maîtres de leur ville. On se mit alors à la recherche du traître, cause à la fois de cette honte et de ce malheur; on remua Paris de fond en comble pour trouver Périnet-Leclerc.

Périnet-Leclerc avait disparu, et nul n'en entendit jamais reparler.

Un maître sculpteur, alors, fabriqua à la hâte une grossière image du traître, et, après que la foule eut porté le buste de rue en rue, de porte en porte; après qu'on lui eut soufflété les joues, craché au visage, le même maître sculpta le Judas du XVe siècle, sa bourse au cou, sur cette borne où les vieux historiens l'avaient vu.

C'est ce souvenir qui préoccupait Jean Robert, dont les yeux avaient quitté le groupe bariolé et joyeux éclairé par le reflet passager des flammes, pour aller fouiller dans la pénombre des angles, et dans l'ombre des rues, et qui lui fit se demander à demi-voix :

— Je voudrais bien savoir où était cette borne.

— A l'angle de la place et de la rue Saint-André-des-Arts, répondit Salvator, comme s'il eût, du premier au dernier mot, suivi dans la pensée de Jean Robert le monologue auquel sa réponse servait de péroraison.

— Comment savez-vous cela, c'est-à-dire une chose que je ne sais pas, moi? demanda Jean Robert.

— D'abord, dit en riant Salvator, l'étonnement est tant soit peu présomptueux! Croyez-vous, monsieur le poëte, que ce soient toujours les gens dont c'est l'état de savoir qui sachent réellement? Il me semblait que l'ignorance de votre ami Ludovic sur la valériane eût dû, cependant, vous servir de leçon.

— Excusez-moi, dit Jean Robert, le mot m'est échappé; cela ne m'arrivera plus. Je commence à m'apercevoir que vous savez toutes choses.

— Je ne sais pas toutes choses, répondit Salvator ; mais je vis avec le peuple, qui est tout le monde, c'est-à-dire géant, qui réalise la fable antique d'Argus aux cent yeux, de Briarée aux cent bras; qui est plus fort que les rois, et qui a plus d'esprit que M. de Voltaire! Eh bien, une des

qualités ou un des défauts de ce peuple, c'est la mémoire et surtout la mémoire vengeresse des trahisons. Tel traître que les rois ont réhabilité et couvert de cordons, à qui l'aristocratie a ouvert ses portes, que la bourgeoisie salue en passant, est toujours un traître pour le peuple : son nom, redevenu un nom d'homme pour le reste de la société, est toujours pour le peuple un nom infâme, un nom maudit, un nom de traître enfin ! Et le temps n'est peut-être pas loin, — ajouta Salvator d'un air sombre, et qui un instant donna à sa physionomie une expression dont on l'eût crue incapable, — le temps n'est peut-être pas loin où vous aurez un exemple de ce que je vous dis là... Eh bien, ce nom de Périnet-Leclerc, dont les savants seuls se souviennent dans les classes élevées de la société, ce nom — sans que le peuple sache grand'chose, comme détail, de la trahison qu'il rappelle — est un des souvenirs exécrés du peuple, d'autant plus exécré que la vengeance n'a pu être satisfaite, que le supplice n'a pas expié le crime, et que la Providence, cette fois, comme un juge endormi ou vendu, semble avoir fermé les yeux pour laisser passer le coupable. — Venez !

Et Salvator prit la rue Saint-André-des-Arts.

Jean Robert suivit l'homme étrange dont le hasard avait fait son guide, et s'engagea avec lui dans la rue déserte et sombre.

Entre la rue Mâcon et la place Saint-André-dès-Arts, le compagnon du poëte s'arrêta en face d'une petite maison blanche, propre, mais étroite et portant seulement trois croisées de front.

Une petite porte peinte en couleur de bois de chêne y donnait entrée.

Salvator tira une clef de sa poche, et s'apprêta à entrer.

— Maintenant, dit-il à Jean Robert, il est bien convenu que nous passons le reste de la nuit ensemble, n'est-ce pas ?

— Vous me l'avez offert, j'ai accepté ; retirez-vous votre offre ?

— Non, Dieu merci ! Mais, que voulez-vous ! si peu de chose que je sois, j'ai deux êtres qui seraient inquiets de mon absence, si mon absence se prolongeait au delà d'une certaine limite : ces deux êtres sont une femme et un chien.

— Allez les rassurer ; j'attendrai ici.

— Est-ce par discrétion que vous refusez de monter ? En

ce cas, vous auriez tort : je suis un de ces mystérieux qui ne cachent rien, et qui restent inconnus en affrontant le soleil. N'est-ce pas un mot de M. de Talleyrand, que, le jour où un diplomate dira la vérité, il trompera tout le monde ? Je suis ce diplomate-là : seulement, je n'ai pas la peine de tromper un monde qui ne s'occupe pas de moi.

— Alors, reprit Jean Robert, qui brûlait d'envie de monter, pour voir l'intérieur du commissionnaire de la rue aux Fers ; alors, comme disent les Italiens : *Permesso !*

— *Si*, répondit Salvator en excellent toscan ; *sottante vederete il cane, ma non la signora !*

La porte s'ouvrit et les deux jeunes gens s'engagèrent dans l'allée.

— Attendez, dit Salvator, que je vous fasse de la lumière.

Et, tirant de sa poche un briquet phosphorique, il s'apprêta à y plonger une allumette ; mais, tout à coup, une lumière apparut au haut de l'escalier, laissant tomber ses rayons le long de la muraille.

Puis une voix douce se fit entendre, qui demanda :

— Est-ce toi, Salvator ?

— Oui, c'est moi, dit le jeune homme. Ma foi ! ajouta-t-il en se retournant, ce n'était pas vous qui vous trompiez, c'était moi : vous verrez la femme et le chien.

Le chien fut celui qu'on aperçut le premier ; à la voix de son maître, il avait bondi par l'escalier, dont il descendit les degrés comme une trombe.

Puis, arrivé devant son maître, le colossal quadrupède lui posa sur les épaules ses deux pattes de devant ; appuya câlinement sa tête le long des joues du jeune homme, et se mit à pousser de petits cris de tendresse, comme eût pu faire un king's-charles.

— C'est bien, Roland ! c'est bien ! dit Salvator ; laisse-moi passer : tu vois bien que ta maîtresse Fragola a quelque chose à me dire.

Mais le chien, qui venait d'apercevoir Jean Robert, passa la tête par-dessus l'épaule de son maître, et fit entendre un grognement qui était, au reste, plutôt une interrogation qu'une menace.

— C'est un ami, Roland ; ainsi soyez sage ! dit Salvator.

Et, après avoir embrassé le chien sur son mufle noir, il le poussa en arrière en disant :

— Allons, laisse-moi passer, Roland !

Roland se rangea, laissa passer son maître, flaira Jean Robert au passage, et, léchant la main du poëte, prit derrière lui, et comme pour fermer la marche, son rang sur l'escalier.

Jean Robert avait jeté sur Roland un rapide coup d'œil d'amateur.

C'était une magnifique bête de la race des chiens du Saint-Bernard, moitié dogue, moitié terre-neuve, qui, en se dressant sur les pattes de derrière, pouvait avoir cinq pieds et demi de haut; son pelage était de la couleur de celui du lion.

Ces observations furent faites entre le rez-de-chaussée et le premier étage; là, toutes les préoccupations de Jean Robert abandonnèrent le chien, et se tournèrent vers Fragola.

C'était une jeune femme d'une vingtaine d'années, dont les grands cheveux blonds encadraient la figure pâle et douce, sous la peau de laquelle on apercevait des teintes rosées d'une finesse charmante; la bougie qu'elle tenait à la main, dans un chandelier de cristal, éclairait ses grands yeux bleus couleur d'azur, qui plongeaient dans l'escalier, et sa bouche, souriante et à moitié entr'ouverte, laissait voir deux rangs de perles sous deux lèvres rouges comme deux fraîches cerises.

Un petit signe de naissance placé au-dessous de l'œil droit, et que les femmes du peuple appellent un *désir*, prenait, à certaines époques de l'année, la teinte d'une petite fraise, et lui avait valu, sans doute, ce nom poétique de Fragola bien fait pour frapper Jean Robert.

La présence de ce dernier lui avait d'abord, comme à Roland, inspiré quelque inquiétude; mais, comme Roland, elle avait été rassurée par cette réponse de Salvator : « C'est un ami... »

Elle commença donc par tendre à Salvator un front souriant sur lequel le jeune homme appuya tendrement, nous allions dire respectueusement, les lèvres.

Puis, s'adressant à Jean Robert :

— Ami de mon ami, dit-elle avec un charmant sourire, soyez le bienvenu !

Et, tout en éclairant le poëte d'une main, elle rentra dans la chambre, embrassant, de l'autre, le cou de Salvator.

Jean Robert les suivit.

Seulement, il s'arrêta discrètement dans une petite chambre qui formait la première pièce, et paraissait servir de salle à manger.

— Ce n'est point par inquiétude, j'espère, que tu n'es pas encore couchée? demanda tout d'abord Salvator. Je ne me pardonnerais pas cela, mon cher enfant.

Et le jeune homme prononça ces paroles avec un accent qui avait quelque chose de paternel.

— Non, répondit la jeune fille d'une voix douce; mais j'ai reçu une lettre de cette amie dont je t'ai parlé quelquefois.

— De laquelle? demanda Salvator. Tu en as trois, amies, dont tu me parles souvent.

— Tu pourrais même dire que j'en ai quatre.

— Oui, c'est vrai... Eh bien, de laquelle s'agit-il en ce moment?

— De Carmélite.

— Lui serait-il arrivé quelque malheur?

— J'en ai le pressentiment! Nous devions, demain, nous trouver ensemble, elle, Lydie, Régina et moi, à la messe de Notre-Dame, ainsi que c'est notre habitude tous les ans, et voilà qu'au lieu de cela, elle nous donne rendez-vous à sept heures du matin.

— Où cela?

Fragola sourit.

— Elle nous demande le secret, mon ami.

— Oh! garde-le, mon cher ange bien-aimé! dit Salvator. Un secret! tu sais mon opinion là-dessus: c'est l'arche sainte, c'est la chose sacrée!

Puis, se tournant vers Jean Robert:

— Je suis à vous dans un instant, dit-il. Connaissez-vous Naples?

— Non; mais j'espère bien y aller d'ici à deux ou trois ans.

— Eh bien, amusez-vous à regarder cette petite salle à manger: c'est un souvenir très-exact de celle de la maison du poëte à Pompéi; et, quand vous aurez fini, vous causerez avec Roland.

Et, en disant cela, Salvator entra avec Fragola dans la seconde pièce, dont il referma la porte sur lui.

X

Causerie d'un poëte avec un chien.

Resté seul, Jean Robert prit la bougie, et la rapprocha des parois de la salle à manger, tandis que Roland, avec un soupir de satisfaction, allait se coucher sur une espèce de tapis étendu en travers de la porte par laquelle venaient de disparaître le jeune homme et la jeune fille, et qui semblait son lit accoutumé.

Pendant quelques instants, Jean Robert eut beau promener la lumière devant la muraille, il ne vit rien : ses yeux regardaient en quelque sorte en dedans; ses souvenirs passaient entre lui et ce qu'il avait devant lui.

Ce que ses yeux voyaient, c'était, dans ce quartier perdu, au haut de cet escalier sombre, cette belle jeune fille qui se penchait, sa bougie à la main; c'étaient ces longs cheveux aux reflets d'or, ces beaux yeux bleus réfléchissant le ciel, même quand le ciel n'était plus là; c'était cette peau transparente, fine comme une feuille de rose; c'était cette grâce infinie qu'imprime parfois, chez l'homme ou chez l'animal, l'exagération d'un cou trop long : — chez l'animal, dans le cygne; dans l'homme, chez Raphaël; — c'était tout ce corps souple comme une écharpe, et sur lequel on sentait qu'avait pesé la main fiévreuse de la maladie, ou la main glacée du malheur; c'était, enfin, cette apparition de Fragola, non moins étonnante que celle de Salvator, et dont l'une semblait compléter l'autre, pour faire, aux yeux du poëte, un rêve vivant et animé.

Tout lui semblait étrange, jusqu'à cette petite tache carminée placée au-dessous de l'œil, qui avait fait donner, par

Salvator probablement, à la jeune fille son nom de Fragola, lequel donnait lui-même le charmant diminutif de Fragoletta.

Puis ce nom de Régina, qu'avait prononcé la jeune fille, avait rappelé au poëte un souvenir aristocratique qui ne pouvait avoir aucun rapport avec les créatures d'humble condition auxquelles il venait momentanément d'associer sa vie, mais qui n'en avait pas moins fait vibrer dans son cœur les fibres sonores de la jeunesse.

Peu à peu, cependant, l'espèce de voile qu'il avait devant les yeux devint de plus en plus transparent, et, à travers un brouillard, il commença de voir les peintures qui couvraient la muraille.

Le côté artistique reprenait le dessus sur le côté mystérieux, la réalité sur le songe; le poëte était devant une des copies les plus exactes de la peinture décorative de l'antiquité.

Les quatre grandes parties de la muraille contenaient des cadres entourés de caissons; chaque cadre représentait un paysage vu à travers les colonnes d'un péristyle ou les fenêtres d'un appartement.

Les caissons représentaient toutes ces fantaisies que la science archéologique a rendues populaires depuis, telles que les heures du jour et de la nuit, les danseurs, la cigale conduisant deux limaçons attelés à son char, les colombes buvant à la même coupe, etc.

Le tout était copié avec un goût parfait et une fidélité de ton qui indiquait le coloriste.

C'eût été un étonnement nouveau pour Jean Robert si, de la part de son nouvel et singulier ami, quelque chose eût pu l'étonner.

Il alla donc, non pas étonné, mais pensif, porter d'abord sa bougie sur la table, qui formait une circonférence de cinq ou six pieds seulement au milieu de la salle, puis vint s'asseoir sur une chaise.

Alors, ses yeux se portèrent vaguement sur les différentes parties de la salle à manger, et finirent par s'arrêter sur le chien.

Il se souvint de ces mots de Salvator: « Quand vous aurez faim, causez avec Roland. »

Et il sourit à ce souvenir.

Ces mots, qui peut-être à un autre eussent paru une mau-

vaise plaisanterie, lui semblèrent, à lui, une recommandation toute naturelle; ils venaient de lui révéler une sympathie de plus entre lui et son nouvel ami.

En effet, Jean Robert, cœur naïf, tendre et bon, ne croyait pas, dans son orgueil, que ce fût pour les hommes seuls que Dieu eût fait la dépense d'une âme : comme les poëtes de l'Orient, comme les brahmes de l'Inde, il était tout près de penser que l'animal était une âme endormie ou enchantée, subissant, aux bords du Gange, la fascination de la nature, chez les Occidentaux, la magie de la grande Circé. Souvent il s'était représenté l'homme à l'enfance du monde, précédé dans la création par les animaux, ses frères inférieurs, et il lui avait semblé que c'était alors les animaux et même les plantes, ces sœurs inférieures des animaux, qui avaient servi de guides et de précepteurs à l'humanité. Selon le rêve reconnaissant de sa pensée, c'étaient les êtres que nous dirigeons aujourd'hui qui nous conduisaient alors, qui guidaient notre raison chancelante avec leur instinct déjà affermi, qui nous conseillaient enfin, eux, ces petits et ces simples que nous méprisons aujourd'hui ! Et, en effet, se disait le poëte, quand il se parlait à lui-même, le boabab, qui a commencé par être un arbre, qui est devenu une forêt, qui a vu passer les siècles comme une chaine de grands vieillards se tenant par la main; l'oiseau voyageur, qui fait, de chaque coup d'aile, une lieue, qui a vu tous les pays; l'aigle, qui regarde en face le soleil, devant lequel nous baissons les regards; l'oiseau de nuit aux yeux de braise, qui vole dans l'obscurité où nous trébuchons; les grands bœufs, ruminant sous les chênes verts ou sous les pins sombres, foulant une civilisation détruite dans ces vastes campagnes de Rome, aux larges et fauves horizons; tous ces animaux n'auraient-ils pas quelque chose d'inconnu à dire à l'homme, si l'homme parvenait à comprendre leur langage, et s'il daignait les interroger (1)?

Jean Robert croyait se rappeler que, dans son enfance, il avait touché de la main la fraternité universelle; il était à peu près convaincu d'avoir compris, pendant un certain temps, l'aboiement des jeunes chiens, le chant des petits oi-

(1) Voyez, dans les *Origines du droit*, les belles pages de notre grand historien-poëte Michelet sur le même sujet.

seaux, et jusqu'au parfum des boutons de rose, auxquels il voulait parfois, au moment où ils s'entr'ouvraient, faire manger les morceaux de sucre que sa mère lui avait donnés.

Puis, à mesure qu'il avait grandi, il lui avait semblé que cette intelligence presque humaine, qu'enfant, il avait trouvée chez les animaux et chez les plantes, avait disparu, et s'était emmêlée comme le chanvre que les follets embrouillent à la quenouille de la jeune fille bretonne, et que, lassée d'un travail inutile, elle finit, dans son impatience, par jeter au feu.

Qui a rompu cette union touchante qui reliait l'homme à l'animal et à la plante, c'est-à-dire au simple et à l'humble?

L'orgueil!

Ce fut la différence du monde oriental avec le monde occidental.

L'Inde, à laquelle il doit toujours revenir, chaque fois que, las de son Occident disputeur, l'Européen a besoin de retremper son âme aux sources primitives; l'Inde, cette mère commune du genre humain; l'Inde, notre majestueuse aïeule, fut payée de sa tendre piété, en demeurant féconde: son symbole, c'est la vache nourricière. Guerres, désastres, servitudes, passent sur elle depuis trois mille ans, et son intarissable mamelle est toujours prête à désaltérer trois cent millions d'hommes, indigènes ou étrangers.

Il n'en a pas été ainsi de notre pauvre monde occidental, de notre mesquine civilisation grecque et latine. La ville grecque, la cité romaine ont divinisé l'art, et destitué la nature; elles firent des hommes des esclaves; elles appelèrent les animaux des bêtes; elles forcèrent la terre de dépenser, sans s'inquiéter de rendre de nouvelles forces à la terre. Un jour, Athènes se trouva une ruine; Rome, un désert! il y eut des chemins magnifiques sur lesquels personne ne voyagea plus, des arcs de triomphe qui, la nuit, voyaient passer les ombres des armées conduites par l'ombre des triomphateurs, des lieues d'aqueducs continuant de porter, avec leurs enjambées gigantesques, l'eau des fleuves aux cités muettes, qui n'avaient plus d'habitants à désaltérer!

Et toutes ces idées, qui remuaient trois civilisations, qui faisaient, par cette chaîne électrique de la pensée qui le révèle au monde moderne, tressaillir dans son sépulcre le monde [illegible] s'éveillaient dans l'esprit du poëte, à la vue du

chien, et au souvenir de ces mots de Salvator : « Quand vous aurez fini, causez avec Roland. »

Jean Robert avait fini de regarder et même de penser; il appela donc Roland, pour causer avec lui.

A son nom prononcé avec cet accent bref et ferme du chasseur, Roland, qui dormait ou plutôt qui faisait semblant de dormir, le museau allongé entre ses deux pattes, leva vivement la tête et regarda Jean Robert.

Jean Robert prononça une seconde fois le nom du chien, en frappant sa cuisse avec la main.

Le chien se leva sur les deux pattes de devant, et resta accroupi à la manière des sphinx.

Jean Robert renouvela une troisième fois le même appel.

Le chien vint à lui, posa sa tête sur ses deux genoux, et le regarda amicalement.

— Pauvre chien! dit le poëte d'une voix caressante.

Roland fit entendre un murmure moitié tendre, moitié plaintif.

— Ah! ah! dit Jean Robert, ton maître Salvator avait raison : il paraît que nous allons nous comprendre.

Au nom de Salvator, le chien fit entendre un petit aboiement d'amitié, et regarda du côté de la porte.

— Oui, dit Jean Robert, il est là dans la chambre à côté, avec ta maîtresse Fragola, n'est-ce pas, Roland ?

Roland alla à la porte, appliqua son museau à l'interstice qui existait entre le bas de la porte et le parquet, respira bruyamment, et revint poser, en fermant ses yeux vifs, intelligents, presque humains, sa tête sur les genoux du poëte.

— Voyons un peu, dit Jean Robert, quels sont nos père et mère... Donnez la patte, s'il vous plaît.

Le chien leva sa grosse patte, et la posa, avec une légèreté qui semblait impossible, dans la main aristocratique de Jean Robert.

Jean Robert examina les interstices des doigts.

— Ah! dit-il, je m'en doutais... — Voyons notre [illegible]

Et il releva les puissantes lèvres de l'animal, qui, en se relevant, découvrirent une double rangée de dents terribles, blanches comme l'ivoire, et cependant déjà un peu fatiguées dans les profondeurs de la gueule.

— Ah! ah! dit Jean Robert, nous ne sommes plus première jeunesse : si nous étions une femme, nous [illegible]

rions notre âge depuis dix ans; si nous étions un homme, nous commencerions à le cacher.

Le chien resta impassible; il lui paraissait complétement indifférent que Jean Robert sût son âge. Ce que voyant le poëte, il continua son examen, espérant arriver à quelque détail qui irriterait d'une manière plus active la sensibilité nerveuse de Roland.

Ce détail ne tarda pas à se présenter à la vue de Jean Robert.

Roland avait, nous l'avons dit, — à part un peu plus de longueur dans son poil, légèrement frisé, surtout sous le ventre, — la robe fauve du lion; seulement, Jean Robert remarqua au flanc du côté droit, entre la quatrième et la cinquième côte, un point blanc de sept ou huit lignes de diamètre.

— Ah! ah! demanda-t-il, qu'est-ce que c'est que cela, mon pauvre Roland?

Et il appuya du bout du doigt sur le point blanc.

Roland poussa un gémissement.

— Tiens! dit Robert, une cicatrice.

Robert n'ignorait pas que les plaies ou les brûlures détruisent l'huile colorante qui circule dans le tissu capillaire: il avait vu, dans les haras, des chevaux noirs auxquels on faisait une étoile sur le front en y appliquant une pomme bouillante; il comprit qu'il y avait là plaie ou brûlure.

Plaie plutôt que brûlure, puisque le doigt reconnaissait une cicatrice.

Il regarda au flanc gauche.

Au flanc gauche, Roland portait, mais seulement un peu plus bas, un stigmate pareil.

Robert y appliqua le doigt comme il avait fait la première fois; le chien poussa, à cette seconde pression, un gémissement plus douloureux, gémissement qui fut expliqué au jeune observateur par le calus de la côte.

Au flanc gauche, la côte avait été brisée.

— Ah! ah! mon beau Roland, dit le poëte, il paraît que, comme notre homonyme, nous avons fait la guerre!

Roland leva la tête, entr'ouvrit la gueule, et poussa un aboi qui fit frissonner Jean Robert jusqu'au fond des veines.

Cette plainte avait un caractère si lugubre, que Salvator sortit de la chambre, et demanda à Jean Robert:

— Qu'est-il donc arrivé à Roland ?

— Rien... Vous m'aviez dit de causer avec lui, répondit en riant Jean Robert; je lui ai demandé son histoire, et il était en train de me la raconter.

— Et que vous a-t-il raconté? Voyons! je serais curieux de savoir la vérité.

— Pourquoi voulez-vous qu'il mente? dit Jean Robert; ce n est pas un homme!

— Raison de plus pour me répéter votre conversation, reprit Salvator avec une insistance qui semblait mêlée de quelque inquiétude.

— Eh bien, voici mot pour mot notre dialogue. Je lui ai demandé de qui il était fils : il m'a répondu qu'il était croisé d'un chien du Saint-Bernard et d'un terre-neuve; je lui ai demandé quel était son âge : il m'a répondu qu'il avait entre neuf et dix ans; je lui ai demandé ce que c'était que cette tache blanche qu'il avait à chacun de ses flancs, et il m'a répondu que c'était la trace d'une balle qu'il avait reçue dans le côté droit, et qui était sortie du côté gauche, en lui brisant une côte.

— Ah! ah! dit Salvator, tout cela est d'une exactitude parfaite.

— Tant mieux! cela prouve que je ne suis pas un observateur tout à fait indigne de vos leçons.

— Cela veut dire tout simplement que vous êtes chasseur; que, par conséquent, vous avez reconnu, à la membrane que Roland a entre les doigts des pattes, et à la couleur de sa peau, sa filiation avec le chien nageur et le chien de montagnes; que vous avez regardé ses dents, et que vous avez vu, à la canine dont la fleur de lis a disparu, et à la molaire un peu avariée, qu'il était hors d'âge; que vous avez tâté les deux taches, que vous avez senti, à la concavité de la peau et à la convexité de l'os, qu'il avait reçu une balle, laquelle était entrée du côté droit, était sortie du côté gauche, et, en sortant, avait brisé une côte. — Est-ce cela?

— Au point que j'en suis humilié!

— Et il ne vous a pas dit autre chose?

— Vous êtes entré juste au moment où il me contait qu'il n'avait pas oublié sa blessure, et qu'à l'occasion, il se rappellerait probablement celui qui la lui a faite. Maintenant, je compte sur vous pour me dire le reste.

— Il n'y a qu'un malheur, et j'avoue, sur ce point, ma profonde ignorance : c'est que je n'en sais pas plus que vous.

— Bah! vraiment?

— Oui, un jour que je chassais, il y a quatre ou cinq ans, dans les environs de Paris...

— Que vous chassiez?

— Que je braconnais, voulais-je dire : un commissionnaire ne chasse pas... Je trouvai ce pauvre animal dans un fossé; il était tout ensanglanté, percé à jour, expirant. Sa beauté excita ma compassion : je le portai jusqu'à une fontaine, je lavai sa plaie avec de l'eau froide dans laquelle j'avais versé quelques gouttes d'eau-de-vie; il parut renaître à ces soins que je lui donnais. L'envie me prit de m'approprier ce magnifique animal, auquel, d'après l'état où je le trouvais, son maître paraissait tenir assez peu; je le mis sur une voiture de maraîcher, et je revins suivant la voiture. Le même soir, et aussitôt mon arrivée, je le traitai comme j'avais vu traiter, au Val-de-Grâce, des hommes atteints de coups de feu, et j'eus le bonheur de le guérir; voilà tout ce que je sais de Roland... Ah! pardon, je me trompe : j'oubliais encore que Roland m'a voué une reconnaissance qui ferait honte aux hommes, et qu'il est prêt à se faire tuer pour moi et pour les gens que j'aime; — n'est-ce pas, Roland?

A cet appel, Roland poussa un cri de joyeuse adhésion, en posant ses deux pattes de devant sur l'épaule de son maître, comme il avait fait lors de l'arrivée de celui-ci.

— C'est bien, c'est bien, dit Salvator; vous êtes un beau et bon chien, Roland, on sait cela... A bas les pattes!

Roland reposa ses pattes à terre, et alla se recoucher en travers de la porte, sur le même tapis où il était lorsque Jean Robert l'avait fait lever en l'appelant.

— Et, maintenant, dit Salvator, voulez-vous venir?

— Volontiers; mais je crains bien d'être indiscret.

— Pourquoi cela?

— Mais parce que votre compagne a une course à faire ce matin, et avait peut-être compté sur vous pour l'accompagner.

— Non, puisque vous l'avez entendue me répondre qu'elle ne pouvait me dire où elle allait.

— Et vous laissez aller comme cela votre maîtresse dans

des endroits qu'elle ne peut pas vous nommer? demanda en riant Jean Robert.

— Cher poëte, sachez ceci, qu'il n'y a pas d'amour là où il n'y a pas de confiance. J'aime Fragola de tout mon cœur, et je soupçonnerais ma mère avant de la soupçonner, elle.

— Soit; mais il est peut-être imprudent à une jeune fille continua Jean Robert, de partir seule à six heures du matin, et d'aller hors Paris avec un cocher.

— Oui, si elle n'avait pas Roland avec elle; mais, avec Roland, je lui laisserais faire le tour du monde, sans craindre qu'il lui arrivât un accident.

— En ce cas, c'est autre chose.

Puis, se drapant avec une certaine coquetterie dans son manteau :

— A propos, dit Jean Robert, j'ai entendu votre compagne prononcer, en parlant d'une de ses amies, le nom de Régina.

— Oui.

— C'est un nom peu commun... J'ai connu la fille d'un maréchal de France de ce nom-là.

— La fille du maréchal de Lamothe-Houdan? demanda Salvator.

— Justement.

— C'est l'amie de Fragola... Venez!

Jean Robert suivit, sans ajouter un mot, son mystérieux compagnon.

Il marchait de surprises en surprises.

XI

L'âme et le corps.

Pendant son séjour de dix minutes dans la chambre à coucher, Salvator avait complétement changé de vêtements:

Il y était entré vêtu, on se le rappelle, du costume de velours, et en sortait avec une redingote blanche à longs poils, un gilet croisé boutonnant jusqu'au cou, un pantalon de couleur sombre. Ainsi habillé, il était impossible de dire à quelle classe précise de la société il appartenait : c'était la manière dont il porterait ces habits, c'était le langage qu'il parlerait, qui lui assigneraient un rang dans la société.

Le chapeau sur l'oreille, Salvator était un ouvrier endimanché; le chapeau droit sur la tête, Salvator était un homme du monde en négligé.

Jean Robert remarquait tout : il remarqua cette nuance presque insaisissable.

— Où voulez-vous aller ? demanda Salvator se retrouvant dans la rue avec le poëte, après avoir tiré la porte de son allée.

— Où vous voudrez ! Ne vous êtes-vous pas chargé de moi pour cette nuit ?

— Faisons ce que faisaient les anciens, dit Salvator : jetons une plume au vent, et suivons-la.

Ils allèrent jusqu'au milieu de la place Saint-André-des-Arts. Salvator déchira un fragment de papier d'un petit portefeuille, et l'abandonna au vent, qui l'emporta dans la direction de la rue Poupée.

Les deux amis suivirent le papier, qui voltigeait devant eux comme un de ces beaux papillons de nuit aux ailes blanches; ils arrivèrent à la rue de la Harpe.

Un second papier jeté leur traça la route vers la rue Saint-Jacques.

Ils allèrent devant eux sans savoir où ils allaient; où va la causerie, où va le rêve : au hasard, à l'aventure; ils allaient sans but, sans direction arrêtée. où vont le vent et le nuage par une belle nuit; ils allaient pour échanger les trésors de leur esprit, pour respirer les fraîches fleurs de leur âme.

Deux ou trois fois Jean Robert avait tenté de surprendre le secret du jeune homme mystérieux; mais, à chaque fois, Salvator avait échappé à ses questions, comme le renard, par quelque feinte habile, échappe au levrier qui le poursuit. Enfin, abordé par trop en face :

— Ce que nous cherchons, lui avait-il dit, c'est un roman à faire, n'est-ce pas ? ce que vous voulez que je vous raconte,

c'est un roman terminé ? Céder à votre désir, ce serait aller en arrière. Allons en avant !

Jean Robert vit que son compagnon désirait rester inconnu, et il n'insista point davantage.

D'ailleurs, le cours des idées des deux jeunes gens fut troublé par un incident.

Plusieurs hommes et quelques femmes étaient rassemblés autour d'un homme étendu sur le pavé.

— Il est ivre, disaient les uns.

— Il va mourir, disaient les autres.

L'homme râlait.

Salvator fendit la foule, se mit à genoux, souleva la tête de l'homme, et, se tournant vers Jean Robert :

— C'est Barthélemy Lelong, qui va mourir frappé d'une congestion cérébrale, si je ne le saigne pas à l'instant même. Voyez, il doit y avoir dans les environs un pharmacien ; frappez à la porte ; les pharmaciens sont forcés de se lever à toute heure de la nuit.

Jean Robert regarda autour de lui ; les deux jeunes gens étaient arrivés sans y penser vers le milieu du faubourg Saint-Jacques, à la hauteur à peu près de l'hôpital Cochin.

En face de l'hôpital, Jean Robert lut au-dessus d'une espèce de boutique :

PHARMACIE DE LOUIS RENAUD.

Peu lui importait le nom du pharmacien, pourvu que le pharmacien ouvrît. Il frappa en homme qui veut faire comprendre la nécessité de la promptitude.

Au bout de cinq minutes, la porte cria sur ses gonds, et M. Louis Renaud parut sur le seuil de son magasin, vêtu d'un pantalon de futaine, coiffé d'un bonnet de coton, et demandant ce qu'on lui voulait.

— Préparez des bandes et une cuvette, dit Salvator ; c'est un homme menacé d'un congestion cérébrale, qui a besoin d'être saigné.

On apportait le pauvre charpentier, qui était complétement sans connaissance.

— Y a-t-il un médecin pour saigner le malade ? demanda

M. Louis Renaud. Je ne sais pas saigner, moi, et je suis plutôt herboriste que pharmacien.

— Ne vous inquiétez de rien, dit Salvator; j'ai été élève en chirurgie, et je me chargerai de l'opération.

— Je n'ai pas de lancette, reprit le pharmacien.

— J'ai ma trousse, dit Salvator.

La foule encombrait le magasin.

— Messieurs, dit Salvator, voulez-vous être utiles à cet homme?

— Bien certainement, monsieur Salvator, dit un des assistants en tendant la main au jeune homme.

Salvator prit la main qui s'avançait vers lui, et Jean Robert crut voir le commissionnaire échanger un signe maçonnique avec le nouveau venu.

Quelques voix répétèrent tout bas :

— Monsieur Salvator !

— Eh bien, dit le jeune homme, qui, plus que jamais parut à Jean Robert mériter son nom prédestiné, pendant que je vais saigner ce malheureux, frappez à l'hôpital, et annoncez l'arrivée d'un malade.

Trois ou quatre personnes, conduites par l'homme qui avait parlé à Salvator se détachèrent et allèrent frapper à la porte de l'hôpital.

Pendant ce temps-là, le pharmacien, aidé de ceux qui étaient restés, enlevait la cravate du pauvre Jean Taureau, le dépouillait de sa veste, et lui tirait le bras hors de sa chemise.

Les veines du cou étaient gonflées à se rompre.

— Faut-il bander le bras? demanda Jean Robert.

— Avez-vous des bandes toutes prêtes? demanda Salvator au pharmacien.

— J'en vais chercher, dit Louis Renaud.

— Serrez vigoureusement le bras au-dessus de la veine, monsieur Robert; j'espère que cela suffira, dit Salvator.

Robert obéit; un des assistants prit le bout du bras, un autre prit la cuvette, un troisième la lampe.

— Prenez garde à l'artère ! dit Jean Robert un peu inquiet.

— Oh ! ne craignez rien, répondit Salvator; j'ai plus d'une fois saigné, la nuit, sans autre lumière que le clair de lune ou la lumière du réverbère. De pareils accidents sont com-

muns chez ces pauvres diables, et leur arrivent toujours en sortant du cabaret.

Il n'avait pas achevé, qu'avant même qu'on eût vu sa main, armée de la lancette, s'approcher du bras de Barthélemy, le sang jaillissait noir et spumeux.

— Diable ! fit-il en secouant la tête, il était temps !

L'opération avait été faite avec la légèreté et la promptitude de main d'un praticien consommé.

Barthélemy respira.

— Quand il aura perdu assez de sang, dit le pharmacien, qui arrivait avec une bande, vous le direz.

— Oh ! répondit Salvator, nous pouvons lui en ôter sans inconvénient : il n'en manque pas... Laissez, laissez couler !

Lorsque le malade eut perdu la valeur de deux palettes de sang, il ouvrit les yeux.

Le premier regard fut terne, vitreux, inintelligent ; mais, peu à peu, l'œil s'éclaira, le rayon divin y reparut ; la vue de Barthélemy s'arrêta sur le chirurgien amateur.

— Ah ! bon ! monsieur Salvator, dit-il, je suis content, en vérité Dieu, de vous voir !

— Tant mieux, mon cher Barthélemy ! dit le jeune homme ; et, moi aussi, je suis content de vous voir. Peu s'en est fallu que je n'eusse plus ce plaisir-là !

— Ah ! ah ! dit Barthélemy en reprenant peu à peu connaissance, c'est donc vous qui m'avez saigné ?

— Mais oui, fit Salvator en essuyant avec soin sa lancette, et en la remettant dans la trousse.

— Alors, vous ne vouliez pas ma mort ?

— Moi ! Et à quel propos voudrais-je votre mort ?

— Ah ! c'est que, comme vous m'avez jeté du haut en bas des escaliers, j'ai cru qu'on ne faisait cela que quand on voulait tuer un homme.

— Allons donc, vous êtes fou !

— Non, je conçois qu'on tue les gens qui vous mettent en colère, et je vous avais mis en colère en refusant d'ouvrir la fenêtre ; mais, après avoir voulu la fermer, dame ! vous comprenez, même par votre ordre, je ne pouvais pas l'aller ouvrir sans être déshonoré à mes propre yeux... et avec ça que ce muscadin vous avait un air triomphant !

— Ce muscadin vient de m'aider à vous sauver la vie,

Barthélemy; vous voyez donc bien que, pas plus que moi, il ne vous voulait du mal.

Barthélemy se retourna et vit Jean Robert, qui le regardait en souriant.

— Ah! c'est, ma foi, vrai! dit-il.

Jean Robert lui tendit la main.

— Allons, sans rancune, mon ami, dit-il.

— Oh! dit Barthélemy, je ne suis pas boudeur, et, dès que vous m'offrez la main...

— J'aurais volontiers commencé par là, dit le poëte; vous me rendrez la justice d'avouer que c'est vous qui ne l'avez pas voulu.

— Ça, c'est vrai, dit Barthélemy en fronçant le sourcil. Il faut qu'un homme soit bien bête de se faire comme cela de la peine parce qu'une femme... Mais, comprenez-vous, mon sieur Salvator? elle est encore retournée avec ce petit gringalet de chez Bobino. Je ne peux pourtant pas le casser, le petit gueux, et il compte là-dessus... Oh! elle sait bien ce qu'elle fait, la malheureuse, en ne prenant pas un homme!

— Voyons, voyons, calmons-nous, Barthélemy!

— Ça vous est bien aisé à dire, à vous qui vivez avec un ange du bon Dieu, monsieur Salvator; mais vous méritez ça, vu que vous ne vivez que pour faire le bien, et qu'il faudrait être dénué, quoi! pour vous faire du mal... N'importe! si vieux que je sois, je suis bon père, et je ne mérite pas qu'on m'enlève ma fille! Voilà trois jours que je suis comme un fou à chercher l'enfant; elle l'aura caché quelque part, chez sa vieille gueuse de mère; mais, celle-là, pas moyen de l'aller chercher chez elle: elle crie à l'assassin dès qu'elle m'aperçoit; si bien que je lui dois déjà deux nuits de la salle Saint-Martin... Oh! j'en passerais bien quatre, et puis six, et puis huit, des nuits, à la salle Saint-Martin, pour revoir ma fille, ma petite Fifine... Pauvre chérubin à moi, va! elle aura deux ans à la Saint-Jean d'été.

Et le colosse se mit à pleurer comme une femme.

— Eh bien! que vous disais-je? demanda Salvator à Jean Robert, qui regardait avec curiosité cet étrange spectacle.

— C'est vrai, dit le poëte.

— Allons, dit Salvator, on te la rendra, ta fille.

— Vous ferez cela, monsieur Salvator?

— Puisque je te le promets.

— Oui, vous avez raison ; c'est moi qui ai tort : du moment que vous promettez, c'est clair que vous tiendrez... Ah ! faites cela, monsieur Salvator ; faites cela, et, s'il le faut, eh bien, voyez-vous, je ne vous donnerai plus la peine de me jeter du haut en bas des escaliers. Vous me direz : « Jean Taureau, jette-toi ! » et je m'y jetterai de moi-même.

— Monsieur Salvator, dit en rentrant l'homme qui s'était chargé d'aller frapper à l'hôpital, c'est ouvert là, en face.

— Pas pour moi, j'espère ? dit Barthélemy.

— Et pour qui donc ? demanda Salvator.

— Oh ! je n'y vas pas.

— Comment, tu n'y vas pas ?

— Je n'aime pas l'hôpital : l'hôpital, c'est bon pour les gueux, et l'on est encore assez riche, Dieu merci, pour se faire soigner chez soi.

— Oui ; seulement, chez soi, on est mal soigné ; chez soi, on mange avant le temps, on boit avant l'heure, et, quand on s'est soigné deux ou trois fois chez soi comme tu te soignes, on entre un beau matin à l'hôpital pour n'en plus sortir qu'une nuit... Allons, Barthélemy ! allons !

— Je n'en veux pas, de l'hôpital, je vous dis !

— Eh bien, soit ! retourne chez toi, et cherche ta fille toi-même ; tu commences à m'ennuyer à la fin.

— Monsieur Salvator, j'irai où vous voudrez... Monsieur Salvator, où est l'hôpital ? Mais je le vénère, l'hôpital ! me voilà.

— A la bonne heure.

— Mais vous lui reprendrez ma petite Fifine, n'est-ce pas ?

— Je te promets qu'avant trois jours, tu auras de ses nouvelles.

— Qu'est-ce que je ferai donc pendant ces trois jours ?

— Tu te tiendras tranquille.

— Plus tôt, si c'est possible, n'est-ce pas, monsieur Salvator ?

— On fera ce que l'on pourra. Va-t'en !

— Oui, oui, je m'en vas, monsieur Salvator. Tiens, c'est drôle ! où sont donc mes jambes ? je ne peux plus marcher !

Salvator fit un signe : deux hommes s'approchèrent de Barthélemy, qui s'appuya sur eux, et qui sortit en disant :

— Vous m'avez promis, dans trois jours au plus tard, de

me donner des nouvelles de ma fille, monsieur Salvator; ne l'oubliez pas!

Et, de l'autre côté de la rue, à la porte de l'hôpital, qui allait se refermer sur lui, le charpetier criait encore :

—N'oubliez pas ma pauvre petite Fifine, monsieur Salvator!

— Vous aviez raison, dit Jean Robert, ce n'est pas au cabaret qu'il faut voir les hommes.

XII

Ce qu'on entendait au faubourg Saint-Jacques, pendant la nuit du mardi gras au mercredi des cendres, dans la cour d'un pharmacien-droguiste.

L'opération était finie; le malade à l'hôpital, il ne restait plus aux jeunes gens qu'à se remettre en chemin avec cette consolante idée que, si la fantaisie ne leur fût pas venue de courir les rues de Paris, la nuit, à trois heures du matin, un homme serait mort qui avait peut-être encore trente ou quarante ans à vivre.

Mais, avant de se mettre en chemin, Salvator demanda à son hôte de l'eau et une cuvette pour laver ses mains tachées de sang.

L'eau était commune, mais les cuvettes étaient rares chez le digne pharmacien; la seule qu'il possédât contenait le sang tiré par Salvator de la veine du charpentier, et Salvator avait bien recommandé que l'on conservât soigneusement ce sang pour le montrer au docteur qui ferait, le matin, la visite à l'hôpital Cochin.

La demande du jeune homme eut donc d'abord l'air d'être une indiscrétion.

Le pharmacien regarda tout autour de lui, et finit par dire à Salvator :

— Dame! si vous voulez vous laver les mains à grande eau, passez dans la cour, et lavez-vous-les à la pompe.

Salvator accepta; quelques gouttes de sang avaient aussi jailli sur les mains de Jean Robert : celui-ci suivit son ami.

Mais une impression des plus douces les arrêta sur le seuil de la porte de cette cour.

Tous deux se regardèrent.

En effet, leur étonnement était grand : ils entendaient tout à coup, du moment que la porte de la cuisine du pharmacien s'était ouverte, au milieu du silence et du calme de cette nuit sereine, vibrer, comme par enchantement, les accords les plus mélodieux.

D'où venaient ces sons suaves? de quel endroit? de quel instrument céleste? Il y avait là, tout près, la haute muraille d'un couvent. Le vent d'est enlevait-il à l'orgue de l'église ces ravissants accords, pour les apporter aux rares passants de la rue Saint-Jacques?

Sainte Cécile elle-même était-elle descendue du ciel dans cette pieuse maison pour célébrer le mercredi des cendres?

En effet, l'air que nos deux jeunes gens entendaient n'était, certainement, ni un chant d'opéra, ni le solo joyeux d'un musicien, au retour du bal masqué.

C'était peut-être un psaume, un cantique, une page déchirée de quelque vieille musique biblique.

Celle de Rachel pleurant ses fils dans Rama, et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus!

C'était cela; car, en écoutant cette mélodie, on croyait voir passer, comme des ombres plaintives, toutes les hymnes sacrées de l'enfance, toutes les mélancolies religieuses de Sébastien Bach et de Palestrina.

Si l'on eût été obligé de donner un nom à cette touchante fantaisie, on l'eût appelée : *Résignation.*

Nul nom plus ou moins expressif ne lui eût mieux convenu.

L'air prévenait en faveur du musicien.

Le musicien devait être mélancolique et résigné comme sa musique; les deux jeunes gens eurent cette idée-là en même temps.

Ils commencèrent donc par faire ce qu'ils étaient venus faire là, c'est-à-dire par se laver les mains; après quoi, ils étaient bien résolus à se mettre à la recherche du musicien.

L'opération terminée, le pharmacien leur apporta une serviette ; en échange de quoi, Jean Robert, pour l'indemniser de la peine qu'on lui avait donnée, lui offrit une pièce de cinq francs.

Le pharmacien, à ce prix, eût voulu être dérangé trois fois par nuit.

Aussi se confondit-il en remercîments.

Ce que voyant Jean Robert, il lui demanda la permission de rester encore quelques instants dans la cour pour entendre cette plaintive mélodie, qui continuait de se répandre avec l'abondance de l'improvisation.

— Restez tant que vous voudrez ! répondit le pharmacien.

— Mais vous ? demanda Jean Robert.

— Oh ! cela ne me gêne en rien, attendu que je vais refermer ma porte, et me coucher.

— Mais, nous, comment sortirons-nous ?

— La porte de la rue ne ferme qu'au loquet et au verrou : il vous suffira de tirer le verrou et de lever le loquet, vous serez dans la rue.

— Mais qui refermera la porte ?

— Ah ! bah ! la porte ! je voudrais avoir autant de mille livres de rente qu'elle reste de fois ouverte dans l'année.

— Alors, dit Jean Robert, tout va bien.

— Oui, tout va bien, reprit l'herboriste enchanté.

Puis il referma sa porte, et laissa les deux jeunes gens maîtres de la cour.

Pendant ce temps, Salvator s'était approché d'une fenêtre du rez-de-chaussée à travers les volets de laquelle on apercevait de la lumière.

C'était évidemment de la chambre sur laquelle ouvrait cette fenêtre que venait la mélodie.

Salvator tira à lui les volets ; ils n'étaient pas accrochés en dedans, et cédèrent.

Alors, par une ouverture du rideau, ils aperçurent un jeune homme de trente ans environ, assis sur un tabouret assez élevé, et jouant du violoncelle.

Bien qu'un cahier de musique fût ouvert sur le pupitre qui se dressait devant lui, le jeune homme ne semblait point y abaisser ses yeux, levés au ciel ; il ne paraissait même pas avoir conscience du morceau qu'il jouait : son attitude était celle de l'homme en proie à la plus sombre préoccupation :

sa main conduisait machinalement l'archet, mais sa pensée était ailleurs.

Il se livrait évidemment en lui quelque combat terrible! sans doute, la lutte de la volonté contre la douleur; car, de temps en temps, son front se rembrunissait, et, tout en continuant de tirer les plus tristes accords de son instrument, il fermait les yeux, comme si, ne voyant plus les choses extérieures, il eût perdu avec elles le sentiment de sa douleur intime. Enfin, le violoncelle sembla, comme un homme à l'agonie, pousser un cri déchirant, et l'archet tomba des mains du musicien.

L'âme était-elle vaincue? L'homme pleurait!

Deux grosses larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues.

Le musicien prit son mouchoir, s'essuya lentement les yeux, remit le mouchoir dans sa poche, se pencha, ramassa l'archet, le ramena sur les cordes du violoncelle, et reprit son chant juste à l'endroit où il l'avait interrompu.

Le cœur était vaincu : l'âme planait au-dessus de la douleur avec les ailes de la force!

Les deux jeunes gens avaient porté une attention profonde et un intérêt puissant au drame solitaire qui venait de s'accomplir sous leurs yeux.

— Eh bien? dit Salvator avec l'accent de l'interrogation.

— C'est incroyable! répondit Jean Robert essuyant une larme qui perlait au coin de sa paupière.

— Voilà le roman que vous cherchiez, mon cher poëte; il est là, dans cette pauvre maison, dans cet homme qui souffre, dans ce violoncelle qui pleure.

— Le connaissez-vous, cet homme? demanda Jean Robert.

— Moi? Pas le moins du monde! répondit Salvator; je ne sais pas son nom, je ne l'ai jamais vu ; mais je n'ai pas besoin de le connaître pour vous dire qu'il y a en lui une des plus sombres pages du livre du cœur humain. L'homme qui essuie ses larmes, et qui se remet à l'œuvre avec cette simplicité, est un homme fort, je vous jure! et, pour que cet homme fort ait pleuré, il faut que sa douleur soit immense. Entrons, et demandons-lui de nous raconter son histoire.

— Y songez-vous? demanda Jean Robert en l'arrêtant.

— Je ne songe même qu'à cela, répondit Salvator en s'a-

vançant vers la porte, et en cherchant le marteau ou la sonnette.

— Et vous croyez, reprit Jean Robert en arrêtant une seconde fois son compagnon, vous croyez que cet homme va raconter son malheur au premier venu qui le lui demandera ?

— D'abord, nous ne sommes pas des premiers venus, monsieur Jean Robert : nous sommes des...

Salvator s'interrompit. Jean Robert espérait voir s'échapper quelque éclair à l'aide duquel il lirait, ou, du moins, épellerait dans la vie passée de son compagnon.

— Nous sommes des philosophes, continua Salvator.

— Ah ! oui, des philosophes, reprit Jean Robert un peu désappointé.

— En outre, nous n'avons l'air ni de bacheliers ivres, ni d'étudiants en goguette, ni de bourgeois curieux ; notre diplôme d'honnêtes gens est écrit sur notre front. J'ignore quelle opinion vous avez eue de moi à première vue ; mais je suis prêt à affirmer que quiconque vous verra, ne fût-ce qu'une fois, sera prêt à vous donner un secret comme je vous donne la main.

Et Salvator tendit la main au jeune poëte, comme un brevet d'honnêteté donné à un honnête homme.

— Entrons donc tête haute, continua Salvator ; tous les hommes sont frères, et se doivent assistance ; toutes les peines sont sœurs et se doivent secours.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un sentiment d'inexprimable mélancolie.

— Allons donc, puisque vous le voulez ! dit Jean Robert.

— N'ai-je pas levé tous vos scrupules, et avez-vous encore quelque objection à me faire ?

— Non... Toutefois, je ne suis pas aussi certain que vous que le musicien nous accueillera favorablement.

— Il souffre ; donc, il a besoin de se plaindre, dit sentencieusement Salvator ; nous allons devenir pour lui des êtres providentiels, des envoyés de Dieu ! L'homme désespéré n'a rien à perdre, il ne peut que gagner à partager ses chagrins. Entrons donc bravement, et, s'il vous reste une ombre d'hésitation, je vous dirai que, maintenant, ce n'est plus la curiosité qui me pousse, mais que c'est le devoir.

Et, sans attendre la réponse de Jean Robert, Salvator, qui

n'avait trouvé ni marteau ni sonnette, frappa trois petits coups à la porte à la manière des maçons.

Pendant ce temps, Jean Robert étudiait, à travers la vitre, l'effet que produirait cette interruption sur le violoncelliste.

Celui-ci se leva, déposa son archet sur le tabouret, appuya son instrument contre le mur, et vint ouvrir la porte sans avoir manifesté le moindre signe d'étonnement.

Cette tranquillité était parfaitement en harmonie avec l'opinion émise par Salvator.

Ou cet homme attendait quelqu'un, — et qui pouvait-il attendre, sinon un consolateur?

Ou il était assez détaché des choses de ce monde pour que rien, venant du monde, ne l'étonnât désormais, — et, alors, il devait accueillir sans plaisir, mais en même temps sans impatience, les deux jeunes gens.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demande-t-il en apercevant Salvator et Jean Robert.

— A des amis inconnus, répondit Salvator.

Ce mot suffit au violoncelliste.

— Entrez, dit-il sans s'inquiéter autrement de l'étrange visite et de l'heure de la nuit à laquelle elle était faite.

Les deux jeunes gens le suivirent; Jean Robert, qui entra le dernier, referma la porte derrière lui.

Ils se trouvèrent alors dans la chambre même où ils avaient aperçu le musicien par les vitres de la fenêtre.

C'était une chambre dont la simplicité surprenait et ravissait en même temps; pas même une chambre : une chambrette, mais délicieuse, proprette et blanche du haut en bas; une vraie cellule de nonnain pour la rareté des meubles, un vrai palais de jeune fille pour le goût délicat et modeste qui en avait dicté le choix. On était tout surpris, en entrant, de voir un jeune homme dans cette chambre; la rougeur vous serait montée au visage en même temps que la pensée vous fût venue que ce jeune homme eût pu forcer ce chaste nid. N'était-ce pas la couchette d'un enfant qu'on entrevoyait derrière ce rideau de mousseline blanche? ces rosiers nains qui fleurissaient dans ces petits verres de cristal, n'étaient-ce pas les jouets d'un enfant? quelles mains soignaient ces oiseaux roses qui voltigeaient dans leur cage, sinon celles d'une jeune fille de douze ans?... Ou ce n'était pas la chambre du jeune homme, ou une jeune fille

habitait avec lui : sa sœur sans doute; et cependant, à la première vue, le musicien semblait habiter seul.

Etait-il permis d'imaginer qu'une autre femme, qu'une sœur eût le droit d'entrer dans cette chambre ? Non.

La chambre était chaste ; le front du jeune homme, limpide.

Jamais une femme impure n'avait passé dans cette chambre.

Jamais l'ombre d'une mauvaise pensée n'avait ridé la surface de ce front.

Il y avait une explication.

Oui, ce jeune homme habitait là; mais c'était sa sœur qui prenait soin de sa chambre, qui la blanchissait, qui la polissait, qui la fleurissait.

Comment donc pouvait-on être triste dans cette gaie retraite ?

Les deux jeunes gens, invités par le violoncelliste à s'asseoir, n'en voulurent rien faire, qu'ils ne lui eussent expliqué le but de leur visite.

— Monsieur, dit Salvator, permettez-moi, avant de m'installer chez vous, de vous faire une question. Est-il au pouvoir de l'homme de soulager l'infortune que vous semblez éprouver ?

Le violoncelliste regarda celui qui lui adressait cette philanthropique question, avec cette même tranquillité dont il avait fait preuve, quand, à trois heures du matin, il avait ouvert sa porte sans même demander : « Qui est-là ? »

— Non, monsieur, répondit-il simplement.

— Alors, dit Salvator, nous nous retirons. Laissez-moi, toutefois, vous dire, en forme d'excuse, pourquoi nous nous sommes permis de vous troubler. — Monsieur... (et Salvator désigna du doigt Jean Robert) monsieur est à la veille de faire un livre sur les souffrances de l'homme; il étudie quand il peut, où il peut. En entrant dans cette cour, nous vous avons entendu; nous nous sommes approchés, et, à travers les vitres de cette fenêtre, nous vous avons vu pleurer.

Le jeune homme poussa un soupir.

Salvator continua :

— Quelle que soit la cause de votre douleur, vos larmes nous ont remués profondément, et nous sommes venus vous

offrir notre bourse, si vous êtes pauvre, notre bras, si vous êtes faible, notre cœur, si vous êtes affligé.

Les yeux du violoncelliste se mouillèrent de larmes; mais, cette fois, c'étaient des larmes de reconnaissance.

Il y avait, dans les paroles de Salvator, dans le ton dont elles étaient dites, dans la physionomie qui les accompagnait, dans toute la personne du noble jeune homme enfin, il y avait, disons-nous, une telle loyauté, une telle grandeur, une tendresse si profonde pour son semblable, qu'on se trouvait sympathiquement entraîné vers lui.

Ce fut, poussé par cette irrésistible attraction, que le violoncelliste lui tendit les deux mains.

— Je plains, dit-il, ceux qui cachent leur plaie aux hommes, surtout quand cette plaie est saignante ! montrer ses blessures à des frères, c'est leur apprendre à les éviter. — Asseyez-vous, frères, et écoutez-moi.

Les deux jeunes gens s'accommodèrent chacun à sa guise, c'est-à-dire que Jean Robert s'étendit sur un fauteuil, et que Salvator se tint debout appuyé contre la muraille.

L'homme au violoncelle commença.

XIII

L'élève et son professeur.

Et, maintenant, que le lecteur nous permette de substituer notre récit à celui du narrateur; le récit en sera plus complet, puisque nous aurons la faculté de dire, de l'excellent homme que nous venons de mettre en scène, ce que sa modestie ne lui permettrait pas de dire lui-même.

Sept ans avant le jour où s'est ouvert le péristyle de l'histoire gigantesque dans laquelle nous n'avons pas craint de nous engager, cette même chambre qu'habitait le violoncelliste, et dont les deux jeunes gens avaient été si émer-

veillés, cette même chambre, disons-nous, était loin de ressembler à celle que nous venons de décrire dans sa charmante simplicité.

Au lieu du rideau de mousseline blanche qui tapissait le lit, et qui donnait à l'alcôve un air de petite chapelle; au lieu de la Vierge de stuc dressée sur le cheminée, et étendant ses deux bras au-dessus des habitants de cette chambre comme une bénédiction éternelle; au lieu des deux flambeaux supportant des bougies roses, sorte de cierges qui, avec la mousseline du lit et la statuette de la Vierge, donnaient à ce réduit un parfum de quiétude et de recueillement, — c'était une espèce de salle basse, dallée plutôt que carrelée, étroite, froide et humide, sans fleurs parfumées, sans oiseaux chanteurs, sans tentures et sans papier.

Les seuls ornements des murailles consistaient dans une vieille gravure à l'eau-forte représentant la *Mélancolie* d'Albert Durer, et dans une petite glace de forme carrée, au cadre de bois jaune, surmontée de deux branches de buis en croix, et faisant face à la gravure; — le fond de la chambre était caché par un grand rideau de serge verte, lequel, accroché par des clous aux solives du plafond, retombait jusqu'aux dalles qui servaient de plancher; c'était, sans doute, un voile jeté par des mains amies pour dérober au visiteur le navrant spectacle de quelque pauvre couchette.

Cette chambre, en un mot, était l'habitation la plus misérable et la plus triste qu'il fût possible d'imaginer; on se sentait le cœur profondément ému en jetant les yeux autour de soi, car on eût en vain cherché un seul point où la vue pût se reposer agréablement : les murs suaient la misère; les solives du plafond, pliant sous le poids qu'elles portaient depuis trois cents ans peut-être, menaçaient ruine; l'atmosphère était lourde et viciée.

En apercevant le guichet qu'on avait percé dans la porte, on frissonnait comme en visitant un cachot.

C'était bien moins, en effet, la cellule d'un austère cénobite que le cabanon d'un pauvre fou.

A l'exception d'une table de vieux chêne, d'un tableau de bois peint en noir destiné à faire des démonstrations à la craie, d'un pupitre sur lequel était placé un gros volume contenant, sans doute, les œuvres de Haendel ou les psaumes de Marcello : à l'exception d'un banc assez long, pou-

vant donner place à huit ou dix personnes, d'un tabouret élevé, et d'une chaise de paille, l'intérieur de la chambre était aussi nu que les murs.

Celui qui habitait cette chambre était un pauvre maître d'école du quartier Saint-Jacques.

A cette époque, c'est-à-dire en 1820, il était parvenu à force de patience, à fonder dans le faubourg une petite école d'enfants.

Pour la somme modique de cinq francs par mois, qu'on ne lui payait pas toujours exactement, il enseignait, selon son programme, la lecture, l'écriture, l'histoire sainte et les quatre règles de l'arithmétique; mais, en réalité, il enseignait bien plus que ne promettait son programme.

Fils d'un pauvre fermier de province, il avait été envoyé au collége Louis-le-Grand dès l'âge de dix ans; à peine les livres lui avaient-ils été ouverts, que le professeur intelligent aux soins duquel il avait été confié avait reconnu en lui une aptitude peu commune et de rares dispositions.

Ce professeur, modeste et brave homme, vieux d'années, jeune de cœur, arbre qui aurait poussé des rameaux et donné des fruits au soleil du monde, mais qui, privé d'air chaud et de sucs vivifiants, s'était étiolé et rabougri derrière les murs humides et moussus d'un collége, ce professeur, au bout d'une année, le prit en amitié, et s'attacha à lui aussi tendrement qu'un père pourrait s'attacher à son dernier enfant.

Lui aussi, il y avait trente ans, était venu du fond de sa province à Paris; dépaysé au milieu de cette société en raccourci qu'on appelle le collége, entouré de fils de famille, de jeunes gens riches, lui, enfant pauvre, il avait, comme son jeune disciple, dans lequel il se voyait revivre, plus d'une fois regretté le sentier verdoyant qui conduisait à la ferme paternelle; plus d'une fois il avait pleuré des larmes amères au souvenir de la liberté que l'on respirait dans l'air de son pays natal; enfin, comme son élève, il avait fermé les yeux pour oublier le passé, et s'était jeté à corps perdu dans la voie aride et raboteuse de la science, où le plus clairvoyant se heurte toujours à quelque problème insoluble, à quelque théorie inconnue.

Cette sympathique similitude de pauvreté, d'intelligence et d'isolement, donna tout d'abord, nous croyons l'avoir déjà

dit, au vieux professeur la plus profonde affection pour le petit Justin. — C'était ainsi que se nommait l'enfant.

En lui versant les premières gouttes de la science, il s'efforça de lui en adoucir les amertumes; il lui tendit la main dans les fourrés épais qui obstruent les premières avenues de l'étude : il écarta de lui les ronces aiguës, les orties brûlantes; enfin, sa sollicitude n'épargna aucun soin pour lui frayer sur ses pas un chemin facile à travers les broussailles de ce pays inconnu.

De son côté, Justin conçut pour son vieux maître une tendresse abondante comme celle d'un fils, reconnaissante et respectueuse comme celle d'un écolier.

Aussi, dès que l'heure de la récréation était sonnée, après avoir serré livres et cahiers dans sa *baraque*, comme on dit au collége, il traversait la cour en deux ou trois enjambées, et, soit qu'il ne prît aucun plaisir à la récréation, soit qu'il n'eût point d'ami de son âge, soit, enfin, que son seul camarade, son unique ami fût son vieux professeur, dès que l'heure de la récréation était sonnée, disons-nous, il allait le retrouver dans sa chambre, et, alors, la plus douce causerie commençait entre eux.

Tantôt c'était l'histoire, tantôt c'étaient les mythologies ou les voyages qui faisaient le sujet de cette conversation; tantôt c'étaient les œuvres des poëtes anciens ou des grands artistes que l'on passait en revue.

Qu'un gai rayon de soleil entrât tout à coup dans la chambre, apportant avec lui comme un souvenir des champs, comme un parfum des forêts, les vers de Virgile et d'Homère, ces deux grands prêtres de la nature, poussaient alors sur leurs lèvres ainsi que les fleurs de la terre au mois d'avril : le vieillard admirait les poëtes à travers la nature, et faisait entrevoir à l'enfant la nature à travers les poëtes.

C'était surtout le dimanche qui apportait dans le pan de sa blanche tunique les plus douces heures de la semaine.

Au coin du feu pendant l'hiver, dans les bois de Versailles, de Meudon ou de Montmorency pendant l'été, c'était toute une journée qu'on avait le droit de passer ensemble.

Oh! cette journée tant attendue durant six jours, comme on la mettait à profit en entamant une longue discussion sur quelque point en controverse !

Un jour, c'était un vieux camarade du professeur qui ve-

nait lui faire visite ; un autre jour, c'était la lettre de la famille que l'on relisait dix fois ; enfin, c'était sans cesse quelque causerie instructive ou intéressante.

Si, par hasard, — hasard qui ne se reproduisait pas trois fois dans l'année, — le maître était appelé à quelque cérémonie, à quelque dîner officiel, chez le proviseur ou chez un haut fonctionnaire de l'Université où il ne pouvait pas conduire Justin, l'enfant passait les recréations de ce dimanche à se promener avec un jeune garçon de son âge, isolé et pauvre comme lui, mais d'intelligence aussi rétive que la sienne était facile.

C'était à peu près le seul camarade qu'il eût dans le collége, non pas que les autres élèves lui fussent antipathiques : tout au contraire, il eût aimé tout le monde, mais c'était lui qui était abandonné de tous.

L'inégalité des fortunes sépare déjà les enfants au collége, comme, plus tard, elle séparera les hommes dans la société, et les deux écoliers dont on voit l'ombre réunie se projeter sur les grands murs de la palissade dans la cour de la récréation sont toujours deux pauvres ou deux riches.

Un jour, le vieux maître de Justin se révéla à lui sous une forme toute nouvelle.

Depuis longtemps, il lui ménageait une surprise aussi douce qu'inattendue. La chambre qu'habitait le bon Müller — c'était le nom du vieux professeur — était située au-dessus de l'infirmerie ; on était donc obligé à mille précautions, et le plancher était si mince, qu'on entendait retentir les pas les plus légers. Dans la bonté de son âme, le vieux professeur redoutait de causer le plus faible trouble dans le repos des malades ; il avait donc renoncé à satisfaire la seule passion qui eût jamais fait battre son cœur : il adorait la musique, et jouait du violoncelle avec la science et l'amour d'un violoncelliste allemand.

Or, nous l'avons dit, depuis trois ans qu'il habitait cette malheureuse chambre, — date qui coïncidait, à peu de chose près, avec l'entrée de Justin au collége, — il n'avait touché ni son archet ni son violoncelle, et, cependant, il attendait sans se plaindre l'instant où il pourrait, dans la nouvelle chambre qu'on lui destinait et qu'on lui promettait depuis dix-huit mois, reprendre son occupation favorite.

Ce jour tant attendu arriva enfin.

Ce fut une douce surprise pour Justin, lorsqu'il entendit le maître bien-aimé, installé dans son nouveau logement, tirer les premiers accords du violoncelle, cet instrument grave et mélancolique comme une plainte des bois.

Justin tomba dans une profonde extase, et, tant que joua M. Müller, il l'écouta les mains jointes.

A partir de ce moment, Justin ne laissa pas une minute de repos à son vieux professeur qu'il ne lui eût fait part de ces trésors d'harmonie endormis depuis si longtemps, et qui, en s'éveillant, avaient remué toutes les fibres de son âme.

Chaque jour, Justin venait prendre sa leçon, c'est-à-dire que, chaque jour, le jeune homme consacrait à la musique le temps qu'il consacrait autrefois à cette récréation qui, du reste, n'avait jamais été qu'un travail déguisé sous les apparences du plaisir.

Alors, on déchiffrait les œuvres des maîtres; on comparait les anciens avec les nouveaux, Porpora avec Weber, Bach avec Mozart, Haydn avec Cimarosa; on stigmatisait les plagiaires; on faisait l'histoire de la musique, depuis son commencement, au chant grégorien, jusqu'à Gui d'Arezzo, et depuis Gui d'Arezzo jusqu'à nos jours; puis, de la musique, — mais par manière d'épisode seulement, — on revenait à la peinture et à la poésie, ces deux sœurs; enfin, de même que le maître avait conduit autrefois son élève dans les plaines vertes de la science, il le conduisait maintenant dans les plaines azurées de l'art.

Toutes ces semences, jetées par une main douce et savante à la fois dans le cœur de l'enfant, fleurirent et fructifièrent dans cet isolement à deux.

L'isolement a cela de bon, qu'il force l'homme à comprendre l'ineffable douceur qui est en lui, douceur qu'il ignorerait à jamais, perdu au milieu de cette société égoïste qui nous dérobe la moitié de notre vie; l'isolement habitue l'homme à faire un perpétuel retour sur lui-même : c'est le recueillement quotidien.

Il y a toute une religion dans la solitude! l'isolement rend les mauvais bons; les bons, meilleurs. Dans le silence, Dieu parle au cœur de l'homme; dans la solitude, l'homme parle au cœur de Dieu.

L'isolement à deux est encore mieux que l'isolement solitaire : l'isolement à deux, c'est un rêve, un conte de fée.

Ce fut le rêve du vieux maître et de son élève, rêve de sept années dont le chagrin vint les tirer en sursaut.

Un matin, un dimanche, un jour du mois de février 1814, la lettre hebdomadaire, la lettre de famille arriva.

Elle était cachetée de noir.

Ce n'était pas l'écriture du père, ce n'était pas l'écriture de la mère.

Le père était-il mort? la mère était-elle morte?

Si l'un des deux survivait, comment n'était-ce pas celui-là qui annonçait la nouvelle terrible?

Justin décacheta la lettre en tremblant.

Le malheur allait plus loin que le plus triste pressentiment n'eût pu le prévoir.

Les Cosaques avaient ravagé la récolte, pillé les greniers, incendié la ferme; la mère, en se jetant sur le lit de sa fille pour l'arracher aux flammes, avait eu les yeux brûlés.

La mère était aveugle!

Mais le père, lui! le père, pourquoi n'avait-il pas écrit?

Le père, vieux soldat de la République, avait perdu la tête en voyant l'étendue de son malheur; il avait pris son fusil, et s'était mis à faire la chasse aux Cosaques.

Il en avait tué neuf!

Mais, au moment où il ajustait le dixième, sans s'apercevoir qu'il était tombé lui-même dans une embuscade, une douzaine de coups de fusil étaient partis à la fois : deux balles lui avaient traversé la poitrine; une troisième lui avait brisé la tête!

Il était tombé roide mort.

Le maître partagea les regrets de l'écolier; les larmes du vieillard et de l'enfant se confondirent; — mais larmes et regrets n'y pouvaient rien : il fallait se quitter.

Justin embrassa son second père; — le professeur méritait bien ce nom, car, si le jeune homme avait reçu du premier la vie du corps, il avait reçu du second la vie de l'âme; — et les deux amis se séparèrent.

XIV

La bataille de la vie.

Le père mort, la mère aveugle, la sœur trop jeune encore pour travailler, la maison brûlée, la moisson perdue, que pouvait faire le pauvre Justin? — Un enfant de seize ans!

Il écrivit tout cela à son vieux professeur, en lui demandant conseil.

La réponse ne se fit point attendre.

M. Müller conseillait vivement à Justin de revenir à Paris. Paris n'était-il pas le pays des ressources?

D'ailleurs, il serait là, lui, pour l'aider de tout son pouvoir.

Le brave homme était pauvre, mais il était seul sur la terre, et alors il était riche.

Il mit son petit trésor, économie de dix années, à la disposition de Justin, et il l'invita à descendre dans une maison voisine de la sienne.

Il y aurait eu de l'orgueil à refuser : Justin n'en eut pas même l'idée ; il accepta.

Ce fut alors qu'il vint s'établir à Paris, dans cette maison du faubourg Saint-Jacques où Jean Robert et Salvator venaient d'entrer.

Il s'installa dans cette misérable salle dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs.

Pendant un an, il demanda vainement des leçons de tous côtés.

Chacun riait au nez de ce professeur de quinze ans et demi.

Ce ne fut que la seconde année qu'il obtint quelques répétitions ; mais le peu d'argent qu'elles rapportaient était loin d'être suffisant pour la nourriture de trois personnes.

Ces répétitions ne lui prenaient que trois heures par jour; il chercha quelle autre industrie il pourrait exercer.

Il apprit qu'une place de professeur de musique était vacante dans un pensionnat de jeunes filles : il alla se présenter, muni d'une lettre de recommandation de M. Müller pour la maîtresse de la pension.

Il fut reçu à bras ouverts.

Le vieux et bon maître avait mis dans sa lettre que ce serait lui rendre un service véritable que d'accepter son protégé, et de lui donner la place vacante. Le jeune homme en avait besoin, ajoutait-il.

La maîtresse de pension, sachant que le protégé de M. Müller était pauvre, pensa qu'elle en aurait bon marché.

Elle lui offrit vingt francs par mois.

Le vieux professeur, qui avait l'orgueil de son élève, lui conseilla de refuser.

Justin accepta.

Avec ces vingt francs par mois et l'argent des répétitions, on pouvait vivre modestement sans doute, très-modestement; mais, enfin, la vie matérielle était assurée.

De ce côté, on n'avait donc présentement aucun grave sujet d'inquiétude. Le passé était noir; le présent n'était que sombre.

Où l'inquiétude commençait, c'était quand le nom du cher maître venait à être prononcé dans la maison.

Et l'heure ne sonnait pas une seule fois à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, que ce nom ne fût prononcé.

On lui devait le trésor prêté par lui : une somme de mille francs, somme énorme que Justin ne gagnait pas même en une année; comment le rembourser? où trouver du travail?

On en demandait partout.

Nous le répétons, la mère était aveugle, la sœur laborieuse, mais faible de santé, et presque toujours malade.

Un marchand de bois du boulevard Mont-Parnasse avait besoin d'un teneur de livres deux fois par semaine.

Justin se présenta chez lui.

Sa mise, sans être des plus pauvres, était des plus modestes; le marchand de bois donnait cinquante francs à son prédécesseur, dandy du faubourg qui venait quand il n'avait plus le sou, ou quand ses bonnes fortunes lui en donnaient le temps.

Le marchand de bois offrit à Justin vingt-cinq francs ; Justin accepta.

Avec la plus stricte économie, en glanant sur le nécessaire, il fallait quatre ans à Justin pour compléter les mille francs dont il avait besoin.

Ses leçons de grec et de latin, ses leçons de musique, sa tenue de livres ne lui prenaient pas plus de huit heures par jour.

Il lui restait donc encore quatre heures de jour, et douze heures de nuit.

Il se mit en quête de nouveaux élèves et d'un nouvel état. Justin se sentait capable de tout, appuyé sur ce double devoir de soutenir sa mère et sa sœur, de rembourser le bon M. Müller.

Un nouvel état était plus facile à trouver que de nouveaux élèves.

Il le trouva.

A quelques pas de la maison, un peu plus haut dans le faubourg, était une typographie où s'imprimait un journal quotidien ; le prote, — brave garçon qui, douze ans d'avance, sentait probablement venir 1830, — fatigué de corriger les épreuves des élégies royalistes de son patron, employé supérieur au ministère, le prote, un beau matin, brisa sa chaîne, ouvrit ses ailes, et s'envola.

Le propriétaire du journal et l'imprimeur, embarrassés, le soir, pour faire corriger les épreuves de leur feuille, apprirent que, dans le voisinage, demeurait un jeune homme doué des qualités nécessaires à ce pénible travail.

On lui demanda s'il consentait à accepter cette place.

Cette place, c'était pour Justin la terre promise.

Justin avait le bonheur d'ignorer la politique, dont il n'avait pas eu le temps de s'occuper ; autant que son cœur pouvait haïr, il haïssait l'étranger, qui avait envahi la France ; les Cosaques, qui avaient incendié sa ferme, brûlé les yeux de sa mère, fait sa sœur orpheline !

Mais, d'opinion, il n'en avait point, ou plutôt, pauvre et honnête créature, il n'en avait qu'une seule : nourrir sa mère et sa sœur ; rembourser les mille francs à M. Müller.

On lui fit observer qu'il fallait passer les deux tiers de la nuit ; il accepta. Quand on lui demanda combien il voulait gagner, il répondit :

— Ce que vous voudrez.

Il entra donc comme prote dans cette imprimerie, vers le milieu de l'année 1818.

Un an après, jour pour jour, il avait rendu à son vieux maître les mille francs que celui-ci lui avait prêtés.

Un an après, il avait économisé six cents francs.

Quels beaux rêves faisait le pauvre Justin ! il se voyait, au bout de quatre ans, avec une dot de trois mille francs pour sa sœur, et quatre cents francs pour les frais de noce.

Mais lui ! lui, qu'était-il ? Un manœuvre, un moulin à travail dont le tic-tac ne s'arrêtait que de deux heures à six heures du matin.

C'est en parlant de ces hommes-là qu'une bouche sainte a dit : « Travailler, c'est prier ! »

Le rêve de Justin eut le sort de tout rêve : — il s'évanouit.

Justin tomba malade; la maladie était grave : une méningite le conduisit en huit jours à la porte du tombeau.

Une fièvre typhoïde, qu'elle menait à sa suite, le cloua pour deux mois dans son lit.

Un proverbe russe dit que les malheurs vont par troupes.

Ce proverbe russe a raison comme s'il était français ou espagnol.

Une fois le pauvre Justin malade, tout lui manqua.

Les leçons de musique furent données à un pianiste en vogue qui n'en avait pas besoin. — Il avait la vogue; aussi ne venait-il que quand il avait le temps de venir.

La tenue des livres avait été rendue au dandy, qui prétendait s'être amendé.

La feuille royaliste avait fait faillite, tuée par l'acharnement qu'elle avait mis à soutenir la *Chambre introuvable*.

Or, comme un prote sans journal était un luxe que le défunt propriétaire ne pouvait se passer, le journal tombé, on remercia le prote.

Restaient les répétitions.

Malheureusement, on était arrivé à la saison des vacances, et tous les élèves étaient partis.

Le bon M. Müller était là, par bonheur; Müller, la suprême providence de la pauvre famille, celui qui avait suppléé Dieu, quand Dieu, occupé de la chute d'un empire, avait détourné ses regards de l'humble ferme incendiée.

On venait de lui rendre ses mille francs : on pouvait les lui redemander.

Justin en fit l'objet de sa première sortie, le but de sa première visite.

Il se traîna, encore faible, en s'appuyant aux murailles, chez le professeur.

Il le trouva dans sa chambre, assis sur une petite malle qu'il venait de fermer.

— Ah ! te voilà, garçon ! dit-il; je suis bien aise de voir que tu vas mieux.

— Oui, monsieur Müller, répondit Justin, et, vous le voyez, ma première visite a été pour vous.

— Merci... Ma foi, j'allais prendre congé de toi, te dire adieu.

— Comment ! vous partez donc? demanda Justin avec inquiétude.

— Oui, mon ami, je fais mon grand voyage.

— Quel grand voyage?

— Je ne t'en ai jamais parlé, attendu que, si je t'en avais parlé, tu ne m'eusses pas emprunté les mille francs que tu viens de me rendre.

— Mon Dieu ! murmura Justin.

— Je t'ai dit que j'étais de la même ville que le grand, que l'illustre Weber; tout enfants, nous nous sommes connus; jeunes gens, nous nous sommes aimés; homme, je l'ai admiré! Eh bien, je m'étais toujours promis de ne pas mourir sans revoir l'auteur de *Freyschütz* et d'*Obéron*; j'avais, à force de travail, — tu sais ce que c'est, toi ! — économisé mille francs pour pouvoir poser cette couronne de joie et d'orgueil sur ma vieillesse; j'allais partir quand tu as eu besoin de mes pauvres mille francs. J'ai dit : « Bah ! nous sommes encore jeunes; Dieu nous fera vivre assez, Weber et moi, pour que Justin ait le temps de me rendre les mille francs que je vais lui offrir. »

— Cher monsieur Müller !

— Je te les ai offerts, mon enfant; tu les as acceptés; j'ai vu les efforts que tu faisais, pauvre galérien de l'honneur, pour arriver à me les rendre, et moi, vieil égoïste qui aurais dû te dire : « Travaille moins, tu as le temps; la jeunesse a des ressources, mais il faut les ménager ! » je ne t'ai rien dit de tout cela, mon pauvre cher enfant; et je t'en demande

pardon... Je t'ai laissé faire; il est vrai que j'entendais répéter : « Le pauvre Weber est malade; il a la poitrine prise; il n'ira pas loin! » Sans compter qu'il y avait, dans sa musique, les derniers soupirs d'une âme qui s'envole... Enfin, à force de privations, tu m'as rendu mes mille francs; mais, du moins, conviens que je ne t'en avais jamais parlé.

— Ah! monsieur Müller!...

— Non, je te jure, mon pauvre enfant, que j'ai besoin de cela! A peine les ai-je eus dans les mains, que je me suis dit : « Bon! ce sera pour les vacances! » Tu comprends? si Weber, que je n'ai pas vu depuis vingt-cinq ans, allait mourir!... Mais, Dieu merci, je l'embrasserai auparavant! Oh! le cher grand homme! j'ai reçu hier une lettre de lui; il est à Dresde, occupé à créer un opéra allemand pour le roi de Saxe. Ce matin, j'ai fait ma malle, retenu ma place pour Strasbourg : voilà mon bulletin; ce soir, je pars! J'allais aller t'embrasser, mon enfant; tu viens : nous allons déjeuner ensemble.

— Ah! monsieur Müller, murmura Justin d'une voix étouffée, je ne mange pas encore.

— Quel malheur que tu ne puisses pas venir avec moi! C'est impossible, n'est-ce pas?

— Tout à fait impossible.

— Je comprends... Tes leçons de musique, tes répétitions, tes livres en partie double, tes corrections d'épreuves, tu vas reprendre tout cela?

— Oui, soupira Justin.

Müller était si joyeux, qu'il n'entendit pas ce soupir.

Ce soupir, — aussi triste que la dernière pensée de Weber, — c'était, cependant, l'adieu à une suprême espérance.

Justin n'aurait eu qu'à dire : « J'ai besoin de vos mille francs, cher monsieur Müller, pour ne pas remonter vers la la santé d'un pas imprudemment rapide; j'ai besoin de vos mille francs pour nourrir ma mère et ma sœur; vous verrez Weber plus tard, ou même vous ne le verrez pas; mais restez, bon Müller! restez! » Müller eût peut-être poussé un soupir aussi triste que celui que venait de laisser échapper Justin, mais, à coup sûr, il fût resté.

Justin ne dit rien; il embrassa M. Müller, lui dit adieu, rentra chez lui en pleurant, et tomba accablé sur son lit.

Le même jour, à cinq heures, Müller partit pour Dresde.

Müller parti, on épuisa jusqu'aux dernières ressources.

Justin, convalescent, fit un nouvel effort, et se présenta pour redemander ses anciennes leçons, et des leçons nouvelles ; mais les deux tiers des parents lui répondirent par ce philanthropique remercîment :

—Vous *jouissez* d'une trop mauvaise santé!

Ce fut alors que le jeune homme, à bout de tout, presque de courage, presque d'espérance, presque de foi, eut l'idée de créer une école primaire dans ce pauvre faubourg, trop plein d'enfants, trop vide de ressources.

Une brave ouvrière se hasarda d'abord à lui donner son fils; une autre qui travaillait en journée, et qui ne pouvait garder le sien, le lui confia, plutôt pour s'en débarrasser que pour lui faire apprendre les quatre règles; une troisième lui amena deux élèves à la fois, deux jumeaux de sept ans.

Au bout de six mois, il avait huit petits écoliers plus blonds, plus frais et plus roses les uns que les autres; mais il était obligé de les garder toute la journée, et ses huit pensionnaires lui rapportaient quarante francs par mois ; — car, nous nous l'avons dit au commencement de l'autre chapitre, il leur faisait don, pour cinq francs par mois, de toutes les richesses de l'écriture, de la lecture et des quatre premières règles.

C'est encore, au reste, ce que l'on paye aujourd'hui aux pauvres maîtres d'école de ces quartiers perdus.

Enfin, au bout de deux années, vers le mois de juin 1820, il était arrivé à avoir dix-huit élèves; ce qui lui faisait mille quatre-vingts francs pour vivre, sa mère, sa sœur et lui; et, avec cette somme, ils vivaient tous les trois, puisque le mot *vivre* peut se traduire à la rigueur par cette paraphrase : *Ne pas mourir de faim!*

Quant à M. Müller, il était allé à Dresde, et en était revenu ; il avait vu et embrassé Weber; il était resté son mois de vacances tout entier avec lui, et, à son retour, il avait dit à Justin :

— J'ai dépensé jusqu'au dernier sou de mes mille francs; mais, foi de violoniste, je ne les regrette pas !

XV ••

L'intérieur du maître d'école.

La maison dont Justin occupait le rez-de-chaussée n'avait, au-dessus de ce rez-de-chaussée, qu'un étage.

Cet étage se composait de deux chambres et d'un cabinet dont on avait fait une cuisine.

C'est à ce premier étage que demeuraient la mère et la sœur du jeune homme.

Ce corps de logis, isolé dans la cour, et ne tenant aux maisons voisines que par une de ses faces, avait, selon toute probabilité, été bâti pour servir d'habitation au contre-maître de la filature dont on apercevait les ruines à quelques pas de là.

C'est dans cette retraite sombre, insalubre, ne tirant son jour que d'une cour entourée de hauts bâtiments, que dépérissaient une mère, sa fille et son fils.

La mère, pauvre femme frappée de cécité, comme nous avons dit, se tenait dans la première pièce, où ses enfants se réunissaient tous les soirs; elle ne franchissait peut-être pas trois fois par an le seuil de cette chambre.

Pieuse, isolée, privée de la vue, elle était patiente.

On ne l'avait jamais entendue se plaindre : elle avait la sublime résignation d'une matrone antique ; elle en pratiquait les austères vertus; Sparte l'eût divinisée; un décret du sénat romain eût ordonné de se découvrir devant elle comme devant une prêtresse de la grande déesse.

La société française la martyrisait.

Oh ! cette société française, c'est elle, cette fois-ci, que nous prenons corps à corps.

Nous savons bien que nous succomberons, comme Jacob

dans sa lutte avec l'ange; mais, quand nous irons rendre compte à Dieu, et que Dieu nous dira : « Qu'avez-vous fait? » nous lui répondrons : « Il nous était impossible de vaincre; nous avons lutté. »

La fille, créature malingre, chétive, sans souffle; fleur des champs, marguerite des prés, muguet des bois transplanté dans une cave, la sœur possédait quelques-unes des solides vertus de sa mère; mais elle était loin d'avoir sa puissance d'abnégation.

Atteinte d'un anévrisme qui menaçait de l'emporter à la première émotion un peu violente qu'elle éprouverait, sentant instinctivement sa jeune existence fermée par le mur d'un cimetière, sa résignation la trahissait;—non pas qu'elle laissât jamais échapper un mot d'amertume : elle était trop chrétienne pour cela; mais elle se laissait, si l'on peut dire, briser intérieurement; ses désespoirs étaient en elle : de temps en temps, son front couleur d'ivoire en portait l'empreinte, et sa mère, avec les yeux du cœur, apercevait ces sinistres traces.

Le fils, occupé du matin au soir à sa classe, ne pouvait que bien rarement dans la journée monter voir les deux femmes; cette joie lui était donnée seulement lorsque son vieux professeur venait lui faire sa visite, et consentait à le remplacer, pendant une heure, dans la surveillance des enfants.

L'école ouvrait à huit heures du matin, et fermait à six du soir, en été; elle ouvrait à neuf heures et fermait à cinq, en hiver.

Presque tous les enfants étaient fils d'ouvriers du faubourg, destinées à prendre, un jour ou l'autre, l'état de leur père; ceux-là n'avaient donc pas besoin de faire des études de latin et de grec.

Mais il y en avait deux, dans le nombre, que le père, ancien ouvrier mécanicien devenu patron aisé, destinait, l'un à l'Ecole polytechnique, l'autre à l'Ecole des arts et métiers.

On devait les mettre au collége, dès qu'ils auraient atteint leur douzième année. Ils avaient encore devant eux, l'aîné deux ans, son frère trois ans. Justin, les voyant doués de facultés merveilleuses, féconda ces bons germes, et leur communiqua, pauvre Prométhée, un peu de ce feu sacré que le vieux professeur avait allumé en lui.

Excepté ces deux enfants, qui lui rappelaient un peu les

hautes études, les autres marmots ne voulaient apprendre, et leurs parents ne voulaient qu'on leur apprît que les simples éléments énoncés au programme.

Il résultait de ce peu d'exigence à l'endroit de l'enseignement que la mère et la sœur pouvaient aider le jeune homme, et le suppléer au besoin.

Quand la sœur était bien portante, elle descendait dans la chambre de Justin, qui, nous l'avons dit, servait d'école, et, tandis que le fils allait, pendant quelques instants, tenir compagnie à la mère, elle faisait lire les enfants, et leur apprenait à compter jusqu'à cent, en dessinant les chiffres sur le tableau avec un morceau de craie.

Chaque jour, la mère recevait le tiers de la classe dans sa chambre, c'est-à-dire six petits enfants : c'était la mise en action du *sinite parvulos ad me venire*. Les six enfants s'agenouillaient autour du fauteuil de paille où elle était assise; elle leur enseignait à dire leur prière, et leur racontait quelque touchant épisode de l'Ancien Testament.

C'était un adorable spectacle que ces six têtes blondes, et ces douze lèvres roses entr'ouvertes uniformément pour marmotter des prières.

Ainsi agenouillés, on eût dit qu'ils mettaient en commun leurs cœurs pour demander à Dieu de rendre la vue à la pauvre infirme.

Telle fut, jusqu'au mois de l'année 1821, la vie recluse et triste que mena cette petite famille.

Excepté le bon vieux professeur, qui venait souvent passer quelques heures avec eux, rien ne troubla le cours de cette existence paisible, unie comme une plaine, monotone comme elle.

Parfois, en été, on se permettait une promenade : en ce cas, c'était, d'habitude, du côté de Montrouge qu'on se dirigeait.

Hélas! on avait dit adieu aux bois de Versailles, de Meudon et de Montmorency, aux tapis verts, pour les rebords de fossés desséchés et crayeux; la mère et la sœur ne pouvaient pas, l'une aveugle, l'autre faible et maladive, faire ces longues promenades qu'accomplissaient un homme de quarante-cinq ans et un enfant de douze.

Les grandes courses atteignaient Montrouge; mais, le plus habituellement, on s'arrêtait aux deux tiers ou à moitié du

chemin ; on s'asseyait au revers de la route, et, pendant une heure ou deux, on empruntait au soleil de la lumière et de la chaleur pour le reste de la journée.

En hiver, on se rapprochait d'un petit poêle de faïence dans lequel on mettait religieusement deux petites bûches pour toute la soirée, qui se terminait à neuf heures.

Il y avait bien une cheminée, mais immense, et dans laquelle on eût brûlé une voie de bois tous les huit jours.

On l'avait bouchée : quand les cheminées ne tiennent pas chaud, elles tiennent froid.

Si M. Müller arrivait, vers neuf heures, on proposait invariablement de mettre une bûche au feu ; mais, invariablement aussi, le bon vieux professeur refusait, sous prétexte qu'il était en nage, et, à partir de ce moment, on se serrait un peu plus près les uns des autres autour du poêle inutile.

Le brave homme, alors, pour faire oublier l'absence du feu, essayait de raconter quelque histoire plaisante, — ainsi qu'en racontait madame Scarron pour faire oublier le rôti, — et sa gaieté réchauffait ses auditeurs comme un rayon bienfaisant.

La gaieté, c'est le soleil qui brille de temps en temps sur l'hiver de la pauvreté.

Ce fut durant ces deux dernières années surtout que Justin apprécia les bienfaits de la musique.

Dès que neuf heures étaient sonnées, et que l'on s'était assuré, par la dernière vibration de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, que la soirée se passerait sans la visite de M. Müller, Justin embrassait sa mère et sa sœur, et descendait dans sa chambre.

Arrivé là, il allumait une chandelle supportée par un chandelier scellé à un pupitre, ouvrait sur ce pupitre un vieux livre de musique, le regardait un instant, sortait le violoncelle de sa boîte, l'époussetait soigneusement avec son mouchoir, et le serrait dans ses bras comme un ami.

Eh ! mon Dieu ! n'était-ce pas un ami, en effet ? n'était-ce pas la voix divine qui exhalait, en les formulant harmonieusement, toutes les plaintes intimes du jeune homme, muet pendant tout le reste du temps, et qui n'avaient que deux heures pour se répandre ? n'était-ce pas la source bienfaisante où s'abreuvait ce cœur altéré ? n'était-ce pas un autre lui-même, un miroir parlant, que cet instrument sonore au-

quel il racontait ses peines, et qui les reproduisait comme un fidèle écho?

N'ayant pour toute famille qu'une mère aveugle et une sœur malade, pour seul compagnon que son vieux maître, pour témoins que les murailles nues de sa chambre, il s'était fait de son violoncelle un ami jeune, une famille, une patrie!

Il respirait aussi, le soir, pendant deux heures, l'air vivifiant qui lui avait manqué toute la journée.

Mais, peu à peu, son atmosphère, malgré les harmonieuses vibrations de l'instrument bien-aimé, devint plus lourde; l'air plus rare commença de lui faire défaut; il tomba, à son insu, dans une mélancolie profonde dont M. Müller s'aperçut bientôt, et chercha opiniâtrément à le tirer.

— Tu vieilliras avant l'âge, lui disait-il; tu te faneras dans tes belles années : il faut sortir, voir un peu le monde, coudoyer du moins la vie, si tu ne peux pas t'y mêler. Voici la saison des vacances qui approche, il faudra que nous fassions une petite excursion ensemble. Apprête-toi : le 12 août, je viendrai te chercher.

Il se fanait, en effet, dans ses plus belles années, le pauvre maître d'école! son œil devenait terne, ses joues se creusaient, son front se couvrait de rides, sa peau jaunissait comme le parchemin qui reliait ses vieux livres; on eût cru qu'il avait trente ans accomplis, et, cependant, il entrait à peine dans sa vingt-troisième année; mais tout contribuait à le vieillir : les gens avec lesquels il vivait, la chambre où il habitait; son visage, sa tournure, sa démarche, sa voix, toute sa personne, enfin, empruntait à ceux qui l'entouraient, et à tous les objets qu'il avait sous les yeux, leur vieillesse et leur pauvreté.

Il eût inévitablement succombé, si un nouveau chagrin ne fût venu le secouer et le rendre *homœopathiquement*—le mot n'était pas encore inventé, mais tout ce qui doit être inventé existe d'avance,—si un nouveau chagrin, disons-nous, ne fût venu le rendre homœopathiquement à la vie.

Hélas! il en est de la douleur comme de certaines maladies : on guérit les unes par les autres.

Justin gagnait, on le sait déjà, mille quatre-vingts francs par an, et, avec cette minime somme, il était à l'abri des plus pressants besoins; mais pouvait-il économiser quelque

100860

chose sur ce pauvre revenu? ne poussait-il pas déjà l'économie jusqu'à la privation?

« Il faut, sinon voir, du moins coudoyer le monde, » disait le vieux maître.

C'était bien facile à dire! — Mais était-ce possible à faire, avec ce même vêtement usé jusqu'à la corde que l'on portait depuis quatre années, été comme hiver?

Le trousseau tout entier de la maison était, d'ailleurs, à renouveler comme celui de Justin.

La sœur avait fait des prodiges de reprises sur toute la lingerie; les draps de la mère étaient un chef-d'œuvre de ravaudage; les bas du frère étaient, de l'ourlet au bout du pied, un merveilleux ouvrage de marqueterie et de mosaïque. On s'était bien promis de ne rien acheter qu'à la dernière extrémité; mais on en était arrivé là : tout ce linge rapiécé, reprisé, ravaudé, que les pauvres gens n'eussent jamais abandonné, il les abandonnait, lui; car il en est du linge comme des amis, avait observé le vieux professeur en citant le vers si connu :

Donec eris felix, multos numerabis amicos!

— Tant que vous n'avez pas besoin de bas, avait-il dit, vous en avez! et, réciproquement, ayez-en besoin, ils vous manquent!

On avait souri à la boutade du bon Müller, mais tristement.

Il fallait donc se mettre encore une fois à la recherche d'une industrie quelconque; et surtout il fallait se presser, car le moment allait venir où l'on serait trop mal vêtu pour courir après elle.

Et attendre qu'elle vînt, c'était risquer d'attendre trop longtemps.

Justin s'en alla de nouveau frapper à toutes les portes.

La majeure partie des portes resta fermée; quelques-unes s'ouvrirent pour laisser passer un refus.

On se promenait le soir, n'osant plus se promener dans la journée.

Un soir donc que Justin se promenait du côté de la barrière du Maine, attendant son vieux professeur, avec lequel il devait aller chez une dame dont le fils demandait une ré-

pétition, il entendit au-dessus de sa tête, dans un de ces grands cabarets qui font guinguettes, une dispute entre le contre-bassiste et le second violon.

D'où venait cette dispute, à quelle source remontait-elle ? La chose resta inconnue à Justin, qui n'y faisait pas plus d'attention, d'ailleurs, qu'à une chose sans intérêt pour lui, quand ces mots vinrent frapper son oreille :

— Monsieur Duruflet, disait le contre-bassiste, je jure, après ce qui vient de se passer, de ne jamais mettre les pieds dans la même maison que vous, et la preuve, c'est que je sors d'ici sur-le-champ !

En effet, le contre-bassiste sortit d'un pas rapide, sa contre-basse sous le bras, et espadonnant de son archet comme d'un glaive flamboyant.

Il fallait qu'il se fût passé quelque chose de bien grave entre le second violon et lui.

— Oh ! fit tout à coup Justin, oh !...

Et il se frappa le front.

C'était une idée qui lui venait.

En même temps que cette idée venait à Justin par la fenêtre du cabaret, M. Müller, de son côté, arrivait par l'extrémité de la rue.

XVI

De musicien, ménétrier.

Justin attendit son professeur sans faire un pas pour aller au-devant de lui ; on eût dit qu'en quittant sa place, il avait peur de perdre son idée.

Il raconta au vieillard ce qui venait de se passer.

— Ah ! ah ! dit celui-ci, une place vacante !

Et, tout à coup, à lui aussi, il lui vint une idée : c'est que

cette place de contre-bassiste dans une guinguette, si répugnante qu'elle fût, aurait cela d'avantageux, qu'elle romprait la monotonie de la vie du jeune homme.

En outre, ce produit serait d'un grand soulagement pour la pauvre famille.

— Mais, ajouta-t-il, voudra-t-on te la donner?

— Je l'espère, répondit modestement Justin.

— Je crois bien! dit le père Müller, ou ils seraient diablement difficiles.

— Eh bien, je vais entrer et m'informer.

— J'entre et je m'informe avec toi, dit le bon professeur.

Justin n'eut garde de refuser l'offre.

On comprend facilement l'effet que produisit, dans un pareil bastringue, l'entrée de ce jeune homme sérieux et de ce grave vieillard, tous deux vêtus de noir.

Les danseurs les montrèrent du doigt à leurs danseuses en éclatant de rire.

Les deux amis ne s'aperçurent point de cette hilarité, si générale qu'elle fût, ou ne firent pas semblant de s'en apercevoir.

Ils demandèrent à un des garçons à parler au maître de l'établissement.

Un gros bonhomme de cabaretier, rond comme Silène, plus rouge que le vin qu'il servait à ses pratiques, arriva d'un air empressé, croyant, sans doute, qu'il s'agissait de quelque commande importante.

Les deux amis lui adressèrent timidement leur requête.

Et quand on pense que le cœur d'un homme intelligent, d'un artiste, d'un fils qui nourrissait sa mère, d'un frère qui nourrissait sa sœur, d'un citoyen utile et précieux enfin, battait de crainte de se voir refuser cette demande d'être ménétrier dans une guinguette!

Hélas! c'est que tout est relatif dans ce monde!

Cette place accordée se traduisait par un pantalon et un habit noirs pour lui, par une douillette pour sa mère, par une robe pour sa sœur.

Oh! riez, riez, vous qui n'avez jamais eu à craindre la faim ou le froid pour des êtres chers! mais, pour moi qui ai eu aussi une mère et un fils à nourrir avec cent francs par mois, rire est un sacrilége!

Les deux amis exposèrent donc timidement leur requête.

Le cabaretier répondit que ce n'était point son affaire, que cela regardait le chef d'orchestre.

Il offrit, au reste, d'aller lui soumettre la demande du jeune homme, ce qui fut accepté, et, au bout de cinq minutes, il rapporta cette réponse satisfaisante, que Justin, pourvu qu'il remplît les conditions de science nécessaires à l'important emploi de contre-bassiste à la barrière, pouvait entrer en fonction à l'instant même, moyennant trois francs le cachet.

Il y avait bal trois fois par semaine : par conséquent, il gagnerait trente-six francs par mois.

C'était à peu près ce que lui avaient rapporté ses huit premiers élèves; c'était donc le Pérou, — on disait encore *le Pérou*, en 1821; aujourd'hui, on dit *la Californie*; — c'était donc le Pérou pour lui que cette place : aussi accepta-t-il, ne demandant que le temps d'aller chercher son violoncelle au faubourg Saint-Jacques.

Mais il lui fut répondu que c'était inutile : on avait prévu la désertion du contre-bassiste, et on s'était muni d'une contre-basse dont, à la rigueur, eût joué le second violon. Un contre-bassiste s'offrait à la place de celui qui venait de partir; tout était donc pour le mieux, comme dans le monde de Pangloss.

Justin fut enchanté au fond du cœur que son violoncelle, instrument vierge, pieux et solitaire, échappât à la profanation dont il avait été menacé.

Le jeune homme remercia M. Müller, et voulut le renvoyer; mais le bon professeur déclara qu'il assisterait aux débuts de son élève, et, pour l'encourager de sa présence, ne quitterait l'établissement que le bal fini.

Justin serra la main de son professeur, se fit apporter la contre-basse, et alla prendre sa place à l'orchestre, au grand ébahissement des spectateurs, qui, tout prêts à le siffler à son entrée, étaient maintenant presque tentés de l'applaudir.

C'était un tableau digne d'un peintre de genre que cet orchestre, — s'il est permis de donner ce nom prétentieux à la réunion de huit sourds qui exécutaient les quadrilles infernaux aux sons desquels dansaient les trois ou quatre cents personnes composant les habitués de la susdite guinguette; — c'était, disons-nous, un tableau digne d'un peintre de

genre que cet orchestre au milieu duquel se trouvait confondu un jeune homme grave et sérieux comme le pauvre Justin.

Il avait l'air d'un musicien martyr, jouant la corde au cou, pour le divertissement d'un peuple de païens.

Sa figure, éclairée par les quinquets accrochés au-dessus de sa tête apparaissait dans toute son expression.

Justin était loin d'être beau, le pauvre garçon ! mais on sentait que l'air souffreteux qui donnait le ton à toute cette physionomie était la cause réelle ou plutôt la seule cause qui enlaidissait son visage : que l'illumination des joies les plus simples vinssent à passer sur ce front, qu'un pur sentiment de bonheur ou de plaisir brillât dans ces yeux, qu'un sourire entr'ouvrît ces lèvres, et, certainement, ce visage, à défaut de beauté s'empreindrait aussitôt d'une douceur angélique et d'une rare distinction.

Manœuvrant, comme il le faisait, des deux mains, une contre-basse d'une taille double de son violoncelle; avec ses longs cheveux blonds retombant sur son front quand la mesure était pressée; avec ses grands yeux bleus, vagues, noyés, onduleux; avec cet air de langueur répandu sur sa personne, il devait nécessairement inspirer à quiconque l'eût vu en cet instant un profond intérêt, une puissante sympathie.

Figurez-vous Listz, jeune d'âge, beau d'inspiration.

Eh bien, notre maître d'école Justin était cela.

Après la contredanse, le chef d'orchestre lui fit les compliments les plus sincères, et ses confrères les instrumentistes l'applaudirent.

Danseurs et danseuses battirent des mains.

Le bon vieux professeur ne se possédait pas de joie; lui aussi battait des mains, trépignait, pleurait d'émotion.

Tant il est vrai que le triomphe est toujours le triomphe, quels que soient ceux qui le décernent.

A onze heures, Justin s'informa jusqu'à quelle heure durait le bal.

On lui répondit :

— Parfois jusqu'à deux heures du matin.

Alors, il fit un petit signe au bon père Müller.

Celui-ci accourut.

Il s'agissait d'aller prévenir la mère et la sœur, qui de-

vaient être dans une inquiétude mortelle : jamais, au grand jamais, Justin n'était resté dehors passé dix heures.

Le bon professeur comprit la situation, prit ses jambes à son cou, et trouva madame Corby — c'était le nom de la mère de Justin, que nous avons l'honneur de prononcer pour la première fois, — et trouva madame Corby et sa fille en prières.

— Eh bien, dit-il en entrant, vos prières sont exaucées, vertueuse femme et sainte fille : Justin a trouvé une place de trente-six francs par mois!

Les deux femmes poussèrent un cri de joie.

Le professeur leur raconta l'aventure.

Avec ce sentiment de parfaite délicatesse que possèdent, en général les femmes, madame Corby et sa fille comprirent l'étendue du sacrifice que leur fils et leur frère faisait aux exigences de la situation.

— Bon et cher Justin! murmurèrent-elles.

Et il y avait dans leur voix un accent si tendre, qu'il était presque plaintif.

— Oh! ne vous apitoyez pas sur lui, dit le professeur; c'est un triomphe! Il est beau, il est magnifique! il ressemble à Weber quand il était jeune.

Et cela dit, comme M. Müller n'aurait pas su en dire davantage, il prit congé des deux femmes pour retourner à la guinguette.

Il ne quitta la barrière qu'avec son cher élève, c'est-à-dire à deux heures du matin.

Ils trouvèrent les verrous de la porte de la rue tirés par les soins de la sœur de Justin.

A la fin du mois, Justin avait joué douze fois, et avait touché ses trente-six francs.

On put donc, avec ces trente-six francs, acheter les objets de première nécessité.

Et, maintenant, nous croyons avoir suffisamment démontré à nos lecteurs tout ce qu'il y avait de foncièrement bon et honnête dans le cœur de notre héros; nous nous bornerons donc à ajouter quelques mots pour compléter la peinture de son caractère.

Ce caractère, au reste, dans tout son ensemble, était facile à définir par un seul mot.

C'était le mot à l'aide duquel Salvator avait désigné à Jean Robert la mélodie qu'exécutait Justin :

RÉSIGNATION.

Ajoutons que, si cette vertu, vertu un peu négative, prenait jamais une figure humaine pour descendre sur la terre, elle n'en choisirait certes pas d'autre que celle du résigné Justin.

Eh bien, voyons, qu'on nous permette de faire un peu d'analyse : ce n'est pas une aventure que nous racontons, c'est l'histoire d'un cœur souffrant. Fouillons donc ce cœur jusque dans ses replis les plus cachés; voyons, disons-nous, ce que va devenir ce caractère si bien trempé par le malheur; voyons ce qu'il va devenir devant un bonheur immense ou une douleur infinie!

Résistera-t-il, ou va-t-il se briser?

Croyez-nous, chers lecteurs, il y a, pour les plus froids, une étude palpitante là-dessous.

Voici un homme vierge dans toute l'acception du mot; il a vécu jusqu'ici comme les oiseaux du ciel, allant chercher, d'air en air, de plaine en plaine, le grain qu'il rapportait à son nid; jusqu'aujourd'hui, sa seule pensée, son soin unique a été de satisfaire les besoins matériels de la vie; au prix de ses veilles, au prix de ses sueurs, au prix de son sang, il est parvenu à donner à sa pauvre famille toujours l'existence, parfois même une sorte de bien-être.

Pour lui-même, qu'a-t-il fait?

Rien!

Seul au monde, s'il n'eût eu ni mère ni sœur, n'eût-il pas trouvé moyen de continuer ses études, de se faire recevoir bachelier, licencié, agrégé, qui sait? docteur peut-être! et, maintenant, au lieu de quelque chaire de faculté où il fût parvenu par son labeur; au lieu d'un rang honorable où l'eût placé cette persistance qui est un des caractères distinctifs de sa nature dévouée, le voilà enfoui dans une sorte de cemate où le devoir l'a cloué, où la piété filiale l'étreint.

Oh! certes, ce n'est pas nous qui avons tant aimé notre mère, et qui étions si tendrement aimé d'elle, qui nous plaindrons jamais de la famille.

Mais, lorsque la famille,—qui, à la suite d'un grand malheur, devait recevoir secours de la société, — abandonnée par elle à la misère, pareille à une machine pneumatique,

absorbera l'air d'un de ses membres, si nous ne nous plaignons pas tout haut, nul ne saurait, au moins, nous empêcher de gémir tout bas.

C'était donc de sa famille que venait tout le malheur de Justin; et, cependant, cœur d'or, rien ne lui eût causé un plus profond désespoir que cette seule idée que sa famille aurait pu ne pas exister.

Comment alors pouvait-il sortir de là ?...

Justin n'en voulait pas sortir : il voulait continuer de vivre demain comme il avait vécu hier; comme il avait dévoué son adolescence, il dévouait sa jeunesse, il dévouerait son âge mûr, il dévouerait sa vie.

Mais l'âge arriverait pour lui de se marier; une jeune femme lui apporterait, au milieu de ce désert, au lieu de cette aridité, toutes les gaietés, toutes les joies, tous les enivrements de la jeunesse...

Hélas! où la trouver, cette femme bénie, cette Rachel adorée?

Avait-on dix ans de temps et de travail à donner à Laban?

Quel monde voyait-on?

Suffisait-il donc de se mettre à la fenêtre pour voir dans le lointain cette terre promise des jeunes gens qu'on appelle une jeune fille ?

Et puis, au fond, oserait-il se marier, l'honnête et scrupuleux Justin?

Sa conscience ne lui disait-elle pas que le mariage est un contrat qui lie les âmes aussi bien que les mains?

Et son âme lui appartenait-elle?

Ses mains étaient-elles à lui ?

Etait-il libre d'amener une étrangère au foyer maternel? ce qu'il aurait donné de tendresse à une épouse, ne l'eût-il pas enlevé à sa mère, à sa sœur?

Voilà pour l'âme.

La femme, l'épouse, n'absorberait-elle pas, dans les exigences de sa jeunesse, de sa coquetterie de toilette, une portion de l'infime revenu?

Voilà pour les mains.

Non, le mariage même n'était pas un moyen de remédier à cette profonde infortune.

Il fallait donc faire éternellement abnégation de soi-même.

C'est ce que faisait Justin.

Mourir à la peine peut-être!
C'est ce qu'il était prêt à faire.
Ou tout attendre de la bonté de Dieu.

Hélas! Dieu n'avait point, jusque-là, gâté la pauvre famille, et, sans sacrilége, il lui était bien permis de douter!

Ce fut pourtant la main de Dieu qui tira Justin de cet abîme.

Un soir du mois de juin, qu'après une de ces journées de soleil où c'est fête dans la nature, Justin revenait avec son vieux maître d'une excursion dans la plaine de Montrouge, le jeune homme aperçut, couchée dans les blés, les coquelicots et les bluets, une petite fille de neuf à dix ans qui paraissait dormir profondément.

Dieu, sous la forme de cette jeune fille, lui envoyait un de ses anges en récompense de sa sublime vertu.

XVII

La chaîne du bon Dieu.

La petite fille qu'ils aperçurent ainsi à leur grand étonnement, et devant laquelle ils s'arrêtèrent, regardant inutilement pour tâcher de trouver le père ou la mère, — cette petite fille était vêtue d'une robe blanche, serrée autour de la taille par un ruban bleu.

Elle était blonde et rose, et, ainsi couchée au milieu des épis déjà jaunissants, des bluets et des coquelicots qui, dressés autour d'elle, formaient comme un berceau au-dessus de sa tête, elle avait l'air d'une petite sainte dans sa niche, ou d'une colombe dans son nid.

Ses petits pieds, chaussés de brodequins bleus, pendaient au bord du fossé de la route avec un abandon qui dénotait chez la pauvre enfant une profonde lassitude.

On eût dit la fée de la moisson se reposant des fatigues du

'our, pendant la douce veillée de la lune, qui, en parcourant sa route céleste, la regardait avec amour.

Sa respiration, quoique un peu oppressée, était douce comme la plus douce brise de l'est, et, sous ce souffle pur, se balançait avec coquetterie le panache mobile des blés.

Les deux amis eussent passé la nuit à regarder dormir cette adorable enfant, tant cette fraîche et blonde tête leur causait de ravissement; mais ils furent promptement tirés de leur contemplation par l'inquiétude que leur donna la pensée des dangers que courait dans son isolement ce charmant petit être.

Quelle femme était donc sa mère, qu'on cherchait vainement des yeux, et comment laissait-elle couché en plein champ, en pleine nuit, exposé au vent et à l'humidité, ce corps si frêle et si délicat?

La pauvre petite devait être là déjà depuis longtemps; son sommeil l'attestait, d'ailleurs. Les deux amis, qui avaient l'habitude de s'arrêter au milieu de leur marche toutes les fois qu'un point en discussion leur paraissait difficile à établir, les deux amis s'étaient arrêtés à quelques pas; là, ils avaient discuté un quart d'heure, à peu près, sur ce point, qui méritait bien, en effet, d'être éclairci, et qui, cependant, était demeuré dans l'obscurité :

La beauté du visage emprunte-t-elle ou non quelque chose à la beauté de l'âme?

Et les deux amis n'avaient, pendant ce quart d'heure, ni vu ni entendu personne.

Mais où était donc la mère de cette petite fille?

Au reste, peut-être ses parents, fatigués d'une longue promenade, — les brodequins de la petite étaient couverts de poussière, — se reposaient-ils dans les blés voisins.

Justin et M. Müller avaient déjà regardé autour d'eux, mais inutilement. Ils étaient tellement convaincus que la mère de la petite fille ne pouvait être plus loin d'elle qu'une fauvette ne peut l'être de son nid, qu'ils regardèrent encore.

Rien!

Ils entrèrent alors dans le champ sur la pointe du pied marchant doucement, de peur d'éveiller l'enfant.

Ils sillonnèrent la plaine dans toute sa longueur, dans

toute sa largeur; ils en firent le tour, comme un piqueur fait d'une enceinte où il y a un gibier quelconque remisé.

Rien!

Enfin, ils se décidèrent à réveiller la petite fille.

Elle ouvrit deux grands yeux d'azur fixes et surpris.

On eût dit deux bluets vivants.

Elle regarda les deux hommes sans effroi, presque sans étonnement.

— Que fais-tu donc là, mon enfant? demanda M. Müller.

— Mais je me repose, répondit-elle..

— Comment, tu te reposes? s'écrièrent à la fois les deux hommes.

— Oui, j'étais bien fatiguée; je ne pouvais plus marcher, je me suis couchée là, et m'y suis endormie.

Ainsi le premier cri de cette enfant, réveillée par des étrangers, n'était point d'appeler sa mère!

— Vous dites que vous étiez bien fatiguée, ma petite? répéta M. Müller.

— Oh! oui, monsieur, dit l'enfant en secouant sa tête pour remettre en place les boucles blondes de ses cheveux.

— Vous avez donc fait une longue route? demanda le maître d'école.

— Oh! oui, bien longue! répondit l'enfant.

— Où sont donc vos parents? reprit le vieux professeur.

— Mes parents? fit la petite fille en se mettant sur son séant, et en regardant les deux étrangers d'un air ébahi, comme s'ils lui eussent parlé des choses d'un monde inconnu.

— Oui, vos parents, répéta Justin avec douceur.

— Mais je n'ai pas de parents, dit simplement la petite fille, du même ton qu'elle eût dit: « Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. »

Les deux amis se regardèrent avec étonnement, puis la regardèrent, elle, avec commisération.

— Comment, vous n'avez point de parents? insista le vieux professeur.

— Non, monsieur.

— Où est donc votre père?

— Je n'en ai pas.

— Votre mère?

— Je n'en ai pas.

— Qui vous a élevée?

— Ma nourrice.

— Où est-elle?

— Elle est dans la terre.

Et la petite fille, en prononçant ces derniers mots, fondit en larmes, mais sans pousser un seul cri.

Les deux amis, attendris, se retournèrent chacun d'un côté pour se cacher l'un à l'autre qu'ils pleuraient.

L'enfant se tenait immobile, et semblait attendre de nouvelles questions.

— Comment vous trouvez-vous ici toute seule? demanda M. Müller après une pause d'un moment.

Elle essuya alors ses yeux avec le dos de ses deux petites mains; sa lèvre inférieure, avancée et arrondie en avant, pour recevoir, comme le calice d'une fleur, la rosée de ses larmes, se referma et reprit sa place.

Puis elle répondit d'une voix tremblante:

— Je viens du pays.

— De quel pays?

— De la Bouille.

— Près de Rouen? demanda Justin avec joie, comme si, étant lui-même des environs de Rouen, il eût été enchanté d'être le compatriote de cette jolie enfant.

— Oui, monsieur, dit-elle.

En effet, c'était bien là un frais enfant de Normandie, aux joues rebondies et potelées, une petite fille blanche et rose, un vrai pommier en fleur.

— Mais, enfin, qui vous a amenée ici? demanda le vieux maître.

— J'y suis venue toute seule.

— A pied?

— Non, en voiture jusqu'à Paris.

— Comment, jusqu'à Paris?

— Oui, et à pied de Paris jusqu'ici.

— Et où alliez-vous?

— J'allais dans un faubourg de Paris qu'on appelle le faubourg Saint-Jacques.

— Et qu'alliez-vous faire là?

— J'allais porter au frère de ma nourrice une lettre du curé de chez nous.

— Pour que le frère de votre nourrice vous recueillît chez lui, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, comment se fait-il, mon enfant, que vous vous trouviez ici?

— Parce que la diligence est arrivée en retard, à ce que l'on a dit; de sorte que tout le monde était couché dans le faubourg. Alors, j'ai vu la barrière; j'ai pensé qu'il y avait des champs tout près; je me suis mise à les chercher, et j'ai trouvé celui-ci.

— De façon que vous étiez là en attendant le matin, pour vous rendre chez la personne à laquelle vous êtes recommandée?

— Oui, monsieur, c'est bien cela : je voulais veiller en attendant le jour; mais voilà deux nuits que je ne me suis pas couchée; j'étais lasse, je me suis étendue malgré moi à terre, et, aussitôt étendue, je me suis endormie.

— Vous n'avez pas peur, couchée ainsi en plein air?

— De quoi voulez-vous que j'aie peur? demanda la petite fille avec cette confiance superbe des aveugles et des enfants, qui, ne voyant rien, ne sauraient rien craindre.

— Mais, dit M. Müller, stupéfait du sens droit avec lequel étaient faites toutes ces réponses, ne craignez-vous pas, au moins, le froid, l'humidité?

— Oh! répondit-elle, est-ce que les oiseaux et les fleurs ne couchent pas dans les champs?

Tant de naïve raison dans un enfant de cet âge, tant de grâce, tant de misère, émurent profondément le cœur des deux amis.

C'était la Providence elle-même qui avait mis là cet enfant pour consoler Justin, en lui montrant qu'il y avait, sous le dôme étoilé des cieux, des créatures plus déshéritées que lui.

Ils n'eurent besoin de se consulter ni l'un ni l'autre pour se décider sur le parti qu'il y avait à prendre; tous deux en même temps offrirent à la petite de l'emmener.

Mais l'enfant refusa.

— Merci, mes bons messieurs, dit-elle; ce n'est pas pour vous que j'ai une lettre.

— N'importe, dit Justin, venez toujours; et, demain, à l'heure que vous voudrez, mon enfant, vous irez chez le frère de votre nourrice.

Et, en même temps, le jeune homme offrait la main à l'orpheline pour l'aider à franchir le fossé.

Mais la petite refusa de nouveau, et répondit en regardant la lune, cette horloge des pauvres :

— Il est minuit, à peu près ; le jour va venir dans trois heures ; ce n'est pas la peine de vous déranger pour moi.

— Je vous assure que vous ne nous dérangez pas, répondit Justin, la main toujours étendue vers elle.

— Et puis, ajouta le professeur, si un détachement de gendarmes passait, vous seriez arrêtée.

— Pourquoi m'arrêterait-on ? répondit la jeune fille avec cette logique de l'enfance qui embarrasse parfois les plus habiles jurisconsultes. Je n'ai fait de mal à personne !

— On vous arrêterait, mon enfant, reprit Justin, parce que l'on vous prendrait pour un de ces méchants petits enfants qu'on appelle vagabonds, et qu'on arrête la nuit... Venez donc !

Mais Justin n'avait plus besoin de dire : « Venez donc ! » En entendant le mot *vagabond*, l'enfant avait sauté le fossé, et, les mains jointes, l'air effrayé, la voix suppliante, elle disait aux deux amis :

— Oh ! emmenez-moi, mes bons messieurs ! emmenez-moi !

— Certainement, ma belle enfant, que nous allons vous emmener, dit le professeur ; certainement que nous allons vous emmener !

— Bien ! bien ! dit Justin. Alors, venez vite ! je vais vous conduire chez ma mère et chez ma sœur ; elles sont bien bonnes toutes les deux : elles vous feront souper, et, ensuite, elles vous coucheront bien chaudement... Peut-être n'avez-vous pas mangé depuis longtemps ?

— Je n'ai pas mangé depuis ce matin, dit-elle.

— Oh ! la pauvre petite ! s'écria avec autant d'horreur que de charité le vieux professeur, dont les quatre repas par jour étaient mathématiquement réglés.

La petite se trompa au sens de l'exclamation à la fois égoïste et compatissante du bon Müller : elle crut que l'on accusait le curé qui l'avait mise en diligence de l'avoir laissée manquer de provisions ; elle s'empressa donc de le justifier.

— Oh ! c'est ma faute, dit-elle : j'avais du pain et des cerises, mais le cœur si gros, que je n'ai pas pu manger... Et, tenez, ajouta-t-elle en ramenant un petit panier caché près d'elle dans le blé, et où se trouvaient, en effet, des cerises un

peu fanées et du pain un peu sec, — en voilà la preuve!

— Vous devez être trop fatiguée pour pouvoir marcher, dit Justin à l'enfant; je vais vous porter.

— Oh! non, répondit-elle bravement, je ferais bien encore une lieue de pays à pied.

Les deux amis n'en voulurent rien croire, et, malgré ses refus réitérés, ils avancèrent leurs bras mis en croix, s'enchaînèrent par les mains, et, après qu'elle eut passé chacun de ses bras autour du cou de chacun d'eux, ils l'enlevèrent jusqu'à la hauteur de leur ceinture, et s'apprêtèrent à l'emporter sur ce palanquin de chair humaine que les enfants désignent sous le nom de *chaine du bon Dieu.*

Mais, au moment de se mettre en route, l'enfant les arrêta.

— Mon Dieu, dit-elle, j'ai donc perdu la tête?

— Qu'y a-t-il, mon enfant? demanda avec intérêt le maître d'école.

— J'ai oublié la lettre de notre curé.

— Où est-elle?

— Dans mon petit paquet.

— Et, votre petit paquet, où est-il?

— Là, dans le blé, auprès de la place où j'étais couchée avec ma couronne de bluets.

Et elle sauta de leurs bras, franchit le fossé, prit son paquet noué dans une serviette et sa couronne de fleurs, et, avec une agilité surprenante, sautant le fossé de nouveau, elle revint prendre sa place sur les mains des deux amis, qui se dirigèrent vers la barrière, que l'on apercevait à deux ou trois cents pas seulement.

XVIII

Ὁ ἄγγελος.

La façon dont la petite orpheline tenait son paquet gênait la respiration du vieux professeur, contre la poitrine duquel il s'appuyait.

Il dit à l'enfant d'attacher le paquet à la boutonnière de sa redingote.

Restaient le panier aux cerises et la couronne de bluets que la pauvrette avait tressée pour se distraire, en attendant le jour, que le sommeil ne lui avait pas donné le temps d'attendre.

Elle la gardait sans doute instinctivement, comme le souvenir fleuri de sa première heure de solitude en ce monde.

Justin le comprit ainsi du moins; car, au moment où la petite, s'apercevant que les fleurs de sa couronne frôlaient la joue du jeune homme, fit un mouvement pour la jeter, en regardant toutefois ses compagnons de route, comme pour les consulter. — Justin, dont les mains étaient occupées, prit la couronne entre ses dents, la posa sur la jolie tête de l'enfant, et se remit en marche.

Elle était ravissante ainsi, la pauvre petite fille! les vêtements noirs des deux amis faisaient admirablement ressortir la blancheur de sa robe et l'angélique pureté de son visage; son front surtout, éclairé par la lune, semblait rayonner comme celui d'une créature céleste.

On eût dit la jeune sœur d'une druidesse, portée en triomphe vers la forêt sacrée.

La conversation, interrompue un instant, reprit son cours. Justin ne pouvait se lasser d'entendre le son de voix harmonieux de l'enfant.

Ce fut donc lui qui recommença à questionner.

— Et quelle est la profession du frère de votre nourrice, mon enfant? demanda Justin.

— Il est charron, répondit l'enfant.

— Charron? répéta Justin de l'air d'un homme qui entrevoit un malheur.

— Oui, monsieur.

— Dans le faubourg Saint-Jacques?

— Oui, monsieur.

— Mais, dit Justin, je ne connaissais qu'un charron, au nº 111.

— Je crois que c'est celui-là.

Justin n'aheva point; il y avait un an, à peu près, que ces ateliers de charronnage du nº 111 s'étaient fermés tout à coup, et s'étaient rouverts, habités par un serrurier. Justin

ne voulait rien dire qui pût inquiéter l'enfant avant d'être certain lui-même que son inquiétude était fondée.

— Ah ! oui, oui, reprit la jeune fille; je ne dirai même plus que je crois que c'est celui-là : — j'en suis sûre !

— Comment, vous en êtes sûre, mon enfant ?

— Oui... j'ai lu l'adresse plusieurs fois; on m'avait recommandé de l'apprendre par cœur, au cas où je perdrais la lettre.

— Et le nom qui était sur cette adresse, vous en souvenez-vous ?

— Certainement... Il y avait : « A monsieur Durier... »

Les deux amis se regardèrent, mais sans répondre.

Alors, s'imaginant que leur silence venait du peu de confiance qu'ils accordaient à ses paroles, l'enfant ajouta, avec un petit mouvement d'orgueil :

— Oh ! je sais lire depuis longtemps !

— Je n'en doute pas, mademoiselle, répondit le vieux professeur.

— Et que comptiez-vous faire chez le frère de votre nourrice ?

— Je comptais travailler, monsieur.

— De quelle sorte de travail ?

— De celui qu'on voudra : je sais faire bien des choses.

— Entre autres ?

— Je sais coudre, repasser, monter des bonnets, broder, faire de la dentelle.

Plus les deux amis faisaient parler l'enfant, plus ils lui découvraient de qualités nouvelles, et plus ils la prenaient en affection.

Ils surent bientôt toute sa petite histoire; elle ne manquait pas d'un certain mystère.

Une nuit, une voiture s'était arrêtée à la Bouille; — c'était en 1812; — un homme en était descendu, portant entre ses bras un fardeau dont il était impossible de distinguer la forme.

Arrivé devant la porte d'une petite maison isolée, située à l'extrémité du village, il avait tiré une clef de sa poche, avait ouvert la porte, et, s'avançant dans l'obscurité, il avait déposé le fardeau sur le lit, une bourse et une lettre sur la table.

Puis il avait refermé la porte, était remonté dans sa voiture, et avait continué son chemin.

Une heure après, une bonne femme qui revenait du marché de Rouen s'était arrêtée devant la même maison, avait à son tour tiré une clef de sa poche, avait ouvert la porte, et, à son grand étonnement, la porte à peine ouverte, avait entendu les cris d'un enfant.

Elle s'était hâtée alors d'allumer la lampe, et avait vu quelque chose de blanc qui se débattait sur son lit, tout en criant.

Ce quelque chose de blanc qui se débattait et criait, c'était une petite fille d'un an.

Alors, la bonne femme, de plus en plus étonnée, avait regardé autour d'elle, et avait aperçu sur la table la lettre et la bourse.

Elle avait ouvert la lettre, et elle avait lu à grand'peine — car elle ne lisait pas très-couramment — les lignes suivantes :

« Madame Boivin, on vous sait une bonne et honnête femme; c'est ce qui détermine un père prêt à quitter la France à vous confier son enfant.

» Vous trouverez douze cents francs dans la bourse déposée sur la table : c'est la pension de la première année qui vous est payée d'avance.

» A partir du 28 octobre de l'année prochaine, jour anniversaire de celui-ci, vous recevrez, par l'intermédiaire du curé de la Bouille, cent francs chaque mois.

» Ces cent francs vous seront remis en mandats sur une maison de Rouen, et le curé, qui les recevra, ne saura pas lui-même d'où ils viennent.

» Donnez à l'enfant la meilleure éducation que vous pourrez, et surtout celle d'une bonne ménagère. Dieu sait à quelles épreuves il la réserve !

» Son nom de baptême est *Mina;* elle n'en doit point porter d'autre, que je ne lui aie rendu celui qui lui appartient.

» 28 octobre 1812. »

Madame Boivin relut la lettre trois fois, pour la bien comprendre; puis, lorsqu'elle l'eut bien comprise, elle la mit dans sa poche, prit l'enfant dans ses bras, la bourse à sa main, et courut chez le curé afin de le consulter sur ce qu'elle avait à faire.

La réponse du curé n'était pas douteuse : il donna à la mère Boivin le conseil d'accepter l'enfant que lui confiait la Providence, et de l'élever avec le plus de soins qu'il lui serait possible.

La mère Boivin revint donc chez elle, rapportant l'enfant, la bourse et la lettre.

L'enfant fut mis dans le propre berceau du fils de la mère Boivin, mort depuis deux ans; la lettre fut enfermée dans un portefeuille où la brave femme serrait les états de service de son mari, sergent dans la vieille garde, et occupé dans ce moment à faire, lui quatre cent millième, la retraite de Russie; quant aux douze cents francs, ils furent insérés dans une cachette à laquelle la mère Boivin confiait ses économies.

On n'avait oncques entendu parler du sergent Boivin.

Était-il mort? était-il prisonnier? Jamais la pauvre femme n'avait eu de nouvelles de son mari.

Pendant sept ans, la pension de l'enfant avait été payée avec exactitude; mais, depuis deux ans et demi, les mandats avaient complétement cessé d'arriver à leur échéance mensuelle; ce qui n'avait pas empêché la bonne femme d'avoir les mêmes soins pour Mina, qu'elle regardait comme sa propre fille.

Depuis huit jours, elle était morte, laissant au curé le soin de l'enfant, qui devait être envoyé à un frère, charron à Paris, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, mais dont elle affirmait l'honnêteté.

Ce frère s'appelait Durier, et habitait le rez-de-chaussée de la maison numéro 111, faubourg Saint-Jacques, à Paris.

Voilà ce que la petite fille avait raconté, et ce que les deux amis savaient en arrivant dans la chambre de Justin.

Quand Justin tardait à rentrer, il trouvait toujours sa sœur veillant et l'attendant.

Cette fois comme toujours, Céleste — c'était le nom de la jeune fille — attendait son frère.

Elle ouvrit la porte au bruit des pas, et s'entendit appeler.

Elle descendit aussitôt, et la première chose qu'elle vit fut la petite Mina, que lui présentait son frère.

Émerveillée de la beauté de l'enfant, elle l'embrassa tout d'abord, avant de demander seulement d'où elle venait.

Puis, l'enlevant de terre, elle la prit dans ses bras, et l'emporta, tout courant, dans la chambre de sa mère.

La mère ne pouvait voir l'enfant; mais, comme tous les aveugles, elle avait des yeux au bout des doigts; elle toucha l'orpheline, et se convainquit qu'elle était belle.

On raconta l'histoire tout entière à la mère; Céleste avait grande envie d'entendre cette histoire; mais on lui montra l'enfant, qui tombait de sommeil : il s'agissait donc, pour Céleste, de lui dresser, le plus vite possible, un lit dans sa chambre.

C'était chose facile.

On descendit au rez-de-chaussée, on y prit le grand tableau qui servait aux démonstrations d'arithmétique, on le posa sur quatre tabourets, on y étendit un matelas, et madame Corby, ayant pris le front de l'enfant, y imposa les mains, comme une triple bénédiction de la mère, de l'aveugle et de l'hôtesse, bénédiction qui devait porter bonheur à la petite fille.

Quant à celle-ci, elle alla se mettre au lit, où, à peine étendue, elle s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, avant l'entrée de ses enfants dans leur classe, Justin se rendit chez un des voisins de l'ancien charron, qui était un brave charbonnier de sa connaissance, nommé Toussaint, et lui demanda s'il pouvait lui donner quelques renseignements sur le charron qui avait habité le rez-de-chaussée de la maison 111 avant le serrurier qui l'habitait maintenant.

Justin tombait à merveille.

Toussaint et Durier étaient amis.

Durier avait fait partie de la fameuse conspiration Nantès et Bérard, laquelle avait pour but la prise du fort de Vincennes, et devait ainsi faire éclater un complot ourdi dans toute la France par le comité directeur, conspiration qui avait échoué grâce aux révélations de Bérard.

Il avait été entraîné là, à ce que prétendait Toussaint, par un Corse nommé Sarranti, qui attachait une grande importance à avoir Durier pour complice, à cause des nombreux ouvriers dont il disposait.

Or, la veille du jour où devait éclater le complot, au milieu de la nuit, Toussaint avait entendu frapper violemment à la porte de Durier; il s'était mis à la fenêtre, et avait reconnu l'étranger qui, depuis quelque temps, fréquentait les ateliers du charron.

Un instant après, il les avait vus sortir tous deux, et se diriger à toutes jambes vers la barrière.

Depuis ce jour-là, Durier et Sarranti n'avaient point reparu.

Ce n'était pas la seule accusation qui eût pesé, non pas sur Durier, mais sur le Corse : Toussaint avait su, par des agents de la police, qui étaient venus faire perquisition chez Durier, que Sarranti était, en outre, accusé de vol et d'assassinat.

C'était, sans doute, grâce à l'argent dont ils pouvaient disposer que Durier et Sarranti avaient gagné le Havre assez rapidement pour pouvoir s'embarquer tous les deux sur un navire en partance pour l'Inde.

Depuis ce temps, on n'avait entendu parler ni de l'un ni l'autre.

Peut-être, ajoutait Toussaint, pourrait-on avoir de leurs nouvelles par un fils de M. Sarranti qui était élève au séminaire Saint-Sulpice; mais il était facile de comprendre quelle discrétion ce fils mettrait, sans doute, à répondre à des questions faites par un inconnu, dans la crainte où le tenait la grave accusation qui pesait sur son père.

Justin essaya de pousser plus loin les investigations; mais Toussaint n'en savait pas davantage.

Le jeune homme rentra à la maison sans juger à propos de faire aucune démarche auprès de M. Sarranti fils.

D'ailleurs, lui aimait autant que le charron fût disparu, et, étant disparu, ne reparût plus.

Il rentra donc, comme nous avons dit, et, hypocrite pour la première fois, annonça à sa mère et à sa sœur *la mauvaise nouvelle.*

— Ta mauvaise nouvelle est une bonne nouvelle, au contraire! répondit madame Corby, à qui son fils avait appris, en lisant l'Évangile, le sens du mot ὁ ἄγγελος — une bonne nouvelle, puisque c'est un ange que Dieu nous envoie!

Et ce fut pour eux trois une joie immense que l'espoir de garder dans leur maison la charmante créature.

Ils semblaient, en effet, être arrivés à cette période de la vie en commun où l'on sent que, se nourrissant incessamment de sa propre substance, l'intimité va décroître, faute d'aliments nouveaux.

Ils éprouvaient à leur insu la nécessité impérieuse de se renouveler tous les trois.

Ils étaient assez longtemps, au milieu du déluge, restés enfermés dans l'arche sainte; la colombe venait, apportant le rameau d'olivier.

On accueillit donc avec des transports de joie cette idée de garder l'enfant.

Et, ainsi, cette brave famille, qui tout à l'heure avait à peine le nécessaire, consentait à s'appauvrir encore, pour le bonheur de posséder cet enfant.

Selon eux, augmenter de ce petit être le personnel de la maison, c'était s'enrichir en s'appauvrissant.

XIX

Oiseau en cage.

Cette résolution prise, Justin écrivit au curé qui avait eu soin de l'enfant depuis la mort de la nourrice une relation exacte de la rencontre qu'il avait faite, et des démarches qui en avaient été la suite.

Il lui annonçait que, désormais, toutes nouvelles de la petite Mina devaient être demandées à lui et à sa mère, puisque c'était chez lui qu'elle allait demeurer.

Puis, comme le curé était le seul être sur la terre qui, la femme Boivin morte, s'intéressât ou parût s'intéresser à l'enfant, on le priait de donner son consentement à l'adoption de l'orpheline.

La réponse ne se fit pas attendre; le prêtre, au nom de Dieu, le grand et presque toujours, hélas! le seul rémunérateur des vertus humaines, remerciait la bonne famille de sa sainte action.

S'il lui parvenait quelques nouvelles du protecteur in-

connu de la petite Mina, il ferait à l'instant même parvenir ces nouvelles au maître d'école.

Ce point réglé, et la conscience de ceux qui se chargeaient de l'enfant ainsi tranquillisée, on s'interrogea sur le genre de vie qu'on allait faire mener à la petite.

— Je me charge de son éducation, dit Justin.

— Moi de sa religion, dit la mère.

— Moi de son trousseau, dit la sœur.

Puis on régla l'heure de son lever, de ses repas, de ses travaux; enfin, au bout d'une heure de conversation entre le frère, la sœur et la mère, elle était indissolublement soudée à l'intérieur de la famille.

C'était au point que, si l'on fût venu la réclamer en ce moment, c'eût été un profond chagrin dans tous ces excellents cœurs.

Pendant ce temps, la petite dormait, ignorant que l'avenir de sa vie venait d'être décidé, et qu'elle allait être invariablement fixée dans cet humble mais sympathique intérieur.

Tout à coup, des sanglots partis de la chambre où elle était couchée firent tressaillir les trois personnes réunies comme en un petit conseil de famille.

La mère, qui était assise sur son fauteuil, se leva; Justin courut jusqu'à la porte de la chambre à coucher; mais Céleste seule entra.

L'enfant était si raisonnable, que c'était presque une jeune personne, et un sentiment de pudeur avait arrêté Justin au seuil de la porte.

Ce qui faisait sangloter l'enfant, mon Dieu, ce n'était rien qu'un rêve; elle avait, pauvre petite, fait un songe effrayant: elle s'était crue arrêtée par les gendarmes comme vagabonde et, dans son rêve, elle pleurait à sanglots; c'étaient ces sanglots qui avaient mis fin à son sommeil.

Par malheur, en ouvrant les yeux, elle put croire que le rêve continuait: la tenture sombre de cette pièce lui serra le cœur. Où était-elle, sinon en prison?

Quelle différence entre cette chambre et le petit cabinet qu'elle habitait chez la mère Boivin! Les murs du cabinet n'avaient point de papier, il est vrai; mais ils étaient d'une blancheur éclatante; la fenêtre n'avait pas le rideau jaune à grecque rouge qui ornait celle de mademoiselle Céleste;

mais elle s'ouvrait sur un beau jardin plein de fleurs au printemps, de fruits à l'automne, et de soleil l'été.

Dès que le temps était un peu chaud, la petite Mina dormait la fenêtre ouverte, et, comme, chaque soir, elle avait soin de répandre du grain sur le carreau de sa chambre, elle était réveillée à l'aube par le chant des oiseaux, qui gazouillaient dans l'arbre dont les branches curieuses regardaient dans sa chambre, qui voletaient sur le bord de sa fenêtre, qui picoraient à deux pieds de son lit.

Oh! c'était cette vie, cet air, ces arbres, ce soleil, ces oiseaux, qui l'avaient faite blanche et rose comme une pêche, la chère petite!

Et puis, cette chambre, aussi blanche que les murs de la paroisse, c'était, à défaut d'autre point de comparaison, la plus belle chambre que l'enfant pût imaginer : elle lui rappelait l'orgue, l'encens, la Vierge et toutes ces féeries de l'église si puissantes sur les jeunes imaginations.

Mina, tout éveillée qu'elle était, demeura donc un instant dans le doute le plus profond.

Ce jeune homme gravé, ce vieillard affectueux qu'elle avait rencontrés; cette promenade au clair de la lune qu'elle avait faite, portée entre les bras de deux hommes inconnus : tout lui parut un songe. Elle eut la pensée de sauter à bas de son lit, et de s'assurer de la vérité ; mais elle n'osa point, et, tout en comprimant ses sanglots, elle s'assit sur son lit, et chercha à rassembler ses idées.

C'est dans cette posture, qu'un sculpteur eût choisie pour une statuette du Doute, que la bonne Céleste la trouva.

Deux grosses larmes coulaient encore sur ses joues.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant? demanda Céleste en serrant la petite fille dans ses bras. Vous pleurez!

L'enfant reconnut la maladive et pâle figure de la veille ; elle rendit à sa nouvelle amie le baiser qu'elle en avait reçu, et se mit à lui raconter son rêve.

Après quoi, Céleste elle-même prit la parole, et, au bout de quelques minutes, l'enfant était au courant des démarches de Justin : elle savait que le charron avait disparu, et que la lettre du curé était inutile.

— Eh bien, alors? demanda la pauvre enfant d'une voix plaintive, et en fixant des regards si anxieux sur Céleste,

que ce fut celle-ci à son tour qui sentit des larmes dans ses yeux ; — eh bien, alors ?...

Et l'enfant n'osait achever.

— Eh bien, te voilà chez nous et à nous, mon enfant! dit Céleste ; tu seras la fille de notre mère ; notre sœur, à Justin et à moi, et, quoique nous ne soyons pas riches, nous ferons tout pour te rendre heureuse.

— Oh! sœur Céleste! dit l'enfant en l'embrassant à son tour ; oh! frère Justin! ajouta-t-elle en tendant ses petites mains vers le jeune homme, dont la tête passait par l'encadrement de la porte.

Justin n'y put tenir ; il s'élança dans la chambre, et baisa les mains que l'enfant tendait vers lui.

En un instant Mina fut instruite de la vie qu'elle allait mener.

Hélas! ce n'était pas la vie d'air et de liberté à laquelle l'avait habituée la campagne ; ses petits pieds allaient oublier leur course matinale à travers la rosée et les fleurs ; elle n'aurait plus sous les yeux cette belle rivière qui coulait majestueuse et lente, conduisant vers la mer le commerce et l'industrie ; mais, pauvre enfant, elle sentait cela ; elle aurait, en place, de bons cœurs qui l'aimeraient ; elle aurait la tendresse, ce doux soleil de l'âme qui n'est pas le soleil du corps, mais qui est pourtant le seul dont la tiède chaleur puisse faire oublier la puissante et féconde chaleur de l'autre.

L'heure d'entrer en classe était venue : Justin descendit pour ouvrir sa porte aux dix-huit marmots.

La jeune fille resta seule avec l'enfant.

Elle voulut l'habiller ; mais la petite Mina sauta à bas du lit, légère comme un oiseau, et s'habilla en un instant, voulant prouver à sa sœur qu'elle n'était pas si petite fille qu'elle en avait l'air, et qu'elle ferait en sorte d'être le moins possible à charge à ceux qui l'avaient recueillie.

Sa toilette achevée, la petite fille passa dans la chambre de la mère, pour faire sa prière, et déjeuner.

Tant qu'il s'agit de la prière, tout alla bien : l'enfant savait toutes les douces prières de l'enfant, actes de foi, actes de grâces, actes d'amour.

Mais, quand arriva le déjeuner, ce fut, pour la pauvre Mina, un triste désappointement.

Lorsque, chez la mère Boivin, Mina sentait la faim venir,

elle descendait ; si c'était l'été, elle cueillait des fruits, cassait la moitié d'une miche, et mangeait son pain avec des abricots, des prunes, des fraises, des cerises ou des pêches ; si c'était l'hiver, elle allait à l'étable et au poulailler : à l'étable, elle trouvait le lait tiède, qu'elle tirait elle-même du pis de Marianne ; dans le poulailler, elle trouvait les œufs encore chauds, qu'elle prenait sous le ventre des poules.

Mina n'avait donc pas idée que l'on pût manger autre chose à son déjeuner que des fruits, du lait ou des œufs.

A Paris, il n'était plus question de cela.

Toute la famille déjeunait le matin avec cet affreux liquide que l'on est convenu d'appeler du café au lait ; pourquoi ? Nous n'en savons rien, puisqu'il entre dans l'abominable breuvage, que nous soumettons à l'analyse des savants, beaucoup plus d'eau que de lait, beaucoup moins de café que de chicorée.

Et ce n'est pas qu'on ignore cela ; non, tout le monde le sait ; offrez de véritable café aux huit cent mille consommateurs de Paris, ils le refuseront ; ils vous diront que le café est échauffant, et que la chicorée est rafraîchissante !

Alors, soit ; mais dites tout simplement : « Je déjeune avec de la chicorée au lait. » Il faut avoir le courage de ses aliments.

Mais non, on tient à avoir l'air de prendre du café, parce que le café ne pousse pas à Montmartre, tandis qu'on peut trouver de la chicorée tout autre part qu'à Moka, à la Martinique ou à Bourbon.

Que le tilleul ne fleurisse qu'à Pékin, que le thé ne pousse qu'à Paris : les Chinois feront venir du thé de Paris, et les Anglais, les Français et les Russes, du tilleul de Pékin.

Telle est notre opinion, du moins ; on voit que nous avons le courage de celle-là comme des autres.

Toute la famille avait donc la mélancolique habitude de déjeuner avec une jatte de cette liqueur rafraîchissante ; — et, si un de nos lecteurs, pressé d'arriver au dénoûment, en vertu du principe d'Horace : *Ad eventum festina*, prend les lignes que nous venons de hasarder pour une boutade ou une digression, nous allons le rassurer bien vite, en lui disant que c'est tout simplement une pièce justificative à mettre dans le dossier de la petite fille, afin qu'on ne lui impute pas à crime le dégoût profond qu'elle va manifester

pour le café au lait de maman Corby, de frère Justin et de sœur Céleste.

A peine eut-elle mis une cuillerée de ce liquide dans sa bouche, que son pauvre petit cœur se leva, et qu'elle la rejeta sur le plancher.

Les trois convives crurent qu'elle s'était brûlée.

Ce n'était pas cela :

Elle trouvait la chose horrible, impotable.

On eut beau lui dire, lui redire, lui jurer, que c'était du lait, elle n'en voulait rien croire.

Non pas qu'elle eût le caractère mal fait, non pas qu'elle fût entêtée le moins du monde; c'était tout simplement que la pauvre petite, habituée à traire elle-même la bonne vache noire et blanche, croyait connaître de bonne source le véritable goût du lait.

— Alors, dit la gracieuse enfant avec beaucoup de déférence pour la triple affirmation de ses hôtes, c'est qu'il y a le lait de Paris et le lait de la Bouille.

C'était là une vérité tellement incontestable, qu'aucun des opposants n'essaya de la combattre.

Hâtons-nous de dire que, le lendemain, Mina, voyant qu'on avait fait une soupe exprès pour elle, surmonta l'horreur que lui inspirait cette boisson inconnue qu'on lui avait présentée la veille, et l'avala avec un héroïsme qui lui mérite toute notre admiration.

Le déjeuner ne fut point la seule chose qui l'étonna dans la triste maison. De même que, le soir de son arrivée, on lui avait mis sur la tête un fichu de nuit, à elle, habituée à coucher nu-tête et la fenêtre ouverte, de même la tristesse de cet intérieur se répandit autour d'elle comme un voile épais.

Tout la surprenait : le papier gris de la chambre de la sœur; les rideaux bruns de la chambre de la mère; la figure grave du jeune maître d'école, sa voix, ses vêtements noirs, ses vieux livres jaunes; tout lui paraissait sombre, jusqu'au violoncelle, qui la fit fondre en larmes, la première fois que, le soir, à dix heures, de son lit, au milieu d'un demi-sommeil, elle en entendit jouer.

Au reste, grâce à son excellente organisation, elle ne s'attristait pas bien profondément de tout cela, attendu qu'avec une apparence de bon sens, elle s'imaginait que, puisqu'elle ne connaissait que la vie de la campagne, il était

possible qu'à la ville tout le monde vécût de cette austère façon.

Elle se raisonna donc elle-même, et résolut dans son for intérieur de se soumettre à la vie semi-monastique de la maison.

Mais, pauvre enfant des prés et des plaines, emprisonnée entre quatre murailles humides, elle se promettait plus qu'elle ne pouvait tenir : elle n'était ni de tempérament ni d'âge à se conformer à cette triste règle : ses yeux étaient trop vifs, son sang était trop jeune et trop chaud, sa fraîche voix trop claire, pour qu'elle pût dire ainsi tout à coup, à sa voix, matinale et joyeuse comme celle de l'alouette, de se taire; à son sang, brûlante séve de la jeunesse, de se calmer; à ses yeux, douces étoiles de son cœur, de s'éteindre ou de ne plus briller qu'à moitié. Il lui échappait, malgré elle, de francs rires éclatant comme des chansons, et elle s'efforçait, mais vainement, de réprimer ces trésors de gaieté enfantine qu'elle portait en elle.

Un jour qu'arrachant les herbes qui poussaient dans la cour humide et sombre, elle chantait à demi-voix la ritournelle d'un air de son pays, sœur Céleste apparut à la fenêtre; alors, le couteau avec lequel la pauvre Mina arrachait l'herbe lui échappa des mains; elle devint blême, et se mit à trembler de tous ses membres.

S'être oubliée à ce point-là lui parut une profanation monstrueuse, comme d'avoir parlé haut dans une église.

Une autre fois que, seule dans la chambre du maître d'école, — laquelle, on s'en souvient, était également la classe — elle rangeait ses vieux livres, qui parlaient une langue inconnue et pour laquelle elle avait tant de respect, elle aperçut dans un coin le violoncelle, que Justin n'avait pas eu le temps de remettre dans sa boîte.

Depuis longtemps, elle attendait l'occasion de se trouver seule et face à face avec cet instrument.

Elle s'y trouvait enfin, et se sentait partagée entre deux sentiments bien contraires.

D'une part, l'impression qu'elle avait éprouvée, la première fois qu'elle avait entendu ses sons mélancoliques, l'avait animée contre lui d'une espèce de rancune qu'elle n'eût point été fâchée de manifester résolûment.

De l'autre, vivement tiraillée par une curiosité analogue

à celle qui fait demander aux enfants de voir *la bête* renfermée dans une montre, elle avait une forte démangeaison de savoir ce qui se passait dans le violoncelle, lorsqu'on promenait l'archet sur ses cordes.

Elle eût été bien embarrassée de dire lequel des deux sentiments, la curiosité ou la vengeance, l'emportait sur l'autre.

Nous qui avons cinq fois son âge, nous n'hésitons pas à croire que c'était la curiosité, et nous en doutons d'autant moins que le résultat est là pour nous donner raison.

Elle prit donc du bout des doigts l'archet posé sur une chaise, et, s'approchant du violoncelle à pas de loup, elle commençait à scier la corde d'argent, et lui faisait rendre un ronflement sonore, lorsque le maître d'école, qui avait oublié un papier sur sa table, rouvrit la porte, et apparut brusquement sur le seuil de la chambre.

Jamais, cher lecteur! jamais, lectrice amie! jamais, depuis la première pécheresse, prise en flagrant délit de maraudage par l'ange gardien du Paradis, jamais, sous une chevelure blonde, des joues plus roses ne se couvrirent d'un vermillon plus clair!

Le cœur de la pauvre petite battait comme le cœur d'un oiseau blessé!

Il fallut, pour la rassurer, que Justin, tout souriant, lui prît la main, et lui fit, presque de force, passer l'archet sur les cordes.

Mais l'émotion qu'elle éprouva fut telle, qu'elle changea en haine profonde la simple antipathie que l'orphéline avait pour le pauvre instrument.

Nous vous appelions tout à l'heure *lectrice amie*, ô beaux yeux qui nous faites l'honneur de nous lire! Savez-vous pourquoi nous vous caressons ainsi de nos plus douces épithètes? C'est que vous êtes, à titre de femme, aptes aux tendres et douces émotions, et que nous voulons obtenir que vous usiez de votre influence près de nos lecteurs, qui, trop impatients, trouveraient que nous tombons dans l'idylle.

Laissez-nous ouvrir au terrible drame que nous écrivons cette porte parfumée et fleurie de la jeunesse; nous arriverons assez tôt aux passions de la virilité, et aux crimes des âges mûrs.

N'est-ce pas donc, lectrice amie, que vous nous permettez

de vous conduire quelque temps à travers les prés émaillés de pâquerettes et de boutons d'or, au bruit des oiseaux qui chantent et des ruisseaux qui murmurent ?

••

XX

La baguette magique.

Ces traits, et d'autres semblables, loin d'indisposer contre Mina sa famille adoptive, ne faisaient, au contraire, que confirmer Justin et sa sœur dans la bonne opinion qu'ils avaient du cœur de la petite orpheline ; au lieu de la blâmer, ils l'encourageaient donc à suivre l'impulsion de sa charmante nature, qui jetait quelques rayons de gaieté dans la maison ; ils eussent voulu lui faire de tous ses travaux un plaisir, de tous ses jours une fête : ils savaient bien, ces cœurs purs, que l'enfance est un dimanche éternel !

Mais la mère était aveugle ; la sœur, souvent malade ; tous trois, besoigneux.

Les parents ne pouvaient que donner leur tristesse à la petite fille ; ce fut donc elle qui, par la grâce de Dieu, leur donna sa gaieté..

Elle finit par prendre dans la maison un si grand empire, qu'il en fut de la maison comme il en est de la nature au sortir de l'hiver : d'abord, nue et désolée, elle sembla renaître à la vie ; et, peu à peu, sous une séve invisible, reprit des bourgeons, des feuilles et des fleurs.

Le maître d'école, malgré les efforts du vieux professeur, — et quoique, selon l'expression de celui-ci, il eût *coudoyé le monde*, — le maître d'école avait succombé dans cette lutte entre sa conscience et ses goûts, entre son devoir et ses désirs ; il s'était, comme l'avait prédit M. Müller, fané au beau milieu du printemps de sa jeunesse ; en trois années, il avait vieilli de dix ans.

Ce fut le contraire pour la petite Mina : à son contact, la famille se rajeunissait. C'est le propre, en effet, de l'insoucieuse enfance, de raviver et de rajeunir tout ce qui l'approche; partout où traîne sa robe blanche, l'herbe pousse, les boutons fleurissent !

Il y avait deux ans à peine que la petite Mina était dans la famille du maître d'école, et déjà la maison avait subi une transformation complète.

Une fois, elle avait été se promener dans la plaine de Montrouge, et, dans cette plaine aride, elle avait trouvé moyen de découvrir une douzaine de touffes de pâquerettes et de violettes sauvages.

Elle les avait déracinées avec un couteau, les avait mises dans son mouchoir, les avait rapportées à la maison, et madame Corby avait été bien émue de sentir sous sa main deux pots de fleurs qui lui rappelaient ce soleil qu'elle ne pouvait plus voir.

Une autre fois, c'étaient deux rosiers nains qu'un jardinier du voisinage lui avait donnés; elle les avait mis dans deux verres à boire, et les avait déposés sur la cheminée de Justin, tandis qu'il était sorti. Le soir, le maître d'école les avait trouvés à son retour, et il avait ressenti une bien douce émotion en regardant ces roses, qui lui rappelaient qu'il y avait, autour de Paris, un printemps à la robe fleurie dont il ne pouvait pas jouir.

La sœur Céleste avait eu aussi sa surprise : deux ou trois fois, devant l'orpheline, elle avait manifesté le désir d'avoir un petit chat, ne fût-ce que pour la distraire en emmêlant son fil, toujours si bien démêlé; un soir, elle fut bien étonnée, lorsqu'elle leva son oreiller, de voir sortir de son lit un petit chat tout blanc avec un ruban bleu au cou. C'était encore Mina qui avait découvert ce chat, et qui lui avait fait un collier avec sa ceinture.

Chaque jour, c'était une imagination nouvelle; tout le génie inventif de l'enfance était concentré dans cette blonde tête; on eût dit que, pareille au zéphyr, elle ne respirait que pour animer le printemps, et faire fleurir autour d'elle les roses et le jasmin.

Aussi ne voyait-on plus que par elle, ne s'entretenait-on plus que d'elle : « Mina par-ci ! Mina par-là ! » Comme une

note agréable et qui plaît à tout le monde, on entendait son nom retentir du haut en bas de la maison.

Si l'on avait un achat à faire, on s'en rapportait à son goût; un parti à prendre, à sa décision; un projet quelconque à accomplir, à sa volonté.

Elle était souveraine arbitre du petit État; elle gouvernait ses trois sujets avec son bon sens, son bon cœur et sa gaieté.

Aussi tous trois sentaient-ils et reconnaissaient-ils l'influence bienfaisante qu'exerçait sur eux cet enfant; la mort d'un des trois membres de la famille n'eût pas causé plus de douleur aux deux survivants que le départ de la petite fille ne leur en eût causé à tous les trois.

Ils l'appelaient l'*ange de la gaieté*.

Et, en effet, c'était un enchantement de toutes les heures.

Un jour, elle était allée au bois de Meudon avec M. Müller et Justin; — c'était un dimanche, bien entendu; — elle aperçut à une douzaine de pieds, sur une branche, collé, comme d'habitude, au corps de l'arbre, un nid de pinsons. Sa convoitise s'éveilla aussitôt, et elle entreprit de prouver au vieux précepteur et à Justin que c'était la chose la plus facile du monde que de lui aller chercher ce nid, disant qu'elle savait monter aux arbres, et que, s'ils n'y allaient pas, elle allait y aller elle-même.

Justin, dans sa jeunesse, avait pratiqué cet art, et ne l'avait certes pas oublié au point de reculer devant une si médiocre ascension; mais une chose le préoccupait : pour monter aux arbres, il fallait en embrasser le tronc avec les bras et les genoux, et l'opération ne pouvait se faire qu'au détriment probable de la redingote du jeune homme et de son pantalon.

Justin se grattait l'oreille et regardait le nid.

Le bon professeur comprit ce qui préoccupait le jeune homme; il jeta à terre son chapeau à larges bords, et, s'adossant à l'arbre, joignit les deux mains, et s'offrit en courte échelle a son élève.

Celui-ci lui demanda pardon de la liberté grande, monta sur ses épaules, leva le bras, atteignit le nid, et mit cinq pinsons entre les mains de la jeune fille, qui les reçut en sautant de joie.

C'est qu'il y a dans l'enfance une force si irrésistible, une

volonté si impérieuse, une telle puissance de commandement, qu'il faut absolument lui obéir.

Ajoutons que c'est le propre des vieillards d'être plus tolérants pour l'enfance que les jeunes gens; sans doute parce que les jeunes gens sont plus près, et les vieillards plus loin de cet âge heureux.

Au reste, elle savait bien ce qu'elle faisait, la petite entêtée, en demandant ces pinsons; et ce n'était pas le premier nid qu'elle convoitait : elle avait trouvé, on ne savait où, à la cave ou au grenier, une vieille cage sale et noire, qu'elle avait essuyée, gratée, polie; et, cette cage mise en état, elle voulait l'utiliser.

Elle rapporta donc ses pinsons sans répondre à Justin, qui lui disait qu'elle ne saurait où les mettre; et, cinq minutes après sa rentrée à la maison, elle arriva dans la chambre du maître d'école, toute victorieuse, avec sa cage reluisante, et sa petite famille de pinsons emménagée.

Mais, alors, cela lui fit venir une idée qui occupa longtemps son petit cerveau avant de se produire au jour : c'était de faire, pour la cage de frère Justin, ce qu'elle avait fait pour la cage de ses pinsons.

Seulement, il ne s'agissait plus là de frotter, de laver et de polir ; il fallait changer le papier, changer les rideaux des fenêtres, changer les rideaux du lit.

La pauvre petite y mit un an ; elle eut toutes sortes de caprices, et, comme Justin ne lui savait rien refuser, tantôt c'était dix sous pour un ruban qu'elle n'achetait pas, tantôt vingt sous pour un bout de dentelle qui restait chez la marchande; enfin, de dix sous en dix sous, de vingt sous en vingt sous, elle amassa une somme de soixante et dix francs — dont quinze furent employés à mettre un papier gris-perle avec des roses bleues à la place de l'affreux papier terreux, crasseux, humide, qui attristait l'œil, — et cinquante-cinq à acheter des rideaux de mousseline qui, faits par elle et par sœur Cécile, devenue vers la fin sa complice, remplacèrent les rideaux de serge verte.

La métamorphose de la chambre s'opéra en une soirée, grâce à la complaisance d'un marchand de papier qui avait son fils dans la classe de Justin, et qui contribua à ce tour de passe-passe pour la pose du papier, que quatre ouvriers

collèrent sur les murs, tandis que Justin faisait sauter les dandys et les coquettes de la barrière du Maine.

Quand frère Justin rentra, il crut qu'on avait fait un reposoir dans sa chambre; il voulut gronder, quereller, se plaindre : Mina lui présenta ses deux joues roses, et Justin ne sut plus que serrer l'enfant sur son cœur.

Et c'était ainsi que, degrés par degrés, cette triste maison se rajeunissait et s'égayait, comme ses habitants s'étaient égayés et rajeunis.

Quand Mina en fut à ce point d'influence, elle déclara la guerre aux vieux livres de musique religieuse, et elle fit tant, que Sébastien Bach, Palestrina, Haydn rentrèrent dans l'armoire, et que, pour remplacer ces illustres ancêtres qui avaient fait la joie de la jeunesse du maître d'école, Justin rentra, un jour, tenant des fragments d'une partition d'opéra-comique, qu'il avait trouvés en bouquinant sur les quais.

Qui fut abasourdi? qui pensa tomber à la renverse ? Ce fut M. Müller, qui, en entrant un soir chez Justin, le trouva déchiffrant les principaux motifs de *Don Gulistan*, cette gaieté en trois actes.

Mais l'enfant déclara — probablement pour satisfaire sa vieille rancune contre le violoncelle — l'enfant déclara que les airs les plus gais lui semblaient lugubres sur cet instrument.

Eh bien, jugez à quel point le pauvre maître d'école avait la tête tournée et était prêt à obéir aux caprices de cet enfant: elle fit tant de taquineries à Justin, à propos de son violoncelle, — et vous savez si le pauvre garçon aimait son instrument, mélancolique compagnon de sa vie mélancolique ! — ce pouvoir tyrannique de la petite Mina fut tel sur lui, qu'elle le décida à renoncer au violoncelle!

Ah! ce fut un moment bien triste que celui où le pauvre Justin renferma son violoncelle dans la prison de bois à laquelle il était condamné à perpétuité.

Vous me direz qu'il lui restait trois soirs de la semaine pour jouer de la contre-basse à la barrière; mais cette musique, qui était pour le pieux maître d'école de la musique profane au premier degré, était loin de lui paraître une compensation suffisante à ce qu'il perdait en perdant Haydn, Palestrina et Sébastien Bach.

D'ailleurs, sans lui rien dire, Mina lui donnait la meilleure

raison du droit qu'elle avait de lui imposer ce sacrifice. Qu'était pour lui la musique.

La consolation de son ennui?

Qu'avait-il besoin de se distraire, puisqu'il ne s'ennuyait plus? d'être consolé, puisqu'il n'était plus triste?

N'était-elle pas la chanson vivante, elle?

Enfin, s'il est juste de dire, comme nous l'avons fait, que les malheurs vont par troupes, il est vrai de dire aussi qu'un bonheur arrive rarement seul.

Aussi, un soir d'automne, à la rentrée des classes, Justin ouvrit-il tout simplement à deux battants la porte à la Fortune, qui cognait.

Elle avait pris, la capricieuse déesse, la placide figure d'un notaire de la rue de la Harpe.

Vous me demandez naïvement, j'en suis sûr: « Il y avait donc des notaires rue de la Harpe? »

Il n'y avait pas des notaires, il y avait un notaire.

Ce notaire se nommait maître Jardy.

Il avait deux fils, lesquels désiraient ardemment faire deux classes dans une seule année; autrement dit, sauter, l'année suivante, par-dessus la classe appelée la troisième, en passant de quatrième en seconde.

Justin étant occupé toute la journée, et les deux jeunes gens l'étant aussi, il ne fallait pas penser à des leçons de jour.

D'ailleurs, Justin ne pouvait renoncer à sa classe.

Ce qui convenait aux jeunes gens, c'étaient des leçons du soir, — trois par semaine, et de deux heures chacune.

Dans ces conditions, la chose allait merveilleusement à Justin!

Trois fois la semaine, il faisait danser à la barrière, et, ne pouvant plus jouer du violoncelle dans sa chambre, à cause de la défense à lui faite par son despote, il avait pris en grand amour cette occupation, qui lui permettait de serrer encore de temps en temps sa contre-basse contre son cœur.

Une contre-basse n'est pas un violoncelle; la musique de la guinguette n'était pas la musique de Beethoven; mais, on le sait, nous ne sommes pas dans ce monde pour voir éclore la fleur parfumée de tous nos désirs!

Justin offrit au notaire ses trois soirs de liberté.

Le notaire n'avait pas de préférence pour les jours pairs

ou impairs : un notaire de la rue de la Harpe n'a de logé ni à l'Opéra ni aux Italiens.

Les trois soirs de Justin furent les trois soirs de maître Jardy.

Le digne tabellion offrait cinquante francs par mois, et, au bout de l'année, un rappel de cinquante autres francs si ses deux fils étaient reçus en seconde.

Justin accepta; il s'engageait à forfait, moyennant cent francs par mois, à faire un miracle.

Il fut convenu que, dès le lendemain, maître Jardy enverrait ses deux fils.

La propreté de cette petite chambre de Justin avait surtout séduit le notaire.

Il avait répété deux fois :

— La charmante petite chambre que vous avez-là, monsieur Pierre-Justin Corby!...

En sa qualité de notaire, le magistrat de la rue de la Harpe ne faisait point grâce à ceux à qui il parlait d'un seul de leurs noms.

— La charmante petite chambre que vous avez là! Il faudra que j'en fasse arranger une pareille à madame Jardy.

Et qui avait arrangé cette petite chambre, si avenante, qu'elle séduisait jusqu'au notaire? Mina, l'ange de la gaieté!

Aussi, le notaire parti, Justin, sans s'apercevoir que la petite fille courait sur ses quinze ans, la prit-il dans ses bras, et l'embrassa-t-il de toute la force de ses lèvres en lui disant :

— Tu es mon bon génie, enfant! depuis que tu es entrée ici, le bonheur a fait son nid dans la maison.

Et il avait raison de dire cela, le brave jeune homme : c'était une véritable fée, un véritable génie, que cette petite fille avec sa baguette magique!

« Sa baguette magique? dira-t-on; vous ne nous en avez pas encore parlé. »

Au contraire, chers lecteurs! au contraire, lectrices amies! nous ne vous avons parlé que de cela.

Cette baguette magique, c'était la jeunesse!

XXI

Songe d'une nuit d'été.

C'était une nuit aussi fraîche que la journée avait été brûlante. Les oiseaux, qui, sans doute, étouffés par la chaleur du jour, avaient gardé la chambre dans leurs palais de verdure, commençaient à faire entendre la voix de leurs hérauts : le rossignol, la fauvette, le rouge-gorge; ils chantaient la belle nuit d'été aux brises fraîches! Des papillons de ténèbres, si grands, qu'ils semblaient des oiseaux; l'atropos, le paon, le sphinx du peuplier, voletaient sans bruit autour des arbres, avec des essaims innombrables de ces petits hannetons qui semblent les fils dégénérés des hannetons du mois de mai; et, mises en branle par le vent frais de l'est, les fleurs de la plaine, balancées sur leurs tiges, semblaient danser en l'honneur du Dieu qui créa la lune et les étoiles, ces doux et pâles soleils de l'obscurité. Les coquelicots s'enlaçaient aux bluets; les marguerites donnaient la main aux violettes; le myosotis aux yeux d'or regardait amoureusement couler le ruisseau. Oiseaux, papillons, fleurs célébraient la fête de la nature.

Assis ou plutôt couché parmi les blés, un jeune homme, la tête appuyée en arrière sur ses deux bras croisés, les yeux levés au ciel, semblait jouir avec délices de la sérénité ineffable de cette nuit d'été.

Sur le front de ce jeune homme étaient écrits en lettres de flamme les purs enchantements d'une récente félicité; on pouvait suivre sur son visage les traces encore visibles des joies de la veille, déjà amorties, effacées par l'invasion triomphante des joies du jour. Un passant indifférent eût seul pu croire que les rides de son front étaient creusées de-

puis peu, comme les sillons par la charrue dans une terre nouvellement labourée; un observateur, au contraire, eût reconnu bien vite que, dans ces sillons, arides à la première vue, germaient les plus vertes et les plus fraîches pensées de la jeunesse.

Ce jeune homme, c'était notre maître d'école...

Ou plutôt hâtons-nous de nous reprendre, et ne lui donnons plus ce nom, qui entraîne avec lui tout un cortége d'illusions meurtries. Non, ce n'était plus le maître d'école; non, ce n'était plus le violoncelliste éveillant l'âme de son grave instrument, et la forçant de gémir sur ses douleurs; non, ce n'était plus ce jeune homme vieux avant l'âge que nous avons vu si soucieux au milieu de sa triste famille; — c'était l'oiseau des champs, à qui le bonheur avait ouvert, en passant, la porte de sa cage, et qui savourait, dans l'air embaumé du soir, les fruits à peine éclos de sa liberté.

C'était, en un mot, celui que nous appelions encore dans notre avant-dernier chapitre *le malheureux Justin*.

Saluez-le, chers lecteurs, et lectrices amies, car il avait fait de rapides progrès sur la grande route du bonheur.

Comme un voyageur attardé, il avait vite reconquis le temps et le chemin qu'il avait perdus; il avait, tout courant, laissé derrière lui les longues années de son isolement. — Le chemin est si court de l'infortune au bonheur, qu'il avait, en six mois, pu oublier les soucis de sa vie entière!

Avait-il fait tout à coup fortune? quelque parent inconnu lui était-il arrivé des îles lointaines, exprès pour l'appeler *mon neveu*, et l'instituer son héritier? ou bien plutôt le travail, ce véritable oncle d'Amérique, qui donne toujours plus qu'on n'attend, lui avait-il créé ce doux loisir?

Ne devait-il pas, en ce jour, à cette heure, — c'était un jeudi, jour de bal, — ne devait-il pas être installé, les cheveux pendants comme les rameaux d'un saule, son instrument chanteur entre les genoux, dans l'orchestre du cabaret où nous lui avons vu demander humblement la place de contre-bassiste?

Que faisait-il donc là, couché dans les blés comme un berger de Virgile, un Tityre ou un Damætas, lorsque son devoir l'appelait ailleurs?

Non, son devoir ne l'appelait plus à l'orchestre : ses deux élèves avaient enjambé d'un pas triomphant l'abîme de la

troisième; il avait des leçons par-dessus la tête, des économies à acheter une maison, et il y avait déjà quelque chose comme trois ou quatre mois qu'il avait renoncé à faire sa partie dans cette symphonie discordante où la misère l'avait poussé.

Il était là où il devait être; nulle part il n'eût été mieux : cette place qu'il occupait sur la lisière de ce champ, la tête dans les blés, les pieds pendants au rebord de la route, par le clair de lune, au milieu d'une nuit, — cette place, c'était celle qu'occupait, cinq ans auparavant, la petite fille qui avait magiquement métamorphosé la pauvre maison du faubourg Saint-Jacques, et, innocente Médée, rajeuni notre héros; c'était la nuit anniversaire de sa rencontre avec Justin, et celui-ci remerciait Dieu en ce moment du trésor inappréciable qu'il lui avait envoyé.

On était au mois de juin de l'année 1826; la petite fille était devenue une grande et svelte jeune fille.

L'enfant venait d'entrer dans sa quinzième année..

C'était une belle ondine, pareille à celles qui se mirent dans les ruisseaux dont les cascades légères descendent du Taunus, et vont se jeter dans le Rhin. Elle avait de longs cheveux blonds comme l'or des blés, des yeux azurés comme les bluets au milieu desquels on l'avait trouvée couchée, des joues rouges comme les coquelicots tremblants sur sa tête au souffle virginal qui s'échappait de sa bouche.

On l'eût crue faite de toutes les fleurs des champs où elle avait passé la nuit cinq ans auparavant; c'était un bouquet de fleurs vivant, rose et frais.

Justin, de son côté, était presque devenu beau; nous avons déjà dit qu'il avait peu de chose à faire pour cela : à passer, par exemple, par le même chemin que le bonheur.

La conscience de sa félicité enlevait à son triste visage cet air froncé qui lui était habituel autrefois, et sa figure n'avait plus gardé de sa physionomie des jours néfastes que sa douceur et sa distinction.

Un jour, il s'était regardé dans son miroir, et ne s'était pas reconnu; il avait rougi en se trouvant beau, et, depuis ce temps, comprenant qu'il devenait beau parce que Mina était belle, il avait pris pour sa personne mille soins qui lui étaient étrangers jusque-là.

Et il y avait de quoi s'embellir, certainement, rien qu'au contact de cette adorable créature.

Quand ils s'en allaient promener le dimanche aux plaines de Montrouge, c'était un couple adorable à voir : lui blond, elle blonde ; elle rose, lui blanc ; le bras de la jeune fille enlacé comme une liane au bras du jeune homme, sa tête touchant presque son épaule, comme si elle eût voulu s'en faire un appui, c'était une harmonie délicieuse, un duo charmant !

On les regardait passer, — les bons cœurs, bien entendu, — avec ce plaisir naïf qu'on éprouve à suivre du regard des gens illustres ou heureux ; ceux qui les prenaient pour le frère et la sœur les admiraient ; ceux qui les prenaient pour deux fiancés les enviaient.

Ils avaient tous deux l'air si bon, si joyeux, si jeune ! à peine Justin, depuis qu'il était heureux, paraissait-il vingt-cinq ans ; sa jeunesse, dont il avait si peu profité, si mal joui, lui revenait à l'âge où il l'avait quittée, c'est-à-dire presque enfantine. Tous les petits garçons couraient à Mina, toutes les petites filles couraient à Justin, tous les pauvres leur tendaient indifféremment la main à l'un ou à l'autre.

Nous avons raconté, détail par détail, comment Mina, d'enfant, était devenue jeune fille ; comment Justin, de malheureux, était redevenu heureux ; suivons-les tous deux dans leur vie nouvelle.

L'éducation de l'enfant est faite : musique, dessin, histoire, littérature ancienne, littérature moderne, on lui a tout appris ; elle a tout retenu. C'est une jeune fille pleine de distinction, dont le sens moral a grandi dans cette terre féconde qu'on appelle la famille ; ses goûts sont simples comme ses habits ; sa robe du dimanche est le symbole de son âme : elle en a la la blancheur immaculée, et, fermée jusqu'ici aux désirs, comme le calice d'une fleur, elle attend, pour s'entr'ouvrir, ce soleil des jeunes filles qu'on appelle l'amour.

C'est une âme chaste dans un corps vierge.

Dans le cœur de Justin, comme dans une bonne terre que l'on n'a jamais ensemencée, un amour jeune et vigoureux vient d'éclore, élevant déjà ses rameaux vers le ciel.

Comment Justin s'aperçut-il qu'il était amoureux ?

Par une souffrance, — souffrance d'autant plus aiguë qu'il était déshabitué de souffrir.

C'était le jeudi de la Fête-Dieu qui venait de passer. A cette époque, où les hommes avaient encore permis à Dieu d'avoir une fête, plusieurs des rues de Paris, mais principalement celles des grands faubourgs, étaient jonchées de fleurs, et ressemblaient à des tapis étendus sous les pieds du prêtre qui portait le saint sacrement; en outre, les murs étaient tendus de draps ou de tapisseries, l'air était parfumé d'encens, les feuilles de roses volaient dans l'air lancées à pleines mains, les cloches des différentes paroisses sonnaient à toute volée. C'était un spectacle ravissant que de voir défiler sous le ciel radieux, pareilles aux théories de la Grèce, les jeunes filles en voile blanc qui suivaient la procession du clergé. Dans ce temps-là, où le gouvernement n'avait point parqué les étudiants dans les écoles de province, il y avait encore sur les toits des faubourgs, comme des nids d'hirondelles, des nuées de jeunes gens penchés aux fenêtres de leurs mansardes pour voir défiler le chaste et blanc troupeau.

Mina faisait partie du cortége; Justin, adossé près des grilles du Val-de-Grâce, l'attendait au passage.

Le cortége arriva.

Justin découvrit bientôt la jeune fille, qui, comme la plus haute et la plus belle fleur d'un bouquet, dominait de la tête toutes ses compagnes.

Il n'avait pas d'autre dessein, d'autre désir que de la regarder passer; cependant comme s'il eût été fatalement attiré de ce côté, il leva les yeux, et vit à une fenêtre un jeune homme dont les yeux ardents rayonnaient sur tout cet essaim de cygnes.

Ce jeune homme regardait-il l'une ou l'autre? Il sembla à Justin qu'il n'était venu là que pour Mina, et ne regardait que Mina. Une rougeur... nous nous trompons : une flamme monta au visage de Justin, et, à partir de ce moment, le pauvre maître d'école vit clair en lui-même.

Un serpent venait de le mordre au cœur; — mieux que cela : au cœur de son cœur! comme dit Hamlet.

Il était jaloux!

Justin cacha son visage entre ses mains, comme si la jeune fille, en passant devant lui, et en voyant la rougeur de son visage, en dût comprendre la cause.

De retour à la maison, il s'enferma dans sa chambre, et resta seul, pendant deux heures entières, à s'interroger.

Si, au bout de ces deux heures, l'amour qu'il avait pour la jeune fille ne lui était pas entièrement révélé, s'il hésitait encore à nommer le sentiment de son cœur, une révolution allait s'accomplir en lui qui ne devait lui laisser aucun doute.

Le soir, vers dix heures, après avoir vaqué aux derniers soins de la journée, Mina, comme d'habitude, descendit pour dire bonsoir à Justin, et lui tendre son front pour recevoir le baiser fraternel.

Ce soir-là, lorsque Mina entra dans la chambre, le corps du jeune homme frissonna des pieds à la tête, et une flamme passa sur son visage, pareille à celle qui courut sur le front de la jeune fille le jour où Justin la surprit l'archet à la main.

Il l'embrassa sur le front; mais, en l'embrassant, il devint pâle comme Mina le jour où elle chantait sa chanson dans la cour obscure, et où, surprise par sœur Céleste, elle avait cru commettre une profanation semblable à celle que l'on commet en parlant haut dans une église.

Le baiser qu'il lui donna lui sembla impie, illicite, plein de convoitise; il recula avec terreur, renversant sa chaise, et faillit tomber à terre, quand la jeune fille, le regardant avec des yeux inquiets, lui dit :

— Oh! comme tu es pâle, ce soir, frère Justin! Qu'as-tu donc? serais-tu malade?

Oh! oui, il était bien malade, le pauvre Justin!

Il était frappé au cœur d'un amour mortel.

A partir de ce jour de la Fête-Dieu, de cette heure où, à la procession, il s'était senti jaloux en voyant un regard hardi se fixer sur Mina, il parut étrange à tout le monde : il avait tout à coup des élans imprévus qui étonnaient la famille, des joies sans cause apparente qui l'épouvantaient; puis il retombait subitement dans des silences mornes et obstinés.

Lui, qu'on n'avait jamais entendu chanter, s'était, un beau jour, en montant de sa chambre à celle de sa mère, mis à parcourir toute la gamme, à jeter au vent toutes les notes du clavier humain.

Un autre jour, on l'avait rencontré gambadant par les rues comme un écolier en vacances.

Enfin, on le voyait s'enfermer dans sa chambre pendant des soirées entières sans que le moindre bruit y trahît sa présence; et, lorsque, indiscrètement, on regardait par le trou de la serrure, on le voyait tantôt assis et immobile comme

s'il était pétrifié, tantôt marchant et gesticulant comme s'il était fou,

Ces symptômes, et d'autres encore plus effrayants, furent remarqués par sœur Céleste et par mère Corby, tout aveugle qu'elle était.

Les deux femmes résolurent de s'en ouvrir au vieux professeur, qui était resté le Calchas des deux simples créatures, en même temps qu'il était le Mentor de Justin.

M. Müller, qui, depuis longtemps, avait surpris le secret du jeune homme, prit le parti d'en conférer avec lui.

Ils s'enfermèrent, un soir, tous les deux, et, comme un vieux médecin qui n'a pas même besoin de tâter le pouls de son malade pour apprécier la gravité du mal, le bon Müller alla droit au fait, et faillit renverser son élève quand, la porte à peine fermée, il l'aborda par ces mots :

— Justin, mon garçon, tu es amoureux fou de Mina !

XXII

Flagrant délit d'amour.

Justin resta atterré.

Ainsi ce secret qu'il avait enfoncé si profondément au dedans de lui-même, qu'il l'avait cru caché même à son vieil ami, son vieil ami le savait! et, si lui, qui n'habitait pas la maison, connaissait l'état de son cœur, la mère, la sœur, et qui sait? la jeune fille peut-être aussi en étaient-elles informées.

La certitude que son secret était dévoilé le troubla et l'abattit, et ce fut avec l'apparence d'un coupable que, le front baissé, la langue balbutiante, il répondit à M. Müller :

— C'est la vérité.

Le bon professeur le regarda, puis haussa les épaules.

— Allons, dit-il, relève la tête!

Justin releva la tête, soumis et rougissant comme un enfant.

— Regarde-moi, continua Müller.

Justin le regarda en balbutiant :

— Mon cher maître...

— Eh bien, mais, mon cher élève, reprit celui-ci, pourquoi donc n'en serais-tu pas amoureux?

— C'est que...

— Qui donc en serait amoureux sinon toi? Ce n'est pas moi, je suppose! Voyons, ne fais pas le niais plus longtemps... Qu'est-ce qui te chagrine donc dans cet amour, et pourquoi en fais-tu un mystère? N'es-tu pas d'âge à aimer, et pourrais-tu trouver, dans le monde entier, un plus digne objet de ton amour? Aime donc, mon garçon! aime comme tu as travaillé : aime avec honneur, avec passion, avec folie, si tu peux! On dit que c'est si bon d'aimer!

— Vous n'avez donc pas aimé, vous?

— Je n'ai jamais eu le temps... Il y a mille choses que tu ignores, et que l'amour t'expliquera, à ce que l'on assure. Avec le travail et l'amour, tout s'éclaircit autour de nous et en nous; on travaillait : on était fort; on aime : on devient bon.

Mais Justin, malgré les paroles paternelles de son vieil ami, secouait la tête, et ne répondait pas.

— Voyons, dit le professeur du ton de la plus profonde tendresse, et en lui prenant les mains, qui t'empêche de parler? qui te retient? à qui, si ce n'est à moi, confieras-tu les premières joies de ton cœur? n'avons-nous pas assez souffert et pleuré ensemble? où trouveras-tu un cœur plus sympathique que le mien, une oreille plus attentive que la mienne? Peut-être n'y vois-tu pas bien clair, dans ton cœur; en ce cas, débrouillons la chose à nous deux, redevenons plus jeunes de dix ans... Tu te souviens de nos promenades dans le parc de Versailles? Nous marchions la nuit, regardant le ciel, — et c'est toujours le ciel qu'on regarde, vois-tu, quand on désire ou qu'on craint quelque chose; — nous marchions donc, regardant le ciel, et nous tenant par la main. Un jour, tu me demandas : « Si je m'égarais dans ce bois, comment retrouverais-je mon chemin? » et je répondis : « Sois tranquille, jamais tu ne t'égareras avec moi! » Eh

bien, il en est de même aujourd'hui... Tiens, donne-moi la main, et faisons route ensemble; le cœur ne ressemble-t-il pas un peu au bois inextricable où nous marchions dans l'obscurité?... Tu es perdu : donne-moi la main, et, à nous deux, nous retrouverons le sentier!

Justin sauta au cou du vieux maître, et l'embrassa, les yeux ruisselants de larmes.

— Pleure, mon fils, pleure! dit le brave homme; de joie ou de douleur, il fait toujours bon pleurer : les larmes rafraîchissent le cœur, comme les pluies d'été les jours orageux du mois d'août; mais, après que tu auras pleuré, réjouis-toi, et parlons de tes espérances.

— Oh! mon bon maître! mon maître bien-aimé!...

— Eh bien, quoi?

— Si elle ne m'aimait pas, elle!

— Es-tu fou? demanda le vieillard; et pourquoi donc veux-tu qu'elle ne t'aime pas? C'est à son âge que le cœur chante sa première chanson; pourquoi le sien ne la chanterait-il pas pour toi, mon bon et digne fils?

— Ainsi, mon cher monsieur Müller, demanda le jeune homme, vous croyez qu'elle m'aime?

— J'en suis sûr, aussi vrai que tu es un honnête homme assez simple pour en douter.

— Mais c'est que je ne le lui ai jamais demandé.

— Et tu as eu grandement raison! est-ce que c'est une demande à faire? est-ce que nous, qui ne sommes que des amis, est-ce que nous avons eu besoin de nous dire l'un à l'autre que nous nous aimions? est-ce que cela ne se voit pas de reste?

— Oui, vous dites vrai, mon ami, elle m'aime!

— Je le crois bien! et c'est lui faire injure que d'en douter.

— Oh! mon bon et vénéré maître, si vous saviez combien cette assurance de votre part me rend heureux, si vous saviez combien je me trouve tout autre que je n'étais il y a un instant, rasséréné, transfiguré! j'en deviens, pour ainsi dire, plus cher à moi-même; j'ai de ma personne, je ne le dirai qu'à vous, mon ami, une opinion toute différente de celle que j'ai eue jusqu'ici : je m'aime en quelque sorte de me sentir aimé!

Et, en effet, vous rappelez-vous votre premier amour, vous qui me lisez? ne vous a-t-il pas semblé que vous éprouviez

quelque chose de plus tendre pour vous-même, après le premier aveu d'une femme? ne vous a-t-il pas semblé que vous étiez autre que vous-même, ou, mieux encore, que vous deveniez plus vous-même que vous ne l'aviez jamais été?

La conscience du bonheur rend orgueilleux; mais comme l'orgueil qu'on éprouve est expansif! comme on voudrait avoir des brassées de fleurs pour les jeter à pleines mains sur la tête de tous les hommes!

Ils causèrent ainsi longtemps, le jeune homme et le vieillard, le jeune homme brûlant, et le vieillard se réchauffant au feu de l'amour.

Et, cependant, parfois les éclairs de joie que lançaient les yeux du jeune homme étaient voilés par les nuages qui passaient sur son front.

Pendant une de ces éclipses :

— Hélas! dit-il, j'ai bientôt trente ans; elle en a seize à peine : je pourrais presque être son père. Ne craignez-vous pas, mon ami, que nous ne prenions la piété filiale, la tendresse fraternelle pour l'amour véritable?

— D'abord, répondit le vieillard, tu n'as pas encore trente ans, si j'ai bonne mémoire, et, eusses-tu trente ans accomplis, tu n'as pas l'air d'en avoir plus de vingt-cinq : tes cheveux blonds te rajeunissent de dix ans. Ne t'effarouche donc pas de ton âge; laisse même gagner à Mina sa seizième année, et jouis sans crainte et sans honte de ton amour. Tu l'as bien mérité, mon fils, par ta vertu exemplaire.

Et le vieillard embrassa Justin comme il eût fait effectivement de son fils.

Et il fut convenu entre les deux amis que, Mina n'ayant que quinze ans, on garderait encore le silence devant la mère, devant la sœur et devant la jeune fille.

La mère et la sœur n'auraient pas la force de garder le secret, et il répugnait aux deux amis d'éveiller dans l'âme candide de la jeune fille ces désirs bondissant dans le cœur de Justin comme des chevaux nouveau-nés.

On se promit seulement d'en parler le plus souvent possible seul à seul, entre soi.

Aussi avec quelle précaution les deux amis fermaient-ils la porte, de peur que le secret, pareil à un parfum, ne s'échappât de la chambre, et ne montât jusqu'à l'appartement des femmes!

Les soirs où le vieux maître revenait, tout allait bien ; à dix heures, heure à laquelle on se couchait invariablement au premier étage, on se séparait des femmes, puis l'on descendait, et plus d'une fois M. Müller s'aperçut qu'il s'était attardé jusqu'à l'heure insolite de minuit à écouter, pour la centième fois, le récit des impressions amoureuses du jeune homme.

Mais, quand il n'était pas là, le cher professeur, avec qui Justin pouvait-il parler d'elle ? sur quoi pouvait-il répandre les trésors de sa joie intime ?

Oh ! s'il eût osé en causer avec son violoncelle !

Parfois il tirait cet ami, muet depuis si longtemps, non-seulement de son armoire, mais encore de sa caisse ; il le pressait contre son cœur, le serrait entre ses genoux, faisait glisser ses doigts dans toute la longueur du manche, et, silencieusement, passait sur les cordes l'archet suspendu.

Alors, il souriait ; car, avec l'oreille de l'imagination, il entendait tout ce que lui eût dit le violoncelle s'il lui eût été permis de parler.

D'autres fois, ce dialogue muet ne lui suffisait pas ; alors, par les belles nuits d'été, il sortait doucement, tirait les verrous de la porte de la rue, gagnait la barrière, et, avide de bruit, de solitude et de mouvement, s'en allait par la plaine, récitant à la brise, la nocturne amie de l'amour et du malheur, les plus belles strophes des poëtes grecs et latins qui ont chanté l'amour.

C'est par une de ces nuits, anniversaire de sa rencontre avec la jeune fille, qu'il s'en était allé s'étendre dans les blés, les bluets et les coquelicots, parmi lesquels nous l'avons découvert au commencement du précédent chapitre.

Ce soir-là, c'était une solennité, un soir de fête ; il n'était là, comme nous l'avons dit, que pour rendre grâce au Seigneur de l'ange qu'il lui avait envoyé.

Aussi, après avoir passé une heure ou deux dans les blés, comme neuf heures et demie seulement sonnaient à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, lui passa-t-il à l'esprit qu'il avait encore le temps de revenir à la maison, et de dire bonsoir à Mina avant qu'elle fût couchée.

Il se mit aussitôt à ouvrir le compas de ses grandes jambes, et revint tout courant pour rentrer chez lui.

A la porte, il trouva un gamin d'une douzaine d'années

qui l'attendait; un de ces enfants de Paris dont, trois ans plus tard, Barbier, le grand poëte de 1830, devait faire le portrait.

L'enfant l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-il, voilà votre mouchoir, que vous aviez perdu.

— Comment! mon mouchoir?

— Oui, il est tombé de votre poche, quand vous êtes sorti, il y a deux heures.

— Et tu l'as trouvé?...

— Oui.

— Pourquoi ne l'as-tu pas rendu tout de suite?

— Je n'étais pas bien sûr que ce fût à vous; il passait plusieurs messieurs en même temps. J'ai crié : « Ohé! qui est-ce qui perd son mouchoir? » On m'a dit : « Tiens, c'est à ce monsieur qui est là-bas, là-bas! » Vous étiez déjà à un quart de lieue. « Bon! ai-je dit, j'aime mieux l'attendre que de courir après lui... Reviendra-t-il, ce monsieur? — Certainement. — Où demeure-t-il? — Il demeure là. — Quel est-il? — C'est l'amoureux de la petite. — Et, la petite, où demeure-t-elle? — Elle demeure chez lui. — Ah! bon! ai-je dit, s'il est l'amoureux de la petite, et si la petite demeure chez lui, il ne tardera pas à revenir. » Et je vous ai attendu; j'ai bien fait, puisque vous voilà... Eh bien, vous ne prenez pas votre mouchoir?

— Si fait, mon petit ami, dit Justin, et voici pour ta peine.

Et il donna dix sous à l'enfant.

— Bon! une pièce blanche, dit celui-ci; je vais la changer : la vieille me la prendrait tout entière, au lieu qu'avec dix sous de sous, je lui en donnerai cinq, et je garderai les cinq autres.

L'enfant fit quelques pas, tandis que Justin pensif introduisait d'une main tremblante la clef dans la serrure; mais, revenant sur ses pas :

— Dites-donc, monsieur, demanda l'enfant en le tirant par sa redingote.

— Quoi?

— Si vous voulez savoir si elle vous aime...

— Qui?

— La petite donc, votre amoureuse.

— Eh bien?

— Il faut venir trouver la vieille, rue Triperet, nº 11. D'ailleurs, si vous oubliez le numéro, elle est connue dans toute la rue; demandez la Brocante, tout le monde vous enseignera son logement. Elle vous fera le grand jeu pour vingt sous.

Mais Justin n'écoutait plus; il ouvrit la porte, et la referma au nez de l'enfant, qui s'en alla chez l'épicier changer sa pièce de dix sous pour dix sous de sous, ou plutôt pour neuf sous et demi; car, à titre de courtage sans doute, il acheta pour deux liards de mélasse.

Puis il reprit au galop le chemin de la rue Triperet.

Quant à Justin, au lieu de monter chez les femmes, et d'achever sa soirée en famille, il rentra chez lui, s'enferma, se jeta sur un fauteuil, et y demeura immobile et le cœur rempli des plus sombres pressentiments.

Son amour n'était plus à lui; son secret était aux mains de tout le monde.

Il était, pour tout le faubourg Saint-Jacques, *l'amoureux de la petite!*

XXIII

Les moschites.

Il y a dans l'Inde, mais particulièrement à Korrah, un insecte immonde, sorte de moucheron nommé moschite, dont la piqûre est des plus dangereuses; il ne se contente pas de sucer le sang comme le zinzaro, ou de piquer avec un dard comme la guêpe : il dépose, dans le trou qu'il a fait à la chair de sa victime, un petit œuf qui en trois jours éclôt, donne naissance à un ver, lequel en engendre incontinent une quantité d'autres qui vous dévorent tout vivant!

Le plus souvent, on en meurt en douze ou treize jours.

Pour prévenir cet accident, il faut, dès que l'on se sent piqué, étendre sur la plaie, débridée d'un coup de bistouri, une feuille de tabac mâché.

Il existe tout autour de nous, en Europe, en France, à Paris, sous une autre forme, il est vrai, mais plus dangereux encore, des insectes dans le genre des moschites de Korrah : ce sont les voisins.

Plus dangereux, nous l'avons dit; car on sait quel baume appliquer sur la blessure faite par le moucheron, tandis que les blessures faites par les voisins sont mortelles.

Le voisin est sans pitié, sans cœur, sans entrailles : il entre chez vous par la porte, si vous laissez la porte ouverte; par la fenêtre, si vous laissez la fenêtre ouverte; par le trou de la serrure, si vous fermez la fenêtre. Il vous dérobe vos secrets avec la même effronterie que le plus fieffé voleur de nuit vous dérobe votre argent; il y a, toutefois, entre les voisins et les voleurs, une différence toute à l'avantage du voleur : c'est que le voleur risque sa vie au moins, tandis que le voisin risque la vie des autres.

On se contenterait de gémir, et l'on se résignerait à ce fléau, comme l'Inde se résigne au choléra, comme l'Égypte se résigne à la peste, comme les Anglais se résignent au brouillard, s'il était démontré en histoire naturelle que cette infirmité qu'on appelle le voisinage fût inhérente à l'espèce entière; mais point du tout : elle est particulière à ce pays privilégié qui se nomme la France; partout, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, on a le respect des autres, ayant le respect de soi-même.

Dans notre France seule, enfermé dans sa chambre, porte close, volets tirés, on sent autour de soi l'œil et l'oreille du voisin.

Ce n'est pas qu'il vous veuille précisément du mal; non : — alors, il deviendrait justiciable du code pénal; souvent même, quand il vous fait du mal, c'est malgré lui, quoiqu'il vous en fasse toujours; — non : il veut voir simplement ce qui se passe chez vous; vous lui devez compte de ce qui se dit, de ce qui se fait dans votre intérieur; vous êtes son débiteur naturel; il est créancier de votre bonheur.

A cela près, tous ces gens-là sont, si vous voulez, honnêtes : ils observent les lois portées au bulletin; ils se soumettent rigoureusement à toutes les ordonnances de police; ils

payent recta leurs impôts, balayent le seuil de leur boutique en hiver, arrosent la devanture de leur magasin l'été, tiennent prête une corde à puits neuve en cas d'incendie, vont le dimanche à l'église, le lundi au théâtre, montent leur garde une fois par mois, se conduisent enfin comme tout le monde, oubliant, toutefois, que, la discrétion étant une sublime vertu, la curiosité est naturellement un vice monstrueux.

Aussi, nous ne désespérons pas de voir, d'ici à quelques années, — cela commence déjà, — la population intelligente de Paris déserter ces casernes qu'on appelle les maisons à quatre étages, et, les chemins de fer aidant, se confiner, sur un rayon de dix lieues tout autour de Paris, dans des habitations particulières où les faiblesses des uns seront cachées, et où les vertus des autres seront à l'abri du soupçon.

Ce mot que le gamin venait de prononcer : *l'amoureux de la petite*, n'était pas, au reste, le premier de ce genre qui eût frappé les oreilles de Justin.

Plus d'une fois, lorsqu'il passait dans le faubourg, donnant le bras à la jeune fille, il avait remarqué dans les yeux des voisins des regards ironiques, et sur leurs lèvres des sourires équivoques.

Cette belle fille au bras de ce jeune homme, sortant avec lui, quand ce n'était ni son mari ni son frère, n'y avait-il point là à mordre, et n'était-ce pas tenter les dents les moins incisives du faubourg ?

On l'avait connue enfant, il est vrai; mais, oubliant tout à coup qu'on l'avait vue grandir peu à peu, on ne voulait plus la prendre que pour ce qu'elle était, c'est-à-dire pour une grande demoiselle bonne à marier, et qui ne se mariait pas.

On chercha de toutes façons à trouver la cause de ce double célibat; on oublia qu'il n'y avait pas de temps de perdu, puisque Mina avait quinze ans et demi à peine; on pensa qu'il y avait quelque secret là-dessous; les plus curieux, ainsi que des oiseaux pillards, s'abattirent sur la famille pour lui voler son secret; ils furent doucement repoussés; on fut réduit aux conjectures; des conjectures, on passa aux bavardages, aux cancans. Enfin, la calomnie s'en mêla, battit le seuil de la paisible maison, monta de degrés en degrés, et l'envahit complétement.

La vie ainsi n'était plus possible. Justin songea bien a déménager; mais quitter le quartier, c'était courir la chance d'en retrouver un pire, c'était donner raison à la méchanceté des voisins; et puis, au fond, était-ce facile de quitter cette maison où l'on avait vécu si heureux et si misérable à la fois? n'était-ce pas une part de soi-même qu'on allait rejeter ainsi loin de soi? la vie entière de ces quatre personnes n'était-elle pas écrite en caractères ineffaçables sur les murs de ces deux étages?

Non, c'était plus que difficile : c'était impossible!

On renonça donc à quitter la maison; mais, comme il fallait prendre un parti, qu'on ne pouvait pas couper d'un seul coup de rasoir toutes les mauvaises langues du quartier, on résolut de consulter le vieux professeur.

Au reste, c'était toujours là qu'on arrivait dans les situations désespérées.

M. Müller vint à l'heure accoutumée; on laissa la jeune fille dans l'appartement du haut; la mère descendit, pour cette fois, dans la chambre de son fils, et, tous les quatre réunis, M. Müller, la mère, la sœur et le jeune homme, on tint un conseil de famille.

L'avis du vieux professeur fut bien simple :

— Publiez les bans demain, et mariez les enfants dans quinze jours.

Justin jeta un cri de joie.

Cet avis de Müller répondait au vœu de son cœur.

En effet, un mariage faisait taire à l'instant même tous les soupçons. Il n'y avait donc pas à hésiter; il était inutile de chercher un autre moyen : celui-là était le vrai, le bon, le seul.

On eût pris ce parti si la mère n'eût pas étendu la main.

— Un instant! dit-elle, je n'ai qu'une objection à faire, mais elle est grave.

— Laquelle? demanda Justin en pâlissant.

— Il n'y a pas d'objection, dit le vieux professeur.

— Si fait, monsieur Müller, répondit madame Corby, il y en a une.

— Laquelle? Voyons!

— Dites, ma mère! murmura Justin d'une voix tremblante.

— On ne connaît pas les parents de Mina.

— Raison de plus pour qu'elle dispose d'elle-même, puisqu'elle ne dépend que d'elle seule, dit le vieux professeur.

— Puis, hasarda timidement Céleste, les parents de Mina ont renoncé à elle, du jour où ils ont cessé de payer la rente qu'ils s'étaient engagés à servir à la mère Boivin.

Cette observation, faite presque à voix basse, par une bouche craintive, parut, cependant, excellente à Justin.

— Mais oui ! s'écria-t-il, Céleste a raison.

— Je crois bien qu'elle a raison ! dit le professeur.

— Elle pourrait, en effet, n'avoir pas tort, dit madame Corby, et je vais proposer un terme moyen qui, je l'espère, satisfera tout le monde.

— Dites, ma mère ! fit Justin ; nous savons tous que vous êtes la sagesse descendue sur la terre.

— Les lois ne permettent de se marier qu'à quinze ans et cinq mois ; si vous vous mariez tout de suite, vous aurez l'air de n'avoir attendu que le moment où la loi permettait le mariage, et d'avoir profité de son bénéfice avec une promptitude dont l'intention peut être mal interprétée.

— Ça, c'est vrai, Justin, murmura le professeur.

Justin soupira.

Il n'avait, en effet, rien à répondre.

— Dans sept mois, le 5 février prochain, Mina aura seize ans, c'est presque l'âge de raison pour une femme ; il est important, mon fils, que l'on sache bien que Mina s'est donnée : en l'épousant aujourd'hui, tu aurais l'air de l'avoir prise.

— Alors ?... murmura Justin tout tremblant de joie.

— Alors, comme le curé de la Bouille représente, à l'heure qu'il est, le tuteur de Mina, tu te pourvoiras d'avance du consentement de ce digne prêtre, et, le 6 février prochain, Mina sera ta femme.

— Oh ! ma mère ! ma bonne mère ! s'écria Justin en tombant aux genoux de sa mère, en la serrant sur son cœur, et en couvrant son visage de baisers.

— Mais, en attendant ? .. demanda Céleste.

— Oui, dit le professeur, en attendant, les bavardages, les cancans, les calomnies iront leur train !

— Aussi faudrait-il aviser à mettre Mina quelque part pendant ces sept mois-là.

— Quelque part, ma mère ! mais où voulez-vous donc que nous la mettions, la pauvre enfant ?

— Dans un pensionnat quelconque, peu importe où, pourvu qu'elle ne reste pas ici.

— Je ne connais personne à qui je consente à confier Mina, s'écria Justin.

— Attendez donc, attendez donc, dit le bon professeur, j'ai votre affaire, moi.

— En vérité, mon cher monsieur Müller? dit madame Corby en tendant la main à la voix du vieux professeur plutôt qu'au vieux professeur lui-même, qu'elle ne voyait pas.

— Qu'avez-vous en vue, et qu'allez-vous nous proposer? demanda Justin avec un ton d'impatience marquée.

— Ce que je vais vous proposer, mon cher Justin? La seule chose proposable, pardieu! qu'il y ait dans la circonstance difficile où nous nous trouvons. J'ai, à Versailles, une vieille amie de trente ans, la seule femme que j'eusse aimée peut-être, ajouta le bon professeur avec un soupir, si j'en eusse eu le temps; elle tient justement un pensionnat de jeunes filles : Mina restera chez elle pendant ces sept mois, et, une fois par semaine..., eh bien, une fois par semaine, tu iras lui faire ta visite au parloir. — Cela te va-t-il, mon garçon?

— Dame, dit Justin, il faut bien que cela m'aille.

— Morbleu! comme tu deviens difficile! il y a six mois, tu eusses accepté la chose à belles baisemains.

— Et je l'accepte encore avec reconnaissance, mon bon et cher ami, dit Justin en tendant les deux mains à M. Müller.

— Et, vous, que dites-vous, chère madame Corby? demanda le professeur.

— Je dis que, dès demain, il faut que vous alliez à Versailles avec Justin, cher monsieur Müller.

Sur quoi, l'on se sépara en se donnant rendez-vous rue de Rivoli, à la station où l'on prenait, à cette époque-là, les *gondoles*, seules voitures qui, avec les coucous de la place Louis XV, fissent le transport des voyageurs de Paris à Versailles.

Au bout d'un quart d'heure de conversation avec la maîtresse du pensionnat, le jeune homme s'aperçut que Müller n'avait aucunement exagéré les solides vertus de sa vieille amie.

En apprenant l'intérêt que Müller portait à sa future pensionnaire, l'excellente femme offrit de prendre la jeune fille pour le seul prix de sa nourriture, et l'on convint de la lui amener le dimanche suivant.

Les deux amis sortirent du pensionnat, enchantés de la

maîtresse de pension, et s'en revinrent à pied par les bois de Versailles, si remplis pour eux d'ineffables souvenirs.

Nous avons dit qu'on n'avait, à l'endroit de Mina, rien laissé transpercer de ce complot de famille; la pauvre enfant n'en savait donc pas le premier mot. Elle avait bien entendu quelques chuchotements; elle avait bien vu les uns et les autres se lancer certains regards dont elle ne comprenait pas entièrement l'expression; elle sentait vaguement qu'un mystère planait autour d'elle; elle le flairait, pour ainsi dire, mais sans en pouvoir trouver les traces.

Cette nouvelle vint donc la frapper, un matin, comme un coup de foudre. Elle n'avait jamais pensé que sa vie pût changer, tant elle s'était fait de cette vie une douce habitude; de même que le mur de la cour était tout son horizon, sa vie dans la famille de Justin était tout son avenir; il ne lui était point venu à l'idée qu'elle pût avoir ou un autre avenir ou un autre horizon; elle fermait volontairement les yeux à sa destinée, ne songeant à rien autre chose, quand les feuilles tombaient, sinon que l'hiver était proche, ne voyant autre chose, quand les feuilles revenaient, que le retour du printemps.

Un jour, la mère lui avait demandé :

— Que deviendras-tu après ma mort, mon enfant?

— Je vous suivrai, avait répondu Mina en souriant; ne faut-il pas quelqu'un qui vous serve au ciel comme sur la terre?

— Au ciel, avait répondu la mère, j'aurai autour de moi tous les anges du paradis.

— C'est vrai, avait répondu Mina; mais ils n'ont pas, comme moi, vécu cinq ans avec vous.

Et, de même qu'il lui avait paru impossible de quitter jamais la pauvre aveugle, de même il lui paraissait impossible de quitter jamais la maison. Ce fut donc avec un profond chagrin qu'elle accueillit la nouvelle de ce brusque départ; on ne lui en expliquait d'abord les causes que très-imparfaitement; elle était si naïve, qu'elle ne savait point comprendre que l'on pût médire de ses sorties; elle était si chaste, qu'elle ignorait les conséquences que l'on pouvait tirer de sa cohabitation avec un jeune homme.

Elle eût candidement couché dans sa chambre, sans même songer que quelqu'un pouvait y trouver à redire.

On eut beau lui faire entendre que c'était un usage ayant force de loi, qu'une jeune fille de seize ans ne devait plus demeurer dans la même maison qu'un jeune homme; malgré l'avis de la mère et de la sœur, malgré l'opinion du vieux professeur lui-même, elle n'en voulut rien croire, et elle n'accepta jamais cet étrange principe qu'on pût se formaliser de voir Justin habiter avec elle, puisqu'on ne se formalisait pas qu'il habitât avec Céleste.

C'était donc le cœur serré et les yeux pleins de larmes qu'elle allait quitter cette triste maison, devenue pour elle le paradis de son bonheur.

XXIV

Le pensionnat.

Le premier jeudi du mois de juillet de l'année 1826, Justin, accompagné de son vieux maître, la conduisit à Versailles.

Tout le long de la route, la jeune fille ne desserra point les dents; elle était pâle et morne, et levait à peine les yeux autour d'elle.

Un moment, Justin, en la voyant si triste, sentit le cœur lui faillir, et songea, bravant tous les commérages du quartier, à la ramener à la maison.

Il fit part de son intention à M. Müller.

Mais, soit que le vieux professeur comprît l'intérêt égoïste qui dictait, malgré lui, les paroles de Justin, soit que, moins intéressé que le jeune homme dans la question, et ayant sa conscience plus libre pour agir, il fût déterminé à aller jusqu'au bout, M. Müller tint bon, et fit reproche à Justin de sa faiblesse dangereuse.

On arriva au pensionnat.

L'innocent que l'on conduit à l'échafaud n'a pas un visage

plus consterné en arrivant sur la place de l'exécution, et en apercevant l'instrument de supplice, que celui de la pauvre Mina en voyant les grands murs de pierre qui entouraient la pension, et la grille de fer qui y donnait entrée.

Ces murs étaient pourtant couverts de lierre, et surmontés de clématites; les lances de cette grille étaient cependant dorées.

Madame de Staël, en face du lac de Genève, regrettait son ruisseau de la rue Saint-Honoré.

La pauvre Mina, en face d'un palais, eût regretté sa triste maison du faubourg Saint-Jacques.

Elle regarda ses deux compagnons de route avec ses deux yeux inondés de larmes.

Mon Dieu! quel douloureux regard! il fallait vraiment que les deux hommes eussent des cœurs faits de pierre comme les murailles de ce pensionnat pour ne pas se fondre devant ces beaux yeux suppliants.

Elle les regarda ainsi tous deux longuement, profondément, allant de l'un à l'autre, ne sachant plus, à cette heure suprême, auquel elle devait s'adresser, de celui qu'elle considérait comme son père ou de celui qu'elle appelait son frère.

Justin allait faiblir; il avait détourné les yeux pour éviter la blessure dont ce regard lui transperçait le cœur.

Müller lui prit la main, la lui serra avec force; ce serrement de main équivalait à ces mots : « Courage, garçon! j'ai grande envie de pleurer, moi aussi, et la preuve, c'est que j'étouffe; mais, tu le vois, je me contiens. Courage! si nous nous attendrissons devant elle, nous sommes perdus! tâchons donc de demeurer forts; nous pleurerons ensemble au retour. »

Voilà les mille choses que signifiait ce simple serrement de main du vieux professeur.

On conduisit Mina à la maîtresse de pension, qui la reçut dans ses bras, et l'embrassa bien plus comme une fille que comme une pensionnaire.

Hélas! ce baiser maternel attrista Mina, au lieu de la rasséréner.

C'était donc ainsi qu'était le monde? une étrangère avait donc le droit de vous embrasser comme une mère? Elle se rappela son premier réveil dans la chambre de la sœur : le papier de la chambre de la maîtresse de pension était à peu près pareil à celui de la chambre de Céleste.

Tous les souvenirs de ses premières heures de solitude lui revinrent à l'esprit; elle se sentit plus seule et plus abandonnée que jamais.

Justin l'embrassa sur le front; le vieux professeur lui baisa les deux joues, et, cinq minutes après, la pauvre Mina entendit se refermer la porte du pensionnat, avec ce serrement de cœur du prisonnier qui entend tirer sur lui les verrous de son cachot.

La maîtresse de pension la fit asseoir près d'elle, lui prit les mains, et essaya de la consoler, devinant bien plus qu'elle ne lisait sur le visage de la jeune fille les traces d'un profond chagrin.

Mais, au lieu de l'adoucir, ces banales consolations ne firent que l'irriter : elle demanda à être conduite dans la chambre qu'on lui destinait; car il avait été convenu, entre la maîtresse de pension et les deux amis, qu'on lui donnerait une chambre particulière, pour lui épargner les ennuis du dortoir commun.

On fit donc selon son désir, et on la conduisit à sa chambre. C'était un véritable boudoir de pensionnaire, trop coquet pour une nonne, pas assez pour une jeune fille du monde; le papier perse à fleurs bleues rappelait celui que Mina avait fait poser dans la chambre de Justin; une pendule posée sur la cheminée, entre deux vases d'albâtre contenant des fleurs artificielles, représentait Paul faisant passer le torrent à Virginie; une gravure du martyre de sainte Julie, patronne de la maîtresse de pension, ornait la muraille, ou plutôt, à notre avis, la tachait de son cadre noir; six chaises légères en bambou et en paille de couleurs différentes, une couchette à rideaux de perse bleue tombant d'un baldaquin, un piano entre la fenêtre et la cheminée, un ou deux petits meubles de goût simple complétaient l'ameublement de la chambre, dont, à la rigueur, eût pu se se contenter une jeune fille plus habituée que Mina au luxe et au confort.

L'enfant, du reste, fut frappée elle-même de la sérénité que l'on respirait dans cette chambre; solitude pour solitude, encore la valait-il mieux fleurie et parfumée.

Fleurie et parfumée était le mot : par la fenêtre entr'ouverte, la vue s'étendait sur d'immenses jardins pleins d'arbres et de fleurs.

Tout à coup, Mina entendit de grands cris joyeux presque au-dessous d'elle.

Elle alla à la fenêtre.

C'était l'heure de la récréation, et une trentaine de petites filles se précipitaient dans la cour, pour employer cette heure, rayon de soleil entre la double nuit des classes, le plus joyeusement possible.

La cour était sablée, plantée de tilleuls et de sycomores.

A travers le feuillage des arbres, comme à travers un voile mouvant, Mina voyait courir, jouer, sauter, danser de toutes façons la bruyante troupe.

Les grandes se promenaient deux par deux, dans les coins les plus retirés. De quoi parlaient ces cœurs et ces lèvres de quatorze ans?

Oh! comme elle aussi demandait une compagne à qui dire le secret de son cœur, dont son frère Justin n'avait pas voulu?

Et, cependant, les rires éclatants, les cris joyeux des petites filles agirent sur elle tout autrement que les condoléances de la vieille amie du professeur; elle repassa tous les souvenirs de ses premières années; elle revit la petite maison de la Bouille, la mère Boivin, la vache blanche et noire, qui donnait de si bon lait, qu'elle n'en avait jamais bu de pareil; son bon curé, qui avait soixante-quatre ans, quand elle l'avait quitté, et qui devait en avoir soixante et dix maintenant. Elle songea, de cette fenêtre où elle était, que beaucoup de ces jeunes filles riches qu'elle voyait se promener et causer dans des coins eussent été trop heureuses d'occuper ainsi qu'elle une chambre retirée dans cette aristocratique maison; enfin, elle songea aux braves gens qui l'avaient recueillie, pauvre, errante, orpheline; qui l'avaient conduite à cette éducation, élevée à ce rang; elle songea à la sainte mère Corby, à la bonne sœur Céleste, a l'excellent professeur, et surtout à Justin! à Justin, dont elle avait vu les larmes, dont elle avait senti trembler la main, et qui lui avait murmuré d'une voix si tendre, tout en posant ses lèvres sur son front : « Courage, ma Mina chérie! six mois sont bientôt passés. »

Alors... alors, elle trouva ses regrets égoïstes, sa tristesse ingrate; alors, elle regarda autour d'elle, vit de l'encre, une plume et du papier, prit tout cela à deux mains, et alla s'asseoir à la table, où elle écrivit à la famille du faubourg Saint-

Jacques une adorable lettre de remerciments et de bénédictions.

Il était temps que cette lettre arrivât; le pauvre Justin était au bout de ses forces; et il ne fallait pas moins que ce souvenir de la jeune fille pour le tirer de la langueur où l'avait jeté ce triste départ.

Hélas! quel sombre voyage ils avaient fait au retour, son vieil ami et lui!

Ils étaient revenus à pied, croyant trouver une distraction dans ce riant chemin, sûrs au moins d'y trouver la solitude.

Ils n'avaient pas échangé une parole; on eût dit deux proscrits fuyant au hasard, sans connaître le but de leur course.

M. Müller, qui avait été le plus fort en face de la jeune fille, était redevenu faible en face de Justin.

A moitié route de Versailles à Paris, il avait demandé à son élève le courage que lui-même avait promis de lui donner.

Quand on rentra à la maison, ce fut une scène de désolation; la soirée qui suivit, une soirée de deuil.

Mina fût partie pour toujours, Mina eût été en danger de perdre la vie, Mina fût morte, qu'on ne l'eût pas pleurée et regrettée plus qu'on ne la pleurait et ne la regrettait, vivante, et à cinq lieues de Paris.

Le vieillard crut avoir retrouvé devant les femmes le courage qu'il avait perdu devant Justin, et essaya de les consoler; mais il y avait mauvaise grâce : il sentait qu'il touchait à faux, et qu'il parlait contre sa conscience, contre son cœur; il éclata et confondit ses larmes avec celles de la famille.

Oui, de la famille, car Mina était bel et bien de la famille.

On l'accusa, alors, de n'avoir pas assez mûri son projet en éloignant ainsi la jeune fille, d'en avoir hâté l'exécution trop légèrement, d'avoir précipité le départ quand rien ne menaçait encore, et quand, d'ailleurs, on eût pu mettre l'orpheline dans un pensionnat de Paris où l'on eût été la voir tous les jours; on le rendit responsable des suites de l'événement; chacun crut enfin alléger sa part du malheur général en en rendant coupable le bon M. Müller.

L'excellent homme écouta toutes ces tardives récriminations, endossa tous ces reproches avec un héroïsme surhu-

main, et partit, comme le bouc émissaire, chargé des iniquités de la tribu.

Une fois M. Müller sorti, une fois ces trois pauvres êtres demeurés seuls, la mélancolie monotone des premières années s'abattit sur leur tête, et, comme la chauve-souris nocturne et funéraire, étendit ses ailes de crêpe et plana silencieusement autour d'eux!

Et, en effet, l'enfant joyeux parti, les murs reprenaient leurs sombres teintes; l'oiseau chanteur envolé, la cage était triste.

Tout dans l'appartement parlait de Mina pour dire : « Elle était ici; elle n'y est plus! »

La mère!

La mère, qui l'avait jour et nuit sous la main, qui n'avait pas même besoin d'appeler pour entendre accourir l'enfant; la mère, qui, depuis six ans, pour soulager sa fille malade, avait chargé la petite Mina de la direction de la maison, s'en rapportant à elle plus qu'à sa propre fille, la mère avait le cœur navré en songeant que ce fragile roseau sur lequel elle avait appuyé sa vieillesse allait manquer à sa main.

La sœur!

La sœur, cette créature chétive qui ne pouvait s'endormir le soir, sans entendre la voix de ce charmant petit être dont la venue lui avait fait aimer quelque chose au monde en dehors de son frère et de sa mère, et fait reprendre quelque goût à la vie; la sœur, qui oubliait les biens que Dieu lui refusait en souvenir des joies qu'il donnait aux autres; la sœur, elle aussi, était habituée à voir tourner, courir, marcher, s'agiter autour d'elle, presque toujours assise et immobile, ce salpêtre enflammé qu'on appelle un enfant.

Et le frère!

Le pauvre Justin, redevenu le triste maître d'école, n'était-ce pas lui qui souffrait le plus de cette triste absence?

Quand il était rentré dans sa chambre, — cette chambre que Jean Robert et Salvator avaient trouvée si virginale et si proprette, — il n'avait vu que les anciennes murailles nues, que la cheminée vide, que le grand tableau noir, symbole funèbre de ses joies éteintes, de ses illusions envolées.

Il s'était jeté tout habillé sur son lit, et il avait sangloté toutes ses larmes, comprimées par la présence de la famille.

Eh quoi! cette petite fille, oiseau du matin, moitié rossi-

gnol, moitié alouette, dont la chanson l'éveillait tous les jours à la même heure; cet ange qui, tous les soirs, avant de fermer ses ailes, venait lui tendre son front blanc, il n'allait plus le voir, il n'allait plus l'entendre! Mon Dieu! mon Dieu!

Quelle nuit il passa, et quel lendemain sombre suivit cette sombre nuit!

Heureusement, comme nous l'avons dit plus haut, la lettre de la jeune fille arriva; c'était une action de grâces en trois pages, un cantique ravissant.

Elle demandait pardon de son absence à la famille, comme si elle eût été, elle qu'on avait traînée de force à Versailles, la seule cause de son départ.

Elle les remerciait de tout le bien qu'elle avait reçu d'eux, comme si le bien, ce n'était pas elle qui le leur eût donné!

Enfin, c'étaient les pensées d'un ange, écrites par la main d'un enfant.

Tout cela consola un peu le pauvre Justin.

Puis, comme il avait dit à la jeune fille, l'espérance lui disait à lui : « Courage! six mois sont bientôt passés. »

Et, cependant, qui sait quels événements peuvent, dans l'espace de six mois, tomber de la main entr'ouverte de la Destinée?

XXV

Où il est question des sauvages du faubourg Saint-Jacques.

Chacun reprit peu à peu son petit train de vie accoutumé : Justin, sa mère et sa sœur s'enlacèrent tous les trois de la même chaîne qui les rivait autrefois les uns aux autres, et ils recommencèrent à traîner le boulet de leur lourde existence.

Seulement, c'était une vie encore plus triste, s'il était possible, que leur vie première; car la monotonie de leur vie présente s'augmentait de toutes les joies perdues de leur vie passée.

La fin de l'été s'écoula donc bien lentement, à compter les jours qui les séparaient encore du retour de la jeune fille.

Ce retour, nous l'avons dit, était fixé au 5 février 1827.

Le mariage devait avoir lieu le lendemain.

On avait écrit au bon curé de la Bouille pour lui demander à la fois sa permission et sa bénédiction.

Il avait envoyé la permission, et avait dit qu'il ferait tout au monde, le moment arrivé, pour apporter la bénédiction lui-même.

C'était donc le 6 février que Justin serait le plus heureux des hommes.

Aussi fut-ce Justin qui reprit courage le premier.

Un jour qu'il revenait de Versailles, où il avait été voir la jeune fille avec M. Müller, il l'avait trouvée si jolie, si gaie, si aimante, qu'à partir de ce moment, il avait en quelque sorte rendu la gaieté à la famille.

On touchait au mois de janvier.

Encore cinq semaines d'attente, encore trente-sept jours de patience, et Justin devait atteindre le verdoyant sommet des félicités humaines.

Puis une chose viendrait bientôt distraire toute la bonne famille.

C'étaient les préparatifs du mariage.

Justin et la mère avaient bien été d'avis qu'on prévînt Mina de ce changement qui allait se faire dans son existence; mais sœur Céleste et le vieux professeur avaient répondu chacun de son côté : « Inutile! je réponds d'elle. »

Puis, il faut le dire, tout le monde se faisait une joie enfantine de l'étonnement de la chère petite, quand, le 6 février au matin, après lui avoir fait faire la veille ses dévotions sous un prétexte quelconque, on tirerait de l'armoire une robe blanche, un bouquet de roses blanches, un chaperon de fleurs d'oranger.

Tout le monde serait là, l'entourant; tout le monde verrait sa joie, — excepté la bonne mère aveugle; mais elle tiendrait la main de son fils dans la sienne, et, aux frissonnements de cette main, elle devinerait tout.

A dater du commencement de janvier, on ne songea donc plus qu'à préparer une chambre convenable pour recevoir les deux époux. Il y avait, dans le même corps de logis, sur le même palier, un petit appartement pareil à celui de la mère et de la sœur, composé de deux chambres qui semblaient faites à souhait pour servir d'habitation aux deux jeunes gens.

Cet appartement était occupé par une petite famille pauvre qui trouva un grand avantage à déménager; car Justin offrait de prendre pour son compte quatre termes dont elle était redevable.

L'appartement fut libre à partir du 9 janvier, et l'on pensa à le meubler au plus vite : on n'avait pas tout à fait un mois devant soi.

On mit la maison sens dessus dessous, pour tâcher d'en tirer quelque chose qu'on pût approprier à l'appartement du jeune ménage; mais rien, dans toute la maison, ne sembla assez jeune, assez frais, assez beau pour être élevé à tant d'honneur.

Tous trois tombèrent d'accord qu'il fallait acheter un nouveau mobilier, simple, il est vrai, mais neuf et au goût du jour.

On alla donc rôder chez tous les ébénistes des environs; car, des tapissiers, dans ce pays, il n'en existait pas, et nous croyons même pouvoir assurer qu'il n'en existe pas encore un seul aujourd'hui.

Enfin, on découvrit, dans la rue Saint-Jacques, à quelques pas du Val-de-Grâce, un ébéniste dont la boutique regorgeait de meubles.

De meubles en noyer, bien entendu; en 1827, il n'était pas question de meubles d'acajou dans le faubourg, ni même dans la rue Saint-Jacques : on en faisait espérer aux habitants, qui en avaient aperçu en parcourant les autres quartiers; on en attendait de jour en jour; le navire qui était chargé du bois précieux pouvait arriver d'un moment à l'autre... à moins qu'il n'eût sombré !

Mais c'était tout ce que l'on pouvait tirer des ébénistes de la rue du faubourg Saint-Jacques.

En attendant, si l'on était pressé d'avoir un lit, une commode, un secrétaire, il fallait les prendre en noyer, cet acajou des malheureux.

Malgré l'ambition folle de la bonne famille, de posséder un mobilier d'acajou, on fut donc forcé de se contenter des meubles qu'offrait l'ébéniste.

On était, d'ailleurs, tellement habitué à se contenter de peu, que les meubles nouveaux, même en noyer, parurent un trésor à ces braves gens.

Quant aux rideaux et à la lingerie, ce fut sœur Céleste qui s'en chargea.

La pauvre fille n'était point sortie depuis six mois; c'était tout un voyage pour elle! il s'agissait d'aller jusque chez un marchand de toile déjà célèbre, à cette époque, dans le quartier Saint-Jacques, et que l'on apppelait Oudot.

Il y avait loin pour la pauvre Céleste; Dieu seul connaît la sublime abnégation dont l'âme de la pauvre fille était pleine; Dieu seul sait si, pendant le trajet, l'ombre d'une pensée jalouse vint effleurer son honnête cœur.

Et, cependant, pour qui allait-elle faire ces emplettes?

Ne pouvait-elle se demander ceci, pauvre fille : « Comment se fait-il, quand Dieu donne la vie à deux créatures du même sexe, innocentes toutes deux de tout péché, puisqu'elles viennent de naître, — comment se fait-il que l'une arrive à être belle, heureuse, et à la veille de se marier avec l'homme qui l'aime et qu'elle adore, tandis que l'autre est laide, malade, affligée, destinée enfin à mourir vieille fille? »

Eh bien, elle ne se demandait point cela, et, si elle se le fût demandé, cette inégalité dans deux êtres semblables ne l'eût pas même fait murmurer.

Loin de là, Céleste de nom, céleste de cœur, elle s'en allait joyeuse comme si elle eût été chercher sa propre corbeille de noce.

En vérité, cette vieille fille était une sainte, et les voisins, malgré leur peu de respect pour les autres, n'attendaient pas, il faut bien le dire, sa canonisation pour l'adorer.

Tous les passants la saluaient avec déférence, tant son front pâle et maladif rayonnait de splendide vertu.

La mère, qui ne pouvait rien faire pour l'embellissement de la chambre nuptiale, voulant, cependant, contribuer au nouveau luxe des deux jeunes gens, tira de sa commode les vieilles et riches dentelles qui avaient orné sa robe de noce, et qu'elle n'avait ni revues ni remises depuis le jour de son mariage.

Elle les donna donc à Justin pour qu'il les fît blanchir et ajuster sur la robe de la jeune fille.

M. Müller voulut, lui aussi, apporter son cadeau.

Un matin, c'était vers le 28 ou 29 janvier, on vit arriver, au grand ébahissement des voisins, qui regardaient, tous les jours, passer un meuble nouveau, sans pouvoir s'expliquer la cause réelle de ces emménagements quotidiens, — on vit, disons-nous, arriver, un matin, à leur grande stupéfaction, un immense chariot couvert d'une toile épaisse, et qui résonnait bruyamment sur le pavé.

A peine arrêté devant la grande porte de la maison qu'habitait Justin, le véhicule inconnu fut entouré par toutes les commères, tous les gamins, tous les chiens, toutes les poules du faubourg.

On eût pu se croire à un relais de poste dans un petit village de province.

Le faubourg Saint-Jacques est un des faubourgs les plus primitifs de Paris. A quoi cela tient-il? Est-ce parce que, entouré de quatre hôpitaux comme une citadelle l'est de quatre bastions, ces quatre hôpitaux éloignent le touriste du quartier? est-ce parce que, ne conduisant à aucune grande route, n'aboutissant à aucun centre, tout au contraire des principaux faubourgs de Paris, le passage des voitures y est très-rare?

Ainsi, dès qu'une voiture apparaît dans le lointain, le gamin privilégié qui le premier l'aperçoit fait un porte-voix de ses deux mains, et la signale à tous les habitants du faubourg, absolument comme, sur les côtes de l'Océan, on signale une voile qu'on aperçoit à l'horizon.

A ce cri, tout le monde quitte son ouvrage, descend sur le pas de sa porte, ou se plante sur le seuil de sa boutique, et attend froidement la voiture promise.

A un moment donné, elle apparaît.

Hourra! voilà la voiture!

Aussitôt, on s'approche, on la regarde avec cette joie naïve, avec cet étonnement enfantin dont durent faire preuve les sauvages, la première fois qu'ils aperçurent ces maisons flottantes appelées des vaisseaux, et ces centaures appelés des Espagnols.

Alors, les différents caractères se manifestent : quelques-uns des indigènes du faubourg Saint-Jacques l'entourent; quel-

ques autres profitent de l'absence du cocher, qui est allé se rafraîchir, et de l'absence du voyageur égaré sur ces terres australes, qui est entré où il avait affaire : ceux-ci, — de même que les Mexicains soulevaient les habits de leurs conquérants pour s'assurer s'ils faisaient ou non partie de leur peau, — ceux-ci, disons-nous, touchent le cuir de la voiture, ou passent leurs mains en manière de peigne dans la crinière du cheval, tandis que d'autres grimpent sur le siége, à la grande joie des mères, qui en octroient généreusement la permission.

Le cocher rafraîchi, le voyageur de retour, le cheval essaye de se remettre en route; mais ce n'est qu'avec une peine infinie qu'il peut quitter le faubourg sans écraser une demi-douzaine des enfants qui lui font escorte.

Enfin, il parvient à se dégager; il part.

Hourra nouveau de la population, hourra d'adieu! on le suit pendant quelque temps; plusieurs s'attellent aux ressorts de la voiture; enfin, cheval et carrosse disparaissent au grand regret de la foule, et à la satisfaction du voyageur, enchanté de regagner des pays plus civilisés.

Maintenant, voulez-vous avoir l'idée de l'importance réelle que prend un tel événement?

Entrez, le même soir, cher lecteur, dans la maison de l'une des personnes qui ont vu passer cette voiture; à l'heure où le père de famille rentre du travail, vous l'entendez demander :

— Femme, qu'y a-t-il eu de nouveau dans la journée?

Et femme et enfants répondent :

— Il a passé une voiture!

Cela posé en manière de parenthèse, on peut imaginer la surprise et la jubilation du quartier en apercevant cet immense chariot de forme tout à fait inconnue.

On comprend s'il fut entouré, regardé, touché, examiné dans tous les sens.

Nous avons dit, n'est-ce pas? le plaisir qu'avait procuré, par son simple passage, ce fantastique chariot recouvert de sa carapace mystérieuse.

Eh bien, ce ne fut rien auprès des cris de joie qui s'élevèrent de tous côtés, des boutiques, des portes, des fenêtres, des toits, quand, la couverture enlevée, on vit, — luxe incroyable! rêve féerique! — une énorme pièce de bois d'acajou.

Le faubourg entier tressaillit; les cris d'étonnement allèrent se répercutant de maison en maison, et le pavé fut littéralement couvert d'une foule attentive et ravie.

On ne comprenait pas bien précisément quelle était la destination de cette grande pièce de bois représentant un carré long d'un pied d'épaisseur à peu près.

Mais, comme c'était de l'acajou merveilleusement vernissé, on se contentait de l'admirer naïvement.

On descendit le bloc énorme de la voiture, et on le passa dans la maison, dont on referma la porte au nez des curieux.

Mais ce n'était point le compte de la foule, qui, ayant suffisamment payé son tribut d'admiration à cette pièce, voulait à toute force en connaître l'utilité.

On s'interrogea les uns les autres; les uns penchaient pour une commode, les autres pour un secrétaire.

Mais chacune de ces conjectures paraissait invraisemblable.

Les partisans de l'invraisemblance — ce que nous autres appelons les sceptiques — s'appuyaient sur ce que cet étrange objet n'avait pas de tiroirs, et qu'une commode sans tiroirs, fût-elle même en acajou, ne pouvait offrir la première des commodités que semblait promettre son nom.

Un des anciens offrait de parier que c'était une armoire; mais il eût certainement perdu sa gageure, car personne n'avait vu trace de portes; or, une armoire sans portes, quoique restant toujours un objet de luxe, devenait un meuble superflu. Il fut démontré que l'ancien avait tort.

En conséquence, on se groupa autour du chariot, et l'on tint conseil.

Le résultat du conseil fut d'attendre les portefaix à leur sortie de la maison, et de les interroger.

Les portefaix parurent, et ce fut à qui porterait la parole; cette mission *incomba* à une grosse commère qui, les deux poings sur la hanche, s'avança fièrement.

Malheureusement pour la foule haletante, l'un des portefaix était sourd, et le second Auvergnat; il en résulta que le premier ne put pas entendre, et que le second ne put pas se faire entendre.

En conséquence, jugeant une plus longue conférence inutile, le premier portefaix, faisant claquer son fouet en véritable sourd qu'il était, lança triomphalement le chariot

dans le faubourg; ce qui contraignit la foule à s'écarter pour lui livrer passage.

On nous croira si l'on veut, mais jamais aucun habitant du faubourg n'eut la révélation de ce mystère, qui fait encore aujourd'hui l'aliment des longues soirées d'hiver. Nous supplierons même, en passant, ceux de nos lecteurs qui auraient deviné qu'il s'agissait d'un piano, de ne le révéler à personne, afin que ce doute continue de subsister, et soit le châtiment de ces terribles voisins!

XXVI

Une amie de pension.

En effet, ce morceau étrange, ce bloc énorme, cette piece d'acajou, massive en apparence, qui avait attiré l'attention fanatique des désœuvrés du faubourg Saint-Jacques, c'était un magnifique piano que le vieux professeur envoyait comme cadeau de noce à sa chère Mina.

On imagine la confusion et la joie de la pauvre famille en recevant ce riche présent.

Le piano une fois posé dans la chambre des deux jeunes mariés, la chambre était complète, et l'on eût dit qu'elle n'attendait plus que le meuble merveilleux qui se trouvait si naturellement à sa place.

C'était une chambre simple et charmante ainsi parée, un véritable nid de ramiers tout rose et blanc.

On avait mis à la tête du lit, dans un cadre ovale en chêne incrusté d'or, la couronne de bluets et de coquelicots que la petite fille avait en attendant le jour, tressée le soir où on l'avait trouvée couchée dans les blés.

On eût dit, par la place qu'elle occupait, et par l'importance qu'on lui avait donnée dans l'appartement, un de ces

ex-voto comme les marins en suspendent au-dessus de la tête de la Vierge, au retour d'un périlleux voyage.

N'était-ce pas, en effet, à partir du jour où la petite fille avait tressé cette couronne que les nuages orageux amoncelés autour de la famille s'étaient éclaircis, puis dissipés, et qu'enfin l'on avait vu descendre dans son char d'or la fée protectrice de la pauvre maison?

La chambre était donc complète, ainsi ornée, et prête à recevoir les deux époux.

Encore six jours, et le soleil du bonheur allait de nouveau, et plus brillant que jamais, rayonner sur ces honnêtes gens.

Justin entretenait une longue et fréquente correspondance avec la maîtresse de la pension; celle-ci était enchantée de son élève, et voyait arriver avec douleur le moment où il lui faudrait se séparer d'elle. D'accord en cela avec la famille, qui l'avait mise au courant de tous ses projets, elle aussi avait été d'avis de laisser Mina dans une ignorance complète du bonheur qui l'attendait, de crainte d'agiter outre mesure le cœur ardent de la jeune fille.

Et, en effet, à quoi bon l'avertir même une heure d'avance? n'étaient-ils pas sûrs tous de son consentement? sœur Céleste et papa Müller n'avaient-ils pas répondu d'elle? n'avait-on pas à chaque instant des preuves de sa reconnaissante affection pour la famille, et de sa tendresse profonde pour le jeune homme? Vingt fois la maîtresse de pension l'avait interrogée à son insu, et vingt fois elle avait acquis et transmis à Justin la certitude que l'amour en germe dans son cœur n'attendait qu'un rayon pour éclore et fleurir.

On n'avait donc, à cette heure bienheureuse, que des causes de joie et de contentement.

Sous prétexte de prendre à Mina mesure d'une robe de demi-saison, on lui avait envoyé la couturière qui lui faisait ce qu'on appelait les grandes robes, c'est-à-dire les robes des jours de fête; — les petites robes, c'est-à-dire les robes des jours ordinaires, Mina et sœur Céleste les faisaient elles-mêmes.

C'était le 5 février, jour de l'anniversaire, que l'on devait aller chercher la petite Mina à Versailles.

Plusieurs fois Justin avait hasardé cette question:

— Comment irons-nous chercher Mina?

Et, chaque fois, le vieux professeur avait répondu :

— Ne t'inquiète pas de cela, garçon : c'est mon affaire.

La veille, Justin répéta la question.

— J'ai retenu une voiture superbe! dit M. Müller.

Justin embrassa son vieux professeur.

On passa tous ensemble, moins Mina cependant, une adorable soirée; on ne dit pas un mot qui n'eût été redit cent fois; on se demanda si l'on n'avait rien oublié, si les bans avaient été affichés et publiés, si le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas avait bien arrêté l'heure, si les souliers de satin blanc, la robe de mousseline et le bouquet de fleurs d'oranger ne seraient point en retard.

A la fin de la soirée, la mère causa aux enfants et à Müller un bien doux étonnement.

Elle leur annonça qu'elle irait, le lendemain, avec eux à Versailles.

On eut beau lui objecter qu'il y avait près de cinq lieues de Paris, et près de six lieues du faubourg Saint-Jacques à Versailles; qu'aller et revenir, cela ferait douze lieues; qu'elle serait brisée; que, n'étant pas sortie depuis six années, c'était risquer de compromettre sa santé; elle ne voulut rien entendre, et maintint son projet envers et contre tous, battant en brèche les raisonnements les plus solides, et se résumant par cette immuable résolution :

— J'ai été la première à l'embrasser au départ; je veux être la première à l'embrasser au retour.

On finit par acquiescer à son désir.

D'ailleurs, en lui faisant toutes sortes d'objections, chacun désirait qu'elle insistât.

Il fut convenu qu'on se tiendrait prêt pour le lendemain sept heures du matin; et, le lendemain, à six heures trois quarts, en effet, on vit paraître, à la stupéfaction inénarrable des voisins, cette superbe voiture que M. Müller avait annoncée la veille.

C'était un fiacre gigantesque, armorié sur les deux panneaux, et peint d'un jaune éclatant; il n'existe plus guère aujourd'hui qu'un ou deux de ces fiacres antédiluviens : ce sont les mammouths et les mastodontes de l'espèce; depuis près de dix ans, ils sont passés à l'état de curiosité; nous

indiquerions le musée où on les remise si nous le connaissions.

C'était une arche où, les dimanches de pluie, s'enfermait une famille entière de bourgeois ; on pouvait tenir là dedans quatre couples d'animaux, c'est-à-dire sept ou huit personnes, sans désobliger précisément son voisin ; aujourd'hui, pour huit personnes, il faut quatre coupés : c'est quatre fois moins gênant, il est vrai ; mais c'est huit fois plus cher !

Est-ce un progrès ? Nous l'ignorons ; nous en laissons la honte ou la gloire devant la postérité aux loueurs de voiture.

Ce fut donc un grand fiacre d'un jaune éblouissant qui s'arrêta devant la maison du maître d'école, aux yeux hagards des sauvages du faubourg.

Le professeur en descendit, entra dans la maison, et, quelques minutes après, les voisins furent au comble de la stupéfaction en voyant monter dans la voiture le fils, la sœur et la mère : la mère, qu'ils n'avaient pas vue une seule fois !

M. Müller monta le dernier, après avoir remis au pharmacien-herboriste, — qui se tenait comme les autres sur sa porte, avec son garçon et une bonne qu'on appelait généralement *la pharmacienne*, — la clef de l'appartement, et l'avoir prié, dans le cas où un prêtre de campagne viendrait demander M. Justin ou mademoiselle Mina, de lui remettre cette clef, en lui disant que toute la famille était à Versailles, mais reviendrait le soir avec sa pupille.

En conséquence, le prêtre était prié d'attendre.

Puis le professeur prit place auprès de ses trois amis impatients, et la voiture partit au grand trot, emportant rapidement l'heureuse famille, pour la conduire au pensionnat de Versailles, où la jeune fille était loin de s'attendre à la surprise qu'on lui ménageait.

Le fiacre ne fut point à vingt pas, que tous les voisins se précipitèrent vers la porte du pharmacien-herboriste, en lui demandant quel était l'objet qu'on lui avait donné, et la recommandation qu'on lui avait faite.

M. Louis Renaud voulut faire le discret et garder le silence d'un air rengorgé et capable ; mais la chose ne parut pas nécessaire à la pharmacienne.

— Ta ta ta ! dit-elle, il n'y a pas de mystère là-dessous,

quoi ! et puis il n'y a que les gens qui veulent faire le mal qui se cachent : la chose, c'est la clef de l'appartement, et la recommandation, c'est de donner cette clef à un curé de campagne qui viendra demander sa pupille.

— Mademoiselle Françoise, dit M. Louis Renaud en rentrant majestueusement chez lui, je vous ai toujours dit que vous étiez une bavarde !

— Bon ! bavarde ou non, la chose est dite, répartit mademoiselle Françoise ; elle m'aurait étouffée, et je ne veux pas mourir d'un coup de sang, donc !

La nouvelle se répandit rapidement dans le faubourg Saint-Jacques, que toute la famille était partie pour Versailles, que Mina était la pupille d'un prêtre, et que l'on attendait son tuteur dans la journée.

Comme le jour qui venait de s'ouvrir était un saint jour de dimanche, et que, par conséquent, personne n'avait rien à faire, des groupes stationnèrent dans la rue pendant une partie de la journée, causant et hypothétisant.

Quand l'heure du déjeuner arrivait pour les uns ou pour les autres, ceux pour qui l'heure était arrivée posaient une sentinelle qui avait mission de venir leur annoncer si le prêtre apparaissait à l'horizon.

Huit heures, neuf heures, dix heures, onze heures sonnèrent à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas sans que l'on vît apparaître aucune soutane, et sans que les interprétations diverses fissent un seul pas vers la vérité ; seulement, à onze heures et demie, quelques femmes qui sortaient de la grand'messe, et précédaient le gros des fidèles, comme une avant-garde légère précède un corps d'armée, accoururent, faisant de grands bras, et, tout essoufflées, crièrent à droite et à gauche en passant dans la rue :

— Ils se marient ! ils se marient ! le curé de Saint-Jacques a publié les bans ; ils se marient ! ils se marient !

La nouvelle parcourut toute la longueur du quartier Saint-Jacques avec la rapidité d'une secousse électrique.

Dès lors, un peu de tranquillité reparut dans le faubourg : on savait donc le grand secret du maître d'école !

Seulement, là comme partout, il y eut quelques esprits forts qui dirent :

— Je m'en étais douté !

— Ah ! la belle malice ! dit un gamin en passant, ils se

sont doutés qu'un beau garçon épouserait une belle fille ! il ne faut pas les cartes de la Brocante pour faire de ces prédictions-là.

Pendant ce temps, le fiacre roulait, et, à force de rouler, arrivait à Versailles, traversait trois ou quatre rues retentissantes comme les rues d'une nécropole, et s'arrêtait devant la porte du pensionnat, juste au moment où un fiacre de la même nuance s'en retournait au galop en sens opposé.

On eût dit deux fiacres siamois qui venaient de rompre leur attache.

Au reste, il était temps que l'on arrivât : la mère et la sœur étaient fatiguées, et mouraient d'impatience; le vieux professeur commençait à maugréer de la longueur de la route, lui qui, d'ordinaire, la trouvait si courte lorsqu'il venait ou s'en retournait à pied.

Le cœur de Justin battait davantage à mesure que l'on approchait; un quart de lieue de plus, et, comme sa voisine, mademoiselle Françoise, il risquait d'attraper un coup de sang.

Enfin, nous le répétons, il était temps.

On entra dans la pension ; la mère ne connaissait point la directrice ; on la conduisit à elle ; elle la remercia tout d'abord des soins dévoués dont elle avait, depuis sept mois, entouré sa fille d'adoption.

On envoya chercher la jeune fille.

La femme de chambre revint, disant que mademoiselle Mina n'était pas chez elle.

— Voyez chez mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, dit la maîtresse de pension.

Puis, se retournant vers ses hôtes :

— Sans doute, continua-t-elle, elle est dans la chambre d'une de ses amies, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, une personne charmante, très-douce, très-bien élevée, de son âge à peu près, du même pays qu'elle ou dont le père a de grandes propriétés du côté de Rouen ; elles sont liées depuis l'entrée de Mina, et je n'ai vraiment qu'à me féliciter de leur liaison. Croiriez-vous qu'à elles deux, elles m'économisent une sous-maîtresse? Mina enseigne la musique, le français et l'histoire, tandis que Suzanne fait un cours de dessin, de calcul et d'anglais... Ah ! tenez, la voici.

Et, en effet, Mina, toute rose de joie, tout essoufflée de bonheur, apparaissait à la porte, jetant un grand cri à la vue de toute la famille réunie.

Elle n'eut l'air de reconnaître ni le vieux professeur, ni sœur Céleste, ni même Justin; elle courut droit à madame Corby, et se jeta dans ses bras en criant:

— Ma mère!

La vue de madame Corby lui avait fait penser qu'il se passait ou allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Aussi était-elle fort émue, lorsqu'on lui dit que, comme elle avait seize ans le jour même, elle allait quitter le pensionnat pour n'y plus revenir.

Ce fut Justin qui lui annonça cette nouvelle, en l'embrassant au front selon son habitude, et en la serrant contre son cœur.

Mina fut bien joyeuse, et, cependant, il y avait une nuance de regret dans sa joie; Mina, cœur tendre, s'était attachée à trois choses; à *madame*, c'est-à-dire à la maîtresse; à Suzanne, son amie, et à sa petite chambre, qui donnait sur la cour de la récréation, qui était si bruyante pendant les heures du jeu, si calme tout le reste du temps.

Elle demanda donc la permission de dire adieu à sa chambre et à Suzanne, double permission qu'elle n'eut pas de peine à obtenir.

Il fut convenu qu'elle irait dire adieu à sa chambre, et qu'au retour, elle trouverait Suzanne au salon.

Mina sortit en saluant de la main, de la tête et du rire.

Sa chambre était située au rez-de-chaussée, sur l'autre face de la maison correspondante au salon.

Il n'y avait que le corridor à traverser.

Elle entra; puis, religieusement, saluant chaque objet, chaque meuble, comme on salue des amis auxquels on va dire adieu, elle s'agenouilla au prie-Dieu, et y dit les mêmes actions de grâces qu'elle avait dites dans la petite maison du faubourg Saint-Jacques, le lendemain de son arrivée.

Pendant ce temps, on avait fait descendre Suzanne au salon.

C'était une belle personne de dix-neuf ans, ou à peu près, aux grands yeux noirs, auxquels on ne pouvait reprocher qu'un peu de dureté naturelle, mais qui, selon la volonté de

la jeune fille, s'adoucissaient merveilleusement; elle avait des cheveux et des sourcils noirs parfaitement en harmonie avec ses yeux; elle était grande et mince, avait la voix brève et impérieuse, enfin sentait son aristocratie d'une lieue.

La première vue de la jeune fille ne fut pas sympathique à Justin.

Cependant, à la nouvelle qu'elle allait pour toujours être séparée de Mina, Suzanne parut éprouver un tel regret, que l'impression profondément contrariée de sa physionomie suffit pour ramener Justin à elle.

D'ailleurs, la belle jeune fille avait si gracieusement salué madame Corby, si cordialement tendu la main à sœur Céleste, si convenablement souri au vieux professeur, — qui, ainsi que Justin, était de ses connaissances à elle, quoique eux ne la connussent pas, — que Justin revint immédiatement sur son compte.

Puis, comme les bons cœurs, qui vont toujours dans la bonne impression plus loin que dans la mauvaise, il se pencha à l'oreille de madame Corby, et, tout bas :

— Ma mère, dit-il, Mina paraît vivement regretter son amie, je ne voudrais pas que, dans la journée de demain, Mina eût un seul regret : si nous invitions mademoiselle Suzanne à venir passer la journée de demain avec nous ?

— Elle refuserait, dit la mère.

Madame Corby, avec le tact d'une aveugle, avait reconnu, dans la voix de mademoiselle de Valgeneuse, certaines cordes qui, résonnant avec dureté, lui faisaient mal augurer de la sensibilité amicale de la jeune fille.

— Mais, insista Justin, si elle accepte?...

— Notre maison est une bien pauvre maison pour une si riche jeune fille !

— Elle reviendra demain après la cérémonie, et, ce soir, elle couchera dans ma chambre.

— Mais, toi, où coucheras-tu?

— Oh ! je trouverai bien un endroit pour mettre un lit de sangle.

— Mais qui ramènera cette demoiselle?

— Vous avez raison, ma mère.

On consulta la maîtresse sur cette grande question, et le résultat de la conférence fut celui-ci : le lendemain, la mai-

tresse de pension et mademoiselle Suzanne de Valgeneuse arriveraient à Paris vers dix heures du matin, assisteraient à la bénédiction nuptiale, et retourneraient à Versailles après la cérémonie.

On communiqua ce projet à mademoiselle Suzanne, qui l'adopta avec joie, quoiqu'on lui laissât ignorer dans quel but elle irait à Paris.

On craignait son indiscrétion à l'endroit de son amie.

Mademoiselle Suzanne demanda seulement la permission d'informer son frère, M. Lorédan de Valgeneuse, du projet arrêté pour le lendemain.

Prévenue un instant plus tôt, elle eût pu l'en instruire de vive voix : il venait de la quitter au parloir.

Comme M. Lorédan de Valgeneuse habitait Versailles, ou plutôt y avait un pied-à-terre, Suzanne réfléchit, toutefois, qu'il serait assez temps de lui écrire après le départ de Mina.

D'ailleurs, la jeune fille rentrait, et venait tout courant se jeter dans ses bras.

Justin, dans la crainte de voir briller même l'apparence d'une larme au coin de l'œil de Mina, lui annonça qu'elle pouvait, au lieu d'adieu, dire au revoir à son amie : mademoiselle Suzanne et madame Desmarets — c'était le nom de la maîtresse de pension — leur faisaient l'honneur de venir passer avec eux la journée du lendemain.

Dès lors, les beaux yeux de l'enfant n'eurent plus même besoin d'être essuyés : ils se séchèrent tout seuls; elle bondit de joie, embrassa Suzanne, embrassa madame Desmarets.

Puis, se retournant vers la famille bien-aimée :

— Me voilà, dit-elle; je suis prête!

On se dit au revoir une dernière fois; madame Desmarets et Suzanne promirent d'être exactes; les cinq voyageurs remontèrent dans la voiture, et reprirent la route de Paris, tandis que Suzanne rentrait dans sa chambre, et écrivait à son frère :

« Derrière toi est arrivée la famille; elle emmène Mina. Je crois qu'il se passera demain quelque chose d'extraordinaire rue Saint-Jacques. Nous sommes invitées, madame Desmarets et moi, à passer la journée avec eux; si tu veux

te tenir au courant des événements, arrange-toi de manière à nous conduire, madame et moi, dans ta calèche.

» Ta sœur, qui t'aime.

» S. DE V. »

XXVII

La demande en mariage.

Ainsi que l'avait espéré Justin, sa chère petite Mina sortait de sa pension, et allait rentrer chez elle sans que l'ombre d'un regret eût le droit de passer sur son front.

Elle était bien un peu inquiète de la façon dont son aristocrate amie prendrait la montée du faubourg Saint-Jacques, la cour du pharmacien, la sombre entrée du logement, et tous ces stigmates, sinon de la misère, du moins de la pauvreté, dont elle ne s'apercevait qu'en songeant qu'une autre pouvait s'en apercevoir.

Cependant, disons-le, Mina était inquiète, mais n'était point honteuse : elle n'eût pas échangé cette pauvre demeure avec ses amis contre un palais avec des étrangers; d'ailleurs, elle croyait être sûre de Suzanne comme d'elle-même, et elle se disait que, dans quelque état qu'elle eût une amie, et si inférieur que fût cet état, elle se tiendrait toujours pour joyeuse et honorée d'être reçue par elle.

Le voyage parut court à tout le monde, mais particulièrement à Mina, qui ne s'apercevait même pas qu'il y eût voyage; la main dans celle de Justin, la tête tantôt renversée dans l'angle de la voiture, tantôt appuyée sur l'épaule du jeune homme, elle faisait de ces rêves d'or comme on n'en fait que de quinze à dix-huit ans.

On arriva vers les dix heures du soir.

Quelle que fut la curiosité des habitants du faubourg, elle n'avait point su tenir contre une heure si avancée : à partir de sept heures, chacun, selon son plus ou moins de persévérance, était rentré chez soi, et la dernière porte venait de se fermer sur le dernier voisin, — dont la retraite laissait la rue solitaire, comme la clôture de sa porte allait la laisser obscure, — lorsque l'on entendit ce bruit inaccoutumé du roulement d'une voiture s'arrêtant à la porte du pharmacien.

Le pharmacien, qui n'était pas encore couché, — moins pour remplir consciencieusement la mission dont M. Müller l'avait chargé que pour obéir aux devoirs de sa profession, — le pharmacien, disons-nous, eut à peine entendu la voiture s'arrêter, qu'il rouvrit sa porte, et, reconnaissant ses voisins, remit la clef à M. Müller, en lui annonçant que le prêtre qu'il attendait ne s'était point présenté.

— Quel prêtre ? demanda la jeune fille.

— Un prêtre de mes amis, répondit M. Müller mentant pour la première fois peut-être, mais excusé par l'intention.

Le brave homme mentait pour le bon motif.

On renvoya le fiacre, et, en le payant, M. Müller lui dit tout bas deux mots qui n'étaient autres que ceux-ci :

— Soyez ici demain matin, à dix heures précises.

— On y sera, notre bourgeois, répondit le fiacre.

— Vous retenez le fiacre, cher papa Müller ? demanda Mina.

— Oui, mon enfant; j'ai demain une petite promenade à vous faire faire.

— Tu en es, frère Justin ? reprit Mina.

— Je crois bien ! répondit Justin.

— Oh ! alors, quel bonheur ! dit Mina.

Et elle rentra toute sautante dans la maison en disant bonjour à chaque meuble de l'appartement de la rue Saint-Jacques, comme elle avait dit adieu à chaque meuble du pensionnat de Versailles.

On ne se coucha, ce soir-là, qu'à minuit, et, chose extraordinaire ! madame Corby resta debout jusqu'à cette heure. ce qui, de mémoire de Mina et même de Müller, ne lui était jamais arrivé.

A minuit, on se sépara.

Justin donna à la jeune fille son dernier baiser fraternel sur le front; le baiser du lendemain devait être un baiser d'époux.

Müller souhaita une bonne nuit à tout le monde; il n'avait pas la moindre envie de se retirer, et il prétendait que, s'il y avait là des violons, il danserait avec sœur Céleste.

Pauvre sœur Céleste! elle sourit tristement: elle n'avait jamais dansé!

Les deux hommes descendirent dans la chambre de Justin, où ils causèrent une heure encore.

Puis Müller se retira.

Justin prit son violoncelle, le sortit de sa boîte, le serra entre ses genoux, et, avec son archet, passé et repassé à deux pouces des cordes, il joua en idée un des motifs les plus gais d'*il Matrimonio segreto*, qu'il broda des triples croches les plus fantastiques et des points d'orgue les plus exagérés!

Enfin, à trois heures, il se décida à se coucher; mais il était trop heureux, et, par conséquent, trop agité pour dormir sérieusement; d'ailleurs, en dormant sérieusement, il eût perdu le sentiment de son bonheur.

On eût dit qu'il ne s'endormait qu'en tenant à la main ce qui le ramenait au réveil, comme le plongeur tient la corde qui doit, lorsqu'il étouffe au fond de l'eau, le ramener à la surface de la mer.

A six heures, il était sur pied.

Il ne comprenait rien à la lenteur du temps; la pendule retardait, le grand ressort du soleil était cassé, le jour ne viendrait jamais!

Le jour vint à sept heures et demie, comme il venait dans la cour: ce n'était véritablement jamais lui, c'était un prête-nom.

Justin alla regarder à la porte de la rue.

Qu'allait-il y voir?

Il n'en savait rien lui-même; il y a des moments où l'on ouvre les portes comme si l'on attendait quelqu'un.

Il attendait le bonheur!

Le bonheur, qui vient si rarement quand on lui ouvre la porte d'avance!

Il y avait déjà des boutiques ouvertes; il y avait déjà des voisins sur le seuil de leur porte.

Plusieurs personnes se montrèrent Justin avec des signes.

Le boulanger d'en face, gros geindre à la figure enfarinée et au ventre rebondi, lui cria:

— Eh ! c'est donc pour aujourd'hui, voisin ?

Justin entra et se mit à sa toilette.

Elle devait lui prendre une bonne heure.

Il avait les souliers vernis, les bas de soie à jour, le pantalon et l'habit noirs, le gilet et la cravate blancs.

Il lissa ses beaux cheveux blonds, qui retombaient sur son col, et lui donnaient, au dire de Müller, cet air allemand qui plaisait tant au vieux professeur en ce qu'il faisait ressembler son élève à Weber.

Vers huit heures, il entendit du bruit au-dessus de sa tête.

C'étaient les deux jeunes filles qui se levaient.

Quand nous disons les deux jeunes filles, c'est que nous prenons la moyenne de l'âge de Mina et de Céleste.

Mina avait seize ans ; Céleste vingt-six.

C'était une moyenne de vingt et un ans.

Mina éveillée, les surprises réservées pour ce jour solennel allaient commencer.

Tandis que la jeune fille faisait sa première toilette, sœur Céleste sortit, et alla chercher, dans la chambre des futurs époux toute la blanche parure, moins le bouquet d'oranger.

Tout à coup, en se retournant, Mina vit, étalés sur son lit, le jupon de taffetas blanc, la robe de mousseline à dentelles, et les bas de soie.

Au pied du lit étaient les souliers de satin blanc.

Mina regarda tous ces objets avec étonnement.

— Pour qui donc cela ? demanda-t-elle.

— Mais pour toi, petite sœur, répondit Céleste.

— Est-ce que je quête aujourd'hui, par hasard ? dit Mina en souriant.

— Non, mais tu es de noce.

Mina regarda sœur Céleste avec des yeux ébahis.

— Qui donc se marie ? demanda-t-elle.

— C'est un secret !

— Un secret ?

— Oui.

— Oh ! dis-le-moi, sœur Céleste, reprit l'enfant caressant de ses deux jolies mains les joues de la vieille fille.

— Tu le demanderas à Justin, dit celle-ci.

— Oh ! Justin, s'écria Mina, qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu ! Où est-il donc ?

— Il attend que tu sois habillée.

— Oh ! alors, je vais m'habiller bien vite. Aide-moi, sœur Céleste ! aide-moi !

Et Mina, aidée de sœur Céleste, s'habilla en un tour de main.

Ce qu'il y a, en général, de plus long dans la toilette des femmes, c'est la coiffure.

Mais les cheveux de Mina frisaient naturellement.

Un coup de peigne suffisait pour les enrouler en grosses boucles autour de ses doigts.

Cinq ou six boucles tombaient ainsi de chaque côté de ses joues, roulaient sur ses épaules, se perdaient dans sa poitrine, et tout était dit.

— Me voilà habillée, sœur Céleste, dit Mina. Où est Justin?

— Viens ! dit Céleste.

Il fallait, pour sortir du petit appartement, traverser la chambre de madame Corby.

L'aveugle reconnut le pas de Mina.

D'ailleurs, la porte à peine ouverte, Mina était dans ses bras.

Madame Corby, en l'embrassant, porta la main sur sa tête ; elle avait l'air d'y chercher quelque chose.

Ce quelque chose était absent.

— Elle n'a pas encore vu Justin ? demanda la mère.

— Non, Justin l'attend.

— Alors, dit madame Corby, va ! il y a des moments où c'est si long d'attendre !

Sœur Céleste ouvrit la porte ; Mina s'apprêtait à descendre.

— Non, dit sœur Céleste, par ici.

Elle ouvrit la porte en face.

C'était celle de cette jolie chambre nuptiale que nous avons décrite.

Justin était au milieu de la chambre, tenant à la main ce qui manquait à la parure de Mina, ce que madame Corby avait cherché sur le front de l'orpheline : le chaperon de fleurs d'oranger.

Mina comprit tout.

Elle jeta un cri de joie, pâlit, étendit les mains comme pour chercher un appui.

L'appui était là.

Justin ne fit qu'un bond, et la reçut dans ses bras.

Puis, tout en appuyant ses lèvres sur celles de Mina, il lui mit au front la couronne de fleurs d'oranger.

Ce fut ainsi, dans un petit cri étouffé, que Justin demanda Mina en mariage, et que Mina répondit qu'elle consentait à épouser Justin.

Cinq minutes après, Mina était aux pieds de madame Corby, qui, cette fois, tâtant la tête de l'enfant, et y trouvant ce qu'elle avait cherché inutilement dix minutes auparavant, leva sa main tremblante, et dit :

— Au nom de tout le bonheur que je te dois, sois bénie, ma fille !

En ce moment, trois personnes parurent à la porte.

C'étaient, d'abord, madame Desmarets et mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ; puis, derrière ces deux dames, on apercevait la tête du professeur, qui se levait sur la pointe des pieds pour voir où l'on en était.

Tout à coup, le bon M. Müller se sentit pris à bras-le-corps, presque étouffé.

C'était Justin qui l'embrassait.

— Eh bien ? demanda le brave homme.

— Eh bien, s'écria Justin, elle m'aime !

— Comme sœur, demanda Müller en riant.

— Comme sœur, comme fiancée, comme femme, comme épouse ! Elle m'aime, cher monsieur Müller ! oh ! je suis le plus heureux des hommes !

Justin avait raison : en ce moment, il touchait à ce point culminant qu'il est donné à si peu d'hommes d'atteindre.

Il touchait au faîte du bonheur.

Cependant, un petit groom vêtu d'une redingote noire, d'une culotte blanche, chaussé de bottes à retroussis, et coiffé d'un chapeau à galon et à cocarde noirs, se frayait un chemin entre les acteurs de cette scène, et arrivait jusqu'à Suzanne de Valgeneuse, à laquelle il présentait un petit papier roulé et un crayon.

— De la part de M. Lorédan, dit en anglais le groom ; il y a réponse.

Suzanne déroula le petit papier, et n'y vit rien qu'un énorme point d'interrogation.

Elle comprit.

Au-dessous du point d'interrogation, elle écrivit ces trois lignes :

« On se marie ! Elle épouse son grand niais de maître d'école !

» Paye les gages de ton amour, et donne-lui congé... quitte à le reprendre à ton service plus tard.

» S. de V. »

— Tiens, Dick, porte cela à ton maître, dit-elle ; c'est la réponse.

Justin avait tout vu, mais sans rien deviner ; cependant, une espèce de pressentiment d'un malheur inconnu passa dans ses veines comme un frisson.

Il alla à la fenêtre pour voir à qui ce billet serait remis.

Un beau et élégant jeune homme attendait à la porte dans une calèche.

C'était, sans doute, M. Lorédan de Valgeneuse.

En entendant le pas du groom, il se retourna ; Justin put voir son visage.

C'était ce même jeune homme qui, le jour de la Fête-Dieu, avait regardé Mina d'une si singulière façon, que le maître d'école avait senti la première vipère de la jalousie lui mordre le cœur.

Le petit groom remit le billet au jeune homme, qui, après l'avoir lu, lui fit signe de reprendre sa place à côté du cocher.

L'enfant n'était pas encore sur le siége, que la voiture partait au galop.

XXVIII

Le curé de la Bouille.

Pendant que ces choses se passaient dans la petite maison de la rue du faubourg Saint-Jacques, un brave homme de prêtre, de soixante et dix à soixante et douze ans, montait la rue au milieu de démonstrations de curiosité et de joie dont il se demandait bien inutilement la cause.

Les habitants du faubourg Saint-Jacques, qui, sur le dire de la pharmacienne, attendaient un prêtre depuis la veille au matin, n'avaient pas plutôt vu apparaître la soutane et le tricorne de l'abbé Ducornet, — c'était le nom du curé de la Bouille, — qu'ils s'étaient dit les uns aux autres, les plus proches avec la parole, les plus éloignés avec le geste : « Voilà le prêtre ! »

Et, comme on ne comptait plus sur lui après une si longue attente, son apparition, ainsi que nous l'avons dit, avait causé la plus vive impression.

Chacun s'était approché de lui ; on l'avait entouré ; il marchait avec un cortége.

Et, comme il avait l'air de regarder à droite et à gauche pour s'orienter dans la rue, une commère, faisant la révérence, lui avait dit :

— Bonjour, monsieur le curé !

— Bonjour, ma bonne dame ! avait répondu le digne abbé.

Et, comme il avait vu qu'il était au numéro 300 de la rue Saint-Jacques, au lieu d'être au numéro 20 du faubourg, il avait continué son chemin.

— Monsieur le curé vient peut-être pour un mariage ? dit la commère.

— Ma foi, oui, dit le curé en s'arrêtant.

— Pour le mariage du numéro 20? dit une autre.

— Justement! répondit le curé de plus en plus étonné.

Et, entendant sonner neuf heures et demie à l'horloge de Saint-Jacques, il continua sa route.

— Pour le mariage de M. Justin? dit une troisième commère.

— Avec la petite Mina, dont vous êtes le tuteur? dit une quatrième.

Le curé regardait les commères d'un air de plus en plus stupéfait.

— Mais laissez donc ce brave homme tranquille, tas de bavardes! dit un tonnelier qui cerclait une futaille; vous voyez bien qu'il est pressé!

— Oui, en effet, je suis pressé, dit le bon prêtre. C'est bien loin, le faubourg Saint-Jacques! si j'avais su que ce fût aussi loin que cela, j'eusse pris une voiture.

— Ah! bah! vous voilà arrivé, monsieur l'abbé : il n'y a plus qu'un pas et une coulée.

— Tenez, dit une des femmes, c'est là-bas, où vous voyez un fiacre jaune qui stationne.

— Tout à l'heure, dit une autre, il y avait aussi un carrosse découvert, avec un beau jeune homme dedans, un cocher poudré sur le siége, et un petit domestique qui n'était pas plus gros qu'un merle ; mais il paraît que cette voiture-là n'était pas de la noce : elle s'en est allée.

— Je ne vois pas le fiacre, dit le curé s'arrêtant encore, et se faisant un abat-jour de sa main.

— Oh! soyez tranquille, vous ne vous perdrez pas; d'ailleurs, nous allons vous accompagner jusqu'à la porte, monsieur le curé.

— Eh! Babolin! prends donc les devants, et va dire à M. Justin qu'il ne s'impatiente pas, que le curé qu'il attendait arrive.

Et le bonhomme qu'on avait désigné sous le nom de Babolin, et qui est le même que nous avons déjà vu apparaître deux fois, prit sa course vers le haut du faubourg en chantant sur un air de son invention :

Eh! oui, je vas lui dire, lui dire, lui dire...
Eh! oui, je vas lui dire, lui dire tout de même!

Le dialogue et même le *trialogue* continuait.

— Vous n'êtes jamais venu chez les Justin, monsieur le curé ?

— Non, mes bons amis, je ne suis jamais venu à Paris.

— Tiens ! d'où êtes-vous donc ?

— De la Bouille.

— De la Bouille ! Où est cela ? demanda une voix.

— Seine-Inférieure, répondit une autre voix à laquelle, plus tard, M. Prudhomme devait emprunter son accent de basse.

— Seine-Inférieure, en effet, reprit l'abbé Ducornet. C'est un charmant pays qu'on appelle le Versailles de Rouen.

— Oh ! vous les trouverez bien logés, allez !

— Et surtout bien meublés... Il y a trois semaines qu'on ne voit passer que cela, des meubles.

— Et des meubles que le roi Charles X n'en a pas de plus beaux aux Tuileries !

— Il est donc riche, ce bon M. Justin ?

— Riche ?... Riche comme un rat d'église !

— Eh bien, alors, comment peut-il faire ?...

— Il y a des gens qui dépensent ce qu'ils ont, et puis d'autres ce qu'ils n'ont pas, dit un perruquier.

— Bon ! ne vas-tu pas dire du mal du pauvre maître d'école, parce qu'il se fait la barbe lui-même ?

— Oui, avec cela qu'il se la fait bien, la barbe ! il y a trois semaines, il avait au menton une entaille d'un demi-pouce.

— Tiens, dit un gamin, ami intime de Babolin, son menton est à lui : il peut y faire ce qu'il veut; personne n'a rien à dire; il y planterait des pois de senteur, que c'est son droit !

— Ah ! dit l'abbé, je vois le fiacre jaune.

— Je crois bien que vous le voyez, répondit le gamin : il est gros comme la carcasse de la baleine du Jardin des Plantes; seulement, il est plus richement peint.

— Arrivez vite, monsieur le curé, dit Babolin, dont la mission était déjà remplie ; on n'attend plus que vous...

— Allons ! dit le curé, si l'on n'attend plus que moi, j'arrive.

Et le brave prêtre, faisant un effort, se trouva en effet, au bout de cinq minutes, côte à côte avec le fiacre jaune, et en face de la porte d'entrée.

— C'est égal, murmura-t-il, c'est encore plus grand que la Bouille, et même que Rouen, Paris !

Justin et Mina l'attendaient sur la porte.

En voyant ces deux beaux jeunes gens, le prêtre s'arrêta et sourit.

— Ah ! dit-il, en vérité, mon Dieu, vous les avez faits l'un pour l'autre !

Mina courut à lui, et lui sauta au cou comme au temps où le bon prêtre venait voir la mère Boivin, et où elle avait huit ans, elle.

Il l'embrassa, puis l'éloigna de lui pour la regarder.

Il n'eût jamais reconnu, dans cette belle jeune fille près de devenir une femme, l'enfant qu'il avait, six ans auparavant, expédiée à Paris avec sa robe blanche, ses brodequins d'azur, et sa ceinture bleue.

Mais il la reconnaissait à son affectueuse caresse.

On avait encore cinq minutes à attendre avant de partir pour l'église.

— Montez ! montez, monsieur le curé ! dirent à la fois Justin et Mina.

Le curé monta. On le fit entrer dans la chambre nuptiale, où étaient mère Corby, sœur Céleste, madame Desmarets, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse et le vieux professeur.

— Notre cher curé de la Bouille, maman Corby, dit Mina. M. l'abbé Ducornet, madame.

— Oui, oui, dit l'abbé tout joyeux, et qui apporte la dot de sa pupille.

— Comment, la dot de sa pupille ?

— Eh oui ! Imaginez-vous qu'il y a trois jours, je reçois une lettre chargée avec le timbre d'Allemagne, et, dans cette lettre, un mandat de dix mille huit cents francs sur MM. Leclerc et Louis, banquiers à Rouen.

— Après ? demanda Justin d'une voix altérée.

— Attendez ! je procède par ordre : c'est le mandat que j'ouvre d'abord ; c'est du mandat que je vous parle d'abord.

— Oui, nous écoutons.

Madame Corby pâlissait visiblement.

Les autres personnes semblaient prendre au récit à peine commencé du bon prêtre un intérêt relatif, mais ne rien voir encore, pas même Mina, de ce qui commençait peut-être à apparaître déjà à Justin et à sa mère.

— Avec le mandat, continua le curé de la Bouille, était une lettre.

— Une lettre? murmura Justin.

— Une lettre? répéta madame Corby.

— Ah! ah! une lettre! fit le professeur, non moins ému que madame Corby et Justin.

— Une lettre que voici.

Et l'abbé déplia une lettre qui, en effet, portait un timbre étranger, et lut :

« Mon cher abbé,

» Un voyage que j'ai fait assez avant dans l'Inde pour que mes communications avec la France fussent interrompues est cause que, depuis neuf ans, vous n'avez pas reçu de mes nouvelles; mais je vous connais, mais je connais la digne madame Boivin, à qui j'ai confié mon enfant : Mina n'aura point souffert pour cela.

» Aujourd'hui, de retour en Europe, et retenu à Vienne par des affaires indispensables et qui peuvent durer encore quelque temps, je m'empresse de vous envoyer, par lettre de change de la maison Arnstein et Eskeles, sur la maison Leclerc et Louis de Rouen, la somme de dix mille huit cents francs dont je suis en retard avec vous.

» Vous recevrez désormais régulièrement, jusqu'à mon retour, dont je ne puis vous préciser la date, les douze cents francs promis pour la pension de ma fille.

» LE PÈRE DE MINA.

» Vienne en Autriche, ce 24 janvier 1827. »

A ces derniers mots, tandis que Mina s'écriait en frappant joyeusement des mains :

— Oh! quel bonheur, Justin! papa vit encore!

Justin regardait sa mère, et, la voyant pâle comme une morte, il jetait un cri.

— Ma mère! ma mère! dit Justin.

L'aveugle se leva et vint à son fils, les bras étendus; la voix l'avait guidée.

— Tu comprends, n'est-ce pas, mon fils, dit-elle d'une voix ferme, tu comprends?...

Justin ne répondit pas, il sanglotait.

Mina regardait cette singulière scène sans y rien comprendre.

— Mais qu'avez-vous donc, maman Corby? demanda-t-elle; mais qu'as-tu donc, frère Justin?

— Tu comprends, n'est-ce pas, mon pauvre cher enfant, tu comprends, continua la mère, que tu pouvais épouser Mina pauvre et orpheline...?

— Mon Dieu! s'écria Mina, qui commençait à deviner.

— Mais tu comprends aussi que tu ne peux pas épouser Mina riche et dépendant d'un père?

— Ma mère, ma mère, s'écria Justin, ayez pitié de moi!

— Ce serait un vol, mon fils! dit l'aveugle en levant la main au ciel, comme pour adjurer Dieu; et, si tu doutes, j'en appelle à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici, et il n'y a que des honnêtes gens, j'espère.

Justin se laissa glisser aux genoux de sa mère.

— Ah! tu me comprends, reprit l'aveugle, puisque te voilà à genoux!

Puis, étendant les mains sur lui, et renversant sa tête en arrière comme si elle eût pu voir le ciel :

— Mon fils, dit-elle, je te bénis pour la douleur, comme je t'avais béni pour la joie, et je serai, je l'espère, ta mère bien-aimée dans l'infortune comme je l'eusse été dans la félicité.

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria Justin, avec vous, avec votre appui, avec votre courage, oui, je ferai cela; mais, sans vous, oh! sans vous, je crois que j'eusse été un malhonnête homme!

— C'est bien, mon enfant! — Embrasse-moi, Céleste.

Céleste s'approcha.

— Reconduis-moi à mon fauteuil, mon enfant, dit-elle tout bas; je sens la force qui me manque.

— Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda Mina.

— Il y a... il y a, Mina, dit Justin en éclatant en sanglots; il y a que, jusqu'au jour où ton père donnera son consentement, — et, probablement, il ne le donnera jamais! — il y a

que nous ne pouvons être l'un pour l'autre qu'un frère et une sœur.

Mina jeta un cri.

— Oh ! dit-elle, de quel droit mon père, qui m'a abandonnée depuis seize ans, vient-il me réclamer aujourd'hui ? Qu'il garde son argent : qu'il me laisse mon bonheur ! qu'il me laisse mon pauvre Justin ! non pas comme un frère, mais, pardonnez-moi, mon Dieu ! comme un époux !... Justin... oh ! oh !... Justin ! Justin, mon bien-aimé ! à moi ! à moi !... ne m'abandonne pas !

Et la jeune fille, avec un dernier cri de douleur, tomba évanouie dans les bras de Justin.

Une heure après, Mina partait pour Versailles, tout éplorée, une main dans la main de son amie Suzanne, et la tête sur l'épaule de madame Desmarets.

Avant de monter en voiture, Suzanne avait eu le temps d'écrire au crayon, et de donner à un commissionnaire, un petit billet conçu en ces termes :

« Le mariage est manqué ! Il paraît que Mina est riche, et fille de quelqu'un.

» Nous retournons à Versailles avec la belle désolée.

» S. de V.

» Onze heures du matin. »

XXIX

Résignation.

La désolée, — comme la belle Suzanne de Valgeneuse appelait son amie, — la désolée laissait derrière elle un cœur non moins désolé que le sien.

Ce cœur, c'était celui de Justin.

Nous nous trompons : il fallait dire *des cœurs*.

Ces cœurs, c'étaient ceux de Justin, de sa mère, du bon professeur, de sœur Céleste et du curé de la Bouille, qui ignorait le mal qu'il allait faire, et qui se croyait, dans la simplicité de son âme, un messager de joie, quand, au contraire, il était le messager des douleurs.

Mais celle de tous qui avait le plus souffert, car elle avait souffert pour elle et pour son fils, c'était la mère.

Elle, si forte au commencement, elle avait été abattue avant la fin.

Avant les adieux, sans dire un mot, sans pousser un cri, sans verser une larme, elle s'était insensiblement évanouie.

Aucun de ces égoïstes malheureux ne s'était aperçu de son évanouissement.

Celui qui s'en aperçut, parce qu'il lui semblait qu'une partie de son cœur agonisait, ce fut Justin.

— Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il; mais voyez donc ma mère !

On se précipita vers l'aveugle, aux genoux de laquelle Justin était tombé, et qu'il enveloppait de ses bras.

Son visage était devenu couleur de cire; ses mains étaient froides comme le marbre; ses lèvres, violettes.

C'était le dernier-né des espérances de sa vieillesse qui venait de mourir.

Ce qu'il y avait de terrible dans tout cela, c'est qu'il n'y avait pas moyen de rejeter la faute sur personne, de récriminer contre qui que ce fût.

Tout le monde avait eu bonne intention, même le pauvre curé de la Bouille.

C'était de la fatalité, voilà tout.

On courut chez le pharmacien, qui donna des sels.

A force de sels et de vinaigre, madame Corby revint à elle.

La première chose, non pas qu'elle vit, pauvre aveugle ! mais qu'elle sentit, ce fut son fils qui la consolait, — lui qui avait tant besoin d'être consolé !

Mais il ne s'aperçevait pas de sa douleur, le bon Justin, lorsque quelqu'un souffrait près de lui, et que ce quelqu'un-là, surtout, c'était sa mère.

Il resta donc près de madame Corby, non-seulement jus-

qu'à ce qu'elle fût revenue à elle, mais encore jusqu'à ce qu'elle fût couchée.

Alors, comprenant le besoin que son fils avait de pleurer lui-même, et sentant qu'il n'osait pleurer devant elle, de peur de la pousser au désespoir, elle exigea qu'il se retirât chez lui.

Justin redescendit dans sa petite chambre; tout ce qu'il emporta du premier étage fut le chaperon de fleurs d'oranger, qu'en le quittant, Mina avait arraché de sa tête, et lui avait jeté.

Le bon professeur descendit avec Justin.

Quant au curé de la Bouille, il n'avait plus rien à faire à Paris; il reprit, à six heures du soir, la voiture de Rouen, remportant cet argent maudit qui venait de causer un si grand malheur.

Pendant qu'il s'éloignait de la grande Babylone où va bientôt se dérouler notre drame, Justin et son professeur étaient redescendus dans la chambre des écoliers, auxquels on avait donné congé à l'occasion de la grande solennité qui devait avoir lieu, et, en même temps, à cause du lundi gras, qui, par extraordinaire, cette année-là, tombait au commencement de février.

Le visage sombre de son élève inspirait au bon Müller une profonde terreur; il se mit, dans l'espérance de le distraire, à rappeler à Justin toutes ces vieilles histoires de collége, jusqu'au moment où il en fut arrivé à la rencontre de la petite fille.

Là, il voulut s'arrêter; mais ce fut Justin qui à son tour raconta bien minutieusement, jour par jour, la vie adorable qu'il avait menée depuis six ans.

— Nous avons été trop heureux! lui dit-il; de nombreux pressentiments m'ont averti qu'il fallait me préparer à payer cher, un jour ou l'autre, cette victoire que j'avais remportée sur mon mauvais destin... J'ai joui, pendant six ans, d'une félicité ineffable; c'est presque le sixième de la vie : peu d'hommes peuvent en dire autant... J'ai oublié la joie de ces six ans; j'oublierai le malheur comme j'ai oublié la joie; joies et douleurs se fondront, un jour, dans la teinte grise du passé. Ne soyez donc pas inquiet de moi, mon cher maître; ne me croyez jamais capable de quelque sombre résolution... Est-ce que je m'appartiens, d'ailleurs? est-ce que

je ne me dois pas à ma bonne mère, à ma pauvre sœur? Non, non, cher maître, mon parti est bien arrêté; j'ai lutté contre la misère, je lutterai contre la douleur... Laissez pendant quelques jours ma blessure se cicatriser; permettez surtout que je demeure seul; il y a dans la solitude, pour les cœurs résignés, une religion inconnue : la résignation, cher maître, c'est la force des faibles, et vous me verrez rentrer plus fort et plus éprouvé dans le combat de la vie!

Le vieux maître sortit, étonné, presque effrayé de la puissance de résignation de cet homme, mais rassuré complétement sur les suites de son désespoir.

Justin, après avoir reconduit M. Müller jusqu'à la porte de la rue, rentra dans sa chambre, et se promena lentement et longuement, les bras croisés, la tête basse, jetant de temps en temps les yeux au plafond, comme s'il eût voulu demander au ciel le mot de cette énigme qu'on appelle *fatalité!*

Deux ou trois fois il alla jusqu'à la porte de l'armoire où le violoncelle dormait dans sa boîte.

Mais il ne l'ouvrit même pas.

Ce soir-là, il était encore trop faible.

Jusqu'à trois heures du matin, il se promena ainsi; il n'avait pas pu pleurer depuis le matin.

Sa douleur se pétrifiait, pour ainsi dire, dans son sein, et l'étouffait. Il se jeta sur son lit; la fatigue l'emporta, il s'endormit.

La veille, il avait eu la même insomnie et le même sommeil : seulement, c'était la joie qui avait tenu ses yeux ouverts; c'était la fatigue du bonheur qui les avait clos!

Heureusement, le lendemain était le mardi gras, jour de congé : il était donc libre de s'isoler avec sa douleur, de la prendre à bras-le-corps, de lutter avec elle, de tenter de la terrasser.

La lutte dura toute la journée. Après avoir embrassé sa mère et sa sœur, il sortit au point du jour; il alla visiter de nouveau l'endroit où, par une belle nuit de juin, il avait trouvé l'enfant, couchée dans les blés et dans les fleurs.

Il n'y avait plus ni bluets, ni coquelicots, ni blonds épis; la terre était, comme son cœur, nue, dépouillée, gercée par l'hiver.

Il alla se promener dans ces bois de Meudon, si gais, si riants, si pleins de soleil et de verdure, quand il s'y prome-

nait avec son maître; il poussa jusqu'aux portes de Versailles.

Il eut la force ne pas aller jusqu'au pensionnat.

A quoi bon revoir la pauvre enfant?

N'était-il pas sûr qu'elle pleurait loin de sa vue? n'était-il pas sûr qu'à sa vue, elle pleurerait bien davantage?

D'espoir, il ne lui en restait aucun! Il était clair pour lui que Mina appartenait à quelque famille riche et aristocratique; et quelle chance y avait-il pour qu'on la lui donnât, à lui humble et pauvre?

Il pouvait la voir, sans doute; mais c'est justement ce qu'il n'avait pas voulu faire.

Il rentra chez lui à dix heures du soir: il avait fait quinze lieues dans sa journée, et ne ressentait pas la moindre fatigue.

Sa mère et sa sœur l'attendaient, inquiètes toutes deux.

Il rentra le visage souriant, les embrassa et descendit dans sa chambre.

La mêmechose se passa qui s'était passée la veille : il se promena encore lentement et tristement; il compta les heures jusqu'à minuit; puis, enfin, après s'être, comme la veille, arrêté deux ou trois fois devant l'armoire où était son violoncelle, il se décida à ouvrir la porte, tira l'instrument de sa boîte, et le regarda avec une mélancolie profonde.

La petite fille, on se le rappelle, par un caprice d'enfant, l'avait fait renoncer à jouer de ce sombre instrument; nous l'avons vu le toucher plusieurs fois, le tirer de sa boîte, le serrer entre ses genoux, s'enivrer de la mélodie absente, mais ne pas en tirer une seule note.

Aujourd'hui, il revenait à lui.

— J'ai été ingrat, dit-il, ô mon vieil ami! ô mon tendre consolateur! Je t'ai abandonné pendant mes jours de joie : je te retrouve pendant mes jours d'infortune!

Et il embrassa le violoncelle avec effusion.

— O source inépuisable de consolation! reprit-il; musique! refuge des âmes éplorées, j'ai fait comme l'enfant prodigue : je t'ai quittée un jour, chère famille de mon âme! j'ai été criblé de douleurs, et je reviens à toi, les pieds meurtris, l'âme brisée, et tu me tends les bras, harmonieuse déesse! et tu me reçois, le cœur plein de miséricorde et d'amour!

Et, comme il avait fait de l'instrument, il tira de l'armoire son vieux livre de musique, le posa sur son pupitre, l'ouvrit, s'installa sur le haut tabouret, prit le violoncelle, et posa l'archet sur les cordes.

Au moment de jouer, deux larmes tombèrent de ses yeux.

Il posa l'archet sous son bras gauche, prit son mouchoir, essuya lentement ses paupières humides, et commença de jouer le même chant grave et mélancolique que Salvator et Jean Robert avaient entendu, deux heures avant le commencement de ce récit...

On sait comment Salvator avait frappé à la porte, comment les deux amis avaient été introduits par Justin, comment ils lui avaient demandé la cause de ses larmes, comment, enfin, le maître d'école avait consenti à leur raconter son histoire.

Cette histoire, c'était celle que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cette histoire, les deux jeunes gens l'avaient écoutée avec des impressions bien différentes.

Le poëte avait été vivement ému à certains endroits : la scène de la mère condamnant son fils au malheur, plutôt que de lui laisser commettre une action douteuse, lui avait fait venir les larmes aux yeux.

Le philosophe l'avait entendue, d'un bout à l'autre, avec une insensibilité apparente; seulement, au nom de mademoiselle Suzanne et de M. Lorédan de Valgeneuse, il avait tressailli; on eût dit que ce n'était pas la première fois qu'il entendait prononcer ces noms, et chacun d'eux paraissait lui avoir fait, au moral, la même impression que fait, au physique, le contact d'un corps dur avec une blessure mal fermée.

— Monsieur, dit Jean Robert, nous serions indignes d'avoir entendu ce que vous venez de nous raconter, si nous essayions de donner à un homme comme vous de banales consolations... Voici nos adresses; si jamais vous avez besoin de deux amis, nous vous demandons la préférence.

Et, en même temps, Jean Robert déchira une page de son portefeuille, y écrivit les deux noms et les deux adresses, et les donna à Justin.

Celui-ci les prit et les mit entre les pages de son livre de musique.

Là, il était sûr de les retrouver tous les jours.

Puis il tendit ses deux mains aux deux jeunes gens.

Au moment où ces quatre mains se pressaient, on frappa violemment à la porte.

Qui pouvait frapper à cette heure?

Justin était tellement dégagé de tout autre intérêt que celui dont il se préoccupait, qu'il ne pensa pas même que ce coup frappé si vigoureusement pût l'être à son intention.

Il laissa les jeunes gens sortir, et, en sortant, ouvrir la porte au visiteur nocturne ou plutôt matinal, car les premiers rayons du jour commençaient à paraître.

Celui qui frappait à cette porte était un enfant de treize à quatorze ans, aux cheveux blonds frisés tout autour de la tête, aux joues roses, aux vêtements légèrement déguenillés.

Un véritable gamin de Paris, en blouse bleue, en casquette sans visière, avec des souliers éculés.

Il leva la tête pour voir qui venait lui ouvrir la porte.

— Tiens! c'est vous, monsieur Salvator! dit-il.

— Que viens-tu faire ici, à cette heure, monsieur Babolin? demanda le commissionnaire en prenant amicalement le gamin par le collet de sa blouse.

— Ah! j'apporte à M. Justin, le maître d'école, une lettre que la Brocante a trouvée cette nuit, en faisant sa tournée.

— A propos de maître d'école, dit Salvator, tu sais que tu m'as promis de savoir lire au 15 mars?

— Eh bien! eh bien! eh bien! nous ne sommes encore qu'au 7 février: il n'y a pas de temps perdu!

— Tu sais que, si tu ne lis pas couramment le 15, je te reprends, le 16, les livres que je t'ai donnés?

— Même ceux où il y a des images?... Oh! monsieur Salvator!

— Tous sans exception!

— Eh bien, tenez, vous voyez qu'on sait lire, dit l'enfant.

Et, jetant les yeux sur l'adresse de la lettre, il lut :

« A monsieur Justin, faubourg Saint-Jacques, nº 20.

» Un louis de récompense à qui lui remettra cette lettre.

» MINA. »

L'adresse et l'apostille étaient écrites au crayon.

— Porte vite! porte vite, mon enfant! dit Salvator en poussant Babolin du côté de l'appartement du maître d'école.

Babolin traversa la cour en deux enjambées, et entra en criant :

— Monsieur Justin! monsieur Justin! une lettre de mademoiselle Mina!...

— Que faisons-nous? demanda Jean Robert.

— Restons, répondit Salvator; il est probable que cette lettre annonce un nouvel événement dans lequel notre assistance pourra être utile à ce brave jeune homme.

Salvator n'avait point achevé, que Justin apparaissait sur le seuil de sa porte, pâle comme un spectre.

— Ah! vous êtes encore là! s'écria-t-il; Dieu soit loué! Lisez, lisez...

Et il tendit la lettre aux deux jeunes gens.

Salvator la prit et lut :

« On m'enlève de force, on m'entraîne... je ne sais pas où! A mon secours, Justin! Sauvez-moi, mon frère! ou venge-moi, mon époux! »

» MINA. »

— Ah! mes amis! s'écria Justin tendant les bras aux deux jeunes gens, c'est la Providence qui vous a conduits ici!

— Eh bien, fit Salvator à Jean Robert, vous demandiez du roman : j'espère qu'en voilà, mon cher!

XXX

Au plus pressé par le plus court.

Les trois jeunes gens se regardèrent un instant.

La première minute était à la stupéfaction; la seconde fut, chez Salvator surtout, un retour au sang-froid.

— Du calme ! dit-il ; l'affaire est grave, il s'agit de ne point agir en enfants.

— Mais on l'enlève ! cria Justin, on l'emmène ! elle m'appelle à son secours ! elle demande que je la venge !

— Oui, parfaitement, et c'est pour cela qu'il faut savoir qui l'enlève et où on l'emmène.

— Oh ! comment savoir cela ? Mon Dieu ! mon Dieu !

— On sait tout avec du temps et de la patience, mon cher Justin. Vous êtes sûr de Mina, n'est-ce pas ?

— Comme de moi-même.

— Eh bien, soyez tranquille, elle saura se défendre. Allons au plus pressé par le plus court.

— Oh ! oui, ayez pitié de moi... Je deviens fou !

La résignation de Justin s'évanouissait devant cette idée, que Mina était aux mains d'un ravisseur quelconque, et pouvait être soumise à quelque violence physique ou morale.

— Babolin est là ? demanda Salvator.

— Oui.

— Interrogeons-le.

— Interrogeons-le ! répéta Justin.

— En effet, dit Jean Robert, c'est par là que nous devons commencer.

On rentra dans la chambre du maître d'école.

— D'abord, dit Salvator, donnez un louis à cet enfant pour sa mère, et une pièce de monnaie quelconque pour lui.

Justin tira deux louis et deux pièces de cinq francs de sa poche, et les donna à Babolin.

Mais Salvator s'empara de la main de l'enfant au moment où elle se fermait, la rouvrit de force, et, au grand désespoir de Babolin, en tira un louis et une pièce de cinq francs qu'il rendit Justin.

— Remettez ces vingt-cinq francs dans votre poche, dit-il ; d'ici à une heure, vous en trouverez l'emploi.

Puis, se retournant vers l'enfant :

— Où ta mère a-t-elle trouvé cette lettre ? demanda-t-il.

— Plait-il ? fit l'enfant d'un air boudeur.

— Je te demande où ta mère a trouvé cette lettre... quelles rues elle a *faites*.

— Est-ce que je sais cela ? Demandez-le-lui à elle-même.

— Il a raison, dit Salvator ; c'est à elle qu'il faut le deman-

der, et il est même probable qu'elle compte sur votre visite... Attendez ! organisons bien nos batteries.

— Dirigez-nous : je vous obéirai... Quant à moi, j'ai perdu la tête.

— Vous savez que vous pouvez disposer de moi, mon cher Salvator, dit Jean Robert.

— Oui, et je compte bien aussi vous donner un rôle dans ce drame.

— Soit ! et aussi actif que vous voudrez ! J'ai eu mes émotions comme auteur ; je ne suis pas fâché de les avoir comme acteur.

— Oh ! je vous en prie, je vous en prie, messieurs ! dit Justin regardant comme précieuse chaque minute qui s'écoulait.

— Vous avez raison... Voici ce qu'il faut faire.

— Dites !

— Monsieur Justin, vous allez suivre cet enfant chez sa mère.

— Je suis prêt.

— Attendez... Monsieur Jean Robert, vous allez vous procurer un cheval tout sellé, et vous reviendrez avec lui rue Triperet, n. 11.

— Rien de plus facile.

— Moi, je vais aller faire la déclaration à la police.

— Y connaissez-vous quelqu'un ?

— Je connais l'homme qu'il nous faut.

— Bien !... Et puis ?

— Et puis je vous rejoins rue Tripéret, n. 11, chez la mère de cet enfant, et, là, nous aviserons.

— Allons ! viens, petit ! dit Justin.

— Laissez d'abord un mot pour tranquilliser votre mère, dit Salvator ; il est possible que vous ne rentriez que tard, et même que vous ne rentriez pas du tout.

— Vous avez raison, dit Justin ; pauvre mère ! moi qui l'oubliais.

Et il traça à la hâte quelques lignes sur un papier qu'il laissa tout ouvert sur la table de sa chambre.

Il annonçait à sa mère, sans lui dire autre chose, qu'une lettre qu'il recevait à l'instant même réclamait l'emploi de sa journée.

— Et, maintenant, partons ! dit-il.

Les trois jeunes gens s'élancèrent hors de la maison ; il pouvait être six heures et demie du matin.

— Voilà votre chemin, dit Salvator en indiquant de loin à Justin la rue des Ursulines ; — voilà le vôtre, ajouta-t-il en montrant à Jean Robert la rue de la Bourbe, — et voici le mien, acheva-t-il en prenant la rue Saint-Jacques.

Puis, lorsqu'il eut fait une trentaine de pas, il se retourna en criant :

— Le rendez-vous est rue Triperet, n. 11.

Suivons le héros principal des événements qui se passent à cette heure, et — tandis que Jean Robert court rue de l'Université faire seller son cheval, que Salvator se hâte de se rendre à la police — suivons Justin Corby, qui s'avance vers la rue Triperet en marchant sur les talons de Babolin.

La rue Triperet est, comme chacun sait, ou plutôt comme chacun ne sait pas, une petite rue parallèle à la rue Copeau, et perpendiculaire à la rue Gracieuse.

Tout ce quartier rappelait encore, en 1827, le Paris de Philippe-Auguste. Les sentines boueuses qui circulent autour des murailles de Sainte-Pélagie donnent à cette prison l'air d'une antique forteresse bâtie au milieu d'une île ; ces rues, à peine larges de huit à dix pieds, étaient obstruées par des amas de fumier et de gravois ; enfin, les cloaques où végétaient les malheureux habitants de ces quartiers ressemblaient bien plus à des chaumières qu'à des maisons.

Ce fut devant un de ces bouges que s'arrêta Babolin.

— C'est ici, dit-il.

L'endroit était infect, et suait, par tous les pores, la misère et l'impureté.

Justin n'y fit pas même attention.

— Marche devant, dit-il, et je te suivrai.

Babolin entra en bonhomme habitué, comme on dit, *aux êtres* de la maison.

Au bout de dix pas, Justin s'arrêta.

— Où es-tu ? dit-il. Je n'y vois pas !

— Me voilà, monsieur Justin, dit le gamin en se rapprochant du maître d'école ; prenez le bas de ma blouse.

Justin prit le bas de la blouse de Babolin, et gravit pas à pas la haute échelle portant le nom prétentieux d'escalier, qui conduisait chez la Brocante.

Ils arrivèrent à la porte de son chenil, — et le logement

de la Brocante paraisait, sous tous les rapports, justifier ce nom; car, à peine sur le palier, on entendit les abois glapissants d'une douzaine de chiens jappant, hurlant, aboyant dans tous les tons de la gamme.

On eût dit une meute *qui en revoit.*

— C'est moi, mère, dit Babolin se faisant un porte-voix de ses deux mains collées à l'orifice de la serrure; ouvrez! je suis avec de la société.

— Voulez-vous bien vous taire, tas d'enragés! cria de l'intérieur de la chambre, et s'adressant à la meute, la voix de la Brocante: — on ne s'entend pas ici... Te tairas-tu, César!... Te tairas-tu, Pluton! Silence, tous!

Et, à ce commandement prononcé d'une voix menaçante, il se fit un silence tel, que l'on eût entendu trotter une souris dans cette maison, où, au reste, les souris ne devaient pas manquer.

— Tu peux entrer maintenant, toi et ta société, dit la voix.

— Et comment cela?

— Tu n'as qu'à pousser la porte; le verrou n'est pas mis.

— Oh! alors, c'est autre chose.

Et Babolin, soulevant le loquet, poussa la porte, qui donna passage à l'impatient Justin, et le mit en face d'un spectacle qui, sans être des plus poétiques, mérite, cependant, une description particulière.

Qu'on s'imagine, en effet, une espèce de halle partagée, dans sa longueur et dans sa largeur, par deux poutres mises en croix; et destinées à soutenir la toiture de ce grenier, dont on avait fait une chambre; un plafond composé de lattes servant de base aux tuiles du faîtage, et par les interstices desquelles on pouvait jouir des premières lueurs du jour; à certains endroits, des renflements du toit si menaçants, qu'il était hors de doute que la couverture allait s'effondrer au premier vent d'orage! qu'on s'imagine des murs en plâtre, gris et humides, le long desquels couraient des araignées solitaires, regardant avec dédain des peuplades d'insectes de tous genres, — et l'on comprendra l'impression de dégoût qui eût saisi tout homme appelé dans un pareil endroit sous la puissance d'un sentiment moins impérieux que celui qui y attirait Justin.

Une douzaine de chiens, dogues, bassets, caniches, faux danois, grouillaient dans un des angles de la chambre, entassés tous les douze dans une vieille hotte où ils eussent tenu commodément quatre ou cinq tout au plus.

Sur l'angle que formaient les deux poutres était perchée une corneille qui battait des ailes, sans doute comme une manifestation de sa joie pendant le concert des chiens.

Assise sur un escabeau, adossée au pied de la poutre qui, pareille à un pilier, soutenait tout ce chancelant édifice; entourée d'une espèce de talus de chiffons de toutes étoffes et de toutes couleurs, qui montait contre la muraille jusqu'à la hauteur de trois ou quatre pieds, une femme d'une cinquantaine d'années en apparence, grande, maigre, osseuse, efflanquée comme une cavale de cabriolet, tenait agenouillée entre ses jambes une jeune fille dont elle peignait les longs cheveux noirs avec un soin qui dénotait chez la vieille bohémienne, ou une grande affection pour la jeune fille, ou un grand respect pour la beauté de sa chevelure.

Cette scène, qui ne manquait pas de pittoresque, à cause surtout de l'opposition typique des personnages qui la composaient, était éclairée par une lampe de grès posée sur un mannequin retourné, et assez semblable, pour la forme, à ces lampes romaines retrouvées dans les fouilles d'Herculanum ou de Pompéi.

La vieille femme — sans doute celle que Babolin avait désignée sous le nom de la Brocante — était vêtue de loques brunes, puis d'étoffes ramassées de droite et de gauche, cousues côte à côte, et qui semblaient destinées, comme une montre de tailleur, à présenter un échantillon de toutes les nuances du brun.

La jeune fille agenouillée entre ses jambes n'avait, elle, pour tout costume, qu'une longue chemise de toile écrue, pareille à celle dont Scheffer habille Mignon; cette chemise prenait la forme d'une blouse, serrée qu'elle était à la ceinture par une espèce de cordelière de coton gris et cerise, aux deux bouts de laquelle pendaient deux gros glands assez semblables à ceux qui servent aux embrasses de rideaux; le cou et la poitrine de l'enfant étaient cachés sous une écharpe de laine cerise toute déchirée, mais qui s'harmoniait avec la nuance foncée de la cordelière, autant que la laine peut s'harmonier avec le coton.

Ses deux pieds croisés, sur lesquels elle reposait accroupie, étaient nus.

C'étaient deux pieds charmants, deux pieds de princesse, d'Andalouse ou de bohémienne.

Quant à son visage, — qu'elle tourna du côté de la porte, au moment où la porte s'ouvrit pour donner passage à Babolin et au maître d'école, — quant à son visage, disons-nous, il avait cette pâleur maladive des pauvres fleurs étiolées de nos faubourgs : ses traits étaient d'une régularité, d'une pureté admirables ; mais les contours amaigris de cette figure souffreteuse attristaient l'admiration ! Les yeux cernés, la profondeur des orbites, les regards inquiets, les méplats des joues rentrés, au lieu d'être en saillie, la bouche entr'ouverte comme un souvenir de famine ou de terreur, le front grave, la voie douce et harmonieuse, les paroles rares de cette enfant de treize ans, tout concourait à donner à son aspect quelque chose d'étrange et de fantastique qui eût rappelé à notre ami Pétrus, s'il se fût trouvé en face de ce charmant modèle, l'idée qu'il s'était faite de Médée enfant ou de Circé adolescente.

Il ne manquait à cette jeune fille qu'une baguette d'or, et l'encadrement des montagnes de la Thessalie ou des Abruzzes, pour être une magicienne ; il ne lui manquait qu'une tunique à fleurs de pourpre, que des perles autour des bras et dans les cheveux, pour être une enchanteresse ; il ne lui manquait qu'une couronne de nymphéas, et un char de nacre traîné par deux colombes, pour être une fée.

Au reste, et afin de rentrer dans la funeste réalité, c'était — plus la poésie et une propreté étrange, au milieu de cette misère, — c'était, disons-nous, l'incarnation de la Parisienne de ces tristes faubourgs ; le manque d'air, le manque de soleil, le manque de nourriture, l'absence de ces trois éléments de la vie était dénoncée en caractères ineffaçables sur tout le corps chétif de la pauvre créature.

Disons tout de suite, au risque d'entraver notre action, — dont, au reste, l'histoire de Justin et de Mina n'est qu'un épisode, — disons tout de suite ce que l'on savait de cette mystérieuse et poétique enfant.

Nous retrouverons Babolin et le maître d'école sur le seuil de la porte, où nous les laissons.

XXXI

Rose-de-Noël.

Un soir, — c'était pendant la nuit du 20 août 1820, il était neuf heures à peu près, — la Brocante revenait avec une petite charrette que Justin eût pu voir dans la cour, et un âne qu'il eût pu entendre braire dans l'écurie, la Brocante revenait, disons-nous, de vendre un lot de chiffons à la papeterie d'Essonne, lorsque, tout à coup, elle vit surgir sur le revers de la route, et comme si elle sortait du fossé, la silhouette d'un enfant qui se précipitait vers elle, les bras ouverts, la pâleur sur le front, la poitrine haletante, tout le corps frissonnant et empreint des signes de la plus profonde terreur, en criant :

— Au secours ! au secours ! sauvez-moi !

La Brocante était de cette race de bohèmes et de gitanos qui a pour instinct étrange d'enlever les enfants, comme les oiseaux de proie enlèvent les alouettes et les colombes ; elle arrêta son âne, sauta à bas de sa charrette, prit la petite fille entre ses bras, remonta avec elle, et fouetta son âne.

Et elle avait bien plus l'air, il faut le dire, en accomplissant cette action, d'une louve qui emporte un agneau que d'une femme qui sauve un enfant.

Cet événement, rapide comme la pensée, s'était accompli à cinq lieues de Paris, entre Juvisy et Fromenteau.

La petite fille venait par le côté gauche de la route.

Tout occupée de s'éloigner rapidement, la Brocante ne songea à examiner l'enfant qu'après avoir fait un quart de lieue, à peu près, au trot de son âne.

La petite fille était nu-tête ; ses longs cheveux dont les tresses s'étaient dénouées, ou dans la course qu'elle avait

faite, ou dans la lutte qu'elle avait soutenue, pendaient derrière elle ; son front était ruisselant de sueur ; ses pieds attestaient une longue course à travers les champs, et sa robe blanche était toute sillonnée d'une rigole de sang qui s'échappait d'une blessure peu profonde par bonheur, et qui semblait avoir été faite ou plutôt essayée avec un instrument aigu et tranchant.

Une fois dans la charrette, la petite fille, qui paraissait âgée de cinq ou six ans au plus, avait — profitant de ce que la Brocante était occupée des deux mains à conduire et à fouetter son âne — glissé comme une couleuvre, des genoux de la vieille femme, sur le plancher de la charrette, et s'était réfugiée dans le coin le plus éloigné, répondant à toutes les questions par ces seules paroles :

— Elle ne court pas après moi, n'est-ce pas ? elle ne court pas après moi ?...

Sur quoi, la Brocante, qui semblait craindre tout autant que la petite fille d'être poursuivie, sortait furtivement la tête de sa charrette, couverte d'une bâche de toile, regardait sur la route, et, la voyant solitaire, rassurait l'enfant, chez laquelle la terreur paraissait si grande, que le fait matériel de sa blessure et de la douleur qu'elle en devait éprouver, n'était qu'un détail presque oublié.

Vers minuit, — tant la Brocante, secondant l'ardeur de la jeune fille, avait échauffé le pas de son âne, — vers minuit, on arriva à la barrière de Fontainebleau.

Arrêtée à la grille par les employés de l'Octroi, la Brocante n'avait eu qu'à passer la tête, et à dire : « C'est moi, la Brocante, » et, comme les employés de l'Octroi avaient l'habitude de la voir passer, une fois par mois, avec son chargement de chiffons, et revenir le lendemain avec sa charrette vide, ils s'étaient éloignés aussitôt ; et l'âne, la charrette, la vieille femme et la petite fille avaient fait leur entrée dans la ville.

Puis, par la rue Mouffetard et la rue de la Clef, ils avaient gagné la rue Triperet, qui, si nous en croyons une vieille enseigne encore existante aujourd'hui, devrait s'écrire *la rue Trippret.*

Quant à la jeune fille, accroupie ou plutôt roulée sur elle-même dans le coin le plus reculé de la charrette, elle n'avait, nous l'avons dit, donné d'autres signes d'existence que de

demander de temps en temps à la Brocante, d'une voix pleine d'une inexprimable angoisse :

— Elle ne court pas après moi, n'est-ce pas ? elle ne court pas après moi ?...

A peine descendue de la voiture, elle s'élança dans l'allée, et, comme si elle eût eu la faculté de voir la nuit, gagna l'escalier, et en franchit les degrés aussi rapidement qu'eût pu le faire le chat le plus agile.

La Brocante monta derrière elle, ouvrit la porte de son bouge, et lui dit :

— Entre là, petite ! personne ne sait que tu es ici ; sois donc tranquille.

— Elle ne viendra pas m'y chercher, alors ? demanda l'enfant.

— Il n'y a pas de danger !

Et la petite se glissa comme une belette par la porte entr'ouverte.

La Brocante tira la porte, et la ferma à clef ; puis elle descendit pour mettre sa charrette sous le hangar, et son âne à l'écurie.

En remontant, elle prit les mêmes précautions, refermant la porte derrière elle, et poussant le verrou.

Puis elle alluma un bout de chandelle empalé sur l'éclat d'une bouteille cassée, et, s'éclairant de cette pâle lumière, elle chercha la pauvre petite fugitive.

Celle-ci avait été à tâtons jusqu'à l'angle le plus reculé du grenier, et, là, elle s'était mise à genoux, et disait tout ce qu'elle savait de prières.

La Brocante alors l'appela.

Mais la petite fille lui fit, de la tête, un signe de refus.

La Brocante alla la prendre par la main, et l'attira à elle.

L'enfant vint, mais avec une répugnance marquée.

La vieille l'attirait à elle pour l'interroger.

Mais, à toutes ses questions, l'enfant ne répondit rien que ces mots :

— Non, elle me tuerait !

Ainsi la Brocante ne put savoir ni de quel pays était l'enfant, ni quels étaient ses parents, ni quel était son nom, ni pourquoi on voulait la tuer, ni qui lui avait fait la blessure qu'elle avait à la poitrine.

La petite garda près d'une année un mutisme absolu ;

seulement, pendant son sommeil, agitée d'un songe terrible, en proie à quelque cauchemar effroyable, elle s'écria une fois :

— Ah ! grâce ! grâce, madame Gérard ! je ne vous ai pas fait de mal : ne me tuez pas !

Tout ce que l'on sut donc, c'est que la femme qui avait voulu la tuer s'appelait madame Gérard.

Quant à l'enfant, comme il fallait l'appeler d'un nom quelconque, et qu'elle était aussi pâle que ces roses qui fleurissent au milieu de l'hiver, la Brocante, sans se douter du baptême de poésie qu'elle lui donnait, l'appela *Rose-de-Noël*.

Ce nom lui était resté.

Le soir même, voyant que l'enfant ne voulait rien dire, la Brocante, dans l'espoir qu'elle serait un peu plus loquace le lendemain, lui avait montré l'espèce de grabat sur lequel était couché un enfant d'un an ou deux plus âgé qu'elle, et lui avait dit de prendre place près de l'enfant.

Mais elle avait refusé obstinément : la couleur du matelas, la saleté des couvertures répugnaient à la petite fille, que son linge fin et la coupe élégante de sa robe indiquaient comme appartenant à des parents riches.

Elle avait pris une chaise, l'avait appuyée à la muraille, et s'y était assise, disant qu'elle serait très-bien là.

En effet, elle passa la nuit sur cette chaise.

Au jour seulement, elle s'endormit.

Vers six heures du matin, pendant que l'enfant dormait, la Brocante se leva et sortit.

Elle allait rue Neuve-Saint-Médard acheter un vêtement complet pour la petite fille.

La rue Neuve-Saint-Médard, c'est le Temple du quartier Saint-Jacques.

Ce vêtement complet se composait d'une robe de cotonnade bleue à pois blancs, d'un mouchoir jaune à fleurs rouges, d'un de ces bonnets d'enfant qu'on appelle des bonnets à trois pièces, de deux paires de bas de laine, et d'une paire de souliers.

Le tout avait coûté sept francs.

La Brocante espérait bien vendre la défroque de la petite fille quatre fois cette somme.

Une heure après, elle était rentrée avec son emplette, et

avait retrouvé la petite fille toujours accroupie sur sa chaise de paille, et résistant à tous les marivaudages que lui faisait Babolin pour la décider à jouer avec lui.

Quand la clef tourna dans la serrure, la petite fille trembla de tous ses membres ; quand la porte s'ouvrit, elle devint pâle comme la mort.

En la voyant près de s'évanouir, la Brocante lui demanda ce qu'elle avait.

— J'ai cru que c'était elle ! répondit la jeune fille.

Elle !... Ainsi, c'était bien décidément une femme qu'elle fuyait.

La Brocante étala sur un escabeau sa robe bleue, son fichu jaune, son bonnet, ses bas et ses souliers.

L'enfant la regardait faire avec inquiétude.

— Allons, viens ici ! dit la Brocante à la petite fille.

La petite fille, sans bouger de la chaise, indiqua du doigt les vêtements.

— Ce n'est pas pour moi, ces habits ? dit-elle d'un air dédaigneux.

— Et pour qui donc ? demanda la Brocante.

— Je ne les mettrai pas, répondit l'enfant.

— Tu veux donc qu'elle te reconnaisse alors ?

— Non, non, non, je ne le veux pas !

— En ce cas, il faut mettre ces habits.

— Et, avec ces habits, elle ne me reconnaîtra pas ?

— Non.

— Alors, mettez-les-moi tout de suite.

Et, sans faire de difficulté, elle se laissa ôter sa jolie robe blanche, ses bas fins, ses jupons de batiste, et ses souliers mignons.

Au reste, tout cela était taché de sang : il fallait promptement le laver, pour ne point exciter les soupçons des voisins.

La jeune fille revêtit les habits que lui avait achetés la Brocante, humble livrée de misère, symbole patent de la vie qui l'attendait.

La Brocante lava les vêtements de l'enfant, les fit sécher, et les vendit trente francs.

C'était déjà une bonne affaire.

Mais la vieille sorcière espérait bien en faire un jour une

meilleure en découvrant les parents de l'enfant, et en la rendant ou plutôt en la vendant à sa famille.

Cette même répugnance qu'avait éprouvée la petite fille à mettre des vêtements d'une condition inférieure, elle la manifesta lorsqu'il s'agit de partager les repas de la famille.

Un reste de viande réchauffée dans un poêlon, un morceau de pain noir acheté au rebut, ou mendié par la ville, tel était l'ordinaire de la Brocante et de son fils.

Babolin, qui n'avait jamais mangé à une autre table que celle de sa mère, n'avait pas de désirs gastronomiques au-dessus de sa condition.

Mais il n'en était pas de même de Rose-de-Noël.

Sans doute avait-elle été habituée, pauvre enfant, à manger des mets recherchés, avec de l'argenterie, dans des assiettes et des plats de porcelaine, car elle se contenta de jeter un regard sur le déjeuner de Babolin et de la Brocante, et dit :

— Je n'ai pas faim.

Au dîner, ce fut de même.

La Brocante comprit que l'élégante enfant se laisserait plutôt mourir d'inanition que de toucher à sa cuisine.

— Qu'est-ce qu'il te faut donc ? lui demanda-t-elle ; des faisans aux oranges ou des poulardes truffées ?

— Je ne demande ni poulardes truffées, ni faisans aux oranges, répondit la petite fille ; mais je voudrais bien un morceau de pain blanc, comme on en donnait chez nous le dimanche aux pauvres.

La Brocante, toute dure qu'elle était, fut touchée de cette réponse, si simple et en même temps si plaintive ; elle donna un sou à Babolin.

— Va chercher un petit pain chez le boulanger de la rue Copeau, dit-elle.

Babolin prit le sou, ne fit qu'un bond par les escaliers, qu'un saut de la rue Triperet à la rue Copeau, et revint au bout de cinq minutes, apportant un petit pain à mie blanche et à croûte dorée.

La pauvre Rose-de-Noël avait grand'faim ; elle le dévora jusqu'à la dernière miette.

— Eh bien, cela va-t-il mieux ? demanda la Brocante.

— Oui, madame, et je vous remercie, dit l'enfant.

Personne n'avait jamais eu l'idée d'appeler la Brocante *madame*.

— Belle madame ! dit-elle. Et, maintenant, mademoiselle Précieuse, que voulez-vous pour votre dessert ?

— Je voudrais bien un verre d'eau, répondit la petite fille.

— Donne le pot, dit la Brocante à son fils.

Et Babolin apporta un pot sans anse, et tout égueulé, qu'il présenta à la petite fille.

— Vous buvez là dedans ? dit-elle d'une voix douce à Babolin.

— C'est-à-dire que c'est la mère qui boit là dedans ; moi, je bois à la régalade.

Et, élevant le pot à un demi-pied au-dessus de sa tête, il en fit découler un filet d'eau qu'il reçut dans sa bouche avec une adresse qui dénotait l'habitude qu'il avait de cet exercice.

— Je ne boirai pas, dit l'enfant.

— Pourquoi donc ? dit Babolin.

— Parce que je ne sais pas boire comme vous.

— Bon ! tu vois bien qu'il faut un verre à mademoiselle, dit la Brocante en haussant les épaules. Si cela ne fait pas pitié !

— Un verre ? dit Babolin. Il doit y en avoir un ici quelque part.

Et, après avoir cherché un instant, il découvrit un verre dans un coin.

— Tiens, dit-il en emplissant le verre d'eau, et en le présentant à la jeune fille, bois !

— Non, dit-elle, je ne boirai pas.

— Et pourquoi ne boiras-tu pas ?

— Parce que je n'ai pas soif.

— Mais si, tu as soif, puisque tu as demandé à boire tout à l'heure.

La jeune fille secoua la tête.

— Tu vois bien que nous sommes des goujats, dit la mère, et que mademoiselle ne saurait boire ni dans nos pots, ni dans nos verres.

— Non, quand ils sont sales, dit doucement et tristement la jeune fille ; et cependant... et cependant, j'ai *bien soif* ! ajouta l'enfant en fondant en larmes.

Babolin descendit comme il avait fait la première fois, courut à la fontaine voisine, lava le verre à trois ou quatre

reprises, et le rapporta transparent comme un cristal de Bohême, et plein d'une eau fraîche et limpide.

— Merci, monsieur Babolin, dit la petite fille.

Et elle avala le verre d'eau d'un seul trait.

— Oh! *monsieur* Babolin! s'écria le gamin en faisant la roue. Dis donc, la mère, quand nous irons chez Croc-en-Jambe, on annoncera : « *Monsieur* Babolin et *madame* Brocante! »

— Pardon, répliqua la petite, on m'a appris à dire monsieur et madame ; je ne le dirai plus, si ça n'est pas bien.

— Si, mon enfant, si, c'est bien, dit la Brocante, subjuguée malgré elle par cette supériorité de l'éducation que les gens du peuple raillent quelquefois, mais qui, cependant, produit toujours sur eux son effet.

Le soir, la même scène que la veille se représenta pour le coucher.

La mère et le fils couchaient sur un seul matelas jeté au milieu des chiffons, dans un coin de la pièce.

Rose-de-Noël refusa constamment de prendre place à côté d'eux.

Cette nuit encore, elle coucha sur sa chaise.

Le lendemain, la Brocante fit un effort.

Elle mit dans sa poche les trente francs, prix des vêtements de l'enfant, sortit, acheta une couchette de quarante sous, un matelas de dix francs, un peu mince, mais propre, — un traversin de trois francs cinquante centimes, deux paires de draps de madapolam, et une couverture de coton : le tout d'une irréprochable blancheur.

Elle fit apporter cela dans son grenier.

Elle en avait juste pour vingt-trois francs : elle était au pair avec la petite fille.

— Oh! le joli petit lit blanc! s'écria l'enfant, lorsqu'elle vit la couchette dressée et garnie.

— C'est pour vous, mademoiselle Précieuse, dit la Brocante ; puisqu'il paraît que vous êtes une princesse, on vous traite en princesse, quoi!

— Je ne suis pas une princesse, répondit la petite fille ; mais, là-bas, j'avais un lit blanc.

— Eh bien, vous en aurez un ici comme là-bas... Êtes-vous contente?

— Oui, et vous êtes bien bonne! dit la petite fille.

— Maintenant, où allez-vous loger? ne faudra-t-il pas vous louer, rue de Rivoli, un premier au-dessus de l'entresol?

— Voulez-vous me donner ce coin-là ? demanda la petite fille.

Et elle indiquait un renfoncement du grenier qui faisait une espèce de cabinet empiétant sur le grenier voisin.

— Et cela vous suffira ? demanda la Brocante.

— Oui, madame, répondit l'enfant avec sa douceur accoutumée.

On poussa la couchette dans le coin.

Peu à peu, le coin se meubla, et devint une espèce de chambre.

La Brocante était loin d'être aussi pauvre qu'elle en avait l'air; seulement, elle était horriblement avare, et l'argent lui coûtait à sortir de la cachette où elle le mettait.

Mais la Brocante avait une industrie : elle tirait les cartes.

Au lieu de se faire payer en argent par les consultants, — ce qui souvent n'était pas sans quelque difficulté dans un quartier aussi pauvre que celui qu'elle habitait, — elle eut l'idée de se faire payer en nature.

A la fripière, elle demanda un rideau de toile de Perse; à l'ébéniste, une petite table; au marchand de bric-à-brac, un tapis; de sorte que le coin de Rose-de-Noël se trouva meublé au bout d'un mois, et que l'angle qu'elle habitait dans le grenier s'appela le Reposoir.

Rose-de-Noël était heureuse, ou à peu près.

Nous disons *à peu près* parce que sa robe de cotonnade bleue, son mouchir jaune à fleurs rouges, ses bas de laine et son bonnet à trois pièces lui déplaisaient fort.

Aussi, au fur et à mesure que ces objets s'usaient, Rose-de-Noël se faisait une toilette à elle.

C'étaient, d'abord et avant tout, ses cheveux, qu'elle peignait avec un soin extrême, et qui étaient si longs, qu'en les rejetant en arrière, elle marchait sur leurs extrémités avec ses talons.

Puis tantôt une chemise en étoffe écrue nouée autour du corps avec quelque cordelière improvisée, tantôt un turban fait avec une écharpe de couleur vive, tantôt un vieux châle dont elle se drapait comme dans un manteau, tantôt une branche d'aubépine dont elle se faisait une couronne par-

fumée; mais, telle qu'elle s'habillait enfin, toujours son habillement pittoresque se rapprochait de quelque type où le peintre eût trouvé son compte, soit qu'il eût eu à reproduire la créole des Antilles, la gitana d'Espagne ou la druidesse des Gaules.

Seulement, comme la jeune fille ne sortait jamais; comme le soleil ne pénétrait dans le grenier que par d'étroites ouvertures; comme elle ne mangeait que du pain, et ne buvait que de l'eau; comme le froid pénétrait de tous côtés dans le bouge de la Brocante; comme, enfin, ne faisant pas de différence entre l'été et l'hiver, elle était toujours vêtue à peu près de la même façon, par dix degrés de froid ou vingt-cinq degrés de chaleur, elle avait cet aspect maladif et souffreteux que nous avons essayé de peindre; sans compter que, de temps en temps, une toux sèche, qui amenait sur les joues de Rose-de-Noël une couleur plus vive, chaque fois qu'elle se produisait, annonçait que le logement misérable qui la couvrait sans l'abriter avait déjà eu sur sa santé une influence fatale, et pouvait, dans l'avenir, avoir sur elle une influence plus fatale encore.

De sa famille et de l'événement terrible qui avait amené sa rencontre avec la Brocante, — laquelle en était arrivée à aimer la pauvre enfant autant qu'elle était capable d'aimer, — on n'en avait jamais plus parlé que ce que nous avons dit.

Voilà quelle était Rose-de-Noël, c'est-à-dire l'enfant qui se tenait agenouillée entre les genoux de la Brocante, au moment où Babolin et le maître d'école parurent sur le seuil de la porte.

XXXII

Sinistra cornix.

Le spectacle qui frappait les yeux de Justin était donc capable d'attirer l'attention d'un homme moins absorbé qu'il

ne l'était dans une seule pensée : celle de Mina enlevée et l'appelant à son secours.

Il entra dans le grenier, insensible à toute autre idée que celle qui lui serrait le cœur.

— Mère, dit Babolin précédant le jeune homme, comme un interprète précède celui pour lequel il est chargé de porter la parole ; voici M. Justin, le maître d'école, qui a voulu venir lui-même en personne pour vous demander, à vous, des choses que je n'ai pas pu lui dire.

La vieille sourit en femme qui s'attendait à cette visite.

— Et le louis ? demanda-t-elle à demi-voix.

— Le voilà, répondit Babolin en lui glissant la pièce d'or dans la main ; mais vous devriez bien en acheter une bonne douillette à Rose-de-Noël.

— Merci, Babolin, dit la petite fille en tendant son front au gamin, qui l'embrassa fraternellement ; merci ; je n'ai pas froid.

Et, en disant ces mots, elle toussa deux ou trois fois d'une façon qui démentait péremptoirement les paroles qu'elle venait de prononcer.

Mais, nous l'avons dit, tous ces détails, qui eussent frappé un autre que Justin, n'existaient point pour lui, ou n'existaient qu'à l'état de ces vapeurs matinales qui, s'élevant entre le voyageur et le but qu'il veut atteindre, voilent ce but sans le lui cacher.

— Madame..., dit-il.

Au mot de *madame*, la Brocante releva la tête pour voir si c'était bien à elle que l'on s'adressait.

Justin était la seconde personne qui l'eût appelée *madame* ; la première était Rose-de-Noël.

— Madame, dit Justin, c'est vous qui avez trouvé cette lettre ?

— Mais, dame, il paraît, dit la Brocante, puisque c'est moi qui vous l'ai envoyée.

— Oui, dit Justin, et je vous en suis bien reconnaissant ; seulement, je voulais vous demander où vous l'avez trouvée.

— Dans le quartier Saint-Jacques, à coup sûr.

— Je voulais savoir dans quelle rue.

— Je n'ai pas regardé l'écriteau ; mais ça devait être dans les environs, comme cela, de la rue Dauphine à la rue Mouffetard.

— Voyons, dit Justin, rappelez bien vos souvenirs, je vous en supplie!

— Ah! décidément, dit la Brocante, je crois que c'est dans la rue Saint-André-des-Arts.

Pour un observateur plus familier que Justin avec cette espèce de bohème à laquelle il avait affaire, il eût été évident que la Brocante battait la campagne dans une intention arrêtée d'avance.

Justin crut comprendre.

— Tenez, dit-il, voici pour aider à vos souvenirs.

Et il lui donna un autre louis.

— Voyons, mère, dit Babolin, fais donc la charité à M. Justin de ce qu'il te demande; M. Justin, ce n'est pas tout le monde, et il est joliment considéré dans le quartier Saint-Jacques, va!

— De quoi te mêles-tu, gamin? dit la vieille. Va donc voir au Puits-qui-parle si j'y suis!

— Ah! comme vous voudrez, reprit Babolin; au bout du compte, M. Justin m'a dit de l'amener ici : il y est; qu'il s'en tire comme il pourra! il est assez grand pour faire ses affaires lui-même.

Et il s'en alla jouer avec les chiens.

— Brocante, dit Rose-de-Noël de sa voix douce et harmonieuse, vous voyez que ce jeune homme est très-inquiet et très-tourmenté; dites-lui, je vous prie, ce qu'il désire savoir.

— Oh! je vous en conjure, ma belle enfant, fit le maître d'école en joignant les mains, priez pour moi!

— Elle va le dire, reprit Rose-de-Noël.

— Elle va le dire! elle va le dire!... Certainement que je vais le dire, murmura la vieille, comme obéissant à une puissance supérieure : tu connais bien mon faible; tu sais bien que je ne peux rien te refuser.

— Eh bien, madame, demanda Justin en maîtrisant avec peine son impatience, un effort de mémoire! rappelez-vous, au nom du ciel!

— Je crois que c'était... Oui, c'était bien là; maintenant, j'en suis sûre... D'ailleurs, on pourrait recourir aux cartes.

— Alors, dit Justin comme se parlant à lui-même, et sans faire attention aux dernières paroles de la Brocante, ils auront traversé la Seine au pont Neuf, et se rendaient proba-

blement à la barrière Fontainebleau ou à la barrière Saint-Jacques.

— Justement, dit la Brocante.

— Comment le savez-vous? demanda le jeune homme.

— Je dis *justement*, comme j'aurais dit *probablement*.

— Ecoutez, reprit Justin, si vous savez quelque chose, au nom du ciel, dites-moi ce que vous savez!

— Je ne sais rien, dit la Brocante, sinon que j'ai trouvé sur la place Maubert une lettre à votre adresse, et que je vous l'ai envoyée.

— Brocante, dit Rose-de-Noël, vous êtes une méchante femme! vous savez encore autre chose, et vous ne le dites pas.

— Non, fit la Brocante, je ne sais rien de plus.

— Vous avez tort de renvoyer monsieur comme vous faites, mère: c'est un ami de M. Salvator.

— Je ne renvoie pas monsieur; je lui dis que je ne sais pas la chose qu'il demande; seulement, quand on ne sait pas une chose, il faut la demander à celles qui la savent.

— A qui faut-il la demander, cette chose? Dites vite!

— A celles qui savent tout : aux cartes.

— C'est bien, dit le maître d'école, merci; ce que vous m'avez dit est toujours bon à savoir, et je vais rejoindre M. Salvator à la police.

En disant ces mots, le jeune homme fit quelques pas vers la porte.

Mais la Brocante, se ravisant sans doute :

— Monsieur Justin, dit-elle.

Le jeune homme se retourna.

La vieille lui montra du doigt la corneille, qui battait des ailes au-dessus de sa tête.

— Voyez l'oiseau, dit-elle, voyez l'oiseau!

— Je le vois, répondit Justin.

— Il bat des ailes, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est bien, voilà tout; du moment que l'oiseau a battu des ailes, c'est qu'il n'y a pas grand espoir.

— Mais est-ce que ces battements d'ailes ont une signification?

— Jésus Dieu! vous demandez cela? un homme instruit

comme vous, un maître d'école qui sait que la corneille est un oiseau-prophète!

— Eh bien, voyons, que signifient les battements d'ailes de votre oiseau?

— Ils signifient... ils signifient que vous ne trouverez pas sitôt la personne que vous cherchez; car vous êtes à la recherche de quelqu'un.

— Oui, et je donnerais tout ce que je possède pour retrouver la personne que je cherche.

— Eh bien, vous le voyez, l'oiseau sait cela aussi bien que vous et moi.

— Mais, enfin, ces battements d'ailes, que veulent-ils dire?

— Ces battements d'ailes... ces battements d'ailes, voyez-vous, c'est l'image de vos peines : comme cet oiseau bat des ailes dans l'air, ainsi vous vous débattez dans le vide; il a battu des ailes trois fois, une année par fois; c'est trois ans que vous emploierez à cette recherche. Je vous conseille donc, au nom de l'oiseau, de ne pas commencer des démarches incertaines, tant que les cartes n'auront point parlé.

— Eh bien, voyons, dit Justin, qu'elles parlent donc!

Et, comme un homme près de se noyer se raccroche à toutes les branches, Justin revint sur ses pas, tout disposé à croire les cartes, pour peu que ce que les cartes allaient dire eût l'apparence de la vérité.

— Voulez-vous le petit jeu ou le grand jeu? demanda la Brocante.

— Faites comme vous voudrez... Voici un louis.

— Oh! vous aurez le grand jeu, alors, et la réussite de Cagliostro!.. — Donne-moi mon grand jeu, Rose, dit la Brocante.

La jeune fille se leva; elle était svelte, élancée, flexible comme un palmier; elle alla prendre le jeu de cartes au fond du tiroir d'un vieux bahut perdu dans un coin, et le présenta à la vieille, de ses petites mains maigres et effilées, mais blanches, mais aux ongles soignés comme ceux d'une petite maîtresse.

Malgré l'habitude qu'il avait sans doute de voir ces expériences cabalistiques, Babolin se rapprocha de la vieille, s'accroupit sur le parquet, les jambes croisées, et s'apprêta

à regarder, avec une admiration naïve, la scène de magie qui allait s'accomplir.

La Brocante tira de derrière elle une grande planche de sapin en forme de fer à cheval, qu'elle posa sur ses genoux.

— Appelle Pharès, dit-elle à la jeune fille en désignant, d'un mouvement de tête, l'oiseau perché sur la poutre, et qui répondait à ce nom emprunté à l'un des trois mots cabalistiques du festin de Balthazar.

La corneille avait cessé de battre des ailes, et semblait attendre le moment de jouer son rôle dans la scène qui se préparait.

— Pharès! chanta la jeune fille en donnant à cette appellation toute la douceur de sa voix.

La corneille sauta de la poutre sur l'épaule droite de la jeune fille, qui s'accroupit devant la vieille, inclinant un peu de son côté l'épaule sur laquelle était placé l'oiseau.

Alors, la Brocante poussa une note étrange, qui venait à moitié du gosier et à moitié des lèvres, et participait à la fois du sifflet et du cri.

A ce son perçant, les douze chiens, d'un seul bond, et en se heurtant les uns les autres, s'élancèrent de leur hotte, et, en véritables chiens savants qu'ils étaient, vinrent se placer a droite et à gauche de la magicienne, s'asseyant sur leur derrière avec la gravité de docteurs prêts à entamer une discussion théologique, et formant autour de la table un cercle parfait au centre duquel se trouvait la Brocante.

Quand ces préparatifs, apparemment nécessaires, furent bruyamment achevés de la part des chiens, qui, pendant toute la manœuvre, poussaient des cris lugubres, le silence s'établit.

La Brocante regarda successivement l'oiseau et les chiens, et, quand cette revue fut passée, elle prononça d'une voix solennelle des syllabes empruntées à une langue étrangère, inconnue peut-être d'elle-même, que des Arabes eussent pu prendre pour du français, mais que les Français n'eussent certainement pas pris pour de l'arabe.

Nous ignorons si Babolin, Rose-de-Noël et Justin comprirent le sens de ces paroles; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il fut compris des douze chiens et de la corneille, à en juger par les jappements égaux et rhythmés des chiens, et par le cri perçant de l'oiseau, cri imité lui-

même de la note rauque qu'avait poussée la vieille pour appeler sa meute.

Puis, les jappements finis, le cri de l'oiseau éteint, les chiens, qui s'étaient tenus respectueusement assis sur leur derrière en se regardant mélancoliquement les uns les autres, les chiens se couchèrent.

Quant à la corneille, elle sauta de l'épaule de Rose-de-Noël sur la tête de la vieille, et s'y cramponna, enfonçant ses serres dans les cheveux gris de la Brocante.

Le tableau, alors, se fût présenté ainsi à un peintre d'intérieur :

Le grenier sombre, rayé seulement de quelques traînées de jour s'infiltrant à grand'peine par les rares ouvertures.

La vieille assise, avec les chiens étendus en cercle autour d'elle; Babolin couché à ses pieds; Rose-de-Noël debout, le long du pilier.

Ce groupe éclairé par la lueur rougeâtre de la lampe de terre.

Justin debout, pâle, impatient, à moitié perdu dans la pénombre.

La corneille battant de temps en temps des ailes, poussant ses cris sinistres, et rappelant la fable du *Corbeau qui veut imiter l'aigle.*

Seulement, à la différence du corbeau, qui avait les serres prises dans la laine blanche du mouton, la corneille avait les serres prises dans les cheveux gris de la vieille.

Le tableau était fantastique, étrange, et eût eu prise même sur une imagination moins échauffée que celle de Justin.

Eclairée, comme nous l'avons dit, par la lueur fumeuse et rougeâtre de la lampe, la sorcière étendit le bras en l'air, et décrivit, avec ce membre nu et décharné, des cercles gigantesques.

— Silence, tous! dit-elle; les cartes vont parler.

Chiens et corneille se turent.

Alors, par la voix enrouée de la Brocante, les cartes commencèrent leurs mystérieuses révélations.

D'abord, la vieille sibylle battit les cartes, et les fit couper de la main gauche à Justin.

— Il est bien entendu, dit-elle, que vous venez demander ici des nouvelles d'une personne que vous aimez ?

— Oh ! que j'adore ! dit Justin.

— Bien !... Vous êtes le valet de trèfle, c'est-à-dire un jeune homme entreprenant et adroit.

Justin sourit tristement : l'initiative et l'adresse, c'étaient, au contraire, les deux qualités qui lui manquaient essentiellement.

— *Elle*, elle est la dame de cœur, c'est-à-dire une femme douce et aimante.

Du côté de Mina, c'était bien cela du moins.

Les cartes battues et coupées, Justin conventionnellement représenté par le valet de trèfle, et Mina par la dame de cœur, la Brocante retourna d'abord trois cartes.

Elle recommença six fois le même manége.

Chaque fois qu'il y avait deux cartes de la même couleur, soit deux trèfles, soit deux carreaux, soit deux piques, elle prenait la carte la plus élevée, et la mettait devant elle, rangeant de gauche à droite les cartes qui se présentaient ainsi.

Au bout de six essais, elle avait six cartes.

Cette première opération finie, elle battit le jeu à nouveau, fit à nouveau couper de la main gauche, et recommença l'expérience en suivant le même système.

Un des paquets donna trois as; la sorcière les prit tous les trois, et les plaça à côté les uns des autres.

Ce brelan abrégeait son opération, en lui donnant trois cartes au lieu d'une.

Puis elle continua, jusqu'à ce qu'elle eût dix-sept cartes.

Les deux cartes représentant Mina et Justin étaient sorties.

La sorcière, à partir du valet de trèfle, compta sept cartes de droite à gauche, le valet de trèfle compris.

— Voilà ! dit-elle; celle que vous aimez est une jeune fille blonde, de seize à dix-sept ans.

— C'est bien cela, dit Justin.

Elle compta sept fois encore, et tomba sur le sept de cœur renversé.

— Projets détruits !... Vous avez fait avec elle un projet qui n'a pas pu s'accomplir.

— Hélas ! murmura Justin.

La vieille compta sept fois encore, et tomba sur le neuf de trèfle.

— Ces projets ont été renversés par de l'argent que l'on

n'attendait pas, quelque chose comme une pension ou une succession.

Elle compta de nouveau sept fois, et tomba sur le dix de pique.

— Et, chose étrange! continua-t-elle, cet argent, qui ordinairement fait rire, vous fait pleurer, vous!

Elle reprit son calcul, et tomba sur l'as de pique renversé.

— La lettre que je vous ai envoyée, dit-elle, vient de la jeune personne, qui est menacée de prison.

— De prison? s'écria Justin. Impossible!

— Dame, les cartes sont là... De prison, de reclusion, de séquestration.

— Au fait, murmura Justin, si on l'enlève, c'est pour la cacher... Continuez, continuez! vous avez raison jusqu'ici.

— La lettre est arrivée au milieu d'une visite d'amis.

— Oui, c'est cela, d'amis... et de bons amis!

La Brocante compta sept fois encore, et tomba sur la dame de pique renversée.

— Le mal vous vient, dit-elle, d'une femme brune, que celle que vous aimez croit son amie.

— Mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, peut-être?

— Les cartes disent : *Une femme brune;* elles ne disent pas son nom.

Elle reprit son calcul, et tomba sur le huit de pique.

Le huit de pique était renversé.

— Ce projet manqué, c'était un mariage.

Justin était haletant : jusque-là, soit hasard, soit magie, les cartes avaient dit la vérité.

— Oh! continuez! fit-il, au nom du ciel, continuez!

Elle continua et tomba sur un des trois as placés à la suite les uns des autres.

— Oh! oh! dit-elle, complot!

Au bout de sept autres cartes, elle arriva au roi de trèfle renversé.

— Vous êtes aidé dans ce moment-ci, dit-elle, par un homme loyal, aimant à rendre service...

— Salvator! murmura Justin; c'est le nom qu'il m'a donné.

— Mais contrarié dans ses projets! ajouta la vieille; quelque chose qu'il entreprend pour vous, à l'heure qu'il est, éprouve du retard.

— La jeune fille blonde? la jeune fille blonde?... demanda Justin.

La vieille compta sept fois, et tomba sur le valet de pique.

— Oh! dit-elle, elle a été enlevée par un jeune homme brun et de mauvaises mœurs.

— Femme, s'écria Justin, où est-elle? où est-elle? et, tout ce que j'ai, je te le donne!

Et, fouillant à sa poche, il en tira une poignée d'argent qu'il s'apprêtait à jeter sur la table où la Brocante faisait ses cartes, lorsqu'il se sentit arrêter le bras.

Il se retourna : c'était Salvator, qui venait d'entrer sans être vu ni entendu, et qui s'opposait à cette libéralité exagérée.

— Remettez cet argent dans votre poche, dit-il à Justin ; descendez, sautez sur le cheval de M. Jean Robert, partez au galop pour Versailles, empêchez qu'on n'entre dans la chambre de Mina, et veillez à ce que personne ne mette le pied dans la cour de la récréation... Il est sept heures et demie : à huit heures et demie, vous pourrez être chez madame Desmarets.

— Mais... fit Justin hésitant.

— Partez sans perdre une minute, dit Salvator, il le faut!

— Mais...

— Partez, ou je ne réponds de rien!

— Je pars, dit Justin.

Puis, en sortant :

— Soyez tranquille, cria-t-il à la Brocante, je vous reverrai!

Il descendit rapidement, prit la bride des mains de Jean Robert, sauta en selle en fils de fermier habitué dès son enfance à monter tous les chevaux, et disparut au galop par la rue Copeau, c'est-à-dire par le chemin le plus court pour gagner la route de Versailles.

XXXIII

Comment les cartes ont toujours raison.

Jean Robert, débarrassé de la garde du cheval, chercha à tâtons l'échelle, dont le gisement lui avait été indiqué par Salvator, qui, en revenant de la police, l'avait trouvé le premier au rendez-vous.

Nous pourrions faire bon nombre de plaisanteries sur les échelles, les greniers et les poëtes; mais Jean Robert avait un cheval, comme nous avons dit, un fort bon cheval demi-sang, qui pouvait fournir cinq lieues à l'heure : Jean Robert sortait donc de la catégorie des poëtes à échelles et à greniers.

A la vue de Salvator, la vieille avait laissé tomber son jeu de cartes, en poussant un profond soupir; les chiens étaient rentrés dans leur hotte; la corneille avait repris sa place sur la poutre.

Lorsque Jean Robert entra à son tour, il ne vit donc qu'un groupe qui, comme pittoresque, eût réjoui l'œil de peintre de son ami Pétrus, et qui, par ce même pittoresque, s'empara immédiatement de son cœur de poëte.

C'était le groupe qui se composait de la vieille tireuse de cartes, assise sur son escabeau; de Babolin, couché à ses pieds, et de Rose-de-Noël, debout à ses côtés, et appuyée au pilier.

La Brocante attendait évidemment avec inquiétude ce qu'allait dire Salvator.

Quant aux deux enfants, ils souriaient à ce dernier comme à un ami, mais chacun avec une expression différente.

Chez Babolin, chez Rose-de-Noël, ce sourire était celui de la mélancolie.

Mais, au grand étonnement de la Brocante, Salvator ne

parut faire aucune attention à ce qui venait de se passer.

— C'est vous, Brocante? demanda-t-il. Comment va Rose-de-Noël?

— Bien, monsieur Salvator, très-bien ! répondit la jeune fille.

— Ce n'est point à toi que je demande cela, pauvrette; c'est à cette femme.

— Elle tousse un peu, monsieur Salvator, dit la vieille.

— Le médecin est-il venu?

— Oui, monsieur Salvator.

— Qu'a-t-il dit?

— Qu'il fallait, avant tout, quitter ce logement.

— Il a bien fait de vous dire cela; il y a longtemps que je vous le dis, moi, Brocante.

Puis, plus sévèrement, et fronçant le sourcil :

— Pourquoi cette enfant a-t-elle encore les jambes et les pieds nus?

— Elle ne veut mettre ni bas ni souliers, monsieur Salvator.

— Est-ce vrai, Rose-de-Noël? demanda le jeune homme avec douceur, mais d'un ton, cependant, qui n'était pas exempt de reproche.

— Je ne veux pas mettre de bas, parce que je n'ai que de gros bas de laine; je ne veux pas mettre de souliers, parce que je n'ai que de gros souliers de cuir.

— Pourquoi la Brocante ne t'achète-t-elle pas des bas de coton et des souliers de chevreau?

— Parce que c'est trop cher, monsieur Salvator, et que je suis pauvre.

— Tu te trompes, ce n'est pas cher, dit Salvator; tu mens, tu n'es pas pauvre.

— Monsieur Salvator !

— Silence! Et écoute bien ceci...

— J'écoute, monsieur Salvator.

— Et tu obéiras?

— Je tâcherai.

— Et tu obéiras? répéta le jeune homme d'une voix impérative.

— J'obéirai.

— Si, dans huit jours, — tu m'entends bien? — si, dans huit jours, tu n'as pas trouvé une chambre pour toi et Ba-

bolin, un cabinet à l'air et au soleil pour cette enfant, et un chenil à part pour les chiens, je te retire Rose-de-Noël.

La vieille passa son bras autour de la taille de la jeune fille, et la serra contre elle, comme si Salvator eût voulu effectuer sa menace à l'instant même.

— Vous me retireriez mon enfant! s'écria la vieille, mon enfant, qui est depuis sept ans avec moi?

— D'abord, ce n'est point ton enfant, dit Salvator : c'est un enfant volé par toi.

— Sauvé, monsieur Salvator! sauvé!

— Volé ou sauvé, tu discuteras la chose avec M. Jackal.

La Brocante se tut, mais n'en étreignit que plus fortement Rose-de-Noël.

— D'ailleurs, continua Salvator, je ne suis pas venu pour cela; je suis venu pour ce pauvre garçon que tu étais en train de dépouiller quand je suis entré.

— Je ne le dépouillais pas, monsieur Salvator : je prenais ce qu'il me donnait volontairement.

— Que tu trompais, alors.

— Je ne le trompais pas : je lui disais la vérité.

— Comment la savais-tu, la vérité?

— Par les cartes.

— Tu mens!

— Cependant, les cartes...

— Sont un moyen d'escroquerie!

— Monsieur Salvator, sur la tête de Rose-de-Noël, tout ce que je lui ai dit est vrai.

— Que lui as-tu dit?

— Qu'il aimait une jeune fille blonde, de seize à dix-sept ans.

— Qui t'a dit cela ?

— C'était dans les cartes.

— Qui t'a dit cela? répéta impérativement Salvator.

— Babolin, qui l'a su dans le quartier.

— Ah! voilà le métier que tu fais, toi? dit Salvator à Babolin.

— Pardon, monsieur Salvator, je n'ai pas cru que je faisais du mal en disant cela à la Brocante; il était bien connu, dans le faubourg Saint-Jacques, que M. Justin était amoureux de mademoiselle Mina.

— Continue, Brocante. Que lui as-tu dit encore?

— Je lui ai dit que la jeune fille l'aimait, qu'il y avait un projet de mariage, mais que ce projet avait été renversé par une somme d'argent inattendue.

— Qui t'a dit cela?

— Dame, monsieur Salvator, le dix de trèfle signifie *argent*, et le huit de pique *projet manqué*.

— Qui t'a dit cela, Brocante? insista Salvator s'impatientant de plus en plus.

— Un bon curé, monsieur Salvator... un bon vieux curé à cheveux blancs, qui, certainement, ne mentait pas! Il disait, dans un groupe de gens qui l'interrogeaient: « Et quand on pense que c'est une somme de douze mille francs... » Je ne sais pas bien si c'était dix ou douze.

— Peu importe!

— « Et quand on pense, disait le bon vieux curé, que c'est une somme de douze mille francs que j'ai apportée, qui est cause de tout ce malheur! »

— Bien, Brocante! Et, après, que lui as-tu dit encore?

— Je lui ai dit que mademoiselle Mina avait été enlevée par un jeune homme brun.

— D'où le sais-tu?

— Monsieur Salvator, le valet de pique était là, voyez-vous, et le valet de pique...

— D'où sais-tu que la jeune fille a été enlevée? répéta Salvator en frappant du pied.

— Je l'ai vue, monsieur.

— Comment, tu l'as vue?

— Comme je vous vois, monsieur Salvator.

— Où cela?

— Place Maubert.

— Tu as vu Mina, place Maubert?

— Cette nuit, monsieur Salvator, cette nuit... Je venais de faire la rue Galande, je faisais la place Maubert; tout à coup, une voiture passe si vite, qu'on l'aurait dite emportée; la vitre s'abaisse; j'entends crier: « A moi! au secours! on m'enlève! » et une jolie petite tête blonde comme une tête de chérubin sort par la portière. En même temps, une seconde tête paraît: celle d'un jeune homme brun, avec des moustaches... Il tire en arrière celle qui criait, et referme la vitre; mais celle qu'on enlevait avait eu le temps de jeter une lettre.

— Et cette lettre... ?

— C'est celle qui portait l'adresse de M. Justin.

— Quelle heure était-il, Brocante?

— Il pouvait être cinq heures du matin, monsieur Salvator.

— Bon! Est-ce tout?

— Oui, c'est tout.

— Sur la tête de Rose-de-Noël?

— Sur la tête de Rose-de-Noël.

— Pourquoi n'as-tu pas raconté à M. Justin tout simplement la chose comme elle s'était passée ?

— Je me suis laissé tenter, monsieur Salvator : il ira dire ce qui lui est arrivé, et cela me vaudra des pratiques.

— Tiens, Brocante, voici un louis pour avoir dit la vérité, reprit Salvator; mais, sur ce louis, tu achèteras à cette enfant trois paires de bas de coton et une paire de souliers de chevreau.

— Je veux les souliers rouges, monsieur Salvator, dit Rose-de-Noël.

— Tu les prendras de la couleur que tu voudras, mon enfant.

Puis, se retournant vers la Brocante :

— Tu as entendu, dit-il; si, dans huit jours, jour pour jour, heure pour heure, je vous trouve encore ici, j'emmène Rose-de-Noël.

— Oh ! murmura la vieille.

— Et toi, Rose, si je te trouve encore les pieds nus, je te fais habiller comme tu l'étais, quand je t'ai vue pour la première fois, il y a cinq ans.

— Oh ! monsieur Salvator ! dit la petite fille.

Alors, s'approchant une dernière fois de la vieille :

— N'oublie pas, Brocante, lui dit-il à demi-voix, que tu me réponds de cette enfant sur ta tête! Si tu la laisses mourir de froid dans ton grenier, je te ferai mourir de froid, de misère et de faim dans un cachot.

Et, après cette menace, il se pencha vers la jeune fille, qui, de son côté, avança son front au-devant de son baiser.

Puis, sortant de ce bouge, il fit signe à Jean Robert de le suivre.

Jean Robert jeta un dernier regard sur la vieille et sur les deux enfants, et sortit à son tour sur les pas de Salvator.

— Qu'est-ce donc que cette étrange jeune fille ? demanda-t-il à Salvator, une fois arrivé dans la rue.

— Dieu seul le sait ! répondit celui-ci.

Et, tout en descendant la rue Copeau et la rue Mouffetard, il raconta au poëte l'événement de la nuit du 20 août, et comment la jeune fille qu'il venait de voir, et dont la beauté sauvage avait produit sur lui un si puissant effet, était tombée aux mains de la Brocante, et, perle, se trouvait au milieu de ce fumier.

Le récit n'était pas long, comme on sait : quand les deux jeunes gens arrivèrent sur le pont Neuf, il était fini.

— La ! dit Salvator en allant s'appuyer contre la grille de la statue de Henri IV.

— Vous vous arrêtez là ? dit Jean Robert.

— Oui.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ?

— Pour attendre.

— Pour attendre quoi ?

— Une voiture.

— Qui va nous mener où ?

— Oh ! mon cher, vous êtes trop curieux !

— Cependant...

— En votre qualité de poëte dramatique, vous savez que c'est un talent de ménager l'intérêt.

— Comme vous voudrez... Attendons.

Du reste, ils n'attendirent pas longtemps.

Au bout de dix minutes, une voiture attelée de deux vigoureux chevaux tournait le quai des Orfévres, et s'arrêtait en face de la statue de Henri IV.

Un homme d'une quarantaine d'années ouvrit la portière, de l'intérieur où il était placé, en disant :

— Allons, vite !

Les deux jeunes gens montèrent.

— Où tu sais, dit l'homme de la voiture au cocher.

Et la voiture partit au galop, tournant à l'extrémité du pont Neuf, et prenant le quai de l'École.

XXXIV.

M. Jackal.

Racontons à nos lecteurs ce que Salvator n'avait pas jugé à propos de raconter à Jean Robert.

En quittant Justin et Jean Robert, rue du Faubourg-Saint-Jacques, Salvator, comme nous l'avons dit s'était acheminé vers la préfecture de police.

Il arriva dans ce cul-de-sac immonde qu'on appelle la rue de Jérusalem, sentine étroite, sombre, boueuse, où jamais le soleil ne passe qu'en se voilant.

Salvator franchit la porte de la préfecture avec la façon leste et dégagée d'un familier du sombre hôtel.

Il était sept heures du matin, c'est-à-dire petit jour à peine.

Le concierge l'arrêta.

— Hé! monsieur! lui cria-t-il, où allez-vous?... Hé! monsieur!

— Eh bien? dit Salvator en se retournant.

— Ah! pardon, monsieur Salvator, je ne vous reconnaissais pas.

Puis il ajouta en riant :

— C'est votre faute : vous êtes mis comme un monsieur.

— M. Jackal est-il déjà à son bureau? demanda Salvator.

— C'est-à-dire qu'il y est encore : il y a couché.

Salvator traversa la cour, s'avança sous la voûte située en face de la porte, prit un petit escalier à gauche, monta deux étages, enfila un corridor, et demanda à l'huissier M. Jackal.

— Il est bien occupé dans ce moment! répondit l'huissier.

— Dites-lui que c'est Salvator, le commissionnaire de la rue aux Fers.

L'huissier disparut par une porte, et revint presque aussitôt.

— Dans deux minutes, M. Jackal est à vous.

Effectivement, un instant après, la porte se rouvrit, et, avant que l'on vît encore personne, on entendit une voix qui criait :

— Cherchez la femme, pardieu! cherchez la femme!

Puis parut l'homme dont on venait d'entendre la voix.

Essayons de tracer le portrait de M. Jackal.

C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, au corps démesurément long, grêle, effilé, vermiforme, selon l'expression des naturalistes, et, avec cela, des jambes courtes et nerveuses.

Le corps révélait la souplesse; les jambes, l'agilité.

La tête semblait appartenir à la fois à toutes les familles de l'ordre des carnassiers digitigrades : la chevelure, ou la crinière, ou le pelage, comme on voudra, était d'un fauve grisâtre; les oreilles, longues, dressées contre la tête, pointues et garnies de poils, ressemblaient à celles de l'once; les yeux, d'un iris jaune le soir, vert le jour, tenaient à la fois de l'œil du lynx et de celui du loup; la pupille, allongée verticalement, et pareille à celle du chat, se contractait et se dilatait selon le degré d'obscurité ou de lumière dans lequel elle opérait; le nez et le menton, le museau, voulons-nous dire, était effilé comme celui d'un lévrier.

Une tête de renard et un corps de putois.

Au reste, les jambes, dont nous avons dit un mot, indiquaient que l'individu pouvait, à l'instar des martres, se glisser partout et passer par les plus petites ouvertures, pourvu que la tête pût y entrer.

Toute la physionomie, comme celle du renard, révélait à la fois la ruse, l'astuce et la finesse; comme l'animal chasseur nocturne de lapins et de poules, on sentait que M. Jackal ne pouvait quitter son fourré de la rue de Jérusalem, et se mettre en chasse, qu'à la tombée de la nuit.

Il cligna les yeux, et aperçut, dans la pénombre du corridor, celui qu'on lui avait annoncé.

— Ah! c'est vous, mon cher monsieur Salvator! dit-il en s'avançant avec beaucoup d'empressement. Qui me procure le plaisir de vous voir de si bon matin?

— On m'a dit, monsieur, que vous étiez fort occupé, ré-

pondit Salvator, qui paraissait surmonter à grand'peine la répugnance que l'homme de police lui inspirait.

— C'est vrai, mon cher monsieur Salvator; mais vous savez bien qu'il n'y a pas d'occupation que je ne quitte à l'instant même pour avoir le plaisir de causer avec vous.

— Allons, entrons dans votre cabinet, dit Salvator sans répondre à la phrase complimenteuse de M. Jackal.

— C'est impossible, dit M. Jackal : j'ai vingt personnes qui m'attendent.

— Avez-vous pour longtemps affaire avec ces vingt personnes?

— Pour vingt minutes à peu près, une minute par personne. Il faut que je sois à neuf heures au Bas-Meudon.

— Au Bas-Meudon?

— Oui.

— Que diable allez-vous faire là?

— Je vais constater une asphyxie.

— Une asphyxie?

— Deux jeunes gens qui se sont tués, oui... Le plus vieux des deux a vingt-quatre ans, à ce qu'il paraît.

— Pauvres jeunes gens! dit Salvator avec un soupir.

Puis, revenant à l'affaire de Justin :

— Diable! cela me contrarie beaucoup, de ne pouvoir vous parler à mon aise; j'avais quelque chose de grave à vous communiquer.

— Une idée...

— Dites.

— Je vais en voiture; je suis seul dans ma voiture; venez avec moi : vous me conterez votre cas le long du chemin. De quoi s'agit-il, en deux mots?

— D'un enlèvement.

— Cherchez la femme!

— Parbleu! c'est ce que nous cherchons.

— Oh! non, pas la femme enlevée.

— Laquelle, alors?

— Celle qui a fait enlever l'autre.

— Vous croyez qu'il y a une femme là dedans?

— Il y a une femme dans tout, M. Salvator; c'est ce qui rend notre métier si difficile. Hier, on vient m'apprendre qu'un couvreur s'est tué en tombant d'un toit...

— Vous avez dit : « Cherchez la femme! »

— C'est la première chose que j'aie dite.

— Eh bien?

— Ils se sont moqués de moi; ils ont dit que j'avais un tic! On cherche la femme, et on la trouve!

— Bon! comment cela?

— Le drôle s'était retourné pour voir une femme qui s'habillait dans la mansarde en face, et il avait pris tant de plaisir à la contempler, ma foi! qu'il n'avait plus fait attention où il était : le pied lui avait manqué, et patatras!

— Il est mort?

— Il s'est tué roide, l'imbécile! — Est-ce dit, et venez-vous avec moi au Bas-Meudon?

— Oui; mais j'ai un ami.

— Il y a quatre places dans la voiture. — Fargeau, dit M: Jackal à l'huissier, faites atteler.

— C'est que, auparavant, je dois aller rue Triperet, et revenir.

— Je vous donne une demi-heure.

— Où nous retrouverons-nous?

— Rendez-vous à la statue de Henri IV; je ferai arrêter la voiture; vous monterez dedans, et fouette cocher!

Après quoi, M. Jackal était rentré dans son bureau, et Salvator était allé chercher Jean Robert, rue Triperet.

Les choses s'étaient passées selon le programme arrêté : les deux jeunes gens avaient pris place dans la voiture de M. Jackal, et tous trois roulaient vers le Bas-Meudon.

Nous avons essayé de peindre M. Jackal au physique : un coup de pinceau, maintenant, pour le moral.

M. Jackal étaient un ancien commissaire de police que ses aptitudes merveilleuses avaient fait monter, d'étage en étage, jusqu'à ce faite suprême de chef de la police de sûreté.

M. Jackal connaissait tous les voleurs, tous les filous, tous les bohémiens de Paris; forçats libérés, forçats en rupture de ban, voleurs exercés, voleurs apprentis, voleurs émérites, voleurs retirés, tout cela grouillait sous son vaste regard, dans le pandémonium boueux de la vieille Lutèce, sans pouvoir, quelle que fût l'obscurité de la nuit, la profondeur des carrières, la multiplicité des tapis-francs, se dérober à sa vue; il était ferré sur ses garnis, ses tripots, ses lupanars, ses souricières, comme Philidor sur les cases de son échi-

quier ; à la seule vue d'un contrevent éventré, d'un carreau cassé, d'un coup de couteau donné, il disait : » Oh ! oh ! je connais cela ! c'est la manière de travailler d'*un tel*. »

Et rarement il se trompait.

M. Jackal semblait n'être soumis à aucun des besoins de la nature. N'avait-il pas le temps de déjeuner, il ne déjeunait pas ; n'avait-il pas le temps de dîner, il ne dînait pas ; n'avait-il pas le temps de souper, il ne soupait pas ; n'avait-il pas le temps de dormir, il ne dormait pas !

M. Jackal portait, avec un bonheur égal et une aisance pareille, tous les déguisements : rentier du Marais, général de l'Empire, membre du Caveau, concierge de grande maison, portier de petite, épicier, marchand de vulnéraire, saltimbanque, pair de France, voltigeur de Gand, il était tout ce que l'on voulait, et eût fait honte au comédien le plus habile et le plus varié.

Protée n'eût été près de lui qu'un grimacier de Tivoli ou du boulevard du Temple.

M. Jackal n'avait ni père, ni mère, ni femme, ni sœur, ni frère, ni fils, ni fille : il était seul au monde, et il semblait avoir été privé de famille par une Providence attentive qui, en lui dérobant les témoins de sa vie mystérieuse, lui avait permis de marcher librement dans sa voie.

M. Jackal avait, sur les quatre rayons de sa bibliothèque, quatre éditions différentes de Voltaire ! A une époque où tout le monde, à la police surtout, était jésuite de robe longue ou de robe courte, lui seul avait son franc parler, citait le *Dictionnaire philosophique* à tout propos, et savait *la Pucelle* par cœur. Ces quatre exemplaires des œuvres de l'auteur de *Candide* étaient reliés en chagrin, et argentés sur tranche, — emblème funèbre des croyances ensevelies de leur propriétaire.

M. Jackal ne croyait pas au bien ; le mal pour lui dominait toute la création. Réprimer le mal lui semblait le seul but de la vie ; il ne comprenait point un monde à d'autres fins.

C'était une espèce d'archange Michel des régions basses ; le jugement dernier avait déjà commencé pour lui, et il usait des pouvoirs que la société lui avait confiés comme l'ange exterminateur se sert de son glaive.

Les hommes lui paraissaient une grande collection de

marionnettes et de pantins exerçant toutes sortes de professions : de ces marionnettes et de ces pantins, les femmes faisaient, suivant lui, mouvoir les fils ; aussi avait-il une monomanie dont nous avons vu un échantillon dans les premiers mots qu'il avait prononcés en ouvrant la porte de son cabinet, monomanie qui l'amenait presque infailliblement à la découverte du crime dont il voulait connaître l'auteur.

Toutes les fois que l'on venait lui dénoncer une conspiration, un assassinat, un vol, un enlèvement, une escalade, un sacrilége, un suicide, il ne faisait qu'une réponse : « Cherchez la femme ! »

On cherchait la femme, et, quand la femme était trouvée, il n'y avait plus à s'occuper de rien : le reste se trouvait tout seul.

Il en avait donné la preuve lui-même en citant l'exemple du couvreur qui s'était laissé tomber du haut d'un toit sur le pavé.

M. Jackal avait vu une femme au fond de cet accident, où un autre n'aurait vu qu'un faux pas, qu'un éblouissement, qu'un vertige.

Et l'expérience avait prouvé que M. Jackal avait bien vu.

M. Jackal avait donc été fidèle à son principe en disant à Salvator, à propos de l'enlèvement de Mina : « Cherchez la femme ! »

Tel était, — et nous restons bien en arrière du portrait que nous eussions voulu tracer de lui, — tel était M. Jackal, c'est-à-dire l'homme avec lequel, et dans la voiture duquel, Salvator et Jean Robert longeaient le quai des Tuileries.

Ah ! nous oublions un trait caractéristique de la physionomie de M. Jackal : il portait des lunettes vertes, non pour mieux voir, mais pour qu'on le vît moins.

Lorsqu'il voulait avoir le libre usage de ses yeux, il relevait, par un mouvement rapide, ses lunettes sur son front ; le rayon de son regard irisé dardait une flamme entre ses deux paupières, puis il abaissait ses lunettes, mais sans y porter les mains, par un simple frissonnement des muscles temporaux : au frissonnement de ces muscles, les lunettes retombaient d'elles-mêmes, et reprenaient leur place dans la rainure que leur arc d'acier avait, à la longue, creusée sur le nez de M. Jackal.

Rarement il avait besoin de renouveler cette première inspection, tant son regard était rapide, profond, sûr !

Ce regard ressemblait à ces éclairs d'été silencieux, qui passent à travers deux nuages noirs, pendant les chaudes soirées du mois d'août.

XXXV

Cherchez la femme.

M. Jackal, en recevant les deux jeunes gens dans sa voiture, avait commencé par remonter ses lunettes, et par lancer sur Jean Robert un de ces regards irisés qui lui révélaient l'homme moral et physique.

Au bout d'une seconde, ses lunettes étaient retombées, soit qu'il eût reconnu Jean Robert, poëte, nous l'avons dit, ayant déjà franchi le premier cercle de la popularité, soit que les lignes honnêtes du visage du jeune homme eussent suffi pour lui indiquer qu'il n'aurait jamais rien à faire de ce côté.

— Ah ! dit-il quand il se fut établi carrément dans un des angles rembourrés de sa voiture, — angle qu'il avait voulu céder à Salvator, et que Salvator avait obstinément refusé, — nous disons donc qu'il s'agit d'un enlèvement ?

M. Jackal prit sa tabatière, — tabatière charmante, fine et délicate bonbonnière qui avait dû renfermer des pastilles pour la Pompadour ou la du Barry, — et aspira, avec volupté, une large prise de tabac.

— Voyons, contez-moi cela.

Chaque homme a son côté faible, son talon mal trempé dans le Styx, son point vulnérable.

M. Jackal avait le sien, et, infidèle historien que nous sommes, nous avions omis de le mentionner.

M. Jackal pouvait se passer de manger, de boire, de dormir; mais il ne pouvait se passer de priser.

Sa tabatière et son tabac lui étaient choses indispensables.

On eût dit que c'était dans sa tabatière qu'il puisait cette nnombrable série d'idées ingénieuses par la production instantanée et incessante desquelles il étonnait ses contemporains.

Il savoura donc sa prise en disant : « Voyons, contez-moi cela. »

Ce qu'il allait entendre une secondre fois, M. Jackal l'avait déjà entendu une première, mais mal, entre deux portes, préoccupé d'autres idées.

Il avait besoin de l'entendre une seconde fois.

Cette seconde audition ne changea rien à ses idées, quoique le récit fût augmenté des détails que Salvator venait de recueillir de la bouche de la Brocante.

— Et l'on n'a point cherché la femme? dit-il.

— On n'a pas eu le temps : nous savons la chose depuis sept heures du matin seulement.

— Diable ! fit-il, ils auront bouleversé la chambre, et piétiné le jardin.

— Qui?

— Mais ces imbéciles-là !

Par *ces imbéciles-là !* M. Jackal entendait la maîtresse de pension, les sous-maîtresses, les élèves.

— Non, dit Salvator, il n'y a pas de danger.

— Comment cela?

— Justin est parti à franc étrier sur le cheval de monsieur (Salvator indiquait Jean Robert), et il se mettra en sentinelle à la porte.

— S'il arrive !

— Comment, s'il arrive?

— Est-ce qu'un maître d'école sait monter à cheval?... Il fallait me dire cela, je vous eusse donné le Hussard.

Le Hussard était un des hommes de M. Jackal, à qui son habileté en équitation avait fait donner l'élégant et expressif sobriquet de Hussard.

— C'est justement l'observation que je lui ai faite, dit Salvator ; mais il m'a répondu que, fils de fermier, il avait monté à cheval dès son enfance.

— Bon ! Et, maintenant, si l'on trouve la femme, tout ira bien.

— Mais, hasarda Salvator, je ne vois auprès d'elle aucune femme dont on puisse se défier.

— Il faut toujours se défier de la femme.

— N'êtes-vous pas un peu absolu, monsieur Jackal ?

— Vous dites que c'est un jeune homme qui a enlevé votre Mina ?

— Ma Mina ? reprit Salvator en souriant.

— La Mina du maître d'école, la Mina en question, enfin !

— Oui ; la Brocante, qui les a vus passer sur les quatre heures du matin, comme je vous ai dit, a reconnu un jeune homme ; elle a même affirmé qu'il était brun.

— La nuit tous chats sont gris.

Et M. Jackal, sur ce proverbe, secoua la tête.

— Vous doutez ? demanda Salvator.

— Voici... Il ne me semble pas naturel qu'un jeune homme enlève une jeune fille : ce n'est plus dans nos mœurs ; à moins que le jeune homme ne soit d'une grande famille puissante en cour, et ne craigne pas, au XIXe siècle, de trancher du Lauzun et du Richelieu ; un fils de pair de France, un neveu de cardinal ou d'archevêque... Ce sont les vieillards qui enlèvent, — je dis cela pour vous, monsieur Salvator, et surtout pour monsieur, qui fait des pièces, ajouta l'homme de police en désignant Jean Robert d'un imperceptible mouvement de tête, — parce que la vieillesse est impuissante et blasée ; mais un enlèvement de la part d'un jeune homme qui a la beauté et la force, c'est un crime monstrueux !

— Cela est cependant ainsi.

— Alors, cherchons la femme ! Evidemment une femme a trempé dans le crime ; à quel degré, je l'ignore ; mais une femme doit jouer un rôle quelconque dans ce drame mystérieux. Vous ne voyez, dites-vous, aucune femme auprès d'elle ; moi, je n'y vois que des femmes : maîtresses, sous-maîtresses, amies de pension, femmes de chambre... Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que les pensionnats, cœur naïf que vous êtes !

Et M. Jackal aspira une seconde prise de tabac.

— Tous ces pensionnats, voyez-vous, monsieur Salvator, continua-t-il, ce sont autant de foyers d'incendie où vivent

et se débattent les jeunes filles de quinze ans, pareilles aux salamandres dont parlent les anciens naturalistes. Quant à moi, je sais bien une chose : c'est que, si j'avais l'honneur d'avoir une fille à marier, j'aimerais mieux l'enfermer dans ma cave que de la mettre dans un pensionnat. Eh ! vous n'avez pas d'idée des plaintes qu'on reçoit au bureau des mœurs sur les pensionnats, non pas que les maîtresses de pension soient toujours coupables, mais les petites filles sont toujours amoureuses : c'est la vieille fable d'Eve ; maîtresses, sous-maîtresses, gardiennes, au contraire, sont constamment éveillées, comme des chiens autour d'une ferme, ou les gardes du corps autour du roi. Mais le moyen d'empêcher le loup d'entrer dans la bergerie, quand c'est la brebis elle-même qui ouvre la porte au loup ?

— Là n'est point le cas : Mina adorait Justin.

— Alors, c'est une amie qui a fait l'affaire ; voilà pourquoi j'ai dit et je répète : « Cherchons la femme ! »

— Je commence à me rendre à votre opinion, monsieur Jackal, fit Salvator en plissant le front, comme pour forcer sa pensée à s'arrêter sur quelque point obscur et suspect.

— Eh ! certainement, continua l'homme de police, je ne doute pas de la chasteté de votre Mina... Quand je dis *votre Mina*... enfin, je veux dire la Mina de votre maître d'école... Elle n'a apporté, j'en suis sûr, en venant au pensionnat, aucun mauvais germe de nature à gâter les plantes qui l'entouraient ; élevée soigneusement, elle ne pouvait porter en elle que les trésors de bonté et de candeur qu'elle avait amassés sous les regards de ses parents d'adoption ; mais, pour une fleur candide qui donne ses parfums, combien de mauvaises plantes répandent les vapeurs fatales dont, à son insu, la famille les a infectées dès l'enfance ! L'enfant, que l'on croit insoucieux et léger, n'oublie jamais rien, monsieur Salvator, rappelez-vous bien cela ; celui qui, à dix ans, a vu représenter les innocentes féeries du théâtre de l'Ambigu-Comique ou de la Gaieté, si c'est un garçon, demandera, à quinze ans, la lance de chevalier, pour aller transpercer les géants gardiens et persécuteurs de la princesse de son choix ; si c'est une fille, elle se figurera qu'elle est cette princesse persécutée par ses parents, et emploiera, pour rejoindre l'amant dont on l'a séparée, toutes les ressources que lui auront révélées l'enchanteur Maugis ou la fée Colibri.

Nos théâtres, nos musées, nos murailles, nos magasins, nos promenades, tout contribue à éveiller dans le cœur de l'enfant mille curiosités que le premier passant interrogé satisfera, au défaut du père ou de la mère; tout concourt à faire naître et à entretenir en lui cet appétit de tout connaître, cette soif de tout comprendre qui est le mal de l'enfance; et la mère, qui ne peut pas expliquer à sa fille pourquoi, en entrant à l'église, un beau jeune homme offrait de l'eau bénite à une jeune fille; pourquoi, un jour d'été, un couple d'amoureux s'embrassait dans les champs; pourquoi on se marie; pourquoi l'un va à la messe, tandis que l'autre n'y va pas; la mère, enfin, qui ne peut révéler à sa fille aucun des mystères que celle-ci entrevoit vaguement, l'envoie, effrayée de sa curiosité croissant en raison de ses ans, dans un pensionnat où elle apprend, de ses sœurs aînées, ces secrets destructeurs de la santé et de la vertu qu'elle confie ensuite à des sœurs plus jeunes. Voilà, mon cher Salvator, — je vous dis cela pour votre gouverne, si jamais vous prenez femme, — voilà comment, même au sortir de la famille la plus honnête, la jeune fille entre au pensionnat portant en soi la semence vénéneuse qui doit empoisonner plus tard un champ tout entier!

— Mais, demanda Salvator, tandis que Jean Robert écoutait avec étonnement, mais il y a, sans doute, remède à cela?

— Eh! oui, sans doute, il y remède à cela comme à autre chose; il y a remède à tout, parbleu! mais, que voulez-vous! il y a une muraille plus forte, plus haute, plus étendue que celle de la Chine à renverser: il y a l'*habitude*, ce fléau des sociétés. Ainsi, par exemple, depuis quelque temps, les jeunes gens ont pris une habitude funeste, d'autant plus funeste qu'à celle-là il n'y a pas de remède...

— Laquelle?

— C'est celle de se tuer. Un jeune homme aime une jeune fille qui ne l'aime pas encore; il ne prend pas le temps d'attendre qu'elle l'aime: il se tue! Une jeune fille aime un jeune homme qui ne l'aime plus, et sur lequel elle comptait pour couvrir, comme époux, les méfaits de l'amant: elle se tue! Deux jeunes gens s'aiment, et les parents refusent de les marier: ils se tuent! Et savez-vous pourquoi, la plupart du temps, ils se tuent?

— Dame, parce qu'ils sont las de la vie, dit Jean Robert.

— Eh ! non, monsieur le poëte, fit l'homme de police ; on n'est jamais las de la vie, et la preuve, c'est que, plus on est vieux, plus on y tient. Il y a cent suicides de jeunes gens au-dessous de vingt-cinq ans pour un suicide de vieillard au-dessus de soixante et dix. On se tue, — c'est misérable à dire ! — le jeune homme pour faire niche à sa maîtresse, la maîtresse pour faire niche à l'amant, l'amant et la maîtresse pour faire niche aux parents ; niche terrible, qui, si elle eût tardé d'un an, de six mois, de huit jours, d'une heure, fût devenue inutile, par l'amour de la femme, le retour du jeune homme, le consentement des parents. Autrefois, il n'en était point ainsi : on ne connaissait pas le suicide, ou on le connaissait à peine ; le moyen âge, c'est-à-dire trois ou quatre siècles, ne compte pas dix suicides constatés !

— Au moyen âge, hasarda Jean Robert, on avait les couvents.

— Justement ! vous avez mis le doigt dessus, jeune homme. On avait une grande peine, on ressentait une grande douleur, on prenait la vie en dégoût : l'homme se faisait moine ; la femme, religieuse ; c'était la façon de se brûler la cervelle, de s'asphyxier, de se noyer. Tenez, aujourd'hui, je vais constater, au Bas-Meudon, le suicide de mademoiselle Carmélite et de M. Colomban. Eh bien...

Les deux jeunes gens tressaillirent.

— Pardon..., dirent-ils en même temps, interrompant M. Jackal.

— Quoi ?

— Mademoiselle Carmélite n'était-elle point une élève de Saint-Denis ? demanda Salvator.

— Précisément.

— M. Colomban n'était-il pas un jeune gentilhomme breton ? demanda Jean Robert.

— A merveille.

— Alors, murmura Salvator, je comprends la lettre qu'a reçue ce matin Fragola.

— Oh ! pauvre garçon ! dit Jean Robert, j'ai entendu prononcer son nom par Ludovic.

— Mais la jeune fille était un ange ! dit Salvator.

— Mais le jeune homme était un saint ! dit Jean Robert.

— Eh ! sans doute ! dit le vieux voltairien ; voilà pourquoi

ils sont remontés au ciel : ils se trouvaient déplacés sur la terre, pauvres enfants!

Et il prononça ces paroles avec un singulier mélange de sarcasme et d'attendrissement.

— Oh! mon Dieu! dit Jean Robert, le pauvre Ludovic va être désespéré.

— Oh! mon Dieu! murmura Salvator, la pauvre Fragola va être bien triste.

— Mais, enfin, dit Jean Robert, les causes de cette mort sont-elles un secret, ou bien pouvez-vous nous dire...?

— La catastrophe dans tous ses détails? Oh! mon Dieu oui; vous n'aurez que les noms à y changer pour en faire un poëme ou un roman : je vous réponds qu'il y a matière.

Et, tout en roulant du quai de la Conférence au pont de Sèvres, M. Jackal fit aux deux jeunes gens attentifs le récit suivant, qui, tout en dehors qu'il semble, à première vue, des événements que nous racontons, finira par s'y rattacher, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

XXXVI

Où il est prouvé que l'on peut, par hasard, et une fois sur cent, rencontrer de bons voisins.

Le 12e arrondissement était, en 1827, et est encore aujourd'hui, l'arrondissement le plus pauvre de la capitale, comme on peut le voir sur l'état numérique de la population indigente de Paris publié par l'administration de l'assistance publique d'après le dernier recensement.

Ainsi, dans le 1er arrondissement, le chiffre de la population indigente est de 3,707 individus sur 112,740 habitants, tandis que, dans le 12e arrondissement, sur une po-

pulalion de 95,243 habitants, le nombre des indigents est de 12,204.

Ce qui, dans le rapport de la population indigente à la population générale, donne cette effrayante proportion :

Dans le 1er arrondissement, 1 sur 304 ;

Dans le 12e arrondissement, 1 sur 77.

Si l'on songe que c'est dans ce dernier arrondissement que demeure le plus grand nombre de chiffonniers, cochers, savetiers, marchands revendeurs, porteurs d'eau, portefaix et journaliers de tous les états, on verra que nous n'avons rien exagéré en disant que cet arrondissement était et est encore aujourd'hui le plus misérable.

Cet arrondissement présente, à vol d'oiseau, une forme à peu près quadrilatérale ; il est divisé en quatre quartiers qui portent le nom de quartier de l'Observatoire, quartier Saint-Jacques, quartier du Jardin des Plantes, et quartier Saint-Marcel.

A mesure que nous avancerons dans notre récit, comme une grande partie des événements de cette histoire doit se passer dans le 12e arrondissement, nous montrerons peu à peu, et successivement à nos lecteurs, la physionomie de ces divers quartiers.

Disons tout d'abord qu'une des parties les plus pittoresques est celle du quartier Saint-Jacques comprise entre la rue du Val-de-Grâce et la rue de la Bourbe, appelée aujourd'hui rue du Port-Royal.

En effet, en remontant la rue Saint-Jacques, de la rue du Val-de-Grâce au faubourg, toutes les maisons du côté droit, vieilles, laidès et mal bâties, conduisent à des jardins ravissants et comme il en reste quelques-uns à peine autour de certains hôtels aristocratiques de Paris.

C'est dans une maison située entre les nos 330 et 350 de la rue Saint-Jacques que nous allons conduire nos lecteurs. Nous croyons leur montrer un pays tout à fait inconnu, et quiconque, en songeant au quartier Saint-Jacques sent d'habitude lui monter au cerveau les odeurs fétides de la misère, sera bien surpris peut-être, et surtout bien charmé, nous l'espérons, en respirant avec nous le parfum des roses et des jasmins qui entre par les fenêtres de ces appartements privilégiés donnant sur une véritable échappée du paradis terrestre.

La façade de la maison qu'habitent les héros de la lugubre histoire racontée par M. Jackal était de ce ton triste et blafard dont le temps et la pluie badigeonnent les vieux murs de Paris.

On entrait dans la maison par une petite porte étroite, et l'on s'engageait dans un couloir sombre même en plein jour.

Celui qui fût entré pour la première fois dans ce couloir l'eût pris pour un coupe-gorge conduisant à quelque atelier de chiffonnier ou de faux monnayeur; mais à peine l'explorateur eût-il franchi la dernière dalle, qu'il se fût trouvé dans une espèce d'Eden.

En effet, en débouchant du couloir, on entrait dans une cour qui conduisait à un vaste jardin; là, on était véritablement ébloui en voyant une petite maison blanche à contrevents verts, les flancs ornés de roses grimpantes, de chèvrefeuille et de clématites, et les pieds baignés dans un lac de gazon.

La maison était composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages dont les fenêtres, grâce à la situation ravissante du petit bâtiment, s'ouvraient toutes sur le jardin; ces trois étages, y compris le rez-de-chaussée, formaient six appartements composés chacun uniformément de trois pièces et d'une cuisine.

Quatre de ces appartements, les deux du rez-de-chaussée et les deux du premier étage, étaient occupés par des familles d'ouvriers qui, sobres et rangés, au lieu d'aller se griser à la barrière comme leurs camarades d'atelier, consacraient leur journée du dimanche à cultiver un bout de jardin formant les dépendances de leur modeste habitation.

Au deuxième étage demeuraient, sur le même palier, l'un à droite, l'autre à gauche, les deux personnages principaux de cette histoire.

Celui qui occupait le petit appartement à gauche était un jeune homme de vingt à vingt-trois ans, à peu près; beau garçon à la figure franche, aux yeux bleu clair, aux cheveux blonds tombant carrément sur ses épaules carrées. Il était plutôt petit que grand de taille; mais la largeur de ses épaules indiquait chez lui une force peu commune. Il était né à Quimper; mais il était parfaitement inutile de jeter les yeux sur son extrait de naissance pour voir qu'il était Bre-

ton, tant son visage portait l'empreinte de l'énergie et de la loyauté de la belle race gaëlique.

Son père, vieux gentilhomme pauvre, retiré dans une tour, dernier débris d'un château féodal du XIIIe siècle abattu pendant les guerres de la Vendée, l'avait laissé à Paris, où il avait fait son éducation, pour y étudier le droit. En sortant du collége, le jeune Colomban de Penhoël était donc venu s'établir dans ce petit appartement de la rue Saint-Jacques, qu'il habitait depuis trois ans, c'est-à-dire depuis 1823, époque où commence ce récit.

Son père lui faisait une petite pension de douze cents francs par an : le brave homme partageait ainsi avec son fils tout ce qui lui restait de son patrimoine.

L'appartement de Colomban ne lui coûtait que deux cents francs de loyer par an; il restait donc au jeune homme mille francs, c'est-à-dire une fortune entière pour un jeune homme sobre, économe, rangé comme il l'était.

Nous nous trompons en disant qu'il lui restait mille francs par an : des mille francs, nous devons retrancher la location d'un piano, — soit dix francs par mois, — seul luxe que Colomban se permit, sans doute afin de ne pas faire mentir un des axiomes politiques des anciens Bretons, axiome conservé jusqu'à nos jours, et qui place, dit Augustin Thierry, le musicien à côté de l'agriculteur et de l'artisan, comme étant un des trois piliers de l'existence sociale.

On était au mois de janvier de l'année 1823. Colomban venait de commencer sa troisième année de droit; dix heures du soir sonnaient à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Le jeune homme était assis au coin de sa cheminée, occupé à étudier le code Justinien, quand, tout à coup, il entendit des lamentations et des gémissements épouvantables.

Il ouvrit la porte du palier, et vit, sur la porte parallèle à la sienne, une jeune fille pâle, échevelée, fondant en larmes, se tordant les mains, appelant au secours!

L'appartement faisant face à celui de Colomban était occupé par une jeune fille et sa mère; la mère était veuve d'un capitaine tué à Champ-Aubert, pendant la campagne de 1814, et vivait d'une pension de douze cents francs, et de

quelques travaux d'aiguille que lui procuraient les lingères du quartier.

Elle habitait seule, depuis six mois, cet appartement, quand, un matin, Colomban, en revenant de l'École de droit, aperçut sur son palier une grande et belle jeune fille qui lui était complétement inconnue.

Colomban était peu causeur de sa nature, et ce ne fut que quelques jours après cette apparition, qui, au reste, s'était renouvelée deux ou trois fois, qu'il apprit d'un de ses voisins du rez-de-chaussée que mademoiselle Carmélite était fille de madame Gervais, sa voisine; qu'elle avait été élevée, en qualité de fille d'un officier de la Légion d'honneur, à la maison royale de Saint-Denis, et qu'ayant achevé son éducation, elle revenait vivre avec sa mère.

Cette rencontre du jeune homme et de la jeune fille avait eu lieu vers le mois de septembre 1822, époque des vacances. Colomban était donc allé, une quinzaine de jours après cette rencontre, passer deux mois à la tour de Penhoël, et, de retour au mois de novembre, il n'avait eu, jusqu'au mois de janvier 1823, que de rares occasions de voir la jeune fille : on se rencontrait quelquefois sur l'escalier tenant à la main la boîte au lait; on se saluait poliment, mais sans échanger un mot.

La jeune fille était trop timide; Colomban, trop respectueux.

Un jour, cependant, où le jeune homme, plus matinal que de coutume, montait l'escalier, portant son déjeuner quotidien, il rencontra la jeune fille, qui, en retard de quelques minutes, descendait chercher le sien.

Elle arrêta en rougissant le jeune homme, qui, après l'avoir saluée, non pas en étudiant, mais en gentilhomme, — la première éducation ne se perd jamais, — remontait chez lui, et, lui adressant la parole :

— J'ai une prière à vous faire, monsieur, dit-elle : nous aimons beaucoup la musique, ma mère et moi, et nous passons d'habitude tous les soirs une heure très-agréable à vous entendre chanter au piano; mais, depuis trois jours, ma mère est gravement indisposée, et, bien qu'elle ne se soit pas plainte, le médecin, en nous faisant visite, hier au soir, tandis que vous chantiez, nous a dit que le bruit du piano devait la fatiguer.

— Pardon, mademoiselle, répondit le jeune homme en rougissant à son tour jusqu'au blanc des yeux, j'ignorais entièrement la maladie de madame votre mère ; croyez que je ne me pardonnerais jamais d'avoir joué l'ayant sue...

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, dit la jeune fille, c'est moi qui vous demande pardon de vous priver d'un plaisir, et je vous remercie de tout mon cœur de vouloir bien vous imposer cette privation pour nous.

Les deux jeunes gens se saluèrent, et, en rentrant chez lui, Colomban avait fermé son piano pour ne plus le rouvrir que quand madame Gervais serait en bonne santé.

Seulement, depuis cette heure, il rencontra plus fréquemment la jeune fille. La maladie de la mère empirait; à chaque minute, Carmélite courait de chez le médecin à la pharmacie; plusieurs fois, à une heure avancée de la nuit, Colomban l'avait entendue descendre: il eût bien désiré lui offrir ses services, — et jamais fille plus à plaindre n'eût reçu les services d'un cœur plus loyal et plus désintéressé; — mais Colomban avait une timidité égale à sa loyauté; la forme de l'offre l'embarrassait, d'ailleurs, plus que l'offre elle-même, et ce ne fut qu'en entendant la jeune fille appeler au secours avec des cris si désespérés qu'il osa venir se mettre à sa disposition.

Malheureusement, il était trop tard : ce n'était pas le besoin de secours qui avait contraint la jeune fille à appeler; c'était la terreur, c'était l'effroi.

Madame Gervais, qui gardait le lit depuis quatre jours, sur la grave menace d'un anévrisme arrivé à son dernier degré, — ce que le médecin s'était bien gardé d'annoncer à Carmélite, — madame Gervais, pour combattre un étouffement tout près de la priver de respiration, avait demandé un verre d'eau; la jeune fille, qui n'avait pas voulu le lui donner pur, était allée le préparer dans la chambre voisine; une espèce de gémissement ressemblant à un appel la fit se hâter. Elle rentra et trouva sa mère, la tête renversée en arrière; elle lui passa le bras sous le cou, et lui souleva la tête: la pauvre femme regardait son enfant d'une façon étrange; elle ne pouvait parler, à ce qu'il paraissait; mais toute son âme était passée dans ses yeux. Carmélite, effrayée, tremblante et, cependant, forte de sa terreur même, continuait de soulever la tête de sa mère, et approchait le verre

de ses lèvres; mais, au moment où les lèvres et le verre allaient se toucher, madame Gervais poussa un soupir profond, prolongé, douloureux; puis sa tête pesa de tout son poids sur le bras de sa fille, et retomba avec lui sur l'oreiller.

L'enfant fit un effort, souleva la tête une seconde fois, et introduisit le verre entre les lèvres de sa mère en disant:

— Bois donc, mère.

Mais les dents étaient serrées, et la malade ne répondit pas. Carmélite haussa le pied du verre: l'eau coula des deux côtés des lèvres, mais ne pénétra point dans la bouche.

Les yeux de la malade étaient restés démesurément ouverts, et semblaient ne pouvoir se détourner de sa fille.

Carmélite sentit la sueur perler sur son front.

Cependant, ces grands yeux tout ouverts lui donnaient du courage.

— Mais bois donc, petite mère! répéta-t-elle.

La malade ne répondit pas plus cette fois que la première. Alors, il sembla à Carmélite que le cou, qu'elle soutenait de son bras, se glaçait rapidement, et que ce froid mortel la gagnait. Épouvantée, elle laissa retomber la tête de sa mère sur l'oreiller, reposa le verre sur la table, se jeta sur le corps de sa mère, l'entourant de ses deux bras, lui couvrant le visage de baisers, et se levant pour la regarder avec des yeux presque aussi fixes que les siens; alors seulement la pauvre enfant, pleine de vie, qui n'avait jamais songé que le seul être qu'elle eût et qu'elle aimât au monde pût mourir, la pauvre enfant eut un pressentiment terrible! et, cependant, elle qui venait d'entendre sa mère lui parler, il n'y avait qu'un instant, ne pouvait pas croire que ce fût une chose possible que le passage de la vie à la mort sans secousse, sans bruit: elle colla ses lèvres sur le front de sa mère; mais ses lèvres, brûlantes de fièvre, éprouvèrent une sensation terrible en touchant ce front de marbre.

Elle recula de trois pas en arrière, effrayée, mais non convaincue.

La tête était retombée tournée légèrement du côté de la chambre; de sorte que les grands yeux fixes continuaient de regarder la jeune fille avec un reste d'expression maternelle; mais ces yeux, au lieu de lui rendre du calme, commençaient à épouvanter Carmélite.

Alors, éperdue, regardant à droite et à gauche, mais re-

venant toujours à fixer les yeux sur ces yeux effrayants, elle se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Mère ! mère ! mais parle-moi donc ! réponds-moi donc, mère ! ou je vais croire que tu es morte... que tu es morte ! répéta-t-elle en se rapprochant avec angoisse.

Mais, devant l'immobilité cadavérique de ce corps, elle demeura immobile elle-même après un pas essayé. Elle continua d'appeler sa mère avec des cris déchirants, mais sans oser la toucher; et ce fut lasse de ne pouvoir obtenir une réponse, n'osant pas rester plus longtemps dans cette chambre sous le regard de ces yeux de spectre, redoutant tout, mais n'étant certaine de rien, qu'elle ouvrit la porte de l'appartement, et se mit à crier: « Au secours ! »

Colomban sortit de chez lui à ses cris, et aperçut, comme nous l'avons dit, la jeune fille échevelée, baignée de larmes, et se tordant les mains.

— Monsieur ! monsieur ! dit-elle, ma mère me regarde, mais elle ne me répond pas !

— Elle est probablement évanouie de faiblesse, répondit le jeune homme, qui était aussi loin qu'elle de croire à la mort.

Et il entra dans la chambre à coucher.

Il tressaillit en apercevant ce corps, qui avait pris en quelque sorte l'aspect d'un cadavre: la face était hippocratique; les membres étaient rigides; la main, au poignet de laquelle il cherchait les battements du pouls, était froide comme un marbre !

Il se souvenait, lui aussi, d'avoir vu, enfant de quinze ans, sa mère, la noble comtesse de Penhoël, étendue sur son lit de parade, et il reconnaissait, empreintes au front du cadavre qu'il avait à cette heure sous les yeux, les teintes violacées de la mort.

— Eh bien, monsieur?... eh bien?... demanda Carmélite en sanglotant.

Le jeune homme fit semblant de continuer de croire à un évanouissement, afin de préparer peu à peu la jeune fille au coup qui allait la frapper.

— Oh ! dit-il, votre mère est bien mal, pauvre enfant !

— Mais pourquoi ne me répond-elle pas, monsieur? pourquoi ne me répond-elle pas ?

— Approchez-vous, mademoiselle, dit Colomban.

— Je n'ose... je n'ose... Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? que me demande-t-elle ?... que veut-elle donc, à me regarder ainsi ?

— Elle demande que vous lui fermiez les yeux, mademoiselle ! elle demande que nous priions pour le repos de son âme !

— Mais elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? s'écria la jeune fille.

— Agenouillez-vous, mademoiselle ! dit Colomban en lui donnant l'exemple.

— Que dites-vous là, monsieur ? ...

— Je dis, mademoiselle, que Dieu, qui nous a donné la vie, a le droit de nous la reprendre quand il lui plaît.

— Oh ! s'écria la jeune fille, comme frappée de la foudre ; oh ! je vois, je vois !... ma mère est morte !

Elle se renversa en arrière, comme si elle allait mourir elle-même.

Le jeune homme la reçut dans ses bras, et la transporta évanouie sur son lit, qui était dans l'alcôve de la pièce voisine.

Aux cris poussés par la jeune fille, au bruit qu'avait fait la scène que nous venons de raconter, la femme d'un des ouvriers du premier étage était montée, avec une femme de ses amies qui était chez elle en ce moment.

Les deux femmes, trouvant toutes les portes de l'appartement ouvertes, entrèrent et aperçurent Colomban essayant de faire revenir la jeune fille à elle en lui frappant dans les mains.

Comme ce remède n'opérait pas assez vivement, une des femmes prit la carafe qui était sur la toilette, et en inonda le visage de la pauvre orpheline.

Carmélite revint à elle, grelottant et tremblant ; les deux femmes voulurent la déshabiller et la mettre au lit.

Mais, elle, faisant un effort, et se roidissant sur ses pieds, se tourna vers Colomban.

— Monsieur, vous avez dit que ma mère demandait que je lui fermasse les yeux... Conduisez-moi près d'elle... conduisez-moi, je vous en prie !... Sans quoi, ajouta-t-elle en approchant avec terreur sa bouche de l'oreille de Colomban, — sans quoi, elle me regarderait ainsi pendant l'éternité !

— Venez! dit le jeune homme, qui croyait voir un commencement de délire dans les yeux de l'orpheline.

Et elle traversa sa chambre, appuyée sur le jeune homme, entra dans la chambre de sa mère, dont le regard, quoique déjà vitreux, avait conservé sa terrible fixité, s'approcha du lit à pas lents, roides, solennels, et, se penchant sur le cadavre, elle lui abaissa les paupières pieusement et l'une après l'autre.

Après quoi, les forces lui manquant, Carmélite tomba sur le cadavre de sa mère, et s'évanouit une seconde fois.

XXXVII

Fra Dominico Sarranti.

Le jeune homme prit Carmélite dans ses bras, et la transporta comme il eût fait d'un enfant dans la chambre voisine, où attendaient les deux femmes.

Le moment était venu de la déshabiller et de la coucher.

Colomban se retira chez lui en priant une des voisines de venir le joindre aussitôt que la jeune fille serait au lit.

La voisine entrait dix minutes après chez Colomban.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, elle est revenue à elle, dit la voisine; mais elle tient sa tête à deux mains, et prononce des paroles sans suite comme si elle avait le délire.

— A-t-elle des parents? demanda le jeune homme.

— Nous ne lui en connaissons pas.

— Des amies, dans le quartier?

— Aucune amie! c'étaient des gens bien tranquilles, bien honnêtes, et qui vivaient très-retirés; cela ne connaissait personne au monde.

— Que comptez-vous en faire, alors? Elle ne peut pas rester dans cet appartement mortuaire! Il faudrait la faire changer de chambre.

— Je vous offrirais bien la mienne, dit la voisine; mais nous n'avons qu'un lit... Après cela, ajouta la brave femme comme se parlant à elle-même, j'enverrai mon homme coucher dans le grenier, et je passerai la nuit sur une chaise.

Ces dévouements pour des inconnus appartiennent exclusivement à certaines femmes de la classe ouvrière: la femme du peuple offre sa table, sa chambre, son lit, avec plus de désintéressement que le boutiquier n'offre un verre d'eau. Que la douleur morale ou physique l'appelle à son aide, que ce soit un homme à l'agonie ou un homme au désespoir, la femme du peuple offre ses soins, ses consolations, ses secours de toute nature avec une générosité et une abnégation qui sont un des plus beaux titres à l'admiration du philosophe et de l'observateur.

— Non, dit Colomban, faisons mieux: traînez le lit de la jeune fille dans ma chambre, traînez le mien dans son alcôve; puis allez chercher un prêtre pour veiller près du lit mortuaire: j'irai, moi, chercher un médecin pour elle.

La voisine parut hésiter.

— Qu'y a-t-il? demanda Colomban.

— Il y a que j'aimerais mieux aller chercher le médecin, et que ce fût vous qui alliez chercher le prêtre.

— Pourquoi cela?

— Parce que la bonne dame est morte subitement.

— Hélas! oui, bien subitement.

— Et, par conséquent, morte... vous comprenez?

— Non, je ne comprends pas.

— Morte sans confession.

— Eh bien, mais vous avouez vous-même que c'était une sainte.

— Oui, mais un prêtre... un prêtre n'entendra point de cette oreille-là!

— Comment! un prêtre refuserait de veiller une morte?

— Une morte qui ne s'est pas confessée, il y a gros à parier.

— C'est bien... Alors, chargez-vous du médecin; je me charge du prêtre.

— Oh! le médecin, ce n'est pas bien loin : c'est presque en face.

— Je demande seulement quelqu'un pour porter une lettre rue du Pot-de-Fer.

— Donnez-moi la lettre; je trouverai bien quelqu'un.

Colomban s'assit à une table, et écrivit :

« Venez, mon ami! un vivant et un mort ont besoin de vous. »

Et, pliant la lettre, il y mit cette adresse :

« A frère Dominique Sarranti, moine dominicain, rue du Pot-de-Fer, nº 11. »

Puis, remettant la lettre à la voisine :

— Tenez! dit-il.

La voisine descendit.

Pendant qu'elle descendait, Colomban opérait le déménagement projeté, en tirant son lit dans la chambre de la jeune fille, et en tirant le lit de la jeune fille dans sa chambre, à lui.

La femme en visite chez la voisine se chargeait de rester près de Carmélite jusqu'à l'arrivée du médecin, et, s'il le fallait, de passer la nuit à son chevet.

Le délire augmentait de moment en moment.

La femme s'installa près de Carmélite; Colomban descendit chez l'épicier, acheta un cierge, le plaça au chevet du lit de la morte, et l'alluma.

En l'absence de Colomban, la voisine était rentrée avec le médecin, et, laissant l'homme de science près de la malade, elle avait rendu à la morte le soin pieux de lui croiser les mains sur la poitrine, et de lui mettre un crucifix entre les mains.

Colomban alluma le cierge, se mit à genoux, et récita les prières des morts.

Il n'y avait pas de trop des deux femmes pour soigner Carmélite; le médecin avait reconnu les premiers symptômes d'une méningite; il avait laissé une ordonnance, recommandant de la suivre sévèrement; il ne dissimulait point la gravité du cas : la méningite, de simple qu'elle était, pouvait devenir aiguë.

Quant à la mère, elle était morte de la rupture d'un des gros vaisseaux du cœur.

Beaucoup d'esprits forts eussent ri en voyant ce beau

jeune homme de vingt-deux ans à genoux près du lit d'une femme inconnue, et disant les prières des morts dans le livre d'heures aux armes de sa famille.

Mais Colomban était un religieux Breton des anciens jours, qui eût, ainsi que ses ancêtres, vendu terres et châteaux pour suivre Gaultier Sans-Argent à Jérusalem, en disant : *Dieu le volt!*

Il priait donc avec une ferveur réelle, en cherchant à exiler de sa prière toute idée terrestre, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit d'une porte qui crie sur ses gonds.

Il se retourna.

Celui qu'il avait envoyé chercher venait à son appel: frère Dominique, avec son beau costume blanc et noir, était sur le seuil.

Ce jeune moine, de vingt-sept à vingt-huit ans à peine, était à peu près le seul ami, — sauf ces camarades de collége qu'on est convenu d'appeler des amis, et qui font une race à part, — ce jeune moine, disons-nous, était à peu près le seul ami que Colomban eût à Paris.

Un jour, Colomban, passant devant l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, avait vu la population de la rue et du faubourg s'encombrant à la porte; il avait demandé ce que c'était, et on lui avait répondu qu'un jeune moine vêtu d'une longue robe blanche faisait un sermon.

Il était entré.

Un moine, en effet, jeune d'âge, mais vieilli soit par les austérités, soit par la douleur, était en chaire, et prêchait.

Son sermon avait pour sujet la *résignation*.

Le moine l'avait divisé en deux parties bien distinctes.

Dans les malheurs qui viennent de Dieu, c'est-à-dire dans les cas de mort, d'accidents terribles, d'infirmités incurables, il disait :

« Oui, résignez-vous, mes frères! courbez-vous sous le bras qui châtie; priez et adorez! La résignation est une vertu! »

Mais, dans tous les malheurs qui viennent des hommes, comme ambitions déçues, fortunes ruinées, projets avortés, il disait :

« Réagissez contre la mauvaise fortune, mes frères! relevez-vous, forts de votre confiance dans le Seigneur, dans votre droit et dans vous-mêmes; engagez la lutte, et soutenez le combat! La résignation est une lâcheté! »

Colomban attendit que le sermon fût fini, et, au sortir de l'église, il alla serrer la main du moine, comme il eût fait, non pas à un personnage revêtu d'un caractère sacré, mais à tout homme en qui il honorait ces trois vertus, que son propre caractère le mettait à même d'apprécier :

La simplicité, l'honnêteté, la force.

A partir de ce jour, les deux jeunes gens, — le moine était de quatre ou cinq ans l'aîné de Colomban, — à partir de ce jour, les deux jeunes gens s'étaient découvert une rare communauté de principes et de sentiments.

En conséquence, ils s'étaient étroitement liés, et il était bien rare qu'une fois ou deux par semaine ils n'allassent point passer deux ou trois heures l'un chez l'autre.

Jetons un regard en arrière, et voyons ce jeune moine venir à nous, grave et pensif, sur le chemin austère du passé.

Il s'appelait Dominique Sarranti, et avait plus d'une analogie, plus d'un rapport avec ce sombre saint dont le hasard avait fait son patron.

Il était né à Vic-Dessos, petite ville de l'Ariége, située au bord d'une forêt, à six lieues de Foix, à une enjambée de la frontière d'Espagne.

Son père était Corse, et sa mère Catalane; il tenait de l'un et de l'autre : il avait la sombre mémoire du Corse, la terrible ténacité du Catalan. Quiconque l'eût vu en chaire avec son geste puissant, quiconque l'eût entendu avec sa grave et austère parole, l'eût pris à l'instant même pour un jeune moine espagnol en mission en France.

Son père, né à Ajaccio la même année que Bonaparte, attaché à la fortune de son compatriote, en avait subi toutes les vicissitudes : il avait accompagné l'empereur vaincu à l'île d'Elbe; il avait suivi Napoléon trahi à Sainte-Hélène.

En 1816, il était revenu en France. Pourquoi avait-il quitté sitôt l'illustre prisonnier? Gaëtano Sarranti avait prétexté l'insalubrité du climat, la dévorante chaleur du soleil.

Ceux qui le connaissaient ne croyaient point à ce motif, et ils regardaient Sarranti comme un de ces agents mystérieux que l'empereur répandait, disait-on, en France, pour tenter un retour de Sainte-Hélène, comme il avait tenté un retour de l'île d'Elbe, ou tout au moins, si ce retour était impossible, pour veiller aux intérêts de son fils.

Il était entré, comme précepteur de deux enfants, chez un homme très-riche nommé M. Gérard.

Ces enfants n'étaient point le fils et la fille de M. Gérard : c'étaient son neveu et sa nièce.

Mais, tout à coup, en 1820, lors de la conspiration Nantès et Bérard, Gaëtano Sarranti avait disparu, et l'on disait qu'il était allé rejoindre, dans l'Inde, un ancien général de Napoléon entré, dès 1813, au service d'un prince de Lahore.

Nous avons déjà dit un mot de cette fuite de Gaëtano Sarranti, à propos de la disparition du charron de la rue Saint-Jacques, frère de la mère Boivin; disparition qui avait fait que la petite Mina, ayant trouvé fermée la porte à laquelle elle venait frapper, avait été recueillie par le maître d'école et sa famille.

Nous avons parlé à ce propos aussi d'un fils qu'avait, au séminaire Saint-Sulpice, ce Corse fugitif.

Ce fils, c'était le personnage dont nous essayons de tracer le portrait; c'était frère Dominique Sarranti, que son aspect espagnol faisait généralement appeler *fra Dominico*.

Le jeune homme s'était destiné de tout temps à l'état ecclésiastique; sa mère morte, son père partant pour Sainte-Hélène, il avait été mis dans un séminaire.

A son retour, en 1816, son père, — voyant avec peine cette vocation étrange dans un jeune homme qui pouvait être toute autre chose que prêtre, — son père, disons-nous, avait tenté un dernier effort pour le faire rentrer dans la vie civile; il rapportait avec lui une somme assez considérable pour assurer l'indépendance du jeune homme; mais celui-ci avait refusé avec obstination.

En 1820, quand Gaëtano Sarranti avait disparu, son fils, pensionnaire, comme nous avons dit, à Saint-Sulpice, avait été appelé plusieurs fois à la police.

Une fois, ses camarades l'avaient vu rentrer plus sombre et plus pâle encore que de coutume.

Une accusation bien autrement grave que celle d'un complot contre la sûreté de l'État pesait sur son père.

Non-seulement il était accusé d'avoir voulu, à l'aide de moyens violents, renverser le gouvernement établi, mais encore une instruction se poursuivait contre lui, comme prévenu du vol d'une somme de trois cent mille francs appartenant à ce M. Gérard, des neveux duquel il était précepteur;

mais encore on lui imputait la disparition, avait-on dit d'abord, et même l'assassinat, disait-on maintenant, des ces deux mêmes neveux!

Il est vrai que, bientôt après, l'instruction commencée fut abandonnée; mais l'exilé n'en restait pas moins sous le poids de la terrible accusation.

Tous ces événements rendirent Dominique de plus en plus sombre comme homme, de plus en plus austère comme prêtre.

Aussi, au moment de prononcer ses vœux, déclara-t-il qu'il voulait entrer dans un des ordres les plus sévères, et choisit-il l'ordre de saint Dominique, qui a pris en France le nom d'ordre des Jacobins, en raison de ce que le premier couvent de cet ordre fut bâti rue Saint-Jacques.

Il prononça ses vœux, et fut ordonné prêtre le lendemain de sa majorité, c'est-à-dire le 7 mars 1821.

Il y avait donc un peu plus de deux ans déjà, à l'époque où nous sommes arrivés, que frère Dominique était dans les ordres.

C'était, à cette heure, un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, avec de grands yeux noirs, vifs, clairs, pénétrants, au regard profond, au front soucieux, au visage pâle et austère, à l'attitude fière, énergique, résolue; il était grand de taille, sobre de gestes, concis de paroles; sa démarche était noble, lente, grave, rhythmée en quelque sorte; en le voyant passer dans la rue, cherchant l'ombre des maisons pour y plonger son front rêveur, qui portait incessamment la trace d'un sombre chagrin, on l'eût pris pour un de ces beaux moines de Zurbaran, qui, descendu de la toile, eût fait, fugitif du sépulcre, sa rentrée sur la terre du pas égal et sonore du convive de pierre se rendant à l'invitation de don Juan.

Au reste, la volonté inflexible et la profonde énergie dont cette figure fatale était empreinte révélaient plutôt la rigidité de principes austères que le combat de passions ambitieuses.

C'était, en outre, le jugement le plus droit, l'esprit le plus sain, le cœur le plus abondant, qui existât au monde.

Le seul crime irrémissible dont un homme pût se rendre coupable à ses yeux, c'était l'insouciance en matière d'humanité; car l'amour de l'humanité lui semblait l'élément principal de la vie des peuples; il avait d'admirables élans d'enthousiasme quand il entrevoyait dans l'avenir, si éloigné

qu'il fût, cette harmonie universelle fondée sur la fraternité des nations, et qui doit faire le pendant de l'harmonie universelle des mondes.

Lorsqu'il parlait de l'indépendance future des nations, c'était avec une éloquence entraînante; on se sentait alors emporté vers lui et avec lui par un élan de sympathie irrésistible; sa parole vous laissait comme un reflet de son cœur; sa parole vous communiquait sa force! on était illuminé par les rayons de sa flamboyante énergie; on était prêt à prendre un pan de sa robe, et à dire : « Marche devant, prophète; je te suis! »

Seulement, un ver terrible rongeait ce fruit savoureux : c'était cette accusation de vol et d'assassinat qui pesait sur son père absent.

XXXVIII

Symphonie du printemps et des roses.

Tel était le jeune moine qui apparaissait sur le seuil.

Il s'arrêta, frappé du spectacle qu'il avait devant les yeux.

— Ami, dit-il de sa voix triste, à laquelle il savait, dans l'occasion, donner un accent consolateur, la femme qui est couchée là n'est ni votre mère ni votre sœur, j'espère?

— Non, répondit Colomban; j'avais quinze ans quand j'ai perdu ma mère, et je n'ai jamais eu de sœur.

— Dieu vous conserve pour la consolation des vieux jours de votre père, Colomban!

Et il s'apprêta à s'agenouiller devant le cadavre.

— Attendez, Dominique, dit Colomban; je vous ai envoyé chercher...

Dominique l'interrompit.

— Vous m'avez envoyé chercher, dit-il, parce que vous aviez besoin de moi. Je suis venu; me voici.

— Je vous ai envoyé chercher, ami, parce que cette femme que vous voyez couchée là, frappée comme d'un coup de foudre par la rupture d'un des gros vaisseaux du cœur, toute bonne chrétienne, toute sainte femme qu'elle était, vient de mourir sans confession.

— C'est à Dieu seul, et non pas aux hommes, à juger dans quelles dispositions elle est morte, dit le moine. Prions!

Et il s'agenouilla au chevet du lit.

Colomban, sachant qu'il y avait une garde près de la fille, un prêtre près de la mère, put dès lors vaquer aux soins de l'inhumation.

En passant, il s'informa de l'état de Carmélite.

La jeune fille, épuisée, s'était endormie sous l'influence d'une potion opiacée prescrite par le médecin.

Colomban prit tout l'argent qu'il avait chez lui, jusqu'au dernier sou; puis il régla, avec l'église, avec les pompes funèbres, avec le conservateur du cimetière tous les détails de ce cinquième acte de la vie.

Le soir, à sept heures, il était rentré.

Il retrouva Dominique, sinon en prière, du moins en méditation, près du chevet de la morte.

L'homme de Dieu n'avait pas quitté un instant la chambre funèbre.

Colomban exigea qu'il allât prendre quelque nourriture. Le moine ne semblait pas soumis aux besoins ordinaires de la vie; il obéit, cependant, aux sollicitations de son ami; mais, au bout de dix minutes, il était de retour, et avait repris sa place au chevet de la morte.

Quant à Carmélite, elle s'était réveillée avec un redoublement de délire.

Au moins la pauvre enfant, n'ayant plus la conscience de son état, ignorait tout ce qui allait se passer.

Mieux valait, à tout prendre, les cuisantes douleurs du corps que les profondes angoisses de l'âme.

Les voisines se chargèrent des soins pieux de l'ensevelissement; un menuisier apporta la bière; des vis furent substituées aux clous, afin qu'au fond de son délire, la pauvre Carmélite n'entendît point les coups frappés sur le cercueil de sa mère.

La mort ayant été subite, ce ne fut que le surlendemain que le corps fut porté à Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Frère Dominique dit la messe funèbre dans une chapelle particulière.

Puis le corps fut transporté au cimetière de l'Ouest.

Colomban accompagnait le corps avec deux ouvriers qui avaient consenti à perdre leur salaire du jour pour remplir ce religieux devoir.

La fièvre cérébrale de Carmélite suivit son cours; admirablement traitée par le médecin, elle fut obligée de reculer pas à pas devant la science

Au bout de huit jours, la jeune fille avait repris connaissance; au bout de dix jours, le médecin répondait d'elle; le quinzième jour, elle se levait.

Ses larmes coulèrent; — elle était sauvée !

Cependant, la faiblesse de la pauvre enfant était telle d'abord, qu'à peine si elle pouvait articuler un son.

En rouvrant les yeux, elle avait aperçu à son chevet la loyale figure de Colomban, la dernière figure qu'elle eût vue en fermant les yeux, la première qu'elle vit en les rouvrant.

Elle fit un petit signe de tête en manière de reconnaissance et de remercîment; puis elle sortit des draps sa main effilée par la fièvre, et la tendit au jeune homme, qui, au lieu de la serrer, la baisa respectueusement, comme si le sceau de la douleur imprimé au front de la jeune fille fût, aux yeux du noble Breton, un titre de respect aussi grand pour le moment que la couronne sur le front d'une reine.

La convalescence de Carmélite dura un mois; ce fut au commencement de mars qu'elle reprit sa chambre, et que le jeune homme reprit la sienne.

A partir de ce jour, l'intimité commencée entre les deux jeunes gens fut interrompue.

Colomban conserva dans un pli de sa mémoire le souvenir de la beauté et de la bonté de la jeune fille.

Carmélite garda dans un coin de son cœur une reconnaissance sans bornes et une affection dévouée pour Colomban.

Mais ils cessèrent de se voir autrement que comme deux voisins habitant sur le même palier, c'est-à-dire à de rares intervalles.

Quand on se rencontrait, une petite causerie commençait

sur le pas de la porte, mais c'était tout : jamais l'un n'avait franchi le pas de la porte de l'autre.

Le mois de mai arriva ; le jardin de Colomban était contigu à celui de Carmélite : une simple haie de lilas s'élevait entre ces deux jardins, — moins séparés ainsi que ceux de Pyrame et de Thisbé, qui, eux, étaient séparés par un mur.

Les deux jeunes gens étaient donc en quelque sorte dans le même jardin, puisque, quand le vent agitait les lilas, la haie s'entr'ouvrait comme pour donner passage à leurs causeries, et que les fleurs s'éparpillaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Un soir, à la demande de Carmélite, le jeune homme avait rouvert son piano, et tirait de cet instrument longtemps fermé, longtemps muet comme son cœur, mille notes harmonieuses, qui, s'échappant par les fenêtres de sa chambre, vibraient dans l'air calme du crépuscule, puis, entrant par les fenêtres voisines, allaient caresser la jeune fille à son chevet comme les bouffées rafraîchissantes du printemps.

Elle avait donc à la fois parfum et mélodie.

Puis, au fond de tout cela, tristesse, profonde tristesse !

Pauvre Carmélite ! elle était dans la plus mauvaise ou dans la meilleure disposition pour aimer, selon, cher lecteur, que vous voudrez faire, de l'amour, une douleur ou une joie, une infortune ou un bonheur.

Maintenant, voyons, que va-t-il advenir de cette situation maladive de l'âme ?

Nous avons dit, dans un des chapitres précédents, que toutes les maisons situées à droite de cette partie de la rue du Val-de-Grâce et de la rue Saint-Jacques conduisaient à des jardins ravissants.

En effet, de ces fenêtres des jeunes gens d'où sortait tant d'harmonie, et où entraient tant de parfums, voici l'adorable panorama qui se déroulait sous les yeux :

A droite, au nord, un immense enclos planté de peupliers et de grands arbres.

A gauche, au sud, une suite de jardins plantés d'acacias, de lilas, de jasmins et de cytises des Alpes à fleurs jaunes retombant en grappes.

A l'horizon, à l'ouest, comme un hamac de verdure où se couchait le soleil, le sommet des arbres du Luxembourg.

Enfin, au centre du triangle formé par ces trois points

cardinaux, un des plus beaux spectacles qui puissent s'offrir aux regards d'un poëte ou d'un amoureux !

Qu'on se figure un champ de roses de vingt ou vingt-cinq arpents fleurissant autour d'un petit tombeau construit au XVIIe siècle, et assez semblable, pour la forme, aux chapelles que les héritiers font élever, au Père-Lachaise, au-dessus du caveau de leur légataire décédé.

Et quand nous disons *un champ de roses*, — une plaine des environs de Persépolis, où l'on dit qu'est née la reine des fleurs, — qu'on ne croie pas qu'il y ait le moins du monde exagération de notre part : il est si doux déjà d'avoir, dans une ville comme Paris, cinq ou six pots de roses autour de soi, qu'il paraît peut-être fabuleux qu'on en puisse avoir sous les yeux un champ tout entier. Rien n'est plus vrai cependant, et l'on peut encore aujourd'hui, à trente ans de distance, visiter les quatre ou cinq arpents qui sont restés de ce champ biblique.

C'était donc, comme nous l'avons dit, non pas un champ de trèfle ou de luzerne, mais un vrai de champ de roses, qui parfumait l'air à deux lieues à la ronde.

Toutes les contrées semblaient avoir apporté dans ce jardin, autour de ce tombeau, comme si ce tombeau eût renfermé la relique d'une sainte, les plus belles roses de leur pays.

On eût dit les planches coloriées de la *Monographie du rosier*, publiée à cette époque par l'Anglais Lindley.

Rien n'y manquait; aucune espèce n'était absente, aucune variété ne faisait défaut; les cinq parties du monde figuraient là, incarnées dans leurs plus belles fleurs. C'était le rosier du Caucase, le rosier du Kamtschatka, le rosier bariolé de la Chine, le rosier turneps de la Caroline, le rosier luisant des États-Unis, le rosier de mai, le rosier de Suède, le rosier des Alpes, le rosier de Sibérie, le rosier jaune du Levant, le rosier de Nankin, le rosier de Damas, le rosier du Bengale, le rosier de Provence, le rosier de Champagne, le rosier de Saint-Cloud, le rosier de Provins, — que la légende prétend avoir été apporté de Syrie à Provins par un comte de Brie, au retour des croisades; — enfin, c'était la collection, unique peut-être parce qu'elle était complète, des deux ou trois mille variétés de roses connues à cette époque, nombre qui s'augmente encore tous les jours, pro-

gression dont nous ne saurions trop louer les horticulteurs.

« Le titre de *reine des fleurs*, que mérite la rose, est devenu banal à force d'être répété, dit *le Bon Jardinier;* c'est que la rose réunit tous les genres de perfection que l'on peut désirer dans une fleur : la séduisante coquetterie de ses boutons, l'élégante disposition de ses pétales entr'ouverts, les contours gracieux de ses fleurs épanouies, lui donnent la perfection des formes; il n'est pas de parfum plus doux et plus suave que le sien; son incarnat est celui de la beauté la plus parfaite; avec des nuances plus vives, elle imite le teint animé de la bacchante, et sa blancheur devient un emblème d'innocence et de candeur. »

Cette définition de la rose, définition colorée comme un vieux pastel du temps de Louis XV, nous servira de transition naturelle pour arriver à la fraîche beauté de notre héroïne; — en effet, quelques mots ajoutés au portrait que *le Bon Jardinier* a tracé de la fleur souveraine suffiront à peindre Carmélite.

Elle était grande et flexible de taille, avec de beaux cheveux d'un châtain très-foncé, qui semblaient, tant ils poussaient abondants et vigoureux, être rudes à l'œil, mais qui étaient doux comme de la soie au toucher.

Des yeux d'un bleu de saphir, des lèvres d'un rouge de corail, des dents d'un blanc de perle complétaient l'ensemble de cette belle et savoureuse créature.

Un jour, vers la fin du mois de mai, Carmélite et Colomban étaient chacun à leur fenêtre, regardant et respirant; la jeune fille était comme éblouie du spectacle, comme enivrée du parfum.

Toute la journée, la chaleur avait été étouffante; pendant trois ou quatre heures, il avait plu, et, vers sept heures du soir, en ouvrant sa fenêtre, Carmélite avait été émerveillée de voir tout en fleurs ce champ de rosiers, qu'elle avait vu en boutons le matin. Elle ne comprenait pas plus cette subite efflorescence des plantes qu'elle n'avait compris, dans un jour de douleur dont le souvenir était toujours présent à sa mémoire, le brusque passage de la vie à la mort.

Aussi, le soir, tous deux étant descendus au jardin, et se trouvant séparés seulement par la haie de lilas déjà

défleurie, Carmélite interrogea-t-elle Colomban sur cette prompte métamorphose des boutons en fleurs.

Carmélite était fort ignorante en botanique; car, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, cette science était regardée comme assez superflue dans l'éducation d'une jeune fille. Colomban, qui plus d'une fois avait eu l'occasion de s'apercevoir de cette ignorance, commença alors, toujours à travers la mobile muraille de verdure, un cours de physiologie végétale, en dégageant cette étude charmante des mots précis mais incompréhensibles, pour les femmes surtout, dont les savants l'ont encombrée.

Il lui décrivit l'organisation des plantes avec beaucoup de simplicité, en la réduisant aux trois organes élémentaires qui, par leur réunion, constituent tous les tissus végétaux, tissus comparables, dans le principe, à une solution de gomme qui, s'épaississant bientôt, enchevêtre ses filaments déliés, entre lesquels se forment peu à peu d'innombrables petites cellules; il lui fit comprendre que c'étaient ces trois organes élémentaires qui contenaient la matière incrustante du bois, les sucs cristallisés, la fécule, le gluten, les huiles volatiles et les diverses matières colorantes dont la principale est la matière verte.

Des organes élémentaires, il passa aux organes composés, en lui parlant de l'épiderme qui leur sert de transition; il prit une plante à l'état embryonnaire, à cette période où, naissante à peine, elle est encore adhérente à la tige maternelle, et lui fit suivre toutes les phases de la croissance jusqu'au moment où, apte à se détacher de sa souche, cette plante se reproduit à son tour.

Après avoir fait ainsi à sa jeune voisine une rapide et lucide définition de tous les organes des végétaux, — racines, tiges, feuilles, bourgeons, — il lui expliqua les transformations, chez plusieurs de ces végétaux, de certains de leurs organes soit en épines, — comme dans les chardons, les épines-vinettes, les faux acacias, — soit en vrilles, — comme dans la vigne, les pois et les passiflores.

Il lui fit connaître la solidarité qui existe entre tous les règnes de la nature; comment l'homme ne peut pas plus se passer de la plante que la plante ne peut se passer de l'homme; comment tout est établi en ce monde d'une façon si harmonique, que l'un souffrirait de l'absence de l'autre;

il lui découvrit les mystères de la nutrition chez les végétaux; lui dit comment ils puisent à la fois par la racine et par les feuilles, dans le sol et dans l'air, les éléments nécessaires à leur développement; il lui démontra comment la sève — qui n'est autre chose que la circulation du sang chez les plantes — s'élève de bas en haut, en lui faisant voir, par une branche de vigne fraichement coupée, cet écoulement de la sève appelé *les pleurs* de la vigne; il lui apprit, enfin, que les plantes dorment, respirent, se reproduisent comme les animaux, et il remplit sa jeune intelligence d'étonnement en lui révélant que certaines plantes ont des mouvements naturels qui contrastent avec l'immobilité ordinaire des végétaux.

Dix fois il voulut s'interrompre, de peur de la fatiguer ou tout au moins de l'ennuyer; mais, si la nuit et le feuillage ne lui eussent pas voilé le visage de Carmélite, il y eût lu, au contraire, le plus profond ravissement.

Tout à coup, de la pathologie végétale, en voyant filer une étoile, on arriva à l'astronomie; des fleurs parfumées de la terre, aux fleurs lumineuses du ciel; on passa en revue les noms mythologiques donnés par les hommes à tous ces mondes inconnus, objets de leur éternelle curiosité; le ciel, la terre, la mer, les temps modernes, l'antiquité, la Grèce, l'Égypte, l'Inde, ces trois aïeules du monde, furent mis à contribution pour célébrer ces premières heures d'intimité entre deux jeunes âmes pendant une belle nuit de printemps.

Ils ne songèrent pas aux hommes; ils ne songèrent pas à eux-mêmes; ils ne devinèrent pas un instant que les fleurs, les flots, les nuages, les étoiles, la brise, sur lesquels ils voyageaient depuis le crépuscule, devaient infailliblement les conduire peu à peu dans les régions éthérées de l'amour platonique.

Et, cependant, qu'était-ce que cette ardeur passionnée que mettait Colomban dans la description des harmonies de la nature, sinon une manifestation éclatante de l'amour le plus frais et le plus puissant qui eût jamais germé, plante de vie ou de mort, dans le cœur d'un jeune homme?

Cette force d'attention, ce ravissement de la jeune fille pendant cette revue des merveilles de la création, qui avait passé aussi vite et presque sans laisser plus de traces que

l'étoile qu'elle avait vue filer, qu'était-ce donc, sinon la révélation du premier amour?

Et joignez à ces dispositions de dix-sept ans chez l'une, de vingt-deux ans chez l'autre, que la journée avait été orageuse, que la brise était tiède et parfumée, et qu'aux rayons du soleil, à la caresse de cette brise, tout un champ de roses, en boutons le matin était en fleurs le soir!

XXXIX

Le tombeau de la Vallière.

Ce soir-là donc, enivrés par le parfum des roses qui les enveloppait comme ce nuage embaumé où Virgile cache ses déesses, sous ce ciel lumineux dont les étoiles semblaient amoureusement se poursuivre comme autant d'Apollons et de Daphnés, dans cette atmosphère rafraîchie par la pluie de la journée, en un mot par cette première nuit de printemps, calme, sereine, embaumée, les cœurs des deux jeunes gens s'entr'ouvrirent à l'amour, comme s'entr'ouvrait à la rosée fécondante du soir le calice des fleurs.

En entendant sonner minuit, en comptant les vibrations sonores et successives jusqu'à douze, ils tressaillirent, jetèrent un cri, échangèrent un rapide bonsoir, et remontèrent, trembiants comme des coupables.

Arrivés au second étage, il s'arrêtèrent. — La fenêtre du carré était ouverte; la lune éclairait, silencieuse et mélancolique, le tombeau entouré de roses.

— Qu'est-ce donc que ce tombeau? demanda Carmélite en s'accoudant sur l'appui de la fenêtre.

— C'est le tombeau de mademoiselle de la Vallière, répondit le jeune homme en s'accoudant auprès d'elle, et à

côté d'elle, dans l'étroit espace ménagé par l'ouverture de la fenêtre.

— Comment donc le tombeau de mademoiselle de la Vallière se trouve-t-il ici? demanda Carmélite.

— Tous ces terrains que vous voyez là, répondit Colomban, formaient autrefois le jardin d'un couvent appartenant a l'ordre religieux dont vous portez le nom poétique; au milieu de ce jardin était une église bâtie, selon les vieilles légendes lutéciennes, sur les ruines d'un temple de Cérès; on ne connaît pas l'époque précise de la fondation de cette chapelle: on croit seulement qu'elle date du règne de Robert le Pieux; ce qu'il y a de certain, c'est que, dès la fin du x^e^ siècle, elle était occupée par des moines bénédictins de l'abbaye de Marmoutier, qui la possédèrent comme prieuré, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Champs, jusqu'en l'année 1604, où elle fut cédée aux religieuses carmélites de la réforme de sainte Thérèse. — Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville, poussée par quelques dévots qui lui offraient le titre de fondatrice, obtint du roi, grâce à l'appui de Marie de Médicis, tous les pouvoirs nécessaires à la création de cet établissement. Avec l'autorisation du roi Henri IV, et l'approbation du pape Clément VIII, on fit venir, d'Avila à Paris, six religieuses carmélites qui avaient été formées par la séraphique sainte Thérèse de Cépède. Ces six religieuses furent les premières de leur ordre en France; elles habitèrent le couvent qui était là, et qui n'existe plus; elles prièrent, chantèrent, moururent dans cette église, dont il ne reste plus que le tombeau dont vous m'avez demandé le nom.

— Oh! que c'est curieux! fit Carmélite, dans l'étonnement que lui causait la révélation de ces mystères de la nature éternelle, et de l'éphémère passé. — Et sait-on comment s'appelaient ces six pauvres filles?

— Je le sais, moi, dit en souriant le jeune Breton; car je suis l'homme des légendes. Elles s'appelaient Anne de Saint-Barthélemy, Isabelle des Anges, Béatrix de la Conception, Isabelle de Saint-Paul et Éléonore de Saint-Bernard. La duchesse de Longueville alla à leur rencontre, et voulut que leur entrée dans le prieuré fût célébrée par une fête.

Tout cela n'était peut-être pas aussi curieux que le disait Carmélite, aussi intéressant que l'affirmait Colomban; mais les pauvres enfants se mentaient l'un à l'autre, ne deman-

dant pas mieux que de trouver un prétexte pour ne pas se quitter. Tout était bon dans ce cas ; la conversation mystique continua donc.

— Oh ! que j'aurais voulu voir une fête de ce temps-là ! dit Carmélite.

— Eh bien, mademoiselle, écoutez, dit Colomban : restez où vous êtes, fermez les yeux, substituez l'imagination à la vue ; figurez-vous que vous avez là, à votre gauche, un sombre couvent aux hautes murailles ; là, en face de vous, l'église, — et attendez...

Le jeune homme rentra chez lui.

— Où allez-vous ? demanda Carmélite.

— Chercher un livre, lui cria le jeune homme, de l'intérieur de son appartement.

Et, cinq secondes après, il revint, tenant un livre à la main.

— Maintenant, dit-il, fermez-vous les yeux ?

— Ils sont fermés.

— Voyez-vous le couvent à gauche ?

— Oui.

— Voyez-vous l'église en face de vous ?

— Oui.

Colomban ouvrit le livre.

La lune brillait radieuse à son zénith, et jetait sur toute cette nature calme et silencieuse une lumière si pure, que Colomban pouvait lire comme en plein jour.

Il lut :

« Le mercredi 24 août 1605, jour de saint Barthélemy, fut faite à Paris une nouvelle et solennelle procession des sœurs carmélites, qui, ce jour-là, prenaient possession de leur maison ; le peuple y accourut en grande foule, comme pour gagner les pardons ; elles marchaient en bel et bon ordre, étant conduites par le docteur Duval, qui leur servait de bedeau, ayant le bâton à la main, et qui avait du tout la ressemblance d'un loup-garou.

» Mais, comme le malheur voulut, ce beau et saint mystère fut troublé et interrompu par deux violons qui commencèrent à sonner une bergamasque ; ce qui écarta ces pauvres gens, et les fit retirer à grands pas, tout effarouchées, avec le loup-garou leur conducteur, dans leur église, où, étant

parvenues comme en un lieu de franchise et du sûreté, commencèrent à chanter le *Te Deum laudamus...* »

— Avez-vous vu ? demanda Colomban.

— Oui; mais autre chose que ce que je comptais voir, répondit en souriant Carmélite.

— On ne voit pas toujours ce que l'on croit voir, quand on a les yeux ouverts, dit Colomban; à plus forte raison quand on les a fermés.

— Et ce fut dans ce couvent que se retira mademoiselle de la Vallière ?

— Dans ce couvent même, où elle passa trente-six ans au milieu des exercices continuels d'une piété de plus en plus édifiante, et où elle mourut, le 6 juin de l'année 1710.

— Et, alors, c'est là, dans ce tombeau, demanda la jeune fille, que repose le corps de la pauvre duchesse?

— Ce serait beaucoup dire, que d'affirmer cela, répondit Colomban.

— Elle a donc été exhumée?

— En 1790, un décret de l'Assemblée nationale supprima le couvent; on démolit l'église... Qui sait ce que devint le corps de la pauvre pécheresse que Le Brun avait représentée sous les traits de la Madeleine? Et, cependant, comme je vous l'ai dit, à vous qui, un siècle et demi après sa mort, vous inquiétez d'elle, la tradition prétend qu'il a été épargné, et qu'il repose toujours dans le caveau, au-dessous de cette petite chapelle.

— Et, demanda Carmélite avec l'hésitation de la curiosité qui craint d'être déçue, on ne peut pas y entrer, sans doute?

— Je vous demande pardon, mademoiselle, répondit Colomban; on fait plus que d'y entrer : on y demeure.

— Et quel profane peut habiter cette retraite sacrée?

— Le jardinier, mademoiselle; celui qui cultive toutes ces belles roses dont nous respirons en ce moment les parfums.

— Oh! que je voudrais visiter cette chapelle! s'écria Carmélite.

— Rien n'est plus facile.

— Comment faire ?

— Il suffit de demander la permission au jardinier.

— Mais, s'il me la refuse?...

— S'il refuse de vous laisser voir le tombeau, vous lui de-

manderez à voir ses roses, et, par amour pour ses roses, il vous permettra de voir le tombeau.

— Alors, ces roses sont à lui ?

— Il en est le possesseur privilégié.

— Et que peut-il faire de tant de roses ?

— Mais, dit le jeune Breton, il les vend.

— Oh ! le méchant homme ! dit Carmélite avec un reproche tout enfantin ; vendre ces belles roses ! Moi qui croyais qu'il les cultivait par religion, ou tout au moins pour son plaisir !

— Il les vend... Et, tenez, regardez ! d'ici, sur ma fenêtre, vous verrez trois rosiers qu'il m'a vendus ces jours-ci.

Carmélite se pencha de côté, et ses beaux cheveux flottants effleurèrent le visage du jeune homme, qui sentit passer un frisson par tout son corps.

Elle, en même temps, sentit le souffle de Colomban passer dans ses cheveux ; car, se reculant vivement, et toute rougissante :

— Oh ! dit-elle imprudemment, combien je voudrais avoir un des rosiers qui entourent cette chapelle !

— Me permettrez-vous de vous offrir un des miens ? se hâta de dire Colomban.

— Oh ! merci, monsieur, répondit Carmélite s'apercevant de son étourderie ; j'en voudrais un, mais tiré par mes mains de cette terre où sœur Louise de la Miséricorde a vécu, et où son corps a reposé et repose même peut-être encore maintenant.

— Que n'y allez-vous dès demain matin ?

— Je n'oserais jamais y aller toute seule.

— Je vous offre mon bras, si vous voulez l'accepter.

La jeune fille demeura un instant embarrassée ; puis, enfin, faisant un effort :

— Écoutez, monsieur Colomban, dit-elle, j'ai une profonde estime et une grande reconnaissance pour vous ; mais, si je sortais à votre bras en plein jour, toutes les commères du quartier seraient scandalisées d'une pareille inconvenance.

— Allons-y le soir.

— Est-ce qu'on peut y aller le soir ?

— Pourquoi pas ?

— C'est qu'il me semble que le jardinier doit se coucher

en même temps que ses fleurs, pour se lever en même temps qu'elles.

— Je ne sais pas à quelle heure il se couche ; mais ce que je sais, c'est qu'il se lève bien avant elles

— Comment savez-vous cela?

— Quelquefois, la nuit, quand je ne dors pas... (la voix de Colomban trembla légèrement en prononçant ces mots), je me mets à la fenêtre et je l'aperçois, trottant dans son jardin, une lanterne à la main... Et, tenez, mademoiselle, ce feu follet qui court à travers les roses, n'est-ce pas lui?

— Où court-il ainsi? demanda la jeune fille.

— Après quelque chat, probablement.

— Mais, s'il se lève, dit Carmélite en souriant, bien qu'il soit de bonne heure pour lui, il doit être fort tard pour nous!

— Tard? dit Colomban.

— Oui... Quelle heure peut-il être?

— Deux heures, à peu près, fit Colomban avec une certaine hésitation.

— Oh! jamais je ne me suis couchée si tard! s'écria la jeune fille levant les mains au ciel. Deux heures du matin, mon Dieu! Oh! bien vite, bonsoir, monsieur Colomban!... Je vous remercie des heures instructives que vous m'avez fait passer, et, un soir, ajouta-t-elle plus bas, un soir que tous les voisins seront couchés, je vous demanderai votre bras pour aller déterrer un rosier.

— Nous ne trouverons jamais une nuit plus belle que celle-ci, mademoiselle, dit le jeune homme, qui s'efforça de ne pas trembler en parlant.

— Oh! si je croyais n'être pas vue, dit franchement et ingénument la jeune fille, j'irais tout de suite.

— Par qui voulez-vous être vue, à cette heure?

— Mais par la portière, d'abord.

— Non, j'ai un moyen d'ouvrir la porte sans l'éveiller.

— Comment! vous allez crocheter la porte?

— Oh! non, mademoiselle; je vais l'ouvrir avec une clef que j'ai fait faire. Je rentre quelquefois du cabinet de lecture à minuit passé, et, comme la portière est infirme, je me suis fait un scrupule de la réveiller.

— Eh bien, s'il en est ainsi, dit la jeune fille, allons-y tout de suite; aussi bien, je crois que j'aurais beau me coucher, je ne dormirais pas en pensant à mon rosier.

Était-ce bien votre rosier, Carmélite, qui vous eût empêchée de dormir ?

Non.

Mais vous le croyiez, pauvre enfant, vierge innocente, et c'était votre innocence même qui vous poussait à cette escapade nocturne, au bras de ce jeune homme, aussi innocent que vous.

Carmélite se coiffa d'un petit bonnet, jeta un fichu sur ses épaules; le jeune homme prit son chapeau, et tous deux descendirent à petits pas l'escalier : — ils allaient bien doucement, et, cependant, ils firent encore assez de bruit pour réveiller les oiseaux qui dormaient dans les lilas, et qui, en les entendant passer, et en voyant cette belle lune, se mirent à chanter, soit qu'ils crussent à l'aurore, soit qu'ils voulussent faire leur partie dans cette fête de nuit que le printemps et la nature donnaient aux deux jeunes gens.

Après avoir franchi la rue Saint-Jacques et la rue du Val-de-Grâce, ils arrivèrent rue d'Enfer, en face de cette grande porte de bois à claire-voie, qui sert d'entrée à l'ancien jardin des carmélites.

Ils sonnèrent.

Il était de bien bonne heure ou bien tard pour sonner; aussi le jardinier hésita-t-il un instant.

Mais, au second appel de la clochette, on vit l'homme et la lanterne se mouvoir; tous deux s'approchèrent; la lanterne s'éleva à la hauteur du visage des deux visiteurs, et le jardinier reconnut le jeune homme, qu'il voyait tous les jours à sa fenêtre, et dont il écoutait parfois, étendu au milieu de ses rosiers, la voix vibrante, accompagnée des sons du piano.

Le jardinier ouvrit la porte, et introduisit cet autre Adam et cette nouvelle Ève dans son paradis.

C'était, comme nous l'avons dit, une immense pépinière où l'on ne cultivait que des roses.

Rien ne peut exprimer la sensation de douceur charmante et de frais enivrement qui saisit les jeunes gens lorsqu'ils pénétrèrent dans ce harem de roses dont le sultan, une lanterne à la main, disait les noms harmonieux, qui retentissaient à leurs oreilles comme des notes échappées aux chansons des oiseaux.

On eût dit la mélodie du bulbul, ce rossignol d'Orient qui

a le secret des fleurs, et qui, pareil aux roseaux du roi Midas, divulgue ce secret à la brise de l'est.

En marchant ainsi appuyés au bras l'un de l'autre, et écoutant la nomenclature des roses, ils arrivèrent devant le tombeau ou la chapelle de sœur Louise de la Miséricorde.

Carmélite hésitait à entrer : sur l'invitation de Colomban, elle se décida.

Mais presque aussitôt elle sortit avec une sorte d'effroi, en voyant, accolés ou suspendus aux parois de la muraille, — au lieu des emblèmes religieux qu'elle s'attendait à trouver là, — des pelles, des bêches, des râteaux, des arrosoirs, des brouettes et tous les instruments de jardinage dont le pépiniériste se servait.

La jeune fille alors fit curieusement le tour du petit tombeau.

Des rosiers de six ou huit pieds de hauteur l'entouraient uniformément.

— Quels sont ces magnifiques rosiers ? demanda Carmélite.

— Ce sont des rosiers d'Alexandrie, à fleurs blanches, répondit le jardinier ; ils viennent du midi de l'Europe ou des côtes de la Barbarie ; c'est avec leurs fleurs que l'on fait l'essence de roses.

— Voulez-vous m'en vendre un ? demanda la jeune fille.

— Lequel ? dit le jardinier.

— Celui-ci.

Et Carmélite montra celui qui adhérait le plus intimement au tombeau.

Le jardinier entra dans la chapelle, et y prit une bêche.

Un rossignol chantait à vingt pas de là sa plus amoureuse chanson.

La lune n'était plus la lune : c'était la Phébé des Grecs, regardant amoureusement sur la terre si elle ne reverrait pas l'ombre d'Endymion.

La brise de la nuit, si douce, qu'elle semble un baiser donné par la bouche de la nature, passait dans les cheveux des jeunes gens.

C'était vraiment une scène pleine de couleur et de poesie, que cette grande jeune fille en habits de deuil, ce blond jeune homme vêtu de noir, et ce jardinier qui creusait la terre à cette heure de nuit, par cette brise fraiche à la

clarté de la lune, au chant du rossignol. Aussi chacune de leurs haleines semblait-elle dire : « Oh ! la bonne chose que la vie ! Merci, Seigneur, de nous l'avoir donnée en même temps ! »

Hélas !

Le premier coup de bêche donné par le jardinier retentit douloureusement dans le cœur des jeunes gens ; il leur semblait que, remuer cette terre dans laquelle reposait le corps de la sainte maîtresse de ce royal égoïste que l'on appelait Louis XIV, c'était commettre quelque chose comme un sacrilége.

Ils sortirent de la pépinière, emportant leur rosier, mais avec une crainte pareille à celle des enfants qui ont cueilli une fleur dans un cimetière.

Une fois hors du jardin, ils oublièrent ces pensées funèbres, et, en jetant un dernier regard sur la pépinière, qui n'envoyait plus qu'une espèce de nuage de parfums, en regardant les étoiles, en absorbant, pour ainsi dire, toutes les émanations de la vie qui s'élevaient autour d'eux, ils remercièrent la Providence de tous les bienfaits dont elle les avait comblés pendant cette ineffable nuit de printemps !

XL

Colomban

Le cœur du jeune Breton que nous avons appelé Colomban était un pur diamant à quatre facettes : la bonté, la douceur, l'innocence et la loyauté.

Quelques esprits forts du collége — cinq ou six de ces roués de dix-huit ans qui, à vingt ans, deviennent des lions chauves — l'avaient surnommé Colomban le Niais, en souvenir de certaines bonnes actions dont il avait été la dupe.

Sa force herculéenne lui eût bien permis de faire taire ces méchantes langues; mais il avait, pour tous ces jappeurs, le même mépris qu'ont les chiens de Terre-Neuve et les molosses du Saint-Bernard pour un chien turc ou un king's-charles.

Un jour, cependant, l'un des plus chétifs et des plus hargneux, jeune créole de la Louisiane arrivé récemment au collége, voyant la patience inébranlable de Colomban, qui écoutait sans sourciller les épithètes injurieuses dont il l'accablait depuis quelques instants, imagina de venir, monté sur le dos d'un *grand*, tirer par derrière les boucles blondes de sa chevelure.

Si c'eût été un jeu, Colomban n'eût rien dit.

Ce fut une douleur.

C'était pendant la récréation du soir; on se promenait dans la cour de la gymnastique.

En se sentant tiré aussi cruellement par les cheveux, aux éclats de rire de toute la récréation, en ressentant une vive douleur, Colomban se retourna, et, sans donner le moindre signe d'émotion ou de colère, il empoigna le créole par le collet de son habit, l'arracha des épaules du grand, et le porta sous le trapèze d'où pendait une corde à nœuds.

Arrivé là, il lui attacha la corde autour du corps, et, après avoir exécuté très-froidement cette opération, il le lança, la tête et les pieds ballants, dans l'espace, où il se balança avec une vélocité prodigieuse.

Les autres collégiens, qui ne riaient plus, protestèrent, mais ils protestèrent inutilement.

Le grand des épaules duquel Camille Rozan, — c'était ainsi que l'on nommait le créole, — le grand des épaules duquel, disons-nous, Camille Rozan avait été arraché, s'approcha, et somma Colomban de délivrer son camarade.

Mais Colomban se contenta de tirer sa montre, d'y regarder l'heure, et de dire en la remettant dans son gousset :

— Il en a encore pour cinq minutes !

Il y avait déjà cinq minutes que le supplice durait.

Le grand, qui avait la tête de plus que Colomban, sauta sur le Breton; mais celui-ci prit son adversaire à bras-le-corps, l'enleva de terre, le serra à l'étouffer, comme on lui avait dit, dans son cours de mythologie, qu'Hercule avait fait pour Antée, et, finalement, le coucha sur le sol, aux applau-

dissements de tous les écoliers, qui apprennent, dès le collége, à se ranger toujours du côté du plus fort.

Colomban avait appuyé son genou sur la poitrine du grand; celui-ci, ne pouvant plus respirer, demanda grâce; mais l'entêté Breton tira de nouveau sa montre, et dit simplement :

— Encore deux minutes!

Ce fut un hourra de triomphe par toute la cour.

Pendant cette jubilation, le mouvement imprimé au corps de Camille de Rozan diminuait, mais néanmoins continuait toujours.

Les cinq minutes écoulées, Colomban, aussi religieux observateur de sa parole que son compatriote Duguesclin, rendit la respiration au grand, lequel n'eut garde de demander sa revanche, et détacha l'Américain hargneux, qui, de rage, s'en alla à l'infirmerie, où il resta un mois au lit avec transport au cerveau.

Les rires, comme on le comprend bien, accompagnèrent la retraite du créole; chacun s'empressa de féliciter Colomban; mais Colomban ne fit pas semblant d'entendre ces éloges, et, reprenant tranquillement sa promenade, il tourna le dos à ses condisciples après leur avoir donné ce fraternel avertissement :

— Vous voyez ce que je sais faire! Eh bien, la première fois que l'un de vous m'embêtera, il lui en arrivera autant.

Pendant un mois, on eut les plus vives craintes pour le petit Camille Rozan.

Mais celui dont l'inquiétude alla jusqu'au désespoir, ce fut le bon Colomban, qui, oubliant que la provocation l'avait mis dans le cas de légitime défense, se regardait comme la seule et unique cause de cette fièvre.

Son désespoir se changea tout naturellement en profonde amitié lors de la convalescence du jeune homme : il éprouva bientôt pour le petit Camille cette vive tendresse que les forts éprouvent pour les faibles, les vainqueurs pour les vaincus; cette tendresse qui a sa source dans la plus tendre de toutes les vertus, — dans la pitié.

Peu à peu cette tendresse accidentelle devint une affection véritable, une amitié protectrice, comme celle d'un frère aîné pour un frère plus jeune.

Camille Rozan, de son côté, parut s'attacher sincèrement

à Colomban ; seulement, son affection, à lui, participait à la fois de la crainte et de la sympathie : sa faiblesse s'accommodait de se sentir protégée ; mais, en même temps, son orgueil révolté mettait une barrière infranchissable, quoique invisible, entre lui et son protecteur.

Débile et taquin, il se trouvait chaque jour en passe de recevoir de ses camarades des leçons semblables à celle que lui avait donnée Colomban ; mais celui-ci n'avait qu'à faire un pas, et à demander de sa voix calme : « Hein ! qu'y a-t-il ? » et la menace rebroussait chemin.

Comme le chêne, il lui suffisait d'étendre ses rameaux épais pour protéger le roseau contre l'orage.

En grandissant, Camille sembla avoir refoulé son orgueil, et n'avoir conservé pour Colomban qu'une amitié sincère ; il la lui manifestait sous mille formes agréables : confinés tous deux dans des dortoirs et dans des quartiers d'étude séparés, ils ne pouvaient se voir et se parler qu'aux heures de récréation ; mais le besoin d'épanchement était si vif chez le créole, que, dès qu'il était loin de son ami, il ne pouvait s'empêcher de lui écrire ; une fois le commerce de lettres ouvert, il s'établit entre eux une correspondance active et suivie, presque aussi tendre que celle qui se fût établie entre deux amants.

Les jeunes amitiés qui se révèlent pour la première fois ont, en effet, toute l'effervescence d'un premier amour ; le cœur, comme une personne qui a jusque-là vécu solitaire, n'attend que l'heure de la liberté pour faire fleurir au soleil le trésor de ses pensées intimes ; il sort alors de deux jeunes cœurs dans la même situation un concert de causeries assez semblable au babillage des oiseaux pendant les premiers jours du printemps. Celui qui est entré de plain-pied dans la vie, et qui n'a pas connu les enchantements de cette jeune et chaste déesse qu'on appelle l'Amitié, celui-là est à plaindre ! car ni l'amour passionné de la femme, ni l'affection égoïste de l'homme, ne lui révéleront les pures joies que donnent les confidences mystérieuses échangées entre deux cœurs de seize ans.

A partir de ce moment, les deux jeunes gens furent donc étroitement liés ; et, Camille étant passé, l'année suivante, dans le même quartier que Colomban, ils devinrent *copains*, selon l'expression technique du collége, — c'est-à-dire qu'ils mirent en commun tout ce qu'ils possédaient, l'un et l'autre,

depuis les plumes et le papier jusqu'au linge et à l'argent.

Si la famille de l'Américain envoyait des confitures de goyaves et des conserves d'ananas, Camille en fourrait la moitié dans la baraque de Colomban; si le comte de Penhoël envoyait quelques salaisons des côtes de Bretagne, Colomban en déposait la moitié dans le pupitre de Camille Rozan.

Cette amitié, que chaque jour rendait plus tendre, fut tout à coup brisée par le départ de Camille, que ses parents rappelèrent à la Louisiane au moment où il allait finir sa philosophie.

On se sépara en s'embrassant tendrement, et en se promettant de s'écrire une fois au moins par quinzaine.

Les trois premiers mois, Camille tint la parole donnée; puis ses lettres n'arrivèrent plus que de mois en mois; puis enfin, que de trois en trois mois.

Quant au fidèle Breton, il exécutait religieusement sa promesse, et jamais une quinzaine ne s'était passée sans qu'il écrivît à son ami.

Le lendemain de la nuit de printemps que nous avons essayé de décrire dans le chapitre précédent, à dix heures du matin, la vieille concierge monta au jeune homme une lettre dont il reconnut aussitôt le timbre bien-aimé.

La lettre était de Camille.

Il revenait en France!

Sa lettre ne le précédait que de quelques jours.

Camille demandait à Colomban de recommencer dans le monde la même vie commune qu'ils avaient menée au collége.

« Tu as trois chambres et une cuisine, écrivait-il : à moi moitié de ta cuisine! à moi la moitié de tes trois chambres! »

— Parbleu! je crois bien! répondit tout haut le Breton, vivement ému du retour inattendu et inespéré du jeune homme.

Puis il pensa tout à coup que, si son cher Camille arrivait, il fallait un lit, une toilette, une table et surtout un canapé où l'indolent créole pût s'étendre pour fumer ces beaux cigares qu'il rapportait sans doute du golfe du Mexique, — et il s'élança hors de son appartement, avec les deux ou trois cents francs d'économies qu'il possédait, pour se procurer toutes ces choses de première nécessité.

Dans l'escalier, il rencontra Carmélite.

— Oh ! mon Dieu ! comme vous avez l'air heureux, ce matin, monsieur Colomban ! dit Carmélite en voyant rayonner la joie sur la figure de son voisin.

— Oui, mademoiselle, je suis heureux, bien heureux ! répondit Colomban : il m'arrive un ami de l'Amérique, du Mexique, de la Louisiane ! un ami de collége, le plus cher de tous mes amis !

— Tant mieux ! dit la jeune fille. Et quand cela arrive-t-il ?

— Je ne puis vous donner la date précise ; mais je voudrais déjà qu'il fût ici !

Carmélite sourit.

— Oh ! je voudrais qu'il fût déjà ici, je vous le répète ; car, j'en suis sûr, il vous ferait plaisir à voir et plaisir à entendre : c'est la beauté et la gaieté vivantes ; je n'ai jamais vu, même dans les rêves des peintres, un visage plus beau... un peu efféminé peut-être, voilà tout, — ajouta-t-il, non pour amoindrir la beauté de l'ami dont il venait de faire le portrait avec tant de franchise, mais uniquement pour rester dans les limites de la vérité ; — un peu efféminé ; mais cet air même sied admirablement à toute sa personne ! Les princes des contes de fées n'ont pas une plus gracieuse tête ; les bacheliers de Salamanque, une allure plus cavalière, et nos étudiants de Paris, une plus insouciante légèreté ! En outre... ah ! tenez, voilà pour vous qui aimez la musique : en outre, il a une ravissante voix de ténor, et il s'en sert merveilleusement ! Oh ! vous entendrez les vieux duos que nous chantions au collége... Et, à propos de musique, j'ai pensé, cette nuit, en vous quittant, à vous faire une proposition : vous m'avez dit qu'à Saint-Denis vous aviez étudié la musique ?

— Oui, je solfiais passablement, et j'avais, disait-on, une belle voix de contralto. Ce que j'ai regretté en quittant Saint-Denis, c'est, d'abord, trois bonnes amies à moi, que me rappelle votre amitié pour Camille Rozan ; puis ce sont mes études musicales, que je n'ai pu continuer ; il me semble qu'avec du travail, j'aurais pu arriver à être d'une certaine force.

— Eh bien, si vous voulez, reprit Colomban, je ne dis pas que je vous donnerai des leçons, je ne suis pas assez fat pour cela ; mais je vous ferai étudier : sans être de très-grande force moi-même, j'ai reçu au collége d'excellents principes

d'un vieux maître allemand, nommé M. Müller : j'ai beaucoup étudié depuis, et je mets à votre disposition le résultat de mes connaissances.

Colomban s'arrêta avec effroi : il n'en avait jamais tant dit; mais le fait, extraordinaire dans sa vie paisible, de l'arrivée de son ami Camille, l'avait mis en quelque sorte hors de lui ; il était transporté, rayonnant, enivré, et c'est ce qui lui avait donné cette hardiesse et cette prolixité.

Carmélite accepta avec une grande reconnaissance ; l'offre d'une fortune ne lui eût pas été plus agréable que cette proposition de son jeune voisin, et elle allait le remercier, quand elle aperçut, montant les premières marches de l'escalier, le moine dominicain qui avait passé la veillée funèbre près de sa mère, et qu'elle avait vu plusieurs fois déjà, depuis ce jour néfaste, venir chez son ami.

Elle rentra chez elle en rougissant.

Colomban, de son côté, parut tout embarrassé.

Le moine regarda Colomban avec un œil étonné et plein de reproches. Ce regard voulait dire : « Je croyais savoir tous vos secrets, puisque je vous ai donné toute mon amitié; cependant, voici un secret assez important dont vous ne m'avez pas fait la confidence! »

Colomban rougit comme la jeune fille, et, remettant à plus tard l'achat des meubles, il fit entrer chez lui le jeune moine.

Au bout de cinq minutes, Dominique voyait plus profondément dans le cœur de son ami que celui-ci n'y voyait lui-même.

Au reste, Colomban lui avait tout raconté ; tout, jusqu'à cette dernière nuit aux détails charmants dont son cœur était encore tout enivré.

En blâmant Colomban de cet amour honnête et chaste, le jeune moine eût été en contradiction avec ses théories sur l'amour universel; car il appelait l'amour des sens pour les autres, sous quelque forme qu'il se révélât, le *nœud de la vie*, comparant ainsi la vie à un arbre, l'amour au nœud d'où naît la feuille, et l'humanité aux fruits qui le couronnent.

Frère Dominique ne vit donc dans cette naissante passion, inconnue jusque-là au jeune homme, qu'une fièvre vivifiante dont les symptômes étaient plus rassurants que terribles.

D'un autre côté, il pardonnait à Colomban de ne lui avoir

point parlé de son amour, puisque Colomban ignorait lui-même l'état de son cœur.

Au moment où il sut qu'il aimait, le jeune Breton en fut presque effrayé.

Le moine sourit, et, lui prenant la main :

— Vous avez besoin de cet amour, mon ami, dit-il : autrement, votre jeunesse se consumerait dans une indolence apathique. Une passion noble, comme celle que doit concevoir votre cœur loyal, ne peut que vous donner des forces, et vous régénérer. Voyez ces jardins, ajouta le moine en désignant la pépinière : hier, à cette heure, la terre était desséchée ; les plantes semblaient appauvries, la végétation en suspens ; eh bien, l'orage a éclaté, et les embryons sont sortis de la terre, les racines sont devenues des tiges, les bourgeons sont devenus des feuilles, les boutons sont devenus des fleurs ! Aime donc, jeune homme ! fleuris et fructifie, jeune arbre ! jamais fleurs éclatantes, jamais fruits mûrs n'auront germé sur un tronc plus vert et plus vigoureux !

— Ainsi, dit Colomban, loin de me blâmer, vous m'engagez à écouter les conseils de mon cœur ?

— Je vous loue d'aimer, Colomban ! je vous blâmais de me cacher votre amour, parce que, d'habitude, l'amour que l'on cache est un amour coupable. Je ne connais rien de plus beau chez un homme libre que de dépendre de son cœur ; car autant la passion, dans une âme basse, peut avilir et dégrader l'homme, autant, dans un noble cœur, elle élève et sanctifie l'humanité. Tournez les yeux vers tous les points de la terre, et vous verrez, mon ami, que ce sont les forces vivaces de la passion, bien plus que les combinaisons du génie, qui ont fait mouvoir les ressorts des empires, et ébranlé ou raffermi le monde ; si vaste que soit la raison, elle est timide, inquiète, endormie et prête à suspendre sa marche devant les premiers obstacles du chemin : le cœur, au contraire, agité sans cesse, est prompt dans ses desseins, ferme dans ses décisions, et nulle digue ne saurait s'opposer à l'impétuosité de son cours. La raison, c'est le repos ; le cœur, c'est la vie ; or, le repos, à votre âge, Colomban, c'est une oisiveté dangereuse, et, plutôt que de consumer mes forces dans l'oisiveté, plutôt que de ne pas occuper cette activité précieuse qui bouillonne en moi, j'ébranlerais,

comme Samson, les colonnes du temple, dussé-je être écrasé sous ses ruines!

— Et cependant, vous, mon frère, vous ne pouvez pas aimer, dit Colomban.

Le jeune moine sourit avec tristesse.

— Non, dit-il, je ne puis pas aimer de votre amour terrestre et charnel, car Dieu m'a pris pour lui; mais, en m'enlevant aux amours individuels, il m'a donné un amour bien autrement puissant: l'amour de tous! Vous aimez une femme avec ardeur, *mon ami; moi*, j'aime l'humanité avec passion! Pour que vous soyez amoureux, il faut que l'objet de votre amour soit jeune, riche et vous paye de retour; moi, j'aime, au contraire, par-dessus tout les pauvres, les infirmes, les souffrants, et, si je n'ai pas la force d'aimer ceux qui me haïssent, au moins je les plains... Oh! vous vous trompez, Colomban, en me disant qu'il m'est défendu d'aimer; le Dieu auquel je me suis donné est, au contraire, la source de tout amour, et il y a des moments où, comme sainte Thérèse, je suis prêt à pleurer sur Satan parce qu'il est la seule créature à laquelle il ne soit pas permis d'aimer!

La conversation continua longtemps sur ce terrain fertile où venait de l'amener frère Dominique; on passa en revue toutes les conquêtes que l'homme devait aux nobles passions du cœur; et Colomban, pensif, commença de soupçonner que le moine venait seulement à cette heure de soulever à ses yeux un pan du voile de la vie: sous cette parole fécondante comme les larges gouttes d'une pluie d'été, il se sentit meilleur et plus digne d'être aimé. L'idée que la jeune fille ne partageait peut-être point son amour ne se présenta même pas à son esprit; sous ce souffle de vérité, il sentit ses poumons plus à l'aise, et, dépouillant le Breton sérieux et songeur, il apparut au moine comme un jeune homme enthousiaste et passionné; on l'eût pris pour un poëte, ou pour un peintre: pour un poëte, tant ses expressions empruntaient d'images à la grande poésie universelle; pour un peintre, tant il peignait plutôt qu'il ne racontait sa passion avec les chaudes couleurs qu'il puisait à son cœur enflammé.

Et sans doute eussent-ils passé la journée ensemble à presser les mamelles de cette féconde Isis qu'on appelle l'Amour, si le nom de Colomban, deux fois répété par une voix fraîche, n'eût retenti dans l'escalier.

— Oh ! s'écria Colomban, c'est la voix de Camille !

Le pieux Breton n'avait pas entendu cette voix depuis trois ans, et, cependant, il l'avait reconnue.

— Colomban ! Colomban ! répétait la voix joyeuse.

Colomban ouvrit la porte, et reçut Camille dans ses bras.

Jamais aveugle, le prenant pour un ami, ne pressa le Malheur d'une plus fraternelle étreinte !

XLI

Camille.

A la vue de Camille, qu'il ne connaissait point, frère Dominique se retira discrètement, malgré les vives instances de Colomban pour le faire rester.

Camille le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière lui.

— Oh ! oh ! dit-il avec une gravité comique, un Romain se tiendrait pour averti.

— Comment cela ?

— As-tu oublié le proverbe antique : « Lorsque tu heurteras une pierre en sortant de chez toi, ou que te verras un corbeau à gauche, rentre dans ta maison ! »

Un nuage de tristesse passa rapide et presque douloureux sur le visage de Colomban, si ouvert, si franc, si gai.

— Tu es donc toujours le même, mon pauvre Camille, dit-il, et ton premier mot est donc un désenchantement pour l'ami qui t'attend depuis trois ans ?

— Et pourquoi cela ?

— Parce que ce corbeau, comme tu l'appelles...

— Tu as raison; je devrais l'appeler une pie : il est moitié blanc, moitié noir.

Un second coup sembla frapper Colomban au cœur.

— Parce que ce corbeau ou cette pie, comme tu dis, est un des hommes les meilleurs, une des intelligences les plus hautes, un des cœurs les plus droits que je connaisse. Quand tu le connaîtras toi-même, tu seras fâché de l'avoir confondu un instant avec ces prêtres qui combattent contre Dieu, au lieu de combattre pour lui, et tu regretteras l'appellation enfantine dont tu l'as salué.

— Oh ! oh ! toujours grave et sentencieux comme un missionnaire, mon cher Colomban ! dit en riant Camille. Eh bien, soit ! j'ai tort; tu sais que c'est mon habitude; je te demande pardon d'avoir calomnié ton ami; — car ce beau moine est ton ami, n'est-ce pas? ajouta l'Américain d'un ton moins cavalier.

— Et un ami sincère, oui, Camille, dit gravement le Breton.

— Je regrette mon sobriquet ou mon épithète, comme tu voudras; mais, tu comprends, l'ayant quitté au collége assez peu dévot, j'ai pu paraître un peu étonné de te trouver en conférence avec un moine.

— Ton étonnement cessera quand tu connaîtras frère Dominique. Mais, dit Colomban en changeant de ton et de visage, et en rendant à sa voix sa douceur caressante, et à sa physionomie son aspect amical, ce n'est point de frère Dominique qu'il s'agit, c'est de frère Camille; l'un est mon frère selon Dieu, l'autre mon frère selon les hommes. Te voilà donc ! c'est donc toi ! Embrasse-moi encore ! Je ne peux pas te dire la joie que m'a donnée ta lettre, et celle que me donne et surtout me donnera ta présence; car nous allons vivre en commun, n'est-ce pas, comme au collége?

— Bien plus qu'au collége ! dit Camille presque aussi joyeux que son ami. Au collége, notre vie en commun était entravée de tous les côtés; ici, au contraire, nous n'avons ni camarades rageurs, ni pions moroses à redouter, et nous pourrons passer nos journées à courir, à faire de la musique, à aller au spectacle, et nos nuits à causer; ce qui nous était fort sévèrement interdit au collége.

— Oui, reprit Colomban, je me souviens des causeries du dortoir; bonnes et chères causeries !

— Celles surtout des nuits du dimanche au lundi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Colomban avec un sourire de réminiscence moitié triste, moitié gai; oui, celles des nuits du dimanche

au lundi surtout. Je sortais peu : je n'avais point de parents à Paris ; je restais confiné dans la cour du collége la journée entière, avec mes pensées, — je me vante, — avec mes rêves ! Et, toi, ce jour-là, coureur, tu t'éveillais dès le matin comme l'alouette, et tu t'envolais en chantant gaiement comme elle, et Dieu sait sur quels nids charmants tu allais t'abattre ! Je te voyais toujours partir sans envie, mais avec regret ; et, cependant, tu me revenais le soir chargé du butin de ta journée, et tu le partageais avec moi, et nous en avions pour la nuit entière, toi à faire, moi à écouter le récit de tes joies frivoles.

— Nous recommencerons cette vie-là, Colomban, et sois tranquille, sage que tu es ! fou que je suis, je passerai encore plus d'une nuit à te raconter les aventures de la journée ; car j'ai vécu là-bas comme un véritable Robinson, et j'espère bien reprendre où je l'ai quittée ma vie de Paris.

— Les années ne t'ont pas changé, dit affectueusement mais soucieusement le grave Breton.

— Non ! et surtout elles m'ont laissé mon bon appétit. Dis-moi, où mange-t-on ici, quand on a faim ?

— On eût mangé dans la salle à manger, si j'eusse été prévenu.

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre ?

— Si fait, il y a une heure seulement.

— Oh ! c'est vrai, dit Camille ; en effet, elle est partie par le même paquebot que moi ; elle est arrivée au Havre par le même paquebot que moi, et elle n'a sur moi que l'avance de la poste sur la diligence. Raison de plus pour te demander : « Où mange-t-on ici ? »

— Mon cher, dit Colomban, je ne suis pas fâché que tu te sois comparé à Robinson Crusoé ; cela me prouve que tu es habitué aux privations.

— Tu me fais frémir, Colomban ! pas de plaisanteries de ce genre-là ; je ne suis pas un héros de roman, moi : je mange ! Une troisième fois, où mange-t-on ici ?

— Ici, mon ami, on prend des arrangements avec sa portière, ou avec une bonne femme du voisinage qui vous nourrit à forfait.

— Oui, mais dans les cas extraordinaires ?...

— On a Flicoteaux.

— Oh ! ce brave Flicoteaux, place de la Sorbonne ! il

existe donc toujours, Flicoteaux? il n'a donc pas encore mangé tous les bifteks?

Et Camille se mit à crier :

— Flicoteaux! un bifteck, avec immensément de pommes de terre!

Puis il prit son chapeau.

— Où vas-tu? demanda Colomban.

— Je ne vais pas, je cours! je cours chez Flicoteaux. Cours-tu avec moi?

— Non.

— Comment, non?

— Ne faut-il pas que je t'achète un lit pour dormir, une table pour travailler, un canapé pour fumer?

— Ah! à propos de fumer, j'en ai, de fameux cigares de la Havane!... C'est-à-dire j'en ai, si la douane veut bien me les rendre. En voilà, des gens qui doivent fumer de jolis *puros*, messieurs les douaniers!

— Je plains ton malheur, mais en chrétien et non en égoïste : je ne fume pas.

— Tu es plein de vices, mon cher ami, et je ne sais pas où tu trouveras une femme qui t'aime.

Colomban rougit.

— Elle est trouvée? dit Camille. Bon!

Puis, lui tendant la main :

— Cher ami, mon compliment bien sincère! Ce n'est donc pas comme la nourriture? on en trouve donc dans le quartier? Colomban, aussitôt que j'ai déjeuné, tu peux être sûr que je me mets en quête. A propos, je suis fâché de ne pas t'avoir rapporté une négresse... Oh! n'en fais pas fi : il y en a de superbes! mais les douaniers me l'auraient prise; fabrique étrangère, confisquée! — Viens-tu?

— Mais non, je te dis.

— Ah! c'est vrai, tu avais dit non. Pourquoi avais-tu dit non?

— Tête vide!

— Vide? Tu n'es pas de l'avis de mon père : mon père prétend que j'ai une crevette dans le cerveau. — Pourquoi avais-tu dit non?

— Parce qu'il faut meubler ton appartement.

— C'est juste. Cours meubler mon appartement; je cours meubler mon estomac. Tous les deux ici, dans une heure

— Oui.

— Veux-tu de l'argent?

— Merci, j'en ai.

— Soit; quand tu n'en auras plus, tu en prendras.

— Où cela? dit Colomban en riant.

— Dans ma bourse, s'il y en a encore, mon cher. Je suis richissime : Rothschild n'est pas mon oncle, Laffitte n'est pas mon parrain ! J'ai six mille livres par an, cinq cents livres par mois, seize francs treize sous et un centime et demi par jour. Veux-tu acheter les Tuileries, Saint-Cloud ou Rambouillet? J'ai trois mois d'avance dans cette bourse-là.

Et Camille tira de sa poche une bourse à travers les mailles de laquelle on pouvait voir scintiller l'or.

Nous causerons de cela plus tard, dit Colomban.

— Rendez-vous ici, dans une heure!

— Dans une heure, c'est dit.

— Alors,

Va mourir pour ton prince, et moi pour mon pays!

dit Camille.

Et il s'élança par les degrés, non pas dans l'intention d'aller *mourir pour son prince*, comme le disait poétiquement le vers de Casimir Delavigne, mais pour aller déjeuner chez Flicoteaux.

Colomban descendit d'un pas plus calme et plus en harmonie avec son caractère.

Ainsi, vous le voyez, chers lecteurs, la légèreté moqueuse avec laquelle Camille traitait les sujets les plus importants s'était manifestée dès son entrée chez Colomban, par la première parole qu'il avait prononcée à propos de frère Dominique.

On accuse les Français d'être insouciants, légers, moqueurs.

Ici, c'était le Français qui avait toute la gravité britannique, et l'Américain qui avait toute la légèreté française.

N'eût été son âge, sa figure, sa distinction, son costume élégant, on eût pris Camille pour un gamin de Paris; il en avait l'esprit, la vivacité, le franc rire et l'élocution.

On avait beau le pousser dans un coin de la chambre, emprisonner dans l'embrasure d'une fenêtre, le murer entre

deux portes, et, là, essayer de lui parler raison, tenter de faire entrer dans sa cervelle une idée sérieuse, la première mouche l'entraînait avec elle, et il n'était pas plus à la conversation que le passant de la rue.

Au reste, il offrait cet avantage, qu'on n'avait pas besoin de causer longtemps avec lui pour connaître son caractère : au bout de cinq minutes de conversation, à moins d'avoir un crible dans l'esprit, comme, au dire du père Rozan, son fils avait une crevette dans le cerveau, on le possédait à fond.

Sa figure, sa parole, sa démarche, toute sa personne le révélait.

C'était, d'ailleurs, un charmant cavalier, ainsi que l'avait annoncé Colomban à Carmélite.

Il avait d'abord une ravissante tête, sur un corps svelte et mince, sans être maigre ni grand, d'une complexion délicate en apparence, parce qu'il était souple et gracieux.

Ses yeux étaient longs, vifs, d'un noir tirant sur le marron, de vrais yeux de créole, veloutés, avec des cils longs de six lignes.

Sa chevelure, du plus beau noir, entourait, comme un cadre d'ébène à reflets bleuâtres, sa figure fine et légèrement bistrée.

Le nez était droit, bien proportionné, attaché au front comme le nez d'une statue grecque.

La bouche était petite, belle, fraîche, avec des lèvres un peu courbées en dehors, lèvres dont le baiser est toujours prêt à s'échapper.

Enfin, dans tout son extérieur, dans son port, dans ses manières, dans sa mise meme, quoique ce charmant oiseau des tropiques, quoique ce magnifique papillon de l'équateur portât peut-être des cravates trop voyantes, des gilets trop diaprés, tout, jusqu'à la mise même, avait un tel air de distinction, que les plus vieilles marquises l'eussent pris pour un gentilhomme de vieille souche.

Sa beauté capricieuse, coquette, enluminée, faisait un singulier contraste avec la beauté grave, sévère, je dirai presque granitique de Colomban.

L'un avait la force et la beauté de l'Hercule antique, l'autre avait la mollesse, la grâce juvénile, la *morbidezza* de Castor, de l'Antinoüs et même de l'Hermaphrodite.

Quiconque les eût vus tous deux se tenant embrassés n'eût

pas compris par quelles secrètes sympathies, par quelles mystérieuses affinités, cet homme fort et ce faible jouvenceau se trouvaient attirés dans les bras l'un de l'autre; ce n'étaient pas deux frères, — car la nature a horreur des dissemblances; — c'étaient donc deux amis.

Mais par quels liens inconnus leurs deux cœurs se rattachaient-ils l'un à l'autre?

Nous l'avons dit dans le chapitre précédent, la protection dont Colomban avait peu à peu couvert le jeune homme était devenue insensiblement une amitié profonde; au lieu de les éparpiller sur les uns et sur les autres, Colomban avait enfoui dans son cœur les richesses d'affection qu'il avait amassées au collége pour Camille Rozan.

Il le reçut donc, on l'a vu, comme un frère reçoit son frère bien-aimé; et ce qui prouve la puissance de son amitié, c'est qu'il oublia, pendant toute la journée, l'affection nouvelle que frère Dominique venait de lui révéler.

Il fit, du petit salon où il recevait les rares camarades de collége qui venaient lui faire visite, la chambre à coucher de Camille.

Comme Colomban couchait dans l'alcôve de la pièce voisine, ils n'étaient séparés que par une cloison, cloison si mince, que, d'une chambre, on entendait tout ce qui se disait ou se faisait dans l'autre.

Colomban avait d'abord visité les tapissiers du quartier Saint-Jacques; mais, là, comme on sait, il n'avait trouvé que des meubles de noyer, et Colomban, qui couchait dans une couchette peinte, avait compris que son aristocrate ami n'accepterait que des meubles d'acajou.

Il avait donc petit à petit descendu la rue Saint-Jacques, traversé les deux bras de la Seine, et était arrivé à la rue de Cléry.

Là, il avait trouvé ce qu'il lui fallait : lit d'acajou, bureau d'acajou, canapé et six chaises idem.

Il en avait eu pour cinq cents francs.

Comme c'était juste le double de la somme qu'il possédait, il avait été obligé d'emprunter la différence.

Quant à la literie, il avait pris les deux matelas, le traversin et la couverture de son lit, se réservant le sommier, le drap, l'oreiller et son manteau d'hiver.

Colomban revint tout désespéré d'être rentré deux heures

plus tard qu'il n'avait dit. Depuis deux heures, Camille devait l'attendre.

Camille, par bonheur, n'était pas rentré.

— Oh! tant mieux! se dit Colomban. Cher Camille, il trouvera sa chambre prête!

Colomban attendit Camille toute la journée.

Camille ne rentra qu'à onze heures du soir.

Colomban, tout radieux, l'introduisit dans sa chambre, souriant d'avance à ce qu'allait dire son cher Camille.

— Ouf! dit celui-ci en éclatant de rire, des meubles d'acajou? Mon cher, il n'y a que les nègres qui aient, chez nous, de ces meubles-là!

Colomban, une troisième fois, se sentit frappé au cœur.

— Mais, n'importe, cher Colomban, reprit Camille, tu as fait pour le mieux. Embrasse-moi, et reçois tous mes remercîments.

Et il embrassa Colomban sans se douter ni du mal que lui avait fait l'apostrophe, ni du bien qu'allait lui faire le baiser.

XLII

Histoire de la princesse de Vanvres.

Les premières journées s'écoulèrent à rappeler le passé, et à raconter les différentes aventures dont Camille avait été la victime ou le héros.

Toutes les joies de cette abondante nature, égoïste au milieu de son abondance, venaient de la satisfaction, comme toutes ses tristesses venaient de l'absence d'un plaisir.

Il avait beaucoup voyagé; il avait vu la Grèce, l'Italie, l'Orient, l'Amérique; sa conversation devait donc être pleine d'intérêt pour l'esprit curieux et désireux de tout connaître de Colomban.

Mais Camille n'avait voyagé ni en savant, ni en artiste, ni même en commis voyageur.

Il avait voyagé en oiseau, et chaque vent nouveau avait enlevé de ses ailes jusqu'à la poussière du pays qu'il quittait.

Cependant, une chose l'avait frappé pendant ses voyages.

Cette chose qui l'avait frappé, ce n'étaient ni les monuments, ni les sites, ni les mœurs, ni les hommes, ni les beautés de l'art, ni celles de la nature; non ! ce qui l'avait frappé, ému, ébloui, c'étaient les multiples beautés de la femme dans les divers climats. Camille était homme de sensations plutôt que d'impressions; ses félicités se répandaient par tout son corps, mais elles ne franchissaient pas l'épiderme; il prenait la joie, le bonheur, la volupté, l'amour, comme on prend un bain : il y restait plus ou moins longtemps plongé, selon que le bain lui était plus ou moins agréable.

Il en résultait que Camille eût donné tous les grands bois, toutes les forêts vierges, toutes les savanes, tous les lacs, toutes les prairies, la Grèce avec ses ruines, Jérusalem avec ses souvenirs, le Nil avec ses mille villes, pour le baiser de la première belle fille qu'il eût rencontrée sur son chemin.

En vain Colomban, avec un entêtement qui prouvait sa naïveté, essayait-il de le faire parler d'une façon pittoresque ou intéressante des différents lieux qu'il avait parcourus, il était muet : non que la forme lui manquât pour exprimer ses impressions; la forme, au contraire, était précise et poétique en même temps; mais, quand son ami l'appelait sur les bords de l'Ohio, ou dans la grande mosquée du Caire, le souvenir d'une jeune Indienne à la peau rouge, ou d'une belle Grecque aux yeux noirs, lui revenait en tête, et le récit sérieux s'en allait à travers champs.

Un jour qu'il parlait avec Colomban de la Grèce, ce pays classique qui, plus qu'aucun autre, éveillait l'enthousiasme du jeune Breton, celui-ci, après avoir essayé vainement de lui faire décrire toutes ces îles pittoresques qu'il avait visitées : Délos, Zéa, Paphos, Cythère, Paros, Ithaque, Lesbos, Amathonte, toutes ces corbeilles de fleurs de l'archipel Ionien dont les noms seuls font monter au cœur toutes les juvéniles bouffées de cette poésie antique où l'esprit s'abreuve à quinze ans; après lui avoir laissé raconter dans tous leurs détails ses amours avec une jeune fille des Dardanelles, sous

les lauriers-roses d'Abydos; — un jour, disons-nous, Colomban le supplia de lui parler sérieusement d'Athènes, et de lui dire quelle avait été son impression en entrant dans cette grande cité où ils avaient voyagé ensemble à travers l'archipel des bancs du collége.

— Ah! tu veux que je te parle d'Athènes? demanda Camille.

— Oui, je veux que tu me dises ce que tu en penses...

— Ce que je pense d'Athènes?... Diable! Je n'ai rien à t'en dire, moi.

— Comment, tu n'as rien à m'en dire?

— Non... Dame, tu connais Montmartre, n'est-ce pas? Eh bien, c'est sur une hauteur comme Montmartre; seulement, cette hauteur domine le Pirée.

Camille, son esprit, son tempérament, son caractère, étaient tout entiers dans cette appréciation d'Athènes.

Il envisageait les côtés plus sérieux de la vie avec cette même insouciance et cette même légèreté.

Et cependant, on verra, à l'occasion, quels trésors de souvenirs retrouvait parfois dans sa mémoire l'oublieux créole.

Un matin, Colomban, — c'est-à-dire l'acteur qui jouait, dans la comédie de l'existence de Camille, le rôle de raisonneur; Colomban, l'Ariste, le Philinthe, le Cléante de cet autre Damis, de ce nouveau Valère; — Colomban lui dit:

— Écoute, Camille, tu ne peux pas rester ainsi à ne rien faire. Prends du plaisir tant que bon te semblera, si ta santé y résiste, c'est ton affaire; mais le plaisir n'est pas le but de la vie; le but de la vie, le vrai but, c'est le travail; il faut donc songer à faire quelque chose. Toute occupation, d'ailleurs, te rendra le plaisir plus cher; et puis ta fortune n'est pas tellement grande, qu'elle ne te paraisse insuffisante un jour, si tu te maries, et que tu aies femme et enfants. Si, dès ton début dans la vie, tu prends l'habitude de l'oisiveté, tu ne sauras plus t'en corriger; tu ne seras plus reçu nulle part; car tes jours de repos seront les heures de travail des autres. Si tu avais l'esprit étroit, l'imagination bornée, je te laisserais peut-être aller à ta guise; mais, tout au contraire, tu as des aptitudes magnifiques, des facultés merveilleuses... Que peux-tu faire? Eh! mon Dieu! je l'ignore comme toi! Nous en causerons quand tu voudras; mais, en attendant, je te reconnais une intelligence propre à tous les travaux, aussi

bien aux œuvres d'art qu'aux œuvres de science ; tu peux faire un bon avocat, un bon médecin, un grand compositeur ; tu as la bosse de la musique : j'ai gardé plusieurs des mélodies que tu avais faites au collége, et, à cinq ans de distance, j'ai trouvé dans ces mélodies des motifs d'une fraîcheur et d'une originalité admirables ! Choisis donc une profession, pour Dieu ! fais du droit ou de la médecine ; deviens un savant ou un artiste ; mais deviens quelque chose ! Je ne sais comment te diriger ; j'ignore tes goûts, depuis si longtemps que tu m'as quitté ; mais, crois-moi, mon cher Camille, mieux vaut faire un travail quelconque, ne fût-il pas de ton goût, que de n'en faire aucun.

— J'y songerai, répondit Camille, qui avait l'air d'avoir envie de songer autant que d'aller se pendre.

— Si je croyais t'être cher autant que tu me l'es à moi-même, continua Colomban avec une imperturbable gravité, je te menacerais de la perte de mon amitié si tu ne fais pas choix d'un état quelconque. Frère Dominique appelle l'homme qui ne travaille pas un malhonnête homme, et il a raison.

— C'est bon, dit Camille, moitié gaiement, moitié sérieusement : on le choisira, ton état. J'y songe à part moi, sans en avoir l'air ; mais, au fond, je ne pense qu'à cela : ainsi, tous les soirs, en me déshabillant, je me demande par quelles causes mystérieuses mes bretelles, qui, le matin, sont plates et droites sur mon dos, sont, le soir, tordues et enroulées comme des câbles. Eh bien, cher ami, cette observation m'a fait faire des réflexions profondes, et je crois que ce serait une œuvre philanthropique que d'apporter une amélioration dans la confection des bretelles.

Colomban poussa un soupir.

— Voyons, voyons, Colomban, dit Camille, ne soupire pas comme cela pour une plaisanterie. Que diable feras-tu pour un malheur ? — Demain, je prends mes inscriptions à l'École de droit ; j'achète un code, et je le fais relier en chagrin, afin qu'il soit un emblème touchant de celui que je t'aurai causé.

— Camille ! Camille ! fit Colomban en secouant la tête, tu me désespères, et j'ai peur que tu ne deviennes jamais un homme.

Camille vit qu'il fallait transporter la conversation sur un

autre terrain, ou bien que le dialogue allait tourner à la mélancolie.

— Ah ! tu as peur que je ne devienne jamais un homme ! dit-il ; en tout cas, cher ami, cette peur-là n'est pas celle de ta blanchisseuse.

Colomban regarda Camille de l'air d'un homme à qui, au milieu de la conversation, on parle, tout à coup, une langue inconnue.

— Ma blanchisseuse ? dit-il.

— Ah ! mon gaillard, continua Camille, tu ne m'avais pas dit que tu te lavais les mains de ce savon-là.., Peste ! M. le Docteur, M. le Sage, M. Saint-Jérôme a une blanchisseuse de dix-huit ans, que sa beauté enchanteresse a fait nommer à l'unanimité la princesse de Vanvres et la reine de la Mi-Carême ! Or, son meilleur ami lui arrive des forêts vierges de l'Amérique avec une exubérance de sève empruntée aux susdites forêts, et monsieur trahit les premiers devoirs de l'hospitalité en cachant à son hôte ses trésors les plus précieux ! Ventre-Mahon ! comme dit je ne sais quel personnage de Walter Scott, est-ce ainsi que vous comprenez lesrègles les plus élémentaires de la communauté, et n'y a-t-il pas une manière de trahison dans votre cachotterie ?

— Mon ami, répondit Colomban avec une adorable naïveté, tu me croiras si tu veux, mais je connais très-peu la figure de ma blanchisseuse.

— Tu connais très-peu la figure de ta blanchisseuse ?

— Je te le jure.

— Alors, c'est bien la peine d'avoir une pareille figure pour qu'une pratique de trois ans, jeune homme de vingt-cinq, n'y ait pas fait attention ! car je lui ai demandé depuis combien de temps elle était ta blanchisseuse, et elle m'a répondu : « Trois ans. »

— C'est possible, dit Colomban ; je n'ai aucune raison de changer de blanchisseuse, quand ma blanchisseuse blanchit bien.

— Et quand elle est jolie !

— Camille, dit Colomban, il y a certaines femmes de la beauté et de la laideur desquelles je ne me préoccupe jamais.

— Voyez-vous, M. le vicomte de Penhoël ! Aristocrate, va !... Mais, alors, M. de Béranger, avec sa Lisette, est donc un goujat, un Camille Rozan ? Qu'est-ce que c'était que

Lisette, sinon la blanchisseuse de M. de Béranger?... Ah! c'est vrai, M. de Béranger a fait une chanson dans laquelle il dit qu'il n'est pas noble, mais, au contraire, qu'il est vilain et très-vilain : cela explique Lisette, Frétillon, Suzon... Mais M. Colomban de Penhoël, peste!

— Que veux-tu, Camille! c'est ainsi.

Camille leva les bras au ciel avec une compassion comique.

— C'est ainsi? dit-il. Comment! l'Être suprême s'escrime à placer sous tes yeux toutes les merveilles de la beauté, incarnées dans une seule créature, et toi, païen, tu prétends avoir quelque chose de plus important à faire que de contempler ce chef-d'œuvre? Mais, si feu Raphaël avait fait de la Fornarina le même mépris que tu fais de la princesse de Vanvres, nous n'aurions pas *la Vierge à la chaise*, malheureux! Et qu'était-ce que la Fornarina? Une blanchisseuse qui lavait son linge dans le Tibre. Ne dis pas non : je m'en suis informé au port de la Ripetta.

— Eh bien, soit; je t'accorde tout cela. Maintenant, comment connais-tu ma blanchisseuse? où l'as-tu vue?

— Ah! voilà où je voulais t'amener! Les serpents de la jalousie te déchirent la poitrine, n'est-ce pas?

— Tu es fou! dit Colomban en haussant les épaules.

— Tu me donnes ta parole que la belle princesse de Vanvres ne t'intéresse point particulièrement?

— Oh! je te l'affirme sur ma foi de gentilhomme.

— Ainsi, faire la cour à cette fée des eaux, à cette naïade de la Seine, ne serait point chasser sur tes terres?

— Mais non, cent fois non!

— Eh bien alors, ouïs attentivement; je commence :

« *Histoire* de la première rencontre de Guillaume-Félix-Camille Rozan, créole de la Louisiane, avec Son Altesse mademoiselle Chante-Lilas, princesse de Vanvres, blanchisseuse dans ladite principauté.

» C'était hier... Un romancier te dirait que c'était par une éblouissante après-midi du mois de mai; mais ce romancier te volerait, mon cher; car il faisait une pluie battante, comme tu sais, puisque tu avais emporté le parapluie; — raison qui, vu la distance des fiacres, véhicule que l'on ne trouve que dans les pays civilisés, m'a empêché de sortir pendant que tu étais à l'École de droit. Je ne m'en plains pas, puisque

c'est ce qui fit qu'en ton absence, j'eus le plaisir de recevoir ta blanchisseuse, qui m'est arrivée trempée comme du vin de collége... Tu te rappelles notre abondance, hein?... Eh bien, voilà comment la princesse de Vanvres était trempée! Or, ma première pensée a été, en la voyant si trempée, — admire ma philosophie! — a été d'acheter un second parapluie; car, autant — retiens bien cet axiome, Colomban, — autant deux parapluies sont inutiles quand il fait beau, autant un parapluie est insuffisant pour deux quand il fait mauvais temps, et que l'on va chacun de son côté.

» Mais, ça, c'est un détail.

» La lavandière entra donc dans ton arche, blanche colombe! seulement, elle arrivait au commencement du déluge; de sorte que, voyant, de ta chambre, le temps qu'il faisait dehors, et l'inondation, qui, comme dit la Bible, *gagnait les hauts lieux*, elle n'eut pas de peine à accepter l'offre que je lui fis d'y séjourner momentanément.

» A ma place, voyons, Colomban, qu'eusses-tu fait?... Voyons, parle franchement!

— Allons, continue ton récit, gamin! dit le grave Breton, que le babillage de cet oiseau moqueur amusait malgré lui.

— Évidemment, si je te connais bien, reprit Camille, ou tu eusses laissé la lavandière achever sa pleine eau; ou, si tu avais été assez humain pour lui offrir ton toit, tu lui eusses tourné le dos, la privant ainsi des charmes de ta figure; ou tu te fusses remis à lire, la privant ainsi du charme de ta conversation. Voilà ce que tu eusses fait, n'est-ce pas? sous prétexte, monsieur le gentilhomme, qu'il y a des femmes qui ne sont pas des femmes pour vous! Moi, je ne suis qu'un sauvage; aussi ai-je fait ce que l'Indien fait dans son wigwam, ce que l'Arabe fait sous sa tente : j'ai rempli minutieusement tous les devoirs de l'hospitalité. Le premier dont je crus devoir m'acquitter, après quelques menus propos, fut de lui faire ôter son fichu, attendu que la pointe dudit fichu ruisselait dans son dos comme la baleine d'un parapluie; sans cette précaution charitable, la princesse de Vanvres eût infailliblement contracté un violent rhume de poitrine que je me fusse amèrement reproché! — Ah! je vois d'ici la mauvaise pensée qui te *point*, comme dit maître Amyot. — Eh bien, non, je n'avais aucune intention perverse, et, comme Hippolyte, je puis le dire *le jour n'était*

pas plus pur que le fond de mon cœur! Le vers n'y est pas, et j'en suis ravi : je n'ai jamais pu souffrir les vers... C'était, je te le répète, par pure charité, et la preuve, c'est que, redoutant pour elle le froid glacial de la chambre, je lui présentai un foulard qui se trouvait sur ta chaise.

» Hein! M. Tartufe n'eût pas fait mieux, j'espère?

» C'était ton foulard blanc, le plus beau de tous tes foulards! je dois même te prévenir que la princesse l'a emporté, croyant qu'il était à elle.

» Mais c'est encore là un détail.

» Une fois qu'elle fut à l'abri, je lui offris une chaise; mais je dois avouer à sa gloire qu'elle refusa de s'y asseoir, non pas qu'elle se crût indigne, elle, princesse de Vanvres, de s'asseoir devant le plus humble de ses serviteurs, mais parce qu'elle craignit, toute ruisselante qu'elle était, d'endommager le velours d'Utrecht de ton mobilier... Je crus du moins deviner cela, à la façon dont elle accepta, après quelques manières, une place à côté de moi sur le canapé, qui, revêtu d'une housse de coutil, ne lui paraissait courir aucun danger.

» Et maintenant, voici ce que tu ne voudras pas croire, ô Colomban! toi qui nies les Lisettes, dédaignes les Frétillons, et méprises les Suzons de M. de Béranger : c'est que, lorsqu'on est né sous le 86° 40'-92° 55' longitude ouest, et par 29°-33° latitude nord, on n'est point assis impunément près d'une jolie fille, cette fille fût-elle blanchisseuse; il s'établit, vois-tu, Colomban, entre elle et vous, un je ne sais quoi qui équivaut à ce que notre professeur de physique appelait, au collége, les courants électriques. Or, ces courants, — tu ne sais pas cela, don Socrate, roi des sages! — ces courants vous font germer, pousser et fleurir en dix minutes, au cerveau, mille fringantes pensées que ne ferait jamais éclore un article du code, si entraînant que fût cet article.

» C'est une pensée de cette sorte, cher ami, qui me poussa à lui dire :

» — Princesse de Vanvres, sur mon honneur, je trouve Votre Altesse ravissante!

» Et, c'est, sans doute, une pensée analogue qui la fit rougir comme un coquelicot.

» Je n'ai pas besoin de te dire, si innocent que tu sois, mon cher Colomban, que plus une femme rougit, plus elle

est belle. La princesse de Vanvres était donc la plus belle des princesses, et la tête commençait à me tourner, quand, par bonheur, mes yeux, en tournant avec ma tête, s'arrêtèrent sur le foulard blanc qui avait remplacé son fichu.

» Ce foulard, mon ami, c'était toi : j'ignorais ton antipathie pour les fées, les naïades, les ondines ; je craignais de trahir l'amitié, et cette crainte m'arrêta sur le bord du précipice !

» Maintenant, tu me jures que la princesse de Vanvres t'est étrangère : très-bien ! comme je suis du pays des précipices, je ne les crains pas. Que l'occasion s'en présente, et je m'y laisserai glisser tout doucement !

Cette péroraison achevée, Colomban voulut faire quelques observations ; mais Camille se mit à chanter d'une voix ravissante :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours !

Et, aux accents de cette voix harmonieuse, vibrante, magique, qui faisait frémir jusqu'aux plus secrètes fibres du cœur, Colomban ne sut plus qu'applaudir.

XLIII

Le chêne et le roseau.

Ce récit de la première rencontre de Camille avec la princesse de Vanvres, récit que nous avons essayé de reproduire non-seulement dans son ensemble, mais encore dans ses

détails, donnera, mieux que toutes les analyses que nous aurions pu faire, une idée du caractère de Camille, caractère plein d'insouciance et de gaieté.

Cette gaieté, qui, entre hommes, n'était pas toujours d'un goût bien épuré, agissait, cependant, sur le sérieux Breton à peu près comme eussent agi les minauderies d'un chat ou le babillage d'une perruche ; Camille commençait toujours par avoir tort, et finissait toujours par avoir raison.

Il y eut pourtant un point sur lequel se brisa sa persistance.

La vie régulière, monotone même que menait Colomban n'était pas précisément la vie idéale qu'avait rêvée Camille ; aussi se sentait-il mal à l'aise et à l'étroit dans cette paisible retraite. Les meubles du Breton lui inspiraient cette espèce d'effroi que doit inspirer à un jeune homme sans vocation la vue de sa cellule en entrant dans un cloître.

Un jour, Colomban, au retour de l'école, trouva la tête de son lit ornée d'une tête de mort, surmontant deux os en croix, avec cette phrase consolante en exergue :

Camille, il faut mourir!

L'esprit grave et pensif du jeune homme ne s'effraya aucunement de la sombre maxime, et il laissa à la tête de son lit le funèbre ornement qu'y avait placé Camille.

Ainsi cette douce habitation, si riante aux yeux de Colomban, exhalait pour Camille les miasmes du séminaire ; tout l'agaçait, tout l'attristait, jusqu'à ce poétique tombeau de la Vallière qui avait tant fait rêver Colomban et Carmélite : cette éternelle image de la mort qu'il avait sous les yeux, image consolante pour une âme pieuse, le révoltait et lui inspirait les sarcasmes les plus amers.

— Pourquoi, disait-il à Colomban, n'achètes-tu pas tout de suite une concession dans un cimetière? En faisant tendre les murailles d'un drap noir à larmes d'argent, tu aurais, pendant ta vie, un appartement d'une gaieté folle, et tu pourrais l'habiter même après ton décès.

Vingt fois il proposa à Colomban de changer ce qu'il appelait leur emprisonnement contre un appartement *à Paris*, ou fût-ce même *dans les faubourgs de Paris*, tels que la rue de Tournon ou la rue du Bac.

Jamais Colomban ne voulut y consentir.

Alors, comme cédant à un esprit d'accommodement, Camille cessait de parler de déménagement; mais il continuait de tendre à ce but par des saillies incessantes contre leur claustration monacale. Quoique d'une nature impatiente, il avait, lorsqu'il trouvait une résistance plus forte que sa volonté, une souplesse dans les vertèbres de son imagination, s'il est permis de dire cela, qui lui donnait la facilité de la couleuvre à passer par les plus étroites issues; il temporisait donc, essayant de se glisser sous l'obstacle qu'il ne pouvait renverser, prenant avantage, chaque fois que l'occasion s'en présentait, de l'amitié dévouée de Colomban, de sa faiblesse d'enfant gâté; mais toutes ses vues tendaient à ce seul point : quitter au plus vite le quartier Saint-Jacques.

Malheureusement pour lui, outre le prix élevé du loyer dans un autre quartier, prix qui eût dérangé l'équilibre du budget de Colomban, outre que cette retraite isolée convenait admirablement au studieux Breton, il répugnait à celui-ci de quitter cet appartement où pour la première fois l'amour lui était apparu sous ses plus fraîches couleurs.

Redoutant la légèreté de Camille, il n'avait pas encore osé lui confier le secret dont son cœur était plein; il en résultait que l'acharnement de Colomban à ne quitter ni son appartement, ni même le quartier, était un mystère pour l'Américain.

Camille avait plus d'une fois rencontré Carmélite; plus d'une fois l'ardent créole avait admiré la savoureuse beauté de sa voisine, et avait interrogé Colomban sur cette charmante désolée; — Carmélite, en deuil de sa mère, était vêtue de noir; — mais Colomban s'était contenté de lui répondre :

— Le deuil que porte cette jeune fille est celui de sa mere; j'espère que cette douleur la rendra respectable à tes yeux.

Et Camille n'avait plus parlé de Carmélite.

Seulement, un jour, *en revenant de Paris*, comme il disait, le jeune créole s'établit carrément dans un fauteuil, alluma un havane, et commença le récit suivant:

— J'arrive du Luxembourg...

— Très-bien! dit Colomban.

— J'ai rencontré notre voisine.

— Où cela?

— Je rentrais comme elle sortait.

Colomban garda le silence.

— Elle tenait un petit paquet à la main.

— Eh bien, que vois-tu là d'intéressant ?

— Attends donc..,

— J'attends, comme tu vois.

— J'ai demandé au concierge ce qu'elle avait dans son paquet.

— Pourquoi cela ?

— Pour le savoir,..

— Ah !

— Il m'a répondu : « Des chemises. »

Colomban garda le silence.

— Mais sais-tu pour qui ces chemises ? continua Camille.

— Dame, je présume que c'est pour quelque magasin de lingerie.

— Pour les hôpitaux et les couvents, mon cher !

— Pauvre enfant ! murmura Colomban.

— Alors, j'ai demandé à Marie-Jeanne...

— Qui est-ce, Marie-Jeanne ?

— Ta portière, donc ! Tu ne savais pas que ta portière s'appelât Marie-Jeanne ?

— Non !

— Comment ! depuis trois ans que tu es dans la maison ?

Colomban fit un mouvement des yeux, de la bouche et des épaules qui voulait dire : « En quoi cela m'intéresse-t-il, que ma portière s'appelle Marie-Jeanne ? »

— Enfin ! dit Camille, c'est ton caractère ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. — J'ai donc demandé à Marie-Jeanne : « Combien cette belle fille peut-elle gagner à faire des chemises pour les couvents et les hôpitaux ? » Sais-tu ce qu'elle gagne ?

— Non, dit Colomban ; mais elle doit gagner peu de chose.

— Un franc par chemise, mon cher !

— Ah ! mon Dieu !

— Or, sais-tu le temps qu'elle met à faire une chemise ?

— Comment veux-tu que je sache cela ?

— C'est vrai, j'oubliais que tu n'étais pas curieux. Eh bien, mon cher, elle met un jour entier à faire une chemise, et encore en piochant comme une négresse, c'est-à-dire en

travaillant de six heures du matin à dix heures du soir; et, quand elle veut gagner trente sous, c'est-à-dire de quoi manger tout juste, tu comprends? il faut qu'elle passe la nuit!

Colomban essuya la sueur qui perlait sur son front.

— N'est-ce pas effrayant? continua Camille. Réponds, cœur de granit! Est-il possible que des créatures du bon Dieu, belles, jeunes, distinguées, mènent cette vie de bêtes de somme?

— Tu as raison, Camille, bien raison! dit Colomban, touché presque autant de la sensibilité de son ami que de la pauvreté de la jeune fille, — et je te sais gré de ton attendrissement en faveur des femmes laborieuses, de ces saintes obscures qui rachètent, aux yeux de Dieu, par leur travail obstiné, l'oisiveté des autres!

— Bon! c'est pour moi, ce que tu dis là? Merci!... Mais n'importe! D'ailleurs, je suis de ton avis. Comment! — c'est une indignité, ma parole d'honneur! — la femme... la femme, que Dieu a mise au monde pour faire la félicité de l'homme, pour créer, nourrir, élever ses enfants; cette créature-là, pétrie de feuilles de roses, du parfum des fleurs, de gouttes de rosée; cette créature-là, dont le sourire est, au cœur de l'homme, ce qu'un rayon de soleil est à la nature; cette créature-là est à la solde des couvents et des hôpitaux, et fait des chemises à un franc par jour! En défalquant les dimanches et le chômage, cela fait trois cents francs à peine par an!... Ainsi, comme, pour conserver l'appartement de sa mère, ta voisine Carmélite... — Savais-tu qu'elle s'appelât Carmélite?

— Oui.

— Ta voisine Carmélite paye cent cinquante francs de loyer, il lui reste, pour s'habiller, se chauffer, se chausser, se nourrir, cent cinquante francs par an, c'est-à-dire quarante et un centimes par jour; — à moins qu'elle ne passe la nuit comme elle passe le jour, et, alors, en passant la nuit, cela lui ferait cinquante francs de plus peut-être! Et quand je pense que c'est un être comme moi, mon semblable, — excepté qu'il est plus beau que moi, — qui est condamné à un tel supplice!... Mais, mon ami, il n'y a pas de justice humaine, et il faut faire une révolution pour changer tout cela!

— Je crois, dit Colomban, qu'elle a, en outre, une petite pension de trois cents francs.

— Ah ! vraiment, tu crois ? Trois cents francs ! *une petite pension de trois cents francs*, et cent cinquante francs qu'elle gagne, total : quatre cent cinquante francs... Et cela vous paraît suffisant, à vous qui avez mille deux cents livres par an ? Ah ! monsieur le philanthrope, quatre cent cinquante francs pour trois cent soixante-cinq jours, et même pour trois cent soixante-six quand l'année est bissextile, vous paraissent suffisants pour se loger, se vêtir, déjeuner, dîner, souper, payer sa chaise à l'église ? Mais, malheureux ! si le gouvernement était obligé de nourrir les plantes, sais-tu bien que l'oxygène et le carbone qu'il faudrait dégager reviendraient à deux fois la somme que dépense cette pauvre enfant ?

— C'est vrai, répondit le Breton, qui n'avait pas encore envisagé la pauvreté de Carmélite sous ce minutieux point de vue ; c'est vrai, c'est affligeant ; je me demande comment elle peut faire ?

— Tu te le demandes ? dit Camille, enchanté de prendre sa revanche sur Colomban, et qu'excitait, d'ailleurs, la vue d'un beau visage. Ah ! tu te le demandes ? Eh bien, je vais te répondre, moi : elle travaille presque toutes les nuits jusqu'à trois heures du matin !

— C'est la portière qui t'a dit cela ?

— Non, ce n'est pas la portière qui me l'a dit ; c'est moi qui l'ai vu.

— Toi, Camille ?

— Oui, moi, Camille-Rozan, créole de la Louisiane, c'est moi qui l'ai vu.

— Quand cela ?

— Mais... hier... avant-hier et les jours précédents.

— Et comment l'as-tu vu ?

— Elle n'est pas assez riche, n'est-ce pas, pour, la nuit, brûler une lampe ou une bougie quand elle dort ? Or, du moment que la lampe ou la bougie brûle dans sa chambre, c'est qu'elle veille. Eh bien, toutes les nuits, la lampe ou la bougie brûle dans la chambre de la voisine jusqu'à trois heures du matin.

— Mais, toi qui ne veilles pas jusqu'à trois heures du matin, comment sais-tu cela ?

— Ah ! bon ! je ne veille pas jusqu'à trois heures du matin ! qui te l'a dit ? Eh bien, voilà qui te trompe : par exemple, avant-hier, c'était jour d'Opéra, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois... je ne sais pas...

— Oh ! il ne connaît pas les jours d'Opéra ! Lundi, mercredi, vendredi, sauvage ! Avant-hier, c'était donc jour d'Opéra... lundi !

— Soit.

— Quand tu ne voudrais pas, c'est ainsi... Eh bien, en sortant de l'Opéra, j'ai rencontré un ancien camarade de collége...

— Un camarade à nous ?

— A qui donc ?

— Et lequel ?

— Ludovic.

— Ah ! oui, tiens, un des braves garçons du collége. Comme on se perd de vue, c'est étonnant !

— Ne m'en parle pas ! cela vous ferait faire les plus tristes réflexions de la terre, si l'on réfléchissait.

— Qu'est-il devenu ?

— Il fait de la médecine : ils ont tous la rage de faire quelque chose.

— Il n'y a que toi...

— Ah ! je t'attendais là... tu as coupé dedans ! Enfoncé ! n'en parlons plus. Il fait donc de la médecine.

— Il réussira : c'est une admirable intelligence, seulement un peu trop matérialiste dans la forme.

— Oui, très-matérialiste dans la forme ; la princesse de Vanvres pourra te dire un mot de cela.

— De sorte que ?...

— Oui, *ad eventum*... Mais, pour *festinare ad eventum*, il faut en finir avec les détails. Ludovic viendra te voir ; vous êtes voisins : je lui ai donné ton adresse.

— Mais, éternel rabâcheur, quel rapport y a-t-il entre Ludovic...

— Et Carmélite ?

— Je te le demande !

— Attends, je vais te le dire... En voilà un étrangleur de développements ! mais, si tu avais été Thésée, tu aurais donc arrêté le récit de Théramène au dixième vers ? Et tu n'aurais pas su que le flot qui avait apporté le monstre avait re-

culé d'épouvante ; tu n'aurais pas su que le corps du susdit monstre était *couvert d'écailles jaunissantes*, que *sa croupe se recourbait en replis tortueux*, tous détails du plus grand intérêt pour un père! Que diable! quand un père a son fils mangé par un monstre, c'est bien le moins qu'il sache par quel monstre, et, quand le monstre est un beau monstre, il a la consolation de se dire : « Mon fils a été mangé par un monstre, mais le monstre qui l'a mangé est un beau monstre! »

— Tu sais que je t'écoute.

— C'est ton devoir! mais j'ai pitié de toi, et j'abrége. Quel rapport y a-t-il entre Ludovic et Carmélite? Je vais te le dire. Je rencontrai donc Ludovic en sortant de l'Opéra...

— Tu me l'as déjà dit.

— Eh bien, je te le répète. On ne rencontre pas un ami, tu comprends bien cela, un ami de collége qu'on n'a pas vu depuis trois ans, sans éprouver le besoin de se renarrer l'un à l'autre les épisodes de sa jeunesse. J'entrai, par conséquent, avec Ludovic au café de l'Opéra ; il s'agissait de donner du corps à la narration : ceci est un détail que je dois t'expliquer...

— Passe le détail.

— Oui, parce que le détail est à ta honte, n'est-ce pas, égoïste ?

— Le détail, alors ?

— Le détail, le voici : tu m'as fait faire maigre avant-hier, cagot !

— Moi ?

— Un lundi! Il est vrai que c'est sans t'en douter ; aussi je ne te le reproche pas, je le constate purement et simplement. Comme, dis-je, tu m'avais fait faire maigre à ton insu, attendu que tu avais demandé du porc frais, et que l'on nous a servi des œufs durs, — métamorphose à laquelle, avec ta distraction habituelle, tu n'as prêté aucune attention, — j'ai cru devoir renouveler mes forces en mangeant un pilon de poulet en société de notre ami Ludovic. Le poulet n'était-il qu'un prétexte pour causer, ou la conversation n'était-elle qu'un prétexte pour manger le poulet? Je l'ignore. Je dois le dire, toutefois, que la conversation dura infiniment plus que le poulet, et que ce fut vers trois heures du matin seulement que je rejoignis les murs de notre cloître. En re-

gardant le ciel, plutôt par désœuvrement que pour savoir le temps qu'il ferait le lendemain, j'aperçus, à travers la fenêtre de notre voisine, la pâle clarté de la lampe de travail, et ce fut par un pur sentiment d'humanité que, le surlendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, la voyant sortir un paquet à la main, je me souvins de la veillée, et j'interrogeai Marie-Jeanne. Maintenant, tu sais tout ce qu'a répondu Marie-Jeanne. Pauvre fille !

— Oui, pauvre fille ! tu as raison, Camille, et plus pauvre encore que tu ne crois ; car elle n'a pas un parent en ce monde, pas un ami, pas une affection !

— Mais c'est épouvantable cela ! s'écria Camille. Et, comment ! toi, son voisin depuis cinq ou six mois, un an peut-être, tu n'as pas cherché à faire sa connaissance ?

— Si fait ! dit le Breton en soupirant ; j'ai plusieurs fois causé avec elle...

Et peut-être en ce moment Colomban allait-il tout dire à son ami, si celui-ci n'eût refoulé la confidence par une de ces phrases qui remettaient incessamment sur la défensive Colomban près de céder.

— Ah ! Breton mystérieux ! s'écria Camille, tu as causé avec elle, et tu ne m'as pas dit un seul mot de cette causerie. Mais tu veux donc faire mentir cette loyauté dont ta race a accaparé le privilége, sous prétexte qu'elle a la tête dure et le front carré ? En effet, ta discrétion à l'égard de la princesse de Vanvres aurait dû me faire tenir sur mes gardes. Je ne te pardonne qu'à une condition : c'est que tu vas me faire le récit de cette pastorale, et, cela, détail par détail, sans épargner les fleurs de rhétorique ; j'aime les longs récits, moi, tout au contraire de toi... J'exhibe un havane, je l'allume et je t'écoute. Parle, Colomban ! tu parles si bien !

— Je t'assure, Camille, dit Colomban embarrassé, qu'il n'y a eu dans notre conversation rien d'intéressant pour toi.

— Ah ! je t'y prends, mon gaillard !

— Comment ?

— Dire que ce n'est point intéressant pour moi, n'est-ce pas sous-entendre que c'est fort intéressant pour toi ? Je te demande de me dépeindre la nuance d'intérêt que cette conversation a eue, soit pour ton esprit, soit pour ton imagination, soit pour ton cœur ; en un mot, je te répète, à propos de Carmélite, ce que je t'ai dit au sujet de la princesse de

Vanvres; bien que je n'aie jamais eu l'idée, sois-en sûr, de ranger notre voisine dans la même catégorie que ma princesse... Cette belle personne qui passe les nuits à faire des chemises pour les couvents et les hôpitaux t'intéresse-t-elle particulièrement? — Réponds-moi, Colomban! Colomban, réponds-moi!

Mis en demeure par son ami, Colomban étendit la main vers lui, et, de cette main lui touchant le genou, il dit d'une voix douce et grave :

— Écoute, Camille, je vais tout te raconter; mais, pour Dieu, ne traite pas ma confidence avec ta légèreté ordinaire, et garde mon secret comme je l'aurais gardé moi-même, si je n'eusse pas cru que te cacher un coin de mon cœur fût une trahison à notre amitié.

Et Colomban recommença pour Camille le récit minutieux qu'il avait déjà fait à frère Dominique.

—Et qu'a dit frère Dominique? demanda Camille quand son ami eut cessé de parler.

Colomban répéta au jeune créole les encouragements que le moine lui avait donnés.

— Eh bien, à la bonne heure! s'écria Camille, voilà l'abbé de mes rêves! si j'étais fils d'un abbé, je ne voudrais pas que mon père fût d'un autre bois que celui-là. Il a parfaitement fait de t'encourager, frère Dominique, quoique, à franchement parler, tu n'aies pas l'air d'avoir bien besoin d'encouragements; mettre le feu à une étoupe enflammée m'a toujours paru un labeur oiseux. Ce qui me passe, c'est de ne pas avoir deviné cela, moi; j'aurais dû m'en douter, cependant, aux propos enfantins que tu tenais les premiers jours de mon arrivée, et surtout à ton entêtement à ne pas quitter le quartier. Ah! tu as bien fait de me prévenir; il était temps : ça brûlait; demain, je me mettais en campagne. Mais, à partir de ce moment, c'est fini; l'amante de mon hôte est comme la femme de César : elle ne doit pas même être soupçonnée! Rapporte-t'en à ma discrétion, et dis-moi, maintenant, comment tu comptes agir... Ta marche vers le but me paraît, permets-moi de te le dire, décroître en raison inverse de la marche de ta passion : tu adores énormément, mais tu n'avances pas!

— Qu'appelles-tu avancer, Camille? dit Colomban presque effrayé.

— Dame, j'appelle avancer tout ce qui n'est pas reculer, moi, et j'appelle reculer la retraite que tu as opérée depuis un mois que je suis ici... Ah! je pense à une chose... imbécile! animal! bête que je suis! oison déplumé! c'est ma présence qui te gêne, cher ami! Dès demain, je t'en délivre.

— Camille, Camille, y songes-tu, mon ami? s'écria Colomban.

C'était le lion du Jardin des Plantes ayant besoin dans sa cage de ce roquet aboyeur.

— Certainement que j'y songe, Colomban : je ne veux pas entraver la félicité de mon seul ami.

— Mais tu ne l'entraves pas le moins du monde, Camille.

— Je l'entrave outrageusement, et, dès demain, je me mets en quête d'un appartement de garçon.

— Oui, c'est cela, dit Colomban avec tristesse, tu veux me quitter; tu es las de mon voisinage; notre amitié t'est lourde!

— Ah! Colomban, mon ami, voilà que tu dis des bêtises!

— Eh bien, soit, va-t'en; mais je m'en irai avec toi.

— Alors, dit Camille, cours chez le propriétaire, et, si ma présence ne te désoblige pas...

— Enfant! s'écria l'excellent Breton.

— Eh bien, passe en nos deux noms un bail de trois, six, neuf... à moins, cependant, je te le répète...

— Camille, interrompit Colomban, j'aime Carmélite, je l'aime de toute mon âme; mais, si tu me disais : « Colomban, mes possessions d'Amérique ont été incendiées, je suis ruiné, ma fortune est à refaire; vois mes bras : ils sont faibles! Eh bien, il me faut le secours de tes deux robustes bras, fils de la vieille Bretagne! » Camille, je partirais à l'instant même, sans regrets, sans douleur, sans jeter un regard en arrière, sans même soupirer sur cette moitié de ma vie que je laisserais ici.

— Bon! bon! bon! voilà qui est convenu; je sais que tu le ferais comme tu le dis.

Le Breton sourit tristement.

— Sans doute que je le ferais, dit-il.

— Eh bien, voyons, où cet amour-là te mènera-t-il?

— Au mariage probablement.

— Oh! oh! avec une petite fille qui fait des chemises pour

les couvents et les hôpitaux, toi, le vicomte de Penhoël, toi qui dates de Róbert le Fort?

— C'est la fille d'un capitaine, officier de la Légion d'honneur.

— Oui, noblesse de canon... Enfin, n'importe! si cela te convient, si cela convient à ton père, personne n'a rien à y voir.

— Mon père fera tout pour le bonheur de son fils unique.

— Voyons donc alors, pourquoi n'entames-tu pas les pourparlers?

— Mais, mon cher Camille, je ne sais pas d'abord si Carmélite m'aime.

— Et puis tu veux, avant de te lancer dans ce sentier de ronces et d'épines qu'on appelle le mariage, respirer l'arome des prés fleuris de l'amour! soit; c'est un accès de sensualisme que je comprends, un raffinement de volupté que j'apprécie; mais, en attendant, tu ne laisseras pas, j'espère, la chère créature s'abîmer les yeux à ce travail d'araignée?

— Et le moyen de faire autrement, Camille? suis-je assez riche, moi, pour lui venir en aide? Quand je serais millionnaire, accepterait-elle l'offre d'un secours, quelle que fût la forme sous laquelle je le voulusse déguiser?

— Elle n'acceptera pas un secours, mais elle acceptera du travail.

— Comment veux-tu que je lui procure du travail?

— Oh! que tu es donc empêché, cher ami!

— Voyons, explique-moi cela; tu me fais mourir d'impatience!

— Un de mes amis des colonies m'a chargé de lui expédier six douzaines de chemises, moitié en toile de Hollande, moitié en batiste; j'ai acheté l'étoffe ces jours-ci, et on me l'apporte ce soir ou demain. L'ami qui me donne cette commission a fixé, en moyenne, le prix de chaque chemise à vingt-cinq francs; il faut, pour une chemise d'homme, trois mètres vingt-cinq centimètres d'étoffe : mettons la toile à cinq francs, cela nous fait seize francs vingt-cinq centimes par chemise; c'est donc huit francs soixante et quinze centimes qui restent pour la façon. Eh bien, donnons ces chemises à faire à la voisine : il paraît qu'elle travaille comme une fée; c'est huit francs soixante et quinze centimes qu'elle gagnera par chemise, au lieu d'un franc. — Est-ce clair?

— Elle n'acceptera pas, dit Colomban en secouant la tête.

— Comment, elle n'acceptera pas ?

— Elle croira que ce n'est qu'un moyen ingénieux de lui venir en aide; elle sait le prix du travail, et, quand il sera question du chiffre fabuleux que tu dis, elle refusera.

— Ah! que tu es bien un Breton entêté et entêtant! Comment refuserait-elle d'accepter pour son travail le prix que l'on me fait payer, à moi, dans un grand magasin de confection? Je lui montrerai mes factures, que diable!

— De cette façon, dit Colomban, la chose me paraît acceptable, et je te remercie sincèrement d'en avoir eu l'idée.

— Eh bien, propose-lui la chose dès ce soir.

— Je vais y penser.

— Pense en même temps que ce n'est pas un état, que de faire des chemises. J'ai couru le monde, et parfois, — cela va te faire rire, — au rebours de bien d'autres qui regardent sans voir, moi, j'ai vu sans regarder... J'ai vu que le temps n'est pas loin où les machines feront en une heure le travail d'aiguille que cent femmes ne font pas en une semaine. Regarde les cachemires de l'Inde : tout un village travaille six mois à faire un châle que les métiers de Lyon confectionnent en douze heures! Eh bien, il faut chercher à Carmélite un état qui, dans le cas où M. le comte de Penhoël ne permettrait pas à monsieur son fils d'épouser une faiseuse de chemises, permette au moins que la pauvre fille ne meure pas de faim.

Colomban regarda Camille avec des yeux pleins de larmes.

— Je ne t'ai jamais vu si sérieux, si bon, et d'un jugement si droit, Camille! je t'en remercie, puisque c'est ton amitié pour moi qui t'anime et te dirige.

Mais, sans s'arrêter à ces cajoleries affectueuses :

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle aimait la musique ? demanda Camille.

— Passionnément! elle est même assez bonne musicienne, à ce que je crois.

— L'as-tu entendue chanter ou exécuter?

— Jamais : la pauvre fille n'a pas de piano.

— Elle en aura un.

— Comment cela?

— Je n'en sais rien ; mais je te dis, moi, qu'elle en aura un.

— Tu vas tout de suite aller trop loin, Camille.

— Je n'irai pas loin pour lui trouver un piano : ce sera le tien.

— Comment, le mien?

— Sans doute

— Mais mon piano est un bastringue.

— Je le sais bien, et c'est justement à cause de cela.

— Tu lui donneras un mauvais piano : fi donc!

— Oh! que tu es bête, cher ami!

— Merci!

— Non, c'est un mot d'amitié... Mais, comprends donc! je t'ai dit cent fois que je ne pouvais pas souffrir ton piano, qu'il était d'un ton trop haut pour moi... Quelle voix a-t-elle?

— Une voix de contralto.

— C'est cela! tu as une voix de baryton, toi. Nous changerons ton piano; je mets cinq cents francs de retour : vous avez un piano excellent! Un piano, n'est-ce pas comme un parapluie? Un seul suffit pour deux et même pour trois!

— Mais, Camille...

— C'est déjà fait : le piano est acheté; demain, il sera ici.

— Tu me trompes, Camille!

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Je voulais te ménager cette surprise pour le jour de ta fête; mais, comme le jour de ta fête est passé, je l'ai remise au jour de ta naissance; seulement, comme le jour de ta naissance n'est pas venu, et que cela m'ennuie de jouer sur un piano trop haut pour moi, je te donne l'objet demain, c'est-à-dire le jour de la naissance de ton père, de ton oncle, de ta tante ou d'un de tes cousins... Que diable! il y a bien quelqu'un de ta famille qui soit né demain!

— Oh! Camille! s'écria le Breton ému jusqu'aux larmes, merci, mon ami! merci!

FIN DU TOME PREMIER

TABLE.

		Pages.
I.—	Dans lequel l'auteur lève le rideau sur le théâtre où va se jouer son drame	1
II.—	Les gentilshommes de la halle	7
III.—	Le tapis-franc	13
IV.—	Jean Taureau	21
V.—	La bataille	28
VI.—	M. Salvator	35
VII.—	Où Jean Taureau bat définitivement en retraite, et où la foule le suit	41
VIII.—	Pendant que Pétrus et Ludovic dorment	48
IX.—	Les deux amis de Salvator	54
X.—	Causerie d'un poëte avec un chien	61
XI.—	L'âme et le corps	69
XII.—	Ce qu'on entendait au faubourg Saint-Jacques pendant la nuit du mardi gras au mercredi des cendres, dans la cour d'un pharmacien-droguiste	76
XIII.—	L'élève et son professeur	83
XIV.—	La bataille de la vie	90
XV.—	L'intérieur du maître d'école	97
XVI.—	De musicien, ménétrier	103
XVII.—	La chaîne du bon Dieu	110
XVIII.—	Ὁ ἄγγελος	116
XIX.—	Oiseau en cage	123
XX.—	La baguette magique	131

Pages

XXI.— Songe d'une nuit d'été 138
XXII.— Flagrant délit d'amour 144
XXIII.— Les moschites 150
XXIV.— Le pensionnat 157
XXV.— Où il est question des sauvages du faubourg Saint-Jacques 163
XXVI.— Une amie de pension 170
XXVII.— La demande en mariage 179
XXVIII.— Le curé de la Bouille 186
XXIX.— Résignation 192
XXX.— Au plus pressé par le plus court 199
XXXI.— Rose-de-Noël 206
XXXII.— *Sinistra cornix* 215
XXXIII.— Comment les cartes ont toujours raison 225
XXXIV.— M. Jackal 231
XXXV.— Cherchez la femme 237
XXXVI.— Où il est prouvé que l'on peut, par hasard, et une fois sur cent, rencontrer de bons voisins 243
XXXVII.— Fra Dominico Sarranti 252
XXXVIII.— Symphonie du printemps et des roses 259
XXXIX.— Le tombeau de la Vallière 267
XL.— Colomban 275
XLI.— Camille 284
XLII.— Histoire de la princesse de Vanvres 294
XLIII.— Le chêne et le roseau 299

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

MOHICANS

DE PARIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872
Droits de reproduction et de traduction réservés

100868

LES

MOHICANS

DE PARIS

XLIV

La gemma di Parigi.

Malgré l'étendue du livre que nous publions, et le plaisir qu'un auteur trouve toujours dans l'analyse du caractère de ses personnages, il n'entre point dans notre plan de suivre jour par jour la vie de nos trois jeunes gens; ce que nous aurions fait si nous eussions publié leur histoire isolée, mais ce que nous n'osons risquer, du moment que cette histoire n'est qu'un épisode de ce grand tout que nous livrons à la curiosité de nos lecteurs.

Nous dirons donc seulement que Camille exécuta ses desseins comme il les avait exposés à Colomban.

Carmélite, n'ayant pas d'objection a faire pour la rémunération de son travail en voyant le prix exorbitant des factures de Camille, accepta l'offre du jeune homme, et, à partir de ce jour, l'intermédiaire, cette sangsue qui s'engraisse de la substance du producteur et de l'acheteur, étant supprimé, le bien-être entra dans la maison; seulement, la jeune fille fit plus de difficultés à l'endroit du piano nouvellement acheté, et qu'il s'agissait de faire passer de

l'appartement des deux amis dans le sien. Mais, pressée par Colomban, pour lequel elle avait une affection mêlée de respect, elle se décida à ouvrir sa porte à l'hôte mélodieux.

Il y eut plus : elle consentit à recevoir des leçons de chant que les deux jeunes gens se chargèrent de lui donner tour à tour.

Carmélite déchiffrait et exécutait brillamment à première vue les morceaux les plus hérissés; son doigté était élégant, mais son ignorance en musique était au moins égale à son ignorance en amour.

Elle jouait sans bien connaître la valeur de ce qu'elle jouait, et c'est là — qu'on permette un instant à un profane de se mêler de ce qui ne le regarde pas, — c'est là le grand vice de l'éducation musicale que les jeunes filles reçoivent dans les pensionnats. On farcit la tête des élèves d'une musique détestable, sous prétexte que c'est de la musique facile. Ainsi, que le professeur soit malheureusement doué d'une de ces voix désastreuses que l'on appelle des voix de salon, — ce qui signifie clairement une voix impossible pour le théâtre, — qu'il ait, en outre, la fièvre endémique des chanteurs, qui consiste à composer soi-même des romances, comme s'il suffisait d'avoir une voix quelconque pour être musicien, eh bien, ce professeur va inculquer à toutes ces jeunes têtes des fantaisies d'un goût presque toujours équivoque; s'il ne chante pas, le péril est à peu près le même : au lieu de ses romances, il imposera ses quadrilles, ses valses, ses galops, ses fantaisies, ses variations, ses caprices, — tristes caprices! sottes variations!

Pour Dieu! mesdames les maîtresses de pension, exigez donc de vos professeurs qu'ils enseignent la musique qu'ils ont apprise, et non pas celle qu'ils font! Comment! vous avez les chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, de ces gigantesques génies qu'on appelle Haydn, Haendel, Gluck, Mozart, Weber et Beethoven, et vous autorisez les gavottes de ces messieurs?

On croirait que c'est impossible!

Point : la chose arrive, au contraire, tous les jours.

La pauvre Carmélite, avec toutes ses dispositions naturelles, en était là : on ne lui avait jamais mis entre les

mains que de la musique de troisième ou quatrième ordre, et elle ignorait tous les enchantements de la musique véritable.

Aussi accueillit-elle avec enthousiasme les premières paroles des deux jeunes gens sur ce sujet.

C'était tout simplement une révélation.

Seulement, une lutte s'engagea entre les deux amis.

Colomban, grave et sérieux comme un Allemand, d'ailleurs élève du vieux Müller, trouvait toute la formule de ses pensées et de ses rêveries dans la musique allemande.

Camille, vif et léger comme un Napolitain, ne comprenait, n'admirait, n'admettait que la musique italienne.

Il y avait juste, entre leurs goûts en musique, la différence qui existait entre leurs caractères.

Mille discussions s'élevaient donc entre eux à propos de l'éducation musicale de Carmélite.

— La musique allemande, disait Colomban, ce sont les passions humaines mises en musique.

— La musique italienne, disait Camille, c'est la rêverie mise en chanson.

— La musique allemande est profonde et triste, disait Colomban, comme le Rhin coulant à l'ombre de ses sapins et de ses rochers.

— La musique italienne est joyeuse et azurée, disait Camille, comme la Méditerranée à l'ombre des lauriers-roses.

Le combat se fût éternisé, si le sage Breton n'eût proposé un armistice.

Colomban offrit de faire étudier simultanément à la jeune fille la musique de Beethoven et de Cîmarosa, de Mozart et de Rossini, de Weber et de Bellini.

Les deux routes étaient différentes, mais, par un détour, conduisaient au même but.

On commença donc, et la jeune fille reçut les leçons des deux amis.

Au bout de trois mois, elle était en état de chanter très-remarquablement un trio avec eux.

A partir de ce jour, le bonheur était entré dans la maison, comme, trois mois auparavant, le bien-être y était entré par la même porte et le même chemin.

On se réunissait presque tous les soirs dans le petit salon

de la jeune fille, salon dont Camille, l'homme inventif, avai eu l'idée de faire renouveler le papier, un jour, en l'absence de Carmélite, afin d'épargner autant que possible à l'orpheline le souvenir cruel de la chambre où sa mère était morte; — on passait là, entre sept heures et minuit, des soirées charmantes qu'on était tout surpris de voir s'écouler si vite.

Colomban, doué d'une voix de baryton d'une ampleur prodigieuse, chantait tantôt un morceau de Weber ou de Mozart, tantôt un air de Méhul ou de Grétry.

Camille avait une voix de ténor d'une douceur, d'une pureté, d'une suavité angéliques; quand il attaquait l'air de *Joseph* :

Champs paternels! Hébron, douce vallée!

il y avait dans son accent une telle tendresse, une tristesse si profonde, que ni Colomban ni la jeune fille ne pouvaient entendre la reprise de cet air sans sentir leurs yeux se mouiller de larmes.

Carmélite n'osait chanter seule; elle n'avait jusque-là fait entendre sa voix, et encore timidement, que dans des duos avec l'un ou l'autre des deux amis, ou dans des trios avec tous les deux.

C'était une voix d'une largeur et d'une puissance extraordinaires : dans certains airs en mineur, il sortait de cette bouche d'enfant des notes éclatantes comme les sons de la trompette dans une marche funèbre.

En d'autres moments, cette voix sanglotait comme les sons d'un violoncelle.

D'autres fois, les notes qui s'en échappaient étaient douces comme les sons d'une flûte de cristal, ou mélancoliques comme les accents du hautbois.

Les deux amis l'écoutaient avec ravissement, et Camille, qui autrefois ne manquait pas un jour d'Opéra, n'y avait pas remis les pieds depuis qu'il avait entendu pour la première fois ce qu'il appelait la perle de Paris, — *la gemma di Parigi*.

Tous deux étaient surpris des progrès que Carmélite faisait d'heure en heure.

Un soir, ils furent abasourdis en lui entendant chanter

d'un bout à l'autre toute la partition de *Don Juan*, qu'ils ne lui avaient donnée que la veille. La jeune fille avait, en effet, une mémoire prodigieuse : il lui suffisait d'entendre chanter une seule fois un morceau pour le répéter note pour note un quart d'heure après.

Colomban avait toute une collection de musique allemande ; mais, en quelques mois, elle fut épuisée. Alors, Camille se chargea de pourvoir aux besoins de la société philharmonique ; il fouilla tous les magasins, faisant choix, comme de raison, des morceaux de ses maîtres favoris, morceaux que Colomban appelait des œuvres de basse latinité.

La jeune fille dévorait fiévreusement toutes ces partitions, et, peu à peu, sa tête s'ornait des œuvres principales de tous les grands maîtres ; et, comme le chant ne lui faisait pas négliger l'exécution, il arriva qu'au bout d'un certain temps, elle était devenue une musicienne d'une science et d'un talent merveilleux.

Les soirées se passaient donc ainsi, à s'écouter chanter les uns les autres ; c'était l'occupation principale ; puis, après chaque morceau, venait quelque saillie de Camille, — saillie irrésistible, et qui jetait ses auditeurs dans des accès de rire d'enfants.

Ou bien encore c'était une aventure de voyage, aventure piquante ou hasardeuse, mais toujours racontée chastement.

Une chose surtout émerveillait Colomban : c'est que ce voyageur insoucieux, qui, pour lui, avait visité l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure en oiseau de passage qui n'a rien vu, rien retenu, rien compris, semblait, depuis qu'il avait à raconter ses voyages à Carmélite, avoir voyagé à la fois en savant, en peintre, en poëte. Tantôt il racontait ses recherches au milieu des ruines ; tantôt, ses promenades au clair de la lune, aux bords des grands lacs ; ses campements dans le désert aride, ou dans les forêts vierges ; et, alors, c'était un nouveau Camille, — un Camille inconnu, aux récits pleins de couleur, de passion, d'enthousiasme et de franchise.

Colomban était tout étourdi de la métamorphose ; il lui apparaissait dans un éblouissant éclat : ce n'était plus le gamin léger, éventé, insouciant et vantard ; c'était un cavalier

charmant, réunissant à la fois les qualités et la distinction de l'homme du monde, le brio et l'aventureux de l'artiste.

Qui donc avait opéré ce miracle? Colomban l'ignorait; puis, d'ailleurs, il ne songeait pas à se le demander.

Mais nous, lecteurs, qui sommes plus curieux que le Breton, cherchons ensemble d'où venait ce changement dans l'esprit et les manières de Camille *de* Rozan, comme il s'appelait parfois lui-même, moitié plaisamment, moitié fièrement.

La cause de ce changement n'était pas difficile à trouver.

Avez-vous vu un paon se promener seul sur l'arête aiguë d'un toit? Rien de plus beau, sans doute, mais, en même temps, rien de plus triste ni surtout de plus infatué de sa personne! seulement, qu'il aperçoive de loin une paonne, aussitôt il relève son éventail de diamants, de perles et de rubis.

Eh bien, les diamants, les perles et les rubis dont les récits de Camille étaient semés rayonnaient de cette façon sous les regards de la jeune fille.

Il faisait la roue, comme le dit une phrase triviale, mais expressive.

Il eût vécu vingt ans avec Colomban, qu'il n'eût pas fait à l'amitié l'honneur d'étaler pour elle une des pierres précieuses de son riche écrin.

Mais, pour ce dieu mystérieux et inconnu qui plane invisible au-dessus de la tête des jeunes filles, Camille n'avait pas assez de trésors de beauté, d'esprit et d'imagination.

Il en est de deux vieux amis comme du mari et de la femme : ils ne se croient pas obligés de se mettre en frais l'un pour l'autre; mais qu'un tiers apparaisse, et, à l'instant même, la conversation va devenir étincelante comme celle de deux muets retrouvant tout à coup la parole.

L'honnête Colomban n'attribuait pas la taciturnité passée de Camille, et sa volubilité présente, à d'autre cause que le caractère inégal et capricieux du jeune homme.

Pour Carmélite, élevée dans la sévère pension de Saint-Denis, devenue ensuite la garde-malade de sa mère et le témoin de sa mort, la tristesse avait fait jusque-là le véritable fond de sa vie, et le grave Breton continuait à son insu, et à l'insu même de la jeune fille, les leçons bienfaisantes mais attristantes du pensionnat.

Si, en ce moment, marchant droit à son cœur, une inter-

pellation directe lui eût demandé quel était celui des deux jeunes gens qu'elle aimait le mieux, elle eût incontestablement, sans hésitation, par instinct naturel, par entraînement irrésistible, désigné Colomban.

Son caractère sérieux, loin de le faire repousser, l'attirait à elle; ils se rencontraient à chaque instant l'un l'autre, dans les appréciations qu'ils portaient sur tous les sujets.

Camille, au contraire, avait un caractère entièrement opposé à celui de la jeune fille : ses vivacités l'inquiétaient; ses légèretés la choquaient; elle était toujours prête, en sœur aînée, à le gronder comme un écolier; car sa nature forte et résolue lui avait donné sur Camille un peu de cet empire que Colomban avait pris, dès le collége, sur son condisciple américain. Elle avait pour lui bien plutôt cette sollicitude qu'on a pour les enfants que la tendresse qu'on éprouve pour un jeune homme.

Lorsqu'elle travaillait ou qu'elle voulait être seule, si Camille entrait à l'improviste, elle n'était pas embarrassée pour lui dire : « Allez-vous-en, Camille; vous me gênez! »

Elle n'eût jamais osé dire une semblable parole à Colomban.

D'ailleurs, Colomban ne la gênait jamais.

Il en résulta que Carmélite elle-même se trompa sur ses sentiments : elle prit, peu à peu, cette familiarité qui s'établissait entre elle et Camille pour une plus grande vivacité d'affection; elle prit pour de la crainte cet amour respectueux mais profond qui l'attachait à Colomban.

Colomban semblait la retenir; Camille paraissait l'entraîner.

Elle était aimée par Colomban; elle était séduite par Camille.

Comment l'enfance entrevoit-elle la vie, sinon comme une guirlande de fleurs dont la plus belle est la plus éclatante? comment la jeune fille entrevoit-elle l'amour, sinon comme une terre promise où elle va pouvoir effeuiller sa couronne de rêves?

La vie avec Colomban, c'était l'étude et le travail de chaque jour; la vie avec Camille, c'était un voyage éternel à travers le pays bariolé de la fantaisie.

Si l'envie prenait à Carmélite d'apprendre, le soir, un

morceau de musique dont on venait de parler, Colomban lui disait :

— Demain, vous l'aurez.

Mais Camille, prompt à contenter les désirs des autres, comme il était ardent à satisfaire les siens, Camille, fût-il minuit, la pluie tombât-elle à torrents, les magasins de musique fussent-ils fermés, les éditeurs fussent-ils endormis, Camille, insouciant de la pluie et de l'heure, Camille, courant à pied à travers tout Paris, allait faire tapage à la porte du marchand jusqu'à ce que celui-ci, attiré par le prix exagéré que le jeune homme offrait, vu l'heure tardive, se décidât à ouvrir.

Un jour, au Luxembourg, Carmélite avait manifesté, assez vaguement d'ailleurs, le désir d'avoir une ou deux fleurs d'un marronnier rose.

— Je connais, dit Colomban, un pépiniériste qui demeure rue de la Santé; à votre retour, vous aurez, chère Carmélite, une brassée de ces fleurs.

Mais Camille, agile comme un chat, malgré les justes reproches de Colomban, qui lui rappelait qu'ils étaient dans un jardin public, Camille était déjà grimpé dans l'arbre, avait cassé toute une branche du marronnier rose, et était descendu triomphant sans avoir été aperçu d'un seul gardien ; car il y avait chez lui une espèce d'alliance entre le bonheur et l'audace : un chiromancien qui eût étudié la main de Camille eût certainement reconnu et suivi, du mont de Mars au poignet, la ligne de bonheur, droite, ferme, sans aucune déviation ni brisure.

En effet, il était impossible d'être à la fois plus téméraire et plus heureux que ne l'était Camille.

Ces faits et d'autres semblables, qui se renouvelaient à tous propos et à chaque instant, inspirèrent à Carmélite une grande affection pour le jeune homme, affection qui participait autant de l'étonnement que de l'admiration.

Colomban s'aperçut, à plusieurs symptômes, de l'attraction que le créole exerçait sur la jeune fille.

— C'est bien naturel, se dit-il d'abord sans s'inquiéter de cette attraction : il a la beauté, la gaieté, la grâce, l'éclat; je n'ai, moi, que la tristesse et la force.

Puis, peu à peu, dans la probité de son cœur, — et à me-

sure qu'il pensait ainsi, son front devenait plus sombre et son cœur plus serré; — peu à peu il se disait :

— Mon Dieu! vous m'avez fait, à vingt-quatre ans, grave et sévère comme un vieillard! Quel triste compagnon vais-je être pour une jeune fille de dix-huit ans, dont tous les appétits seront antipathiques aux miens?... Et, cependant, ajoutait-il doutant encore, tout me dit que j'étais capable de faire le bonheur de Carmélite, et que j'en aurais eu la puissance et la force, comme j'en ai le désir et la volonté!

Puis il les regardait, beaux, jeunes, souriants, pressés l'un à côté de l'autre, et il lui semblait que les deux auréoles de jeunesse qui ceignaient leur front n'en formaient plus qu'une, et que c'était une auréole d'amour.

Alors, il secouait la tête, et, debout, pâle, dans l'ombre, tandis que Camille et Carmélite rayonnaient de lumière :

— Je voudrais inutilement m'illusionner, disait-il; ces deux jeunes gens s'aiment, et c'est justice : ils semblent faits l'un pour l'autre... Et, cependant, j'avais rêvé une autre existence pour elle... Chère Carmélite! j'en eusse fait une haute et fière dame! Camille voit mieux que moi : il en fera une femme heureuse!

Et, à partir de cette heure, Colomban, malgré des regrets poignants, malgré la tristesse qui l'envahissait de jour en jour, résolut de faire abnégation entière de lui-même, et d'enrichir Camille des trésors qu'il avait amassés.

Un soir que Camille et Carmélite avaient chanté d'une voix ravissante, appuyés l'un à l'autre, cheveux flottants, haleines mêlées, un duo d'amour dans lequel avaient vibré toutes les cordes de cette passion humaine qui touche presque à l'octave céleste, Colomban, en rentrant dans sa chambre, posa la main sur l'épaule de Camille, le regarda gravement, et, des larmes plein les yeux, des soupirs plein la poitrine, mais d'une voix calme, il lui dit :

— Camille, tu aimes Carmélite!

— Moi? s'écria Camille, rougissant. Je te jure...

— Ne jure pas, Camille, et écoute-moi, dit Colomban. Tu aimes Carmélite, à ton insu peut-être, mais tu l'aimes profondément, sinon de la même façon, du moins autant que je l'aime moi-même.

— Mais Carmélite?... dit Camille.

— Je n'ai point interrogé Carmélite, répondit Colomban.

A quoi bon? Non, je sais assez quel est l'état de son cœur! J'avoue, à votre louange à tous deux, que la lutte a été longue, et que c'est en quelque sorte malgré vous que vous avez été entraînés l'un vers l'autre... Voici donc quel est mon projet...

— Non! non! s'écria Camille, c'est à moi de te dire mon projet, Colomban. Il y a assez longtemps que je reçois de toi sans te rien donner, que j'accepte tes dévouements sans pouvoir te les rendre! Tu as peut-être raison ; oui, je suis sur le point d'aimer Carmélite, de trahir notre amitié; mais, de cet amour, je te jure, Colomban, que je ne lui ai jamais dit un mot, et que, jusqu'à ce moment, jusqu'à cette heure où tu vas l'arracher du fond de mon cœur pour le mettre devant mes yeux, je me le suis caché à moi-même... C'est la première faute que j'aie commise envers toi; mais, je te le répète, je ne me doutais pas, en glissant sur cette pente si douce de l'amitié à trois, je ne me doutais pas que j'allais tout droit à l'amour. Tu le vois pour moi : merci! tu me le dis : tant mieux! il est encore temps! Oui, oui, cher Colomban, j'étais sur le point d'aimer Carmélite, et cet amour me fait horreur, comme si Carmélite était la femme de mon frère! J'ai donc, en t'écoutant, en sondant mon cœur, en voyant l'abîme, pris une résolution suprême : dès ce soir, je pars !

— Camille!

— Je pars... je vais mettre entre mes désirs et ma passion un barrière infranchissable ; je traverserai la mer, et j'irai vivre au fond de l'Écosse ou de l'Angleterre; mais je quitterai Paris, mais je quitterai Carmélite, mais, toi-même, je te quitterai !

Et Camille se mit à fondre en larmes, et se jeta sur le canapé.

Colomban resta debout et ferme comme le roc de ses grèves, où, depuis six mille ans, vient se briser le flot de la mer.

— Merci de ta généreuse intention! dit-il; je t'en sais gré comme du plus grand sacrifice que tu puisses me faire ; mais il est trop tard, Camille!

— Comment, trop tard? répondit le créole relevant sa tête toute baignée de larmes.

— Oui, trop tard! reprit Colomban. Quand j'aurais l'é-

goïsme d'accepter ton dévouement, arracherais-je, maintenant, du cœur de Carmélite l'amour qu'elle a pour toi ?

— Carmélite m'aime ? tu en es sûr ? s'écria Camille bondissant sur ses pieds.

Colomban regarda le jeune homme, dont le visage s'était séché comme sous les rayons du soleil d'août.

— Oui, elle t'aime, dit-il.

Camille comprit tout ce qu'il y avait d'égoïste dans cet éclair de joie qui, par ses yeux, venait de jaillir de son âme.

— Je partirai, dit-il : loin des yeux, loin du cœur !

— Vous ne vous séparerez pas, répondit Colomban, ou plutôt je ne vous séparerai pas. Je serais donc bien lâche si je ne savais pas dompter un amour qui ferait le malheur d'un frère et d'une sœur ?

— Colomban ! Colomban ! s'écria le créole voyant l'effort que son ami faisait sur lui-même.

— Ne t'inquiète pas de moi, Camille : les vacances arrivent dans quelques jours ; c'est moi qui partirai.

— Jamais !

— Je partirai, aussi vrai que je te le dis... Seulement, ajouta le Breton d'un voix tremblante, tu me promets une chose, Camille ?

— Laquelle ?

— Tu me promets de faire le bonheur de Carmélite ?

— Colomban ! fit le créole en tombant dans les bras de son ami.

— Tu me jures de la respecter tant qu'elle ne sera pas ta femme ?

— Devant Dieu ! jura solennellement Camille.

— Eh bien, dit Colomban s'essuyant les yeux, j'avancerai mon voyage de quelques jours ; car, tu comprends bien, Camille ? continua le Breton d'une voix étouffée, si fort que je sois, je suis résigné de trop fraîche date pour avoir incessamment sous les yeux le spectacle de votre bonheur... Je vous affligerais comme un reproche ! — Je partirai donc dès demain, et mon désespoir aura cela de bon, qu'il donnera à mon pauvre père quelques jours de bonheur de plus !

— Oh ! Colomban ! dit Camille en embrassant le noble Breton, oh ! Colomban ! que je suis chétif et misérable à côté de toi ! Pardonne-moi de te condamner à cet éternel

sacrifice de ton bonheur; mais, vois-tu, mon cher, mon vénéré Colomban, je te trompais en disant que j'allais partir; je ne serais par parti : je me serais tué !

— Malheureux ! dit Colomban. Je partirai, moi, et ne me tuerai pas : j'ai un père !

Puis, d'un ton plus calme :

— Et, cependant, dit-il, tu comprends que l'on meure pour une femme que l'on aime, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas du moins que l'on vive sans elle.

— Tu as raison, répondit Colomban; parfois ces idées me sont venues à moi-même.

— A toi, Colomban ? dit Camille effrayé, car ces paroles dans la bouche du sombre Breton avaient une bien autre signification que dans celle de l'insoucieux créole.

— A moi, Camille ! oui... Mais rassure-toi, continua Colomban.

— Oui, tu l'as dit, tu as un père !

— Puis encore, je vous ai tous deux, mes bons amis, et je craindrais de vous laisser un remords. — Rentre donc chez toi, Camille; je suis calme; je n'ai plus, maintenant, qu'un désir : revoir mon père !

Puis, quand le jeune homme, impatient d'être seul, l'eut laissé sombre et désolé comme un arbre dépouillé de son feuillage par le vent de décembre :

— Mon père ! continua Colomban; ah ! j'eusse dû ne le jamais quitter !...

XLV

Départ.

Le départ de Colomban avait été fixé par lui au lendemain soir.

Ce fut pour le jeune homme une cruelle minute que celle où il lui fallut annoncer ce départ à Carmélite.

Carmélite était assise et brodait quand Colomban entra chez elle, suivi de Camille.

Elle releva la tête, sourit aux deux amis, leur tendit la main, puis se remit à sa broderie.

Il se fit un moment de silence. De ces trois poitrines, deux étaient oppressées à ne pas respirer ; un souffle doux et pur s'échappait de la troisième.

Au moment où Carmélite allait demander aux deux amis la cause de ce silence :

— Carmélite, dit le Breton de sa voix mélancolique, je pars.

Carmélite tressaillit et releva vivement la tête.

— Comment, vous partez ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et où allez-vous ?

— En Bretagne.

— En Bretagne ? Pourquoi en Bretagne, un mois avant la saison des vacances ?

— Il le faut, Carmélite.

La jeune fille le regarda fixement.

— Il le faut ? répéta-t-elle.

Colomban réunit toutes ses forces pour faire un mensonge préparé depuis la veille.

— Mon père le veut, dit-il.

Mais les lèvres loyales du Breton se prêtaient si mal à déguiser la vérité, qu'il balbutia plutôt qu'il ne prononça ces quatre mots.

— Vous partez ! Et moi ?... dit la jeune fille avec un sublime égoïsme.

Colomban devint pâle comme la mort : son cœur fut près de s'arrêter.

Tout au contraire de son ami, Camille sentit une flamme lui passer sur le visage, et son cœur accélérer ses battements.

— Vous le savez, Carmélite, dit Colomban, la langue humaine a un mot devant lequel viennent se briser tous nos désirs, toutes nos espérances : *Il le faut !*

Colomban avait dit ces paroles avec une telle résolution,

que Carmélite baissa la tête comme si elles eussent été prononcées par la bouche du Destin lui-même.

Mais les deux jeunes gens virent des larmes silencieuses tomber de ses yeux sur sa broderie.

Il y eut alors une terrible lutte dans le cœur du Breton. — Camille suivait sur le visage de Colomban tous les progrès de sa douleur intime ; peut-être Colomban allait-il succomber, tomber aux pieds de Carmélite, et lui tout dire, lorsque Camille, appuyant la main sur l'épaule de Colomban :

— Cher Colomban, dit-il, au nom du ciel, ne pars pas !

Cette supplication rendit à Colomban tout son courage.

— Il le faut, dit-il à Camille, comme il avait dit à Carmélite.

Camille savait bien ce qu'il faisait en suppliant, et quelle puissance sa voix avait sur le cœur de son ami.

Au reste, ces trois mots, qui n'avaient pas suffi à Carmélite, suffirent à Camille.

Camille se tut : l'effet qu'il avait voulu produire était produit.

Ce fut une triste soirée que celle qui suivit cette déclaration de Colomban.

Au moment de se quitter seulement, les jeunes gens voyaient clair en eux-mêmes.

Colomban comprit quel amour irrésistible, profond, infini, il avait pour Carmélite.

S'il eût été obligé d'arracher cet amour de sa poitrine, autant eût valu pour lui s'arracher le cœur.

Mais, au moins, cet amour, — sûr de lui comme il l'était, et ne craignant pas d'en arriver jamais à trahir son ami, — il pouvait le conserver ainsi qu'un trésor de douleurs et de larmes.

Carmélite, de son côté, comprenait quelle violente affection elle avait pour Colomban.

Mais, lorsque, dans ses nuits solitaires, au milieu de ses rêves de jeune fille, elle s'était trouvée face à face avec cette affection, et que, dans la naïveté de son âme, elle avait pensé au mariage, qui, à ses yeux, devait être la conséquence de toute affection vive, elle s'était demandé si le père de Colomban — vieux gentilhomme entiché probablement des préjugés de sa caste — consentirait jamais à

ce que son fils épousât une orpheline sans fortune et sans nom.

Son père, à elle, était, à la vérité, mort capitaine et sur le champ de bataille; mais, à l'époque où nous sommes arrivés, la Restauration avait mis une telle ligne de démarcation entre l'épée qui avait servi Napoléon et celle qui avait servi Louis XVIII, qu'il n'y avait rien d'étonnant, même pour Carmélite, que le comte de Penhoël ne consentît point au mariage de son fils avec la fille du capitaine Gervais.

La première idée qui vint à Carmélite, c'est que le père de Colomban avait su l'intimité dans laquelle vivaient les trois jeunes gens, et rappelait Colomban pour la faire cesser.

L'orgueil de la jeune fille se révolta; elle ne fit plus de questions.

Ce fut une triste journée que ces dernières heures que les trois amis passèrent ensemble, heures où plusieurs fois la parole s'arrêta sur les lèvres, et où les pleurs tombèrent des yeux.

Mais, pendant ces heures suprêmes, pas un mot, pas un regard de l'austère Breton ne trahit la passion dévorante qu'il cachait dans sa poitrine.

Comme le jeune Spartiate, le sourire sur les lèvres, il se laissait déchirer les entrailles.

Il est vrai que ce sourire était celui de la tristesse.

L'heure du départ arriva. Colomban dit adieu à Carmélite par un baiser amical posé sur les deux joues pâles et humides de la jeune fille; puis, entraîné par Camille, il sortit.

Camille alla conduire Colomban jusqu'à la diligence.

Là, le prenant à part une dernière fois, Colomban fit jurer à son ami de respecter la jeune fille comme devant être sa femme, et jusqu'à ce qu'elle fût sa femme.

Puis Camille revint à la maison de la rue Saint-Jacques, où il trouva la jeune fille tout en larmes.

En effet, n'était-ce pas briser le cœur de Carmélite, que de rompre le dernier lien qui l'attachât encore à sa vie d'autrefois? L'amitié de Colomban, née du dévouement et de la reconnaissance au chevet de sa mère morte, lui avait servi de transition entre le passé et l'avenir : ce départ arrachait du cœur de l'orpheline les derniers lambeaux de son enfance! Désormais seule au monde, — car Colomban n'avait point dit quand il reviendrait, — ne pouvant de-

mander d'amitié et de protection qu'à Camille, c'est-à-dire à un jeune homme dont la légèreté et la dissipation lui apparaissaient, comparées à la grave tendresse de Colomban, dans toute leur vérité redoutable, il lui avait pris une de ces profondes tristesses qui touchent au désespoir, et elle se sentait, maintenant, isolée, perdue, dans ce désert inconnu qu'on appelle le monde, sans affection, sans force, sans appui!

Elle pleurait donc, pauvre enfant, amèrement et abondamment, lorsque Camille arriva.

Au bruit que fit le créole en entrant, Carmélite ne releva la tête que pour voir si, par hasard, Colomban n'était pas revenu avec lui.

Le voyant seul, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Camille resta un instant silencieux sur le seuil de la porte; il était moins avancé qu'il ne croyait dans le cœur de la jeune fille.

Aussi comprit-il que c'était, non pas de lui, mais du Breton qu'il fallait parler.

— Je viens vous apporter, dit-il, de la part de Colomban, l'assurance de sa profonde amitié.

— Quelle est cette amitié? demanda Carmélite d'un air sombre; amitié qui se noue et se dénoue à volonté! Est-ce que, si j'eusse dû partir, je n'eusse pas prévenu mes amis aussitôt mon projet de départ conçu? et, l'ayant conçu, l'aurais-je si vite et si cruellement exécuté?

Pauvre Carmélite! elle oubliait ou faisait semblant d'oublier ce que lui avait dit Colomban de la lettre de son père.

Camille comprit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et aussi le parti qu'il pouvait tirer de cette prétendue opposition du père de Colomban; mais une lettre de Colomban, si Camille appuyait sur ce motif, pouvait le surprendre en flagrant délit de mensonge, et Camille savait que le cœur droit de l'orpheline lui pouvait tout pardonner, le mensonge excepté.

Il résolut donc de se rapprocher de la vérité.

— Croyez-bien, chère Carmélite, dit-il, qu'un puissant motif a pu seul déterminer Colomban à partir.

— Mais, enfin, quel est donc ce puissant motif? demanda

Carmélite; m'en refuser la confidence, n'est-ce pas me dire qu'il est offensant pour moi?

Camille se tut.

— Quel est-il? Voyons, parlez! reprit Carmélite avec une certaine impatience.

— Je ne puis, Carmélite.

— Vous le devez, Camille, si vous tenez à ce que mon amitié pour Colomban reste ce qu'elle est, sincère et forte; vous le devez, et il ne vous est pas permis de me laisser soupçonner votre ami : c'est votre devoir de le justifier, puisque je l'accuse.

— Je sais, je sais tout cela, Carmélite! s'écria Camille; mais ne me demandez pas pourquoi Colomban est parti... Pour vous, pour moi, pour nous tous, ne me le demandez pas!

— Je vous le demande impérieusement, au contraire, répondit la jeune fille; si c'est un chagrin qu'il veut m'épargner, parlez, car aucun chagrin ne peut être plus grand pour moi que celui d'une amitié trahie. Expliquez-vous donc, au nom de la loyauté!

— Vous le voulez, Carmélite? dit Camille feignant de céder à la violence.

— Je l'exige.

— Eh bien, il est parti...

Camille s'arrêta comme si sa langue refusait de lui obéir.

— Dites! dites!

— Eh bien, Colomban est parti parce que...

— Parce que?...

— Parce que..., répéta en hésitant le jeune homme.

— Eh bien?

— Oh! c'est que c'est si difficile à dire, Carmélite!

— Ce n'est donc pas la vérité?

— C'est la vérité pure.

— Alors, dites-la promptement et hardiment.

— Colomban est parti, reprit Camille, Colomban est parti, parce que... je vous aimais!

Il avait raison d'hésiter, l'adroit créole, avant de prononcer le *je*.

Il y avait un abîme de profondeur dans ce pronom, si court qu'il fût. Que Camille, au lieu de dire : « *Je* vous

aimais ! » eût dit : « Colomban est parti parce qu'*il* vous aimait ! » et Camille ne le cédait plus à Colomban.

Cette loyale preuve d'amitié, en l'absence du Breton, faisait atteindre son ami à des hauteurs prodigieuses, et réparait tout d'un coup l'égoïsme que celui-ci avait mis, depuis le collége, à accepter, sans jamais les rendre, les dévouements de Colomban.

Si Camille avait dit : « Parce que Colomban vous aimait, et que je vous aimais aussi ! » il plaçait, avec toute la liberté du choix, Carmélite entre ces deux amours.

Carmélite mesurait d'un coup d'œil le dévouement du Breton, qui était parti; l'égoïsme du créole, qui était resté !

Si nous avons bien analysé, nous ne dirons pas le caractère, mais le tempérament de Camille, le lecteur sait déjà que, pour satisfaire, non point une passion, mais un simple caprice, Camille n'eût reculé devant aucun obstacle, soit que l'obstacle pût être tourné par la ruse, soit qu'il pût être renversé par le courage; il allait toujours à son but, droit quand il le pouvait, obliquement lorsqu'il ne pouvait l'atteindre que d'une façon oblique. Sensuel avant tout, c'était la violence des désirs, et non la profondeur de la corruption, qui pouvait lui faire commettre une action mauvaise; que cette action mauvaise eût un mauvais résultat, il était capable de remords violents, mais d'autant moins durables que l'irritabilité de ses nerfs eût donné à ses remords une énergie exagérée. Et, cependant, si pervers que fût instinctivement Camille, le dernier sacrifice de son ami, qu'il venait d'embrasser en le reconduisant, était encore si présent à sa pensée, que, malgré cette profonde perversité, il hésita à le trahir si vite.

Il répondit donc à Carmélite une demi-vérité, en lui répondant : « Colomban est parti parce que je vous aimais ! »

En répondant cela, il n'était qu'à moitié traître.

Colomban n'eût pas laissé partir son ami; mais, si cet ami fût parti sans le prévenir, ou fût parti malgré lui, il eût dit : « Camille est parti parce qu'il vous aimait; Camille vaut mieux que moi, puisque, moi, je n'ai pas eu le courage de partir. »

Aussi la cause du départ de Colomban, annoncée de cette façon à Carmélite, fit-elle sur la jeune fille l'effet d'un coup de foudre.

Elle regarda fixement Camille ; si fixement, que celui-ci rougit et baissa les yeux.

— Camille, vous mentez! dit-elle; ce n'est point à cause de vous que Colomban est parti.

Camille releva la tête.

L'accusation n'était point celle qu'il craignait.

— Uniquement à cause de moi, répéta-t-il.

— Mais que pouvait faire à Colomban l'amour que vous prétendez avoir pour moi? demanda la jeune fille.

— Il avait peur de vous aimer, répondit le créole.

— Bon Colomban! murmura Carmélite.

Puis, se retournant vers Camille :

— Laissez-moi seule, mon ami, dit-elle; j'ai besoin de pleurer et de prier.

Camille prit la main de la jeune fille, et la baisa respectueusement; une larme tomba de ses yeux sur la main de Carmélite.

Quelle source avait fourni cette larme? Était-ce la reconnaissance, la honte ou le remords?

Carmélite ne s'en informa point : pour elle, une larme était une larme, c'est-à-dire la perle que la douleur va chercher, en y plongeant, dans ce profond océan qu'on nomme le cœur.

Camille rentra chez lui, et fut tout étonné de voir sa chambre éclairée.

Il fut encore plus étonné de voir une femme dans sa chambre.

Cette femme, c'était la princesse de Vanvres, qui, prévenue du prochain départ de Colomban, rapportait le linge qu'elle avait à lui.

Seulement, la belle Chante-Lilas — on se rappelle que c'était le nom de la princesse de Vanvres — avait été d'un quart d'heure en retard.

Puis, comme elle n'avait pas voulu laisser le linge sans le remettre aux mains de quelqu'un, elle avait attendu la rentrée de Camille.

Camille n'était rentré, comme on sait, que lorsque Carmélite l'avait prié de la laisser seule; ce qui fait qu'au moment où Camille rentrait, il pouvait être dix heures et demie du soir.

C'était bien tard pour retourner seule à Vanvres!

Camille offrit à la princesse la chambre de son ami Colomban.

La princesse fit quelques difficultés ; mais, sur l'assurance qu'il y avait un verrou à la porte de communication, elle accepta.

Maintenant, y avait-il ou n'y avait-il pas de verrou ? le verrou resta-t-il poussé ou tiré ? C'est ce que nous devinerons probablement à la première rencontre du séduisant Camille et de la belle Chante-Lilas.

XLVI

Nuit d'orage.

Comme nous ignorons complétement — jusqu'ici du moins — ce qui se passa pendant cette nuit, prenons Camille au moment où, le lendemain, vers onze heures du matin, il se présente à la porte de Carmélite, et s'arrête un instant rêveur avant de frapper à cette porte.

A quoi rêvait Camille ?

Camille rêvait à l'œuvre difficile, nous dirons presque impossible, qu'il entreprenait.

Il connaissait Carmélite ; il savait que sa vertu reposait sur des principes austères et profondément arrêtés.

Il fallait donc, pour la vaincre, employer soit une force, soit une adresse extraordinaire.

Camille était si adroit, qu'il en était fort !

Il étudiait Carmélite depuis longtemps, comme un général étudie une place de guerre.

Fallait-il, d'après l'exemple de Malherbe, la prendre par un siége régulier, c'est-à-dire par les mille soins et assiduités dont le poëte proclame l'efficacité dans ces vers :

> Enfin, cette beauté m'a la place rendue.
> Que d'un siége si long elle avait défendue ;
> Mes vainqueurs sont vaincus !...

Fallait-il s'en emparer par famine, par vive force, en faisant des tranchées, et en donnant des assauts ?

Non, toute cette stratégie eût échoué.

On ne pouvait vaincre que par surprise.

Camille s'arrêta donc à ce parti, et, cette résolution prise, il attendit froidement l'occasion.

C'était le dernier bouillonnement de son cœur, le dernier désir de son imagination qu'il endormait, — quitte à laisser désirs et bouillonnements se réveiller plus tard,— dans cette pause d'un instant qu'il faisait à la porte de Carmélite.

Il entra.

Carmélite avait peu dormi, et avait beaucoup pleuré.

Elle reçut Camille froidement.

Cette réception rentrait dans les plans de Camille.

A partir de ce jour, il s'acharna à mener une vie exemplaire.

Il prit le contre-pied de ses folies et de ses irrégularités passées, et donna à chaque instant des preuves d'une sagesse dont on l'eût cru incapable.

Il affaiblit l'éclat de son enjouement habituel, et, à force de retenue, il devint grave et sérieux.

On comprend quel était le but de Camille.

Il lui fallait effacer du cœur de Carmélite le dernier souvenir de l'absent. Or, comment Camille pouvait-il faire oublier Colomban ? En rendant à la jeune fille toute la gravité, toute la mélancolie, tout l'esprit de règle du Breton, entés sur une affabilité plus grande, et sur une extrême distinction.

Carmélite crut naïvement que cette transformation venait moitié du regret que causait à Camille le départ de son ami, moitié de l'amour qu'il ressentait pour elle.

Son orgueil de jeune fille fut flatté de ce que le jeune homme, dans le seul espoir de lui plaire, faisait violence à son caractère, à ses habitudes, à ses goûts, et jetait au loin ses caprices les plus chers et les plus absolus.

Eh ! mon Dieu ! toute jeune fille de dix-huit ans s'y fût trompée de même.

Camille adorait autrefois l'Opéra, et Camille ne mettait plus le pied à l'Opéra.

Camille allait régulièrement trois jours de la semaine au manége, et, de là, faire sa promenade au bois : il renonça tout à coup au manége et à la promenade.

Camille avait, dans les hauts quartiers de Paris, cinq ou six amis, Américains comme lui, avec lesquels, de temps en temps, il avait coutume de dîner et de souper: Camille ne sortit plus.

Vingt fois, pendant qu'il était chez Carmélite, on vint sonner ou frapper chez lui; chaque fois, le créole, malgré les instances de la jeune fille, refusa de s'assurer qui frappait ou qui sonnait.

A l'instar de Carmélite, il voulait vivre dans la solitude et dans le recueillement.

Il avait acheté des livres de botanique; il ignorait complétement cette science, et avait prié Carmélite de lui en apprendre ce que Colomban lui en avait appris à elle-même.

Maintenant, on nous comprendrait mal si on allait croire que Camille prît froidement ce masque d'hypocrisie pour séduire la jeune fille.

Il l'aimait.

Toutefois, ce mot, appliqué à Camille, n'a pas l'importance du même mot appliqué à Colomban.

Le Breton aimait avec toutes les puissances de son âme; Camille aimait, lui, avec tous les désirs de son imagination; — seulement, ses désirs étaient plus grands qu'ils n'avaient jamais été.

Entouré jusque-là de femmes à la conquête facile, il était violemment surexcité par la vertu opiniâtre de Carmélite, et il mettait en œuvre toutes les ressources de son esprit pour en triompher, croyant peut-être lui-même n'employer que les séductions de son cœur.

Si Carmélite, au lieu de s'abuser sur ces transformations dont elle s'attribuait la gloire, eût contraint Camille à reprendre son caractère primitif, ses qualités et ses défauts naturels, elle en eût fait peut-être alors, grâce à cet amour ardent qu'il ressentait pour elle, un être loyal et bon, tandis qu'en se laissant tromper par lui, et se trompant elle-même, elle l'encourageait à son insu dans cette voie de mensonge et d'imposture.

Il en résultait que, chaque jour, Camille gagnait du terrain.

La franchise de position qu'il s'était faite, vis-à-vis de Carmélite, par ces mots: « Colomban est parti parce que je

vous aimais, » l'avait dispensé de tout aveu, comme elle avait dispensé Carmélite de toute réponse.

Du moment que Colomban laissait le champ libre à Camille, il renonçait à Carmélite.

Restait à savoir si Carmélite pouvait aimer Camille.

Mais le jeune créole avait le brillant du colibri, et la souplesse du serpent cobra.

Pas une seule fois il ne dit à la jeune fille : « Voulez-vous être ma femme? » Mais à chaque instant il lui disait : « Quand vous serez ma femme... »

Et c'étaient alors les plus ravissants projets de voyage — dont on se reposerait dans le monde des artistes — développés aux yeux de la jeune fille.

Alors, Carmélite voyait, sous l'ardente éloquence de Camille, se dérouler, comme un panorama splendide, tous les tableaux enchanteurs de cette vie à deux.

Un jour, elle répondit en souriant :

— C'est un rêve, Camille !

Le jeune homme la pressa sur son cœur en s'écriant :

— Non, Carmélite, c'est une réalité !

De ce jour-là, Camille sentit qu'il avait frappé juste.

La jeune fille était en son pouvoir.

Mais Camille n'en resta pas moins respectueux, discret et grave; Carmélite n'était point une de ces femmes avec lesquelles on peut se reprendre à deux fois.

Un échec, c'était la mort des espérances de Camille.

Il attendait donc avec la patience du chat-tigre à l'affût sur la branche, du serpent enroulé dans le buisson.

Un soir, ils descendirent au jardin, — dans ce jardin où, trois mois auparavant, Colomban avait passé une partie de la nuit avec la jeune fille.

Ce soir-là, la chaleur était étouffante.

Il avait fait une de ces brûlantes journées de la fin du mois d'août où le tonnerre cherche vainement à percer la densité de l'atmosphère; des éclairs qui présageaient un effroyable orage sillonnaient le ciel du couchant au levant.

Mais vainement les plantes courbées sur leur tige, les feuilles crispées sur leur branche, imploraient une pluie bienfaisante.

Le ciel, comme une machine pneumatique, semblait absor-

ber l'air vivifiant, et la nature tout entière haletait comme menacée d'une prochaine asphyxie.

Les deux jeunes gens subissaient à leur insu l'influence de cette atmosphère électrique : la vie semblait momentanément suspendue en eux, et ils attendaient, comme les fleurs, comme les animaux, comme toute la nature enfin, la pluie qui devait leur rendre la vitalité.

Cependant, il existait une différence entre Carmélite et Camille : Camille, habitué à la chaleur tropicale de son pays, était bien loin d'avoir perdu, comme Carmélite, la conscience de son être, et, en voyant l'engourdissement léthargique, la somnolence rêveuse de la jeune fille, il comprit que l'occasion si longtemps attendue venait enfin à lui.

Alors, de même que la chanson de la nourrice endort le nourrisson en le berçant, ses paroles amoureuses, habilement graduées, et secouées en quelque sorte sur la tête de Carmélite comme des pavots effeuillés, commencèrent à l'endormir du sommeil magnétique, le plus profond, le plus dangereux, le plus irrésistible de tous les sommeils.

Quiconque eût vu dans l'ombre étinceler les yeux du jeune homme n'eût pu se tromper au feu de ses regards.

C'est ainsi que l'épervier, en tournant dans un cercle de plus en plus rétréci, paralyse l'alouette qu'il endort.

C'est ainsi que le serpent charme l'oiseau qu'il force de descendre de branche en branche jusque dans sa gueule béante.

Oh! ce n'était pas de la sorte que Colomban avait regardé Carmélite pendant cette adorable nuit de printemps qu'ils avaient passée tous deux dans ce même jardin, à l'ombre de ces mêmes lilas!

Il y avait entre ces deux nuits, comme entre ces deux jeunes gens, la différence du printemps à l'été.

Là, en effet, le printemps, jeune, frais, timide, osait à peine entr'ouvrir ses boutons.

Ici, au contraire, l'été, vigoureux, hardi, dévorant, éparpillait ses fleurs.

D'un côté, c'était l'enfance avec ses hésitations, ses troubles, ses craintes.

De l'autre, c'était la jeunesse avec ses éclats, ses troubles, ses emportements.

Pendant la journée de printemps qui avait précédé la nuit

qu'avaient passée ensemble Colomban et Carmélite, le tonnerre avait grondé aussi, la vie avait semblé aussi suspendue ; mais la pluie était tombée, et la végétation avait été sauvée de la mort.

Pendant cette nuit d'été, au contraire, inutilement les plantes avaient imploré la clémence du ciel : il leur fallut courber la tête, laisser tomber leurs pétales un à un, et mourir.

A l'image des plantes, la jeune fille avait été forcée de courber la tête sous le poids de cette nuit de feu, et, à défaut de rosée vivifiante, ce furent les joies ineffables de l'amour qui la tirèrent de son engourdissement, qui l'arrachèrent à son sommeil.

Pendant cette nuit, la pauvre Carmélite effeuilla une à une les feuilles de sa couronne d'innocence, et l'ange gardien de sa jeunesse virginale remonta vers le ciel, cachant entre ses mains la rougeur de son front.

Seule, rentrée dans sa chambre, elle aperçut son beau rosier, tout courbé, lui aussi, par l'orage.

Elle alla à lui, les joues à la fois brûlantes et trempées de larmes.

Alors, tout ce qu'il y avait de fleurs et de boutons, elle les cueillit, les mit dans un voile blanc, et les enferma dans un tiroir de sa toilette en disant :

— Mourez ! mourez, roses de Colomban !

Puis, prenant une carafe d'eau, elle la versa tout entière au pied de son rosier en secouant la tête, et en murmurant tristement :

— Maintenant, fleurissez, roses de Camille !

XLVII

L'homme propose.

Du moment où Carmélite fut à lui, Camille reprit son naturel.

Le but était atteint : à quoi bon désormais l'hypocrisie?

Disons, toutefois, qu'il polit les angles trop saillants de son caractère, et qu'il s'efforça de plaire à la jeune fille, qu'il aimait passionnément.

Carmélite, au milieu des félicités enivrantes de cet amour étrange, avait oublié les folies premières et les légèretés du jeune Américain.

Ces adorables heures lui paraissaient devoir s'éterniser, et, soit confiance dans Camille, soit puissance sur elle-même, elle ne paraissait pas s'inquiéter de l'avenir.

Elle se crut maîtresse absolue du jeune homme en le voyant soumis à tous ses désirs, obéissant à toutes ses paroles.

Ainsi, un jour qu'elle avait cru remarquer sur le visage d'un voisin, — toujours les voisins ! maudits voisins ! puissiez-vous, cher lecteur, n'avoir jamais de voisins, et n'être jamais le voisin de personne ! — un jour donc qu'elle avait cru remarquer sur la désagréable figure d'un voisin des signes non équivoques d'improbation, elle en fit part à Camille, qui à l'instant même lui offrit de déménager.

La jeune fille accepta.

On s'inquiéta alors du quartier qu'on habiterait. Camille voulait aller dans un des plus riches quartiers de Paris, à la Chaussée-d'Antin, — au centre de tous les regards, quand on fuyait tous les regards ! entouré de mille voisins, quand on fuyait effrayé par un seul voisin !

C'était encore une des nuances du caractère de Camille : il n'eût pas été fâché, l'orgueilleux qu'il était, d'étaler au soleil du monde parisien les beautés de sa nouvelle conquête.

Mais Carmélite, sans s'expliquer le but du jeune homme, comprenait que le bonheur vit à l'ombre, et meurt au soleil comme la violette; elle manifesta donc les plus grandes terreurs; elle pria Camille de ne point songer aux quartiers opulents de Paris, mais d'aller, au contraire, attacher leur nid sous quelque bois ombreux des environs.

Camille subissait involontairement l'autorité bienfaisante de Carmélite : il lui offrit le bras, un matin, pour aller à la campagne; il s'agissait de chercher une retraite à l'abri des voisins.

Hélas ! quel est celui de nous autres, pauvres rêveurs, qui n'a pas fait le charmant projet d'aller construire son nid dans

quelque retraite ombreuse et solitaire, où la voix des hommes ne trouble pas la chanson mélodieuse de ses amours? Une petite maison blanche, enlacée de vignes, de chèvrefeuilles et de rosiers; entourée de grands arbres, comme une cage sonore où retentit la symphonie éternelle des oiseaux! un ruisseau bordé de boutons d'or, de pâquerettes et de myosotis, dont le murmure accompagne le chant de ces musiciens de l'air; un sentier sinueux, où les feuilles de l'année passée amortissent le bruit des pas, qui vont se perdre dans un bois sombre; en un mot, une sorte d'oratoire de verdure où l'on puisse se retirer à deux, célébrer à toute heure ce Dieu qui fit le ciel, le travail, l'amour! — dites, n'est-ce pas le rêve adorable que chacun de nous a fait, et est éternellement tenté de réaliser?

Eh bien, ce rêve, Camille et Carmélite le réalisèrent : ils partirent un dimanche matin, chacun de son côté, de peur d'exciter l'envie des uns et la méchanceté des autres, et se rejoignirent à la barrière du Maine, où ils se prirent bras-dessus, bras-dessous, avec cette joie de deux nouveaux amants qui ont été forcés de se quitter une heure.

C'était par une journée splendide; le ciel était d'un azur éblouissant; les plaines ondulaient sous un tapis doré; les arbres de la route secouaient majestueusement leurs panaches, d'où s'envolaient les premières feuilles flétries, comme se détachent de nos cœurs les premières illusions. Les deux jeunes gens semblaient passer sous un arc de triomphe; là la nature donne de ces fêtes-là aux amants avec une merveilleuse prodigalité : complice discrète et complaisante, nourrice intarissable, elle semble, comme une mère, présenter ses mamelles fécondes aux amours nouveau-nés.

Ils cheminèrent ainsi à travers les plaines qui conduisent à Meudon, excitant sur toute leur route l'admiration des uns et des autres; chacun les suivait des yeux avec ravissement, les plus vieux comme un souvenir et un regret du passé, les plus jeunes comme une promesse et une espérance de l'avenir.

C'était, en effet, un couple digne d'attirer les regards, jeune, beau, amoureux : Camille avec un reflet d'orgueil, Carmélite avec une nuance de mélancolie; c'était l'image vivante du bonheur, à laquelle ne manquait pas même ce petit nuage blanc qui fait toujours tache sur le ciel le plus

pur; on eût dit qu'on pouvait garder quelque chose de leur félicité, rien qu'à toucher un pan de leurs habits.

Ils arrivèrent enfin au Bas-Meudon. — Meudon avait encore paru trop peuplé à Camille.

En entrant dans la petite maison, qu'elle ne connaissait pas, Carmélite eut une joie : elle y trouva son rosier.

Camille, sans savoir quels souvenirs secrets se rattachaient au poétique arbuste, connaissait la tendresse profonde de Carmélite pour cette espèce de talisman parfumé; il avait donné l'ordre à un commissionnaire de prendre par le plus court chemin, tandis que lui et Carmélite prenaient le plus long; de sorte que la jeune fille trouva, comme nous l'avons dit, son rosier arrivé avant elle.

Son rosier embrassé, caressé, transporté dans sa chambre, Carmélite s'occupa du reste de la maison.

C'était une charmante petite chaumière bâtie par quelque artiste à la manière des constructions champêtres que, quarante ans auparavant, la reine Marie-Antoinette avait fait élever au Petit-Trianon, c'est-à-dire une fabrique avec de la terre, des briques, du bois en grume, de la vigne vierge, du lierre et des jasmins; — le tout de guingois comme la fantaisie, pittoresque comme le hasard.

Au rez-de-chaussée étaient l'antichambre, le salon, la salle à manger, la cuisine.

Un petit escalier intérieur montait à une terrasse que l'on pouvait facilement couvrir d'une tente, et qui alors devenait une charmante salle à manger d'été.

Un escalier extérieur, grimpant le long de la muraille, et sur la rampe duquel s'enroulaient les feuilles gigantesques des aristoloches, conduisait à deux chambres et à deux cabinets de toilette.

Deux chambres de domestique complétaient ce petit nid de rouge-gorge, presque entièrement caché sous les feuilles, la mousse et les fleurs.

Un délicieux petit pavillon s'élevait dans le jardin.

— Oh! dit, en le visitant, Carmélite, voilà un joli pavillon! Qu'en ferons-nous?

— Ce sera l'appartement de Colomban, répondit tranquillement Camille.

La jeune fille se détourna; elle se sentait devenir pourpre.

Dix fois, on le comprend bien, le nom de Colomban avait

été prononcé par Camille; — quant à Carmélite, ce nom semblait rivé au fond de son cœur, et n'en plus pouvoir sortir; — mais jamais l'ombre de l'ami trahi n'avait apparu comme cette fois dans tout l'éclat de son honnêteté.

Ainsi, après l'avoir outrageusement trompé, Camille espérait encore le rendre témoin de sa trahison !

Le souvenir de la loyauté de Colomban était revenu aussitôt à la pensée de Carmélite, et, bien qu'elle ignorât l'amour profond que Colomban avait pour elle, et, par conséquent, l'étendue du sacrifice qu'il avait fait à son ami, elle sentait que c'était le blesser cruellement, que de lui donner le spectable de son amour pour un autre.

Aussi, quand sa rougeur fut passée :

— Colomban ? répéta-t-elle d'une voix mal assurée; ne m'avez-vous pas dit, Camille, qu'il était parti parce que vous m'aimiez ?

— Sans doute, répondit Camille.

— Alors, continua la jeune fille, s'il est parti parce que vous m'aimiez, c'est qu'il m'aimait aussi, lui.

— Eh bien, reprit Camille, certainement qu'il t'aimait. chère amie; mais, tu sais, l'absence efface bien des choses: s'il a été un peu ombrageux devant notre félicité naissante, son amitié pour nous ne lui rendra-t-elle pas cher notre bonheur présent ?

Carmélite soupira; il était donc convenu que l'absence effaçait bien des choses...

Ainsi, pensait-elle, si Camille s'absentait, bien des choses seraient effacées !

Elle remonta toute rêveuse à sa chambre.

Cette chambre était la sœur jumelle de celle que Carmélite occupait rue Saint-Jacques : Camille l'avait fait meubler de la même façon ; c'étaient les mêmes rideaux blancs, le même couvre-pieds rose.

Les autres chambres, meublées avec la fantaisie de l'artiste et le goût de l'homme du monde, renfermaient les chefs-d'œuvre de l'ébénisterie parisienne; c'était une suite de boudoirs où le grave Colomban se fût trouvé fort mal à l'aise.

Camille avait donc agi sagement en lui réservant un appartement séparé.

Les deux amants passèrent là tout le mois de septembre dans une adorable intimité; l'un ne se levait que pour pen-

ser à l'autre, celle-ci ne se couchait que pour rêver de celui-là.

Pas un instant de la journée ne s'écoulait, qu'il ne parût fait absolument, exclusivement pour eux.

Ils avaient tout oublié, Paris, la rue Saint-Jacques, le monde entier, et nous dirions presque Colomban, si nous pouvions ne pas demander compte à Carmélite de ces soupirs qu'elle laissait parfois échapper en fermant les yeux, et en passant la main sur son front.

A part les soupirs, — dont l'historien seul peut s'apercevoir, mais que l'amant n'entendait pas, — le monde, à leurs yeux, n'avait qu'un arpent : leur jardin ; qu'un fleuve : le ruisseau de leur jardin ; et nous ajouterons même qu'un soleil : celui qui se levait derrière les grands arbres de leur jardin.

Leur insouciance pour les choses était égale à leur insouciance pour les hommes : les morceaux de musique manquaient, certains objets de la toilette de l'un ou de l'autre demandaient à être renouvelés, on avait mille raisons pour aller à Paris; mais on était si bien dans le petit chalet du Bas-Meudon, qu'on ne pouvait se décider à le quitter.

Et puis, reparaître ensemble dans la rue Saint-Jacques, rentrer dans cette maison où l'on avait cru tout prendre, et où l'on avait, cependant, oublié tant de choses dont la nécessité faisait sentir l'absence, repasser enfin devant tous ces voisins moqueurs, c'était une impudence au-dessus des forces de Carmélite.

D'ailleurs, puisqu'on s'était passé un mois de tous ces objets, on pouvait bien s'en passer un mois encore.

Pourquoi Camille ou Carmélite, l'un ou l'autre enfin, n'allait-il pas seul à Paris ?

Aller seul à Paris, l'un ou l'autre, c'était se quitter, et se quitter un instant pendant ces premières heures radieuses de l'amour, c'était se quitter pour une éternité !

On supporta donc quinze jours encore la privation de ces objets dont on n'avait pas d'abord remarqué l'absence, mais qui, on ne savait comment, devenaient chaque jour plus indispensables.

Un beau soir, il fallut, cependant, se décider à faire la note de toutes ces choses dont on avait besoin, et il fut convenu que, le lendemain matin, Camille partirait pour Paris,

et achèterait ou irait prendre à la maison du quartier Saint-Jacques tout ce qui manquait au chalet du Bas-Meudon.

Après avoir été jusqu'à la porte, après être revenu dix fois, Camille partit.

Carmélite le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir.

Camille, de son côté, lui envoya des milliers de baisers, et lui fit toutes sortes de signes avec son mouchoir.

Enfin, il disparut à l'angle du chemin.

Camille devait prendre la première voiture venue, et, avant deux heures de l'après-midi, il serait bien certainement de retour.

Mais voyez un peu la méchanceté de la Providence, à laquelle nous ne savons pourquoi on continue à donner ce nom : car faut-il appeler Providence une déesse qui se raille amèrement de tous nos projets, et à chaque instant s'amuse à nous mystifier de la plus injurieuse façon ?

Ce n'est pas nous qui exalterons la fidélité de Camille : nous avons dit assez longuement et assez franchement notre opinion sur le créole pour ne point paraître suspect ; mais, cependant, n'y a-t-il pas, dites-nous, une nuance de misanthropie dans la conduite de la Providence à son endroit ?

Pendant six semaines, il reste côte à côte de Carmélite, ne la perdant pas de vue un seul instant ; enfin, le changement de saison arrive ; l'automne, avec ses premières brises d'octobre, se fait sentir : il faut à Carmélite des robes moins printanières ; il faut à Camille des pantalons plus étoffés ; il faut une foule d'autres choses encore, et, malgré tout ce qu'il faut, Camille ne consent à aller à Paris que le cœur serré, et avec le plus violent désir de revenir deux heures après son départ, si c'est possible.

Camille part donc dans les plus louables intentions du monde.

Cette absence, d'ailleurs, ne peut que lui rendre le retour plus cher ; il va revenir, ayant renouvelé, pendant quelques heures d'éloignement, tous ses trésors d'amour.

Hélas !

La Providence, fatiguée, à ce qu'il paraît, de la façon assez indiscrète dont on en a usé envers elle pendant ces derniers temps, la Providence ne prend plus au sérieux les habitants de notre importune planète, et elle déjoue impitoyablement leurs desseins !

Ce fut, sans doute, par suite de cette lassitude profonde que la Providence déjoua la résolution de Camille, en le faisant tomber dans l'embûche la plus dangereuse qu'il y eût pour un homme de son caractère.

Il n'avait pas fait deux cents pas hors du Bas-Meudon, qu'il aperçut, dans un nuage de poussière d'or, deux jeunes filles en robe blanche chevauchant sur deux ânons à robe noire.

L'homme propose, mais le diable dispose !

XLVIII

Camille chez les Volsques.

Un des grands reproches que l'on a faits à mon ignorance, c'est d'avoir dit, un jour, — je ne sais plus à quelle occasion, — que le paratonnerre *attirait* la foudre.

Supposons, cher lecteur, que les leçons du savant M. Buloz sur l'électricité et sur la pile voltaïque ne m'aient point profité, et que je sois encore aujourd'hui encroûté dans mon erreur.

Je disais : « Comme le paratonnerre n'a d'autre but que d'attirer la foudre, nous pensons que les jeunes filles sont destinées uniquement à attirer les jeunes gens ; » et, en disant cela, je ne croyais, certes, exprimer une opinion ni bien neuve, ni bien hardie.

Les deux jeunes filles attirèrent donc dans leur direction la flamme qui jaillit des yeux de Camille, dès que l'ardent créole les aperçut de loin, au milieu de leur nuage.

Il doubla le pas, et, comme sa marche gagnait sur celle des ânons, il n'était plus qu'à peu de distance des deux amazones, quand l'une d'elles, se retournant par hasard, arrêta

sa monture, et fit signe à sa compagne d'arrêter la sienne.

Camille, en voyant ce manége, redoubla de vitesse, et atteignit bientôt les deux jeunes filles; alors, la plus grande, se dressant sur la planchette de bois où elle appuyait ses pieds, jeta les rênes sur le cou de son âne, et, au risque de rouler dans la poussière, tomba dans les bras du jeune homme, qu'elle embrassa de toute la force de ses lèvres.

— Oh ! Chante-Lilas, princesse de Vanvres ! s'écria Camille.

— Enfin ! c'est donc toi, ingrat ! dit la jeune fille. Y a-t-il assez longtemps que je te cherche !

— Tu me cherches, princesse? dit Camille.

— Par monts et par vaux ! je ne suis même venue ici que dans cette intention.

— C'est comme moi, répondit Camille, j'étais venu ici uniquement pour te chercher.

— Eh bien, reprit Chante-Lilas en embrassant une seconde fois Camille, puisque nous nous sommes trouvés, je crois inutile de nous chercher plus longtemps... Embrassons-nous donc, et n'en parlons plus.

— N'en parlons plus, et embrassons-nous ! dit Camille en exécutant la manœuvre commandée.

— A propos... dit Chante-Lilas.

— Quoi?... Est-ce que nous ne nous sommes pas encore assez embrassés? interrompit Camille.

— Non, ce n'est point cela... Permets-moi de te présenter mon amie intime, mademoiselle Pâquerette, comtesse du Battoir. Je crois inutile de te faire remarquer que son nom de baptême est Pâquerette, et que comtesse du Battoir...

— Est son nom de noblesse... Bien ! Et, quant à son nom de famille?...

— Elle s'appelle tout simplement Colombier, répondit la belle blanchisseuse.

— Ajoute aussi que c'est le nom de ses lèvres, car jamais roucoulements d'amour ne sortiront d'un nid plus rose et plus frais.

Les roses des lèvres de Pâquerette grimpèrent immédiatement à ses joues, et elle allait, bien certainement, baisser les yeux, lorsque la princesse de Vanvres la força de fixer son regard sur Camille, en présentant à son tour le jeune homme à sa première dame d'honneur.

— M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, dit Chante-Lilas, lequel a des millions aux Antilles, et, comme tu peux le voir, des pétards plein ses poches.

La princesse de Vanvres appelait *pétards* les mots brûlants dont Camille avait l'habitude d'émailler sa conversation.

— Et où alliez-vous ainsi, sans indiscrétion ? demanda Camille.

— Mais je viens de te le dire, malheureux ! s'écria la princesse ; nous allions à ta recherche.

— Pas vrai, Pâquerette ?

— Nous n'allions pas autre part, bien certainement, répondit la comtesse.

— Comment se fait-il, demanda Camille, qu'aujourd'hui mardi, vous n'habitiez pas l'humide royaume, belles naïades ? Le soleil aurait-il, par mégarde, desséché votre palais ?

— Il n'y a ici de palais désséchés que les nôtres, mon gentilhomme, répondit Chante-Lilas en faisant clapper sa langue ; et, si vous êtes vraiment aussi gentilhomme que vous le dites, et même que vous en avez l'air, vous allez sur-le-champ nous trouver un joli petit endroit — il serait grand et vilain, que cela me serait égal — où nous puissions manger du lait, et boire de la galette.

— Princesse ! fit Camille.

— Bon ! c'est le contraire que je voulais dire ; mais je suis si altérée, que j'en perds l'esprit !

— Je cours à la découverte, dit Camille en se mettant en marche.

Mais Chante-Lilas l'arrêta par le pan de sa redingote.

— Oh ! ce n'est point à la princesse de Vanvres qu'on en fait voir de cette couleur-là, monsieur Ruggieri ! cria-t-elle.

— Que veux-tu dire, princesse de mon cœur ? demanda ingénument le créole.

— Elle a tout simplement peur que vous ne reveniez pas, répondit Pâquerette ; et nous avons bien soif, allez !

— Tu l'as dit, Pâquerette, reprit Chante-Lilas, toujours accrochée à la redingote de Camille.

— Moi, princesse ! s'écria le jeune homme, moi, te quitter, t'abandonner, te fuir, quand tu m'envoies chercher de la galette ? Avec quel monde as-tu donc vécu depuis que je t'ai

quittée, ma mignonne ? Comment ! six semaines d'absence t'ont changée à ce point, que tu suspectes la loyauté de Camille de Rozan, gentilhomme américain ? Mais je ne te reconnais plus, princesse de mon âme ! mais on m'a changé ma Chante-Lilas !

Et Camille leva désespérément ses bras au ciel.

— Eh bien, va devant ! dit-elle en lâchant les basques de la redingote ; — ou plutôt, non, ajouta-t-elle en se ravisant : il serait cruel de te faire faire deux fois le voyage, par ce soleil étouffant ! Allons à la découverte ensemble... Seulement, tâche de retrouver mon âne : je ne sais ce qu'il est devenu pendant notre reconnaissance, et j'en ai répondu sur la tête du patron.

L'âne avait disparu, en effet ; on eut beau regarder au loin dans les deux grandes plaines qui bordaient la route, pas le moindre soupçon d'âne !

Cependant, après quelques recherches, on retrouva le fugitif.

Il s'était couché dans un fossé, et dormait à l'ombre.

On l'invita poliment à remonter sur la route, et l'animal, avec une douceur et une obéissance dont peu d'hommes eussent été capables, fit droit à la requête, et, le plus gracieusement du monde, tendit son dos à la jeune fille.

La comtesse du Battoir céda alors son âne à Camille, et monta derrière Chante-Lilas.

Puis la joyeuse caravane se mit en route, à la recherche d'une ferme, d'un cabaret ou d'un moulin.

L'artificier Camille n'avait pas tiré d'un coup tous ses pétards, comme disait la princesse de Vanvres ; aussi Dieu sait de quels gais propos la route fut émaillée ! écuyères et cavalier se les renvoyaient en notes sonores ; la plaine retentissait de leurs éclats de rire ; les oiseaux, les prenant pour de joyeux confrères, ne s'effarouchaient point en les voyant passer ; ce trio voyageur ressemblait aux trois premiers dimanches du mois de mai : c'étaient trois printemps incarnés.

Camille avait déjà demandé comment il se faisait qu'un mardi les deux jeunes filles fussent sur la grande route de Paris à fouetter des ânes, au lieu d'être dans leur lingerie à plisser des chemises ; Chante-Lilas passa la parole à Pâquerette ; et celle-ci apprit au jeune homme que, le susdit

mardi étant le jour de fête de leur patronne, elles avaient pris leur volée dans l'intention bien arrêtée de chercher l'Américain.

Chante-Lilas, elle aussi, comme on le voit, revenait à ses moutons.

— Mais, observa Camille, comment se fait-il que je te trouve sur cette route-ci, plutôt que sur une autre ?

— D'abord, répondit la princesse, je t'ai cherché sur toutes les routes ; mais je te cherchais plus particulièrement sur celle-ci parce que l'on m'avait dit que tu habitais le Bas-Meudon.

— Bon! qui t'a dit cela ? demanda Camille.

— Tous les voisins, donc!

— Eh bien, princesse, dit Camille avec un aplomb parfait, les voisins t'ont tout simplement fait poser, ma fille.

— Pas possible !

— Aussi vrai que j'aperçois, là-bas, le moulin de nos rêves.

Et, en effet, on apercevait un moulin à l'horizon.

— Mais, enfin, si les voisins m'ont fait poser, ce qui est encore possible, pourquoi te rencontré-je sur la route de Meudon ? demanda Chante-Lilas avec cette bonne foi et cette crédulité qui étaient l'apanage des grisettes, du temps où il y avait encore des grisettes et de la crédulité.

Camille haussa les épaules en homme qui veut dire : « Comment, tu ne devines pas ? »

Chante-Lilas comprit le geste.

— Non, je ne devine pas, dit-elle.

— Rien n'est plus naturel, cependant, répondit Camille. Mon notaire demeure à Meudon, et je viens de toucher de l'argent chez mon notaire... Tiens, écoute.

Et, frappant sur les poches de son gilet, il fit retentir le son des pièces d'or qu'il avait emportées pour ses achats.

— C'est vrai, dit la princesse, convaincue par le bruit des pièces justificatives; je te crois. Mais, maintenant, il faudra que tu me fasses voir ton notaire... Voilà plusieurs fois que j'entends parler de notaires : je désire en voir un; on dit que c'est très-curieux.

— Et l'on a raison de le dire, princesse : c'est même encore beaucoup plus curieux qu'on ne le dit.

On arrivait au moulin ; ce qui changea la direction des idées de la jeune fille.

Hélas ! encore une chose qui s'en va, le moulin ! avant dix ans, nos petits-enfants éclateront de rire, quand nous leur dirons que les moulins servaient jadis à moudre le blé ; et, si le musée des Antiques ne songe pas à en conserver un, nos descendants refuseront de croire à la réalité de la ressemblance, quand nous leur en ferons la description.

C'était, cependant, autrefois un but de promenade ravissant pour les jeunes gens et les jeunes filles, qu'une visite au moulin ; il y en avait de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de tous les noms.

Il y avait le moulin Joli, le moulin Blanc, le moulin Rouge, le moulin Noir, le moulin de la Galette, le moulin de Beurre ; il y avait enfin des moulins pour tous les goûts.

On s'asseyait devant une table, et l'on regardait tourner les ailes du moulin, pendant trois ou quatre heures, en mangeant de la galette, et en buvant du lait ; c'était un plaisir pur, innocent et qui n'était subversif d'aucun ordre social !

Les trois jeunes gens, après avoir attaché leurs deux ânes, entrèrent dans le moulin, où on leur servit de la galette chaude et du lait froid.

Camille et Pâquerette y allaient bon jeu, bon argent, quand, à la troisième bouchée qu'elle mordit dans la galette, la princesse de Vanvres s'écria :

— Oh ! que nous sommes donc bêtes de manger de la galette !

— Eh ! princesse, interrompit Camille, parle donc au singulier, s'il te plaît.

— Oh ! que tu es donc bête de manger de la galette !

— Bravo ! dit Camille ; voilà qui est mieux qu'un pétard : c'est une fusée !... Et pourquoi suis-je bête, voyons, de manger de la galette ?

— Mais, dit Chante-Lilas, parce qu'il est trois heures de l'après-midi, que nous ne pourrons pas dîner, et que j'espère bien que M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, va nous offrir un dîner magnifique.

— Tout ce que tu voudras, princesse ! Ma foi, c'est bien le moins, n'est-ce pas, quand on s'est cherché aussi longtemps que nous, qu'on ne se quitte pas sans avoir bu à la santé l'un de l'autre ?

— Eh bien, commande le dîner.

— Oh ! pas ici, mes bergères.

— Où donc, alors ?

— A Paris... Peste ! on dîne trop mal à la campagne ! La campagne est bonne pour donner de l'appétit, mais non pour le satisfaire.

— Va pour Paris... Et où dînerons-nous, à Paris ?

— Chez Véfour, pardieu !

— Chez Véfour ?... Oh ! quel bonheur ! s'écria la jeune fille en faisant claquer ses doigts, en signe de contentement ; il y a si longtemps que j'entends parler de Véfour : on dit que c'est très-curieux.

— Comme les notaires ! dit Camille ; il y en a même qui prétendent que c'est encore plus curieux, attendu que, chez Véfour, on mange, et que, chez les notaires, on est mangé.

— Oh ! Pâquerette, s'écria la princesse, tu ne te plaindras pas, j'espère ! En voilà un pétard : chez Véfour !...

— Allons, allons, dit Camille, en route, mes enfants ! J'ai quelques emplettes à faire avant de dîner, je vous en préviens.

— Pour des dames ? dit Chante-Lilas en pinçant jusqu'au sang le bras de Camille.

— Ah bien, oui, des dames ! dit Camille. Est-ce que je connais des dames, moi ?

— Et pour qui me prenez-vous donc, mon gentilhomme ? dit Chante-Lilas se redressant avec une fierté comique.

— Toi, princesse, répondit le jeune homme en l'embrassant, je te prends pour la plus fraîche, la plus spirituelle et la plus jolie blanchisseuse qui ait jamais fleuri au bord d'une rivière, sous la calotte des cieux !

Un fiacre vide passait devant le moulin ; on lui fit signe de s'arrêter.

Puis on détacha les ânes, et, moyennant une pièce de trente sous, — il y avait encore des pièces de trente sous à cette époque-là, — le garçon du moulin se chargea de les reconduire à Vanvres.

Après quoi, on monta dans le fiacre, et l'on donna l'adresse de Véfour.

Des emplettes, il n'en fut pas question, pour ce jour-là du moins.

Au dessert, les fraises mangées, le café pris, l'anisette

dégustée, Pâquerette Colombier, dont le rôle devenait de plus en plus difficile entre les deux jeunes gens, se souvint tout à coup que son oncle, vieux militaire, l'attendait pour panser ses blessures.

Et, faisant ce que nous allons faire, elle laissa le gentilhomme américain en tête à tête avec Chante-Lilas.

Seulement, nous qui n'avons pas d'oncle blessé, nous retournerons vers le Bas-Meudon, où Carmélite, à la fenêtre depuis sept heures du soir, se désespère en entendant sonner minuit.

XLIX

Derniers jours d'automne.

Une des fenêtres de l'appartement donnait sur la rue du Petit-Hameau.

C'est à cette fenêtre que Carmélite était accoudée sur la barre d'appui, la tête plongée entre ses mains.

De là, elle écoutait les rares bruits lointains qui, au milieu de l'obscurité, venaient de la plaine, et vingt fois les branches mortes qui craquaient, et les feuilles jaunies qui commençaient à tomber, l'avaient fait tressaillir comme si elle eût entendu le pas de Camille.

Mais, à cette heure, Camille ne pouvait pas revenir à pied de Paris; c'était, non point au bruit des pas qu'il fallait s'attendre, mais à un bruit de voiture.

Le silence de la nuit, le murmure mélancolique du vent dans les arbres, les feuilles qui tombaient en frissonnant, la chouette qui faisait entendre son cri lugubre et intermittent sur le peuplier voisin, tout contribuait à augmenter la tristesse de Carmélite, et un moment vint où cette tristesse fut

si profonde, que deux ruisseaux de larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux, et coulèrent à travers ses doigts.

Quelle différence de cette nuit d'automne, sombre et pleine de frissons, passée seule à attendre Camille à une fenêtre, avec cette nuit de printemps passée près de Colomban, sous les lilas, au milieu des roses !

Et, cependant, cinq mois à peine s'étaient écoulés entre ces deux nuits.

Il est vrai qu'il ne faut pas cinq mois pour changer toute une existence : il faut une minute ! il faut un instant ! il faut une nuit d'orage !

Enfin, vers une heure du matin, le bruit d'une voiture retentit sur le pavé de la route.

Carmélite s'essuya les yeux, tendit l'oreille, et vit, avec un sentiment de bonheur mêlé d'une tristesse dont elle ne se rendait pas compte, une voiture prendre le revers de la route, et s'arrêter à la porte.

D'où venait donc l'ébranlement de cette fibre du cœur qui donnait une douleur aiguë, tandis que toutes les autres tressaillaient de joie?

Elle voulut descendre l'escalier, pour être plus tôt dans les bras de Camille.

Elle ne put aller que jusqu'au premier degré.

Camille, au contraire, après être descendu de voiture, après avoir refermé la porte, bondissait au-devant d'elle.

Il trouva Carmélite à moitié chemin, chancelante, appuyée contre la muraille.

Elle qui avait tant désiré son retour, d'où lui venait cette douloureuse faiblesse à son arrivée ?

Quant à Camille, il serra Carmélite entre ses bras avec l'effusion qui lui était naturelle.

Il avait le matin, serré de la même manière la princesse de Vanvres, — un peu moins fortement peut-être, un peu moins ardemment même : il avait à se faire pardonner son absence par Carmélite.

Celle-ci rendit à Camille ses caresses plus froidement qu'elle ne l'eût cru elle-même. Il y a dans la femme un instinct qui la trompe rarement : l'homme emporte toujours avec lui assez de la femme qu'il quitte pour inspirer un soupçon à la femme vers laquelle il revient.

Ce soupçon, Carmélite ignorait complétement sa nature;

il lui semblait qu'outre l'absence, elle avait quelque chose à reprocher à Camille.

Quoi?—Elle n'en savait rien, mais cette fibre douloureuse qui avait vibré au fond de son cœur, c'était celle du reproche.

— Pardonne-moi, ma chérie, de t'avoir inquiétée! dit Camille; mais je te jure qu'un plus prompt retour n'a pas dépendu de moi.

— Ne jure pas, dit Carmélite; est-ce que je doute de toi? Pourquoi me tromperais-tu? Si tu m'aimes toujours, c'est une volonté plus forte que la tienne qui t'a arrêtée; si tu ne m'aimes plus, que m'importe la cause?

— Oh! Carmélite! s'écria Camille, moi, ne plus t'aimer! Mais comment ferais-je? comment me serait-il possible de vivre sans toi?

Carmélite sourit tristement.

Il lui semblait qu'une ombre voilée, l'ombre d'un femme, passait entre elle et son amant.

Camille la ramena dans sa chambre, et alla fermer la fenêtre; — les nuits commençaient à être froides.

Carmélite était restée cinq heures à cette fenêtre, et ne s'était point aperçue de la fraîcheur de l'air.

Elle fut près de dire : « Laisse la fenêtre ouverte, Camille; j'étouffe! »

Elle ouvrit la bouche; mais ses lèvres n'articulèrent aucun son : elle tomba assise sur le canapé.

Camille se retourna, la vit et vint se jeter à ses pieds.

— Voici, lui dit-il, ce qui est arrivé. Imagine-toi que j'ai rencontré à Paris deux créoles de la Martinique, deux amis à moi que je n'avais pas vus depuis... je ne saurais te dire depuis combien de temps. Nous avons parlé de notre beau pays que tu habiteras un jour, nous avons parlé de toi...

— De moi? fit Camille en tressaillant.

— Sans doute, de toi... Est-ce que je puis parler d'autre chose?... Je ne t'ai pas nommée, bien entendu. Ils sont venus avec moi faire nos emplettes, — une partie du moins, — mais à la condition que je dînerais avec eux, et que j'irais avec eux à l'Opéra... c'était la représentation de retraite de Laïs. — Tu sais que, toi et la musique, vous êtes mes seules passions? Que n'étais-tu là? comme tu te serais amusée!

Carmélite fit un indéfinissable mouvement de sourcils.

— Je n'y étais pas, dit-elle.

— Non, tu étais ici, ma pauvre chérie; mais c'est ta faute : tu n'as pas voulu venir.

— Oui, c'est ma faute, dit Carmélite; aussi, je ne me plains pas.

— Et, au lieu de t'amuser, cependant, tu t'es ennuyée!

— Non, je t'ai attendu.

— Tiens, tu es un ange!

Et Camille embrassa de nouveau Carmélite avec passion.

Elle le laissa faire presque distraite.

Par-dessus la tête du jeune homme, à genoux devant elle, elle regardait son rosier, qui n'avait plus que quelques fleurs pâles et maladives, — les dernières.

L'une d'elles commençait même à s'effeuiller, et Carmélite regardait tomber ses pétales les uns après les autres avec une profonde mélancolie.

Camille sentait bien que ses paroles glissaient sans pénétrer; il insistait, il revenait sur des détails qui devaient donner de la vraisemblance à sa narration.

Carmélite avait fini par perdre le sens des paroles, et n'en entendait plus que le bruit.

Elle souriait, elle faisait des signes de tête, elle répondait par monosyllabes; mais elle ne savait pas plus ce qu'elle répondait que ce que Camille lui disait.

Deux heures sonnèrent; Carmélite tressaillit.

— Deux heures! dit-elle. Vous êtes fatigué; je le suis aussi, mon ami : retirez-vous chez vous, et laissez-moi; demain, vous me direz tout ce que vous avez encore à me dire : je sais qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux; je suis heureuse!

Camille était mal à son aise depuis quelques minutes : il ne savait plus comment sortir, ni comment rester.

Cependant, il parut tout attristé des paroles de Carmélite.

— Tu me renvoies, méchante? dit-il.

— Hein! fit la jeune fille.

— Bien! bien! dit Camille, je vois que tu me boudes.

— Moi? dit Carmélite; et pourquoi te bouderais-je?

— Dame, que sais-je? Un caprice!

— En effet, dit Carmélite avec un triste sourire, peut-être

suis-je capricieuse, Camille; je tâcherai de me corriger de ce défaut... A demain !

Camille embrassa une dernière fois Carmélite, qui reçut le baiser comme eût fait une statue de marbre, et sortit.

A peine eut-elle vu la porte se refermer sur Camille, que le mot qui n'avait pu sortir de sa bouche en la présence du jeune homme, lui absent, s'en échappa.

— J'étouffe ! dit-elle.

Et elle alla rouvrir la fenêtre, où elle s'accouda ainsi qu'elle avait fait en attendant Camille.

Elle resta là immobile jusqu'au jour.

Aux premiers rayons grisâtres qui tombaient du ciel, elle frissonna, et, comme si, seulement alors, elle se fût aperçue de l'heure, elle leva ses beaux yeux au ciel, soupira et se mit au lit.

Ce fut le premier nuage qui passa dans le ciel des deux jeunes gens.

Camille l'avait dit à Carmélite, il n'avait pu faire que la moitié des emplettes.

Il ne les avait même pas faites du tout, si l'on veut bien se rappeler l'emploi de son temps.

Il était donc urgent de retourner à Paris.

Camille y retourna.

Cette fois, les emplettes furent complétées : rien ne détourna Camille de sa résolution.

Aussi revint-il de bonne heure.

Carmélite ne l'attendait point à la fenêtre : elle se promenait dans le jardin; — dans le jardin, où s'élevait le pavillon vide de Colomban.

Au reste, à partir de ce jour, les absences de Camille furent de plus en plus fréquentes, et l'indulgence, disons mieux, l'insouciance de Carmélite ne fit que l'encourager, au lieu de le retenir.

Peu à peu, ses courses à Paris devinrent si nombreuses, que ce fut sa présence à la maison qui devint une exception.

Un jour, c'était une course au champ de Mars; un autre jour, la première représentation d'un opéra; un autre jour, un combat de coqs à la barrière. Il est vrai qu'à chaque fois, Camille disait à Carmélite : « Veux-tu venir avec moi, chérie? » mais, à chaque fois, Carmélite répondait : « Merci. »

Et Camille allait seul.

Un matin, pendant une de ces absences, on sonna à la porte.

Carmélite entendit la sonnette; mais c'était un bruit qui ne la faisait plus tressaillir.

Pourtant, comme on sonna une seconde fois, elle leva la tête, et posa sa broderie; puis, comme la jardinière tardait à ouvrir, elle alla à la fenêtre, entr'ouvrit le rideau, et regarda qui sonnait.

Carmélite poussa un cri de surprise, presque de terreur: c'était Colomban!

Elle faillit tomber à la renverse.

Elle courut sur le palier; la jardinière, qui venait du fond du jardin, passait dans le corridor.

— Nanette, cria-t-elle, conduisez ce monsieur dans le pavillon du jardin, et ne lui dites pas que je suis ici.

Puis elle referma sa porte, tourna la clef, poussa, toute tremblante, le verrou, et alla s'asseoir ou plutôt tomber sur son canapé.

C'était Colomban!

Colomban avait écrit à Camille avec sa régularité ordinaire; mais, comme Camille n'avait pas, depuis le départ du Breton, remis les pieds rue Saint-Jacques, les lettres de Colomban étaient restées chez Marie-Jeanne.

Il en résultait que l'insouciant Camille, n'ayant point reçu les lettres, n'avait pas jugé à propos d'écrire à son ancien camarade de collége.

D'ailleurs, autant qu'il était en son pouvoir, il écartait de lui le souvenir de Colomban.

Colomban, c'était l'amitié trahie, la promesse violée; c'était le remords!

Ce silence de Camille avait inquiété Colomban, si peu soupçonneux qu'il fût.

D'ailleurs, l'âme de l'austère Breton — il se le figurait du moins — s'était retrempée aux sauvages beautés de son pays.

Il croyait avoir emprunté aux *peulven* de Carnac leur dureté, aux falaises armoricaines leur résistance.

Un jour, il s'était dit:

— Je suis guéri; je vais aller reprendre mes études de droit. Puis je verrai ce que font Camille et Carmélite.

Et, comme il avait souri des lèvres en prononçant ces deux noms, il s'imaginait avoir souri du cœur.

Il était donc parti, se croyant vainqueur.

Sa prétendue victoire était une défaite; seulement, il se trompait lui-même, et Dieu seul connaissait le secret de sa faiblesse.

Il arriva à Paris, et prit une voiture pour être plus vite rue Saint-Jacques.

Il était sept heures du matin : il trouverait Camille couché.

Camille était paresseux comme un créole.

C'est Carmélite qui serait levée; il se rappelait bien qu'elle s'éveillait avec les oiseaux, chantant comme eux la première lueur du jour, le premier rayon du soleil.

Il était arrivé rue Saint-Jacques, le cœur battant, le front en feu.

Marie-Jeanne l'avait vu descendre de voiture.

— Tiens, c'est M. Colomban ! avait-elle dit. Où allez-vous donc, monsieur Colomban ?

Colomban s'était arrêté court.

— Où je vais ? avait-il répondu. Mais chez moi, chez Camille.

— Ah bien ! il y a beaux jours qu'il est déménagé, M. Camille !

— Déménagé ? répéta Colomban.

— Oui, oui, oui.

— Et ?...

Colomban hésitait.

— Et Carmélite ?... fit-il avec un effort.

— Bon ! déménagée aussi.

— Où sont-ils allés ? demanda Colomban.

— Ah ! dame, l'homme vous dira celà : il le sait, je crois; puis aussi mademoiselle Chante-Lilas, la blanchisseuse.

Colomban s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

— Bien ! dit-il. Donnez-moi la clef de ma chambre.

— La clef de votre chambre ? reprit Marie-Jeanne; pourquoi faire ?

— Pourquoi faire demande-t-on la clef de sa chambre ?

— On demande la clef de sa chambre pour rentrer chez soi; mais vous n'avez plus de chez vous, ici.

— Comment cela ? dit le Breton d'une voix étranglée.

— Parce que vous êtes déménagé aussi, vous.

— Moi, je suis déménagé ?... Êtes-vous folle ?

— Non, je ne suis pas folle. Vous pouvez monter, si vous

voulez; il n'y a plus un seul meuble dans votre chambre : M. Camille a tout emporté en disant que vous alliez demeurer avec eux.

— Avec eux? répéta Colomban.

Et un nuage de flamme lui passa devant les yeux.

— Mais, enfin, dit-il, puisque je dois habiter avec eux, faut-il au moins que je sache où ils habitent.

— Dame, je crois que c'est à Meudon, répondit Marie-Jeanne.

Et, comme le jeune homme n'avait pas encore payé sa voiture, il y remonta avec sa valise.

— A Meudon! dit-il au cocher.

Une heure et demie après avoir prononcé ces deux mots, Colomban était à Meudon.

Mais, on se le rappelle, c'était au Bas-Meudon que demeurait Camille.

Colomban, avec sa patience et son entêtement breton, alla de porte en porte sans se lasser.

A la dernière maison, on lui dit que c'était sans doute au Bas-Meudon que demeuraient les jeunes gens.

Colomban partit pour le Bas-Meudon.

Au Bas-Meudon, les renseignements étaient devenus plus positifs; on lui avait indiqué la maison : il avait sonné une première fois, puis une seconde.

Carmélite avait regardé à la fenêtre, l'avait reconnu, et avait ordonné à Nanette de ne point parler d'elle, et de conduire Colomban au pavillon.

L

Celui qui revient.

Lorsque Nanette ouvrit la porte à Colomban, il était presque aussi pâle que Carmélite.

Il voulut demander Camille, mais sa voix mourut sur ses lèvres.

— M. de Rozan, n'est-ce pas? dit Nanette venant à son secours.

— Oui, murmura Colomban.

— Par ici, monsieur.

Et Nanette se mit en marche, suivie du Breton, qu'elle conduisit droit au pavillon du jardin.

Carmélite, après avoir entendu la porte de la rue s'ouvrir et se refermer, se leva; puis, tirant ses verrous, tournant sa clef, elle alla, sur la pointe du pied, regarder par la fenêtre du corridor qui donnait sur le jardin.

Colomban ne suivait plus Nanette : il la précédait.

Il avait hâte d'arriver à Camille, et de lui demander une explication.

Il ouvrit la porte du pavillon.

Le pavillon était vide!

Il se retourna vers Nanette.

— Où me conduisez-vous? dit-il.

— Mais à votre appartement, monsieur, dit la jardinière.

— A mon appartement?

— Oui; n'êtes-vous pas l'ami que M. Camille attend de Bretagne?

— Camille m'attend?...

— Depuis deux mois.

— Et où est-il, Camille?

— Il est à Paris.

— Mais il reviendra aujourd'hui?

— C'est probable.

— Va-t-il souvent à Paris?

— Presque tous les jours.

— Ah! c'est cela, murmura Colomban : il loge ici, mais elle habite à Paris; Camille aura craint de la compromettre en demeurant non-seulement dans la même maison, mais encore dans la même ville qu'elle. Cher Camille, je l'avais mal jugé... Ah! je suis mauvais!

Et, se retournant vers Nanette :

— Je vais attendre Camille ici, lui dit-il; aussitôt son retour, vous le préviendrez de mon arrivée.

Nanette fit un signe affirmatif, et s'éloigna.

Resté seul, Colomban jeta un regard autour de lui, et passa

la main sur ses yeux : il croyait être le jouet d'une illusion.

C'était sa chambre, sa chambre de la rue Saint-Jacques transportée tout entière au milieu d'un charmant jardin.

Mêmes meubles, même papier, il retrouvait tout là, comme par magie, tout, depuis son Code, — qui, placé sur sa table de nuit, près de son bougeoir, était ouvert juste à l'endroit où, trois mois auparavant, il avait mis le sinet vert, — jusqu'aux petites caisses de rosiers qui verdoyaient devant sa fenêtre!

Cette chambre, c'était un remords de Camille, qui avait un crime à se faire pardonner par Colomban.

Colomban n'y vit qu'une délicate et tendre attention de son ami.

Seulement, cette chambre, elle était pleine pour lui de sombres souvenirs.

Rien n'est plus triste à revoir, avec un cœur déchiré et des yeux en larmes, que les objets qu'on a vus dans des temps heureux.

Tout en croyant faire une joyeuse surprise à son ami, n'était-ce pas une œuvre de bourreau qu'avait accomplie Camille, que de forcer Colomban d'habiter la chambre mortuaire de ses premières illusions?

Aussi, de même que, cette nuit où l'absence de Camille s'était prolongée jusqu'à une heure du matin, Carmélite avait dit : « J'étouffe! » Colomban répéta-t-il à son tour : « J'étouffe! » et s'élança-t-il dans le jardin, cherchant de l'air.

Carmélite n'avait pas quitté sa fenêtre : elle le vit sortir ou plutôt bondir hors du pavillon.

Elle appuya sa main sur son cœur, et renversa sa tête en arrière : la pauvre fille était près de se trouver mal.

Quand elle rouvrit les yeux, et les reporta vers le jardin, Colomban était assis sur un banc, la tête dans ses mains, exactement dans la même position où elle était restée elle-même pendant quatre heures, attendant Camille.

Lui aussi resta quatre heures à attendre, comme était restée Carmélite. Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte; puis la sonnette tinta vigoureusement, sous un de ces ébranlements où il est facile de reconnaître la main du maître.

Cette fois, Nanette était à son poste et courut ouvrir.

Sans doute annonça-t-elle à Camille que Colomban était

arrivé; car, au lieu de monter au premier, Camille traversa le corridor, et apparut dans le jardin.

Il chercha des yeux Colomban, le vit assis sur son banc de gazon, et marcha droit à lui.

Colomban, le front dans ses deux mains, ne le voyait pas venir.

Au bruit des pas, il leva cependant la tête, et aperçut Camille devant lui.

Il jeta un cri, et, en moins d'une seconde, fut dans ses bras.

Carmélite observait tout cela à travers son rideau.

Rien n'altérait chez Colomban la joie qu'il avait de revoir son ami : il croyait Camille au Bas-Meudon, Carmélite à Paris.

Les deux jeunes gens revinrent vers la maison, enlacés au bras l'un de l'autre.

Carmélite, en les voyant s'approcher, se retira toute tremblante dans sa chambre, dont pour la seconde fois elle poussa le verrou.

Camille fit visiter à son ami toute la maison, excepté la chambre où se trouvait Carmélite.

Le Breton ne fut pas étonné du luxe un peu efféminé des décorations de l'appartement : il connaissait les goûts de Camille.

La maison entièrement visitée, à l'exception de la chambre de Carmélite, le créole conduisit son ami devant cette porte mystérieuse auprès de laquelle ils avaient passé deux ou trois fois tous deux sans qu'elle s'ouvrît.

Là, il arrêta Colomban.

— Le chapeau à la main! dit Camille.

— Pourquoi ? demanda le Breton.

— Ici est le sanctuaire!

— Que veux-tu dire?

— Ecoute, dit Camille avec ce ton moitié railleur, moitié sérieux, qui lui était habituel : j'ai des idées assez vagues ou, si tu le préfères, assez arrêtées sur la religion ; chacun adore le dieu de son choix; je ne sais pourquoi je ferais autrement que les autres.

—Où veux-tu en venir, et quelle est cette chambre? demanda Colomban. Voyons, achève!

—C'est le temple de la déesse du beau, du bon, du grand!

une espèce de dieu Pan hermaphrodite, participant à la fois de la femme par sa faiblesse et sa beauté, de l'homme par sa force et son courage... Cette chambre, Colomban, renferme l'être que j'adore par-dessus tout au monde; la créature humaine que je révère à l'égal de la divinité! Inclinetoi donc, et, comme je te l'ai dit, découvre-toi en franchissant le seuil de cette chambre; car jamais il n'aura été donné à un mortel de contempler le visage d'une idole plus vénérée!

Carmélite entendait de sa chambre tout ce que disait Camille; elle se leva, pâle mais résolue, comme elle était dans les grandes occasions, marcha droit à la porte, et, au moment où Camille allait porter la main sur le bouton pour l'ouvrir, elle l'ouvrit elle-même. Colomban faillit tomber à la renverse en apercevant la jeune fille.

— Entrez, mon ami! dit simplement Carmélite.

— Eh bien, qu'as-tu donc? demanda Camille cachant le trouble de son cœur sous cette gaieté qui était tantôt son masque, tantôt son visage; est-ce que tu ne reconnais plus Carmélite? Alors, je vais vous présenter l'un à l'autre... Mademoiselle Carmélite Gervais, M. le vicomte de Penhoël... Monsieur le vicomte de Penhoël, mademoiselle Carmélite Gervais.

Les deux jeunes gens se regardaient, Colomban stupéfait d'étonnement, Carmélite immobile de honte!

— Mais, s'écria Camille, embrassez-vous donc! Qui diable vous arrête? Voulez-vous que j'aille faire un tour dans les bois de Meudon?

Cette invitation, amicale au fond, mais injurieuse dans la forme, produisit un effet tout différent sur Carmélite et sur Colomban : la jeune fille rougit jusqu'au blanc des yeux; le visage du Breton se couvrit d'une pâleur mortelle.

Tous deux reculèrent chacun d'un pas.

Ce qui faisait rougir et reculer Carmélite, c'était le respect de la femme violé, la pudeur outragée : un sourire méprisant effleura ses lèvres.

Ce qui faisait pâlir et reculer Colomban, c'était la foi trahie, les saintes promesses de l'amitié foulées aux pieds : un nuage de douleur couvrit son front.

L'embarras était cruel pour tous deux.

Carmélite le fit cesser en tendant franchement et affectueusement sa main au Breton

Celui-ci, — en souvenir de la main pâle et effilée qu'il avait vue un jour sortir des draps de Carmélite, alitée par la fièvre, — donna aussitôt la sienne, et ces deux loyales mains toutes frissonnantes s'enchaînèrent étroitement.

— Ah çà ! mais quelles singulières façons faites-vous là ? dit Camille ; depuis quand donc l'ami n'embrasse-t-il plus la *femme* de son ami ?

Colomban releva la tête, et, couvrant Camille d'un regard radieux :

— Ta femme ? s'écria-t-il avec joie, — car, devant la promesse accomplie, il oubliait tout ; — ta femme ?... répéta-t-il les larmes aux yeux, sans remarquer le trouble dans lequel ses paroles plongeaient Carmélite.

— Ou approchant, dit Camille, car je n'attendais que ton retour pour arranger notre mariage.

— Ah ! fit froidement Colomban.

Puis, avec un air qui n'était pas exempt d'une certaine menace :

— Eh bien, me voici !... dit-il.

— Allons, allons, dit Camille brisant le fil que venait de nouer Colomban, si tu ne l'embrasses point par amour d'elle, embrasse-la par amour de moi.

Colomban s'approcha de Carmélite, et, s'inclinant avec respect :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle ?... dit-il.

— Madame, madame, fit Camille.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame ? répéta Colomban.

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Carmélite en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses paroles ; — et Dieu, qui m'entend, sait que c'est du plus profond de ce cœur que je vous donne cette marque d'affection.

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent en rougissant.

— Eh bien, en êtes-vous morts ? demanda en riant Camille. Mon Dieu ! que vous êtes donc niais tous deux ! N'est-il pas convenu que nous n'allons plus faire qu'un à nous trois, deux tout au plus ?

— C'est bien, dit Colomban ; mais, avant d'accepter cette charmante invitation, je désire causer avec vous, Camille.

— Avec *vous*, répéta le créole ; peste ! c'est sérieux.

— Très-sérieux, dit Colomban.

— En es-tu? demanda Camille à Carmélite?

— Non, dit Colomban, et mademoiselle restera chez elle pendant que nous passerons chez toi.

— Passons chez moi, dit Camille.

Et il ouvrit la porte en face de celle de Carmélite.

Le Breton le suivit en jetant à la jeune fille un regard qui voulait dire : « Soyez tranquille, c'est de vous que je vais m'occuper. »

Elle sourit tristement, laissa échapper un soupir, et rentra chez elle.

— Eh bien, dit Camille en se jetant dans un fauteuil, et essayant de *ruser*, ainsi qu'on dit en termes de chasse, comment as-tu trouvé ton pavillon ?

— Charmant! répondit Colomban, et je vous remercie de ce souvenir affectueux; mais je ne consentirai jamais à habiter ce pavillon.

— Et pourquoi donc cela?

— Parce que je ne veux être ni le complice de vos fautes, ni le bouclier de vos mauvaises passions.

— Colomban! fit Camille en fronçant le sourcil.

— Oh! nous nous fâcherons tout à l'heure, si vous voulez, Camille; mais, d'abord, laissez-moi vous dire ce que j'ai à vous reprocher... Vous m'aviez juré — et ce fut une des conditions de mon départ — de respecter Carmélite comme votre femme, et vous avez indignement violé votre promesse! A partir de ce jour, Camille, il y a un abîme entre nous : celui qui sépare un cœur loyal d'un cœur parjure, et je ne resterai pas ici un instant de plus.

En prononçant ces paroles, Colomban fit un pas vers la porte.

Mais Camille lui barra le passage, et l'arrêta.

— Écoute, lui dit-il, aussi vrai que tu es mon seul ami, Colomban, — et je serais un grand malheureux s'il en était autrement! — aussi vrai que je voudrais avoir fait pour toi la moitié de ce que tu as fait pour moi, j'aime, j'adore, je respecte Carmélite, et il n'a pas tenu à moi seul de tenir mon serment.

Colomban sourit avec dédain.

— Eh bien, je m'en rapporte à elle-même, continua Camille. Consulte-la, interroge-la; tu t'en rapporteras bien à

elle, j'espère? Demande-lui si j'ai jamais essayé par un moyen quelconque, non-seulement de la séduire, mais même de la tenter; demande-lui si nous n'avons pas été tous deux spontanément, involontairement, fatalement, malgré nous, entraînés par les forces mystérieuses d'une brûlante nuit d'été; demande-lui si, comme deux enfants trahis par leur innocence même, nous n'avons pas tous deux accepté l'occasion sans la chercher... Toi qui sais commander à ta passion, toi qui as une puissance de volonté au-dessus des forces humaines, peut-être n'aurais-tu pas succombé; mais, moi, faible comme tu me connais, mon ami, sentant voler autour de moi, sans les appeler, mille désirs semblables à ceux que je renfermais dans mon cœur, et qui s'envolaient du cœur de Carmélite, j'ai fermé les yeux; le monde entier a disparu pour moi! Est-ce à dire, à cause de cela, Colomban, que je suis un cœur déloyal, un malhonnête homme? Non, car, aussi vrai que je m'appelle Camille de Rozan, à l'époque que tu vas fixer toi-même, Carmélite sera ma femme! Je n'ai pas voulu t'écrire tout cela, tu comprends? c'eût été une discussion épistolaire interminable; mais te voici, et c'est à toi de fixer, comme je te l'ai dit, le jour du mariage.

Colomban demeura un instant pensif.

— C'est la vérité que tu me dis là? demanda-il en regardant fixement Camille.

— Sur l'honneur, répondit le jeune homme en appuyant sa main contre sa poitrine.

— Alors, dit Colomban, s'il en est ainsi, je reste; car j'aurai toujours un honnête homme pour ami. Quant à l'époque du mariage, c'est à toi de la fixer, et, naturellement, le plus tôt sera le mieux.

— Dès aujourd'hui, Colomban, tu entends? dès aujourd'hui, j'écris à mon père; je le prie de m'envoyer les papiers nécessaires à mon mariage, et, dans six semaines, nous pourrons publier les bans.

— Mettons deux mois pour ne rien exagérer, dit Colomban. Mais es-tu sûr du consentement de ton père?

— Pourquoi mon père me le refuserait-il?

— Ton père est riche, Camille, et Carmélite est pauvre!

— La vertu de Carmélite sera sa dot aux yeux de mon père.

« Malheureux prodigue ! avait bien envie de murmurer Colomban, cette dot, tu l'as mangée d'avance ! »

— Mais, dit-il, si, cependant, contre tous tes désirs, ton père s'opposait à ce mariage ?

— C'est impossible, cher ami !

— Suppose-le un instant, tout impossible que cela te semble. Que ferais-tu ?

— J'ai vingt-quatre ans : j'attendrais ma grande majorité, et j'épouserais Carmélite malgré mon père !

— C'est une triste chose que cette révolte d'un fils contre ses parents; mais c'est une plus triste chose encore, Camille, d'avoir déshonoré une jeune fille, et de ne pas lui rendre l'honneur... Écris donc cette lettre, écris-la en fils respectueux, mais en homme résolu; les départs du paquebot ont lieu le 5, le 15 et le 25 de chaque mois : c'est après-demain le 15, tu n'as donc pas une minute à perdre.

— Et tu restes ? demanda Camille.

— Je reste, répondit Colomban.

Et, préparant sur la table de Camille une plume et du papier :

— J'attends ta lettre dans le pavillon, dit-il.

Puis il descendit, presque joyeux de la loyauté de son ami.

LI

Celui qui s'en va.

Un quart d'heure après Colomban, Camille entrait dans le pavillon, tenant à la main une feuille de papier à moitié écrite.

— C'est déjà fait ? demanda Colomban étonné.

— Non, dit Camille; au contraire, j'ai à peine commencé.

Colomban le regarda en juge qui interroge.

— Oh ! ne te presse pas de me condamner ! dit Camille. Aux premiers mots, tes objections sur le consentement de mon père me sont revenues à l'esprit, et elles m'ont semblé plus probables que je ne les avais trouvées d'abord.

— Que t'importe, Camille, dit le Breton, puisque ton parti est pris résolûment ?

— C'est vrai ; mais je pense aux lettres qu'il va falloir échanger avant d'en arriver là. Je n'ai jamais espéré obtenir le consentement de mon père à ma première demande ; nous allons donc discuter, parlementer ; les jours se passeront, notre impatience augmentera...

— Le moyen de faire autrement ?

— Je crois l'avoir trouvé, dit Camille.

— Quel est-il ?

— C'est d'aller moi-même demander à mon père la permission de me marier.

Le Breton fixa son regard limpide sur Camille.

Celui-ci soutint le regard de son ami sans baisser les yeux.

— Tu as raison, Camille, dit Colomban, et ce que tu proposes est d'un honnête homme — ou d'un bandit sans foi !

— J'espère que tu ne doutes pas de moi ? demanda Camille.

— Non, fit Colomban.

— Tu comprends ? reprit Camille, en huit jours d'insistances verbales, j'obtiens plus de mon père qu'en trois mois d'obsession épistolaire.

— Je le pense comme toi.

— Trois semaines pour aller, trois semaines pour revenir, quinze jours pour décider mon père : c'est l'affaire de deux mois.

— Tu es devenu la logique et la raison incarnées, Camille

— La raison vient avec l'âge, mon vieux Colomban. Malheureusement...

— Quoi ?

— Oh !... c'est un projet à peu près inexécutable...

— Comment ?

— Je ne puis emmener Carmélite.

— Naturellement.

— D'un autre côté, je ne puis la laisser ici.

— Qui t'en empêche ?

— Une jeune fille seule, exposée aux insultes des voisins et des passants !

Colomban fronça le sourcil.

— Crois-tu donc que je laisserai insulter Carmélite ? dit-il.

— Tu consens donc à veiller sur elle ?

Colomban sourit.

— En vérité, dit-il, je croyais que tu me connaissais mieux.

— Tu demeureras sous le même toit qu'elle ?

— Sans doute.

— Colomban ! s'écria Camille, si tu fais cela, ma vie entière ne suffira point à reconnaître cette preuve d'amitié.

— Ingrat ! murmura le Breton.

— Non, Colomban, non, je ne suis point un ingrat; mais je connais ta susceptibilité dans ces sortes de matières : j'avais peur de te blesser en t'offrant de demeurer seul avec une jeune fille, dans une maison isolée.

— N'ai-je pas demeuré trois mois seul avec Carmélite, avant qu'elle te connût ?

— Oui; mais, avant qu'elle me connût, comme tu dis...

— Et pourquoi donc la pensée de garder la femme de mon frère, ma sœur sacrée, pourrait-elle me blesser ? as-tu voulu faire allusion à mon ancien amour pour Carmélite ?

— Colomban !

— Me crois-tu capable de trahir un serment ?

— Je te crois capable de mourir avant cela, Colomban ! et ta grandeur me fait bien petit... Oh ! oui, oui, je suis mauvais, et tu es bon, et tu as surtout la fidélité du molosse, comme tu en as la force et le dévouement. Je sais que tu défendras la vie de Carmélite mieux que tu ne défendrais la mienne, et la mienne, mieux que tu ne défendrais la tienne; je n'ai donc nulle crainte : te sachant là, je ferais le tour du monde, si j'étais contraint à le faire !

— En ce cas, dit Colomban, préviens Carmélite; tu comprends que je n'accepterai pas sans son aveu... Me refusât-elle, tu pourrais encore partir en toute sécurité : je louerais une chambre en face de sa maison... près de sa maison, sinon en face; et elle serait tout aussi à l'abri des insultes que moi présent. — Va donc la prévenir; car tu n'as pas plus de temps à perdre que quand c'était une lettre qui devait partir, et non pas toi.

Camille obéit sans dire un mot.

Ce fut en tressaillant que Carmélite reçut la nouvelle qu'il lui apportait.

Cependant, elle ne fit aucune objection, n'opposa aucune résistance.

Elle écouta la proposition, regarda Camille avec un air d'indicible stupeur, et, sans analyser précisément la singulière émotion que lui causait cette nouvelle, elle sentit instinctivement toute la bassesse de Camille, toute la grandeur de Colomban.

Le Breton lui semblait si élevé, qu'à ses yeux, il avait, comme un géant, pour ainsi dire, le talon sur le front du nain qu'il appelait son ami.

La seule différence qu'il y eut dans le projet, c'est que l'on remit le départ au 23 du mois d'octobre.

Le paquebot des colonies partait, comme nous avons dit, le 25; il y avait dix jours à passer jusque-là.

Colomban raconta la vie austère, presque monacale qu'il avait menée dans la tour de Penhoël, errant au bord de la mer grondante, ou assis au chevet de son père malade, et auquel il lisait l'*Odyssée*.

Carmélite découvrit à Colomban les trésors de science musicale qu'elle avait amassés pendant la longue absence du Breton, et les fréquentes absences de Camille.

Ce dernier essaya de rappeler l'enjouement des soirées d'autrefois; mais, outre que les heures voisines du départ ne pouvaient être que pleines d'inquiétude et de regret, il y avait entre ces trois personnages un spectre à trois aspects.

Pour Camille, c'était la conscience.

Pour Colomban, c'était le doute.

Pour Carmélite, c'était le découragement.

Ce spectre planait incessamment au-dessus de leurs têtes, ou passait grave et sombre devant eux, pendant les tristes jours et les mélancoliques soirées qui s'écoulèrent jusqu'au départ de Camille.

Ils avaient parfois des moments de sourde impatience dont ils s'effrayaient eux-mêmes; on eût dit alors que, pareils à des gens qui parlementent au moment de courir un danger, ils avaient hâte de se quitter, puisqu'ils devaient se quitter tôt ou tard.

On arriva donc au 23 octobre dans ces tristes dispositions.

Il était convenu que Colomban conduirait Camille jusqu'à la diligence, qui devait partir de Paris à dix heures du matin, et, par conséquent, passer sur la route de Versailles à onze heures.

Le Breton ne ferma point l'œil de la nuit; à six heures, il était debout, attendant le réveil de Camille.

A huit heures, il entra dans sa chambre.

— Quelle heure est-il ? demanda Camille.

— Huit heures, répondit Colomban.

— Oh ! alors, nous avons le temps ! dit Camille; laisse-moi dormir une heure encore.

La porte de Carmélite était ouverte ; la jeune fille entendit la réponse du paresseux créole.

— Il a raison, dit-elle, laissez-le dormir, mon ami.

Colomban referma la porte de Camille, et entra chez Carmélite.

On eût dit qu'elle ne s'était pas couchée: à peine son lit était-il défait.

— Vous êtes fatiguée, Carmélite, dit Colomban fixant un regard inquiet sur la jeune fille.

— Oui, répondit Carmélite, j'ai lu une partie de la nuit.

— Et l'autre partie, vous avez pleuré !

— Moi ? Non, dit Carmélite en regardant le Breton d'un œil sec et fiévreux.

Colomban baissa la tête, et poussa un soupir.

Puis, quoiqu'il sût que tout était prêt, il se leva et sortit, sous prétexte de surveiller les paquets et les malles.

La vérité est que ce tête-à-tête lui brisait le cœur, et qu'il avait besoin d'air et de solitude.

A neuf heures, il remonta, entra dans la chambre de Camille, et le força de se lever.

Un quart d'heure après, le créole était dans la salle à manger, où Carmélite et Colomban l'attendaient.

Ces dernières minutes qui précédèrent la séparation ne furent pas beaucoup plus tristes que les soirées des jours passés.

Il en est de la certitude d'un départ comme de la mort: on s'habitue tellement, degré par degré, au malheur qui menace, que, n'étant plus surpris quand il éclate, on y paraît insensible ; la source des larmes s'est tarie en coulant peu à peu !

La voiture qui devait conduire Camille sur la route attendait à la porte. Au moment d'y monter, on se regarda une dernière fois ; les trois visages se confondirent en s'embrassant.

Mais Colomban et Camille seuls pleuraient.

— Je te confie ma vie, dit Camille ; plus que ma vie, mon âme !

Et selon toute probabilité, Camille disait vrai en ce moment.

— Va ! j'en réponds devant Dieu, sur mon âme et sur ma vie ! répondit solennellement le Breton en levant ses grands yeux, clairs comme le ciel qu'ils regardaient.

Les deux jeunes gens s'avancèrent vers la porte.

Colomban se retourna, et, voyant Carmélite seule, les bras pendants, la tête sur la poitrine, pareille à une statue de l'Abandon, il proposa à Camille de l'emmener, pour qu'elle ne les quittât au moins qu'au dernier moment.

Carmélite regarda Colomban avec des yeux où brillait la reconnaissance.

Mais, avec une voix qui trahissait un profond découragement :

— A quoi bon ? dit-elle.

Camille revint une dernière fois, une dernière fois la serra sur son cœur, puis recula presque effrayé.

Il avait cru étreindre une statue de marbre !

Il était onze heures moins dix minutes : il n'y avait pas de temps à perdre ; Colomban entraîna Camille, tous deux montèrent en voiture, et la voiture partit au grand galop.

La porte était restée ouverte.

— Fermez la porte, dit sombrement Carmélite à la jardinière.

La jardinière obéit et repoussa la porte, qui se ferma brusquement.

Carmélite tressaillit.

— C'est la porte de mon tombeau, dit-elle.

Et elle remonta l'escalier lentement, marche à marche, rentra dans sa chambre, et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur son canapé.

D'où venait ce découragement, cette tristesse, cette froideur de Carmélite ?

De la comparaison que fait, malgré elle, une femme dis-

tinguée, entre un homme comme Camille et un homme comme Colomban.

Et, en effet, Colomban, — qui, dès le jour de son arrivée, avait grandi aux yeux de Carmélite, — Colomban avait, pendant les dix jours qui venaient de s'écouler, atteint des proportions gigantesques.

Entre son départ et son retour, la jeune fille avait fait un mauvais rêve.

Un rêve... oh! oui! la réalité eût été trop désolante!

Elle avait cru être, durant trois mois, la maîtresse d'un fat, — joli et amusant, il est vrai, mais sans noblesse, sans cœur, sans âme, sans dignité, sans force; — d'une sorte de poupée parée, huilée, poudrée, frisée, divertissante par moments, à tout prendre, mais indigne du moindre attachement sérieux. Sans doute, c'était un rêve épouvantable! et cet Américain aux cravates panachées, aux gilets voyants, aux pantalons à couleurs claires, aux chaînes d'or et aux bagues de rubis, c'était une incarnation quelconque de ce démon de la nuit qui vient s'accroupir sur les poitrines endormies. — Enfin, tous ces projets de mariage, ce départ pour aller consulter une famille au fond de l'Amérique, cette menace de retour suspendue au-dessus d'elle, non pas comme la flamme de l'espérance, mais comme l'éclair du glaive, — tout cela ne pouvait être que le songe fiévreux d'une nuit d'été dans un cerveau brûlant.

Oui, oui, tout cela était un rêve!

La réalité, c'était ce grand et loyal cœur que l'on appelait Colomban.

Celui-là, à la bonne heure, c'était un simple, un grand, un fort, un homme enfin! celui-là pouvait dire à une femme: « Ferme les yeux et marche! » et la femme pouvait, conduite par lui, marcher aveuglément; celui-là pouvait dire: « Je ne veux pas! » et on lui eût obéi: « Je veux! » et on l'eût écouté: « Il faut mourir! » et l'on serait mort!

Celui-là avait la grandeur, la noblesse et la foi; la bonté et la force!

C'était donc celui-là qui, absent depuis trois mois, venait réclamer de son ami le trésor qu'il lui avait confié...

Mais, quand la pauvre Carmélite releva la tête, et qu'elle vit autour d'elle tous les objets appartenant à Camille, hélas! la malheureuse enfant! elle reconnut bien qu'elle avait cô-

toyé pendant une nuit de printemps le Breton comme un beau rêve, mais que c'était l'Américain qui était la terrible réalité.

Toutes les larmes que peut contenir le vaste cœur de la femme s'échappèrent alors par torrents de ses yeux; elle pleura son erreur, la fleur de ses illusions effeuillée et jetée au vent, son bonheur exhalé comme un parfum imprudemment jeté dans la flamme; elle pleura sa vie à jamais brisée, comme on pleure sa mère ou son enfant; elle se tordit les mains de désespoir, elle qui n'avait pas fait un geste; elle se plaignit tout haut, elle qui n'avait pas poussé un soupir; elle sanglota, elle qui n'avait pas versé une larme; elle jeta sur les objets environnants des regards de lionne mordue par un serpent venimeux; elle se leva et se promena à grands pas dans sa chambre, haletante, l'œil fiévreux.

Si la rivière eût passé sous sa croisée, elle se fût infailliblement jetée dans la rivière.

En effet, comme si elle eût pris un parti désespéré, elle marcha vers la fenêtre, et l'ouvrit.

Son regard mesura la hauteur de la fenêtre au pavé.

C'était un premier étage, haut à peine comme un entresol : elle se fût à moitié tuée, mais elle eût survécu.

Elle fit un pas en arrière, avec un gémissement de rage et de douleur.

Mais, tout à coup, ses yeux, ses beaux yeux, tristes et inondés des larmes du désespoir, étincelèrent en s'arrêtant sur un objet qui semblait les ravir; dans ces mêmes regards où se peignait, une minute auparavant, le plus profond chagrin, brilla quelque chose qui ressemblait à une joie ineffable; une flamme traversa ses larmes, comme un rayon du soleil traverse les nuages, et, comme, au rayon du soleil, scintille une goutte de rosée tremblante sur une fleur, un éclair de félicité passa au milieu de ses larmes.

Elle venait de voir son rosier blanc, symbole d'innocence, souvenir de son premier amou !

— O mon rosier ! dit-elle en le serrant contre son cœur, au risque de se déchirer aux épines, — la nuit où je t'ai cueilli, tu sortais à peine du sein de la terre, notre mère commune; tu n'étalais pas encore au soleil l'auréole de tes boutons blancs, enveloppés dans ton manteau de mousse; le feu du jour ne pouvait t'atteindre, le froid des nuits ne

pouvait te saisir... O mon rosier! ainsi que moi, pendant les ardeurs d'une brûlante nuit d'été, tu as montré les trésors de tes fleurs éclatantes; tu étais orgueilleux de tes blancs pétales; tu rayonnais au soleil, que tu prenais pour un ami; tu croyais à l'éternité de la vie, comme je croyais, moi, à l'éternité de l'amour! O mon rosier! pourquoi as-tu donné tes fleurs, comme j'ai donné mon amour, puisque tous deux nous devions mourir?...

Et Carmélite brisa les quelques fleurs tardives qui couronnaient encore la tête de son rosier, et, au lieu de les mettre dans son voile de jeune fille, comme elle avait fait des autres, elle les effeuilla et les livra au vent, qui les emporta sur le pavé boueux du chemin.

LII

La lionne blessée.

A partir de cette heure, Carmélite, ainsi qu'elle avait dit, regarda cette maison comme son tombeau, et son jardin comme ce cimetière rose des carmélites dont elle portait bizarrement le nom; elle comprit la Vallière, qui avait expié ses trois années de lumière et de soleil par trente années d'ombre au fond d'un cloître; elle comprit la Madeleine, qui, n'osant lever ses yeux jusqu'au front du Christ, lui essuyait les pieds avec ses cheveux.

Son avenir lui parut résumé dans ces deux mots écrits en lettres noires sur une page blanche: *Pleurer* et *Mourir*.

Et, en effet, rien désormais ne pouvait la rattacher aux biens de ce monde, et elle se voyait passer dans la vie comme le fantôme d'elle-même. Elle resta trois quarts d'heure plongée dans ses sombres méditations, c'est-à-dire

le temps qu'il fallut au Breton pour conduire Camille, attendre le passage de la diligence, et revenir.

Ces trois quarts d'heure furent des siècles pour Carmélite.

Lorsque Colomban rentra, au lieu de la jeune fille qu'il avait quittée à son départ, il retrouva, courbée sous la prostration la plus désolante, une sorte de spectre à l'attitude morne, aux couleurs éteintes, aux yeux hagards.

Mais il ne comprit rien, le candide Colomban: il crut que ce désespoir n'avait d'autre cause que le départ de Camille, et il essaya de consoler la pauvre délaissée en lui parlant du retour. Ce fut seulement alors qu'il comprit, à la façon dont la jeune fille secouait la tête, que le mal venait d'une autre source, et qu'il commença son rôle d'ami dévoué en l'interrogeant fraternellement.

Carmélite ne répondit point; muette à ses regards, sourde à ses paroles, elle portait en elle une douleur si immense, qu'elle semblait craindre d'en accabler son ami.

La première journée s'écoula donc ainsi. Colomban, en voyant la jeune fille repousser ses consolations, comme un enfant malade qui repousse du doigt une potion bienfaisante, Colomban attribua à l'exaspération nerveuse dans laquelle il avait retrouvé Carmélite cette tristesse, qu'il crut accidentelle et passagère, et remit un interrogatoire plus sérieux au lendemain et aux jours suivants.

Mais, le lendemain et les jours suivants, la mélancolie de Carmélite fut la même, et la jeune fille continua de se refuser à toute confidence.

Le temps s'écoula donc sans révéler au Breton les causes mystérieuses de ce désespoir intime.

Les heures de la journée étaient distribuées avec une régularité invariable; tous les matins, dès le mois de novembre, Colomban, malgré la pluie, la boue, le vent, la neige, le froid, partait à pied du Bas-Meudon, entre sept et huit heures, pour aller à Paris, à l'École de droit, assister au cours, qui commençait à neuf heures et demie.

Ce cours finissait à dix heures et demie: Colomban était donc de retour à midi précis.

On déjeunait; puis, une heure après, chacun de son côté prenait son travail, et l'on ne se revoyait qu'à six heures, c'est-à-dire au moment du dîner.

On passait le reste de la soirée ensemble, soit à lire, soit à faire de la musique, rarement à causer.

La causerie était dangereuse.

Le Breton sentait bien qu'il était de son devoir d'interroger Carmélite; mais il voyait la résistance de la jeune fille, et, sans fuir les occasions d'amener la conversation sur ce terrain, il ne les cherchait plus, agissant comme fait un médecin intelligent dans une maladie organique, c'est-à-dire attendant plus du temps que de la science, plus de Dieu que du médecin.

Mais ce qui étonnait Colomban, c'étaient les progrès immenses que Carmélite avait faits en musique depuis le départ de Camille.

On eût dit qu'un sens musical nouveau, inconnu, presque terrible, s'était développé en elle. Si elle exécutait seulement, son piano avait une voix, une âme: il pleurait, il gémissait, il sanglotait; si elle chantait, sa voix avait pris, surtout dans les notes élevées, une étendue, un sentiment, une amertume douloureuse qui faisait, de cette voix, une voix d'ange désolé, regrettant le ciel avec des accents humains.

Les dimanches étaient consacrés particulièrement à la musique et à la promenade; on les passait ensemble, sans s'éloigner un quart d'heure l'un de l'autre. Quand le temps était trop mauvais pour que l'on pût sortir, c'était dans le pavillon de Colomban que l'on se réunissait. Le Breton s'était d'abord étonné de ce choix de Carmélite, de cette préférence pour sa chambre, lorsqu'il y avait un salon commun; mais, en véritable juriste français qui accepte les lois provisoires comme définitives, il avait accepté ce caprice de Carmélite, sans s'en rendre compte autrement.

Au reste, les prétextes n'avaient point manqué à Carmélite pour prouver à Colomban que sa chambre était plus favorable à leur causerie qu'aucune autre. Un jour, c'était le piano de Carmélite qui avait baissé d'un ton, et le piano de Colomban allait mieux à sa voix; un autre jour, c'était la cheminée du salon qui fumait, et la cheminée de Colomban était excellente; un autre jour, c'était un livre sérieux dont on avait besoin pour vérifier un fait, une date, et les livres sérieux ne se trouvaient que dans la bibliothèque de Colomban. Enfin, il y avait mille raisons pour qu'on se réunît dans la chambre

de Colomban, et non ailleurs, — et la preuve, c est que l'on s'y réunissait.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi; on ne recevait pas de lettres de Camille, et Colomban s'aperçut avec étonnement que jamais Carmélite ne s'informait à Nanette si des lettres étaient arrivées.

Pourtant, vers la fin de décembre, la première lettre arriva.

Colomban, tout joyeux, l'apporta à Carmélite.

Elle était à son piano.

— Une lettre de Camille ! s'écria Colomban en entrant dans la chambre.

Mais, sans lever ses mains de dessus les touches :

— Lisez, mon ami, dit Carmélite.

Colomban avait l'habitude d'obéir sans résistance aux désirs de la jeune fille.

Il décacheta la lettre, et lut.

La lettre racontait toutes les discussions que Camille avait eues, non pas avec son père, mais avec ses tantes, ses grand'tantes et tout le reste de la famille, qui s'était montrée constamment opposée à son dessein, et qui, à l'heure où il écrivait ces lignes, s'y opposait plus que jamais.

A cela près, la lettre était pleine de la plus vive tendresse pour Carmélite, de la plus profonde reconnaissance pour Colomban; il y avait même, dans le ton général de l'épître, une sorte de mélancolie qui n'était pas habituelle à l'Américain, et que le Breton mettait sur le compte de son amour entravé par le dissentiment de la famille et la lutte qu'il soutenait.

Mais ce qui surprit Colomban, ce fut la façon plus que froide dont Carmélite reçut cette lettre de son futur époux; il n'osa lui faire aucune remarque à ce sujet; mais, le soir, resté seul, il se demanda à part lui la cause de cette froideur évidente, et plus il chercha dans les mystérieuses profondeurs du cœur de la femme, plus il s'éloigna de la réalité.

Vers la fin de janvier, une seconde lettre de Camille arriva, lettre pleine de tendresse passionnée. Les luttes continuaient toujours au sein de la famille Rozan; Camille avait, cependant, entraîné quelques parents dans son projet; il en avait attendri quelques autres; enfin, il avait gagné un peu de terrain : on était donc en progrès.

Cette seconde lettre fut reçue par Carmélite avec la même indifférence que la première : elle lut toutes ces lignes brûlantes sans être émue le moins du monde; arrivée à la dernière, elle ferma la lettre, et la déposa sur la cheminée sans affectation, mais avec un mépris glacial.

Colomban fut bien tenté de profiter de cette circonstance pour l'interroger; mais il la trouva, au delà de cette apparente froideur, si fiévreuse, si fébrile, si agitée, qu'il eut peur de la courber comme la sensitive rien qu'en la touchant.

Il renonça donc pour le moment à lui faire aucune question, et se contenta de chercher, mais inutilement comme il le faisait depuis trois mois, les causes de cette inexplicable *maladivité*.

Un an s'écoula ainsi.

Colomban, pour ne pas laisser la jeune fille seule, écrivit à son père qu'un devoir le retenait à Paris, et qu'il n'aurait point le bonheur d'aller le visiter pendant les vacances de cette année.

Au reste, cette année, au lieu de se traîner lente comme une année d'absence, s'était écoulée avec une rapidité extraordinaire, dans une sérénité ineffable de la part de Colomban, dans une admiration passionnée et un remords constant de la part de Carmélite.

Un soir qu'ils étaient réunis comme d'habitude chez Colomban, — c'était le 23 du mois d'octobre, juste le jour anniversaire du départ de Camille, — Colomban émit cette opinion, purement et simplement appuyée sur la loyauté qu'il supposait au créole, que celui-ci, ayant, depuis un mois, ses vingt-cinq ans accomplis, allait incontestablement revenir pour se marier avec ou sans le consentement de son père.

Carmélite alors secoua la tête de cette façon significative qui avait déjà plusieurs fois alarmé le Breton, sans qu'il en comprît toutefois le sens positif; ce qui l'eût alarmé bien davantage.

Cette fois, il résolut de demander à la jeune fille une explication.

— Carmélite, lui dit-il, il y a aujourd'hui un an qu'aux assurances que je vous donnais du retour prochain de Camille, vous avez tristement secoué la tête, comme vous le faites en ce moment... J'ai inutilement cherché la cause de

cette désapprobation tacite, et, ne pouvant la comprendre, je vous prie de me la dire loyalement, comme je vous la demande.

— Tout est sérieux avec vous, Colomban, répondit Carmélite; et, comme vous êtes la raison suprême, vous voulez que la raison de toute chose vienne en quelque sorte à vous. Eh bien, ce mouvement de tête, mon ami, est une formule de mon incrédulité... Je n'ai pas votre adorable confiance, moi, n'ayant pas votre perfection presque divine : du moment où Camille est parti, j'ai douté de son retour; un an s'est écoulé, et j'en doute plus que jamais!

—Oh! vous vous trompez, Carmélite! s'écria Colomban; vous ne connaissez donc pas les préjugés dont sont assaillies les familles américaines? Le seul empêchement au retour de Camille est là, soyez-en sûre; Camille combat ces préjugés : sous une apparence frivole, il a un cœur droit et honnête, et je regrette, Carmélite, qu'ayant eu occasion de l'apprécier, il ne vous soit pas resté de sa bonne foi une certitude inébranlable.

Carmélite soupira.

— C'est vous, dit-elle, Colomban, qui êtes un cœur d'or; c'est vous qui voyez le bien partout, parce que vous l'avez en vous. Vous me dites que j'ai eu l'occasion d'apprécier Camille... Oui, mon ami, je l'ai apprécié, et c'est à cause de cela que je vous redis : Camille ne reviendra pas.

— Mais qui peut vous avoir donné cette injurieuse croyance, Carmélite?

— Notre vie de trois mois, pendant laquelle je l'ai compris sans l'interroger, pendant laquelle je l'ai appris sans l'étudier... On vit vingt ans avec un ami sans que cet ami vous connaisse, tandis qu'avec une femme, il est certains moments où l'on se révèle, certaines heures où l'on se trahit; l'abandon qui résulte nécessairement de l'intimité nous force à déposer le masque : c'est ainsi que j'ai surpris le véritable caractère de Camille... Je ne veux pas l'accabler en son absence et en votre présence; mais il résulte pour moi, de cette connaissance que j'ai acquise, une froideur qui s'est changée d'abord en dégoût, puis qui, peu à peu, a tourné au mépris. Que Camille m'aime d'une certaine façon, je ne le conteste pas; mais il a pour moi un peu de cette amitié craintive du mauvais écolier pour son professeur; je le

domine plus que je ne le touche, et sa vanité est plus satisfaite de me posséder que son amour n'en est heureux. Je ne nie pas qu'au moment de me quitter, dans l'ébranlement du départ, dans la secousse de la séparation, il n'ait eu l'invention de revenir : habitué à l'amour facile de certaines femmes, il s'est étonné, irrité même secrètement de rencontrer en moi un obstacle de tous les jours, une résistance de tous les moments; il m'a surprise, mais ne m'a jamais possédée, et cette lutte qu'il soutient à deux mille lieues de nous le tient, au fond, toujours en haleine; mais, croyez-moi, mon ami, je suis pour Camille le prix d'une victoire, voilà tout, et non point le but d'un attachement sérieux.

Colomban regarda la jeune fille avec une profonde tristesse.

— Carmélite, dit-il, vous n'aimez plus Camille ?

— Je ne l'ai jamais aimé, répondit-elle fièrement, comme si ces deux mots eussent dû la justifier.

— Oh! ne dites pas cela, Carmélite! fit le Breton avec douceur.

— Devant Dieu, reprit solennellement Carmélite, je dis la vérité, Colomban : je n'ai jamais aimé Camille.

— Et, cependant..., reprit en hésitant le jeune homme.

— Et, cependant, j'ai été vaincue... c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, mon ami ? Eh bien, oui, j'ai été vaincue, mais non par ma faiblesse, à moi; mais non par la force de Camille : je l'ai été par une puissance inconnue, plus grande que la mienne; par un pouvoir mystérieux, plus grand que le sien; il n'a fait nul effort pour amener ma chute, ainsi qu'il vous l'a dit afin de se disculper d'avoir trahi son serment, mais il a froidement attendu l'occasion, et c'est cela que je lui reproche, c'est cela qui me fait monter au front, non pas le rouge de la pudeur, mais la flamme de la honte, de la colère et du mépris.

— Oh! taisez-vous, Carmélite! dit Colomban en mettant la main sur ses yeux, comme si ses yeux fermés, l'empêchant de voir la jeune fille, eussent empêché ses oreilles de l'entendre.

— Et, continua Carmélite, emportée sur la voie glissante, voulez-vous que je vous dise toute la vérité, Colomban ?

— Oh! non, non, je ne veux plus rien entendre! s'écria le Breton.

— Pourquoi, alors, m'avez-vous interrogée ? demanda-t-elle, presque menaçante.

— Parlez donc !

— Eh bien, vous connaîtrez ma douleur dans toute son étendue, ma faute dans toute sa profondeur, quand vous saurez que, cette nuit du triomphe de Camille, ce n'était point à Camille que je cédais.

— Mais à qui donc ? demanda Colomban.

— A un fantôme de mon imagination, à un rêve de mon cœur; Camille n'a été que le délégué du malheur, que le prête-nom de la fatalité.

Colomban leva sur Carmélite son regard limpide comme la lumière.

— Carmélite, dit-il, je ne vous comprends pas.

— Oh ! Colomban, reprit-elle, c'était une belle nuit, une heureuse nuit, que celle où nous avons été déterrer le rosier au pied du tombeau de la pauvre la Vallière !...

Et, se levant lentement, elle sortit du pavillon, et remonta chez elle, tandis que Colomban la suivait des yeux, presque ébloui par le premier rayon de lumière qui descendait jusqu'à son cœur, et murmurait :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle eût donc pu m'aimer, puisqu'elle n'aimait point Camille ?...

LIII

Où chacun commence à voir clair, non-seulement dans son propre cœur, mais encore dans celui de l'autre.

A partir de ce jour, les relations des deux jeunes gens, de simples et familières qu'elles étaient, devinrent froides et compassées.

Carmélite comprenait qu'elle en avait trop dit à Colomban.

Colomban avait peur d'avoir mal entendu.

Il croyait toujours au retour de Camille ; il se tenait sur la réserve avec Carmélite ; il fuyait toutes les occasions de ramener la conversation sur le terrain glissant où la jeune fille avait presque laissé tomber un aveu.

Cette idée, qu'il aimait de plus en plus Carmélite, que chaque jour augmentait sa passion, épouvantait Colomban.

Qu'eût-ce donc été s'il eût eu cette certitude, que Carmélite l'aimait ?

Il eût à l'instant même quitté Paris, et fût retourné en Bretagne.

En attendant, les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et le consentement du père de Camille n'arrivait pas ; on recevait toujours des lettres du créole, lettres où se peignait la tendresse la plus vive, quelquefois même la plus ardente passion, mais c'était tout.

Un matin, on reçut une lettre de son frère.

Camille était tombé dangereusement malade.

Carmélite accueillit cette nouvelle avec presque autant d'indifférence que les autres.

La maladie dura trois mois.

Nous savons tous ce que c'est que les émotions de la convalescence, après que la maladie de sa main fiévreuse et décharnée nous a montré entr'ouvertes les portes du tombeau.

Les premières paroles ou plutôt les premiers cris de joie sont des hymnes de reconnaissance au Dieu sauveur, à la famille, aux amis, à ceux qu'on aime, et même à ceux qu'on a aimés ; les mauvais sentiments sont éteints, les bons ont grandi ; on dirait que la fièvre, en emportant tous les miasmes putrides du corps, a déraciné en même temps les plantes parasites de l'âme ; le cœur devient une terre vierge et féconde qui se couvre de fleurs nouvelles, et qui n'exhale plus que des parfums. Une grande maladie est une sorte de station entre la vie et la mort, une occasion de repos forcé où l'âme, entièrement dégagée de la matière, plane librement au-dessus des passions humaines, comme ces rose-croix qui habitaient le sommet des montagnes pour s'entretenir plus directement avec l'esprit de Dieu.

La chambre du convalescent est un cloître dans lequel s'est opérée la métamorphose du vieil Éson : l'ancien homme a

disparu, le nouveau s'y recueille et y médite ; les méchants y deviennent meilleurs.

Le convalescent qui revient à la vie ressemble à l'enfant qui naît au jour : tout est autour de lui gaieté, lumière, fraîcheur, enchantement ; il tend les deux bras à tout homme qu'il voit, comme à un ancien ami ; sa tendresse, longtemps contenue, a la fougue et la limpidité du torrent qui rompt sa digue, et nul barrage ne saurait l'arrêter.

De sorte que, devant cette magnifique et rapide effusion, les parents, les amis, les simples spectateurs même se retiennent, de peur de l'entraver, et sont disposés à tout promettre, quittes plus tard à ne rien tenir.

Quel est alors le cœur paternel qui peut refuser à l'enfant le hochet qu'il désire, et vers lequel il tend les bras en pleurant ?

Ce fut ainsi que Camille reçut de son père et du reste de sa famille, au moment où il entra en convalescence, la promesse que rien ne s'opposerait plus désormais à son mariage avec Carmélite ; et ce fut le thème qu'il paraphrasa dans la lettre qu'il écrivit à ses amis sous l'empire de cette convalescence encore fiévreuse. Sa lettre, empruntant une ardeure nouvelle à l'exaltation du moment, était un chef-d'œuvre d'amoureuse passion, et le bon Colomban la présenta à Carmélite en disant, les yeux pleins de larmes :

— Vous voyez, Carmélite, que je ne m'étais pas trompé !

Mais, pour Carmélite, il n'en fut point de même : elle dégagea tous les termes passionnés de la lettre des entraînements excités par la fièvre, elle se refusa à voir autre chose dans cette épître que ce spectre solaire aux vives couleurs, fils éphémère de l'orage, et qui disparaît avec lui. D'ailleurs, il ne s'agissait plus de connaître au juste le degré d'amour que Camille pouvait avoir pour elle ; dût-il retomber dans cette longue fièvre d'où il sortait, Carmélite n'eût pas fait un pas pour le sauver ; elle n'eût peut-être pas eu le sang-froid du bourreau ; mais elle eut le courage du juge, et, en elle-même, elle prononça irrévocablement sa sentence.

La plus grande joie de la jeune fille eût été de ne plus recevoir de lettres du créole, de ne plus entendre parler de lui, d'oublier jusqu'à son nom.

Elle aimait Colomban de toute la puissance de son cœur, de toute la force de ses regrets, de toute la grandeur de ses

remords. Lorsqu'elle le vit si triste à la fois et si fier de la loyauté de son ami, elle éprouva un désir presque irrésistible de se jeter au cou de Colomban, et de lui avouer son amour; mais le front sévère du jeune homme l'arrêta et la força de rentrer en elle-même.

Cet amour, qui l'envahissait chaque jour davantage, ce n'était plus de l'amour; c'était mieux que cela: c'était l'adoration qu'inspire un être supérieur, presque divin.

Si, quand elle le regardait à la dérobée, et le dévorait des yeux, Colomban eût surpris un de ses regards, quelque simple et quelque modeste que fût le Breton, ce regard lui eût tout appris!

Et, cependant, cette contrainte qu'ils éprouvaient l'un vis-à-vis de l'autre avait pour tous deux des moments d'ineffable douceur.

Lorsque Colomban lisait, — presque toujours quelque ode d'Hugo, quelque poëme de Lamartine, — Carmélite, qui le regardait et l'écoutait lire, se penchait, s'allongeait, se couchait peu à peu sur le canapé, couvant le jeune homme des yeux, et semblable à une jeune lionne prête à s'élancer d'un bond sur le lion fauve, objet de ses puissantes amours.

Lorsque Carmélite chantait soit le *Pria che spunti l'aurora* du maestro napolitain, soit la *Fièvre brûlante* de Grétry, Colomban cessait de respirer; il écoutait comme en extase, et regardait, pour ainsi dire, monter chacune des notes étincelantes, pareilles à ces fusées qui, écloses sur la terre, vont s'épanouir et s'éteindre dans le ciel. Lui, par son amour timide et respectueux, semblait être la femme, et il eût donné sa vie, non pas même pour baiser les lèvres de Carmélite, mais seulement pour aspirer le souffle divin, l'harmonie céleste qui s'en échappait.

Ils se disaient bonsoir à minuit ou une heure du matin: Colomban regagnait alors son pavillon; derrière lui, Carmélite fermait ou faisait semblant de fermer sa porte; puis, à peine le bruit des pas s'était-il perdu aux dernières marches de l'escalier, qu'elle la rouvrait, courait à la fenêtre du corridor, regardait le jeune homme traverser le jardin, et, les yeux fixés sur la lumière qui transparaissait à travers les vitres du pavillon, veillait parfois jusqu'au jour comme cette lumière, s'épuisant comme elle dans son amour dévorant, et ne se retirait que lorsque la lumière était éteinte.

Quelquefois même cette ardeur fiévreuse l'entraînait plus loin. Par les belles nuits d'été où les étoiles seules éclairent la terre, ou plutôt permettent de distinguer les ténèbres, elle descendait sur la pointe du pied, entrait craintive dans le jardin, gagnait quelque massif où elle faisait halte un instant; puis, comme les fées, comme ces ondines dont l'ombre s'échappe du tombeau pour venir errer autour de la demeure de l'homme qu'elles ont aimé pendant leur vie, blanche et plaintive, Carmélite tournait autour du pavillon de Colomban.

Quelquefois aussi, mû par un sentiment pareil, le jeune homme ouvrait sa porte, sortait, aspirant l'air à pleine poitrine, et allait s'asseoir sur ce banc de gazon où il s'était assis, attendant Camille, le jour où il était revenu de la Bretagne. Là, il demeurait immobile, les yeux fixés sur la fenêtre du corridor, par laquelle il lui semblait sans doute que son regard plongeait jusque dans la chambre de Carmélite.

Alors, Carmélite s'approchait doucement, lentement, d'arbre en arbre, retenant son haleine; elle le regardait avec des yeux de flamme à travers l'obscurité, et ne se retirait que lorsqu'il rentrait lui-même, ignorant que, pareille à un feu follet, l'âme de celle qu'il aimait tant avait, pendant une heure, voltigé autour de lui.

Une nuit d'hiver que la terre était couverte d'un blanc tapis de neige, et que, n'ayant osé sortir, de peur de laisser la trace de ses pas sur la nappe blanche et ouatée, Carmélite se tenait debout à la fenêtre de son corridor, les yeux fixés sur la lumière de la lampe de Colomban, ne s'inquiétant ni du froid ni du chaud, — car le feu n'eût pas réchauffé ses mains, car la neige n'eût pas rafraîchi son front! — une nuit d'hiver donc, elle vit la porte du Breton s'ouvrir, et celui-ci, sortant sur la pointe du pied, comme elle faisait si souvent elle-même, se diriger du côté de la maison, où il disparut.

Le premier mouvement de Carmélite fut de fuir dans sa chambre.

Mais la curiosité l'emporta; — d'ailleurs, en rouvrant et en refermant la porte, elle eût elle-même trahi sa présence.

Elle s'enveloppa dans le rideau de la fenêtre, et attendit.

Le craquement des marches annonça que Colomban mon-

tait l'escalier, et, au bout de quelques secondes, en effet, son ombre apparut au haut des degrés, et s'avança lentement dans le corridor.

Le jeune homme s'appuyait au mur opposé à celui de la chambre de Carmélite, et semblait trembler d'être entendu.

Arrivé à la chambre de la jeune fille, il s'arrêta, et, s'adossant à la muraille, il demeura, retenant son souffle, et dans l'attitude de la contemplation, comme s'il eût pu voir à travers cette porte fermée.

De temps en temps, sa main, posée sur son cœur, se détachait de sa poitrine, et, s'appuyant à ses yeux, semblait essuyer des larmes.

Ce fut une révélation pour Carmélite. Que venait-il chercher devant sa porte, sinon ce qu'elle allait si souvent chercher elle-même devant la sienne? Quelles larmes pouvait-il verser, sinon les larmes brûlantes de l'amour, les larmes amères du regret?

Et, en effet, bientôt les pleurs silencieux de Colomban se changèrent en sanglots.

Carmélite mit ses deux mains sur sa bouche pour empêcher son souffle même de passer; car elle sentit que le cri: « Je t'aime! je t'aime! » allait s'échapper de ses lèvres.

Mais, en même temps, elle se répétait à elle-même, cent fois par minute, d'une voix aussi pressée que les battements de son cœur: « Dieu béni! il m'aime! il m'aime! il m'aime! »

Oh! quelle folle envie avait la jeune fille d'aller se jeter à son cou, et de l'embrasser furieusement! mais la grave figure du Breton lui apparut tout à coup en pensée, et sa volonté arrêta son désir, comme sa main avait fermé sa bouche.

En effet, Colomban pouvait bien confier à la nuit mystérieuse ses tristesses, ses regrets, son amour; il pouvait bien se plaindre à la solitude, qu'il croyait muette et aveugle, de la rigueur du devoir qu'il accomplissait; mais, de là à fouler aux pieds ce devoir, et à confesser tout haut ce secret que ses larmes trahissaient tout bas, il y avait un abîme infranchissable!

Carmélite résolut donc de s'avouer intérieurement cette joie inattendue, ineffable, infinie, mais sans en rien laisser voir au dehors.

Colomban resta ainsi une heure, à peu près; puis il s'agenouilla, et, baisant le seuil de la porte, se releva avec un soupir, et s'éloigna lentement.

Carmélite le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût rentré dans le pavillon, et, alors seulement, tombant à genoux, ce qu'elle avait murmuré tout bas, elle osa le crier tout haut:

— Dieu béni ! il m'aime ! il m'aime ! il m'aime !...

LIV

Les âmes asymptotes.

Carmélite passa une heureuse nuit, une nuit qui ne pouvait se comparer qu'à cette nuit de printemps où elle avait été déraciner, avec Colomban, son beau rosier, dont les racines avaient poussé entre les pierres d'un sépulcre.

Ainsi donc, il l'aimait !

Cet être grave et fort, dont le visage seul inspirait à la jeune fille tant de crainte, il avait les tendres piétés et les faiblesses enfantines de l'amour ! — Seulement, différant en cela des autres hommes, il avait la pudeur de ses tendresses, et en gardait en lui-même l'ineffable secret.

Cette révélation de l'amour du Breton rafraîchit le cœur de Carmélite, comme une pluie abondante rafraîchit une plaine desséchée, et, dès le lendemain, Colomban, sans connaître la cause de cette renaissance, vit reverdir l'ancienne gaieté de la jeune fille.

Ses heures étaient remplies désormais; si remplies, que les urnées lui semblaient trop courtes et les nuits trop longues.

Sa vie n'allait plus au hasard : elle avait maintenant un but.

A partir de ce moment, le bonheur, — qui n'entrait plus dans la maison que par surprise, pour ainsi dire, et comme un étranger qui s'égare et, sachant qu'il se trompe de porte, se tient toujours un pied levé et prêt à fuir, — à partir de ce moment, le bonheur s'installa hardiment, tantôt dans la cham-

bre de Carmélite, tantôt dans le pavillon de Colomban, parfois même tout ensemble dans le pavillon et dans la chambre.

Et, cependant, ce double bonheur ne venait pas de la même source, et surtout ne se manifestait pas de la même façon.

Colomban éprouvait un charme indéfinissable à aimer la jeune fille tacitement, intimement, solitairement ; il avait pour elle un peu de cette piété passionnée des anciens chrétiens pour leur madone, une affection qui tenait bien plus du respect et du besoin d'adorer que de l'amour et du désir de posséder, ou qui plutôt tenait à la fois de l'amour et de l'adoration.

Tout son bonheur consistait à s'enfermer chez lui, — car, devant elle, il tremblait ; — à se recueillir, la main sur les yeux ; à s'isoler du monde entier, et, des hauteurs de son recueillement, comme du sommet d'une montagne, à voir se dérouler sous ses yeux, ainsi que des prairies diaprées de fleurs, ainsi que des plaines aux riches moissons, mille félicités ineffables.

Mais, au milieu de cette joie, de ce bonheur, de cette adoration, la douleur, nous dirons presque le remords, avait sa dîme : vingt fois, pendant la nuit, la conscience de Colomban l'avait éveillé par une douleur aiguë au cœur ; c'était la morsure du remords.

L'ombre plaintive de Camille trahi sortait de l'absence comme un spectre sort du tombeau, et venait se dresser au chevet de son lit ; alors, Colomban était prêt à aller se jeter aux pieds de Carmélite, pour lui avouer son amour, non pas comme l'aveu d'une joie, mais comme la confession d'un crime.

De son côté, Carmélite, vingt fois, mais sans remords, elle, — vingt fois Carmélite, sûre d'être aimée, avait franchi le seuil de sa chambre, avec la résolution bien arrêtée d'aller à Colomban, et de lui dire : « Tu m'aimes, Colomban !... Moi aussi, je t'aime ! »

S'ils s'étaient rencontrés tous deux dans un de ces moments-là, bien certainement le secret de leur cœur eût fait explosion sur leurs lèvres.

Mais chacun faisait une portion du chemin, et, tiré en arrière par la pudeur, revenait sur ses pas.

En un mot, semblables à ce que l'on appelle en géométrie

les lignes asymptotes, — auxquelles nous avons emprunté le titre de ce chapitre, — lignes qui se rapprochent toujours, se côtoient éternellement, et qui, quoique prolongées à l'infini, ne se rejoignent jamais, leurs âmes, toutes brûlantes d'amour, se côtoyaient éternellement sans jamais se rencontrer.

Et, cependant, cette félicité contenue dans le cœur, et qui s'augmentait chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, devait bientôt déborder.

Un matin, Carmélite, après une nuit passée dans une insomnie fiévreuse, vit Colomban, qui ne l'avait quittée, la veille, qu'à minuit, entrer chez elle, plus pâle, mais plus souriant que d'habitude.

Elle comprit qu'enfin, cette fois, le Breton avait triomphé de ses scrupules, que sa résolution était prise, et qu'il venait à elle pour lui tout dire.

Elle se leva joyeuse, alla au-devant de lui, et l'attira près d'elle sur le canapé.

Mais, dans l'encadrement de la porte restée ouverte, elle aperçut la silhouette de la jardinière, tenant une lettre à la main.

— Mademoiselle, dit Nanette, c'est une lettre de M. Camille.

Carmélite jeta un petit cri aigu, en portant la main à son cœur.

Colomban renversa en arrière sa tête pâlissante.

La jardinière, voyant que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne lui répondait, posa la lettre sur les genoux de Carmélite.

Carmélite revint à elle la première ; elle était, sinon la plus forte, du moins la plus déterminée des deux.

Toutes les initiatives venaient d'elle.

Elle poussa un soupir, secoua la tête, décacheta la lettre, et la lut ; puis, sans prononcer un autre mot que celui-ci : « Lisez ! » elle passa la lettre à Colomban, les yeux fixés sur le visage du jeune homme.

On eût cru que Colomban ne pouvait pâlir davantage, et, cependant, sa pâleur avait augmenté encore.

Une première fois il lut tout bas, et une seconde fois tout haut, les trois lignes suivantes :

« Chere Carmélite !

» J'ai enfin obtenu le consentement de mon père, de mes tantes et de toute ma famille, et, le 7 du mois prochain, je serai à Paris.

» CAMILLE. »

Jamais condamné, en lisant lui-même sa sentence de mort, ne fut plus défait et plus tremblant que le Breton, relisant pour la seconde fois, et tout haut, la lettre de son ami.

Carmélite, accoudée sur le dossier du canapé, le regardait profondément, ardemment, attendant qu'il levât les yeux.

Mais, au lieu de se lever, les yeux du jeune homme se fermèrent, et entre ses cils réunis coulèrent deux larmes.

— Qu'avez-vous, lui demanda Carmélite de sa voix la plus harmonieuse, et pourquoi le retour de votre ami vous plonge-t-il dans une pareille stupeur ?

— Ah ! Carmélite ! Carmélite ! dit le Breton, ne m'interrogez pas !

— Colomban, continua-t-elle, pourquoi êtes-vous si pâle, et pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que je me meurs, Carmélite ! s'écria le jeune homme en déchirant son gilet à pleine main, comme s'il étouffait.

— Et vous vous mourez, Colomban, poursuivit impitoyablement la jeune fille, parce que vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Moi ! s'écria Colomban en rouvrant des yeux épouvantés ; moi ! je vous aime ?

— Oui, répondit simplement Carmélite. Pourquoi pas ? Je vous aime bien, moi !

— Taisez-vous ! taisez-vous, Carmélite !

— Oh ! dit la jeune fille, il y a assez longtemps que je me tais, et vous aussi ! Il y a assez longtemps que nous nourrissons de notre cœur cette vipère qui le dévore !

— Carmélite ! s'écria Colomban, je suis un misérable !

— Non, Colomban, vous êtes un grand cœur, longtemps victorieux, maintenant vaincu.

— Oh ! Carmélite ! Carmélite ! balbutia Colomban, me pardonnerez-vous ?

— Et qu'aurais-je donc à vous pardonner, puisque je vous aime, puisque je vous ai toujours aimé ?

— Silence, Carmélite ! interrompit Colomban ; vous l'aviez déjà dit, et j'avais eu la force de ne pas vous entendre.

— Alors, reprit Carmélite avec une espèce de fureur, je le répète : je vous aime, Colomban ! je vous aime ! je vous aime !

— Carmélite ! Carmélite ! je vous entends, et votre souffle me brûle, et vos paroles me dévorent.

Il s'arracha par un effort à cette fascination, et, s'éloignant, tout chancelant, de Carmélite :

— Ma sœur ! ma sœur ! dit-il, notre faute est pareille : demandons à Dieu, pour l'expier, la même force et la même résignation.

— Qu'appelez-vous résignation, mon ami ?

— Vous me comprenez bien, Carmélite !

— Non, sur mon âme, je ne vous comprends pas. Voulez-vous dire, par hasard, que j'épouserai Camille ?

— Il le faut bien !

— Que j'épouserai Camille, avec votre amour dans le cœur, et connaissant votre amour ?

— Il le faut ! il le faut ! sécria Colomban avec l'accent du désespoir.

— Et pourquoi le faut-il ? Dites-moi, Colomban, demanda la jeune fille, devant qui suis-je donc responsable de mon amour en ce monde ? Je suis seule, Dieu merci ! et par conséquent unique juge, et par conséquent suprême appréciatrice de ma conduite.

— Vous vous trompez, Carmélite : la société est l'appréciatrice de votre conduite, et Dieu, votre juge suprême.

— Et comment la société peut-elle, — je voudrais bien que vous m'expliquassiez cela, Colomban, — comment la société peut-elle me contraindre à faire le malheur de deux hommes et le mien, en épousant celui que je n'aime pas, au détriment de celui que j'aime ? Comment Dieu peut-il m'imposer comme un devoir une action qui répugne non-seulement à mon cœur, mais encore à ma conscience ? Ai-je consulté les lois de la société, quand j'ai failli ? Quand, glissant sur le bord de l'abîme au fond duquel m'attendaient Camille et la douleur, j'ai tendu les bras vers Dieu en l'appelant à mon secours, Dieu m'a-t-il retenue ?

— Vous blasphémez Dieu, Carmélite !

— Je ne blasphème pas Dieu, Colomban : je vous aime !

— Carmélite ! ne prenons pas nos désirs et nos instincts pour des droits et pour des devoirs... Voyez, voyez où cela nous a conduits !

— Un reproche, Colomban ?

— Oh ! s'écria le jeune homme en se précipitant à ses pieds, Dieu me punisse si j'en ai eu l'idée ! Pour moi, Carmélite, vous avez en vous toutes les passions de la femme; ais vous êtes pure comme Ève, le jour de sa création.

— Colomban ! Colomban, dit Carmélite retombant sur le canapé, et posant ses deux mains sur la tête du jeune homme, dont elle appuya ainsi le visage contre ses genoux, — je laisse de côté mes droits et mes devoirs, et ne prends conseil que de mon cœur... Peu m'importe d'être responsable devant Dieu et devant les hommes : je sais que répondre aux hommes et à Dieu, pourvu, mon ami, que je sois justifiable devant vous.

— Et moi, Carmélite, murmura le jeune homme à moitié vaincu, pensez-vous que je consente jamais à oublier le serment que j'ai fait à Camille ? Et n'eussé-je point fait ce serment, pensez-vous que je trahirais Camille ? Oh ! voilà pourquoi je vous dis qu'il faut demander à Dieu la force et la résignation.

— Jamais ! jamais, Colomban ! s'écria la jeune fille avec une indomptable véhémence.

— Carmélite ! Carmélite !...

— Comment voulez-vous que je demande à Dieu, continua-t-elle, de m'enlever — en m'ôtant mon amour, pour mettre à sa place la résignation, cette inerte et inféconde vertu, — comment voulez-vous que je demande à Dieu de m'enlever l'élément, le principe même de ma vie ? Mais vous ne savez donc pas que, sans vous, sans votre présence, sans votre amour, je serais déjà morte ou enterrée vivante dans quelque cloître ? Ah ! j'en avais formé le projet le jour du départ de Camille, en jetant au vent et à la boue les fleurs de notre pauvre rosier; et c'est grâce à vous, grâce à l'amour de la vie que vous m'avez rendu, que j'ai renoncé à ce dessein... Et vous voulez que j'oublie que c'est vous qui m'avez sauvée, Colomban ?

— Oh ! et c'est pour cela, Carmélite, que vous voulez me perdre avec vous ?

— Est-ce se perdre, est-ce souffrir, est-ce mourir, que de mourir, souffrir, se perdre ensemble ?

— Carmélite, au nom du ciel !...

— Colomban, songez donc que je ne vous oublierai en ce monde que pour aller songer à vous dans l'autre !

— Que faire, alors ? que faire ?

— Ah ! vous devenez raisonnable enfin ! dit Carmente avec un rire strident qui fit passer un frisson dans les veines de Colomban. — Que faire ? C'est cela !... Oh ! j'y ai pensé depuis longtemps, à ce qu'il nous restait à faire.

— Eh bien, parlez donc ! parlez ! dit Colomban, toujours à genoux, et prenant sa tête entre ses deux mains, comme s'il eût craint de devenir fou.

— Il n'y a que deux partis à prendre, Colomban.

— Lesquels ?

— Quitter cette maison, fuir, aller vivre à l'étranger, au bout du monde, dans une solitude de l'Inde, dans une île de l'Océanie, — oublieux, oubliés.

— Et l'autre parti ? demanda Colomban indiquant par cette répouse qu'il refusait le premier.

— L'autre, répondit fermement Carmélite, c'est de mourir, Colomban !

— Oh ! fit le Breton baissant la tête au niveau de ses genoux.

— Ne pouvant nous rejoindre dans la vie, continua Carmélite, c'est de nous unir au moins dans la mort !

— Vous offensez Dieu, Carmélite !

— Je ne crois pas... Mais, en tout cas, Colomban, je préfère souffrir avec vous pendant l'éternité, plutôt que d'être unie à *lui* pendant le temps.

— Impossible, Carmélite ! impossible !

— C'est bien, le fort est faible... Au faible donc à avoir de la force pour deux.

Colomban releva la tête.

— Ne pouvant être à vous parce que vous me refusez, Colomban, continua Carmélite avec un geste d'une suprême grandeur, ne pouvant être à lui parce que je le refuse, dès demain, j'entrerai dans un couvent... Mon Dieu, recevez-moi : je me donne à vous !

— Oh! Carmélite! Carmélite! que je suis faible auprès de vous!

— Vous, mon ami, vous êtes l'ange de l'abnégation, de la bonté et du devoir.

— Non, non, je vous aime comme un fou! je vous aime comme un insensé! Tout ce que vous voudrez, Carmélite, tout, tout, je le ferai!

Carmélite sourit tristement; son triomphe était complet; prosterné, courbé, brisé à ses pieds, Colomban lui avait dit : « Je vous aime! »

— La résolution est suprême, répondit la jeune fille; aussi vaut-elle la peine que vous y réfléchissiez, Colomban. Je parle comme une créature sans nom, isolée, perdue dans le monde, attirée vers la tombe par son père et sa mère, qui l'y ont précédée; vous, vous êtes le dernier d'une noble famille; vous, vous avez un grand nom; vous, vous avez un père qui vous adore... Songez à votre père! — Demain, vous me direz le résultat de vos réflexions.

— A demain donc, Carmélite.

— A demain, Colomban!

Et les deux jeunes gens se quittèrent en échangeant une cordiale et fraternelle poignée de main.

LV

La résolution.

La scène que nous venons de raconter s'était passée la veille du mardi gras de l'année 1827.

Le lendemain arriva avec cette monotone régularité que mettent les heures, tristes ou joyeuses, à faire deux fois le tour du cadran d'une pendule.

C'était une brumeuse et sombre journée, un temps de

jour des Morts plutôt que de mardi gras; nous en avons vu la fin au premier chapitre de ce livre, quand nous avons rencontré, errants dans les rues de Paris, Jean Robert, Ludovic et Pétrus : voyons-en le commencement.

La pluie tombait fine et perçante; l'air était glacial; le ciel, gris; le pavé, noir. C'était un de ces jours d'hiver où l'on est mal partout, devant un piano, devant un livre, le poëte en face de son papier blanc, le peintre près de sa toile inachevée; un de ces jours où l'on est triste seul, plus triste à deux; où il semble que l'esprit soit transi comme le corps, dans quelque endroit de son cabinet que l'on se réfugie, dans quelque coin de sa chambre bien-aimée que l'on se cache; un de ces jours où l'on est sombre et soufreteux, comme si le vent du cimetière passait à travers les ais de la porte fermée, et les fissures des fenêtres closes; un de ces jours où l'on grelotte sans savoir pourquoi, malgré le feu de la cheminée, malgré le rempart des portières épaisses; où l'humidité, ce cauchemar du jour, entre et vous prend à la gorge; où, incapable de résistance, on se laisse aller, comme dans le sommeil, aux influences malfaisantes de l'atmosphère; un de ces jours, enfin, où l'on se sent impuissant à secouer un malaise moins dangereux mais plus fatigant qu'une maladie, et dont on attend la fin sans rien faire pour y remédier, car on a reconnu l'inefficacité de tout remède.

C'était donc une journée semblable qui, le matin du mardi gras de l'an 1827, réunissait les deux jeunes gens dans le pavillon de Colomban.

Un grand feu de sarment petillait dans l'âtre; mais autant le feu a de gaieté pendant les soirées d'hiver, autant il a de mélancolie quand on a vu, le matin, rayonner le soleil, ne fût-ce qu'un instant; le feu, alors, semble une copie manquée, une contrefaçon ridicule du soleil; il ne chante plus, il ne brille plus; c'est à peine s'il réchauffe.

Ils étaient tous deux devant la cheminée, tristes, silencieux, songeurs, échangeant de temps en temps quelques paroles brèves, comme en pourraient échanger deux condamnés qui attendraient le bourreau.

Enfin, Carmélite aborda la question, et dit la première :

— C'est demain qu'il arrive!

— C'est demain, répéta Colomban.

— Et nous n'avons pas encore pris de parti définitif, mon ami, dit Carmélite.

— Si fait, dit Colomban après un instant de silence; j'ai pris le mien.

— En ce cas, moi aussi, répondit la jeune fille en tendant la main au Breton.

— Je mourrai! dit Colomban.

— Je mourrai! dit Carmélite.

Colomban pâlit.

— C'est bien résolu, Carmélite? dit-il d'une voix tremblante.

— C'est bien résolu, Colomban! répondit Carmélite d'une voix ferme.

— Vous mourrez sans regret?

— Avec joie, avec bonheur, avec ravissement!

— Que Dieu nous pardonne, alors! dit Colomban.

— Dieu nous a déjà pardonné, dit la jeune fille en levant au ciel un regard plein de confiance.

— C'est bien, dit Colomban; séparons-nous une dernière fois avant de nous réunir à jamais; et, avant de mourir, recueillons-nous dans la solitude.

— Vous avez des adieux à faire, mon ami.

— J'ai une lettre à écrire à mon père, une à Dominique.

— Et moi, dit Carmélite, à mes trois amies de pension, à mes trois sœurs de Saint-Denis.

Les deux jeunes gens se serrèrent étroitement les mains, et se retirèrent, Carmélite dans sa chambre, Colomban dans son pavillon.

Voici la lettre que Colomban écrivit à son père, le vieux comte Edmond de Penhoël :

« Mon cher et honoré père,

Pardonnez-moi la douleur que je vais vous causer.

» Quoique ma résolution soit bien prise, quoique rien au monde ne puisse m'y faire renoncer, pas même votre amour pour moi, pas même ma reconnaissance pour vous, j'hésite, je m'arrête, et je reprends des forces pour écrire les lignes suivantes...

» Mon père bien-aimé! mon père respecté, chéri, honoré, pardonnez-moi, pardonnez-moi!

» Je renonce à la vie que vous m'aviez donnée.

» Vous m'avez instruit, dès mon enfance, ô mon vénéré père! à me soucier avant tout du mépris des hommes : je me réfugie dans la mort, de crainte de ce mépris.

» Quand vous recevrez cette lettre, mon cher père, votre pauvre Colomban aura cessé d'exister, préférant, selon vos conseils, renoncer à la vie, plutôt que de manquer à l'accomplissement de son devoir.

» Non que j'aie failli, mon noble père! n'en ayez pas un seul instant la crainte; si j'avais failli, au lieu de fuir lâchement le monde, j'eusse publiquement expié ma faute en l'exposant à la face de tous.

» J'ai résisté, lutté, combattu; car j'avais votre désespoir devant les yeux.

» J'allais être vaincu : j'ai préféré mourir.

» Vous souvenez-vous, mon père bien-aimé, de nos promenades sur les grèves, au bord de la mer sauvage? Un jour, une marée furieuse avait fendu en deux un rocher gigantesque, debout et inébranlable depuis le jour où la terre était sortie des mains de Dieu; en face de ce rocher brisé, déraciné, vaincu, vous me racontiez l'histoire des cataclysmes et des révolutions terrestres en me montrant le bloc de granit, qui, détaché de sa base, roulait sous l'effort du flot, comme si le granit fût devenu du liége; vous m'expliquiez ce grand combat des êtres et des choses; vous me faisiez comprendre que les titans d'Hésiode, les furies et les géants de la théogonie, n'étaient rien autre chose que des volcans éteints, et vous me disiez de m'incliner devant cette lutte incessante des forces de la nature.

» Je m'incline, mon père : l'ouragan des passions a brisé mes forces; la marée des douleurs humaines a recouvert mon âme, et l'a éteinte!

» Je courbe la tête, et je meurs.

» Vous souvenez-vous encore, ô mon père bien-aimé! de ces paroles de l'*Imitation*, que nous lisions ensemble dans nos veillées d'hiver? — O douces veillées de ma jeunesse, heures de mon enfance écoulées dans notre vieille tour, où êtes-vous?

« Comportez-vous, sur la terre, comme un voyageur et un » étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce monde. »

» Ainsi disait l'*Imitation* sainte.

» Eh bien, mon vénéré père, comme un voyageur, j'ai, pendant trente ans, erré parmi les étrangers, et, plutôt que de prendre part aux affaires de ce monde, j'abandonne sans regret le pays terrestre, et je vais vous attendre au ciel.

» Je meurs la conscience tranquille, et je dirais presque le cœur joyeux, mon père, si ma joie égoïste n'était une insulte à votre affection.

» Je vous supplie donc à deux genoux, les mains jointes, le cœur brisé, je vous supplie donc, mon bien adoré père! je vous supplie de me pardonner le chagrin que je vous cause, en songeant, vous qui m'aimiez tant, que pour moi c'était un si grand malheur de vivre, que c'est un grand bonheur de mourir.

» Votre fils ingrat,

» COLOMBAN DE PENHOEL. »

Quelques larmes, larges comme des gouttes de pluie d'orage, tachaient la dernière page de cette lettre, écrite d'une main faible, et de cette grande écriture qui est presque toujours celle des races chevaleresques.

Puis, aussitôt, sans cacheter cette lettre, en l'écartant seulement de la main, Colomban en écrivit une seconde à Dominique Sarranti.

Elle était ainsi conçue :

« Mon frère!

» Je vais mourir! C'est à vous que je m'adresse comme ami, c'est à vous que je m'adresse comme prêtre.

» J'ai besoin tout à la fois du prêtre et de l'ami.

» Au prêtre, voici ce que je dirai :

» Mon frère, ne proférez pas sur mon corps ce cruel blasphème, que *celui qui veut mourir n'aime personne*; je meurs, moi, au contraire, parce que j'ai trop aimé!

» J'ai sous les yeux un livre où le suicide est anathématisé; il y est dit que, parmi les animaux, il n'en est point qui déchire ses propres entrailles, et qui se prive volontairement de la vie.

» Oui, sans doute, oui, les animaux obéissent aveuglé-

ment au Créateur; l'homme seul se révolte contre lui; mais Dieu n'a donné à l'animal que l'instinct, et il a donné à l'homme les passions : là est tout le secret de la désobéissance de l'homme et de l'obéissance des animaux.

» Et même, dites-moi, mon frère, est-ce se révolter contre Dieu, que de s'avancer volontairement vers lui? la véritable révolte, de ma part, ne serait-elle pas de vivre pour maudire la vie et peut-être celui qui me l'a donnée? Non, en renonçant à la lumière du jour, je ne fais que prévenir les arrêts de la nature : l'existence et la mort sont deux de ses lois; un seul chemin conduit à la vie; mille sont ouverts sur la tombe, et nous sollicitent vers l'éternité. Je ne puis, ô mon Dieu! t'accuser de mes malheurs, je le sais; mais j'en accuse mes passions, qui dérivent de toi, puisque je les ai reçues avec la vie, le jour où mon âme s'est échappée de tes mains pour descendre animer, sur la terre, l'enfant qui venait de naître; elles n'auraient pu m'abattre, si tu ne leur en avais pas donné la force; donc, en me courbant sous leurs mains, c'est sous ta droite que je plie! Tu n'as point, d'ailleurs, fixé la durée de l'âge des hommes, tous doivent naître, vivre et mourir : voilà tes lois; que t'importent le temps et la manière?

» Ma mort, ô nature! mère éternellement dévorante et féconde! ne te dérobera rien de ce que tu m'as donné; mon corps, cette infiniment petite partie du grand tout, se réunira toujours à toi sous une autre forme; mon âme, ou mourra avec moi, et se modifiera dans la masse immense des choses, ou sera immortelle, et son essence divine, en ce cas, restera intacte. Ma raison, longtemps soumise à la foi, ne se laisse plus séduire par des sophismes; j'entends la voix même de Dieu, qui me dit : « Homme, je t'ai créé afin que, par ton » bonheur, tu concoures au bonheur universel; et, pour que » tu puisses y parvenir plus sûrement, je t'ai donné l'amour » de la vie et l'horreur de la mort; mais, si la somme des » peines surpasse en toi celle de la félicité, si les chemins que » je t'ai ouverts pour fuir les maux ne doivent, au contraire, » te conduire qu'à de nouvelles douleurs, qui t'oblige à la » reconnaissance, puisque la vie, que je t'avais donnée » comme un bienfait, sera devenue pour toi une source d'in» fortunes? »

» Insensé! quelle présomption! je me crois nécessaire au

monde! Mes années sont un atome imperceptible dans l'espace infini des temps; je ne sais ni pourquoi ni comment je suis venu au monde, ni ce que c'est que le monde, ni ce que je suis moi-même; et, si je cours au hasard vers l'un des quatre points de l'horizon pour le savoir, je reviens confus d'une ignorance toujours plus effrayante! Je ne sais ce qu'est mon corps, ce que sont mes sens, ce qu'est mon âme; je ne sais quelle partie de moi pense ce que j'écris, et médite sur tout et sur soi-même, sans pouvoir arriver jamais à se connaître; enfin, je tente de mesurer avec la pensée les immenses étendues de l'univers qui m'environne : je me trouve comme attaché à l'angle d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis attaché là plutôt qu'ailleurs, et pourquoi le court moment de mon existence, éclair rapide entre deux nuits, appartient plutôt à cette heure de l'éternité qu'à celle qui l'a précédée ou qui doit la suivre. De tous côtés, je ne vois que l'infini, qui m'absorbe commme un atome!

» Et quand, pendant les huit dernières années du siècle dernier; quand, pendant les quinze premières années de ce siècle, quatre millions d'hommes sont morts, sacrifiés à quelques perches de terrain qu'on appelle des *frontières*, et à la renommée d'un homme qu'on appelle un *conquérant*, je craindrais de consacrer à moi-même, et à la femme pour qui et avec qui je meurs, le peu de jours qui me restent? Cela, convenez-en, mon frère, serait insensé, stupide, illogique, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

» Voilà pour le prêtre, penseur et philosophe; pour le prêtre, qui, sachant ce que j'ai souffert, lèvera pour moi vers Dieu ses mains pures et son esprit exempt de toute passion; pour le prêtre, qui ne permettra pas que, si peu chrétienne que soit notre mort, nos deux corps descendent dans la tombe sans une prière, ou tout au moins sans un adieu.

» Maintenant, voici pour l'ami :

» Bon Dominique! cher ami de mon cœur! demain matin, aussitôt cette lettre reçue, tu partiras pour le Bas-Meudon; tu connais la maison que j'habite : tu y entreras, et, couchés sur le même lit, tu trouveras les cadavres d'un jeune homme et d'une jeune fille morts pour n'avoir à rougir d'eux-mêmes ni devant les hommes ni devant Dieu.

» Cher ami, c'est à toi, à toi seul que je confie les derniers soins de notre ensevelissement et de notre inhumation.

» Nous n'avons pu vivre ensemble dans ce monde ; nous n'avons pu ni vivre de la même vie, ni dormir sur la même couche ; nous désirons, au moins, reposer dans le même cercueil pendant l'éternité.

» Tu feras donc faire un cercueil assez grand, cher Dominique pour qu'on puisse nous y coucher l'un à côté de l'autre ; tu cueilleras les dernières fleurs du rosier que tu trouveras dans notre chambre, et tu les effeuilleras sur nous ; puis tout sera dit, nous n'aurons plus besoin que de tes prières.

» Mais il restera un homme qui aura grand besoin de toi, cher ami de mon cœur : c'est mon père.

» Aussitôt les derniers devoirs rendus à son fils, tu partiras pour la Bretagne ; rien ne t'arrêtera à Paris, n'est-ce pas ? Tu le trouveras en larmes : tu n'essayeras point de le consoler ; tu pleureras avec lui.

» Adieu, cher ami ! demain, à pareille heure, les hommes, à l'opinion desquels je me sacrifie, ne pourront plus rien pour ni contre moi : nous serons couchés, Carmélite et moi, aux pieds du Seigneur.

» Ton ami... plus que ton ami, ton frère,

» COLOMBAN DE PENHOEL. »

Alors, il cacheta les deux lettres, écrivit les deux adresses ; seulement, sur celle de son père, il ajouta :

» A mettre à la poste. »

Sur celle de Dominique Sarranti :

» A faire porter demain, avant sept heures du matin. »

LIV

La couvée de rossignols.

Pendant ce temps, Carmélite, de son côté écrivait la lettre suivante à ses trois amies de Saint-Denis.

A Régina, — a Lydie, — A Fragola.

« Adieu, mes sœurs!

» Nous nous étions juré, à Saint-Denis, quelle que fût la différence de notre position dans le monde, de nous aimer, de nous défendre et de nous servir pendant toute notre vie comme nous avions l'habitude de le faire à la pension; il était convenu qu'en cas de danger, chacune de nous viendrait à l'appel de l'autre, en quelque lieu et à quelque distance qu'elle se trouvât.

» Eh bien, mes sœurs, je tiens mon serment : je vous appelle; tenez le vôtre : venez!

» Venez baiser une dernière fois le front glacé de celle qui fut votre amie ici-bas! venez! mon dernier soupir volera vers vous en disant : « Je vous attends! »

» Mais, en quittant ce monde, je vous dois la confidence de ce brusque départ.

» Mes sœurs, je serais indigne de vous si, croyant mes maux guérissables, je ne vous avais point appelées pour les guérir; mais, hélas! la plaie était mortelle, et votre triple tendresse n'eût pu que jeter dessus les fleurs de notre amitié.

» Ne regrettez cependant point ma vie, ô mes sœurs! et enviez bien plutôt ma mort; car je meurs comme d'autres vivent, avec joie, avec ravissement, avec bonheur!

» J'aime! — et, si jamais vous avez aimé, vous comprendrez le sens de ce mot... Si vous n'aimez pas encore aujourd'hui, vous le comprendrez demain. — J'aime l'homme de mon choix, de mon goût, de mes rêves; j'ai trouvé réunies dans une créature humaine, toutes les richesses de bonté de beauté, de vertu, dont chacune de nous parait le héros qu'elle devait épouser.

» Ne pouvant l'épouser en ce monde, je me fiance avec lui ce soir, et je vais l'épouser dans l'autre.

» Nous mourrons cette nuit, mes sœurs, et, si, demain, vous arrivez de bonne heure, avant que la mort ait eu le temps d'effeuiller ses violettes sur nos joues, vous verrez les deux plus beaux fiancés que la terre ait jamais portés.

» Mais ne versez pas une larme sur leurs fronts, ne trou-

blez par leur sommeil par vos gémissements; car jamais aussi, jamais âmes de fiancés ne seront montées plus radieuses, plus pures vers le ciel.

» Adieu, mes sœurs !

» Mon seul regret est de n'avoir pas pu vous embrasser toutes les trois avant que de mourir; mais ce qui adoucit pour moi l'amertume de ce regret, c'est la pensée que peut-être je n'aurais pu résister à vos larmes, et que votre affection, si tendre et si dévouée, m'eût fait reprendre goût à la vie, tandis que j'éprouve, à mourir, une indicible félicité.

» Ne me regrettez donc pas ; mais pensez à moi quelquefois, quand, le soir, par une nuit sereine, à la clarté de la lune, amie mélancolique des morts, vous vous promènerez en murmurant des mots sans suite, appuyées au bras de l'homme que vous aimerez.

» Dites-vous que, moi aussi, — qui vous regarderai penchée au bord des nuages frangés d'argent, — que, moi aussi, j'ai passé des heures adorables, pendant les nuits de printemps, à écouter les premiers mots d'amour, à respirer les premiers parfums des roses.

» Pensez à moi, quand, seules et l'attendant, à chaque bruit de voiture qui s'arrête, à chaque bruit de la porte qui se ferme, vous allez, pour calmer la fièvre de l'absence, fureter dans sa chambre, embrasser les livres, les papiers, les objets qu'il a touchés, dites-vous que, moi aussi, j'ai baisé, le soir, les feuilles des allées où il avait passé le matin.

» Adieu, mes sœurs !

» Les larmes me viennent aux yeux, à la pensée que je vais le quitter; mais le sourire me vient aux lèvres, à la pensée que je vais le suivre.

» Soyez heureuses !

» Vous méritez tous les bonheurs que votre enfance vous promettait. J'ignore pourquoi vous m'avez aimée si vivement : je n'étais pas digne d'être des vôtres.

» Vous étiez gaies et insouciantes : moi, j'étais sérieuse et réfléchie; vous veniez me chercher dans le petit sentier solitaire où je me promenais, et vous m'entraîniez avec vous, par la main, dans le bruit et dans les jeux; mais je déparais votre trio charmant, car vous vous rappelez que madame la surintendante, vous voyant, un jour, toutes trois enlacées,

vous avait appelées les trois Grâces; ce à quoi l'abbé avait répliqué sévèrement : « Il faudrait plutôt dire, madame, les » trois Vertus. »

» Et c'était bien la vérité.

» Régina, c'était la Foi; Lydie, c'était l'Espérance; Fragola, c'était la Charité.

» Adieu, ma Foi! adieu, mon Espérance! adieu, ma Charité! adieu, mes sœurs!

» Que mon absence serve à vous resserrer davantage; aimez-vous encore mieux, s'il est possible : il n'y a que l'amour de bon en ce monde! tâchez de vivre de l'amour qui me fait mourir; je ne saurais vous souhaiter une plus ineffable félicité.

» Je vous lègue mon seul bien sur cette terre, mon unique trésor : mon rosier blanc, — si, toutefois, il ne meurt pas avec nous. Vous le cultiverez chacune tour à tour; vous en conserverez les fleurs, et, le 15 mai, jour anniversaire de ma naissance, vous viendrez ensemble les effeuiller sur ma tombe.

» C'est ainsi que, par une nuit de printemps, j'ai effeuillé, moi, toutes mes joies en ce monde.

» Vous obtiendrez mon pardon de madame la surintendante. Elle m'appelait, vous en souvenez-vous? son *bel oiseau rose;* vous lui direz que son bel oiseau rose, redoutant le plomb du chasseur, est remonté aux forêts azurées.

» Vous trouverez près de moi cette lettre; — à votre adresse, sera posée dessus une symphonie que j'ai composée.

» Je crois que j'aurais pu devenir une grande artiste.

» Ce morceau vous est dédié à toutes trois, car je pensais à vous en l'écrivant. Il est intitulé : *la Couvée de rossignols.*

» Un jour de cet été, je vis tomber de l'arbre un nid de rossignols que l'orage avait asphyxiés; — il y a une foudre pour les oiseaux comme pour les hommes! — c'est le sujet de ma symphonie, que vous étudierez et jouerez en mémoire de moi.

» Pauvres petits oiseaux! ils sont l'image des illusions que j'ai enviées toute ma vie, et qui sont mortes à peine écloses!

» Adieu une dernière fois, car, malgré moi, je le sens, mes yeux se mouillent de larmes, et, si ces larmes tom-

baient sur ma lettre, elles effaceraient les paroles de bonheur que j'ai tracées.

» Adieu, mes sœurs!

» CARMÉLITE. »

Cette lettre terminée, elle en écrivit trois autres qui étaient de simples rendez-vous à ses amies, pour le lendemain sept heures du matin.

Puis elle appela la jardinière.

— Y a-t-il encore une levée de poste aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit Nanette; en vous pressant un peu, vos lettres partiront aujourd'hui à quatre heures.

— Et à quelle heure seront-elles distribuées à Paris?

— A neuf heures du soir, mademoiselle.

— C'est ce qu'il me faut... Prenez ces trois lettres, et jetez-les à la poste.

— Oui, mademoiselle... Mademoiselle n'a plus rien à me recommander?

— Non; pourquoi?

— C'est que c'est aujourd'hui mardi gras.

— Jour de fête, dit en souriant Carmélite.

— Oui, mademoiselle, et nous avons fait la partie d'aller cinq ou six à Paris, où nous devons nous réunir à une grande mascarade des blanchisseuses de Vanvres, et, à moins que mademoiselle n'ait besoin de moi...

— Non; vous pouvez aller à Paris.

— Merci, mademoiselle.

— A quelle heure rentrerez-vous?

— A onze heures, peut-être plus tard: il est bien possible que l'on danse.

Carmélite sourit de nouveau.

— Amusez-vous bien dit-elle, et rentrez à l'heure qu'il vous plaira; nous n'aurons pas besoin de vous.

En effet, non-seulement Carmélite n'avait pas besoin de la jardinière, mais encore ce départ entrait dans ses vues.

Colomban et elle allaient être tout seuls dans la maison, et c'était la pensée de cette solitude qui faisait sourire la jeune fille.

La jardinière sortit, et, vers quatre heures du soir, les

deux jeunes gens, se sentant libres, ne songèrent plus qu'aux préparatifs de leur mort.

A partir de ce moment, le monde disparut pour eux; ils se promenèrent bien encore quelques instants au milieu des arbres noirs et dépouillés de leurs feuilles, dans les allées du jardin, mais ils s'y promenaient comme les ombres d'eux-mêmes.

Les feuilles et les branches mortes qu'ils foulaient aux pieds, ces arbres aux bras décharnés, ce ciel gris que le soleil cherchait inutilement à percer, la cloche du hameau qui sonnait mélancoliquement les heures, le bruit monotone de la trompe du carnaval, qui, de temps en temps, retentissait tristement dans le lointain, tout, bruit et silence, solitude et souvenir du monde, tout les préparait au long repos, tout les invitait à la mort.

Ils remontèrent dans l'appartement, et, hors la chambre de Camille, qui était restée fermée depuis son départ, ils visitèrent toutes les pièces pour leur dire un dernier adieu.

Lorsqu'ils furent arrivés à la chambre de Carmélite, la jeune fille ouvrit la fenêtre, et, prenant le bras de Colomban :

— J'étais à cette place, lui dit-elle, le jour du départ de Camille; à dater de ce jour seulement, j'ai compris l'étendue de la haine que j'avais pour lui, par la grandeur de l'amour que j'avais pour vous; à dater de ce jour, Colomban, j'ai rompu avec la vie, et pactisé avec la mort... Mais, dès ce moment aussi, — pardonnez-moi, Colomban ! dès ce moment, m'est venu ce désir égoïste de mourir avec vous.

Colomban pressa la jeune fille contre son cœur.

— Merci ! dit-il.

Puis ils emportèrent le rosier, qui devait être le compagnon de leur agonie.

Mais, sur le seuil, Carmélite s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle au jeune homme, que pour la première fois j'ai eu la révélation de votre amour... Oh ! comment, pendant une demi-heure que vous êtes resté là, durant cette bienheureuse nuit, comment ai-je résisté à me jeter dans vos bras ?

Puis, lui montrant la fenêtre du corridor :

— C'est de cette fenêtre que je regardais veiller votre lampe, dit-elle, et je restais là jusqu'à ce que votre lampe fût éteinte.

Ils descendirent l'escalier, Carmélite souriant, le jeune homme soupirant.

— Que de fois, dit Carmélite, je suis descendue, au milieu de l'obscurité, n'entendant pas le bruit de mes pas, mais entendant celui de mon cœur! Tenez, voilà l'allée que je suivais, et souvent, pendant l'été, — quand vous dormiez, les persiennes fermées, mais la fenêtre ouverte, — légère comme une ombre, je venais coller mon oreille aux volets, pour écouter votre souffle. Presque toujours votre sommeil était agité par quelque mauvais songe, et, moi, alors, les bras tendus, la poitrine haletante, j'étais prête à vous dire : « Ouvre-moi, Colomban ! je suis l'ange des rêves roses ! » Dites-moi ce qui troublait votre sommeil, mon bel ami.

Et elle présenta son front au pur et limpide baiser du jeune homme.

Puis tous deux entrèrent dans le pavillon, Carmélite la première, Colomban derrière elle.

Colomban ferma la porte à la clef et au verrou.

LVII

To die, to sleep.

Colomban posa la clef sur la cheminée.

La chambre à coucher du jeune homme s'était transformée en une véritable chapelle.

Tout ce qu'il y avait de fleurs épanouies dans la petite serre dont les vitraux brillaient au soleil dans un coin du jardin, quand le soleil se montrait par hasard, avait été mis à contribution par Carmélite.

Carmélite avait caché les fenêtres avec des rideaux de mousseline blanche; elle avait étendu sur la cheminée, comme sur une table d'autel, un dessus brodé, et y avait

placé, de même que sur le piano, sur le guéridon et sur chaque meuble, des vases remplis de fleurs.

Tout ce qu'il était resté de fleurs après cette distribution, elle l'avait effeuillé sur le parquet.

On eût dit qu'ils étaient déjà descendus dans le caveau mortuaire.

Ils s'assirent sur le sofa, et causèrent une heure à peu près.

Puis, la nuit étant venue, ils allumèrent la lampe.

Comme si Carmélite eût eu peur que cette mort à deux ne lui échappât, elle faisait à toute minute un mouvement pour se lever et aller chercher le charbon, amassé sur un réchaud dans le cabinet de toilette, à côté de la chambre.

A chaque mouvement, Colomban l'arrêtait : au moment de cesser de la voir, il ne l'avait pas assez vue ; il voulait la voir encore.

Vers neuf heures du soir, il prit à Carmélite l'idée de se mettre au piano et de chanter. — Dans l'antiquité, quand les cygnes chantaient, eux aussi faisaient entendre leur voix à l'heure de la mort.

Jamais le cri de la douleur, jamais l'hymne de la joie n'avaient été reproduits par un tel chant ! jamais la voix de Carmélite, qui s'étendait des cordes les plus basses aux cordes les plus élevées, qui attaquait hardiment et sans transition l'ut de poitrine après l'ut d'en bas, n'avait accompli de semblables prodiges ! Il semblait que Dieu lui donnât, pour dire adieu au monde qu'elle quittait, pour saluer celui dans lequel elle allait entrer, des accents de plainte et de félicité pareils à ceux de ces anges déchus qui, à la suite d'un long exil sur la terre, sont, par la miséricorde infinie du Seigneur, rappelés au ciel, leur première, leur seule, leur véritable patrie.

Enfin, lasse de parcourir les espaces sans bornes où plane la réalité, où s'égare le rêve, la voix s'éteignit comme un soupir mélodieux, qui, longtemps encore après s'être éteint, vibrait dans le cœur du jeune homme.

Colomban s'était approché de Carmélite ; de sorte que, l'improvisation funèbre achevée, la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur son épaule, et ses deux mains dans ses mains.

Le piano était redevenu muet, comme un cadavre dont l'âme s'est envolée.

Il se fit dans l'obscurité un long silence interrompu seulement par le souffle confondu des deux jeunes gens.

Tout à coup, la pendule tinta.

Chacun d'eux, à part soi, compta les vibrations de bronze.

— Onze heures ! dirent-ils tous deux.

Puis Carmélite ajouta :

— Ami, il est temps.

Colomban se leva, alluma deux bougies, en laissa une à Carmélite, et passa avec l'autre dans le cabinet au charbon.

— Où vas-tu ? lui demanda Carmélite.

— Je veux bien que tu meures, dit Colomban, mais je ne veux pas que tu souffres.

Carmélite comprit qu'il s'agissait de quelque soin préparatoire, et laissa faire Colomban.

Mais, quand il voulut refermer la porte :

— Non, mon ami ! dit-elle ; éloignez-vous de moi ; mais que je vous voie toujours !

Colomban laissa la porte ouverte.

Son intention était d'allumer d'avance le réchaud dans le cabinet voisin, de manière à ce que les premières vapeurs grossières du charbon pussent s'échapper, et à ce qu'il ne s'en dégageât plus que ces miasmes subtils qui pénètrent jusqu'au cerveau, et qui donnent la mort sans douleur.

Autant donc Carmélite avait pris de précautions pour calfeutrer portes et fenêtres, autant Colomban en prit pour tout ouvrir, afin que l'air extérieur emportât les premières émanations carboniques.

Carmélite le regardait avec un ineffable sourire.

Les mains de la jeune fille étaient naturellement retournées au piano, comme des oiseaux encore jeunes reviennent à leur nid.

Elles erraient incertaines, mais harmonieuses, sur les touches ; l'instrument, qui venait de faire entendre le gémissement qu'on avait pris pour un dernier soupir, semblait se réveiller et lutter contre la mort, en laissant, comme fait le mourant dans le dernier délire de l'agonie, échapper des mots entrecoupés et sans suite.

Ainsi que l'avait dit Carmélite à Colomban, elle ne le perdait pas de vue.

Tandis que ses doigts frissonnants erraient sur l'ivoire et l'ébène, tandis que son pied distrait cherchait et pressait

instinctivement la pédale, son œil, fixé sur Colomban, regardait les lueurs de la flamme, qui éclairaient d'un reflet rougeâtre le front du jeune homme agenouillé et soufflant le feu mortel.

Rien n'indiquait sur leur visage la plus faible émotion.

Ils avaient cette force et ce calme des gens étrangers aux choses de ce monde; ils n'appartenaient plus à la terre; le tonnerre pouvait gronder, la maison pouvait crouler : ils fussent restés impassibles.

Leurs corps semblaient déjà morts, et c'étaient leurs âmes seules qui échangeaient des paroles entre elles.

L'âme de Colomban, s'épanouissant comme une fleur sous le souffle de la jeune fille, disait :

— O mon amour! ô ma vie! j'ai bien mérité les joies sans mélange que tu me donnes à cette heure! J'avoue ma faiblesse à cet instant suprême, Carmélite! ma Carmélite bien-aimée! je n'ai point passé un jour, une minute, une seconde, sans songer à toi. Tu me demandais tantôt, ange des rêves roses, ce qui agitait mon sommeil : c'était ton gracieux fantôme, qui venait s'appuyer à mon chevet, et qui, s'inclinant vers moi, me caressait le front avec le bout de ses cheveux; d'autres fois, c'était le cortége gracieux des belles jeunes filles dont j'avais vu le visage dans les peintures, dans les livres d'heures, dans les manuscrits des siècles passés : toutes ces jeunes filles, c'était toi! toi toujours! les unes avaient tes regards; les autres, ton sourire; toutes chantaient avec ta voix, et leur chanson disait : « Viens avec nous, mon frère! l'homme n'est point fait pour une vie solitaire et déserte; si tu n'aimes pas, fils des grèves sauvages, le bruit de l'océan des hommes, nous savons des retraites isolées, des oasis adorables, où les ruisseaux murmurent éternellement, où les oiseaux chantent toute la nuit! » Oh! que de fois, ma Carmélite bien-aimée! je me suis réveillé en sursaut à cette voix que je prenais pour la tienne, étendant les mains, et croyant te saisir! mais, alors, debout, à la place où je t'avais vue, apparaissaient les spectres de ma conscience, qui m'arrêtaient au passage, et me rejetaient, anéanti, haletant, brisé, sur mon lit fiévreux... Mais ai-je besoin de te dire ce qui troublait mes nuits? ne sais-je pas, moi, ce qui troublait les tiennes? O mon ami! je t'aime de toutes les puissances de mon être,

et je n'existe que depuis que je t'ai aimée ! Qu'est-ce que la science, qu'est-ce que la gloire, qu'est-ce que la renommée, près de l'amour que j'ai pour toi ? Est-ce que la science m'a fait vivre ? est-ce que la gloire et la renommée eussent ajouté une pulsation à mon pouls, un battement à mon cœur ? Non, je n'ai réellement vécu qu'à compter de l'heure où j'ai su que j'allais mourir... O ma Carmélite bien-aimée ! je voudrais m'ouvrir la poitrine pour te montrer mon cœur à nu : les paroles expriment mal les passions, ou plutôt la passion qui bouillonne en moi. Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme avant toi dans ce monde ; elle avait ta beauté, ta grâce, ta force ; elle me tenait enlacé comme tu me tiens ; je lui passais les deux bras autour du cou, je lui baisais les yeux pour empêcher les larmes d'en sortir, et je lui disais : « Ne meurs pas ! ne meurs pas ! » car elle était comme nous aux portes de la mort ; et, de son côté, elle m'embrassait tendrement en me disant : « Tu trouveras une autre femme que moi en ce monde, une femme qui t'embrassera plus tendrement que moi encore ; bénie soit la femme qui baisera la première le front pur de mon fils ! » Eh bien, cet être chéri, adorable, adoré, cette première femme que j'ai aimée, ma mère, je l'ai oubliée pour toi, ou plutôt, je t'aime du même saint amour, ô mon amie, ô ma sœur ! Carmélite, Carmélite !...

— Que tu es beau, mon bien-aimé ! murmurait-elle, que tu es beau !

En effet, jamais peut-être la noble et belle figure du Breton n'avait été plus noble et plus belle qu'à la lueur de cette flamme éclairant à la fois la sérénité de la résolution mêlée à la douce mélancolie du regret.

Le charbon mit un quart d'heure à peu près à s'allumer ; puis, lorsque les vapeurs trop épaisses s'en furent dégagées, Colomban referma la fenêtre du cabinet, et vint, éclairé du reflet rougeâtre, apporter le réchaud au milieu de la chambre.

Après quoi, il retourna fermer la porte du cabinet.

Carmélite se leva, et, tandis que le piano jetait un soupir qui, cette fois, était bien le dernier, elle alla au-devant du jeune homme.

Colomban était pâle et presque chancelant : il avait

absorbé lui, ces premières vapeurs qu'il avait voulu épargner à Carmélite.

Tous deux vinrent, les bras entrelacés s'asseoir sur le canapé : c'était là qu'ils avaient résolu de mourir.

Ils y étaient depuis quelques instants, les yeux sur les yeux, dévorant leur dernier regard à la lueur de la bougie posée sur le piano, quand minuit sonna.

Un léger tressaillement fut la seule attention que les deux jeunes gens donnèrent au bruit de l'heure qui s'envolait.

Que leur importait, en effet, la marche du temps, à eux qui avaient déjà un pied dans l'éternité ?

Quiconque fût entré dans cette chambre, et eût vu les deux beaux jeunes gens ainsi chastement enlacés, et échangeant leurs plus doux regards et leurs noms prononcés à demi-voix, les eût pris pour deux fiancés causant d'amour, et formant mille projets d'avenir.

Et l'âme de la jeune fille répondait, tandis que le corps baisait chastement de ses lèvres ardentes le front du jeune homme :

— Que la bénédiction de ta mère descende sur ta tête, ô Colomban ! jamais baiser plus pur n'aura plané au-dessus d'un front plus immaculé ! Moi non plus, ô mon amour, ô ma vie, ô ma mort ! je n'ai point passé une heure sans songer à toi ; car je t'ai aimé depuis le jour où je t'ai connu, et, si un mauvais souffle ne m'avait pas aveuglée, j'eusse voulu te donner toutes les félicités que l'homme peut rêver sur la terre ! Mais ces amours terrestres n'eussent pas suffi, sans doute, à assouvir nos tendresses ardentes ; pour un amour divin, il faut de célestes hyménées ; — et voilà pourquoi nous rejetons nos enveloppes mortelles, afin que nos âmes, débarrassées du poids de leur corps, puissent aller s'unir dans les pures régions... Devant Dieu, vers lequel nous allons monter nous tenant par la main, je jure de t'aimer, ô Colomban ! à travers le temps, à travers l'espace, à travers les mondes inconnus ! Dussé-je, en franchissant le seuil de ce monde, être plongée avec toi dans la fournaise ardente que la religion catholique promet à ses damnés, la douleur éternelle me sera plus douce avec toi que toutes les félicités d'ici-bas... Je jure de t'aimer au milieu des flammes des fournaises ! dussé-je être plongée dans un abîme profond où ton regard, ta voix, ton souffle ne puis-

sent arriver, ma pensée illuminera le gouffre, et je te sentirai, je te verrai, je t'entendrai, car je jure de t'aimer dans les profondeurs de l'abîme !... Je me regarde, à partir de cette heure, comme étroitement liée, indissolublement enchaînée à toi ; nulle puissance humaine ne pourrait nous désunir en ce moment, nulle puissance divine ne saurait nous séparer tout à l'heure ; car — tu me l'as dit souvent, mon bien-aimé Colomban ! — ce Dieu vengeur dont les hommes s'épouvantent n'est rien autre chose que la grande âme du monde, avec laquelle nos âmes vont se confondre et se réunir, comme, le soir venu, les rayons du soleil remontent à son foyer... Embrasse-moi donc, Colomban, et que nos âmes s'unissent comme nos lèvres, afin de monter plus vite au séjour lumineux !... Je ne vois déjà plus tous les objets qui m'entourent qu'à travers un brouillard ; les yeux de mon corps s'obscurcissent peu à peu ; mais il me semble, avec les yeux de l'âme, voir scintiller les étoiles, dont le cercle s'entr'ouvre pour nous laisser passer... Adieu, mon bien-aimé ! adieu, tout ce que j'ai aimé dans ce monde, tout ce que j'aimerai dans l'autre, adieu ! serre-moi dans tes bras, pour que nous nous envolions ensemble... J'entends chanter en moi des milliers de voix douces qui redisent ton doux nom... Colomban ! Colomban ! jamais âme plus virginale que la tienne n'est remontée au ciel ! Adieu, mon amour !... adieu, ma vie !... adieu, mon Colomban !...

Un instant, les deux âmes se turent, comme assoupies.

L'air respirable de la chambre se chargeait peu à peu d'acide carbonique ; la bougie ne jetait plus qu'une flamme pâle, qu'une lueur effacée.

La flamme du réchaud dansait comme un feu follet, se nuançant aux regards alourdis des deux jeunes gens de toutes les couleurs du prisme.

De grosses gouttes de sueur tombaient en perles sur le corps de la jeune fille ; des teintes violacées couraient sur son visage.

Colomban fit un effort suprême, la prit entre ses bras, et, chancelant comme un homme ivre, d'un seul élan la transporta du canapé sur le lit ; lui tomba au pied, se releva, et, en se cramponnant, parvint à reprendre sa place auprès d'elle.

Carmélite, pendant ce temps-là, employant ses dernières

100860

forces au service de la pudeur, rabattit le bas de sa robe, qui, en se relevant, laissait voir la cheville de son pied.

Puis elle chercha à détacher la cordelière qui servait d'embrasse aux rideaux de son lit;— elle y parvint à grand'peine.

Alors, au milieu d'éblouissements terribles, avec un cercle de fer qui lui comprimait de plus en plus le front, elle noua sa robe autour de ses jambes, afin que, dans les convulsions de l'agonie, le bas de sa robe ne pût s'envoler.

Lorsqu'elle eut fini, elle sentit le bras de Colomban qui l'attirait vers lui.

— Oui, mon fiancé, murmura-t-elle, oui, me voici!

Et les deux jeunes gens, pour la première fois, se trouvèrent les mains dans les mains, les cheveux dans les cheveux, les lèvres sur les lèvres.

Ce fut alors seulement qu'ils échangèrent leur premier baiser d'amour.

On eût dit la Pudeur et la Chasteté, ces deux sœurs divines, s'embrassant fraternellement sous le regard de la Virginité, leur mère.

Ce fut Colomban qui perdit ses forces le premier.

Il s'interrompit au milieu d'un baiser; une sueur glaciale parcourut tout son corps; il essaya de se cramponner de nouveau au cou de Carmélite; mais sa gorge était serrée comme par une main de fer, sa langue inerte, et à peine put-il prononcer ces derniers mots :

— Viens... viens... viens!...

Et sa tête inanimée retomba sur la poitrine de la jeune fille, qui, malgré le bruissement de ses tempes, le tintement de ses oreilles, venait d'entendre le dernier appel de son amant, et qui, en sentant cette tête bien-aimée s'alourdir sur sa poitrine, frissonna et jeta un faible cri.

C'est un fait notoirement reconnu par la médecine, et que prouvent toutes les statistiques sans cependant que la science puisse en donner la raison : dans le suicide d'un homme et d'une femme, c'est généralement l'homme qui succombe le premier.

Nous constatons le fait devant nos lecteurs; l'explique qui pourra.

Ce fut donc Colomban qui succomba le premier.

Carmélite, en comprenant que son bien-aimé venait de

rendre le dernier soupir, rouvrit les yeux, parut recouvrer un instant ses forces, et trouva assez de voix pour crier encore avec toutes les cordes de son cœur :

— Colomban... Colomban !...

Puis elle attira sur ses lèvres le front du jeune homme, réunit tout ce qui lui restait de vie, et l'embrassa pour la dernière fois en disant :

— Me voici ! me voici !...

Et sa tête retomba près de celle de son amant.

Une heure sonnait à la pendule.

LVIII

Une lettre très-pressée

C'était justement, si on se le rappelle bien, l'heure à laquelle — la querelle du tapis-franc apaisée — les trois jeunes gens que nous avons rencontrés au début de cette histoire et leur mystérieux sauveur se faisaient servir à souper.

Vous n'avez point oublié, cher lecteur, que Salvator et Jean Robert, en quittant la rue Aubry-le-Boucher, avaient laissé leurs deux compagnons, Pétrus et Ludovic, endormis sur la table, à la garde du garçon, qui, sur la recommandation de Salvator, avait répondu d'eux.

Puis le commissionnaire et le poëte étaient allés rue Saint-Jacques, où le son du violoncelle les avait conduits près de Justin ; ils avaient écouté le récit du maître d'école ; ils s'étaient trouvés là au moment de la péripétie amenée par la lettre de Mina ; Salvator avait couru à la police, pour savoir des nouvelles de la jeune fille enlevée ; Jean Robert était allé chercher un cheval, et Justin avait

suivi Babolin chez la Brocante, où il avait été rejoint par Jean Robert et par Salvator.

Alors, avec les nouveaux renseignements qu'il avait reçus de la vieille sorcière, et la recommandation de Salvator, d'empêcher qu'on n'entrât ni dans la chambre de Mina, ni dans le jardin de la pension, le maître d'école était parti à franc étrier pour Versailles.

Quant à Salvator et à Jean Robert, ils étaient allés attendre M. Jackal au pont Neuf; là, l'homme de police les avait recueillis dans sa voiture, où il leur racontait succinctement l'événement que nous avons, au contraire, mis sous les yeux du lecteur dans toute sa sombre prolixité.

Laissons Justin courir à cheval à Versailles, laissons Jean Robert, Salvator et M. Jackal courir en voiture au Bas-Meudon, et revenons à Ludovic et à Pétrus, qui dorment sur la table du tapis-franc.

Le premier qui se réveilla fut Ludovic, et il se réveilla au bruit que faisait une joyeuse société pour s'emparer à son tour de ce quatrième étage dont la conquête avait coûté tant de peine aux trois jeunes gens.

Le garçon, fidèle aux injonctions de Salvator, ne voulait pas même permettre que l'on entrât dans la chambre où dormaient Ludovic et Pétrus.

C'était le bruit que faisait la société, en insistant, qui avait tiré le jeune docteur de son sommeil.

Il ouvrit les yeux, il écouta.

Son premier mouvement, en se rappelant ce qui s'était passé, fut qu'il allait, après avoir pris la ville d'assaut, être forcé d'en soutenir le siége; — mais, cette fois, les assiégeants attaquaient avec de si joyeux rires; ces rires paraissaient s'échapper de si jeunes et si fraîches bouches, que Ludovic jugea qu'il y aurait peut-être quelque plaisir à gagner en se laissant prendre par de pareils adversaires.

En conséquence, il alla lui-même ouvrir la porte.

A l'instant même, une troupe de pierrots et de pierrettes, de malins et de poissardes, fit irruption dans la chambre avec un tel bruit, de tels éclats de rire, que Pétrus se leva tout effaré en criant : « Au feu ! »

Pétrus rêvait d'incendie.

Mais, au milieu de cette irruption, Ludovic avait senti deux jolis bras se nouer à son cou, tandis qu'une bouche —

dont chaque souffle faisait voltiger la barbe du loup, dont le velours lui cachait tout le haut du visage — lui disait avec les dents les plus blanches et les lèvres les plus roses qu'il eût jamais vues :

— C'est donc toi, carabin de mon cœur, qui te donnes le luxe de retenir des appartements à toi tout seul?

— D'abord, répondit Ludovic, si tu t'étais donné la peine de regarder autour de toi, pierrette ma mie, tu aurais vu que je ne suis pas seul.

— Ah! tiens, tiens, tiens, dit la pierrette, voilà, en effet, maître Raphaël en personne! Veux-tu qu'on te pose pour la jambe de la femme de l'*Incendie du bourg*, toi qui criais au feu, quand nous sommes entrés?

Et la jeune fille, relevant son pantalon, montra, sous un fin bas de soie, une de ces jambes comme en cherchent les peintres, et comme en trouvent les cardinaux.

— Ah! je connais cette jambe-là, princesse! dit Pétrus.

— Chante-Lilas! s'écria Ludovic en même temps.

— Puisque je suis reconnue, je dépose le masque, dit la belle blanchisseuse; d'ailleurs, on boit mal quand on n'a pas le visage découvert... A boire! je meurs de soif!

Et toute la société, qui se composait de cinq ou six blanchisseuses de Vanvres, et de trois ou quatre jardinières de Meudon, accompagnées de leurs amoureux, répéta en chœur :

— A boire! à boire!

— Silence! dit Ludovic; l'appartement est à moi; c'est donc à moi d'en faire les honneurs. Garçon, six bouteilles de vin de Champagne pour moi.

— Et six pour moi, garçon! dit Pétrus.

— A la bonne heure! dit la princesse, et l'on reconnaîtra cela en vous gardant à chacun une joue.

— Pair ou non! dit Pétrus en tirant une poignée de monnaie de sa poche.

— Que faites-vous, seigneur Raphaël? demanda Chante-Lilas.

— Je joue à Ludovic sa joue contre ma joue, dit Pétrus

— Pair pour la paire! répondit Ludovic répondant dans la même langue que lui parlait son ami.

— Ah! nous tirons donc toujours des pétards, dit la princesse, revenant à sa locution accoutumée. Pif! paf! Il ne nous manque que Camille: il tirerait le bouquet.

Dans ce moment, le garçon rentra avec les douze bouteilles de vin de Champagne.

— Le bouquet, le voilà ! dit-il en faisant sauter le bouchon de deux bouteilles dont il avait coupé le fil de fer dans l'escalier.

— Gagné ! cria Ludovic en embrassant Chante-Lilas sur les deux joues. Je t'enlève, Sabine !

Et, prenant dans ses bras la princesse de Vanvres, comme il eût fait d'un enfant, il l'emporta à une table où, après s'être assis lui-même, il l'assit sur son genou.

Au bout d'une heure, les douze bouteilles étaient bues, plus douze autres que la société, pour ne pas être en reste, avait fait venir à son tour.

— Maintenant, dit Chante-Lilas, il s'agit de s'en retourner à Vanvres. Voilà Nanette qui avait promis à sa maîtresse d'être de retour à onze heures, et qui a une lettre à lui donner. Or, il est trois heures du matin : heureusement que la lettre est pressée !

— Quatre heures, princesse, dit Pétrus.

— Et la patronne qui se lève à cinq ! s'écria Chante-Lilas. En route, toute la troupe !

— Bah ! dit la comtesse du Battoir, elle aura fait la noce de son côté, la patronne, et, aujourd'hui, elle ne se lèvera qu'à six heures.

— Princesse, demanda Ludovic, à quand votre premier voyage à Paris?

— Oh ! dit Chante-Lilas, comme si vous vous inquiétiez encore de cela !

— Certainement que je m'en inquiète, surtout quand je n'ai plus de linge.

— En voilà une petitesse ! dit Chante-Lilas. Eh bien, vous l'aurez quand vous viendrez le chercher vous-même, votre linge.

—Chante-Lilas, pas de bêtises ! la semaine a été rude aux chemises blanches, et je ne puis pas aller voir mes malades avec une chemise de dentelle.

— Venez chercher votre linge.

— Oh ! s'il ne s'agit que de cela, et qu'il y ait place dans votre carrosse, princesse, me voici.

— Sans farce?

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse !

— Bravo! bravo! nous boirons du lait au moulin de Vanvres. — Venez-vous, seigneur Raphaël?

— Viens-tu Pétrus? Bah! les plus longues folies sont les meilleures!

— Sacrebleu! ce n'est pas la bonne volonté qui me manque; par malheur, j'ai une première séance.

— Eh bien, remets la séance, parbleu!

— Impossible, dit Pétrus : j'ai parole engagée.

— Alors, dit Chante-Lilas, c'est sacré, et la Fornarina donne congé à Raphaël. — Viens, roi des malins!

Et elle tendit le bras à Ludovic, qui, décidé à enterrer gaiement le carnaval, régla son compte et celui de Pétrus, descendit l'escalier quatre à quatre, et monta dans la gigantesque tapissière qui avait amené toute la société de Vanvres à Paris.

Pétrus, qui demeurait rue de l'Ouest, prit congé de son ami en lui souhaitant bien du plaisir, et répondant encore, malgré la distance et l'obscurité, aux bruyants adieux que lui envoyait la joyeuse société.

— Eh bien, mais, demanda Ludovic, où diable allons-nous donc comme cela? Il me semble que nous prenons le chemin de Versailles et non celui de Vanvres?

— Si Raphaël ne nous avait pas quittés, roi des malins, répondit Chante-Lilas, il dirait à Votre Majesté que tout chemin conduit à Rome.

— Je ne comprends pas, dit Ludovic.

— Regarde Nanette, la belle jardinière!

— Je la regarde.

— Comment la trouves-tu?

— Jolie!... Après?

— Eh bien, elle n'est venue qu'à la condition qu'on la dérait à sa porte.

— Bon! et pourquoi cela?

— Mais, reprit la comtesse du Battoir, puisqu'on vous dit qu'elle a une lettre très-pressée.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas donnée avant de partir, sa lettre?

— Parce qu'elle était au bout du village quand elle a rencontré le facteur; que nous l'attendions entre Vanvres et le Bas-Meudon, et que cela lui aurait fait une demi-heure de retard.

— A la bonne heure! voilà une explication.

— Oh! dit Chante-Lilas, et puis, comme la lettre a déjà été vingt-six jours en route, attendu qu'elle vient des colonies, quelques heures de plus ou de moins...

— Ne sont pas la mort d'un homme, dit la comtesse du Battoir.

— Et puis, même en cas de mort d'homme, dit Chante-Lilas, n'avons-nous pas le docteur avec nous?... Eh bien, il dort, le docteur!

— Ah! ma foi, oui! dit Ludovic. Laisse-moi m'asseoir à tes pieds, princesse, et mettre ma tête sur tes genoux; tu me sauveras la vie.

— Bon! dit la jeune fille, si j'avais su que ce fût pour dormir qu'on emmenait monsieur, on l'aurait couché sur une voiture de légumes, et il aurait été aussi bien qu'ici.

— Ah! princesse, dit Ludovic à moitié endormi, tu ne te rends pas justice : il n'y a pas de chou aussi doux, il n'y a pas de salade aussi tendre que toi.

— Mon Dieu! dit Chante-Lilas avec un accent de profonde commisération, qu'un homme d'esprit est bête quand il a envie de dormir!

Cinq heures du matin sonnaient comme on arrivait à Bellevue. Peu à peu les rires retentissants avaient cessé, les cris joyeux s'étaient éteints; le malaise et le froid qui accompagnent le retour du matin, surtout en hiver, pesaient sur la mascarade à moitié endormie; chacun avait hâte de retrouver sa chambre, son feu, son lit.

La tapissière s'arrêta à la porte de la maison habitée par Colomban et par Carmélite; Nanette sauta à bas de la voiture, tira la clef de sa poche et entra.

— Bon! dit-elle en voyant, par la porte du corridor restée ouverte et donnant sur le jardin, la lumière qui brûlait dans le cabinet de Colomban, le jeune homme veille encore, et va avoir sa lettre.

— Bonsoir, la compagnie!

Et elle ferma la porte.

Quelques grognements sourds répondirent de l'intérieur de la voiture, qui reprit sa course vers Vanvres.

Mais à peine avait-elle fait cinquante pas, que les cris : « A l'aide! au secours!... Monsieur Ludovic! monsieur Ludovic! » retentirent du côté où l'on avait déposé Nanette.

La voiture s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda Ludovic, réveillé en sursaut.

— Je n'en sais rien; mais on vous appelle, dit Chante-Lilas.

Je crois reconnaître la voix de Nanette.

— Il sera arrivé quelque malheur!

Ludovic sauta à bas de la voiture, et vit, en effet, Nanette, qui accourait tout effarée en criant :

— Au secours! au secours!

LIX

Les asphyxiés.

Il courut à elle.

— Oh! venez vite, monsieur Ludovic! venez vite! venez tous! Ils sont morts!

— Qui, morts? demanda Ludovic.

— Mademoiselle Carmélite et M. Colomban!

— Colomban? s'écria Ludovic, Colomban de Penhoël?

— Oui, M. Colomban de Penhoël et mademoiselle Carmélite Gervais. Mon Dieu! quel malheur! Si jeunes, si beaux, si gentils!

Ludovic s'élança à l'instant même du côté de la maison, et, trouvant l'allée ouverte, ne fit qu'un bond de la rue au pavillon du jardin.

La fenêtre du cabinet, ouverte par Colomban, mal refermée par lui, avait été r'ouverte par Nanette, qui, après avoir appelé vainement, s'était hasardée à enjamber la fenêtre, pour frapper à la porte de la chambre.

Voyant qu'on ne répondait pas, elle avait ouvert la porte; mais, aussitôt, elle avait fait trois pas en arrière, et était presque tombée à la renverse.

Une effroyable bouffée d'acide carbonique l'avait enveloppée comme d'un nuage mortel.

Dès lors, elle avait tout compris, et, pensant qu'elle rejoindrait facilement la voiture, elle s'était mise à sa poursuite.

Ses cris avaient été entendus, la voiture s'était arrêtée, Ludovic s'était élancé dans le pavillon par la fenêtre du cabinet, avait essayé d'entrer dans la chambre, mais avait été repoussé, lui aussi, par la vapeur empestée.

Il se retourna du côté de l'air, et l'aspira à pleins poumons.

En ce moment, tout le monde accourait.

— Brisez les fenêtres! brisez les portes! cria Ludovic; des courants d'air! Ils se sont asphyxiés!

On essaya d'ouvrir les volets; ils étaient fermés en dedans.

De deux ou trois coups de pied, on enfonça la porte.

Mais ceux qui se présentaient sur le seuil furent contraints de reculer.

— Que l'on tienne du vinaigre et de l'eau salée tout prêts; qu'on réveille le pharmacien, s'il y en a un dans le village, et qu'on prenne chez lui des sels anglais et de l'ammoniaque.

— Nanette, allumez du feu quelque part, et faites chauffer des serviettes.

Puis, comme le mineur descend dans le gouffre, comme le matelot plonge dans la mer, Ludovic s'élança dans la chambre.

Le joyeux masque avait fait place à l'homme de science; le médecin allait user de toutes les ressources de son art.

Ludovic gagna à tâtons la fenêtre; la bougie s'était éteinte, le feu de la cheminée s'était éteint, le réchaud n'avait plus ni flamme ni fumée.

Les rideaux pendaient devant la fenêtre, et empêchaient de trouver l'espagnolette; Ludovic enveloppa sa main de son mouchoir, et, de deux coups de poing, brisa deux carreaux.

Un courant d'air commença de s'établir; il était temps : lui-même chancelait; il se retint au piano.

Puis il saisit les rideaux à pleines mains, les arracha de leurs tringles, et parvint à ouvrir la fenêtre.

L'acide carbonique formé par l'oxygène et le carbone commençait à faire place à l'air respirable, qui pénétrait maintenant par trois ouvertures.

— Entrez, dit Ludovic, entrez! il n'y a plus de danger; entrez et éclairez la chambre.

On alluma la seconde bougie, et chaque objet devint visible.

Les deux jeunes gens étaient couchés dans les bras l'un de l'autre, sur le lit, comme s'ils venaient de s'endormir.

— Y a-t-il ici un médecin, demanda Ludovic, un frater, un barbier, peu importe! un homme qui puisse m'aider, enfin?

— Il y a M. Pilloy, un ancien chirurgien de la garde... un homme bien savant! dit une voix.

— Courez chercher M. Pilloy! dit Ludovic; carillonnez jusqu'à ce qu'il se lève; tirez-le jusqu'à ce qu'il vienne.

Puis, s'élançant vers le lit :

— Ah! dit-il en secouant la tête, je crois bien que nous arrivons trop tard!

En effet, les lèvres des jeunes gens étaient noirâtres.

Ludovic souleva les paupières.

L'œil de Colomban était tuméfié, vitreux; l'œil de Carmélite, terne et injecté.

Aucun souffle ne vivait, ni dans l'un ni dans l'autre.

— Trop tard! trop tard! répétait Ludovic désespéré. N'importe, faisons toujours ce qu'il y a à faire. Mesdames, chargez-vous de la jeune fille, continua-t-il; je me charge de l'homme.

— Que faut-il faire? dit Chante-Lilas.

— Exécuter de ton mieux ce que je te dirai, ma chère enfant : d'abord, porter la jeune fille à la fenêtre...

— Venez, dit Chante-Lilas à ses amies.

— Et nous? dirent les hommes.

— Tâchez de rallumer le feu... un grand feu de bois; chauffez des serviettes; tirez-lui ses bottes... J'essayerai de le saigner à la veine du pied... Ah! trop tard! trop tard!

Ludovic jetait ce cri de désespoir en transportant Colomban du lit à la fenêtre.

— Voilà du vinaigre, voilà de l'eau salée, dit Nanette.

— Verse le vinaigre dans une assiette; qu'on puisse tremper des mouchoirs dedans, et en frotter les tempes des asphyxiés; — tu entends, Chante-Lilas?

— Oui, oui, dit la jeune fille.

— Coupez une plume, comme je fais, voyez... Écartez les dents, si vous pouvez, et insufflez-lui de l'air dans les poumons.

On obéissait à Ludovic comme, dans une bataille, on obéit à un général d'armée.

Carmélite avait les dents serrées; mais, à l'aide d'un couteau d'ivoire, Chante-Lilas parvint à lui écarter les mâchoires, et à introduire la plume entre les dents.

— Eh bien? demanda Ludovic.

— La plume y est.

— Souffle, alors... Moi, je ne puis en venir à bout : il a des dents de fer!... Lui avez-vous ôté ses bottes et ses bas?

— Oui.

— Frottez-lui les tempes avec du vinaigre; jetez-lui de l'eau fraîche au visage; écartez-lui les dents, dussiez-vous les briser! Je vais essayer de le saigner au pied.

Ludovic ouvrit sa trousse, en tira une lancette, piqua deux fois la veine du pied, mais inutilement.

Le sang ne vint pas.

— Otez-lui sa cravate; arrachez le gilet, arrachez la chemise, arrachez tout!

— Voilà des serviettes brûlantes, dit une voix.

— Donnez-en à Chante-Lilas, et frottez la poitrine avec les serviettes; — tu entends, Chante-Lilas? fais-en autant! — Ah! voici un couteau.

Ludovic parvint à glisser un couteau entre les deux mâchoires de Colomban; alors, renonçant à l'espoir d'introduire un tuyau de plume dans un si petit espace, il appliqua ses lèvres aux lèvres du jeune homme, et essaya de lui insuffler de l'air dans les poumons.

La gorge était serrée; l'air ne dépassait pas le pharynx.

— Trop tard! trop tard! murmura Ludovic. Voyons, essayons de la jugulaire!

Il reprit sa lancette, et, avec une admirable sûreté de main, il troua la veine du cou.

Mais pas plus qu'au pied, le sang ne vint.

— Voilà des sels et de l'alcali, dit le messager en présentant deux flacons à Ludovic.

— Tiens, Chante-Lilas, dit Ludovic, prends le flacon de sels, et mets-le sous le nez de la jeune fille. Je garde l'alcali, moi.

— Bien! dit Chante-Lilas, en étendant la main.

— Et l'air? demanda Ludovic.

— Comment, l'air?

— Crois-tu qu'il ait pénétré jusque dans la poitrine?

— Il me semble que oui.

— Alors, bon courage, mon enfant! bon courage! Frotte-lui les tempes avec du vinaigre, et fais-lui respirer des sels.

Le jeune docteur, pendant ce temps, trempait un linge dans de l'eau alcalisée, et en enveloppait la tête de Colomban.

Mais Colomban restait immobile; aucun souffle ne sortait de sa poitrine, ni ne pouvait y pénétrer.

— Oh! dit Chante-Lilas, il me semble que les lèvres pâlissent!

— Courage! courage, Chante-Lilas! c'est bon signe... Oh! ma chère enfant, regarde, quel bonheur dans ta vie, si tu pouvais te dire que tu as sauvé une femme!

— Il me semble qu'elle a soupiré, dit Chante-Lilas.

— Soulève la paupière, et regarde l'œil : est-il toujours aussi terne?

— Oh! monsieur Ludovic, il me semble qu'il l'est moins.

— M. Pilloy n'est pas chez lui, dit en rentrant le messager qu'on avait envoyé chez le chirurgien-major.

— Où est-il? demanda Ludovic.

— Chez M. Gérard, qui est bien mal.

— Où demeure-t-il, M. Gérard?

— A Vanvres... Faut-il y aller?

— Inutile! c'est trop loin.

— Oh! c'est qu'il est bien mal aussi, ce pauvre M. Gérard, dit une voix.

— Monsieur Ludovic, monsieur Ludovic, elle respire! cria Chante-Lilas.

— En es-tu sûre, ma fille?

— Je lui frottais la poitrine avec une serviette chaude : j'ai senti sa poitrine se soulever... Monsieur Ludovic, elle porte la main à sa tête!

— Allons, dit Ludovic, sur deux, nous en sauverons un, du moins! Emportez-la vite hors d'ici, afin qu'en ouvrant les yeux, elle ne voie pas son amant mort.

— Dans sa chambre, dans sa chambre, dit Nanette.

— Oui, dans sa chambre... Vous ouvrirez toutes les fenêtres, et vous y ferez grand feu. Allez, allez!

Les femmes emportèrent Carmélite.

Le jour commençait à paraître.

— Tu sais ce qu'il y a à faire, Chante-Lilas? cria Ludovic au groupe de jeunes filles qui emportait Carmélite.

— Non; dites!

— Ce que tu as fait jusqu'ici, pas autre chose.

— Mais, si elle demande ce qu'est devenu son amant?...

— Il est probable qu'elle ne parlera pas avant une heure d'ici, et qu'elle ne reprendra sa raison que dans deux ou trois heures.

— Et, alors?...

— Alors, ou Colomban ou moi serons près d'elle.

Puis, regardant Colomban :

— Trop tard! trop tard! murmura-t-il. Pauvre Colomban! ou plutôt, pauvre Carmélite!

Et il revint vers le jeune homme avec ce sublime entêtement du médecin, qui poursuit la vie jusque dans les bras de la mort.

LX

Autour du lit de Carmélite, et près du lit de Colomban

A neuf heures du matin, la voiture qui contenait M. Jackal, Salvator et Jean Robert, s'arrêta à la porte de la maison où s'étaient passés les terribles événements que nous venons de raconter.

Trois autres voitures stationnaient déjà à cette porte : un fiacre, une petite calèche bourgeoise, et une grande voiture armoriée.

— Elles sont là toutes trois, murmura Salvator.

M. Jackal échangea tout bas quelques paroles avec un homme habillé de noir qui se tenait à la porte.

L'homme noir monta sur un cheval attaché devant un cabaret, à quelques pas de là, et partit au galop.

— Je m'occupe de votre maître d'école, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert.

Salvator répondit par un muet remercîment de tête, et entra dans l'allée.

A peine y eut-il fait trois pas, qu'un chien couché sur le palier du premier étage bondit par les degrés, et vint poser ses deux pattes sur ses épaules.

— Oui, mon chien, oui, Roland! oui, elle est là, je le sais... Voyons, montre-nous le chemin, Roland.

Le chien monta le premier, et s'arrêta devant la porte de la chambre de Carmélite.

M. Jackal, en homme qui a le droit de pénétrer partout, ouvrit cette porte, et entra, suivi de Salvator et de Jean Robert.

Alors, un tableau d'une profonde poésie s'offrit aux regards de l'homme de police et des deux jeunes gens.

Qu'on se figure, en effet, autour du lit où Carmélite, encore, engourdie, mais hors de danger, était étendue, trois jeunes filles agenouillées et priant; — ces trois jeunes filles égales en âge, égales en beauté, et vêtues toutes trois comme Carmélite était vêtue elle-même, c'est-à-dire d'un costume particulier qui trouve naturellement ici sa description.

Ce costume était celui des pensionnaires de Saint-Denis. Il se composait d'une robe de fine serge noire, à grande jupe étoffée, à corsage montant, et sur lequel était rabattu un col blanc plissé; les manches des robes étaient amples et tombantes comme les manches des religieuses; un grand ruban de laine tournant autour des deux épaules venait ceindre la taille en formant sur le dos un angle dont la base était à la ceinture, et le sommet aux épaules; cette ceinture, large comme la main, était tissée de laine de six couleurs différentes : verte, violette, aurore, bleue, blanche et nacarat. C'était, enfin, un costume semi-mondain, semi-religieux; une femme du monde n'eût point mis dans son ajustement une si rigoureuse sévérité; une religieuse n'eût point porté cette ceinture éclatante reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. — Tel est, avons-nous dit, le costume des pensionnaires de Saint-Denis, quand elles en-

trent dans ce qu'on appelle la classe de perfectionnement.

Jean Robert, du premier coup d'œil, reconnut Fragola, et il regarda Salvator pour la lui désigner; mais celui-ci l'avait déjà vue, et même avait déjà été vu par elle : il posa son doigt sur sa bouche afin de recommander le silence à Jean Robert.

— Tout à coup, les deux amis reculèrent épouvantés : il leur avait semblé que le corps faisait un mouvement, et ils ignoraient que Carmélite eût été sauvée par Ludovic.

— Ah ! ah ! dit M. Jackal avec cette indifférence des gens habitués à de pareils spectacles, elle n'est donc pas morte?

— Non, monsieur, répondit la plus grande des jeunes filles, celle qui, par la taille et même par la beauté, semblait commander aux deux autres.

Jean Robert se retourna : le timbre de cette voix ne lui était point inconnu.

Il reconnut mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan.

— Mais le jeune homme? demanda M. Jackal.

— On espère encore, répondit Régina : il y a près de lui un jeune médecin, et, tant qu'il ne l'aura point abandonné, rien ne sera tout à fait perdu.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et, au grand étonnement de Jean Robert et de Salvator, Ludovic entra.

Il avait jeté de côté toute sa défroque de carnaval, ayant envoyé un homme à cheval prendre chez lui un habillement complet.

— Eh bien? dirent toutes les voix.

Ludovic secoua la tête.

— Le religieux est près de lui, dit-il; quant à moi, je n'ai plus rien à y faire.

Puis, comme on lui montrait Carmélite toujours muette, et dont les yeux, lorsqu'ils s'ouvraient, semblaient ne pas voir :

— Oh ! pauvre enfant ! dit Ludovic, laissez-la dans son ignorance : elle ne reviendra que trop tôt à la vie !

— Messieurs, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert, nous ne sommes ici que par accident; je crois donc qu'il serait bon de laisser la malade avec ses amies et le médecin, de faire au plus vite le procès-verbal, et de partir pour Versailles.

Jean Robert et Salvator s'inclinèrent en signe d'adhésion.

Fragola se leva et vint dire quelques mots à l'oreille de Salvator, qui répondit par un mouvement de tête affirmatif.

Après quoi, le commissionnaire et le poëte sortirent comme ils étaient entrés, précédés par M. Jackal.

Tout était préparé dans la pièce du bas pour écrire le récit de l'événement.

La porte du corridor était ouverte, et, à travers les vitres des fenêtres du pavillon, on voyait brûler les cierges.

— Voulez-vous venir jeter quelques gouttes d'eau bénite, et faire une prière sur ce pauvre corps? dit Salvator au poëte.

Jean Robert fit un signe de consentement, et, tandis que M. Jackal, pour se donner des idées, se bourrait le nez de tabac, tous deux s'acheminèrent vers le pavillon.

Colomban était couché sur son lit; le drap, rejeté par-dessus sa tête, accusait, à travers ses plis, cette forme rigide que la main de la mort donne aux cadavres.

Un beau moine dominicain assis au chevet du lit, son livre ouvert sur ses genoux; mais la tête renversée en arrière, et laissant tomber de ses yeux des larmes silencieuses, disait les prières des morts.

En voyant les deux jeunes gens, qui entraient la tête nue et basse, le moine se leva; son regard se porta tour à tour sur Jean Robert et sur Salvator; mais il était évident que les deux visages lui étaient inconnus.

L'impression qu'éprouva Salvator à la vue du moine fut toute différente : en apercevant Dominique, le jeune homme s'arrêta et laissa presque échapper un cri de joie, tempérée cependant par le respect.

A ce cri, le moine se retourna; mais le nouveau regard jeté par lui sur Salvator ne lui apprit rien de plus que le premier, et, sauf ce mouvement naturel d'étonnement qui n'eut que la durée d'un éclair, il resta impassible.

Mais Salvator s'avança vers lui.

— Mon père, lui dit-il, sans vous en douter, vous avez sauvé la vie à l'homme qui est devant vous; et cet homme, qui ne vous a jamais vu, qui ne vous a jamais rencontré depuis, vous a voué une profonde reconnaissance... Votre main, mon père!...

Le moine tendit sa main au jeune homme, qui, malgré

les efforts que fit Dominique pour la retirer, baisa respectueusement cette main.

— Maintenant, reprit Salvator, écoutez-moi, mon père. Je ne sais pas si vous aurez un jour besoin de moi : mais, sur la chose la plus sainte qui ait jamais existé, sur le corps de l'homme d'honneur qui vient de rendre le dernier soupir, je vous jure que la vie que je vous dois est à vous !

— J'accepte, monsieur, répondit gravement le moine, quoique j'ignore quand et comment j'ai pu vous rendre le service que vous dites. Les hommes sont frères, et mis dans ce monde pour s'entr'aider : quand j'aurai besoin de vous, j'irai à vous. Votre nom et votre adresse?

Salvator alla au secrétaire de Colomban, puis écrivit son nom et son adresse sur un papier qu'il présenta au moine.

Le dominicain mit le papier tout plié dans son livre d'heures, se rassit au chevet de Colomban, et continua ses prières.

Les deux jeunes gens, tour à tour, prirent le rameau de buis trempé d'eau bénite, et en aspergèrent le drap qui recouvrait le cadavre de Colomban; puis tous deux, s'agenouillant au pied du lit, firent mentalement une fervente prière.

Pendant qu'ils priaient, entra un homme vêtu d'une livrée indiquant qu'il était domestique dans une riche maison bourgeoise.

— Monsieur, dit-il au moine, je crois que c'est vous que je cherche.

— Que me voulez vous, mon ami? demanda Dominique.

— Mon maître se meurt, monsieur, et, comme le curé de Vanvres est absent, il vous fait prier en grâce de venir recevoir sa confession.

— Mais, répondit le moine, je suis étranger à la commune : ce jeune homme près duquel je dis des prières était mon ami, et c'est sur la lettre qu'il m'a écrite, et qui, malheureusement, est arrivée trop tard, que je suis venu.

— Monsieur, reprit le domestique, je crois que cette qualité d'étranger est justement ce qui fait désirer à mon maître que vous l'assistiez... Il est bien mal; il est très-mal! et M. Pilloy, le chirurgien-major, interrogé par lui-même, lui a répondu que, s'il voulait prendre ses précautions, il n'avait pas de temps à perdre.

Le moine poussa un soupir, et regarda le cadavre immobile, dont la forme transparaissait à travers le drap.

— Monsieur, continua le domestique, mon maître m'a dit de vous adjurer au nom de Dieu, dont vous êtes le ministre, de venir auprès de lui en toute hâte!

— J'aurais pourtant bien voulu ne pas quitter ce pauvre corps, dit le moine.

— Mon père, dit Salvator, il me semble que vous devez vos consolations aux vivants, avant de devoir vos prières aux morts.

— Puis, dit Jean Robert, si vous désirez que quelqu'un de pieux et de sympathique au grand malheur qui vous arrive, reste ici? me voilà.

— Monsieur, insista le domestique, que dirai-je à mon maître?

— Dites-lui que je vous suis, mon ami.

— Oh! merci!

— Qui demanderai-je?

— M. Gérard.

— Sa rue? son numéro?

— Oh! monsieur, la première personne a qui vous vous informerez vous montrera la maison: mon pauvre maître est la providence du pays.

— Allez, dit le moine.

Le domestique sortit vivement.

— Vous me promettez de rester ici jusqu'à mon retour, monsieur? demanda Dominique à Jean Robert.

— Vous me retrouverez où vous m'aurez quitté, mon père, dit le poëte: au pied de ce lit.

— Et, si vous aviez quelque recommandation particulière à me faire, dit Salvator, je tâcherais de vous suppléer de mon mieux.

— J'accepte votre offre, monsieur; vous savez que vous m'avez dit que je pouvais disposer de vous?

— Faites!

— Colomban m'a chargé de veiller à ce que son corps fût déposé près du corps de celle qu'il aimait; la Providence a permis qu'il n'y eût qu'un cadavre au lieu de deux: je ne puis donc remplir le vœu de mon ami. Il y a plus: ce cadavre doit être soustrait le plus tôt possible aux yeux de la pauvre Carmélite; j'ai donc décidé qu'aujourd'hui même, à

quatre heures, je partirais pour la Bretagne... Il y a un père, là-bas : il a droit au corps de son fils, et à mes consolations.

— A quatre heures, au bout du village, mon père, le cadavre, enfermé dans un cercueil de chêne, vous attendra, toutes formalités remplies, dans une voiture de poste. Vous n'aurez qu'à prendre votre place près de lui et à partir.

— Je suis pauvre, dit le moine, et n'ai sur moi qu'une somme à peine suffisante à mon voyage personnel; comment pourrai-je... ?

— Ne vous inquiétez pas, mon père, interrompit Salvator : les frais de voyage seront payés au retour.

Le moine s'approcha du lit, souleva le drap, baisa Colomban au front et sortit.

Cinq minutes après, M. Jackal entra.

Il s'avança vers les deux jeunes gens, s'arc-bouta sur ses jambes écartées, se balança un instant, les mains dans ses poches ; puis, s'adressant plus particulièrement à Jean Robert :

— Vous êtes poëte ? demanda-t-il au jeune homme.

— C'est-à-dire qu'on prétend que je le suis.

— En votre qualité de poëte, continua l'homme de police, vous croyez à la Providence, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, j'ai le courage d'avouer cela.

— Il vous faut du courage, en effet! dit M. Jackal en tirant sa tabatière de sa poche, et en aspirant avec rage deux ou trois pincées de tabac.

— A quel propos me dites-vous cela ?

— Tenez, à propos de cette lettre.

Et il tira de sa poche une lettre qu'il montra à Jean Robert, mais sans la lui donner.

— Qu'est-ce que cette lettre ? demanda Jean Robert.

— C'est une lettre qui est arrivée hier au soir, dit M. Jackal, sur laquelle on a eu le soin d'écrire les deux mots *très-pressée*, que le facteur a remise au bout du village à la jardinière Nanette, que la jardinière Nanette a emportée à Paris dans sa poche, et qui, si elle eût été lue hier au soir par ceux à qui elle était adressée, eût fait deux heureux, au lieu de faire un mort et une désespérée ! Lisez !

Et il donna la lettre à Jean Robert.

Celui-ci la déplia et lut.

« Mon cher Colomban, ma chère Carmélite,

» N'est-ce pas que vous serez bien contents, bien heureux, quand vous verrez arriver cette lettre de votre ami Camille Rozan, au lieu de le voir arriver lui-même ?

» Je vous entends d'ici crier : « Oh ! ce bon, cet excellent » Colomban ! »

« Écoutez, mes bien chers, voici ce que m'écrit un de mes compatriotes à qui j'avais, dans le temps, parlé de mes projets de mariage avec vous, Carmélite :

» Mon cher Rozan, tes deux amis vivent comme deux » tourtereaux, sans se quitter d'un instant; non-seulement, » ils s'aiment, mais, je dirai plus, ils s'adorent !

» Je crois que tu les troublerais fort en revenant.

» Montre-toi donc grand comme Alexandre, qui cédait à » Apelles sa maîtresse Campaspe.

» Je ne te dirai pas : *Cède à Colomban ta maîtresse Car-* » *mélite;* mais je te dirai : *Ne désunis pas deux cœurs que le* » *ciel a créés l'un pour l'autre !* »

» Voilà ce que m'écrit mon compatriote, mon cher Colomban.

» Or, il y a une chose que je savais déjà, mon ami : c'est que tu aimais Carmélite ; il y a une chose que je sais maintenant : c'est que Carmélite t'aime ; puis, enfin, il y en a une troisième que tu m'as dite, et que je crois : c'est que tu mourrais plutôt que de trahir le serment que tu m'as fait, de veiller sur Carmélite comme sur une sœur.

» Je ne veux pas que tu meures, mon pauvre Colomban ! et voilà pourquoi je te rends ta parole, ainsi que celle de Carmélite.

» Sois donc heureux, Colomban ! et, si ton sacrifice t'a pesé, reçois-en la plus grande récompense que je puisse t'offrir ; car c'est au moment de me séparer d'elle à jamais que je sens tout l'amour que j'avais encore pour Carmélite.

» Aussi, comme j'ai besoin d'éteindre cet amour, et de mettre entre mon cœur et le sien une barrière infranchissable, je me suis marié hier au soir, et c'est de la chambre nuptiale que je vous écris ce matin.

» Adieu donc, mon cher Colomban ! adieu donc, ma chère Carmélite ! Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez,

avouant humblement ma faiblesse, je dirais presque ma lâcheté, si je n'étais sûr que cette nouvelle va vous combler de joie tous les deux, et surtout Carmélite.

» Votre ami,

» CAMILLE ROZAN

— Eh bien, demanda M. Jackal en reprenant la lettre, que dites-vous de cela, monsieur Jean Robert?

— Je dis que c'est navrant! répondit le jeune homme.

— Et vous croyez toujours à la Providence?

— J'y crois.

— La Providence, monsieur Jean Robert, reprit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, voulez-vous que je vous dise ce que c'est?

— Vous me ferez plaisir, attendu que j'y crois de confiance.

— Eh bien, mon cher monsieur, la Providence, c'est une police bien faite! — Allons voir à Versailles si nous retrouverons la fiancée du maître d'école.

Et, maintenant, si le lecteur nous faisait par hasard, tout haut, la question que Jean Robert adressa tout bas à Salvator, au moment où, fidèle à sa promesse, il laissait le commissionnaire de la rue aux Fers et l'homme de la rue de Jérusalem partir pour Versailles, et restait, lui, près du corps de Colomban; si, par hasard, disons-nous, le lecteur nous demandait : « Comment M. Jackal pouvait-il, à sept heures et demie du matin, être informé des événements arrivés au Bas-Meudon de minuit à cinq heures du matin? » nous répondrions ceci :

Il existait à cette époque une spirituelle institution qu'on appelait le *cabinet noir*. Ce cabinet noir était un endroit où une douzaine d'employés étaient secrètement occupés à décacheter les lettres mises à la poste, et à lire ces lettres avant les personnes à qui elles étaient adressées.

Aujourd'hui, il n'y a plus de *cabinet noir* : la chose se fait au grand soleil.

M. Jackal — en raison des bruits qui couraient sur une triple conspiration, républicaine, orléaniste et napoléonienne, — ne dédaignait point, depuis deux mois, de faire, dans ses moments perdus, la besogne d'un simple employé;

M. Jackal, avait, en conséquence, passé la nuit à décacheter et à lire des lettres.

La lettre de Colomban à Dominique lui était tombée sous la main. — Il était alors quatre heures et demie du matin, à peu près.

M. Jackal avait aussitôt fait monter un homme à cheval et lui avait ordonné de courir ventre à terre au Bas-Meudon. M. Jackal, — qui prétendait que la Providence, c'était une police bien faite, — M. Jackal espérait que son homme arriverait à temps : son homme arriva un instant après qu'on eut pénétré dans le pavillon de Colomban, et, par conséquent, arriva trop tard.

Au milieu du tumulte, on ne fit pas attention à cet agent. Lui vit une lettre adressée à mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, à madame Lydie de Marande et à mademoiselle Fragola Ponroy : il prit cette lettre, et la porta à M. Jackal; celui-ci la lut, comme il avait lu la lettre adressée à Dominique, puis il ordonna à son homme de prendre un cheval frais, et de reporter la lettre à la place où il l'avait prise.

C'était ce que venait de faire le messager de M. Jackal, quand les deux jeunes gens virent ce dernier parler à un homme vêtu de noir dont le cheval était attaché à la porte d'un cabaret; — ce que M. Jackal disait tout bas à cet homme, c'est qu'il pouvait aller se coucher, et que le préfet de police saurait avec quelle promptitude et quelle intelligence il avait rempli sa mission.

LXI

Un philanthrope de village.

Nous avons vu partir frère Dominique, qui, appelé près du lit de M. Gérard, venait de se mettre à la recherche du digne

homme, dont l'état désespéré jetait tant de trouble dans le village et ses environs.

C'est que M. Gérard était un philanthrope dans toute la force du terme.

Donnons quelques renseignements sur M. Gérard, c'est-à-dire rapportons ce que l'on contait de lui.

M. Gérard était le plus riche des habitants de Vanvres et des alentours, c'était chose incontestable; nul ne connaissait le chiffre de son revenu, tant ce revenu était énorme, et, quand on interogeait un paysan à ce sujet, il répondait invariablement :

— M. Gérard?...

— Oui, M. Gérard.

— Vous me demandez s'il est riche?

— Je vous le demande.

— M. Gérard a tant d'argent, qu'il n'en sait pas le compte!

Il habitait autrefois, disait-on, du côté de Fontainebleau, une magnifique propriété qu'il laissait tomber en ruine, à cause des malheurs qui l'y avaient frappé. Tuteur de deux enfants charmants, un jour, il les avait vus disparaître tous deux, sans qu'on eût pu jamais en avoir aucune nouvelle; amant d'une femme qu'il adorait, il avait, un autre jour, en rentrant chez lui, trouvé cette femme étranglée par un chien de Terre-Neuve qui, selon toute probabilité, était devenu enragé sans qu'on sans aperçût.

Cette suite d'effroyables malheurs, qui, à tout autre homme que lui, eût fait prendre en horreur l'espèce humaine, avait, au contraire, exalté ses vertus de chrétien, qu'il portait jusqu'au sublime de la charité et du dévouement, et qui le rendaient l'exemple des philanthropes et l'idole de la population.

C'était vers l'année 1821 ou 1822 qu'il était venu à Vanvres avec l'intention de s'y fixer. Il avait visité plusieurs maisons disponibles sans en trouver une qui lui convînt; enfin, il s'était arrêté à celle qu'il habitait : d'abord, on avait refusé de la lui vendre; mais M. Gérard en avait offert un prix si avantageux, que le propriétaire, quoiqu'il l'eût fait bâtir pour lui-même, avait consenti à la lui céder.

Depuis ce temps, M. Gérard habitait, disons-nous, cette maison, dans laquelle il vivait à la fois comme un saint et comme un prince : comme un saint, à cause de la conduite

régulière qu'il menait; comme un prince, à cause des aumônes qu'il répandait autour de lui. A partir de son arrivée, en effet, Vanvres était entré dans une voie de prospérité qui devait l'amener bientôt à être l'un des hameaux les plus florissants des environs de Paris : de pauvres et besoigneux qu'ils étaient, peu à peu les habitants étaient devenus aisés; quelques-uns même passaient pour riches, et cette richesse — relative, bien entendu, et qui, chez les mieux partagés, n'atteignait pas la *médiocrité dorée* du poëte latin—était due tout entière à M. Gérard.

Il en résultait qu'il n'y avait pas une chaumière où le nom de ce digne homme ne fût révéré et béni; jamais on n'eût parlé de lui sans ajouter à son nom quelque épithète caractéristique : c'était le bon, l'excellent, l'honnête, le vertueux, le bienfaisant M. Gérard !

Que la récolte fût mauvaise, que le défaut de soleil eût empêché le blé de mûrir, que l'excès de la chaleur eût desséché le grain dans l'épi, que la grêle eût versé les seigles et les avoines, que les pluies du printemps eussent pourri les semailles; qu'un paysan désolé, appuyé au manche de sa faux inutile ou de sa bêche oisive, regardât avec désespoir son champ, seule fortune de sa femme et de ses enfants, dévasté par un de ces fléaux contre lesquels toutes les forces de l'homme sont impuissantes, — et qu'alors M. Gérard vînt à passer sur son cheval ou dans son cabriolet, aussitôt M. Gérard mettait pied à terre, allait au paysan, causait familièrement avec lui, le plaignait, le consolait, l'encourageait, et joignait à ses plaintes, à ses encouragements, à ses consolations quelque prêt d'argent plus ou moins considérable, toujours proportionné, non pas aux garanties que le paysan pouvait offrir, mais aux pertes qu'il avait subies, mais aux besoins qu'il éprouvait, et, cela, sans intérêt d'aucune sorte, A quelques-uns même dont la réputation était bonne, il avait prêté, disait-on, sans demander de reçu.

On citait de lui des traits comme ceux-ci, par exemple :

Un charpentier qui travaillait à la toiture de sa maison était tombé du haut en bas d'un échafaudage, et s'était cassé la jambe. Au lieu de le faire porter à l'hôpital, — comme, l'année précédente, avait, dans un pareil cas, fait le maire de Vanvres, qui, cependant, passait pour un homme des plus charitables, — M Gérard avait recueilli chez lui non-seule-

ment le charpentier blessé, mais encore sa femme et ses enfants; puis, appelant le chirurgien de Meudon, M. Pilloy, il lui avait recommandé le pauvre diable, en lui disant de le soigner de son mieux, et lui promettant qu'il serait payé comme pour un prince. La convalescence avait duré trois mois, et, pendant ces trois mois, le charpentier, entouré d'autant de soins que s'il eût été un frère, et sa femme et ses enfants, nourris aussi bien que s'ils eussent été de la famille, étaient restés chez M. Gérard, de la maison duquel encore n'étaient-ils sortis qu'en emportant de nombreuses marques de sa bienfaisance.

Plus tard, un pauvre cabaretier, père de cinq enfants, ayant perdu sa femme et sa fille aînée, était tombé dans une affreuse prostration, et, malgré les conseils et les encouragements de ses voisins, il avait abandonné le soin de son commerce, négligé ses affaires les plus importantes, et laissé sa maison perdre toute clientèle et tout crédit; un créancier qui était loin d'avoir pour son prochain la même tendresse que M. Gérard avait fait saisir les meubles du pauvre homme, et leur vente allait jeter dehors et réduire à la mendicité les quatre enfants restants. Alors seulement, le cabaretier, comprenant toute l'étendue de son malheur, était sorti de son anéantissement, et, le jour de la vente, en voyant l'huissier qui faisait mettre à l'enchère ses premiers meubles, il s'était jeté au cou de ses enfants, leur demandant pardon de sa lâcheté, offrant sa vie à qui voudrait lui donner le moyen de reprendre son commerce, et de faire honneur à ses affaires. En ce moment, M. Gérard passait par là. Il se joignit au groupe, qui se composait moitié d'acheteurs, moitié de spectateurs attirés par cette scène de désespoir: il appela le commissaire-priseur, lui demanda pour quelle somme ce pauvre mobilier allait être vendu; et, le commissaire-priseur lui ayant répondu que c'était pour la somme de dix-huit cents francs, M. Gérard avait aussitôt tiré de sa poche trois billets de mille francs sur lesquels dix-huit cents francs étaient destinés, déclara-t-il, à payer la dette du cabaretier, et douze cents à lui permettre de reprendre son commerce. Alors, le malheureux père s'était jeté aux pieds de son bienfaiteur, et avait couvert ses mains de larmes de reconnaissance, aux acclamations de tous les assistants.

Un autre jour, un paysanne, en faisant du bois dans les

taillis de Meudon, avait trouvé un petit garçon de six mois qui criait et pleurait, couché dans les feuilles mortes; la bûcheronne avait pris l'enfant dans ses bras, l'avait apporté à Vanvres, et l'avait montré aux habitants indignés; — car l'élan de la foule, à la vue d'un enfant abandonné, est toujours sublime; — ce fut une malédiction générale qui dut retomber, comme une pluie de feu, sur la tête de la mère! On porta à la mairie le pauvre abandonné. La mairie devrait être le domicile naturel, la maison paternelle de tout orphelin; mais le maire répondit que la commune avait déjà trop d'enfants à sa charge, et que, quant à lui personnellement, ce n'était pas lorsqu'il se refusait la satisfaction d'en procréer à son image qu'il s'amuserait à endosser un enfant fait à l'image d'un inconnu. A cette réponse, il n'y eut dans la foule qu'un cri, spontané et unanime : « Chez le bon M. Gérard! chez l'honnête M. Gérard! chez le vertueux M. Gérard! » Et la foule se précipita vers la maison du philanthrope, précédée par le cri : « Un enfant! un enfant! » M. Gérard se promenait dans son jardin lorsque ce cri vint frapper ses oreilles; au rapprochement du bruit, il devina que cette foule dont il entendait les clameurs accourait chez lui; mais sans doute ces mots : « Un enfant! un enfant! » produisirent-ils sur ses nerfs une sensation douloureuse, car la foule le trouva assis sur un banc, dans son jardin, et tout pâle, tout tremblant. Cependant, lorsqu'il sut que c'était d'un enfant de six mois qu'il était question, sa bonté ordinaire, qui, un instant avait fait place à un indicible sentiment de terreur, reparut aussitôt : il envoya chercher une nourrice, fit prix avec elle pour la nourriture de l'orphelin, et déclara qu'on n'avait plus à s'occuper du soin de ce pauvre petit être, attendu que c'était lui-même que ce soin regardait à l'avenir; seulement, il désirait que l'enfant fût élevé loin de lui, la perte qu'il avait faite de deux pupilles chéris lui ayant laissé au cœur une plaie que la vue d'un enfant ferait incessamment saigner. Et la nourrice avait emporté l'orphelin, à l'existence duquel M. Gérard pourvoyait grandement.

Enfin, avec le simple récit des journées de M. Gérard cousues les unes aux autres, on eût pu faire une suite au livre intitulé *la Morale en action*.

Le pays entier eût dû lui élever une statue, car le pays entier lui devait quelque chose; la commune lui devait une

fontaine sur la place publique; les maraîchers lui devaient une route de traverse qu'ils réclamaient depuis vingt ans; l'église lui devait des vases sacrés et un tableau de maître; les villageois lui devaient trois ou quatre maisons rebâties à ses frais, à la suite d'un incendie, plus la grande rue du village pavée à neuf.

Et, tout cela, sans compter ce que les paysans lui devaient comme particuliers; témoin le charpentier, le cabaretier et vingt autres auxquels il avait rendu des services analogues, mais dont l'énumération monotone, tout édifiante qu'elle serait à coup sûr, deviendrait fatigante pour nos lecteurs, si nous n'avions pas la conscience de la leur épargner.

En un mot, M. Gérard était à la fois l'homme de bien selon l'Évangile et selon la société: il observait les commandements de Dieu et de l'Église avec une fidélité digne d'admiration; le village l'adorait, et la reconnaissance qu'il témoignait pour son bienfaiteur avait quelque chose du dévouement du chien pour son maître; il en résultait qu'on faisait la garde autour de lui comme autour d'un membre de la famille royale, et qu'un membre de la famille royale lui-même eût été mal venu à ne point partager la vénération de ces fanatiques villageois.

Aussi, l'abbé Dominique, que deux ou trois d'entre eux avaient rencontré sur la route, et accompagnaient vers Vanvres, comprit-il, d'après ce qu'ils venaient de lui dire des vertus de M. Gérard, la consternation qui était peinte sur le visage des paysans, inquiets, debout sur le seuil de leur porte, ou stationnant dans la rue, comme on fait dans les calamités publiques, pour être plus à portée des nouvelles.

En voyant cette désolation universelle, frère Dominique demanda à l'un de ses guides quelle était la maladie qui conduisait M. Gérard au tombeau.

— C'est une fluxion de poitrine, répondit celui auquel il s'adressait.

— Oui, dit un autre, et c'est encore une bonne action qui va causer la mort du pauvre cher homme!

Et, alors, à l'envi l'un de l'autre, les deux paysans racontèrent à Dominique que, quinze jours auparavant, M. Gérard, en traversant le parc, avait entendu des cris de détresse qui partaient du grand bassin. Il s'était dirigé en toute hâte

de ce côté. Deux ou trois enfants étaient sur le bord du bassin, appelant au secours, et n'osant aller à l'aide d'un de leurs camarades tombé à l'eau: l'enfant s'était penché pour tirer à lui un bateau en papier trop éloigné du bord; l'équilibre lui avait manqué, et l'on voyait, au bouillonnement de l'eau, l'endroit où il se débattait. M. Gérard venait de faire une course rapide et avait le front tout en sueur; mais, malgré cela, il n'avait pas hésité un instant, et il s'était jeté à l'eau pour en retirer l'enfant; il l'avait, en effet, ramené sain et sauf sur le bord; mais, lui, pauvre M. Gérard! pâle, ruisselant d'eau, grelottant de la tête aux pieds, il était rentré chez lui dans un état pitoyable, et, quoiqu'il eût changé de vêtements, quoiqu'il eût fait allumer un grand feu, quoiqu'il se fût couché immédiatement dans un lit bien bassiné, la fièvre l'avait pris le jour même et ne l'avait point quitté depuis.

Enfin, le matin, M. Pilloy avait dit qu'il ne répondait pas de son malade, et avait averti, avec toutes sortes de ménagements, le pauvre M. Gérard que, s'il avait des dispositions à prendre il ne lui restait, pour cela, que le temps bien juste.

M. Gérard, qui, probablement, ne se croyait pas si malade, s'était évanoui à cette terrible nouvelle, — laquelle, cependant, pour un saint homme comme lui, devait être moins effrayante que pour tout autre, — et, en reprenant ses sens, il avait instamment réclamé un prêtre.

On avait couru chez le curé de Meudon; mais, comme nos lecteurs le savent, le curé de Meudon était allé porter le viatique dans un village voisin.

C'est alors qu'on avait dit au mourant qu'à défaut du curé de Meudon, il pouvait s'adresser à un prêtre que l'on croyait étranger, et qui était venu dans le village, appelé par la mort d'un de ses amis qui s'était asphyxié. M. Gérard avait aussitôt envoyé son valet de chambre chercher l'abbé Dominique, avec ordre d'insister jusqu'à ce que le prêtre consentit à venir.

On a vu comment le dominicain avait quitté le chevet du mort pour se rendre au chevet du mourant.

Au reste, le prêtre, cœur noble s'il en fut, apte à comprendre tous les dévouements, avait été touché du récit de toutes ces belles et bonnes actions qu'on venait de lui racon-

ter ; il avait pressé le pas, et il arrivait, la bouche remplie de paroles consolantes, les mains pleines de bénédictions.

On lui avait dit la vérité en lui disant qu'il n'aurait pas besoin de chercher la maison : quand les habitants de Vanvres l'aperçurent, toutes les mains s'étendirent dans la direction de la maison de M. Gérard.

— Oh ! monsieur l'abbé, murmurèrent les vieilles femmes, vous allez entendre une sainte confession, et vous pouvez bien lui donner l'absolution d'avance, à ce bon M. Gérard !

L'abbé Dominique salua toute cette foule, chez laquelle il trouvait cette vertu si rare qu'on appelle la reconnaissance, entra dans la maison indiquée ; — dont la porte, comme celle d'une église, restait ouverte le jour, et était tellement respectée, qu'elle eût pu rester ouverte même la nuit ; — et, montant vivement l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Gérard, il trouva, sur la dernière marche, le valet de chambre qui avait été le chercher au Bas-Meudon, et qui, tout courant, était venu annoncer à son maître la prochaine arrivée du suprême consolateur.

Mais cette annonce, qui eût calmé tout autre, avait, au contraire, paru redoubler l'agitation du saint homme, et, dans l'attente de l'abbé Dominique, il poussait des soupirs qui avaient tellement effrayé le domestique, qu'au lieu de rester dans la chambre de son maître avec la garde-malade, assise, impassible, dans un grand et moelleux fauteuil, il était allé attendre le dominicain sur l'escalier.

Le prêtre entra dans la chambre.

LXII

La confession.

— Monsieur, dit le valet de chambre, c'est la personne que vous attendez.

Le moribond fit un brusque mouvement comme s'il frissonnait par tout son corps, et laissa échapper un douloureux gémissement.

Puis, d'une voix sourde :

— Faites entrer, dit M. Gérard.

Frère Dominique s'avança, et son regard plongea, plein d'intérêt, de respect même, au fond de l'alcôve.

Effectivement, le sentiment qu'il éprouvait pour celui qui le faisait appeler était, d'après tout ce qu'il avait entendu, un sentiment d'admiration mêlé de reconnaissance. Si jeune qu'il fût, l'abbé Dominique avait vu tant d'hommes mauvais, qu'il était reconnaissant à un homme d'être bon.

Sur l'oreiller, froissé par la veille fiévreuse du mourant, il aperçut alors la figure amaigrie, décolorée, cadavéreuse de celui que tout le pays appelait unanimement le bon M. Gérard.

Il tressaillit, tant cette figure était différente de celle qu'il s'attendait à voir.

M. Gérard, de son côté, vit Dominique, avec son beau et sévère costume étranger à la France, comme une apparition du Zurbaran ou de Lesueur, et le salua d'un mouvement de tête.

Puis, d'une voix languissante :

— Marianne, dit-il en s'adressant à la garde-malade.

Marianne se leva, sommeillante et alourdie, et, s'approchant de ce pas chancelant particulier aux somnambules :

— Comment vous trouvez-vous, mon cher monsieur ? demanda-t-elle.

— Mal, très-mal, Marianne !

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Donnez-moi à boire, Marianne, et laissez-moi seul avec monsieur.

La garde-malade présenta à M. Gérard une tasse de tisane maintenue tiède par sa position au-dessus d'une veilleuse. M. Gérard en but une partie, puis retomba sur l'oreiller, épuisé de l'effort qu'il avait fait, en rendant, d'une main tremblante, la tasse à la garde-malade.

Celle-ci reçut le vase, et, voyant qu'il y restait les trois quarts de la liqueur :

— Buvez, cher monsieur, dit-elle en présentant à M. Gérard le reste du breuvage avec un mouvement qui appar-

tient à l'espèce, et qui fait de chacune de ces mercenaires une sorte de bourreau chargé de donner à son malade la torture de l'eau chaude.

— Merci, Marianne, merci, dit M. Gérard en repoussant la main de la garde-malade ; je vous prie seulement de tirer les rideaux, et de nous laisser... Le jour me fait mal !

Marianne tira les rideaux, qui — moins la faible lueur répandue par la veilleuse — firent immédiatement l'obscurité dans la chambre.

Pendant le court espace de temps qui s'était écoulé depuis son entrée jusqu'au moment où la fermeture des rideaux venait de lui dérober la vue du visage du malade, le jeune prêtre avait tenu ses yeux fixés sur cette figure qui était si loin, comme nous l'avons dit, de lui offrir la physionomie qu'il s'attendait à rencontrer.

Frère Dominique était particulièrement doué de cette puissance d'investigation physionomique que possèdent les prêtres et les médecins.

D'après ce qu'on lui avait raconté de M. Gérard, frère Dominique s'était imaginé d'avance un visage en harmonie avec les hautes qualités qu'il avait entendu vanter.

Il s'attendait, en conséquence, à voir un homme au front large, siége des instincts élevés ; à l'œil franc et à fleur de tête, signe de bienveillance ; au nez droit, signe de fermeté ; aux lèvres un peu épaisses, signe d'amour du prochain.

Quant à l'âge, il ne l'avait point demandé, et ne s'en inquiétait pas : il lui semblait que les bons étaient beaux, et que, chaque âge, même la vieillesse, ayant sa beauté, M. Gérard aurait la beauté de son âge.

Or, à la vue de M. Gérard, tout avait été déception pour le prêtre ; de là ce tressaillement dont il n'avait pas été le maître, et cette fixité de regard qui venait de graver dans l'esprit du confesseur jusqu'aux moindres traits de la figure du mourant.

Celui-ci était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, au front bas et étroit, quoique ce crâne, dépouillé sur le devant, eût dû, en apparence du moins, s'élargir de l'absence des cheveux ; les yeux, petits, enfoncés, d'un gris terne, disparaissant de temps en temps sous des paupières clignotantes et rougies, soit par l'insomnie présente, soit

par d'anciens excès ; les sourcils, épais et grisonnants, du milieu desquels des poils droits et roides s'élançaient hors de toute proportion avec les autres, se joignaient dans la ligne du nez, et formaient, au-dessus de l'œil, une arcade d'un développement exagéré ; le nez était recourbé, mince, tranchant ; la bouche grande, avec des lèvres plates et pâles ; — ce qui faisait ressembler ce visage au front fuyant bien plus à une tête de vautour qu'à une figure humaine.

Quelque changement, quelque décomposition même que la maladie eût apporté dans le visage du mourant, il était facile de le recomposer ; et, en le recomposant et lui donnant l'expression de la santé, un physionomiste tel que l'abbé Dominique devait être frappé tout d'abord de la bassesse d'âme et de la lâcheté de cœur que dévoilait l'ensemble de cette physionomie.

Ce qui surtout y dominait, c'était — derrière une certaine férocité vulgaire comme celle de l'animal auquel nous avons dit que ressemblait M. Gérard — une misérable docilité, une bizarre condescendance aux volontés d'un être, quel qu'il fût, pourvu qu'au moral et au physique cet être fût supérieur ; c'était une sorte de disposition naturelle à subir l'esclavage, sous quelque forme qu'il se présentât. On sentait qu'il suffisait — à moins que ses instincts animaux et égoïstes ne fussent visiblement en jeu — d'étendre la main au-dessus du front de cet homme pour lui faire courber la tête.

Il n'était certainement pas plus laid qu'un autre ; mais sa laideur lui était particulière, entièrement propre, *sui generis*, si l'on peut dire. Elle exprimait en ce moment la terreur de la façon la plus repoussante.

La vue d'un mourant est d'ordinaire touchante à plus d'un titre, et, par le fil d'or de la pensée, elle mène droit à Dieu ! Eh bien, la vue de cet homme, quoiqu'on le sentit proche de l'agonie, voisin de la tombe, la vue de cet homme, au lieu d'exciter l'intérêt, n'éveillait qu'un invincible dégoût. Si c'était là un homme de bien, comme le proclamait la voix publique, c'était à désespérer de tout ; car, si Dieu permettait que les honnêtes gens portassent un pareil masque, à quel signe pourrait-on reconnaître les méchants ?

Aussi, nous l'avons dit, le beau prêtre s'était-il arrêté, stupéfait, devant cette visible image de la bassesse, devant ce type odieux de la lâcheté.

A cette vue, ses sourcils se froncèrent, à lui, l'homme de bien qui croyait porter sur son front le reflet des nobles et mâles vertus de son cœur, et ce fut plein de découragement que, s'asseyant au chevet de cet homme, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

En cette posture, bien loin qu'il semblât venir tendre la main à une âme aux ailes blanches, il paraissait demander au Seigneur la force d'écouter la confession d'un méchant, et de disputer à Satan une âme damnée d'avance.

Au reste, comme, au lieu de lui parler, le mourant se contentait de gémir et de pleurer, ce fut frère Dominique qui le premier prit la parole.

— Vous m'avez fait demander ? dit-il à M. Gérard.

— Oui, répondit celui-ci.

— Je vous écoute, alors.

Le mourant regarda le prêtre avec une inquiétude qui fit jaillir une double flamme de ses yeux, qu'on eût crus éteints.

— Vous êtes bien jeune, mon frère ! observa-t-il.

Le prêtre se leva, cédant à un premier mouvement de répugnance.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à venir, dit-il.

Mais le mourant, sortant vivement hors du lit une main décharnée, l'arrêta par sa robe.

— Non, reprit-il, restez !... Je voulais dire qu'à votre âge, vous n'aviez peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

— Que puis-je vous dire ? répondit le prêtre. Si vous interrogez la foi, je répondrai avec la foi ; si vous interrogez l'esprit, je tâcherai de répondre avec l'esprit.

Il se fit un silence d'un instant, pendant lequel le prêtre resta debout.

— Asseyez-vous, mon père, dit le moribond du ton de la prière.

Dominique se laissa retomber sur sa chaise.

— Maintenant, mon père, reprit M. Gérard, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que je vais vous faire, et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant d'avoir reçu toute ma confession... Ce sera bien assez qu'un seul cœur soit dépositaire d'un pareil secret !

— Parlez, dit le prêtre.

— Vous connaissez mieux que moi les dogmes de l'Église, à laquelle vous appartenez, mon père...

M. Gérard s'arrêta.

Puis, après un moment d'hésitation :

— Mon père, reprit-il, croyez-vous à une autre vie?

Le prêtre regarda le mourant avec une expression qui tenait du mépris.

— Si je ne croyais pas à une autre vie, dit-il, aurais-je? dans celle-ci, revêtu la robe que je porte?

M. Gérard poussa un soupir; le dominicain venait, en effet, de lui donner la preuve de l'étendue de sa foi.

— Oui, je comprends, dit-il; mais croyez-vous, mon père, que, dans cette autre vie, l'homme trouve la récompense de ses vertus, et le châtiment de ses crimes?

— A quoi servirait-elle sans cela?

— Et croyez-vous, mon père, continua le moribond, que la confession soit absolument nécessaire à la rémission de nos péchés, et que le pardon de Dieu ne puisse descendre sur une tête coupable que par l'intermédiaire de son ministre?

— L'Église nous l'affirme, monsieur.

— Il me semblait, hasarda le mourant, qu'en cas de contrition parfaite...

— Oui, sans doute, répondit le dominicain avec une répugnance marquée à poursuivre cette discussion théologique, — sans doute, en l'absence d'un ministre du Seigneur, la contrition parfaite peut remplacer l'absolution.

— De sorte que l'homme qui a la contrition parfaite...?

Le prêtre regarda le moribond.

— Qui a... ou qui croit avoir?

M. Gérard se tut.

— Quel pécheur peut se vanter d'avoir la contrition parfaite? demanda le dominicain; quel coupable peut affirmer que son repentir est exempt de crainte, son remords pur de terreur? quel mourant peut dire : « Si, demain, Dieu me rendait les jours qu'il me compte, les heures qu'il me reprend, ces heures, ces jours seraient employés à réparer le mal que j'ai fait? »

— Moi! moi! s'écria le mourant; moi, je puis dire cela!

— Alors, reprit le prêtre, vous n'avez pas besoin de moi, monsieur.

Et il se leva une seconde fois.

Mais, par un mouvement rapide comme la pensée, la main décharnée de M. Gérard s'attachait à la robe du moine, tandis que sa voix murmurait :

— Non, non, restez, mon père!... Je me mens à moi-même : ce n'est pas le repentir, ce n'est pas le remords qui me fait parler; c'est la terreur! et j'ai besoin du pardon des hommes avant d'affronter la présence de Dieu !... Restez donc, mon père, je vous en supplie !

Dominique se rassit; puis, avec une sorte de résignation :

— Je suis ici pour faire à votre volonté, et non à la mienne, répondit-il; sans quoi, Dieu m'est témoin qu'à l'instant même je me retirerais. Vous parlez de terreur; eh bien, je ne sais pourquoi, mais la terreur que j'éprouve à vous entendre est presque égale à celle qui vous fait hésiter à me parler. .

— Mon père, demanda le malade, pensez-vous que je sois aussi près de la mort qu'on le dit?

— C'est au médecin, et non à moi, qu'il faut demander cela, mon frère, répondit le prêtre.

— Il me semble que j'ai encore des forces, et que je puis attendre, mon père..., reprit le malade en hésitant. Ne pourriez-vous revenir demain... ou ce soir?

— Peut-être pouvez-vous attendre; mais, moi, je ne puis revenir : j'ai un triste et pieux devoir à accomplir, et, dans deux heures, je partirai pour la Bretagne.

— Ah! vous partez... vous quittez Paris... dans deux heures?

— Oui.

— Pour longtemps?

— Pour le temps qu'il plaira à Dieu ! je vais consoler un père de la mort de son fils.

— Alors, murmura le malade, mieux vaut que cela soit ainsi... Oui, c'est Dieu lui-même qui vous envoie... Vous partez, n'est-ce pas? vous partez bien certainement?

— A moins que Dieu ne permette que le mort que j'accompagne, que le cadavre que je reconduis ne revienne à la vie, oui, je pars bien certainement.

— Et vous êtes sûr que ce miracle est impossible?

Le cœur de Dominique se serra affreusement; les

terreurs et les hésitations de cet homme, se manifestant ainsi, lui causaient une indicible répulsion.

— Hélas ! oui, dit-il, j'en suis sûr !

Et le bon prêtre passa son mouchoir sur ses yeux, afin d'essuyer les larmes qui s'en échappaient, heureux de se réfugier en quelque sorte dans sa propre douleur pour fuir l'égoïste effroi de cet homme, qui, sans s'apercevoir de ces larmes, murmurait :

— Oui, oui, cela vaut mieux... Il part dans deux heures, il quitte le pays, il n'y reviendra peut-être jamais... tandis que le curé de Meudon reste, lui !

Alors, faisant un effort suprême :

— Écoutez-moi, mon père, dit-il ; je vais tout vous raconter...

Et, laissant, avec un soupir, tomber sa tête entre ses mains, le moribond parut se recueillir.

Le moine s'accouda au bras du fauteuil sur lequel il était assis.

La chambre, plongée d'abord, par la fermeture des rideaux, dans une obscurité relative, s'était éclairée peu à peu, ou plutôt les yeux du prêtre s'étaient habitués à cette obscurité, à laquelle les lueurs blafardes de la veilleuse d'albâtre donnaient un caractère mystérieux et fantastique.

Vu dans ces ténèbres, le crâne du mourant paraissait plus osseux, plus pâle, plus dépouillé de sa chevelure ; vue ainsi, sa figure semblait plus livide, plus décharnée, plus cadavéreuse ; sa physionomie plus basse, plus abjecte.

Il commença d'une voix faible, tenant toujours sa tête entre ses mains ; et, aux premiers mots de l'étrange confession, qu'il écoutait sans savoir encore ce qu'il allait entendre, le moine écarta son fauteuil du lit, comme s'il craignait le contact de cette voix, comme s'il voulait en éviter la souillure !

XIII

Gérard Tardieu.

Ces premiers mots n'avaient cependant rien que de bien naturel, et pouvaient sortir de toutes les bouches.

« — J'étais resté veuf à trente ans, dit le moribond, et mon premier mariage m'avait causé tant de soucis, que j'avais bien juré de n'en jamais contracter un second. Je n'avais d'autre parent au monde qu'un frère aîné qui, ayant quitté le pays en 1795, était allé s'embarquer à Toulon, où il avait pris passage sur un bâtiment faisant voile pour le Brésil. Le métier des armes lui répugnait, la culture de la terre lui était antipathique, et commercer en boutique lui faisait horreur; il ne rêvait que courses, voyages, aventures, et les pays lointains étaient pour lui autant de terres promises.

» Parmi tous ces pays, le Brésil fut celui auquel il donna la préférence; il s'embarqua donc pour Rio-Janeiro, n'emportant avec lui qu'une petite pacotille dont la valeur ne montait certes pas à la somme de mille écus. Je ne reçus de lui que trois lettres : la première en 1801; il me disait, dans cette lettre, qu'il avait fait fortune, et m'invitait à aller le rejoindre; j'avais horreur de la mer : je refusai. En 1806, je reçus sa seconde lettre; il m'écrivait qu'il avait tout perdu, et que j'avais bien fait de demeurer en France. Je fus onze ans sans entendre reparler de lui, et sans en avoir aucune nouvelle, ni directement, ni indirectement. Enfin, en 1817, il m'écrivit de nouveau : c'était la troisième fois seulement depuis son départ, et il y avait vingt-deux ans qu'il était parti! Il avait refait sa fortune, qui s'élevait à plusieurs millions; il était marié et père de deux enfants; il m'annonçait son prochain

retour, et n'avait pas, me disait-il, de plus cher désir, maintenant qu'il était millionnaire, que de revoir la France et d'y vivre auprès de moi!

» En effet, au moins de juin 1817, il arriva à Paris, et je reçus de lui un mot par lequel il m'invitait à venir le rejoindre en toute hâte. — Il avait perdu sa femme pendant la traversée; il était au désespoir, et mon amitié fraternelle pouvait seule adoucir son chagrin. J'avais moi-même grand désir de revoir mon frère, pour lequel j'avais, malgré son absence et mon âge, gardé une tendre affection de jeune homme. Au reçu de sa lettre, je résolus donc de partir, et je fis mes adieux à mes bons amis de Vic-Dessos. »

A ce nom, le moine releva la tête.

— De Vic-Dessos! dit-il; vous habitiez Vic-Dessos, dans l'Ariége?

— C'est là que je suis né, répondit le moribond; je n'ai quitté ce village que pour venir à Paris, et plût au ciel que je ne l'eusse jamais quitté!

Le moine attacha sur le mourant un regard curieux, qui ne paraissait pas exempt d'une certaine inquiétude; mais celui-ci, sans remarquer le mouvement, presque imperceptible d'ailleurs, que n'avait pu réprimer le moine, continua.

« — J'arrivai à Paris après un voyage de huit jours, et je trouvai mon frère Jacques changé, au point que je ne le reconnus pas; lui, au contraire, me reconnut tout de suite, et m'embrassa avec une effusion qui, à cette heure même, me fait venir les larmes aux yeux... Un terrible supplice pour moi serait de sentir éternellement sur mes joues l'impression de ces deux baisers si tendres! »

Le mourant passa son mouchoir sur son front couvert de sueur, et, pendant quelques instants, sembla s'abîmer dans ses souvenirs.

Dominique le considérait, pendant ce temps, avec une curiosité croissante: il était visible qu'il avait envie de lui adresser la parole, de le questionner, de l'interroger, et qu'une voix intérieure lui disait de n'en rien faire, ou du moins d'attendre encore.

M. Gérard pria le moine de lui passer un flacon de sels qui était sur la table de nuit, et, après avoir respiré le flacon à plusieurs reprises, il continua :

« — Le pauvre Jacques était aussi pâle, aussi maigre, aussi défait que je le suis en ce moment; on eût dit que, comme moi à cette heure, il n'avait plus qu'un pas à faire pour heurter à la porte de son tombeau... Il me raconta la mort de sa femme avec des sanglots qui attestaient sa douleur; puis il fit appeler ses enfants, pour me montrer en eux tout ce qui lui restait d'elle. On les amena; c'étaient deux enfants admirablement beaux; l'aîné, le garçon, blond, frais et rose comme l'était sa mère; la fille, brune, au teint pâle, avec de magnifiques cheveux, des sourcils, des cils et des yeux noirs. La petite fille surtout était charmante, avec ses joues dorées par le soleil du Brésil comme les raisins de nos pays! Elle avait quatre ans: on l'appelait Léonie; le petit garçon en avait six: on l'appelait Victor.

» Chose étrange! et dont je me souviens à cette heure seulement, tous deux semblèrent effrayés à ma vue, et refusèrent de m'embrasser. Jacques eut beau leur répéter: « Mais c'est » mon frère! mais c'est votre oncle! » la petite fille se prit à pleurer, et le petit garçon se sauva dans le jardin. Le père essaya de les excuser auprès de moi. Pauvre Jacques! il adorait ses enfants, ou, plutôt, son amour pour eux allait juqu'à la folie; il ne pouvait les regarder sans pleurer, tant ils lui rappelaient sa femme, le garçon par les traits, la fille par le caractère. Il en résultait que ces enfants, malgré l'amour immense qu'il avait pour eux, lui causaient presque autant de chagrin que de joie, et que, quand il les regardait trop longtemps, il disait, d'une voix étouffée, à leur gouvernante: « Emmène-les, Gertrude! »

» J'avais une grande tendresse pour mon frère: son état m'inquiétait sérieusement. Outre cette douleur qui le minait, — mais dont, avec le temps, l'amour de ses enfants et mes soins, il eût pu guérir, — il était, à certaine époque de l'année, vers l'automne, en proie à une fièvre paludéenne dont il avait été saisi dans un voyage qu'il avait fait à Mexico, de laquelle il n'avait jamais pu se débarrasser, et qui le reprenait avec une nouvelle force depuis son retour en France. Nous consultâmes les meilleurs médecins de Paris; leur science échoua devant cet empoisonnement du poumon, et le résultat des consultations fut qu'on engagea mon frère à aller habiter la campagne; — c'est l'ordonnance que l'on prescrit à ceux auxquels on n'a plus rien à ordonner. — Je

voyais, pour ainsi dire, sur le visage de Jacques, la trace qu'y laissait chaque journée : le soir, il était plus pâle et plus faible que le matin ; le matin, que la veille... Je me mis à la recherche d'une maison de campagne, et, un jour, en revenant de Fontainebleau, je vis, près de la Cour-de-France, à cinq lieues environ de Paris, une affiche où l'on annonçait la mise en vente d'une grande maison de campagne située à Viry... »

— A Viry-sur-Orge ? interrompit le prêtre avec la même intonation qu'il avait dit : « A Vic-Dessos, » et en couvrant le moribond d'un regard de plus en plus interrogateur.

— Oui, à Viry-sur-Orge, répéta M. Gérard. Vous connaissez ce pays ?

— Pour en avoir entendu parler, oui... mais je ne l'ai jamais habité ; je ne l'ai même jamais vu, répondit le prêtre d'une voix légèrement altérée.

Mais le malade était trop préoccupé de ses propres pensées pour faire attention à celles que son récit pouvait éveiller dans l'esprit ou dans les souvenirs de son auditeur.

Il reprit.

« — Viry-sur-Orge est situé à un quart de lieue, à peu près, de l'endroit où je me trouvais : je me dirigeai vers ce hameau qu'un paysan m'indiqua, et, un quart d'heure après, j'étais devant la maison ou devant le château qui, plus tard, devait m'appartenir. »

Le prêtre, à son tour, passa son mouchoir sur son front; on eût dit que chaque période du récit du malade faisait briller à ses yeux de ces lueurs étranges comme on en voit en rêve, et à l'aide desquelles on essaye inutilement de reconstruire un événement écoulé dans le passé.

« — On arrivait à la maison, poursuivit M. Gérard, par une longue avenue plantée de tilleuls; puis, l'antichambre et la salle à manger franchies, on se trouvait, de l'autre côté, sur un immense perron de pierre, du haut duquel on avait sous les yeux un tableau vraiment féerique. C'était un parc entouré de chênes séculaires se reflétant dans une belle et profonde pièce d'eau qui, la nuit, semblait un vaste miroir d'argent; les bords de ce petit lac étaient couverts de joncs, d'aunes et de roseaux; de larges nymphéas s'élargissaient à sa surface, et les dix ou douze arpents qui lui servaient de cadre étaient plantés de fleurs de toutes espèces, de tous

pays, de toutes couleurs, de tous parfums : à cinq cents pas du château, l'air était embaumé comme l'est l'atmosphère à deux lieues de la ville de Grasse. Assurément, cette habitation était celle de quelque grand amant de la nature; car on voyait assemblées là toutes les merveilles végétales de la création... Oh! mon Dieu! murmura le malade, maintenant que j'y songe, il me semble que l'on eût pu être bien heureux dans un tel paradis!...

» Je visitai la maison : l'intérieur était digne de l'extérieur. C'était, en somme, un vieux château meublé, du haut en bas, dans le goût moderne, riche, élégant et confortable tout à la fois. — Il me fut montré par une femme qui avait été au service de l'homme auquel il avait appartenu. Le propriétaire et les héritiers étant nombreux, on faisait vendre le château pour concilier tous les intérêts.

» La femme qui me servait de guide dans cette visite n'avait pas auprès du défunt de qualité bien déterminée : elle s'intitulait sa femme de confiance, et passait dans le pays pour avoir hérité de l'argent comptant qu'il pouvait y avoir dans la maison au moment où le maître était mort. C'était une femme de trente ans, grande, forte, et qu'à son accent basque, on reconnaissait facilement pour être de nos pays; elle avait dans le regard, dans la tournure, dans les manières, quelque chose de viril qui me répugna d'abord. A mon accent aussi, elle me reconnut pour un voisin du pays basque, et, s'appuyant sur notre compatriotisme, elle se recommanda à moi pour le cas où j'achèterais le château, soit en mon nom, soit au nom d'une autre personne, s'offrant à rester dans la maison au titre qu'elle y avait auparavant, et même, faute de mieux, comme femme de chambre ou comme cuisinière.

» Je lui dis que c'était pour mon frère, et non pour moi, que j'agissais; que j'étais, personnellement, aussi pauvre que mon frère était riche; j'ajoutai seulement que je craignais que mon cher Jacques n'eût pas à jouir longtemps de sa fortune. Alors, elle me vanta l'air du pays, la salubrité de la situation, le voisinage de Paris, où l'on pouvait se rendre en une heure, et surtout la modicité du prix de cette splendide propriété, que l'on donnerait pour cent vingt mille francs, et peut-être même pour cent mille — tant les héritiers étaient pressés de toucher leur part d'héritage — à celui qui offrirait de payer comptant.

» Mon frère était tout à fait dans ces conditions-là; à mon avis, la propriété lui convenait à merveille, et je promis à Orsola Poutaé — c'était ainsi qu'on nommait la femme de confiance de l'ancien propriétaire — d'user de tout mon ascendant sur l'esprit de mon frère, d'abord pour qu'il achetât le château, ensuite pour qu'il la gardât près de lui. — Je vous parle longuement de cette femme, à cause de l'influence terrible qu'elle a eue sur ma vie...

» A peine l'eus-je quittée, au reste, que je m'étonnai de lui avoir promis ma protection auprès de Jacques : l'impression qu'elle avait produite sur moi, je le répète, était plutôt répulsive que sympathique. Mais, en revanche, je trouvais la propriété si merveilleusement belle, j'en fis un tel éloge à mon frère, qu'il me donna plein pouvoir pour traiter, et que, huit jours après, j'en avais fait l'acquisition en son nom, au prix de cent mille francs.

» L'installation eut lieu le jour même du versement du prix chez le notaire de Corbeil. Notre domestique se composait d'un jardinier, d'un valet de pied, d'une cuisinière et de la femme de chambre chargée du soin des enfants; plus, d'un jeune chien, moitié saint-bernard, moitié terre-neuve, que le maître de l'hôtel habité par mon frère, à Paris, lui avait cédé sur la demande des enfants, qui, jouant avec lui du matin au soir, n'avaient pas voulu s'en séparer : les enfants l'avaient appelé *Brésil*, en souvenir de la terre où ils étaient nés.

» D'après ma recommandation, on adjoignit Orsola à tout ce personnel. Le jour même, elle fit pour tout le monde ce qu'elle avait fait pour moi, c'est-à-dire qu'elle montra à mon frère le château dans tous ses détails, installa chacun dans son appartement ou à son poste, et prit, dès le premier moment, sous une apparente humilité, cette position de femme de confiance qu'elle occupait près de son ancien maître.

» Au reste, personne n'avait à se plaindre de la manière dont elle avait ordonné les choses : on eût dit qu'elle avait consulté chacun dans ses goûts, et l'avait servi selon ses désirs. Il n'était pas jusqu'à Brésil qui n'eût une niche magnifique où il se fût trouvé le plus fortuné des chiens, s'il n'eût regardé avec inquiétude une chaîne scellée au mur, laquelle semblait menacer sa liberté à venir.

» Tout était si confortable dans cette nouvelle habitation, que la vie y fut facile et commode pour tous dès le premier jour. Nous y passâmes la fin de l'été, puis l'automne. Il avait été question de revenir pour l'hiver à Paris ; mais Jacques préféra la campagne avec tous ses désagréments, — qui disparaissent, d'ailleurs, en partie à l'aide d'une grande fortune, — Jacques préféra la campagne au séjour de Paris.

» Nous arrivâmes ainsi au mois de février 1818, l'état de mon pauvre frère empirant de jour en jour. Un matin, il m'appela dans sa chambre à coucher, renvoya les enfants, et, quand nous fûmes seuls :

» — Mon cher Gérard, me dit-il, nous sommes des hommes ; nous devons parler et surtout agir en hommes.

» J'étais assis près de son lit, et, devinant le sujet dont il allait être question, j'essayai de le rassurer sur sa santé ; mais, lui, me tendant la main :

» — Frère, reprit-il, je sens ma vie qui s'en va à chaque haleine, et je ne regretterais pas l'existence, puisque la mort doit me réunir à ma chère femme, si l'avenir de mes deux enfants ne m'inquiétait profondement. Je sais qu'en te les léguant, je les laisse à un autre moi-même ; mais, par malheur, tu n'es pas père, toi, et on ne le devient jamais complétement des enfants des autres. D'ailleurs, il y a deux choses à surveiller chez les enfants : la vie matérielle, c'est-à-dire celle du corps ; la vie intellectuelle, c'est-à-dire celle de l'esprit. Tu me répondras que l'on peut mettre le garçon dans un grand collége, la fille dans un excellent couvent ; j'y ai pensé, mon ami ; mais les pauvres enfants sont habitués aux fleurs, aux grands bois, à l'air des champs, aux rayons du soleil, et je tremble à l'idée de les enfermer dans ces prisons qu'on appelle des pensions, dans ces cellules qu'on nomme des dortoirs! puis, à mon avis, il n'y a de grand arbre que celui qui pousse au grand jour. Donc, je t'en prie, mon cher Gérard, pas de collége, pas de couvent pour les pauvres enfants!

» Je m'inclinai.

» — Tout ce que tu voudras, frère, lui dis-je ; ordonne : j'obéirai.

» — Depuis longtemps, reprit Jacques, je songeais à mettre près d'eux un précepteur, un médecin, pour ainsi dire, de leur vie morale ; seulement, je ne savais sur qui arrêter

mon choix, lorsque Dieu, qui veut, sans doute, me donner cette tranquillité au moment de ma mort, a permis qu'un de mes amis revînt hier de quinze cents lieues pour me tirer d'embarras...

» Effectivement, la veille, un inconnu avait demandé Jacques, refusant de dire son nom; il avait été introduit dans sa chambre, et était resté près d'une heure avec lui.

» — Tu veux parler de cet homme qui est venu hier? dis-je à Jacques.

» — Oui, me répondit-il; c'est un homme que j'ai connu autrefois, et que j'ai revu à de longs intervalles; mais, si peu que je l'aie vu, j'ai pu apprécier son jugement, sa droiture, sa bonté; dans deux ou trois occasions, où il a bravement payé de sa personne, j'ai pu apprécier son courage. Peu d'hommes m'ont inspiré, au premier abord, une sympathie que le temps ait mieux justifiée; il m'a rendu autrefois un service dont je lui serai reconnaissant jusqu'à l'heure de ma mort...

Le jeune moine prenait une attention croissante au récit du moribond; depuis quelques instants, il semblait que ce récit, par un point inconnu, le touchât personnellement.

M. Gérard continua.

— Des affaires de la nature la plus grave, des intérêts qui touchent aux plus hautes questions politiques de ce pays, — intérêts et affaires que je connais, mais qu'il ne m'est point permis de faire connaître, même à toi, reprit mon frère, — l'ont forcé de s'exiler deux fois de la France, et l'obligent, aujourd'hui qu'il y rentre, à s'y tenir à peu près caché. Hier, il venait me demander un abri contre les haines et les soupçons qui le poursuivent, soupçons et haines, d'ailleurs, qui n'ont rien que d'honorable pour lui. Frère, je songe à cet homme pour l'éducation de mes enfants...

La respiration du moine devenait plus pressée, et, de temps en temps, il passait son mouchoir sur son front. On eût dit qu'il était en proie à un combat intérieur, à une profonde agitation morale; ce fut au point que le malade s'en aperçut.

— Souffrez-vous, mon père? demanda-t-il en s'interrompant, et avez-vous besoin de quelque chose? En ce cas, sonnez Marianne.

Puis, à voix basse, il ajouta :

— J'en ai encore pour longtemps, hélas! car, autant que je le puis, je retarde l'aveu terrible... Ayez patience, mon père, je vous en supplie!

— Continuez, dit le prêtre.

— Où en étais-je?... Je n'en sais plus rien.

— Votre frère Jacques vous vantait la moralité et le courage de son ami, de celui qu'il voulait donner pour précepteur à ses enfants.

— Oui, c'est vrai...

» — C'est un homme d'une érudition profonde, ajouta Jacques, et qui connaît le monde depuis les hautes jusqu'aux basses régions; langues anciennes, langues modernes, histoire, sciences et arts, il sait tout : c'est une encyclopédie vivante, et, si j'étais sûr qu'il pût demeurer avec toi jusqu'à la majorité de mes enfants, je mourrais presque sans regret.

» — Qui l'en empêcherait?

» — La gravité des affaires qui le préoccupent, et qui sont de telle nature, que, d'un instant à l'autre, il peut être contraint de s'éloigner, non pas seulement pour quelques années, mais pour toujours... Dans tous les cas, s'il était forcé de te quitter, je te chargerais de pourvoir à son remplacement : il a un fils qui se destine à l'état ecclésiastique...

— Pardon, dit Dominique en se levant, je ne puis pas, je ne dois pas écouter plus longtemps votre confession, monsieur.

— Et pourquoi cela, mon père? demanda M. Gérard d'une voix altérée.

— Parce que, répondit le moine d'une voix aussi altérée peut-être que celle du moribond, — parce que je vous connais, et que vous ne me connaissez pas; parce que je sais qui vous êtes, et que vous ne savez pas qui je suis.

— Vous me connaissez? vous savez qui je suis? s'écria le malade avec l'expression de la plus profonde terreur. C'est impossible!

— Vous vous nommez Gérard Tardieu, n'est-ce pas, et non point tout simplement Gérard?

— Oui... mais, vous, qui êtes-vous? comment vous nommez-vous?

— Moi, je me nomme Dominique Sarranti.

Le malade jeta un cri d'effroi.

— Je suis fils, continua le moine, de Gaetano Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et qui est innocent, je le jure!

Le moribond, qui s'était soulevé sur son lit, retomba la face contre son oreiller, en poussant un gémissement étouffé.

— Vous voyez bien, dit le moine, que ce serait vous tromper, que d'écouter plus longtemps votre confession, puisque, au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez calomnié et déshonoré le père!

Et, repoussant violemment son fauteuil, le dominicain fit un mouvement vers la porte.

Mais, pour la troisième fois, il se sentit arrêté par sa robe.

— Non, non, non! restez, au contraire! cria le mourant de toute la force de sa voix : restez! c'est la Providence qui vous amène; restez! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait!

— Vous le voulez? dit le moine. Prenez garde! je ne demande pas mieux, et il m'a fallu un effort surhumain pour vous déclarer qui j'étais, et pour ne pas abuser du hasard qui m'avait conduit près de vous.

— Dites la Providence, mon frère! dites la Providence! répéta le moribond. Oh! j'eusse été vous chercher au bout du monde, si j'eusse su vous y trouver, pour vous forcer à écouter l'aveu, le terrible aveu qu'il me reste à vous faire!

— Vous le voulez? dit une seconde fois Dominique.

— Oui, répondit le malade, oui, je vous en prie, je vous en supplie! oui, je le veux!

Le moine, tout frissonnant, retomba sur son fauteuil, les yeux au ciel, et murmurant tout bas :

— Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je entendre?

LXIV

Où un chien hurle, où une femme chante.

Après ce qu'il venait de découvrir par un si étrange concours de circonstances, il fallut que frère Dominique fît sur lui-même un bien violent effort pour que son visage ne trahît point le trouble qui l'agitait.

Nous l'avons dit quand nous avons essayé de montrer au lecteur ce magnifique portrait de Zurbaran détaché de sa toile : — la démarche, la physionomie, la parole du jeune moine, tout en lui portait l'empreinte d'une tristesse morne et profonde, mais voilée et silencieuse.

Les causes de cette tristesse, dont il n'avait jamais fait confidence à personne, nous allons les voir se dérouler avec la confession de Gérard Tardieu, ou plutôt avec le récit des dernières années de cet homme, que tout le village de Vanvres et tous les villages environnants appelaient le bon, l'honnête, le vertueux M. Gérard.

Celui-ci reprit d'une voix faible, fréquemment interrompue par des sanglots, des soupirs et des gémissements :

— Quant à ma fortune, continua mon frère, son partage est bien simple, et je crois, depuis le temps que je pense à ma mort, avoir tout prévu. Voici la copie de mon testament, déposé chez M. Henry, notaire à Corbeil; je te la remets, et tu vas la lire, pour voir s'il n'y a point quelque oubli ou quelque omission à réparer. Je pense, toutefois, que tu n'y trouveras rien à redire, car l'emploi de ma fortune est bien facile. Je laisse un million à chacun de mes enfants; je désire que, sauf la dépense nécessaire à leur éducation et à leur entretien, le revenu de ces deux millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité. — C'est à ton amitié que je

confie le soin d'y veiller, mon cher Gérard. — Quant à toi, comme je connais la simplicité de tes goûts, je te laisse, à ton choix, soit une somme de cent mille écus en argent, soit une rente viagère de vingt-quatre mille francs. Si l'idée te venait de te remarier, tu prendrais, sur les revenus accumulés des enfants, ou six autres mille francs de rente, ou une autre somme de cent mille francs. Si l'un des deux enfants mourait, je désire que le survivant hérite de l'autre en totalité; si tous deux mouraient...

» Et, à cette seule pensée, la voix de mon pauvre frère devint presque inintelligible.

» — Si tous deux mouraient, comme ils n'ont pas au monde d'autre parent que toi, tu deviendrais leur héritier. Je laisse particulièrement à tous ceux qui m'ont servi, des marques de ma reconnaissance : tu n'auras point à t'en inquiéter. J'ai jugé inutile de spécifier dans mon testament les sommes que tu devais consacrer à l'éducation de mes enfants; cette dépense sera réglée par toi, sans profusion comme sans parcimonie. Cependant, il y a un point sur lequel je fixerai ton attention ; je te prie de ne pas donner à mon ami Sarranti moins de six mille francs par année; le dévouement des hommes qui élèvent nos enfants ne m'a jamais paru suffisamment récompensé, et, si j'étais le directeur de l'instruction publique en France, je voudrais que les professeurs, qui passent leur vie à former le cœur et l'esprit de la génération nouvelle, fussent autrement rétribués que les laquais qui servent à brosser leurs habits !...

Le moine appuyait son mouchoir, non plus sur son front pour en essuyer la sueur, mais sur sa bouche pour en étouffer les sanglots.

Cette suprême précaution de Jacques Tardieu, afin de sauvegarder la dignité de son ami, le touchait au plus profond du cœur.

— « Si l'un des deux enfants mourait, — continua le malade exprimant toujours les dernières volontés de son frère, — cent mille francs, sur la fortune du mort, seraient prélevés pour Sarranti; si tous deux mouraient, deux cent mille... »

Dominique se leva et alla se jeter sur un fauteuil, dans un coin de la chambre, pour y pleurer quelques instants tout à son aise.

En s'éloignant du lit, il ne put s'empêcher de laisser tomber sur le malade un regard de suprême dédain.

Mais il ne lui fallut que quelques secondes pour vaincre son émotion, et, quittant cette espèce de solitude momentanée qu'il avait été chercher, il se rapprocha d'un pas lent et grave du lit du mourant.

Son œil était sombre et plein d'interrogations, et il était évident qu'il attendait avec impatience la suite de cette confession, dont il eût voulu presser le récit, mais dont, cependant, il désirait ne perdre aucun détail.

De son côté, le malade était tellement accablé, et par les efforts qu'il avait faits pour parler si longtemps, et par l'émotion qu'il avait éprouvée, qu'il était retombé livide sur son oreiller, et paraissait évanoui.

Le dominicain trembla à cette idée, que M. Gérard pouvait mourir avant d'avoir achevé sa confession, et, par conséquent, le laisser dans l'ignorance de faits qu'il avait le plus grand intérêt à connaître.

Il s'approcha donc de cet homme avec moins de répugnance apparente, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Mon frère, répondit le malade, donnez-moi une cuillerée de ce cordial qui est sur la cheminée... Dussé-je mourir à la peine, je veux tout vous dire d'un seul coup!

Le moine présenta au moribond une cuillerée de l'élixir; à peine M. Gérard l'eut-il avalée, qu'il parut, en effet, recouvrer quelque force, et que, faisant signe à Dominique de reprendre sa place au chevet du lit, il continua :

— Mon frère me remit donc la copie du testament, et j'eus beau protester contre la générosité qu'il déployait envers moi; lui dire qu'habitué à vivre avec quinze ou dix-huit cents francs par an, je n'avais besoin ni d'un si gros capital, ni d'une si forte rente; il ne voulut rien entendre, et ferma toute discussion en me répondant que le frère d'un homme qui laissait deux millions de fortune à ses enfants, qu'un tuteur qui avait à diriger pour ses pupilles une fortune de deux cent mille livres de rente susceptible de se doubler, ne devait pas, aux yeux mêmes de ses neveux, avoir l'air de vivre à leurs dépens, comme un parasite étranger. J'acceptai donc, le cœur rempli à la fois de tristesse et de reconnaissance; — car, jusque là, mon père, je méritais ce titre

d'honnête homme que j'ai usurpé depuis, et j'eusse consenti non-seulement à perdre cette fortune que me laissait mon frère, mais encore ma fortune personnelle, si j'eusse eu une fortune quelconque, pour sauver la vie de mon pauvre frère, ou seulement la prolonger de quelques années. — Malheureusement, la maladie était mortelle, et, le lendemain de cette conversation, à peine Jacques eut-il la force de serrer la main de... votre père, dit le malade avec effort; de votre père, répéta-t-il comme pour s'affermir, qui arriva au château dans l'après-midi... Je ne vous ferai pas le portrait de M. Sarranti, mon frère; mais laissez-moi vous dire quelques mots de la première impression que me fit sa présence. Jamais, je puis le jurer devant Dieu et devant vous, jamais le visage d'une créature humaine ne m'inspira une sympathie plus vive, un respect plus profond. La loyauté qui faisait le caractère principal de sa physionomie attirait spontanément la confiance, et, dès la première vue, on était prêt à lui ouvrir ses bras et son cœur! Il vint, le soir même, s'installer à la maison, sur les prières de Jacques, qui avait déclaré vouloir fermer les yeux entre ses deux meilleurs amis, c'est-à-dire entre M. Sarranti et moi. A peine arrivé, il monta dans ma chambre, et me dit :

» — Monsieur Gérard, ne trouvez pas mauvais que, dès mon entrée dans la maison, je débute par vous demander un important service.

» — Parlez, monsieur, lui dis-je; l'estime et l'amitié que mon frère a pour vous me donnent le droit de vous dire ce qu'il vous dirait lui-même : « Mon cœur et ma bourse sont » à vous! »

» — Merci, monsieur, répondit votre père, et je serai véritablement heureux le jour où vous pourrez mettre ma reconnaissance à l'épreuve. Mais le service que je réclame en ce moment est un acte de pure confiance; voilà pourquoi je m'adresse à vous, le peu d'espoir que nous avons de conserver longtemps encore notre pauvre Jacques m'interdisant la joie de m'adresser à lui.

» — En quoi puis-je justifier votre confiance, et me substituer à mon frère? demandai-je.

» — Voici, monsieur.

» J'écoutai.

» — Je suis chargé, continua M. Sarranti, par une per-

sonne dont il ne m'est point permis jusqu'ici de dire le nom, de placer chez un notaire une somme de cent mille écus que je porte avec moi dans ma malle : cette somme, entendez bien, je désire en faire simplement le dépôt, et non le placement; peu m'importe qu'elle ne rapporte rien, pourvu que, d'un jour à l'autre, et selon les besoins de la personne dont je suis mandataire, je puisse la reprendre à première réquisition.

» — Rien de plus facile, monsieur, et, tous les jours, on dépose, à ces conditions-là, une somme plus ou moins forte chez un notaire.

» — Merci, monsieur; me voilà rassuré sur un point. Maintenant, veuillez me tranquiliser sur l'autre, c'est-à-dire sur le principal, sur celui où gît véritablement le service que je vous demande.

» — Dites.

» — Cette somme ne peut être placée sous mon nom, car tout le monde connaît mon manque absolu de fortune; elle ne peut être placée sous celui de votre cher frère, puisque, d'un moment à l'autre, Dieu va le rappeler à lui. Je désirerais donc qu'elle fût placée...

» — Sous mon nom? me hâtai-je de dire simplement.

» — Oui, monsieur; et voilà le service que j'avais à vous demander.

» — J'eusse désiré que la chose fût plus importante, monsieur; car ce n'est pas même un service que vous réclamez de moi, c'est une simple complaisance. Quand il vous plaira de faire le dépôt de cette somme, vous me le direz, j'accomplirai votre désir, et vous remettrai personnellement une contre-lettre, pour que vous puissiez, en cas d'accident, de départ, de mort subite, vous substiter à moi, et vous présenter au notaire comme le véritable propriétaire de l'argent.

» — Si l'argent était à moi, dit M. Sarranti, je refuserais cette garantie, que je regarderais comme inutile; mais, je vous le répète, il ne m'appartient pas, et est destiné à servir de hauts intérêts. J'accepte donc non-seulement le service, mais encore toutes les sûretés que vous voudrez bien m'offrir pour faciliter, au moment donné, ou le retrait total ou l'emploi partiel de la somme déposée.

» — Remettez-moi cette somme, monsieur, et, dans une heure, elle sera déposée chez M. Henry.

» M. Sarranti avait, en effet, dans sa malle, les trois cent mille francs en or; nous les comptâmes, puis je les enfermai dans une cassette; j'en donnai un récépissé dans la forme convenue; je fis mettre le cheval à la voiture, et je partis pour Corbeil.

» Une heure et demie après, j'étais de retour à la maison. M. Sarranti était au chevet du lit de mon frère, qui allait de plus en plus mal. Jacques m'avait demandé deux ou trois fois; son état était désespéré, et le médecin ne répondait point qu'il passât la nuit. En effet, vers deux heures du matin, il demanda à voir une dernière fois ses enfants; Gertrude, qui veillait avec nous, les alla prendre dans leur lit, et les lui amena tout pleurants. Les pauvres petits versaient des larmes sans se rendre bien parfaitement compte de leur malheur; ils sentaient instinctivement que quelque chose de mystérieux, de sombre, d'infini, planait sur eux : — c'était la mort!

» Jacques bénit les deux enfants, qui se mirent à genoux près de son lit; puis il les embrassa, et fit signe à Gertrude de les emmener. Les enfants ne voulaient pas sortir; leurs larmes se changèrent en sanglots et leurs sanglots en cris, lorsqu'on les força de quitter la chambre. Ce fut une scène d'une profonde tristesse, d'un effroyable déchirement, et j'ai bien peur, pour ma punition, d'entendre ces cris pendant toute l'éternité... puis, ajouta le moribond, d'autres cris plus déchirants encore!...

Le malade s'affaissa une seconde fois. Le prêtre craignit, en prodiguant l'élixir qui lui avait rendu des forces, de nuire à son efficacité : il se contenta donc, pour cette fois, de lui faire respirer des sels, et, en effet, ce réactif suffit.

M. Gérard rouvrit les yeux, poussa un soupir, essuya la sueur qui coulait sur son front, et reprit :

— Une heure après la sortie des enfants, mon frère expira. Du moins, son agonie fut douce, et, comme il l'avait désiré, il mourut dans nos bras... dans les bras de deux honnêtes gens, monsieur! car, jusqu'à l'heure de la mort de mon frère, je n'ai point, je ne dirai pas seulement une mauvaise action, mais même une mauvaise pensée à me reprocher. — Le lendemain, ou plutôt le jour même, de grand matin, on éloigna les enfants; Gertrude et Jean les emmenèrent à Fontainebleau, où ils devaient passer deux jours, et où, aus-

sitôt les derniers devoirs rendus à son ami, M. Sarranti irait les rejoindre. Ils demandèrent pourquoi on ne leur permettait pas d'embrasser leur père avant de partir : on leur répondit que leur père n'était pas réveillé; mais, alors, l'aîné, Victor — je ne sais pas, mon père, comment j'ose prononcer ce nom! — l'aîné, qui commençait à avoir quelque idée de la mort, objecta :

» — On nous a déjà dit une fois que maman dormait; on nous a déjà emmenés ainsi un matin, et nous n'avons jamais revu maman! Papa est allé la rejoindre, et nous ne le reverrons jamais non plus!

» Mais la petite fille, qui avait cinq ans à peine, répondit :

» — Pourquoi papa et maman nous abandonneraient-ils, puisque nous sommes bien sages, que nous ne faisons de mal à personne, et que nous les aimons bien?

» Oh! en effet, pauvres enfants! pourquoi votre père vous abandonnait-il, et surtout en vous abandonnant, pourquoi vous remettait-il entre de pareilles mains?

Et le malade regarda ses mains décharnées comme lady Macbeth regarde sa main sanglante, quand elle dit : « Oh! toute l'eau du vaste Océan ne suffirait point à laver cette petite main! »

— Enfin, poursuivit M. Gérard, les enfants partirent; mais Gertrude avait peine à les contenir; ils tendaient leurs bras hors de la calèche en criant :

» — Nous voulons embrasser papa!...

» On fut obligé de fermer les vitres.

» Nous nous occupâmes alors de remplir les derniers devoirs que nous imposait la mort de ce pauvre frère. Il n'avait fait aucune recommandation particulière pour l'inhumation; nous déposâmes son corps dans le cimetière de Viry. L'enterrement fut ce qu'il pouvait être dans un village, et, sur sa tombe encore ouverte, je remis au curé qui disait les prières des morts mille écus pour les pauvres, afin que les prières de ceux dont, même après sa mort, il soulageait le malheur se mêlassent à celles du prêtre.

» Comme il l'avait promis, M. Sarranti, en sortant du cimetière, s'achemina vers Fontainebleau. Il devait, le lendemain ou le surlendemain, revenir avec les enfants; mais, avant de nous séparer, fondant en larmes tous les deux au souvenir de celui que nous avions perdu, nous nous jetâmes

dans les bras l'un de l'autre... Oh! pardonnez-moi d'avoir accusé, calomnié, flétri un homme que j'avais pressé contre mon cœur! s'écria le malade s'adressant à frère Dominique; mais, vous le verrez, j'étais fou quand j'ai commis ce crime, et Dieu merci, ce crime peut être réparé!

Le moine, nous l'avons dit, était impatient d'entendre la fin de cette confession, que le mourant avouait lui-même être terrible; si terrible, que, quelle que fût sa faiblesse, celui qui la faisait en éloignait autant que possible la conclusion.

Il pria donc M. Gérard de continuer.

— Oui, oui, murmura celui-ci; mais voilà le difficile, de continuer! et il est bien permis au voyageur qui n'a, jusqu'aux deux tiers de sa route, parcouru que de riches plaines et de fertiles vallées, d'hésiter un instant avant de s'engager dans des marais fétides, au milieu de précipices mortels et d'insondables abimes!

Le dominicain, tout impatient qu'il était, garda le silence, et attendit.

L'attente ne fut pas longue; soit que le malade sentît que sa force revenait, soit qu'il craignît, au contraire, que ce qui lui restait de force ne l'abandonnât tout à fait, il reprit:

— Je revins seul au château, abandonné, puisque, depuis deux jours, les enfants l'avaient quitté, emmenés par Jean et Gertrude, et que M. Sarranti venait de partir pour les rejoindre. J'étais triste et sombre: j'avais un deuil mortel non-seulement sur les habits, mais encore dans le cœur: deuil à la fois de mon frère mort, et de quarante-cinq années d'honneur qui allaient mourir! J'eusse oublié le chemin du château, que j'y eusse été guidé par les hurlements douloureux de Brésil. On dit que les chiens voient l'invisible déesse qu'on appelle la Mort, et que, quand toute la nature se tait sur son passage, eux seuls la saluent de leurs lugubres et prophétiques aboiements. Les cris du chien pouvaient faire croire à la vérité de cette sombre légende. Aussi, heureux de retrouver, même chez un animal, une douleur qui répondît à la mienne, j'allai à lui comme je serais allé à une créature humaine, à un ami!

» Mais à peine Brésil m'eut-il aperçu, qu'il s'élança, non pas vers moi, mais contre moi, de toute la longueur de sa chaîne, les yeux ardents, la langue sanglante, les dents af-

amées. J'eus peur, de cette colère sans la comprendre : je ne caressais pas ordinairement le chien, mais je ne le maltraitais pas non plus. Il adorait mon frère et les enfants. Pourquoi cette haine contre moi? L'instinct l'emporte donc quelquefois sur l'intelligence?

» Je continuai à m'avancer vers le château. Là, un autre bruit affecta mon oreille : dans cette maison d'où un cadavre venait de sortir, où le chien se lamentait, où l'homme essuyait encore ses yeux, une voix de femme chantait! — Cette voix était celle d'Orsola.

» Indigné, et dans l'intention de lui imposer silence, je m'approchai de la salle à manger, d'où la voix paraissait sortir. A travers l'entre-bâillement de la porte, je vis Orsola dressant, en l'absence de tout le monde, le déjeuner, tout en chantant, dans le patois basque, cette chanson de notre pays; — chanson impie, cynique, révoltante en un pareil moment :

» Le bonheur est fait pour les dieux,
Qui laissent le plaisir aux hommes;
Bénissons ceux qui vont aux cieux,
Mais consolons le cœur de ceux
Qui restent au monde où nous sommes!

» Je ne saurais vous dire, mon père, la profonde répugnance que m'inspira, pour la femme qui la chantait, cette joyeuse et matérialiste chanson, éclatant dans une maison mortuaire. Aussi, désirant qu'Orsola sût bien que je l'avais entendue :

» — Orsola, lui dis-je, vous pouvez enlever la table; je n'ai pas faim.

» Et je remontai dans ma chambre, où je m'enfermai. — Orsola se tut; mais le chien continua de gémir toute la journée et toute la nuit suivante; ses hurlements ne cessèrent qu'au moment où la voiture qui ramenait les enfants entra dans la cour du château

LXV

Orsola.

— Mon frère mort, poursuivit M. Gérard, je devins le chef de la famille, et l'administrateur de la fortune de mes neveux. D'abord, je me trouvai assez embarrassé : je n'avais jamais eu que douze ou quinze cents francs de revenu, provenant d'un petit bien paternel que je faisais rapporter moi-même ; lorsque j'eus à manier des sommes considérables en billets de banque, il me prit des frissonnements inconnus ; quand je vis des sacs d'or renversés sur une table, je compris le vertige ! seulement, ces sensations étaient toutes physiques, et n'avaient rien de criminel. Je n'avais d'autres désirs que ceux qui étaient éclos dans le cercle où d'habitude je vivais.

» M. Sarranti commença l'éducation des enfants, me donna quelques conseils pour l'emploi et le placement des revenus, et les premiers jours s'écoulèrent dans une parfaite tranquillité.

Les deux seules femmes qui habitassent la maison étaient Gertrude et Orsola : — Gertrude, qui, après avoir été, à vingt ans, la nourrice de ma belle-sœur, et l'avoir vue mourir entre ses bras, était devenue, à quarante-cinq, la gouvernante de ses enfants ; — Orsola, qui s'était, comme vous savez, impatronisée dans la maison, et décorée du titre de femme de confiance. Je vous ai dit, mon père, l'effet de répulsion que cette femme avait commencé par produire sur moi. Pourquoi cela ? A part cette chanson que je lui avais entendu chanter le jour de l'enterrement de mon frère, je n'eusse pas trop su le dire ; ce n'était point qu'il y eût en elle quelque chose de répulsif : au contraire, elle était belle. Seulement, il fallait s'en apercevoir ; mais, du moment qu'on

s'en était aperçu, les regards qui l'avaient d'abord laissée passer indifféremment, revenaient à elle, et, une fois qu'ils avaient pris cette fatale direction, ne pouvaient plus la quitter! D'abord, quand je l'avais vue pour la première fois, elle était vêtue d'un costume sombre qui ne la faisait aucunement valoir; ses cheveux étaient cachés sous une espèce de coiffe de veuve; le reste de son accoutrement était, non pas tout à fait d'une femme du commun, mais d'une bourgeoise qui a renoncé à toute idée de coquetterie. La seule chose que j'eusse remarquée en elle, c'étaient des yeux assez beaux, des dents fort blanches et des lèvres dont le rouge vif et presque sanglant m'avait tout particulièrement frappé. Mais, depuis la mort de mon frère, peu à peu, et semaine par semaine, elle avait, pour ainsi dire, mis à jour une beauté : — c'étaient, d'abord, de magnifiques cheveux, bleus à force d'être noirs, dont elle avait tiré de dessous sa coiffe la riche réserve, et dont elle s'était fait de splendides nattes; c'était un cou, doré comme l'épi au mois de juillet, qu'elle avait dégagé d'une collerette montante; c'était une taille souple et flexible comme le bouleau de nos forêts, qu'elle avait enfermée dans une robe de deuil en taffetas noir; c'était un pied espagnol, mieux que cela, un pied basque, qu'elle avait débarrassé de la pantoufle qui le chaussait, et emprisonné de nouveau, mais, cette fois, dans un soulier à rubans flottants; c'était une double rangée de dents blanches, qu'elle montrait, même sans sourire, comme si ses lèvres eussent été trop courtes et trop arrondies pour se rejoindre; c'étaient, enfin, des mots charmants dits en patois de nos montagnes, avec un mélodieux accent basque, et qui me semblaient, quand elle m'adressait la parole, — ce qui, au reste, lui arrivait rarement, — un écho du pays natal.

» Tous ces changements successifs s'étaient opérés en moins de trois mois, au grand étonnement de tous les commensaux de la maison, lesquels ne soupçonnaient point, sous sa chrysalide de bure, la brillante phalène qui venait d'éclore. Du reste, pour qui Orsola faisait-elle ces frais de toilette? Il était impossible de le dire : elle ne parlait jamais à personne, que les besoins de la maison ne l'y forçassent, et elle se tenait dans sa chambre tout le temps qu'elle n'avait point affaire dans les régions aristocratiques du château.— C'était pour elle, sans doute! cette innocente coquetterie déplaisait

probablement à son ancien maître, et, peu à peu, elle voulait s'assurer si son nouveau maître était aussi sévère que l'ancien. Son nouveau maître, c'était moi !

» Laissez-moi vous dire toutes les séductions de cette femme, à qui j'eusse donné quarante ans la première fois que je l'avais vue, et qui, au fur et à mesure qu'elle dépouillait l'ancien costume, semblait dépouiller avec lui les années; de sorte qu'au bout de trois mois, je lui eusse donné à peine trente ans. C'est là ma seule excuse à l'infâme ascendant que cette abominable créature finit par prendre sur moi.

» J'avais, je vous l'ai dit, perdu ma femme très-jeune, et après d'assez tristes années de mariage. Doué d'une constitution assez robuste, d'un tempérament d'homme du Midi, mes passions avaient pu momentanément s'engourdir, mais devaient infailliblement, un jour ou l'autre, se réveiller. Plusieurs fois je m'étais surpris à regarder passer cette femme; plusieurs fois, en son absence, je m'étais étonné de penser à elle... Quant à Orsola, elle semblait n'avoir pour moi d'autre attention que cette respectueuse déférence que l'inférieur a pour son maître. Elle s'était réservé le service de ma chambre et de celle de M. Sarranti, ayant le soin d'y entrer de préférence pendant le déjeuner ou le dîner, et n'y trahissant sa présence que par ces attentions auxquelles on reconnaît, chez qui les a, l'habitude personnelle de la plus excessive propreté. Nous rentrions régulièrement dans nos chambres à neuf heures du soir, et, en général, à dix heures tout le monde était endormi.

» Un soir que j'avais à revoir des comptes de banque et de régie, — c'était pendant une nuit de décembre 1818, — je prévins Orsola de mon désir de prolonger mon travail assez avant dans la nuit, et la priai de faire monter une provision de bois dans ma chambre. Elle l'apporta elle-même en venant faire la couverture; puis, le bois déposé, la couverture faite, elle sortit en me demandant en patois :

» — Monsieur n'a plus besoin de rien?

» — Non, lui répondis-je en détournant d'elle mon regard; car j'avais peur que mon regard, en se fixant sur elle, ne fît jaillir de mon cœur un éclair de cette étrange luxure qu'elle éveillait en moi.

» Elle sortit, tira doucement la porte derrière elle, et je l'entendis monter l'escalier, et rentrer dans sa chambre, située

au-dessus de la lmienne. Je restai pensif, sans faire attention que, peu à peu, le feu s'éteignait, et je ne commençai à m'en apercevoir que par le froid qui m'envahissait lentement.

» Il était inutile que je pensasse à travailler ce soir-là : toutes mes idées étaient ailleurs. Je voulus fuir dans le sommeil les tentations qui venaient m'assaillir; je ietai une brassée de bois sur mon feu, je me couchai, j'éteignis la lumière, et j'essayai de m'endormir. — Je m'endormis, en effet.

» Une heure, à peu près, s'était écoulée depuis que j'avais fermé les yeux, quand je me réveillai, suffoqué par la fumée, le feu avait pris dans la cheminée, par suite, sans doute, de la trop grande quantité de bois que j'y avais jetée; le vent rabattait la fumée dans ma chambre, et cette fumée m'étouffait. Je me jetai à bas de mon lit, et ie criai :

» — A l'aide! au feu!

» Mais personne ne vint. J'allais gagner i escaier de service, lorsque, au bout du corridor, j'aperçus Orsola, les cheveux dénoués, vêtue d'une espèce de peignoir qui n'était autre qu'une longue chemise de nuit, pieds nus, son bougeoir à la main. Elle était superbe ainsi, et semblait quelque apparition comme on raconte qu'il en existe dans les vieux châteaux, ou dans les couvents en ruine. Il y avait, en effet, dans cette femme, de la châtelaine et de l'abbesse, mais surtout du démon! Puis, comme si la distance qu'il y avait d'elle à moi eût dû l'empêcher de remarquer le luxurieux désordre dans lequel elle se trouvait :

» — Vous avez appelé à l'aide, dit-elle, et je suis accourue. Qu'y a-t-il?

» Je la regardai émerveillé.

» — Le feu! balbutiai-je, le feu!

» — Où cela?

» — Dans ma chambre!

» Elle s'y précipita sans se préoccuper de la fumée.

» — Ah! dit-elle, ce n'est rien.

» — Comment! ce n'est rien?

» — Non, c'est un feu de cheminée, et les cheminées sont en briques. Voulez-vous m'aider, monsieur? Nous allons l'éteindre.

» — Mais, pour l'éteindre, appelons du monde!

» — C'est inutile, dit-elle, ne réveillons personne : nous

l'éteindrons bien à nous deux; et même je l'éteindrai à moi toute seule, si vous ne voulez pas vous en mêler.

» Ce sang-froid me paraissait merveilleux : c'était moi, l'homme, c'est-à-dire la créature prétendue forte, qui avais eu peur, c'était elle, la femme, c'est-à-dire la créature réputée faible, qui me rassurait!

» Je n'appelai point. Dans la disposition d'esprit où je m'étais couché, l'apparition qui venait à moi était celle que j'eusse évoquée. Elle, d'ailleurs, était, comme je l'ai dit, hardiment entrée dans ma chambre, avait ouvert la fenêtre pour dissiper la fumée, avait arraché les draps de mon lit, les avait trempés dans la cuvette, et, en appliquant ces draps mouillés contre l'ouverture du foyer, avait entièrement intercepté le courant d'air; puis, tirant le drap à elle d'un mouvement régulier, elle avait produit le vide, et fait tomber des hautes régions de la cheminée les couches de suie qui s'étaient enflammées.

» Une demi-heure suffit à toute cette operation, dans laquelle je l'aidai, c'est vrai, mais plus préoccuppé de ces cheveux noirs, de ces pieds blancs, de ces épaules arrondies qui transparaissaient sous le peignoir, que de l'incendie, qui, d'ailleurs, était complétement vaincu. Une autre demi-heure n'était point écoulée, que le parquet était épongé, la chambre propre, mon lit refait, et que cette créature fantastique, qui semblait un démon commandant aux éléments, avait disparu.

» La nuit qui suivit cet événement fut une des plus cruelles que je passai de ma vie!...

» Au reste, j'étais résolu à récompenser ce sang-froid et ce dévouement. Le lendemain, après le déjeuner, à l'heure où je la savais occupée à faire ma chambre, je montai et m'approchai d'elle, qui semblait ne se souvenir de rien; je lui fis mes remercîments, et lui présentai une bourse contenant une vingtaine de louis. Mais elle, recevant mes remercîments avec humilité, repoussa la bourse avec hauteur. J'insistai; alors, elle répondit simplement et sans affectation :

» — Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

» Je pensai que peut-être la somme n'était pas assez forte pour la tenter, et, voulant avoir le dernier mot de ce désintéressement, je pris tout l'or que j'avais dans ma poche; je le joignis à celui qui était dans la bourse, et je lui offris de

nouveau cette bourse, mais sans plus de succès. Je lui demandai la raison de ces refus.

» — Il y a une première raison que je vous ai dite d'abord, et qui est la plus puissante, me répondit-elle : je n'ai fait que mon devoir, et qui ne fait que son devoir n'a pas droit à une récompense; puis, ajouta-t-elle en souriant, il y en a une seconde...

» — Laquelle ? fis-je.

» — C'est que, relativement, monsieur, je suis aussi riche que vous.

» — Comment cela ?

» — Mon ancien maître m'a laissé trente mille francs en capital, c'est-à-dire quinze cents livres de rente. Je n'ai qu'à retourner dans la vallée de Savines, d'où je suis, et, avec mes quinze cents francs, je vivrai comme une reine!

» — Mais, alors, repris-je, pourquoi avez-vous demandé de si faibles gages, quand je vous ai invitée à faire votre prix ?

» — Pour deux raisons encore, répondit-elle : parce que j'étais depuis dix ans dans la maison, et que mon grand désir était de ne pas la quitter.

» — Voilà la première, lui dis-je. Et la seconde ?

» — La seconde! dit-elle en rougissant légèrement; la seconde, c'est parce que, du premier coup d'œil, je m'étais sentie attirée vers vous, et qu'il me plaisait d'entrer à votre service.

» Je remis ma bourse dans ma poche, tout honteux de trouver une pareille élévation de sentiment chez une femme que je n'avais, jusque là, considérée que comme une servante.

» — Orsola, lui dis-je, à partir de demain, vous prendrez une femme pour faire ici ce que vous y faisiez d'habitude, et vous vous contenterez de surveiller les domestiques.

» — Pourquoi me priver d'un plaisir, monsieur, en empêchant que je ne vous serve ? est-ce votre manière de me récompenser ?

» Elle dit ces quelques paroles du ton le plus naturel.

» — Eh bien, soit, répondis-je; vous continuerez de me servir, ma chère Orsola, puisque vous prétendez que ce service est un plaisir pour vous; mais vous ne servirez que moi seul. Jean s'occupera de M. Sarranti.

» — A la bonne heure! dit-elle, j'accepte cela; il me sera permis d'avoir plus grand soin de vous.

» Puis, comme ma chambre était achevée, elle sortit simplement et dignement, ne se doutant pas, ou, du moins, n'ayant pas l'air de se douter qu'elle me laissait émerveillé de sa délicatesse, comme, l'autre fois, elle m'avait laissé émerveillé de sa beauté.

» A dater de ce jour, le sort de ma vie fut décidé, et j'appartins à cette femme. — Elle, de son côté, voyant que, au lieu de continuer à lui donner des ordres, comme on fait à une servante, je l'entourais d'attentions, comme on fait pour une femme, devint plus réservée à mesure que je devenais plus respectueux. Elle avait eu, depuis qu'elle était à la maison, le parler franc, libre et hardi, m'adressant la parole en patois chaque fois que l'occasion s'en présentait; maintenant, elle me parlait à peine, et toujours à la troisième personne : devenue, je le répète, timide et presque craintive, elle tremblait au premier mot, rougissait au premier geste. Avait-elle connaissance des désirs qu'elle m'inspirait, et feignait-elle de les ignorer? A cette époque, il m'eût été impossible de le dire; depuis, j'ai pu voir quelle prodigieuse comédienne c'était que cette femme, et avec quel art elle marchait à son but!

» La lutte dura trois mois environ.

» Pendant cet intervalle, le jour de ma fête était arrivé, et Gertrude avait eu l'idée d'en faire une solennité. Le soir, les enfants furent amenés au dessert, avec de magnifiques bouquets; derrière les enfants était Sarranti, qui me tendit la main; puis Jean et le jardinier vinrent aussi me faire leurs compliments. J'embrassai tout le monde, enfants et grandes personnes, professeur et domestiques, et, cela, parce que je pensais qu'Orsola se présenterait à son tour, et que je l'embrasserais comme les autres. Elle entra la dernière, et je jetai un cri en l'apercevant.

» Elle était vêtue de son costume de montagnarde, avec le fichu rouge sur la tête, le corsage de velours noir et or; — quelque chose de ravissant, entre la fille d'Arles et la paysanne romaine! Elle me dit quelques mots en patois, pour me souhaiter de longs jours et l'accomplissement de tous mes vœux. Je restai muet, ne trouvant rien à lui répondre, et ne sachant que lui tendre les bras pour l'embrasser;

mais elle, au lieu de me tendre ses joues, baissa la tête, et me présenta son front, rougissant comme une jeune fille, tandis que sa main tremblait dans ma main.

» Personne, dans la maison, n'aimait Orsala, excepté moi, qui la désirais peut-être plus que je ne l'aimais ; cependant, malgré le peu de sympathie qu'elle inspirait, il n'y eut qu'un cri pour louer cette beauté opulente, à qui le costume national prêtait tout le charme de l'originalité. Je me sentis si troublé, que je remontai dans ma chambre, afin qu'on ne s'aperçût point de mon émotion.

» J'étais là depuis quelques instants, sans autre lumière que le reflet du feu qui brûlait dans l'âtre, lorsque je reconnus le pas d'Orsola, qui s'approchait de ma chambre, et que, ma porte s'ouvrant, je la vis apparaître dans son ravissant costume, éclairée par le bougeoir qu'elle tenait à la main, et qui l'enveloppait de lumière.

» J'étais assis dans un fauteuil, appuyé, haletant, sur le bras du siége, dans la position de l'homme ou de l'animal prêt à s'élancer.

» Elle me vit et fit un mouvement, comme si elle ne s'attendait point à me trouver là ; mais, après ce premier mouvement échappé à la surprise, elle s'avança vers mon lit, et, comme d'habitude, se mit à enlever la couverture... Alors, je me levai, décidé à tout risquer, j'allai à elle, les bras ouverts, chancelant comme un homme ivre, et lui disant avec toute la frénésie de ma folle passion :

» — Orsola ! Orsola ! que tu es belle !...

» Attendait-elle ce moment ? fut-elle réellement surprise ? Je l'ignorai toujours. Ce que je sais seulement, c'est qu'elle jeta un faible cri, qu'elle laissa tomber son flambeau, et que nous nous trouvâmes dans l'obscurité.

» O mon père ! mon père ! murmura le malade, de cet instant commença ma vie criminelle ! de cet instant Dieu se retira de moi, et j'appartins au démon !...

M. Gérard retomba presque expirant sur son oreiller, et le dominicain, tremblant que cette confession, si lente à arriver à l'endroit qui l'intéressait, ne lui échappât, n'hésita point, cette fois, à donner au mourant une seconde cuillerée de cet élixir qui avait déjà ranimé ses forces. •

LXVI

La possession.

Le breuvage fut un peu plus lent à agir que la première fois, mais ne fut pas moins efficace.

Après une minute de torpeur, le malade reprit ses sens, fit un effort, et continua en ces termes :

— A partir de ce jour, Orsola exerça sur tout mon être une telle fascination, que je perdis peu à peu l'empire de moi-même, et qu'au bout de quelques semaines je lui appartins corps et âme. Grâce à cette prodigieuse influence, conduite avec une prodigieuse adresse, je me trouvai bientôt entraîné à lui obéir, après avoir perdu, depuis quelque temps déjà, l'habitude de lui commander. Encore si j'eusse eu conscience de cette ignominie ! si, une seule fois, l'idée me fût venue de ronger les mailles du filet dans lequel j'étais enveloppé ! mais non, les mailles de ce filet me semblaient d'or, et la certitude où j'étais d'y vivre librement m'ôtait même jusqu'au désir de lui échapper.

» C'est ainsi que je vécus près de deux ans, dans ce bagne qui me semblait un palais, dans cet enfer qui me paraissait un Éden, perdant peu à peu, dans les enivrements où me plongeait l'amour de cette femme, tout ce que le ciel avait mis en moi d'idées honnêtes, de penchants vertueux. Si j'eusse vu où elle voulait me conduire, peut-être eussé-je résisté; mais j'avançais, la main sur les yeux, et n'ayant plus la conscience ni du chemin que je faisais, ni du but vers lequel on m'entraînait.

» J'avais bien, de temps en temps, et, pour ainsi dire, par instinct, quelques retours subits qui me faisaient jeter comme un cri de détresse, quelques restes de vergogne qui

me faisaient faire comme une objection de honte; mais Orsola avait d'irrésistibles consolations pour ces alarmes passagères, de mystérieux assoupissements pour ces réveils de conscience. J'étais, en un mot, sous ce charme puissant, invincible, secret, que subissaient, dit l'antiquité, les malheureux qui tombaient au pouvoir de l'enchanteresse Circé.

» C'est qu'en effet, cette femme était une magicienne dans l'art d'aimer; elle savait faire, de ses caresses, des philtres enivrants dans lesquels on retrouvait des forces sans cesse renaissantes. De quelles plantes composait-elle ses breuvages? quelles paroles prononçait-elle dessus? à quel jour du mois, à quelle heure de la nuit, sous l'invocation de quelle luxurieuse divinité les préparait-elle? C'est ce que j'ignore; mais ce que je sais, c'est que je les épuisais avec délices. Et ce qu'il y avait de dangereux surtout, c'est qu'elle donnait à mon esclavage l'extérieur de la puissance; à ma faiblesse, l'apparence de la force. Gouverné par elle, j'étais resté, à mes yeux, l'homme fort de ma propre volonté. C'était son art suprême, de me faire vouloir ce qu'elle voulait; de sorte qu'en commandant elle avait l'air d'obéir.

» Lorsque j'en fus arrivé à ce point, pour ne pas tout d'abord me faire sentir un joug qu'un reste de dignité humaine m'eût probablement porté à secouer, elle essaya de son pouvoir sur des choses sans importance; elle eut des entêtements exagérés pour la satisfaction de caprices insignifiants. Elle demandait en riant avec doute, présentant elle-même sa requête comme inacceptable et monstrueuse, ayant l'air de ne pas comprendre que je pusse souscrire à certaines fantaisies, condescendre à certaines volontés, tandis que, grâce aux hésitations dont elles étaient entourées, ces volontés, ces fantaisies, au lieu de me paraître exorbitantes, me semblaient les plus naturelles du monde; enfin, c'était une de ses tactiques, — et ce n'était pas la moins habile — de donner toute l'importance à la forme, afin d'en amoindrir le fond. Elle s'assura, pendant ces deux années, de sa puissance de domination sur moi, et, au bout de ce temps, commença à se sentir maîtresse absolue de ma volonté.

» Quelquefois, cependant, me voyant peu à peu enlacé par la voluptueuse couleuvre, je me demandais quel était son but; et son but, alors, me paraissait être de devenir, un jour ou l'autre, ma femme; mais, je dois le dire, cette pensée

ne m'effrayait pas le moins du monde. Qu'étais-je donc pour me croire plus qu'elle ? Un paysan de nos montagnes, comme elle en était une paysanne. J'étais plus riche qu'elle; mais c'était un hasard, un accident qui m'avait fait riche; mais elle était plus belle que moi, et c'était Dieu qui l'avait faite plus belle. Puis, si j'apportais en dot la fortune, n'apportait-elle pas, elle, le bonheur, le plaisir, la volupté ? la volupté, que j'en étais arrivé à considérer comme le seul but de l'existence, comme le seul bien de la création ! C'était donc elle, à tout prendre, qui donnait, et moi qui recevais.

» Dès que je crus avoir entrevu le but de ses désirs, et que ce but ne me parut pas exagéré, de même que je lui avais abandonné la partie matérielle de mon être, je lui abandonnai la partie pensante. Je lui racontai les chagrins que m'avait causés mon premier mariage, chagrins auxquels elle eut l'air de prendre un vif intérêt, mais sans saisir même cette occasion de me dire qu'un second mariage plus heureux pouvait les faire oublier. Cette abnégation m'enhardit : c'était donc moi qu'elle aimait, moi seul, et non la fortune que je pouvais lui offrir, et non la position que je pouvais lui donner ? Je la fis entrer dans ma vie entière; je la mis de moitié dans mes plus chers intérêts; je la fis dépositaire de mes plus chères espérances. Je ne voyais, je ne pensais, je ne parlais, je ne respirais que par elle ! Ce fut moi qui, alors, lui laissai soupçonner, lui fis entendre qu'elle pouvait tout me demander; mais elle ne sembla ni désirer ni comprendre ce que j'avais cru le sujet de son ambition.

» Cependant, un jour devait venir où elle ferait l'essai de sa puissance, où elle manifesterait énergiquement sa volonté.

» Ce jour vint.

» Nous avions pour jardinier un vieillard, père et grand-père d'une douzaine d'enfants, et cultivant les jardins du château depuis trente ou quarante ans peut-être. — D'abord, j'ignorais ce qui poussait Orsola contre lui; je le compris plus tard. — Elle commença par me dire du mal de ce pauvre homme, que tout le monde aimait, excepté elle; il n'y avait point de jour, à son compte, où il ne lui fît quelque observation désagréable, quelque réponse impertinente; enfin, elle aboutit, après une semaine de plaintes, à me demander son renvoi. La chose me parut si injuste, que

j'essayai de résister, lui objectant que, personne n'ayant à se plaindre de cet homme, il n'y avait point de prétexte à le renvoyer; que ce serait, d'ailleurs, inhumain de chasser un vieillard qui était là depuis quarante ans. Elle insista avec une obstination tellement en dehors de ses habitudes, que j'en fus surpris; mais, sur mon refus réitéré, elle alla s'enfermer dans sa chambre, d'où elle ne sortit point pendant deux jours, et où, pendant ces deux jours, malgré mes supplications et mes prières, je ne pus entrer. Alors, après mille combats soutenus contre moi-même, ne pouvant pas résister à une plus longue privation de celle qui était devenue nécessaire au côté matériel de ma vie, je résolus lâchement d'aller la trouver pendant la nuit, et de lui accorder sa demande.

» — Ah! c'est bien heureux! me dit-elle simplement, sans même me remercier du sacrifice que je lui faisais, et sans paraître avoir remporté une victoire.

» Le lendemain, je fis signifier au jardinier qu'il eût à régler le compte de ses gages, et à quitter le château. Le pauvre homme, en apprenant cette nouvelle, à laquelle il ne s'attendait aucunement, tomba sur un banc de gazon en murmurant :

» — Ah! mon Dieu! moi qui croyais finir mes jours ici!

» Et il fondit en larmes.

» Victor et Léonie, qui couraient après des papillons, virent le vieillard pleurant, et lui demandèrent la cause de ses larmes. — Ils aimaient beaucoup le père Vincent : ce brave homme leur mettait de côté les belles chenilles dont M. Sarranti leur expliquait les métamorphoses; il leur amorçait leurs lignes, quand ils pêchaient dans la grande pièce d'eau; il leur donnait les premières fraises mûres de ses plates-bandes, les premiers fruits mûrs de ses espaliers. — Les enfants coururent raconter à M. Sarranti que je chassais leur bon ami Vincent. M. Sarranti alla lui-même interroger le vieillard, et le trouva dans une profonde désolation.

» — Il n'y a, disait le pauvre homme, que les voleurs ou les malfaiteurs que l'on chasse, et je n'ai jamais volé, je n'ai jamais fait de mal à personne!

» Puis il ajoutait à voix basse :

» — Oh! j'en mourrai de honte!

» M. Sarranti jugea le cas assez grave pour venir à moi, quoique, d'habitude, il demeurât complétement étranger aux détails de la maison. A son grand étonnement, je donnai à la chose une importance qu'elle ne semblait point avoir.

» — Ah! me dit-il, si vous avez de sérieuses raisons pour agir ainsi, vous faites bien, mon cher monsieur Gérard; mais, alors, ces raisons, il faut les dire tout haut, les révéler publiquement. Vous qui êtes un homme de jugement, vous ne pouvez point paraître un homme de passion; vous qui êtes un homme équitable, vous ne pouvez point paraître un homme injuste.

» Et, sur ces paroles, ne croyant pas qu'il fût besoin de m'en dire davantage, il sortit. Il avait raison de penser cela : je demeurai la conscience troublée, le cœur plein de remords, de me sentir près d'accomplir une si criante injustice. Je montai donc chez Orsola, et je lui fis part des observations de M. Sarranti, et de la honte que j'éprouvais.

» — Bon! dit-elle, je croyais que vous aviez une parole : vous n'en avez point; n'y pensons plus!

» — Mais, ma chère enfant, lui répondis-je, tout le monde me blâmera d'avoir, pour obéir à un de tes caprices, commis une si mauvaise action!

« — Qui vous blâmera? monsieur Sarranti? Que vous importe l'opinion de cet homme, qui vient on ne sait d'où, qui complote on ne sait quoi?... Tenez, je vous l'ai dit cent fois déjà, vous n'avez d'énergie et de volonté que contre moi!

» C'était une des tactiques d'Orsola, de me répéter incessamment que je subissais le pouvoir de tout le monde, et que j'échappais à sa seule volonté. — Au bout d'un quart d'heure, convaincu que je faisais un acte du plus libre arbitre, j'allai moi-même remettre au jardinier la somme qu'on lui devait, plus un mois de ses gages, en l'invitant à quitter le château immédiatement. Le pauvre vieillard se leva, me regarda un instant pour savoir si c'était bien moi qui lui donnais un pareil ordre, et, les yeux secs cette fois :

» — Monsieur, dit-il en prenant les gages qui lui étaient dus, mais en laissant le mois de gratification, — j'ai commis une faute, ou je suis innocent. Si j'ai commis une faute, vous avez raison de me chasser, et je n'ai droit à

aucune indemnité ; mais, si je suis innocent, c'est vous qui avez tort d'exiger que je parte, et aucune indemnité ne peut compenser la douleur que vous me faites.

» Puis, me tournant le dos :

» — Adieu, monsieur ! me dit-il; vous vous repentirez de votre méchante action !

» Je revins au château, et, en revenant, j'entendis le vieillard qui murmurait :

» — O mes pauvres enfants !...

» — Eh bien, dis-je à Orsola, vous êtes obéie.

» — Moi ? Et quels ordres ai-je donc donnés ? demanda-t-elle.

» — Vous avez donné l'ordre de chasser le jardinier.

» — Bon ! fit-elle en riant, est-ce que je donne des ordres ici ?

» Je haussai les épaules, car je ne comprenais rien au caprice.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

» — Il a dit, répondis-je d'une voix altérée, il a dit : « O » mes pauvres enfants ! »

» — De sorte... ?

» — De sorte que, pour la première fois de ma vie, j'éprouve quelque chose qui ressemble à du remords...

» — Si vous éprouvez cela, mon ami, vous qui avez l'esprit si juste et le cœur si bon, c'est qu'en effet, à mon instigation, vous avez fait une action mauvaise.

» Et, comme j'étais assis dans un fauteuil, la tête entre mes mains, et qu'aux paroles qu'elle venait de prononcer, je relevais la tête, je la vis venir à moi, se mettre à mes genoux, et, de sa plus douce voix, dans cette langue du pays qui avait sur mon cœur une si merveilleuse influence :

» — Mon ami, me dit-elle, je te demande pardon de ma méchanceté !... J'ai failli te rappeler tout à l'heure ; mais tu étais déjà trop loin.

» J'étais au comble de l'orgueil.

» — Non, Orsola, lui dis-je, vous n'êtes point méchante !

» Mais elle reprit en insistant :

» — Si j'avais su que le départ de ce jardinier pût vous causer un chagrin réel, je ne l'eusse jamais demandé.

» — Consentiriez-vous donc à ce que je le rappelasse ? fis-je vivement.

» — Mais sans doute, puisque je vous dis que j'ai maintenant, autant de chagrin que vous de son départ.

» — Oh ! m'écriai-je, Orsola, que tu es bonne !

Et je me levai pour courir après le vieillard.

— Non, c'est moi qui suis la cause du désespoir de ce brave homme : c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait !

» Et, me forçant à rester dans la chambre, elle courut annoncer au père Vincent qu'il était rentré en grâce auprès de moi. C'est là tout ce qu'elle voulait : — bien entendu, le bonhomme crut toujours que c'était moi qui avais décidé son renvoi, et que c'était Orsola qui avait obtenu sa grâce.

» Tout demeura, pendant trois ou quatre mois, dans le *statu quo;* seulement, ces trois ou quatre mois furent employés à un prodigieux travail dont je ne me rendis compte que plus tard.

» Comme tous les hommes du Midi, j'étais naturellement sobre ; la faim et la soif avaient été pour moi, jusqu'à l'âge de quarante ans, un besoin, et non un plaisir à satisfaire ; mais, peu à peu, conduit à la fatigue par l'abus des voluptés, je ne sus point résister à Orsola, qui me poussa bientôt à demander à l'ivresse ses énervantes excitations. Ainsi qu'on fait pour ces animaux féroces que l'on montre sur les théâtres, et dont les maîtres appauvrissent les forces au moyen de secrets étrangers et connus d'eux seuls, Orsola, pour achever de me soumettre, appela à son secours les spécifiques les plus pernicieux, les breuvages les plus stupéfiants. L'absinthe et le kirsch, ces deux poisons terribles, pris à une certaine dose, devinrent mes liqueurs de prédilection ; et l'on pouvait reconnaître, le matin, à mes yeux hagards et hébétés, dans quelle honteuse orgie j'avais passé une partie de ma nuit. Le matin, il me restait comme un vague souvenir de rêves dans lesquels le sensualisme était poussé jusqu'à la douleur ; puis il me semblait toujours que, pendant la somnolence de l'ivresse, une voix m'avait parlé de désirs mystérieux et terribles ! Ce dont je me souvenais surtout, c'est qu'Orsola se plaignait sans cesse de la gouvernante des deux enfants, comme elle s'était plainte du jardinier ; ce qui me revenait, le matin, c'est que, dans ces moments où il ne me restait plus la force d'avoir une vo-

lonté à moi, j'avais promis le renvoi de la pauvre femme ; mais, au réveil, cette promesse, faite la nuit, s'en allait, comme une fumée elle-même, au milieu des autres fumées de l'ivresse. — Un matin, cependant, Orsola aborda une étrange question.

» — Il y a longtemps, dit-elle, que vous me promettez de renvoyer Gertrude, et que vous ne le faites pas. Qui vous attache donc si singulièrement à cette femme ?

» Je restai tout étourdi, me rappelant à peine avoir fait cette promesse ; je n'avais aucun motif pour renvoyer Gertrude, caractère inoffensif s'il en fut, et qui, nourrice de ma belle-sœur, adorait ses enfants, et en était adorée. — Cette fois, je refusai net. J'eusse été honteux d'arracher à ces pauvres petits êtres — dont je m'occupais à peine, et que j'abandonnais complètement aux soins de cette bonne femme, — la tendre sollicitude dont, à leur âge, ils avaient si grand besoin.

» Alors, les mêmes persécutions qui avaient eu lieu à l'endroit du jardinier recommencèrent plus incessantes et plus terribles. Chaque nuit, soumis à l'influence fatale du démon qui me possédait, je promettais le renvoi de Gertrude pour le lendemain ; chaque matin, je revenais sur ma promesse, et je refusais.

» Orsola s'enferma comme elle l'avait fait lors de nos discussions à propos du jardinier ; mais je supportai l'épreuve. — J'avoue que je n'avais pas encore bu toute honte, au point de braver les reproches de M. Sarranti, et de supporter les larmes des enfants. — Cette fois, ce fut Orsola qui revint la première. Elle s'était repentie de ce nouveau caprice, et arrivait me demander pardon. Vous devinez, mon père, avec quelle joie ce pardon fut accordé.

» Ce retour d'Orsola vers moi coïncidait avec deux circonstances qui me parurent alors peu importantes, mais dont j'ai pu juger, depuis, les conséquences fatales. La veille, Jean avait demandé un congé de quarante-huit heures, afin d'aller régler, à Joigny, une petite affaire de succession, et, le matin, M. Sarranti nous avait prévenus que sa présence était nécessaire à Paris pour deux ou trois jours. Jean et M. Sarranti éloignés, les seules personnes qui restassent au château étaient les deux enfants, Gertrude, Orsola et moi. J'en fis l'observation à Orsola.

» — Ne suis-je donc plus votre servante au lit et à la table? répondit-elle.

» Et elle accompagna cette réponse d'un regard qui me donnait une idée de la double ivresse qui m'attendait.

» La nuit vint: le souper était dressé, comme d'habitude, dans la chambre d'Orsola. Nous nous enfermâmes vers dix heures... Jamais bacchante ne poussa son amant à l'ivresse avec de plus ardentes séductions : il me semblait qu'au lieu de vin, je buvais une flamme allumée à l'éclair de ses yeux! Vers onze heures, je crus entendre un bruit de plaintes.

» — Qu'est-ce donc? demandai-je à Orsola.

» — Je ne sais... allez voir qui se plaint.

» J'essayai de me lever de ma chaise; mais je n'avais pas fait trois pas, que je retombai sur un fauteuil..

» — Tenez, dit-elle, buvez ce dernier verre de vin, pendant que j'y vais aller à votre place.

» Il arrivait un moment où je ne savais plus faire que ce que me disait Orsola. Je vidai le verre jusqu'à la dernière goutte. Alors, ce fut elle qui se leva et sortit.

» Je ne sais combien de temps elle resta hors de la chambre : j'étais tombé dans cette somnolence de l'ivresse qui vous isole entièrement de ce qui vous entoure. J'en fus tiré par le contact d'un verre que l'on approchait de mes lèvres ; j'ouvris les yeux, et je reconnus Orsola.

» — Eh bien, lui demandai-je conservant un vague souvenir des plaintes que j'avais entendues.

» — Oh! dit-elle, c'est Gertrude qui est bien malade!

» — Gertrude... malade? balbutiai-je.

» — Oui, dit Orsola ; elle se plaint de crampes d'estomac, et ne veut rien prendre de ma main. Vous devriez descendre, et la faire boire vous-même, ne prît-elle qu'un verre d'eau sucrée.

» — Conduis-moi, dis-je à Orsola.

» Alors, je me souviens que je descendis l'escalier, qu'Orsola me conduisit dans une antichambre, qu'elle me fit sucrer un verre d'eau avec du sucre en poudre, et que, me poussant dans la chambre de la malade :

» — Allons, portez-lui cela, dit-elle, et tâchez de ne pas lui laisser voir que vous êtes ivre.

» En effet, honteux moi-même de l'état dans lequel je me

trouvais, je rappelai toute ma raison, et, marchant vers le lit de Gertrude d'une pas assez ferme :

» — Tenez, ma bonne Gertrude, lui dis-je, buvez ce verre d'eau : cela vous fera du bien !

» Gertrude fit un effort, allongea le bras, et vida le verre.

» — Oh ! dit-elle, monsieur, toujours le même goût !... Monsieur, monsieur, un médecin !... Monsieur, bien sûr, je suis empoisonnée !

» — Empoisonnée ? répétai-je en regardant avec terreur autour de moi.

» — Oh ! monsieur, au nom du ciel ! monsieur, au nom de votre pauvre frère, un médecin ! un médecin !

» Je sortis effrayé.

» — Tu entends ? dis-je à Orsola, elle croit qu'elle est empoisonnée, et elle demande un médecin.

» — Eh bien, dit Orsola, courez jusqu'à Morsang, et ramenez M. Ronsin.

» C'était, en effet, un vieux médecin qui venait quelquefois dîner avec nous, lorsque ses courses le conduisaient du côté du château.

» Je pris mon chapeau et ma canne.

» — Voyons, dit Orsola, un dernier verre de vin : il fait froid, et vous avez deux lieues à faire.

» Et elle me présenta un breuvage qui, quelque habitué que je fusse aux liqueurs les plus fortes, me brûla l'estomac comme si j'avais avalé du vitriol ! — Je sortis, je traversai le jardin, je gagnai, tout en trébuchant, la porte de la campagne ; mais à peine eus-je fait deux cents pas sur la route de Morsang, que je vis les arbres tourner, que le ciel me parut couleur de feu, et que, la terre se dérobant sous mes pieds, je tombai sur le revers du chemin...

» Le lendemain, je me retrouvai dans mon lit ; il me semblait que je sortais d'un cauchemar horrible !

» Je sonnai : Orsola accourut,

» — Est-il vrai que Gertrude soit morte, ou bien l'ai-je rêvé ?

» — C'est vrai, dit-elle.

» — Mais, ajoutai-je hésitant, morte... empoisonnée !

» — Cela, c'est possible.

» — Comment, c'est possible ? m'écriai-je.

» — Oui, dit Orsola ; seulement, gardez-vous d'en parler,

attendu que, comme elle n'a rien pris que de ma main ou de la vôtre, on pourrait dire que c'est nous qui l'avons empoisonnée !

» — Et pourquoi dirait-on cela ?

» — Dame, répondit tranquillement Orsola, le monde est si méchant !

» — Mais, enfin, il faudrait donner une raison à ce crime, dis-je tout épouvanté.

» — On en trouverait une.

» — Laquelle ?

» — On dirait que vous vous êtes d'abord débarrassé de la gouvernante, pour vous débarrasser ensuite plus facilement des enfants, dont vous devez hériter.

» Je jetai un cri, et cachai ma tête sous mes draps...

— Oh ! la malheureuse ! murmura le moine.

— Attendez ! attendez ! dit le mourant; vous n'êtes point au bout... seulement, ne m'interrompez pas : je me sens bien faible !...

Frère Dominique écouta, la poitrine haletante, le cœur serré.

XLVII

Où l'araignée tend sa toile.

M. Gérard poursuivit :

— La mort de Gertrude n'éveilla aucun soupçon; elle causa seulement une grande douleur. Les enfants surtout étaient inconsolables. Orsola voulut remplacer Gertrude près d'eux; mais ils l'avaient en horreur; la petite Léonie surtout ne pouvait pas la voir.

» J'étais tombé dans une mélancolie profonde; pendant

quatre ou cinq jours, ce fut moi qui me tins enfermé dans ma chambre.

» M. Sarranti était revenu; il essaya de me consoler de cet événement. Il comprenait que je regrettasse une bonne et fidèle domestique; mais il ne comprenait rien à un chagrin qui ressemblait presque à du remords. Il me proposa de prendre une autre femme pour soigner les enfants; mais les enfants ne s'en souciaient point, et, craignant l'opposition d'Orsola; j'arguai de leur répugnance pour ne pas remplacer la pauvre Gertrude.

» Orsola continuait de mener la maison comme si rien ne fût arrivé, demeurant toujours à la distance que lui faisait sa position, et ne s'inquiétant pas de moi, bien certaine, sans doute, que je ne pouvais lui échapper.

» Un jour, je la rencontrai dans un corridor.

» — Que feriez-vous donc, me demanda-t-elle en passant, si, au lieu de Gertrude, c'était moi qui fusse morte?

» — Oh! si c'était toi, lui dis-je retrouvant dans son regard cette flamme qui me faisait vivre en me dévorant, — si c'était, toi, Orsola, je serais mort à mon tour!

» — Eh bien, puisque ce n'est pas moi, dit-elle, vivons!

» Puis, avec un sourire de démon :

» — Je t'attendrai cette nuit, Gérard, dit-elle en patois.

» — Oh! non, certes! non! me dis-je à moi-même; non, je n'irai pas!

» Mon père, continua le mourant, les naturalistes parlent de la puissance fascinatrice de quelques animaux, et, entre autres, du serpent, qui fait, de branche en branche, tomber l'oiseau du haut de l'arbre jusque dans sa gueule béante; mon père, le mauvais esprit avait doué cette femme d'une puissance analogue; car, après avoir résisté jusqu'à onze heures du soir, je me sentis invinciblement attiré vers sa chambre, et, malgré moi, en résistant, je traversai le corridor, et montai marche à marche l'escalier fatal au haut duquel elle m'attendait... Je vous ai avoué que, le lendemain de ces nuits passées en orgie, je ne conservais qu'une idée confuse de ce que j'avais fait et dit, et de ce qu'on avait fait devant moi, ou de ce qu'on m'avait dit. Il me sembla, le lendemain de cette nuit, qu'il n'avait été question, entre Orsola et moi, que des délices qu'on pouvait se procurer avec une fortune de deux ou trois millions. En me

rappelant, quoique d'une manière vague, cette conversation, je frissonnai; car je ne devais jamais être mis en possession de cette immense fortune que par la mort des enfants de mon frère. Et quelle probabilité que Dieu rappelât à lui ces deux beaux enfants, parfumés et frais comme les fleurs et les fruits parmi lesquels ils jouaient?... Il est vrai que cette mort subite de Gertrude m'épouvantait! Quand de pareilles idées venaient me serrer le cœur, j'allais trouver M. Sarranti; je lui parlais d'abord de choses indifférentes, puis j'amenais l'entretien sur les enfants, et je ne le quittais qu'en lui recommandant de bien veiller sur eux. Et lui, qui les aimait de toute son âme, me répondait:

» — Soyez tranquille, je ne les quitterai jamais, à moins que des circonstances plus puissantes que ma volonté...

» Et, alors, son front s'assombrissait, et l'on eût cru qu'il devinait quelle sinistre défiance, non pas de moi-même, mais des autres, me poussait à lui dire de bien veiller sur les deux petits êtres qui lui étaient confiés.

» Maintenant, mon père, vous raconterai-je par quelle suite de séductions infâmes, par quelles suggestions de monstrueux désirs Orsola parvint à m'habituer à cette idée, qu'il pouvait arriver tel accident qui me rendit propriétaire de cette fortune que je commençais à croire nécessaire à mon bonheur, parce que, chaque nuit, Orsola me répétait qu'elle était nécessaire au sien?... Au reste, chose singulière! quoiqu'il n'eût jamais été réellement question de mariage entre cette femme et moi, chacun savait si bien à quel point nous en étions, que tous les gens de bas étage, pour faire leur cour à Orsola, l'appelaient *madame Gérard!* Il n'y avait pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui n'eussent pris cette habitude : ils répétaient ce qu'ils entendaient dire. C'était bien son intention, j'en suis sûre, à elle aussi, de devenir un jour madame Gérard; mais sans doute attendait-elle, pour cela, que ma vie fût liée à la sienne par les chaînes d'une effroyable complicité!

» Parfois, dans la journée, je tressaillais, tout prêt à jeter un cri de terreur; c'est que de sanglantes pensées, pareilles à des spectres, venaient se dresser devant moi! Alors, je courais jusqu'à ce que j'eusse rencontré quelqu'un. Si je rencontrais les enfants, je fuyais du côté opposé à celui où je les voyais; si je rencontrais M. Sarranti, je lui répétais

cette recommandation de bien veiller sur ses élèves, et j'ajoutais .

» — Je les aime tant! ces pauvres enfants de mon bon Jacques.

» Ainsi je me rassurais, je me donnais des forces à moi-même, par ces paroles de tendresse prononcées à haute voix.

» Puis les nuits venaient, et la Pénélope infâme détruisait, par ses baisers, ses désirs, ses appétits étranges de volupté inouïe, ce saint et miséricordieux travail que ma conscience avait refait dans la journée! mais, à mesure que le temps s'écoulait, je dois l'avouer, l'œuvre de la nuit avait moins de peine à détruire le travail du jour. Enfin, bien que je ne visse que dans un lointain avenir la réalisation de la terrible espérance, je m'habituai peu à peu à regarder les biens de mes neveux comme mes biens, leur fortune comme ma fortune, et une fois il m'arriva de dire devant Orsola :

» — Quand je serai riche, j'achèterai la propriété voisine.

» Or, qui pouvait me rendre riche? *Un hasard!* — c'était Orsola qui appelait la chose ainsi; — un hasard qui me rendrait héritier de la fortune de mes deux neveux... Mais, mon père, dit le mourant en secouant la tête, qui compte sur le hasard, en circonstances pareilles, est bien près de lui venir en aide!...

Arrivé à cette partie de sa confession, M. Gérard avait la figure tellement décomposée, que le moine crut devoir l'interrompre, quelque curiosité et quelque intérêt qu'il eût de connaître la suite des événements dont la série se déroulait devant lui, en s'assombrissant à mesure qu'elle se déroulait.

Le moribond se tut, en effet, un instant, mais pour rassembler toutes ses forces. A ce point de son récit, il semblait aussi désireux de l'achever qu'il avait été craintif à le commencer d'abord.

Et, cependant, sous ce masque livide, où le dominicain arrêtait son regard effrayé, il se passait un rude combat; car le malade reprit sa narration d'une voix si faible, que, pour comprendre ce qu'il disait, Dominique fut presque obligé de coller l'oreille à ses lèvres.

— Sur ces entrefaites, dit M. Gérard, un incident arriva, que je ne dois point passer sous silence. La petite fille, qu'on appelait Léonie, était d'une bonté exquise, mais, en même temps, d'une fierté extraordinaire dans un enfant de cet âge.

Habituée, au Brésil, — qu'elle avait quitté à quatre ans à peine, — à être servie par vingt domestiques d'une obéissance passive, d'une soumission absolue, elle s'était accoutumée à commander d'un mot, et à être obéie d'un signe. Souvent, depuis la mort de Gertrude, elle avait eu à se plaindre d'Orsola, qui, ne cachant point la haine que l'enfant lui inspirait, avait apporté, dans les soins qu'elle lui donnait, ou une négligence ou une brutalité dont la petite s'était aperçue. Elle s'en était plainte à moi deux ou trois fois; mais, voyant que cela ne changeait rien aux façons d'Orsola vis-à-vis d'elle, elle en avait parlé à M. Sarranti, lequel, avec toute la délicatesse possible, m'avait fait comprendre que mon indulgence personnelle pour Orsola ne devait point autoriser celle-ci à oublier que Victor et Léonie étaient les véritables maîtres de la maison.

» Un matin que les deux enfants s'amusaient à jeter dans le bassin des pierres que Brésil allait y chercher en plongeant, Orsola se plaignit du mal de tête que lui causaient les aboiements du chien. En conséquence, elle cria, par la fenêtre, aux enfants de cesser leurs jeux, ou du moins d'en adopter un qui n'excitât point les abois de Brésil. Les enfants regardèrent de qui leur venait ce commandement, et, voyant qu'il leur venait d'Orsola, se remirent à jouer.

» — Prends garde, Léonie! dit Orsola à la petite fille, qu'elle haïssait tout particulièrement.

» — A quoi? demanda l'enfant.

» — A me faire descendre; car, si tu me fais descendre, j'irai te fouetter!

» — Ah! par exemple, venez-y donc! répondit la petite fille.

» — Tu me défies? dit Orsola. Attends un peu : je suis à toi!

» Et, s'élançant dans le jardin, elle franchit, en courant, l'espace qui séparait le perron de l'étang, et étendit la main pour saisir l'enfant, qui, en la voyant venir, l'avait attendue sans daigner faire un pas en arrière; mais, au moment où elle allait saisir l'enfant, le chien s'élança et la saisit elle-même au bras. Orsola jeta un cri terrible, moins de douleur que de colère. Ce cri, de deux côtés différents, fit accourir deux persones : M. Sarranti, qui emmena les enfants; le jardinier, qui fit lâcher prise au chien.

» Orsola revint et me montra son bras ensanglanté.

» — J'espère que vous punirez votre nièce, et que vous tuerez le chien ? dit-elle.

» Peut-être eussé-je fait selon son désir; mais M. Sarranti intervint, et m'en empêcha : il avait tout vu et tout entendu; et, à son avis, Léonie était innocente. Quant à Brésil, avec son instinct de serviteur dévoué, il avait défendu sa petite maîtresse, et ne méritait point la mort pour cela. Je me contentai donc de défendre aux enfants d'aller jouer désormais au bord de l'eau, et d'ordonner que Brésil restât enchaîné dans sa niche. — Orsola, du reste, abandonna sa double idée de vengeance avec une facilité qui m'étonna et m'effraya en même temps. Je commençais à la connaître et à comprendre qu'elle n'était point femme à pardonner.

» Vers ce temps, un événement qui se passa dans la maison vint fatalement fournir à Orsola l'occasion d'accomplir le sinistre projet qu'elle méditait depuis longtemps.

» C'était vers la moitié du mois d'août 1820. Depuis trois semaines environ, M. Sarranti avait tout à coup et brusquement rompu avec toutes ses habitudes : sa vie, jusque là d'une rigide régularité, était devenue, à mon grand étonnement, une suite d'excentricités qui commençaient à éveiller l'attention des paisibles habitants du village, et particulièrement celle des gens du château.

» On venait le chercher au milieu de la nuit, et, partant à l'instant même avec ceux qui venaient le chercher, il disparaissait pendant des journées entières, se contentant de laisser pour moi au valet de pied Jean, dont il avait fait son domestique de confiance, un mot par lequel il m'annonçait son absence, sans la motiver ni en fixer la durée.

» D'autres fois, dès les premières lueurs du matin, il entrait en conférence avec des amis de Paris, et, s'enfermant avec eux dans sa chambre ou dans le pavillon du parc, il demeurait là, refusant de venir déjeuner, et quelquefois même dîner.

» On l'avait rencontré, à la brune, causant avec des hommes décorés, vêtus de longues redingotes bleues boutonnées jusqu'au menton, et ayant, dans toutes leurs façons, les allures de militaires en habit de ville.

» Orsola avait écouté plusieurs fois à la porte de sa chambre, de son cabinet ou du pavillon, essayant de saisir au passage le secret de ces longues, fréquentes et mystérieuses

conversations. Les mots sans suite qu'elle avait entendus pouvaient la mettre sur une trace; mais le peu de liaison de ces mots entre eux faisait que la trace était bientôt effacée. Cependant, au nombre des mots saisis par elle, comme les noms du roi Louis XVIII et de l'empereur Napoléon revenaient plus fréquemment qu'aucun autre, Orsola n'eut point de peine à deviner qu'il était question d'un complot militaire ayant pour but de renverser le gouvernement existant, et de reconstituer l'Empire. Je me souviens de la joie diabolique avec laquelle Orsola me fit part de cette découverte. Elle détestait votre père, qui, en toutes circonstances, prenait le parti des enfants, et je ne doute point qu'elle ne l'eût dénoncé à la police, si un projet de tout autre nature ne l'eût absorbée, et si elle n'eût pas vu, avec son effroyable perspicacité, quelque chose qui pouvait servir son dessein, à elle, dans les desseins de votre père.

» Elle attendit donc le jour, l'heure, le moment d'agir, comme le jaguar, accroupi sur une branche, attend le moment de s'élancer sur le voyageur. Il y avait à la fois du serpent et du tigre dans cette créature patiente et implacable!

» Le 18 août, M. Sarranti, qui avait quitté le château pendant la nuit, m'avait prié, par un mot, d'aller moi-même redemander au notaire de Corbeil les cent mille écus que j'avais déposés dans son étude; pour la plus grande facilité du transport, je devais tâcher d'obtenir qu'une partie de la somme au moins me fût rendue en billets de banque.

» Dès le matin, je fis mettre le cheval à la voiture, et j'allai à Corbeil. M. Henry n'avait de billets de banque que pour une faible somme; je rapportai donc les cent mille écus comme je les avais portés, en or.

» Dans la journée, M. Sarranti revint, et me fit demander s'il pouvait m'entretenir seul pendant quelques instants.

» J'étais avec Orsola.

» — Je vais descendre, dis-je à Jean.

» — Pourquoi ne faites-vous pas plutôt monter M. Sarranti? demanda-t-elle. Vous seriez mieux ici pour causer.

» — Dites à M. Sarranti qu'il peut monter, répondis-je à Jean.

» Puis, Jean sorti :

» — Veux-tu me laisser? dis-je à Orsola.

» — Vous avez donc des secrets pour moi? observa-t-elle.

» — Non; mais les secrets de M. Sarranti sont à lui, et non à moi.

» — Avec votre permission, monsieur Gérard, les secrets de M. Sarranti seront *à nous*, ou il gardera ses secrets.

» Et, à ces mots, au lieu de sortir, elle entra dans un cabinet de toilette d'où on pouvait entendre tout ce qui se disait dans ma chambre, et s'y enferma à clef. A peine y était-elle enfermée, que la porte du corridor s'ouvrit, et que votre père entra. J'aurais pu, j'aurais dû l'emmener dans une autre chambre, dans quelque allée déserte du parc, au milieu de la pelouse; mais j'eus peur de ce qui se passerait entre Orsola et moi, dès que nous nous retrouverions en tête à tête. Aussi, quand M. Sarranti medemanda :

» — Sommes-nous seuls, et puis-je vous parler en toute confiance ?

» Je n'hésitai pas à répondre :

» — Nous sommes seuls, mon ami, et vous pouvez parler...

Avant de continuer, M. Gérard se tourna vers le moine :

— Savez-vous ce que votre père avait a me dire, mon frère, demanda-t-il, et dois-je vous le répéter ?

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit Dominique. Lorsque mon père a quitté la France, j'étais au séminaire; il n'eut point le temps de m'y venir dire adieu. J'ai reçu, depuis, une lettre de lui datée de Lahore; mais elle avait pour unique but de me rassurer sur sa santé, et de m'envoyer une somme d'argent dont il pensait que je pouvais avoir besoin.

— Je vais donc vous dire, alors, reprit le mourant, quels étaient les projets de votre père, et dans quel complot il était entré.

LXVIII

Le secret de M. Sarranti.

« — Croyez d'abord, mon cher monsieur Gérard, — me » dit votre père, — que tout ce que je vais vous raconter » était connu de votre frère Jacques dès le premier jour où » je le revis ; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était » à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte, lorsqu'il me char- » gea de l'éducation de ses enfants.

» Vous connaissez mon nom et mon pays. Je suis Corse ; » né à Ajaccio la même année que l'empereur, je lui dévouai » ma vie : je le suivis à l'île d'Elbe après l'abdication de » Fontainebleau, à Sainte-Hélène après la bataille de Mont- » Saint-Jean.

» Un jour, on saura à quel supplice est condamné par » les rois l'homme qui les a, les uns après les autres, tenus » tous dans sa main, et la publicité de l'histoire sera le châ- » timent de ses geôliers et de ses bourreaux !

» Aussi, dès le commencement de 1817, fus-je préoc- » cupé, sans en rien dire à l'illustre prisonnier, du soin » de lui ménager une évasion. Je nouai des intelligences » avec un bâtiment américain qui venait de nous faire » passer des lettres de l'ancien roi Joseph, retiré à Boston ; » mais l'empereur désapprouva complétement ce que j'avais » fait, et, me dénonçant lui-même au gouverneur :

» — Renvoyez-moi bien vite en France, dit-il, ce gaillard, qui veut me faire évader de ce lieu de délices qu'on appelle Sainte-Hélène !

» Et il répéta dans tous ses détails au gouverneur le plan d'évasion que je venais de lui révéler à lui-même.

» La grâce qu'il demandait — c'est-à-dire le renvoi en France de l'un de ses fidèles serviteurs, était de celles qu'on

» est toujours prêt à lui accorder. Mon départ fut donc fixé » au surlendemain, un bâtiment se trouvant en partance » pour Portsmouth dans la rade de Jamestown.

» J'étais désespéré, croyant avoir encouru la disgrâce de » l'empereur, lorsque je reçus, par l'entremise du général, » Montholon, l'ordre de paraître devant lui. Le général » m'introduisit dans la chambre à coucher, et l'empereur » lui fit signe de nous laisser ensemble.

» A peine fus-je seul avec l'auguste captif, que je me » jetai à ses pieds, en le suppliant de me pardonner, et de » revenir sur la décision qu'il avait prise de me renvoyer en » France. Il me laissa dire, me regardant avec un sourire » de bonté; puis, me prenant par l'oreille :

» — Niais ! dit-il. Allons, relève-toi !

» Ces paroles étaient si éloignées des reproches que je » m'attendais à recevoir, que je me relevai tout étourdi.

» — Je ne te pardonne pas, me dit-il, attendu que je n'au- » rais à te pardonner que ta trop grande fidélité et ton trop » grand dévouement, et qu'on ne pardonne pas ces cho- » ses-là, vilain Corse : on s'en souvient !

» — Eh bien, alors, sire, au nom du ciel ! m'écriai-je, ne » m'éloignez pas de vous !

» — Sarranti, me dit l'empereur en me regardant fixe- » ment, j'ai besoin de toi en France.

» — Oh ! alors, sire, m'écriai-je, c'est autre chose ! et, » quelque désir que j'aie de rester auprès de vous, je suis » prêt à partir à l'instant même.

» — Ecoute, me dit l'empereur, car les choses que je » vais te confier sont graves. J'ai encore des partisans en » France...

» — Je crois bien, sire : vous avez le peuple tout entier !

» — Quelques-uns de mes vieux généraux conspirent » mon retour.

» — Oh ! sire, en effet, pourquoi ne vous reverrions-nous » pas encore sur le trône? Vous êtes bien revenu de l'île » d'Elbe !

» — On ne récrit pas une seconde page comme celle-là » dans une vie comme la mienne ! me répondit l'empe- » reur en secouant la tête. D'ailleurs, j'ai l'idée que, pour » l'avenir du monde, mieux vaut que je meure ici, et que » l'empereur des peuples ait sa passion et son Golgotha

» comme Jésus-Christ... Ma mort sera belle, Sarranti, et je » ne veux pas manquer ma mort !

» Et il me disait ces paroles avec le même regard de » triomphe qu'il dictait la paix après Marengo, Austerlitz et » Wagram. A Sainte-Hélène, il a retrouvé son génie, un » instant perdu, comme, après la sueur de sang qui lui avait » rappelé un instant qu'il était homme, Jésus-Christ s'est » de nouveau senti le fils de Dieu.

» — Que dois-je donc faire, sire ? repris-je ; et pour- » quoi ne permettez-vous pas que, comme un autre Simon » de Cyrène, je reste ici, pour vous aider à porter votre » croix ?

» — Non, répondit l'empereur, je te le répète, Sar- » ranti, j'ai besoin en France d'un homme sûr, d'un homme » qui aille dire à ceux de mes braves lieutenants qui ne » se sont prostitués ni aux Bourbons ni à l'étranger, les » Clausel, les Bachelu, les Gérard, les Foy, les Lamarque » de ne plus penser à moi.

» — Sire, pourquoi cela ?

» — Parce que, moi, comme les anciens empereurs ro- » mains, je suis passé dieu, et que, du haut de mon ciel » de flamme, je les regarde. Tu iras les trouver de ma part, » et tu leur diras : *Ne songez plus à l'empereur, que pour* » *penser qu'il vous aime, et qu'il vous encourage ; mais il a* » *un fils que l'on élève peut-être à le haïr, à coup sûr à le* » *méconnaître ; songez à ce fils !*

» — Oh ! sire, oui, oui, je leur dirai cela !

» — *Seulement*, ajouteras-tu, *ne compromettez son enfance* » *que dans un complot où vous soyez certains de réussir ;* » *rappelez-vous ce qu'on a fait des Astyanax et des Britan-* » *nicus, le jour où l'on a supposé qu'ils pouvaient devenir* » *dangereux !*

» — Oui, sire, oui, je le leur dirai.

» — Explique-leur bien que c'est ma volonté suprême, » Sarranti, mon testament politique ; dis-leur que j'ai bien » sérieusement et pour toujours abdiqué, mais abdiqué en » faveur de mon fils.

» — Je le leur dirai, sire.

» — Écoute, Sarranti, voici un détail qui pourra être » utile à ceux qui essayeront de l'arracher des mains de » l'Autriche.

» — J'écoute, sire.

» — Mon fils habite, à une lieu de Vienne, le même » château que j'ai habité deux fois : une fois en 1805, après » Austerlitz ; une fois en 1809, après Wagram ; — cette » seconde fois, j'y restai près de trois mois. — Il en habite » l'aile droite, que j'avais choisie pour mon habitation » intime... Qui sait ? chose étrange ! sa chambre à coucher » est peut-être la mienne ; il faudrait s'informer de cela.

» — Oui, sire.

» — Voici pourquoi : c'est que, ennuyé d'avoir à traverser » les appartements et les antichambres, toujours remplis » de courtisans ou de solliciteurs, pour descendre dans les » magnifiques jardins où j'aimais à me promener dès le » matin, et quelquefois assez avant dans la nuit, j'avais » fait ouvrir — non par l'architecte du palais, mais par mes » officiers du génie — une porte secrète communiquant à » un escalier dérobé. Cette porte donnait dans mon cabine » de toilette, et l'escalier dans une espèce d'orangerie ; en » poussant un bouton caché dans la monture d'une glace, » la glace rentrait dans le lambris, et démasquait l'ouver- » ture. Eh bien, Sarranti, tu comprends ? si mon fils est » gardé à vue, par là peut-être pourra-t-il fuir, rejoindre » ceux qui l'attendront dans le parc, et gagner la frontière » avec eux !

» — Oh ! oui, sire, je comprends.

» — Tiens, voici un plan du château de Schœnbrünn » que j'ai fait moi-même cette nuit ; l'aile du château que » j'habitais y est rappelée dans tous ses détails : la cham- » bre à coucher, le cabinet de toilette, les voilà ; la moulure » qu'il faut pousser, en voilà le dessin. Ce plan est signé » de moi ; cache-le avec soin aux espions anglais : il sera » ton moyen de reconnaissance.

» — Soyez tranquille, sire ; il faudra me tuer pour me le » prendre !

» — Tâche de rester vivant, et qu'on ne te le prenne » pas ; cela vaudra mieux... Attends ! ce n'est pas » tout.

» L'empereur alla à une cassette placée sous le pied de » son lit, et qui contenait un million en or ; il y prit trois » cent mille francs, et me les donna.

» — Que voulez-vous que je fasse de cet argent ? lui » demandai-je.

» — Oh! ce n'est pas à vous que je le donne, monsieur le » Corse ! je vous le confie, entendez-vous bien, maître Cin- »cinnatus ? pour les besoins de la cause ; vous l'emploierez » comme vous le jugerez convenable. Ce n'est pas grand'- » chose que cent mille écus dans les mains d'un imbécile ; » c'est un trésor dans les mains d'un homme intelligent. J'ai » fait ma première guerre d'Italie avec deux mille louis que » j'avais dans le coffre de ma voiture, et, en arrivant au » quartier, j'ai distribué quatre louis à chaque général.

» — Sire, l'emploi de l'argent sera fait, non point par la » main d'un homme de génie, mais par la main d'un hon- » nête homme.

» — Si tu étais obligé de fuir... écoute bien ceci, Sar- » ranti !

» J'écoutai.

» — Il me serait agréable que tu cherchasses un refuge » dans l'Inde. Là, tu trouverais, près de Rundjet-Sing-Beha- » dour, maharadjah de Lahore et de Cachemire, un de mes » plus fidèles serviteurs, le général Lebastard de Prémont...

» — Oui, sire.

» — Je l'y avais envoyé, en 1812, pour voir si, au mo- » ment où je faisais la guerre à l'Angleterre en tentant » l'Orient par le Nord, — comme, en 1798, je la lui avais » faite en tentant l'Orient par l'Égypte, — il ne pouvait pas » provoquer une autre révolte de Chandernagor, et tailler » pour Rundjet-Sing un rôle de Tippo-Saïb heureux. Nos dé- » sastres sont venus : j'ai détourné mes regards de l'Inde ; » mais, depuis que je suis ici, j'ai reçu des nouvelles de mon » fidèle envoyé ; entré au service du prince indien, il ne » s'en tient pas moins à ma disposition. — Si donc tu étais » obligé de fuir, Sarranti, fuis vers cette vieille nourrice du » genre humain qu'on appelle l'Inde, partage avec Lebas- » tard la somme qui te restera, quelle qu'elle soit : ce brave » serviteur n'était pas riche, et il doit avoir laissé en France » une petite fille de l'éducation de laquelle je devais me » charger, si je fusse resté empereur. — Voilà, mon cher » Sarranti, pourquoi je t'ai dénoncé, pourquoi je te chasse, » pourquoi je demande que l'on te renvoie en Europe, et, » cela, le plus tôt possible, entends-tu, traître? Ainsi, qu'il

» n'y ait plus rien de commun entre nous, que lorsque tu » seras là-bas ! »

» Et l'empereur me tendit sa main, que je baisai.

» Le surlendemain, je partis.

» J'arrivai en France. Je n'ignorais pas que, comme tous » ceux qui venaient de Sainte-Hélène, j'allais être soumis, » de la part de la police, à une sévère investigation.

» On me savait sans fortune : les cent mille écus que je » rapportais pouvaient exciter les soupçons. Je vins trouver » votre frère ; je lui dis tout. Il me nomma professeur de » ses enfants, et m'autorisa à m'adresser à vous pour le » placement des cent mille écus. Vous savez ce qui se passa » entre nous à ce sujet.

» Maintenant, depuis quatre ans que je suis revenu de » Sainte-Hélène, j'attends une occasion de servir l'empe- » reur selon ses désirs. Une conspiration est organisée, qui » doit éclater demain ; — je ne puis pas vous dire quels » sont les chefs du complot : leur secret n'est pas le mien ; » — ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illus- » tres noms de l'Empire vont tenter demain la ruine du » gouvernement des Bourbons !

» Réussirons-nous ? ne réussirons-nous pas ?... Si nous » réussissons, nous n'avons rien à craindre, nous sommes » les maîtres ; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous » attend ! C'est pour cela que je vous ai prié de retirer les » cent mille écus des mains de votre notaire, et d'avoir, » s'il était possible, du papier au lieu d'or.

» Craignez-vous d'être compromis ? Je commence par » vous dire que vous ne pouvez l'être ; — mais, enfin, si » vous avez des craintes à cet égard, aujourd'hui même » je vous écris que des affaires importantes me forçent à » me séparer de vous ; et, la conspiration échouant, je me » sauve comme je puis.

» Voulez-vous, au contraire, m'aider jusqu'au bout ? Don- » nez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur ; qu'il tienne ici, » demain toute la journée, deux chevaux sellés, portant » chacun cinquante mille écus dans une valise. J'ai, tout » le long de la route, d'ici à Brest, des amis qui nous ca- » cheront ; à Brest, je m'embarque pour les Indes, et je » vais, selon les ordres de mon maître, rejoindre à Lahore » le général Lebastard de Prémont.

» Voilà ce que j'avais à vous dire, cher monsieur Gérard; » maintenant, vous tenez ma vie entre vos mains. Ne vous » hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement » mettre toutes mes affaires en ordre, brûler tous les papiers » qui peuvent me compromettre, et, dans un quart d'heure » je reviens chercher votre réponse. »

» Et, sur ces mots, il se leva et sortit.

» Au moment où il refermait la porte du corridor, celle du cabinet de toilette s'ouvrit, et Orsola parut. Naturellement, elle avait entendu toute la confidence.

» Je craignis que, femme, et peu sympathique en toute occasion à M. Sarranti, elle ne refusât de l'aider dans sa fuite; et j'allais au devant de son refus, quand, à cette question que je lui adressai :

» — Tu as tout entendu, Orsola ? que faut-il faire?

» Elle répondit, à mon grand étonnement :

» — Il faut faire ce qu'il te demande. •

» Je la regardai, étonné.

» — Comment? repris-je.

» — Je te dis qu'il faut lui donner Jean, lui tenir deux chevaux prêts, et prier...

» Elle allait dire : « Dieu; » mais elle reprit en souriant :

» — Et prier le diable qu'il échoue; car jamais occasion pareille à celle-là ne nous sera donnée de devenir millionnaires !

» Je frissonnai, et elle me vit pâlir.

» — Oh ! dit-elle, je croyais que c'était chose convenue, et que nous n'avions plus à revenir là-dessus.

» Puis, avec ce ton impérieux que, depuis quelque temps, elle prenait à certaines heures :

» — Occupez-vous d'une chose seulement, dit-elle : c'est de lui reprendre votre contre-lettre. Moi, je vais vous l'envoyer, afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

» Et elle sortit.

» Un instant après, M. Sarranti rentra.

» — Vous me faites appeler? demanda-t-il.

» — Oui.

» — Vous avez donc réfléchi?

» — Jean est à votre disposition; et, demain, dès la pointe

du jour, les chevaux, avec l'argent dans les sacoches, vous attendront tout sellés.

» M. Sarranti ouvrit son portefeuille, et en tira un papier.

» — Tenez, monsieur, dit-il, voici votre contre-lettre; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisqu'ils sont retirés de chez le notaire. Dans le cas où les circonstances m'empêcheraient de repasser par Viry, un mot de moi, si je ne suis ni prisonnier ni tué, vous dirait où me faire tenir l'argent.

» Je repris la contre-lettre d'une main si tremblante, mon visage avait conservé une telle pâleur, depuis qu'Orsola m'avait laissé entrevoir qu'elle comptait sur la fuite de M. Sarranti pour l'accomplissement de ses terribles projets, que votre père s'aperçut de mon émotion; il l'interpréta naturellement comme une hésitation de ma part à le servir.

» — Voyons, cher monsieur Gérard, me dit-il, il est encore temps de revenir sur votre bonne résolution. Je puis quitter à cette heure le château pour n'y jamais rentrer, et, en vous quittant, vous laisser la lettre que je vous ai offerte, et qui constatera que vous êtes en dehors de tous mes projets. Dites un mot, et je vous rends votre parole.

» J'hésitai; mais cette femme avait pris un tel empire sur ma vie, que je n'osai faire autre chose que ce qu'elle m'avait ordonné de faire.

» — Non, dis-je, tout est convenu; ainsi ne changeons rien à nos dispositions.

» M. Sarranti crut que je persistais par pur dévouement, et me serra affectueusement la main.

» — Je suis attendu à Paris, dit-il. Peut-être vais-je prendre congé de vous pour ne plus vous revoir; je viens peut-être de vous serrer la main pour la dernière fois, Dans tous les cas, cher monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle !

» Et il partit.

» Le soir, comme d'habitude, je soupai avec Orsola. Je n'ose pas vous dire ce que je lui promis dans mon ivresse, et quel crime infâme nous arrêtâmes ensemble ! Ma seule excuse est que je n'avais point ma raison, que j'avais perdu mon libre arbitre.

» Enfin, pour me servir de l'expression d'Orsola, le matin

du 19 août 1820, il était décidé que, le soir, à quelque prix que ce fût, nous serions *millionnaires!*

LXIX

La journée du 19 août 1820.

— La journée du lendemain, poursuivit M. Gérard, s'écoula pour moi agitée de tressaillements terribles, et, tout étranger que j'étais à la politique, je faisais des vœux bien ardents pour que la conspiration réussît : il me semblait qu'Orsola n'avait parlé de crime que dans le cas où cette conspiration échouerait, et où M. Sarranti serait obligé de fuir. — Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, je comptai toutes les vibrations de l'horloge, et chacune de ces vibrations retentit jusqu'au fond de mon cœur. Cent fois j'interrogeai ma montre. La journée avançait, et rien ne venait troubler la tranquillité ordinaire de la retraite dans laquelle nous vivions.

» Enfin, il était quatre heures de l'après-midi; nous allions nous mettre à table. — J'avais déjà remarqué que les couverts des enfants manquaient : Orsola avait décidé qu'ils dîneraient à part. — Tout à coup, j'entendis un bruit de galop; je m'élançai hors du salon. Votre père, sur un cheval blanc d'écume, entrait dans la cour. En arrivant au perron, le cheval s'abattit.

» — Trahis! dénoncés! je n'ai plus qu'à fuir! dit M. Sarranti. Tout est-il prêt?

» — Tout! dit Orsola.

» Quant à moi, je ne pouvais répondre : quelque chose comme un nuage sanglant flottait devant mes yeux.

» M. Sarranti se dégagea des étriers, vint à moi, me serra la main.

» — Trahis ! trahis ! répétait-il. Oh ! les misérables ! un complot si bien ourdi ! une conspiration si bien arrêtée !

» En ce moment, sur l'appel d'Orsola, Jean venait avec les deux chevaux frais. Je n'eus que la force de les montrer à Sarranti en lui disant :

» — Fuyez à l'instant même ! fuyez sans retard ! votre sûreté avant tout !

» Il me serra de nouveau la main, sauta sur l'un des deux chevaux, tandis que Jean montait sur l'autre, et, par des chemins de traverse, tous deux se dirigèrent vers Orléans.

» — Bien ! murmura Orsola à mon oreille; tous les soirs, après huit heures, le jardinier va coucher chez son gendre, à Morsang : nous serons seuls !

» — Seuls, répétai-je machinalement, seuls...

» — Oui, dit Orsola, seuls, puisque, comme si nous avions pu deviner ce qui se passe, nous avons pris la précaution de nous débarrasser de Gertrude.

» Le mot *nous* me rappela le crime, en même temps qu'il m'en faisait le complice. Une sueur froide me passa sur le front ! Je compris que c'était le moment de rappeler toute ma force, et de lutter; mais il y avait longtemps que ma force était évanouie ! il y avait longtemps que je me laissais entraîner, et que je ne luttais plus !

» — Allons, allons, à table ! me dit Orsola; il s'agit de ne pas laisser échapper l'occasion qui se présente; prenons des forces, et profitons du moment !

» Je savais ce qu'Orsola appelait prendre ou plutôt me donner des forces : c'était me livrer à ces vertiges de l'ivresse pendant lesquels je cessais d'être maître de moi, et où il me semblait que j'étais possédé par le démon de la violence et de la folie. Dans ces sortes de circonstances, Orsola mêlait à mon vin un aphrodisiaque qui me rendait presque insensé. Avait-elle lu, dans Suétone, que, quand la sœur de Caligula voulait, parricide et incestueuse maîtresse, lui faire commettre quelque crime, c'est ainsi qu'elle agissait ? ou cette femme, qui portait en elle la science et le principe du mal, avait-elle deviné que la cantharide était l'équivalent de l'hippomane ?

» J'avais déjà, la nuit de la mort de Gertrude, éprouvé cette ivresse furieuse que je ressentis, le soir du 19 août, après dîner. Je me levai de table à huit heures, au moment où

commençaient à tomber du ciel les premières ombres de la nuit. Tout ce dont je me souviens, c'est d'une voix qui répétait incessamment à mon oreille :

» — Charge-toi du petit garçon; je me charge de la petite fille.

» Et, moi, abruti, insensé, chancelant, je répondais :

» — Oui... oui...

» — Mais, auparavant, me dit la voix, préparons toutes choses pour que ce soit M. Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

» — Oui, répétai-je, il faut que ce soit M. Sarranti qui ait fait le coup...

» — Alors, viens! dit la voix.

» Je sentis que l'on m'entraînait dans le cabinet où était le bureau sur lequel j'écrivais d'habitude, et dans la caisse duquel j'avais déposé les trois cent mille francs rapportés de Corbeil, et remis à M. Sarranti. Orsola ferma le tiroir à clef; puis, avec une pince, elle fit sauter la serrure, de manière à ce que le tiroir eût l'air d'avoir été forcé.

» — Tu comprends? dit-elle.

» Je la regardai d'un œil hébété.

» — Il t'a volé la somme que ton notaire t'avait rendue; pour la voler, il a forcé le tiroir, et il est parti. Quant aux enfants, ils sont entrés pendant qu'il forçait le tiroir, et, de peur d'être dénoncé par eux, il s'en est débarrassé.

» — Oui, répétai-je, oui, il s'en est débarrassé...

» — Comprends-tu? demanda Orsola, impatiente et joyeuse à la fois de voir à quel degré d'abrutissement elle m'avait amené.

» — Oui, je comprends... *Mais, lui, il niera!*

» — Reviendra-t-il pour nier? ira-t-on le chercher dans l'Inde? osera-t-il rentrer en France, quand il sera condamné à mort comme conspirateur, comme voleur et comme assassin?

» — Non, il n'osera pas.

» — D'ailleurs, nous serons millionnaires, et l'on fait bien des choses avec des millions!

» — Comment serons-nous millionnaires? demandai-je, la langue avinée, l'œil terne.

» — Puisque tu te charges du petit garçon, et moi de la petite fille, répéta Orsola.

» — C'est vrai.

» — Descendons, alors.

» Je me rappelle que je résistai, non par raison, mais par instinct. Elle m'entraîna, et me fit descendre sur le perron. Les enfants étaient assis là, regardant le soleil, qui se couchait lentement.

» — Oh ! que c'est singulier ! dis-je; il me semble que le ciel est tout en sang !

» En m'apercevant, les deux enfants se levèrent et vinrent à moi, se tenant par la main.

» — Faut-il rentrer, mon oncle Gérard ? demandèrent-ils.

» Leur voix me fit un effet étrange : je ne pus répondre, j'étouffais.

» — Non, dit Orsola, jouez encore, mes chers petits !

» Oh ! cela, par exemple, poursuivit le moribond, je ne l'oublierai jamais !... Au milieu de mon ivresse, je les voyais tels que je les vois encore tous deux, beaux comme des anges du Seigneur : le petit garçon, blond, frais, rose; la petite fille, grave et brune, fixant sur moi son regard intelligent, et semblant me demander pourquoi, l'œil inerte, les mains tremblantes, je trébuchais en marchant... En ce moment, huit heures sonnèrent. J'entendis fermer la grille du parc : c'était le jardinier qui s'en allait. Je regardai autour de moi; je ne vis plus Orsola. Où était-elle ?... Je respirai, je me sentis soulagé, j'eus envie de prendre les deux enfants dans mes bras, et de me sauver avec eux; je l'eusse fait peut-être, si je n'eusse senti que, seul, j'avais déjà bien du mal à me tenir debout. D'ailleurs, au moment où je murmurais :

» — Mes enfants ! mes pauvres enfants !

» Orsola reparut.

» Elle tenait mon fusil à la main.

» — Tenez, dit-elle. voilà votre fusil, monsieur Gérard.

» Et elle me tendit l'arme; mais mon bras se refusait à la recevoir.

» — Oh ! mon oncle, s'écria le petit Victor, est-ce que tu vas à l'affût ?

» — Oui, dit Orsola, nous avons du monde demain, et il faut que votre oncle me tue deux ou trois lapins.

» — Oh ! emmène-moi avec toi, mon oncle ! dit l'enfant.

» Je frissonnai.

» — Mais prends donc ton fusil, lâche! me dit tout bas Orsola.

» Je le pris.

» — Oh! mon oncle, mon oncle, répéta le petit garçon, je me tiendrai derrière toi; je ne ferai pas de bruit, sois tranquille!

» — Entendez-vous ce que cet enfant vous demande? dit tout haut Orsola.

» Je regardai le petit garçon.

» — C'est toi qui veux venir? lui dis-je.

» — Oui, mon oncle, je t'en prie! tu m'as promis, si j'étais bien sage, de m'emmener un jour avec toi.

» — C'est vrai; mais as-tu été bien sage, Victor? demanda Orsola.

» — Oh! oui, madame, répondit consciencieusement l'enfant; et, si M. Sarranti était là, il vous dirait qu'il est très-content de moi.

» On avait laissé ignorer aux enfants que leur précepteur fût parti pour toujours.

» — Eh bien, alors, si véritablement il a été bien sage, emmenez-le, monsieur Gérard.

» — Si on emmène Victor, dit Léonie, je veux aller avec lui, moi.

» — Oh! non, non, m'écriai-je vivement, c'est déjà assez, c'est déjà trop d'un!

» — Vous entendez, mademoiselle? dit Orsola; nous allons vous coucher.

» — Pourquoi me coucher? dit la petite fille. J'aime mieux attendre le retour de mon frère, et que l'on me couche en même temps que lui.

» — Dites donc, une fois pour toutes, à cette enfant que vous désirez qu'elle obéisse, et qu'elle ne dise plus : « Je » veux! »

» — Allez avec Orsola, Léonie, dis-je à l'enfant.

» — Et moi, reprit Victor tout joyeux, et moi, je vais avec toi, n'est-ce pas, mon oncle?

» — Oui, viens! lui dis-je.

» Il me donna la main; je n'eus pas la force de garder dans la mienne cette bonne petite main qui se confiait à moi : je la repoussai.

» — Marche à mes côtés, lui dis-je.

» — Devant! devant! cria Orsola en emmenant Léonie, qui, la tête tournée vers nous, disait avec un accent que je n'oublierai jamais : « Revenez bien vite, mon oncle !... » Reviens bien vite, Victor! »

» Moi, aussi, je tournai la tête : je vis la petite fille rentrer et disparaître dans le château. Alors, longeant l'étang, je m'avançai à mon tour dans le parc. Victor marchait, comme le lui avait dit Orsola, à une dizaine de pas devant moi.

» La nuit était déjà sombre, et, sous les grands arbres du parc, les ténèbres étaient encore plus épaisses que partout ailleurs. Mon front ruisselait de sueur; mon cœur battait au point que j'étais, de temps en temps, obligé de m'arrêter.

» Chaque canon de mon fusil était chargé d'une balle. Il avait fait très-chaud pendant les quinze derniers jours qui venaient de s'écouler; on avait parlé de chiens enragés errant aux environs, et, dans la crainte que quelque chien ne passât, soit, le jour, par la grille ouverte, soit, la nuit, par une brèche qui s'était faite au mur du parc, j'avais pris cette précaution de charger mon fusil à balles; — Orsola le savait quand elle m'avait mis l'arme entre les mains. — L'enfant, comme je vous l'ai dit, marchait devant moi; je n'avais donc qu'à porter le fusil à mon épaule, à presser la détente, à faire feu, et tout était dit!

» Mon Dieu! vous m'aviez donné d'avance le remords de cette action infâme; car deux ou trois fois je portai la crosse du fusil à mon épaule, deux ou trois fois je mis le doigt sur la détente de l'arme, et deux ou trois fois j'abaissai le canon en murmurant :

» — Impossible! impossible!

» Pendant un de ces mouvements, le petit Victor se retourna; si vite que j'eusse abaissé l'arme, il vit que je l'avais mis en joue...

» — Mon oncle, observa-t-il, je croyais que tu m'avais dit qu'il ne fallait jamais mettre en joue personne, même en plaisantant, et qu'il y avait un petit garçon qui avait tué sa sœur en plaisantant ainsi?

» — Oui, oui, tu as raison, mon enfant! m'écriai-je. C'était pour plaisanter; mais j'avais tort.

» — Je sais bien que c'était pour plaisanter, dit l'enfant;

pourquoi donc me tuerais-tu, toi qui aimais tant notre pauvre père ?

» Je jetai un cri. Il s'était fait dans mon esprit une lueur comme celle d'un éclair ; je crus que j'allais devenir fou.

» — Oh ! oui, Victor, dis-je en remettant mon fusil en bandoulière, oui, j'aimais bien ton père !... Reviens à la maison, Victor ! reviens ! nous ne chasserons pas ce soir.

» — Comme tu voudras, mon oncle, dit le petit garçon, effrayé de l'accent de ma voix.

» J'allai à lui, je le pris par la main, et, à travers bois, je le ramenai vers le château. J'espérais arriver à temps pour m'opposer au meurtre de la petite fille. Par malheur, je me trouvai au bord de l'étang : pour revenir à la maison, il fallait contourner la pièce d'eau, — ce qui nous retardait de plus de dix minutes, — ou la traverser en bateau.

» Oh ! mon oncle, allons en bateau ! dit l'enfant : c'est si amusant, d'aller en bateau !

» Et il sauta le premier dans la petite barque. Je l'y suivis en chancelant.

» L'eau était profonde, calme comme un miroir, éclairée par la lune, qui venait de se lever. Je saisis les deux avirons, et je ramai rapidement. — Je n'avais en ce moment qu'une idée : arriver à temps pour empêcher le crime, et, quelque chose qui dût en résulter, dire : « Non ! non ! je ne » veux pas ! »

» Nous étions au milieu de l'étang, à peu près, lorsque j'entendis un cri terrible. Je reconnus la voix de Léonie. En même temps, les aboiements de Brésil retentirent dans la nuit : lui aussi, sans doute, de sa niche, où il était retenu, il avait entendu comme moi, et reconnu ce cri.

» Deux autres cris plus déchirants que le premier, se firent entendre à quelques secondes l'un de l'autre.

» Je regardai le petit Victor : il était très-pâle.

» — Mon oncle, mon oncle, dit-il, on tue ma sœur !

» Puis il appela .

» — Léonie ! Léonie !

» — Veux-tu te taire, malheureux ! m'écriai-je.

» — Léonie ! Léonie ! continua de crier l'enfant.

» J'allai à lui, la main étendue, le regard flamboyant ; il fut tellement épouvanté de l'expression de mon visage, qu'il

hésita s'il ne se jetterait pas à l'eau ; — il ne savait pas nager ; — il tomba à genoux en joignant les mains.

» — Oh ! mon bon oncle, dit-il, ne me fais pas mourir ! Je t'aime bien, je t'aime de tout mon cœur, mon oncle ! Je n'ai jamais fait de mal à personne !

» Je venais de le saisir par le collet de sa veste.

» — Mon oncle, mon oncle, ayez pitié de votre petit ictor !... A moi ! à l'aide ! au secours !...

» La voix s'arrêta : ma main s'était, comme un anneau de fer, serrée autour du cou de l'enfant. J'étais pris de vertige; j'avais perdu toute connaissance de moi-même.

» — Non, non, lui dis-je, tu es condamné ; il faut que tu meures !

» Il entendit, car il réunit toutes ses forces pour m'échapper.

» En cet instant, la lune se cacha derrière un nuage, et je me trouvai dans l'obscurité ; d'ailleurs, je fermais les yeux pour ne point voir.

» J'enlevai l'enfant jusqu'au-dessus de ma tête, et, comme si son poids ne devait pas suffire pour le faire disparaître sous l'eau, je le lançai de toute ma force dans l'étang !

» L'eau bouillonna, s'ouvrit comme un gouffre et se referma...

» Je me jetai sur les avirons pour regagner le bord ; mais, au moment où j'en saisissais un de chacune de mes mains, l'enfant reparut, se débattant... Que vous dirai-je, mon père ? s'écria le moribond en sanglotant ; j'étais ivre, j'étais furieux, j'étais fou !... Je levai l'aviron...

— Oh ! misérable ! s'écria frère Dominique en se levant, comme s'il n'avait pas la force, lui, simple auditeur, d'en entendre davantage.

— Oui, oui, misérable ! infâme ! car le pauvre petit s'enfonça, cette fois, pour ne plus reparaître, et, quand la lune sortit du nuage, elle éclaira le front livide d'un assassin !

Le moine était tombé à genoux, et priait, le front appuyé au marbre de la cheminée.

Il se fit, dans cette chambre funèbre, un silence terrible.

Ce silence fut un instant interrompu par une espèce de râle qui sortait de la gorge du malade.

— Je me meurs, saint prêtre ! je me meurs ! gémissait-il ; et, cependant, pour l'honneur de votre père dans ce

monde, pour mon salut dans l'autre, j'ai encore bien des choses à vous dire !

LXX

La nuit du 19 août 1820.

Le moine, à ce cri de détresse, se leva rapidement, revint au lit, passa son bras droit sous la tête du mourant, et lui fit respirer des sels.

Il eût été difficile de dire lequel était le plus pâle, du prêtre ou du moribond.

La faiblesse fut longue, et alla presque jusqu'à l'évanouissement. Puis, enfin, M. Gérard fit signe qu'il croyait pouvoir continuer, et le dominicain reprit place au chevet du lit.

— Je sautai du bateau sur la pelouse, dit l'assassin, et je courus vers la maison. — Cris de l'enfant, aboiements du chien, tout avait cessé !

» Il m'avait semblé que les cris sortaient d'une des salles basses. J'appelai Orsola d'une voix timide d'abord, puis avec un accent plus élevé, puis avec toute la force de ma voix : personne ne répondit. J'eus alors l'idée d'appeler Léonie ; mais je n'osai, de peur d'évoquer une ombre !

» Je n'avais point de lumière, et je descendis à tâtons. — Un reste de feu brûlait dans la cuisine, et, si faible que fût la lueur qu'il jetait, il était facile de voir que tout était en ordre, et que rien ne s'était passé là. De la cuisine, je pénétrai dans l'office, continuant à appeler Orsola : personne ne répondit. Il me semblait pourtant que c'était bien de là que venaient les cris.

» Je songeai à un petit cellier qui se trouvait derrière l'office, et qui me restait à visiter ; j'essayai de pousser la

porte ; mais j'eus à lutter contre un obstacle. J'appelai encore Orsola : point de réponse.

» Cependant une chose me frappa : à la clarté de la lune, je vis le vitrage du cellier — vitrage donnant sur le jardin — tout brisé. En même temps, je heurtai quelque chose du pied. Je me baissai : je sentis un corps couché à terre ; à l'humidité tiède de la dalle, il me sembla que ce corps baignait dans le sang... Je tâtai avec la main : ce n'était pas le corps d'un enfant. Qu'était-ce donc ?... J'allai à reculons jusqu'à la porte, puis je traversai l'office, puis je rentrai dans la cuisine ; j'allumai une bougie, et, épouvanté d'avance de ce que j'allais voir, je revins vers le cadavre.

» Qu'était-il donc arrivé ? Ce cadavre était celui d'Orsola ! ce sang dans lequel il était couché, c'était son sang ! il sortait d'une effroyable morsure qui avait ouvert la carotide, et qui, par l'hémorragie, avait produit la mort presque instantanément. Un long couteau de cuisine gisait, près de la morte, et paraissait échappé de sa main.

» Mon premier mouvement fut de croire que j'étais devenu fou, que j'étais en proie à quelque hallucination terrible !... Mais non, tout était bien réel : il y avait là un cadavre et du sang, et ce sang et ce cadavre étaient le sang et le cadavre d'Orsola !

» Je me rappelai alors les cris de l'enfant, les aboiements du chien, et un jour terrible se fit dans mon esprit. J'allai au vitrage brisé, et je n'eus plus de doute. Voici ce qui s'était passé ; — du moins, cela me parut clair comme la lumière du jour.

» Orsola, en rentrant, s'était emparée d'un couteau, et, de gré ou de force, avait conduit l'enfant dans le cellier. Là, elle avait voulu la tuer ; la petite fille, épouvantée, avait crié, appelé au secours : c'étaient ces cris que j'avais entendus, et auxquels répondaient les hurlements de Brésil. — Le chien adorait l'enfant, je vous l'ai déjà dit ; — l'animal comprit que sa petite amie était en danger de mort : sans doute fit-il un effort terrible, et parvint-il à rompre sa chaîne ; la chaîne rompue, il ne fit qu'un bond de sa niche au vitrage, et, d'un élan furieux, il passa à travers la fenêtre, tomba dans le cellier, et sauta au cou d'Orsola. Sa mâchoire de fer avait ouvert la gorge de celle-ci, et forcé sa main de lâcher à la fois l'enfant et le couteau.

» Maintenant, qu'étaient devenus l'enfant et le chien? Ils n'étaient plus là, ni l'un ni l'autre. A quelque prix que ce fût, il fallait les retrouver.

» La vue du cadavre d'Orsola m'avait rempli de terreur et de colère; je franchis la porte extérieure du cellier, restée ouverte. C'était, sans doute, par cette porte que s'était sauvée Léonie. Je me mis à sa poursuite; si je la rencontrais, ma propre sûreté voulait que je la tuasse, comme j'avais tué son frère...

Le moine frissonna.

— Que voulez-vous, mon père! dit le mourant; c'est le fatal engrenage du crime! le meurtrier est dans une main de fer, et il faut qu'il tue par cela seul qu'il a tué...

» Je m'élançai d'abord dans la principale allée du parc, mon fusil à la main, fouillant les ténèbres de mes regards, courant là où j'entendais du bruit, prenant chaque rayon de lune filtrant à travers le feuillage pour la robe blanche de l'enfant. En ce moment, j'étais fou furieux, ivre de rage, ivre de sang! A chaque bruit que je croyais entendre, je m'arrêtais, portant mon fusil à mon épaule, en appelant Brésil, en criant :

» — Est-ce toi, Léonie?

» Mais rien ne répondait; tout restait tranquille et morne; le parc était silencieux comme une tombe, vide et inanimé comme le néant!

» Tout à coup, je me trouvai au bord de la pièce d'eau. Je m'arrêtai, épouvanté; mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je jetai un cri qui n'avait rien d'humain, et je repris ma course dans la direction opposée. — En effet, c'était bien plutôt une course qu'une marche; course rapide, fiévreuse, désordonnée, dans laquelle j'eusse renversé, si j'avais aperçu le but, tout ce qui se fût trouvé sur mon passage.

» Rien!... Pendant près d'une heure, j'errai ainsi d'allée en allée, de buisson en buisson, d'arbre en arbre; aucune piste, aucun indice; tout était silencieux, désert. J'eus un instant l'idée de décharger mon fusil pour entendre un bruit quelconque, tant ce silence me semblait le frère de la mort!

» Enfin, harassé, mourant, baigné de sueur, je perdis tout espoir de découvrir la trace du chien et de l'enfant; je me retrouvai en face du château, au pied du perron, à cent pas

de l'étang... Cette eau morne, froide, immobile, m'épouvanta : je détournai les yeux ; mais, malgré moi, mes yeux revenaient toujours du même côté. Je voyais, au bord, dans les roseaux, la chaloupe pareille à un gros poisson échoué, et, sur le gazon, la rame... Je ne pus supporter cette vue, et je rentrai.

» Je n'osais descendre près du corps d'Orsola. Je remontai à ma chambre; les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes : elles donnaient sur l'étang... Tout donnait donc sur ce misérable étang ! Je m'approchai des fenêtres pour en fermer les volets; mais, au moment où je me penchais en dehors pour les attirer à moi, je restai pétrifié : — un animal rôdait autour de l'étang, le nez à terre, comme s'il suivait une piste; c'était Brésil ! Que cherchait-il donc ?

» Il accomplit, toujours courant, un cercle parfait; puis, s'arrêtant à l'endroit où nous étions montés dans le canot, Victor et moi, il releva la tête, aspira l'air, regarda de tous les côtés, poussa un hurlement lamentable, et se mit à l'eau... Chose terrible ! il suivait, en nageant, la même route qu'avait suivie la barque; on eût dit que le sillage en était resté visible, et qu'il suivait ce sillage ! Arrivé à l'endroit où j'avais précipité l'enfant à l'eau, il tourna un instant sur lui-même; puis il plongea.

» J'avais observé toutes les évolutions du chien, l'œil fixe, la respiration suspendue; j'avais momentanément cessé de vivre.

» L'eau tourbillonnait au-dessus de l'endroit où le chien avait plongé; deux fois sa tête reparut à la surface de l'eau, et je l'entendis respirer bruyamment; la troisième fois, il tenait à sa gueule un objet informe, qu'en nageant, il tirait du côté du bord. Il atteignit le gazon, remonta sur la berge, toujours tirant l'objet à lui. Chose effroyable ! cet objet qu'il tirait ainsi, et qu'il parvint, après des efforts inouïs, à traîner sur le bord, c'était le cadavre du petit garçon !...

— Horreur ! murmura le prêtre.

— Oui, dites, dites, s'écria le moribond, comprenez-vous ce qui se passa en moi à cette vue ? Comme au jour du jugement, l'abîme rendait ses morts !... Je jetai un cri de rage; je repris mon fusil; je descendis l'escalier, franchissant quatre ou cinq marches à chaque enjambée. Comment ne roulai-je point par les degrés ? comment ne me brisai-je

pas le front sur les dalles du vestibule? Je n'en sais rien! J'atteignis le perron. Un massif d'arbres me dérobait la vue du chien et de l'enfant; je marchai dans la direction du massif, afin d'approcher le plus près possible de l'animal sans être vu de lui. Arrivé au massif, je n'étais plus qu'à trente pas du chien : il entraînait le cadavre du côté opposé au château...

» Je pensai à la brèche. Ah! c'était, sans doute, par cette brèche que s'était sauvée Léonie : c'était par cette brèche que le chien voulait entraîner le cadavre! Si le hasard n'avait point fait que j'eusse vu ce qui venait de se passer, ce misérable chien dénonçait tout!

» Au moment où je reparaissais de l'autre côté du massif, il m'éventa; alors, il lâcha l'enfant, et tourna contre moi sa gueule sanglante et ses prunelles de flamme, qui étincelaient dans la nuit comme deux charbons. J'entendis claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

» Je saisis le moment où il hésitait, pour savoir s'il continuerait d'emporter l'enfant du côté de la brèche, ou s'il s'élancerait sur moi; je l'ajustai avec le soin d'un homme qui joue sa vie, et je fis feu... Le chien plia sur ses quatre jambes, et s'enfonça dans le bois en poussant un long et lugubre hurlement. Je courus après lui, espérant le rejoindre et l'achever de mon second coup. Il était cruellement frappé; car, à la lueur de la lune, je voyais une trace de sang sur le gazon. Je suivis cette trace tant que je fus sur un sol découvert; mais, en entrant dans le bois, je la perdis.

» Je n'en courus pas moins jusqu'à la brèche. C'était par cette brèche qu'il avait dû sortir; c'était par cette brèche, en tout cas, qu'était sortie Léonie : un lambeau de sa collerette pendait à un églantier. Qu'était-elle devenue? Il y avait plus d'une heure déjà qu'elle avait franchi la muraille, la route de Fontainebleau à Paris passait à un quart de lieue à peine. Qui me dirait de quel côté elle avait tourné, si elle avait rencontré quelqu'un, où elle avait été emmenée. Puis, si, pendant que je la cherchais hors des murs, on allait entrer au château, et trouver sur la pelouse le cadavre de Victor! Ce qu'il y avait d'important avant tout, c'était de faire disparaître ce cadavre.

» C'est en ce moment que rentrèrent en moi les premières idées de conservation. Comment avais-je été assez fou de

laisser le cadavre dans l'étang! ne savais-je pas qu'au bout d'un certain temps, les cadavres des noyés reviennent sur l'eau? C'était bien heureux, à tout prendre, que Brésil l'eût tiré de l'étang, et traîné sur la pelouse : j'allais l'enterrrer dans un endroit isolé du jardin, et toute trace du crime disparaîtrait.

» Je rentrai dans le parc, après avoir arraché de la ronce le lambeau de collerette qu'elle avait retenu au passage de Léonie, et je repris en courant le chemin de l'étang. Tout en courant, j'avais une horrible pensée, une pensée qui me donnait le vertige : « Si j'allais ne plus retrouver le cadavre » au bord de l'eau, me disais-je, où le chercher? » Par bonheur, il y était... Par bonheur! comprenez-vous? c'est effroyable, ce que je vous dis là!

— Oh! oui, oui, effroyable! murmura le prêtre, qui sentait, à ce récit, ses cheveux se dresser sur sa tête.

Le mourant continua :

— Pour enterrer l'enfant, il me fallait une bêche; mais j'avais trop souffert, pendant ces quelques instants où je m'étais éloigné du cadavre, pour m'en éloigner de nouveau. Je repassai mon fusil en bandoulière, je chargeai l'enfant sur un de mes bras, et j'allai jusqu'à la remise où le père Vincent enfermait ses ustensiles de jardinage, afin d'y prendre une bêche. Je trouvai l'instrument que je cherchais. Le petit bâtiment était dans le potager : c'était le plus loin possible du potager, dans l'endroit le plus désert du parc, que je devais enterrer l'enfant. Je traversai donc de nouveau la pelouse, voyant s'allonger, au clair de la lune, la silhouette hideuse d'un homme emportant sous son bras le cadavre d'un enfant : ses jambes se balançaient en avant, sa tête pendait par derrière...

» Je hâtai ma course, et je m'enfonçai dans le bois. Le voyage que je ferai à travers l'éternité, à partir du jour de ma mort jusqu'à celui du jugement dernier, ne sera pas plus terrible pour moi que cette course nocturne à travers les ténèbres projetées par les grands arbres; mes jambes tremblaient; j'étais haletant, forcé parfois de suspendre ma marche pour reprendre ma respiration.

» Tout à coup, je me sentis arrêté. Je voulus continuer ma course : j'étais retenu en arrière... Je fus pris d'un frisson, mes jambes plièrent sous moi; le vertige, avec son cortége

de spectres, passa devant mes yeux; je me sentis près de rendre l'âme!

» Enfin, je fis un effort, et j'eus le courage de regarder en arrière : les boucles blondes de la chevelure de l'enfant s'étaient enroulées dans une branche brisée; c'était là l'obstacle. Tout cela n'avait duré qu'une seconde; mais, pendant cette seconde, j'avais vu étinceler au-dessus de ma tête le couperet de la guillotine! Je me mis à rire d'un rire terrible; je donnai une secousse au cadavre : une partie des cheveux resta à la branche; mais je continuai mon chemin.

» Je crus, enfin, avoir trouvé l'endroit qui me convenait : c'était sous un épais massif, à quelques pas d'un banc de gazon où je n'étais peut-être pas venu m'asseoir deux fois, depuis quatre ans que j'habitais le château. Il y avait là, entre les tiges de lilas, un espace de trois pieds de diamètre, à peu près; en creusant verticalement la terre, je pouvais avoir fini en une heure ou une heure et demie. Je me mis à l'œuvre.

» Quelle heure, mon père, que l'heure que je passai à creuser cette fosse!... Il était environ deux heures du matin quand je commençai; c'est le moment où, au mois d'août, s'éveillent les premiers tressaillements de la nature, les oiseaux sur les branches, les bêtes fauves dans les buissons. Au moindre bruit, je me retournais, croyant entendre des pas; l'eau ruisselait sur mon visage; mon haleine s'échappait, en sifflant, de ma poitrine. Je sentais venir le jour!

» Enfin, l'œuvre funèbre fut terminée. Je mis le corps de l'enfant dans ce trou vertical, qui n'avait pas moins de quatre pieds de profondeur; puis je fis rouler sur lui la terre que j'avais amassée au bord de la fosse, la foulant aux pieds, afin que le terrain ne présentât point d'élévation; et, comme toute la terre ne put tenir, à cause de la place qu'avait prise le cadavre, j'éparpillai le reste aux environs. Après quoi, j'allai chercher, à cent pas de là, une grande couche de mousse que je revins plaquer sur l'endroit où la terre avait été fraîchement remuée. Grâce à cette précaution, il ne resta aucune trace du pénible travail.

» Il était temps! comme je venais de l'achever, le soleil entr'ouvrait les nuages, et, au sommet d'un chêne dont les

branches s'étendaient au-dessus de ma tête, un rossignol chantait...

LXXI

Fin de la confession.

— Le soleil, la lumière, amenèrent ces deux terribles fantômes du jour : le souvenir et la réflexion ! Je vis venir le soleil avec l'effroi du condamné à mort qui voit entrer, le matin, dans son cachot, le geôlier chargé de lui annoncer l'heure de l'exécution.

» Il s'agissait de prendre un parti ; mais tout en moi était terreur, incertitude, chaos, et je n'eusse jamais eu la présence d'esprit de combiner des moyens de justification, si presque tout n'eût été réglé d'avance par Orsola ; la mort même de celle-ci jetait sur tous les événements de cette nuit fatale un vague plus grand encore, et surtout écartait de moi les soupçons ; mon adoration pour cette créature était proverbiale : on ne pouvait donc pas me soupçonner d'avoir contribué à sa mort. D'ailleurs, le chien, que l'on retrouverait mort quelque part, serait une preuve que, n'étant pas arrivé à temps pour la secourir, je l'avais vengée.

» Je n'avais sur moi aucun vestige de ce terrible témoin que rien ne fait disparaître, — le sang ! Avec quelques efforts de raison, je parvins donc à reprendre un peu de calme.

» Seulement, ce qui me remplissait de craintes, c'était la fuite de Léonie ; mais, en supposant que Léonie parlât, elle ne pouvait accuser qu'Orsola, et Orsola était morte.

» Je montai dans ma chambre, j'effaçai toutes les traces de l'orgie de la veille, j'avalai d'un trait ce qui restait dans la bouteille, je réparai un peu le désordre de ma toilette, et je

me rendis tout courant chez le maire du pays. C'était un brave homme, un simple paysan, ouvrier comme je l'avais été moi-même, et à qui cette communauté de travaux de notre jeunesse avait inspiré pour moi une grande sympathie, une profonde confiance. Je lui débitai la fable qu'Orsola et moi avions préparée, c'est-à-dire que les deux enfants avaient disparu, et que leur fuite coïncidait tellement avec le départ de M. Sarranti et le vol des cent mille écus repris, la veille, chez le notaire, et enlevés de mon secrétaire brisé, que je n'hésitais pas à l'accuser de ce vol et de cet assassinat.

— Pauvre père ! murmura Dominique en levant les mains et les yeux au ciel.

— Oui ; mais, puisque le ciel me punit, s'écria le mourant, puisque je lui rends moi-même cette pureté que j'avais ternie, il faut me pardonner, mon père ! car comment voulez-vous que Dieu me pardonne, si vous ne me pardonnez pas ?

— Continuez, dit le moine.

— Quant à moi, voici de quelle manière j'expliquai ma tardive dénonciation. — Je n'étais rentré, la veille, que très-tard ; croyant tout le monde couché, j'étais monté droit à ma chambre, et m'étais couché moi-même. Le matin, je m'étais éveillé avec le jour ; n'entendant aucun bruit dans la maison, je m'étais levé ; en traversant mon cabinet, j'avais aperçu le tiroir de mon secrétaire forcé ; j'avais passé dans la chambre d'Orsola : elle était déserte ; j'avais passé dans les chambres des enfants : elles étaient vides ; j'avais appelé : personne n'avait répondu ! J'étais descendu, j'avais cherché, et enfin, dans le cellier, j'avais trouvé le cadavre d'Orsola baigné dans son sang ! La nature de la plaie ne m'avait laissé aucun doute sur la nature de sa mort : elle avait été etranglée. J'avais alors aperçu, couché sur la pelouse, le chien, qui avait rompu sa chaîne, et, dans un premier mouvement, dans un de ces mouvements de douleur qui vous mettent hors de vous-même, j'avais pris mon fusil, et envoyé une balle à Brésil, qui, blessé, avait disparu.

» Le maire crut à cette fable ; il mit mes hésitations, mes redites, ma pâleur, sur le compte de mon effroi ; il me donna à sa manière toutes les consolations possibles, et,

faisant prévenir par son adjoint les autorités compétentes, il revint avec moi au château.

» Je m'étais bien gardé de dire vers quelle frontière M. Sarranti avait pris la fuite; je n'avais, vous le comprenez, qu'un désir : c'était qu'il pût sortir de France.

» Je m'enfermai dans ma chambre, abandonnant le reste au château aux investigations de la justice, et priant seulement mon ami le maire de Viry de faire que, le plus possible, on respectât ma douleur. Le brave homme se chargea de tout, et me tint parole; puis, il faut le dire, dans la journée arriva la nouvelle de la conspiration découverte : comme j'y avais compté, cette nouvelle me venait en aide. Lorsqu'on sut que M. Sarranti était un des agents les plus fanatiques du parti bonapartiste, les feuilles gouvernementales ne manquèrent point de ramasser cette accusation d'assassinat et de vol, pour la jeter à la tête de tout le parti. La police eût même été désespérée — en supposant qu'elle eût eu quelques doutes — de découvrir les véritables coupables : on était heureux, en 1820, de flétrir les bonapartistes des noms d'assassins et de voleurs, comme, en 1815, on les avait flétris du nom de brigands; et ce fut pour le gouvernement une bonne fortune de pouvoir faire peser une pareille accusation sur la tête d'un homme arrivant de Sainte-Hélène, et ayant vécu dans l'intimité de l'empereur.

» Je n'eus donc aucune crainte réellement sérieuse; tous les soupçons passèrent autour du coupable, pour se mettre à la poursuite de l'innocent; et, tout innocent qu'il était, je doute que, s'il eût été arrêté, votre père eût pu se soustraire à l'échafaud...

Le prêtre se leva; il était pâle comme les draps du mourant. Cette idée de son père tombant victime d'une fausse accusation, et avec toutes les apparences de la culpabilité, l'épouvantait à le rendre fou.

— Oh! je savais bien, moi, qu'il n'était pas coupable! dit-il; et, cependant je l'aurais vu mourir sans pouvoir le sauver!... Oh! monsieur, monsieur, vous êtes bien...

Il s'arrêta; il allait dire : « Bien infâme! »

Le moribond courba la tête; ce qu'il demandait, c'était que cette douleur de l'homme s'exhalât en paroles, afin qu'il ne restât plus dans le fils que la miséricorde du prêtre.

— Mais, continua le moine, malgré cet aveu que vous

me faites, monsieur, une accusation terrible n'en pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père !

— Est-ce que je ne vais pas mourir, monsieur ? balbutia le malade.

— Alors, s'écria Dominique, après votre mort, il me sera donc permis de tout révéler ?

— Tout, monsieur ! N'est-ce pas pour cela que je bénis sais la Providence de vous avoir conduit près de mon lit ?

— Ah ! fit le prêtre en respirant, mon père ! mon pauvre père !... Savez-vous, monsieur, que, s'il eût connu l'accusation qui pesait sur lui, au risque d'y perdre la tête, il fût revenu protester de son innocence ?

— Oui, mon père... Eh bien, moi mort, vous lui écrirez, et il pourra revenir ; mais, au nom du ciel ! ne jetez pas la terreur et le désespoir sur le peu d'heures qui me restent à vivre !

Le prêtre fit un signe pour rassurer le mourant.

— Tenez, continua M. Gérard, laissez-moi vous faire un aveu... Depuis sept ans que le crime a été commis, eh bien, — il faut que je sois d'une exécrable nature, n'est-ce pas ? — eh bien, je n'ai pas eu un seul instant le sentiment du remords pur et isolé. Non, non ; avec le remords seul, j'eusse dormi, j'eusse vécu calme, heureux peut-être ; mais la terreur de la justice, l'effroi de la punition, voilà ce qui a troublé mes jours, tourmenté mes nuits !... Oh ! combien de fois, dans mes rêves, j'ai comparu devant un tribunal ! combien de fois j'ai entendu, malgré mes prières, mes larmes, mes dénégations, retentir le mot *assassin !* combien de fois j'ai senti sur mon cou frissonnant le froid des ciseaux qui abattaient mes cheveux, et tressailli au cahot de la fatale charrette ! combien de fois j'ai vu, en perspective à l'horizon, au-dessus de toutes les têtes, ou s'élancer les deux bras rouges, ou étinceler le couperet de la hideuse guillotine !

— Malheureux ! dit le prêtre regardant en pitié cet homme, vivante image de la terreur, et qui, par terreur, on le sentait, pouvait devenir féroce.

— Voilà pourquoi je me suis exilé de Viry ; voilà pourquoi je suis venu demeurer à Vanvres ; voilà pourquoi je fais le bien...

Le prêtre se retourna vivement à ces derniers mots.

— Oui, oui, mon père, dit le moribond, l'aumône est un manteau dont je me couvre pour qu'on ne voie pas mes habits tachés de sang ! Qui oserait, maintenant, me venir chercher au milieu de ce cortége de bonnes actions qui veillent autour de moi ?

— Celui qui vient ! dit Dominique en levant son doigt au ciel ; — Dieu !

— Oui, je le sais, dit le mourant, celui-là dont on se souvient quand on va mourir ; celui-là qui voit le sang à travers le manteau, le visage à travers le masque ! mais, auprès de celui-là, mon père, j'aurai deux puissants intercesseurs : mon effroi et votre innocence !

Le malheureux n'osait pas dire ses remords.

— C'est bien, dit le prêtre ; achevez.

— Je n'ai plus que quelques mots à ajouter, mon père... Comme je vous l'ai dit, non pas ma seule, mais ma principale inquiétude, c'était la disparition de Léonie. J'allai à la préfecture de police ! je fis et fis faire toutes les démarches imaginables : jamais je n'eus aucune nouvelle de l'enfant.

J'eus un moment l'idée de retourner à Vic-Dessos ; mais là avait habité M. Sarranti, là son fils était né, là on m'avait connu pauvre, et, par jalousie, on pouvait remonter aux sources de ma fortune : j'y renonçai.

Je voyageai ; je passai un an en Italie, un an dans les Flandres ; mais, à chaque lever de soleil qui me rappelait cette terrible aurore du 20 août, je me demandais si l'on ne découvrait pas en ce moment-là, en France, quelque indice qui viendrait, à l'étranger, se dresser tout à coup contre moi. Je rentrai en France ; je visitai la Bourgogne, puis l'Auvergne.

Un soir, dans une chaumière où j'avais demandé l'hospitalité, j'entendis mes hôtes faire le récit de la vie d'un homme de bien, dans les plus minutieux détails. Il s'agissait d'un gentilhomme des environs d'Issoire qui, à la suite d'une querelle assez futile, s'était battu en duel, et avait tué son meilleur ami. A partir de ce jour, cet homme avait vendu son château, ses fermes, ses terres, ses troupeaux ; puis il avait distribué son bien aux pauvres, et demandé, à des travaux utiles, à des actions louables, l'oubli de ce meurtre involontaire ; — seulement, lui le

faisait par remords. — Mais voici ce que je me dis : « Un homme qui aurait commis un crime réel, un meurtre véritable, n'échapperait-il pas au soupçon en se créant une réputation pareille à celle que s'est acquise ce gentilhomme? Faisons donc, par précaution, par égoïsme, par terreur, ce qu'il fait, lui, par remords. »

Je revins à Paris; je cherchai un lieu d'habitation dans les environs; je trouvai cette maison, que j'achetai, et j'entrepris cette grande œuvre de philanthropie qui m'a valu, à moi aussi, la réputation d'homme de bien, avec laquelle je vais mourir. Mais, une fois que je serai mort, mon père, ma mémoire est à vous : faites-en le sacrifice à M. Sarranti; obtenez sa grâce comme conspirateur; moi, je me suis chargé de prouver son innocence comme assassin.

— Mais croira-t-on à la déposition d'un fils en faveur de son père?

— J'ai prévu cette objection, monsieur. Levez-vous, prenez cette clef...

Le mourant tendit au moine une clef qu'il tenait cachée sous son oreiller.

— Ouvrez le deuxième tiroir du secrétaire, ajouta-t-il; vous y trouverez un rouleau de papier scellé de trois cachets.

Dominique se leva, prit la clef, ouvrit le tiroir, et en sortit le rouleau de papier.

— Le voici, dit-il.

— N'y a-t-il rien d'écrit dessus?

— Si fait, monsieur, il y a :

« Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être, si besoin est, rendue publique après ma mort.

» *Signé* : GÉRARD TARDIEU. »

— C'est cela, mon père : ce papier contient, mot pour mot, et tout entier écrit de ma main, le récit que je viens de vous faire. Quand je ne serai plus, disposez-en; je vous relève du secret de la confession.

Le moine, avec un mouvement de joie et de triomphe involontaire, serra le papier contre sa poitrine.

— Maintenant, mon père, dit le moribond, ne me consolerez-vous point par quelques paroles d'espérance ?

Le moine s'approcha, grave et lent; on eût dit que son visage, levé au ciel, s'éclairait d'une lumière divine.

Vu ainsi, il semblait l'idéal de la charité humaine.

Le mourant, qui sentait venir le pardon, se souleva afin d'aller au-devant de lui.

— Mon frère, dit le dominicain, peut-être faudrait-il près du Seigneur une plus haute et plus puissante intercession que la mienne pour qu'il vous pardonnât; mais, moi, comme homme, comme fils, comme prêtre, je vous pardonne !... Dieu veuille ratifier l'absolution que je le supplie de faire descendre sur votre tête, — au nom du Père, qui est la bonté; du Fils qui est le dévouement, et du Saint-Esprit, qui est la foi !

Et il posa doucement ses mains pâles et blanches sur le crâne nu et décharné du moribond.

— A présent, mon père, demanda M. Gérard, que me reste-t-il à faire ?

— Priez ! dit le moine.

Puis il sortit lentement, les mains jointes, conjurant le Seigneur de permettre qu'il emportât avec lui tout ce qu'il y avait de mauvais, de misérable et de bas dans cet homme qui allait mourir.

Derrière lui, le moribond retomba sur son lit, la face contre son oreiller, et aussi immobile que si l'âme fût déjà séparée du corps.

LXXIII

Retour à Justin.

Laissons frère Dominique, désormais rassuré sur la vie et l'honneur de son père, franchir rapidement, le cœur plein d'espérance et de joie, la courte distance qui sépare Vanvres

du Bas-Meudon, où il trouvera, attelée et prête à partir, la voiture funèbre qui renferme le corps de Colomban, — et revenons à Justin, que nous avons vu s'élancer à franc étrier sur la route de Versailles, muni, par l'intermédiaire de Salvator, des instructions de M. Jackal à l'endroit de madame Desmarets.

Pour ceux de nos lecteurs auxquels le caractère du maître d'école, empreint d'une apparente faiblesse, a semblé ne pas mériter tout l'intérêt qu'il inspire à Salvator, à Jean Robert et à nous-même, nous dirons que cette résignation qui, au premier abord, a pu être prise pour un manque d'énergie, nous paraît, à nous, au contraire, une des belles formes de la force.

En effet, il ne faut pas confondre le mouvement matériel, l'activité du corps, avec l'activité et le mouvement de l'esprit.

Tel homme qui se croit très-actif, qui, tous les jours, se meut, marche, court, fait deux lieues à pied ou en voiture, se remue beaucoup plus, mais agit beaucoup moins que l'homme qui, du fond de son cabinet de travail, fait éclore, au bout de dix ans d'apparent repos, la pensée qui va bouleverser le monde.

Mettez le maître d'école, cet homme si apathique à sa surface, aux prises avec la nécessité, et vous le verrez sortir de son apathie, armé de pied en cap, prêt à combattre, préparé à mourir. Ce qui l'affaiblit aux yeux de ceux qui ne voient pas chez lui plus loin que l'épiderme, — nous ne saurions trop le répéter, car nous nous proposons de le démontrer dans ce livre, — c'est la vie de famille, sous laquelle il est courbé; la piété filiale, qui, parfois faisant les grandes actions, parfois aussi faits les grands et obscurs dévouements. Supprimez pour Justin ce mot sacré, cette chose sainte qui pèse sur lui, la *famille*, et vous le verrez immédiatement apporter sa pierre à ce monument social, antipode de la tour de Babel, que nous sommes tous nés pour élever d'une assise, et que l'on appelle l'harmonie universelle... Supposez-le seul au monde, avec des passions dont il n'ait à répondre à personne que lui-même, et, comme cette lumière de l'Évangile cachée sous le boisseau, vous le verrez, une fois le boisseau enlevé, répandre à l'instant tous ses rayons autour de lui.

Ainsi, quiconque eût vu Justin, faisant appel à ses souvenirs de jeunesse, s'élancer, en écuyer consommé, sur le cheval de Jean Robert, brûler le pavé, dévorer l'espace, franchir la distance, eût pu affirmer à coup sûr, que c'était le bras d'un homme fort, et le jarret d'un homme résolu qui dirigeaient, dans sa course furieuse, ce cheval échevelé, bien plus semblable à un oiseau emportant sa proie qu'à un coursier arabe entraînant son cavalier.

Après une heure de ce galop furibond, pendant lequel les pensées de Justin, empruntant quelque chose au train de sa monture, se pressaient rapidement dans son cerveau, il s'arrêta haletant devant la porte du pensionnat.

Il avait mis un peu plus d'une heure, comme nous venons de le dire, à faire ses cinq lieues, et il était juste huit heures et demie quand, s'élançant à bas de son cheval, il sonna chez madame Desmarets.

On était levé depuis longtemps dans la maison; madame Desmarets était seule dans sa chambre, et n'avait pas encore achevé sa toilette.

Justin lui envoya dire qu'il désirait lui parler à l'instant même.

Tout étourdie d'une visite si matinale, madame Desmarets fit prier M. Justin de l'attendre, lui demandant un quart d'heure pour se mettre en mesure de paraître devant lui.

Mais Justin répondit que, la cause qui l'amenait n'admettant, vu son urgence, aucun retard, il suppliait la maîtresse de pension de le recevoir à l'instant même.

Madame Desmarets, toute troublée de cette insistance, passa une robe de chambre, et ouvrit sa porte pour descendre au salon; — mais Justin était debout devant la porte.

Il prit la main de madame Desmarets étonnée, et la fit rentrer dans sa chambre, dont il referma la porte derrière lui.

Alors seulement la maîtresse de pension leva les yeux sur Justin, éclairé par la lumière des fenêtres, et jeta un cri. Elle était épouvantée tout à la fois, et de la pâleur mortelle imprimée sur le front du jeune homme, et de la sombre énergie qui faisait le caractère principal de sa physionomie, d'habitude si douce et si inoffensive.

— Oh! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle.

— Un grave malheur, madame! répondit Justin.

— A vous, ou à Mina?

— A tous deux, madame.

— Ah! mon Dieu!... Faut-il que je fasse appeler particulièrement Mina, ou désirez-vous la voir vous-même?

— Mina n'est plus ici, madame.

— Comment, Mina n'est plus ici? Où est-elle donc?

— Je n'en sais rien.

Madame Desmarets regardait Justin Corby comme elle eût regardé un fou.

— Elle n'est plus ici! vous ne savez pas où elle est! que veut dire cela?

— Cela veut dire, madame, qu'elle a été enlevée cette nuit!

— Mais, hier au soir, je l'ai conduite moi-même dans sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

— Eh bien, ce matin, madame, elle n'y est plus.

— Oh! mon Dieu! s'écria madame Desmarets en levant les yeux au ciel, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur?

Justin tira de sa poche le papier écrit au crayon que lui avait remis Babolin.

— Tenez, dit-il, lisez plutôt.

Madame Desmarets lut rapidement le billet.

Elle reconnut l'écriture de la jeune fille, et, se sentant près de défaillir, elle jeta un cri en étendant les bras pour chercher un appui.

Justin s'élança, la soutint et lui avança un fauteuil.

— Oh! dit-elle, si cela est vrai, c'est à genoux que je devrais vous demander pardon de la douleur que je vous cause!

— C'est vrai! dit Justin. Mais ne nous laissons pas abattre ni l'un ni l'autre, madame, à moins que nous ne soyons sûrs qu'il n'y a pas de remède à cette douleur, et encore, quand il ne me restera plus d'espoir dans les hommes, il me restera l'espoir en Dieu.

— Mais que faire, monsieur? demanda la maîtresse de pension.

— Attendre, et, en attendant, veiller à ce que personne ne pénètre dans la chambre de Mina, ni n'entre dans le jardin.

— Attendre qui, monsieur?

— L'agent de l'autorité qui doit se rendre ici dans une heure.

— Eh quoi! s'écria madame Desmarets, plus effrayée qu'émue, la justice va venir ici?

— Sans doute, répondit Justin.

— Mais, si cela arrive, ma maison est perdue! reprit la maîtresse de pension.

Cet égoïsme blessa profondément Justin.

— Que voulez-vous que j'y fasse, madame? dit-il froidement.

— Monsieur, s'il y a un moyen d'éviter le scandale, je vous supplie de l'employer!

— Je ne sais pas ce que vous appelez un scandale, dit Justin avec un froncement de sourcils.

— Comment, vous ne savez pas ce que j'appelle un scandale? dit la maîtresse de pension en joignant les mains.

— Le scandale pour moi, madame, reprit Justin, est qu'une femme à qui ma mère a confié sa fille, à qui, moi, j'ai confié ma femme, ose me dire de me taire quand je la lui redemande!

La réplique était si juste, que madame Desmarets sembla anéantie.

— Mais, monsieur, fit-elle éplorée, toutes les mères vont me reprendre leurs filles!

— Et moi, madame, dit Justin, révolté de l'égoïsme de cette femme, qui, devant une douleur comme la sienne, ne s'occupait que du tort que l'enlèvement de Mina pouvait faire à sa maison; — et, moi, madame, si j'étais votre juge, je ferais placer au fronton de votre pensionnat quelque écriteau infamant qui détournerait de cette maison toutes les mères!

— Mais, monsieur, votre malheur, à vous, ne s'adoucira point du tort que vous me ferez.

— Non; mais le tort que je vous ferai, madame, empêchera qu'il n'arrive à d'autres un malheur pareil au mien.

— Au nom de l'affection que j'avais pour Mina, monsieur, ne me perdez pas!

— Au nom de la confiance que j'avais en vous, madame, ne me demandez rien!

Il régnait sur le visage de Justin une résolution si désespérée, que madame Desmarets comprit qu'elle n'avait rien à attendre de lui.

Elle parut donc prendre son parti, et, d'un air résigné :

— Il sera fait comme vous le voulez, monsieur, dit-elle, et je subirai silencieusement ma peine.

Justin indiqua, par un signe de tête, que c'était, à son avis, ce que madame Desmarets avait de mieux à faire.

Puis, après quelques minutes d'un silence qui pesait comme du plomb sur le jeune homme et sur la maîtresse de pension :

— Monsieur, dit celle-ci, voulez-vous, à votre tour, me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Faites, madame.

— A quelle cause attribuez-vous la disparition de Mina ?

— C'est ce que j'ignore encore, mais ce que la justice m'apprendra, j'espère.

— Vous êtes bien sûr qu'elle n'a pas disparu volontairement ?

Le cœur de Justin se gonfla à cet outrage fait à sa blanche fiancée.

— Comment, vous qui l'avez depuis six mois devant les yeux, pouvez-vous m'adresser une semblable question ?

— Je vous demandais si vous étiez certain de son amour.

— Vous avez lu sa lettre : qui appelle-t-elle à son aide.

— Alors, elle aurait donc été enlevée par force ?

— Sans nul doute.

— Mais, monsieur, c'est impossible : les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées ; Mina aurait crié.

— Madame, il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

— Êtes-vous entré dans la chambre de Mina ?

— Non, madame.

— Mais c'était la première chose à faire ! Allons-y de ce pas, si vous le voulez bien.

— Au contraire, madame, n'y allons point, je vous en supplie.

— C'est cependant le seul moyen de nous assurer qu'elle n'est plus là.

— Mais cette lettre ?

— Si, par un calcul que je ne m'explique pas ; si, pour accomplir quelque dessein ténébreux, on vous avait envoyé

une fausse lettre ; si Mina n'était point enlevée, si elle était dans sa chambre...

Quelque chose de pareil à un éblouissement passa devant les yeux de Justin.

Il comprenait lui-même si peu de chose à ce qui arrivait, que cette espérance, quelque insensée qu'elle fût, commença d'entrer dans son cœur. En conséquence, malgré les recommandations de Salvator, il se décida à descendre et à aller, avec madame Desmarest, jusqu'à la porte de la chambre particulière qu'habitait la jeune fille.

Arrivée devant cette porte, madame Desmarest — tandis que Justin, la main sur sa poitrine, comprimait les battements de son cœur — madame Desmarest frappa doucement, puis plus fort, puis plus fort encore ; ce fut inutile : personne ne répondit.

Elle essaya d'ébranler la porte ; inutile aussi : la porte était fermée en dedans.

Madame Desmarets proposa alors d'envoyer chercher le serrurier ; mais Justin, que ce silence funèbre avait rendu à son premier désespoir, se ressouvint des recommandations de Salvator, et s'opposa formellement à ce que le serrurier vînt ouvrir la porte.

— Voyons du moins, par le jardin, si l'on apercevra quelque chose à travers la fenêtre, dit la maîtresse de pension,

— Pardon, madame, dit Justin, mais l'entrée du jardin est provisoirement interdite à tout le monde.

— Même à moi ?

— A vous comme aux autres, madame.

— Mais, enfin, monsieur, je suis chez moi !

— Vous vous trompez, madame : partout où est la loi, la loi est chez elle, et, au nom de la loi, je vous défends d'entrer dans ce jardin !

Et, pour plus grande sûreté, il en ferma la porte à double tour, puis tira la clef, qu'il mit dans sa poche.

Madame Desmarets avait grande envie d'appeler, de crier, d'envoyer même, au besoin, chercher le commissaire, pour mettre Justin hors de chez elle ; mais elle comprit que ce jeune homme, qu'elle avait toujours vu si humble et si doux, n'agirait point ainsi, s'il n'était sûr d'être soutenu.

Quant à Justin, il s'appuya tranquillement contre la porte du jardin.

— Comptez-vous rester longtemps en sentinelle contre cette porte, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

— Jusqu'à ce que les gens que j'attends soient arrivés.

— Et quand arriveront-ils ?

— Jamais aussi vite que je le désire, madame.

— Et d'où viennent-ils ?

— De Paris.

— Alors, dit madame Desmarest, vous permettez que je vous quitte un instant, monsieur ?

— Faites, madame.

Et Justin s'inclina, comme pour donner congé à madame Desmarets.

Celle-ci remonta dans sa chambre, s'habilla rapidement; puis, une fois habillée, ouvrit sa fenêtre, et, à travers la persienne, plongea son regard sur la route de Paris.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, elle vit poindre une voiture qui s'avançait rapidement, et qui s'arrêta devant la porte.

Deux hommes en descendirent : c'étaient M. Jackal et Salvator.

M. Jackal allait sonner, quand la porte du pensionnat s'ouvrit d'elle-même, — ou plutôt fut ouverte par Justin, qui, ayant entendu le bruit d'une voiture, et se doutant que cette voiture amenait M. Jackal et Salvator, accourait, dans son impatience, au-devant d'eux.

Salvator, voyant l'agitation et la pâleur du jeune homme, lui prit la main, et, la serrant cordialement :

— Allons, dit-il, courage, mon pauvre monsieur Corby ! Il y a, croyez-moi, des malheurs encore plus grands que le vôtre !

Et il pensait au malheur de Carmélite, revenant à elle, retrouvant sa raison, et apprenant que Colomban était mort.

LXXIII

La visite domiciliaire.

Quant à M. Jackal, ayant appris par Salvator que Justin était le fiancé de Mina, il salua profondément le jeune homme, et lui demanda si personne n'était entré dans la chambre ni dans le jardin.

— Personne, monsieur, dit Justin.

— Vous en êtes sûr ?

— Voici la clef du jardin.

— Et celle de la chambre de mademoiselle Mina ?

— La porte est fermée en dedans.

— Ah ! fit M. Jackal.

Et, aspirant une énorme prise de tabac :

— Nous allons voir cela, dit-il.

Puis, guidé par Justin, il arriva dans une espèce de parloir placé entre la cour et le jardin, et d'où partait le corridor conduisant à la chambre de Mina.

Alors, regardant autour de lui :

— Où est la maîtresse de l'établissement ? dit M. Jackal.

En ce moment, madame Desmarets entra.

— Me voici, messieurs, dit-elle.

— Les personnes que j'attendais de Paris, madame, dit Justin.

— Saviez-vous quelque chose de la disparition de mademoiselle Mina avant l'arrivée de monsieur ? dit M. Jackal en désignant Justin.

— Non, monsieur ; je n'ai même encore aucune certitude sur cette disparition, répondit d'une voie émue et toute trembante madame Desmarets, puisque nous ne sommes pas entrés dans la chambre de Mina.

— Nous y entrerons tout à l'heure, soyez tranquille, dit M. Jackal.

Et, abaissant ses lunettes au niveau du bout de son nez, il examina, selon son habitude, madame Desmarets par-dessus les deux verres, qui, nous l'avons dit, semblaient bien plutôt destinés à lui cacher les yeux qu'à éclaircir son regard ; puis, remettant ses lunettes, il secoua la tête.

Salvator et Justin, debout, attendaient avec impatience que l'interrogatoire continuât.

— Si ces messieurs voulaient entrer au salon ? demanda madame Desmarets ; ils seraient mieux que dans ce parloir.

— Merci, répondit M. Jackal en jetant un nouveau regard autour de lui, et remarquant qu'il avait instinctivement, et comme un général consommé, établi son camp dans une excellente position. — Maintenant, madame, continua-t-il, pénétrez-vous bien de la responsabilité d'une maîtresse de pension à laquelle il manque une de ses pensionnaires, et réfléchissez avant de répondre à mes questions.

— Oh ! monsieur, je ne puis être plus douloureusement affectée que je ne le suis, dit madame Desmarets en essuyant ses larmes ; et, quant à réfléchir avant de répondre, c'est inutile, attendu que je ne répondrai que la vérité.

M. Jackal fit un petit signe d'assentiment, et continua.

— A quelle heure se couchent les pensionnaires, madame ?

— A huit heures en hiver, monsieur.

— Et les sous-maîtresses ?

— A neuf heures.

— Quelques-unes veillent-elles plus tard que les autres ?

— Une seule.

— Et à quelle heure se couche celle-là ?

— Vers onze heures et demie ou minuit.

— Où couche-t-elle ?

— Au premier étage.

— Au-dessus de la chambre de mademoiselle Mina ?

— Non ; la personne qui veille habite une chambre donnant à la fois sur le dortoir et sur la rue, tandis que la chambre de la pauvre petite Mina donne sur le jardin.

— Et vous madame, où habitez-vous ?

— Dans la chambre du premier, attenante au salon, et donnant sur la rue.

— Ainsi, aucune de vos fenêtres, à vous, ne donne sur sur le jardin ?

— Mon cabinet de toilette seulement prend jour de ce côté-là.

— A quelle heure vous êtes-vous endormie hier ?

— Vers onze heures, à peu près.

— Ah ! dit M. Jackal, faisons d'abord le tour de la maison ; venez avec moi, monsieur Salvator. Vous, monsieur Justin, restez ici, et tenez compagnie à madame.

On obéissait à M. Jackal comme on eût obéi à un général d'armée.

Salvator suivit l'homme de police. Justin resta avec madame Desmarest, qui tomba sur une chaise, et qui éclata en sanglots.

— Cette femme-là n'est pour rien dans l'affaire, dit M. Jackal en descendant le perron, et en traversant la cour pour gagner la porte de la rue.

— A quoi voyez-vous cela ? demanda Salvator.

— A ses larmes, répondit M. Jackal : les coupables tremblent et ne pleurent pas.

M. Jackal examina la maison.

Elle formait un angle coupé par la rue, et par une ruelle déserte, mais pavée.

M. Jackal s'engagea dans cette ruelle comme un limier dans la passée du gibier.

A gauche s'élevait, sur une longueur de cinquante pas environ, le mur du jardin du pensionnat, au-dessus duquel on apercevait les arbres.

M. Jackal suivait le pied du mur avec une extrême attention.

Salvator suivait M. Jackal.

L'homme de police regarda la ruelle en hochant la tête.

— Mauvaise ruelle, la nuit ! dit-il ; ces ruelles-là sont faites exprès pour les enlèvements et les vols par escalade !

Au bout de vingt-cinq pas environ, M. Jackal se baissa, et ramassa un petit morceau de plâtre détaché du faîte de la muraille, — puis un second, puis un troisième.

Il les examina un instant, et les enveloppa avec le plus grand soin dans son mouchoir.

Puis, ramassant un morceau de tuile brisée, il le jeta

doucement par-dessus le mur, afin qu'il retombât de l'autre côté.

— C'est par là qu'on a passé? demanda Salvator.

— Nous allons voir cela tout à l'heure, dit M. Jackal. Rentrons!

Salvator et M. Jackal retrouvèrent Justin et madame Desmarets à la même place où ils les avaient laissés.

— Eh bien, monsieur? demanda Justin.

— Cela boulotte, répondit M. Jackal.

— Oh! par grâce, monsieur, avez-vous vu quelque chose, reconnu quelque trace?

— Vous êtes musicien, jeune homme, et, par conséquent, vous connaissez le proverbe? « N'allons pas plus vite que le violon. » Je suis le violon; suivez-moi, mais ne me devancez pas!... Monsieur Justin, la clef du jardin, s'il vous plaît.

Le jeune homme remit la clef à M. Jackal, et, en passant dans le corridor :

— Voici la porte de la chambre de Mina, dit-il.

— C'est bien, c'est bien; chaque chose à son tour : nous nous en occuperons plus tard.

Et M. Jackal ouvrit la porte du jardin; seulement, il s'arrêta sur le seuil, embrassant d'un regard tout l'ensemble des localités qu'il allait examiner en détail.

— Bon! dit-il, c'est ici qu'il faut user de précautions, et marcher comme lorsque les poules vont aux champs! Suivez-moi si vous voulez, mais dans l'ordre que voici : moi le premier, M. Salvator le second, M. Justin le troisième, madame Desmarets la quatrième... C'est cela! et, maintenant, emboîtons le pas!

Il était évident que M. Jackal se dirigeait vers la partie de la muraille qu'il avait déjà examinée extérieurement; toutefois, au lieu de couper le jardin en diagonale, il suivit l'allée qui côtoyait la muraille, et qui l'obligeait à décrire un angle pareil à celui que formaient la maison et le mur.

Ayant de s'éloigner, il jeta par-dessus ses lunettes un regard sur la fenêtre de la chambre de Mina : les persiennes en étaient closes.

— Hum! fit-il.

Et il se mit en marche.

L'allée, sablée de sable jaune, n'offrait rien d'extraordinaire; mais, après avoir fait intérieurement vingt-cinq pas

en retour du mur, M. Jackal s'arrêta, et, avec un rire silencieux, ramassa le morceau de tuile qu'il avait jeté pour s'en servir comme de point de repère, et, montrant à Salvator une trace fraîche imprimée dans la plate-bande :

— Nous y voilà ! dit-il.

Non-seulement les regards de Salvator, mais aussi ceux de Justin et de madame Desmarets se baissèrent, suivant la direction du doigt de M. Jackal.

— Alors, vous croyez que c'est par ici que la pauvre enfant a été enlevée ? demanda Salvator.

— Cela ne fait pas de doute, répondit l'homme de police.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura madame Desmarets, un enlèvement dans mon pensionnat !

— Monsieur, dit Justin, au nom du ciel, donnez-nous quelque certitude !

— Oh ! la certitude, fit M. Jackal, regardez vous-même, mon cher ami : vous l'aurez !

Et, tandis que Justin regardait, M. Jackal, qui se sentait enfin sur une trace certaine, tirait sa tabatière de sa poche, et se bourrait le nez de tabac, en lorgnant la terre par-dessous ses lunettes et madame Desmarets par-dessus.

— Mais, enfin, monsieur, qu'apercevez-vous? demanda Justin impatienté.

— Ces deux trous en terre, rejoints, comme vous voyez, par une ligne droite.

— Ne reconnaissez-vous pas la trace d'une échelle ? dit Salvator à Justin.

— Bravo ! c'est cela.

— Mais cette ligne transversale ? continua Justin.

— Allez, allez, dit M. Jackal à Salvator.

— C'est, dit celui-ci, le dernier échelon qui s'est enfoncé d'un pouce dans la terre, à cause de l'humidité du sol.

— Maintenant, reprit M. Jackal, il s'agit de savoir combien d'hommes ont dû peser sur l'échelle pour en faire entrer dans la terre les montants d'un demi-pied, et la traverse d'un pouce.

— Examinons les pas, dit Salvator.

— Oh ! les pas, c'est bien confus ! Deux hommes, d'ailleurs, peuvent avoir marché dans les mêmes pas : nous avons des gaillards qui n'ont pas d'autre système pour dissimuler leurs traces.

— Comment allez-vous faire, alors?

— Rien de plus simple.

Puis, se tournant vers la maîtresse de pension, qui ne comprenait pas grand'chose de plus à ce que l'on disait que si l'on eût parlé arabe ou sanscrit :

— Madame, demanda M. Jackal, y a-t-il une échelle dans la maison?

— Il y a celle du jardinier.

— Où est-elle?

— Sous la remise, probablement.

— Et la remise?

— Là-bas... ce petit bâtiment couvert en chaume.

— Ne bougez pas : je vais chercher l'échelle moi-même.

Et M. Jackal fit, avec assez de légèreté, un saut d'un mètre et demi à peu près, pour enjamber par-dessus de nombreuses traces que l'on voyait imprimées tant sur le sable des allées que sur les plates-bandes environnantes, et auxquelles, soumis à son esprit de méthode, il ne paraissait vouloir prêter attention que lorsque le temps de les examiner serait venu.

Au bout d'une minute, il accourait avec l'échelle.

— Assurons-nous d'abord d'une chose, dit M. Jackal.

Il dressa l'échelle, et mit en rapport les deux portants avec les deux trous.

— Bon! dit-il, voilà déjà une pièce de conviction; il est probable que nous tenons l'échelle dont on s'est servi : les portants et les trous sont en rapport exact.

— Mais, demanda Salvator, toutes les échelles ne sont-elles pas faites à peu près sur la même mesure?

— Celle-là est plus large que ne le sont les échelles ordinaires. Le jardinier a un apprenti, un élève, un fils, n'est-ce pas, madame Desmarets?

— Il a un petit garçon de douze ans, monsieur.

— Voilà! il se fait aider de l'enfant, auquel il montre son état, probablement; et il a acheté une échelle plus large, pour que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

— Monsieur, dit Justin, je vous en supplie, revenons à Mina!

— Nous y revenons, monsieur; seulement, nous y revenons par un détour.

— Oui; mais ce détour nous fait perdre du temps.

— Mon cher monsieur, reprit l'homme de police, dans les affaires de ce genre, le temps importe peu; de deux choses l'une : ou celui qui enlève votre fiancée l'emmène hors de France, et il est déjà bien loin pour que nous le rattrapions; ou il compte la cacher aux environs de Paris, et, dans ce cas, avant trois jours, nous saurons où il est.

— Oh ! Dieu vous entende, monsieur Jackal !...

Mais vous disiez que vous alliez savoir combien d'hommes avaient contribué à l'enlèvement.

— Je m'occupe de cette vérification, monsieur.

En effet, M. Jackal dressa l'échelle le long du mur, à un mètre de distance, à peu près, de l'endroit où était la première trace : puis il monta cinq ou six échelons, s'arrêtant à chaque degré, pour regarder à quelle profondeur s'enfonceraient les montants.

Les montants ne s'étaient pas enfoncés à plus de trois pouces de profondeur.

Du milieu de l'échelle, M. Jackal dominait le jardin : il aperçut donc un homme en veste sur le seuil de la porte du corridor.

— Holà ! mon ami, dit-il, qui êtes-vous?

— Je suis le jardinier de madame Desmarets, monsieur, répondit le bonhomme.

— Madame, dit M. Jackal, allez constater l'identité de cet homme, et amenez-le ici par le même chemin que nous avons pris.

Madame Desmarets obéit.

— Je vous le dis, monsieur Justin, — et je vous le répète, monsieur Salvator, — cette femme n'est pour rien dans l'enlèvement de l'enfant.

Madame Desmarets revint avec le jardinier, tout étonné de trouver dans son jardin, un homme monté sur son échelle.

— Mon ami, lui demanda M. Jackal, avez-vous travaillé hier au jardin?

— Non, monsieur; c'était hier mardi gras, et, dans une maison aussi bien tenue que celle de madame Desmarets, on ne travaille pas les jours de fête.

— Bon ! Et avant-hier?

— Oh ! c'était le lundi gras, et, le lundi gras, je me repose.

— Et le jour précédent?

— Le jour précédent, monsieur, c'était le dimanche gras, plus grande fête encore que le mardi.

— Ainsi, vous n'avez pas travaillé depuis trois jours n'est-ce pas?

— Monsieur, dit gravement le jardinier, je n'ai pas envie d'être damné!

— Bien! voilà tout ce que je voulais savoir; de sorte que, depuis trois jours, votre échelle est dans la remise?

— Mon échelle n'est pas dans la remise, observa le jardinier, puisque vous êtes monté dessus.

— Ce garçon est plein d'intelligence, reprit M. Jackal; mais il y a une chose dont je réponds, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement!

Le jardinier fixa sur l'homme de police de gros yeux ébaubis.

— Maintenant, mon ami, lui dit M. Jackal, faites-moi, je vous prie, le plaisir de monter près de moi.

Le bonhomme regarda madame Desmarets, pour lire dans ses yeux s'il devait obéir aux ordres de cet intrus.

— Faites ce que vous dit monsieur, répondit madame Desmarets.

Le jardinier monta deux ou trois échelons.

— Eh bien? demanda M. Jackal à Salvator.

— Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse, répondit celui-ci.

— Descendez, mon ami, dit M. Jackal au jardinier.

Le brave homme obéit.

— Me voilà descendu, dit-il.

— Remarquez, fit M. Jackal, comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit!

Le jardinier se mit à rire : le compliment le flattait.

— A présent, mon ami, poursuivit M. Jackal, prenez madame Desmarets dans vos bras.

— Oh!... fit le jardinier.

— Que dites-vous donc là, monsieur? demanda madame Desmarets.

— Prenez madame dans vos bras, répéta M. Jackal.

— Je n'oserai jamais! dit le jardinier.

— Et, moi, je vous le défends, Pierre! s'écria la maîtresse de pension.

M. Jackal sauta du haut en bas de l'échelle.

— Montez où j'étais, mon ami, dit-il au jardinier.

Le jardinier monta sans difficulté, et prit place sur l'échelon que venait de quitter M. Jackal.

Quant à celui-ci, il s'approcha de madame Desmarets, lui passa un bras sous les épaules, l'autre sous les jarrets, et l'enleva de terre avant même qu'elle eût le temps de s'apercevoir de l'intention de M. Jackal.

— Mais, monsieur! mais, monsieur! criait madame Desmarets, que faites-vous donc?

— Supposez, madame, que je suis amoureux de vous, et que je vous enlève.

— En voilà une supposition ! dit le jardinier, perché sur son échelon.

— Mais, monsieur! répétait madame Desmarets; mais, monsieur !...

— Rassurez-vous, madame, reprit M. Jackal : ce n'est, comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition.

Et, tenant madame Desmarets entre ses bras, il monta quatre ou cinq échelons.

— Elle s'enfonce! dit Salvator suivant de l'œil les montants de l'échelle, qui, en effet, disparaissaient dans le sol.

— S'enfonce-t-elle jusqu'à la traverse? demanda M. Jackal.

— Pas tout à fait.

— Appuyez le pied sur le deuxième échelon, dit M. Jackal.

Salvator exécuta la manœuvre commandée.

— Cette fois, dit-il, elle est exactement au même point que l'autre.

— C'est bien, dit l'homme de police; descendons tous.

Il descendit le premier, fit reprendre à madame Desmarets la ligne verticale, invita Pierre à se tenir immobile dans l'allée, et, tirant l'échelle du sol, où elle laissa une trace pareille à l'empreinte voisine :

— Mon cher monsieur Justin, dit-il, madame Desmarets est, j'imagine, un peu plus lourde que mademoiselle Mina; moi, je suis un peu plus léger que l'homme qui emportait votre fiancée : cela fait compensation.

— Et vous en concluez...?

— Que mademoiselle Mina a été enlevée par trois hommes.

dont deux la portaient sur l'échelle, tandis que le troisième maintenait cette même échelle en appuyant le pied dessus.

— Ah! fit Justin.

— Maintenant, reprit M. Jackal, nous allons tâcher, mon cher monsieur, de savoir quels étaient ces trois hommes.

— Ah! je comprends, dit le jardinier, on a enlevé une de *nos* pensionnaires!

M. Jackal abaissa ses lunettes pour regarder Pierre tout à son aise, et, quand il l'eût bien regardé :

— Madame Desmarets, dit-il, ne vous défaites jamais de ce garçon-là : c'est un trésor d'intelligence!

Puis, au jardinier :

— Mon ami, dit-il, vous pouvez reporter votre échelle sous la remise; nous n'en avons plus besoin.

LXXIV

Les pas.

Pendant que le jardinier s'éloignait dans la direction de la remise, M. Jackal, ses lunettes relevées jusque sur le front, et bourrant son nez de tabac, examinait la trace des pieds.

Il tira de sa poche un fin couteau, moitié canif, moitié serpette; ouvrit une de ses huit ou dix lames, et coupa une petite branche avec laquelle il commença de mesurer les pas.

Voici les traces, qui se dirigent du mur à la fenêtre, et de la fenêtre au mur, aller et retour, dit-il. Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît, sur les habitudes du pensionnat, et ne se croyaient pas obligés de prendre de grandes précautions; seulement...

M. Jackal parut embarrassé.

— Seulement, répéta l'homme de police, voilà des souliers exactement de la même longueur et de la même largeur. Une fois dans le jardin, un seul homme aurait-il fait le coup, et les deux autres auraient-ils attendu?

— Les souliers sont de la même longueur et de la même largeur, dit Salvator; mais ils n'appartiennent pas au même pied.

— Ah! ah! et à quoi voyons-nous cela?

— Aux clous de la semelle, qui sont disposés différemment.

— C'est, ma foi, vrai! dit M. Jackal : de deux pas en deux pas, on retrouve un soulier gauche avec des clous disposés en triangle. Un de nos hommes est franc-maçon.

Salvator rougit légèrement.

M. Jackal ne vit point ou ne voulut point voir cette rougeur.

— En outre, reprit Salvator, un des deux hommes boitait du pied droit : le soulier, comme vous pouvez le voir, est plus éculé de ce côté-là que de l'autre.

— C'est encore vrai, dit M. Jackal, Est-ce que vous avez été du métier?

— Non, dit Salvator; je suis, ou plutôt, autrefois, j'ai été chasseur.

— Chut! dit M. Jackal.

— Quoi? demanda Salvator.

— Voici une troisième trace... Ah! un pied tout particulier, et qui n'a aucune ressemblance avec les pieds plats que nous venons d'examiner; un véritable pied d'homme du monde, d'aristocrate, de grand seigneur ou d'abbé.

— De grand seigneur, monsieur Jackal!

— Pourquoi insistez-vous sur le grand seigneur? J'aimerais assez rencontrer un abbé dans cette affaire, dit le voltairien M. Jackal.

— Vous aurez la douleur de vous en priver.

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes plus au temps de l'abbé de Gondy, temps où les abbés montaient à cheval; or, l'homme qui a laissé cette empreinte était un cavalier : voici, derrière le talon de sa botte, les petites tranchées qu'ont creusées ses éperons.

— Vous avez-raison! s'écria M. Jackal. Par ma foi, mon cher monsieur Salvator, vous êtes presque aussi fort qu'un homme du métier.

— C'est qu'en effet, dit Salvator, je passe une partie de ma vie à observer.

— Aidez-moi donc, maintenant, à suivre la trace des pas jusqu'à la fenêtre.

—Oh! cela, dit Salvator, ce ne sera point chose difficile.

Et le piétinement des souliers et des bottes conduisit Salvator et M. Jackal droit à la fenêtre.

Justin les suivait, interceptant leurs regards, dévorant leurs paroles.

Le pauvre jeune homme était pareil à un avare auquel on a dérobé un trésor qu'il a couvé dix ans des yeux, et qui, ayant déjà presque perdu l'espoir de le retrouver lui-même, voit des amis plus intelligents que lui découvrir la trace de ses voleurs.

Quant à madame Desmarets, elle était complétement abattue, et regardait machinalement, l'œil fixe, les bras inertes.

Arrivés à la fenêtre, les pas s'enfonçaient dans le sol avec plus d'énergie encore que partout ailleurs.

— Qui m'a dit, de vous, madame Desmarets, ou de vous, monsieur Justin, avoir essayé d'ouvrir la porte de mademoiselle Mina ? demanda M. Jackal.

Tous deux répondirent en même temps;

— Nous, monsieur.

— Et vous l'avez trouvée fermée au verrou ?

— C'était, ajouta madame Desmarets, l'habitude de Mina de s'enfermer tous les soirs.

— Alors, dit M. Jackal, c'est donc par la fenêtre que l'on est entré?

— Hum! fit Salvator, la persienne me paraît bien solidement fermée.

— Oh! il n'est pas difficile de repousser une persienne, dit M. Jackal.

Il essaya de l'ouvrir.

— Ah! ah! reprit-il, elle est non-seulement poussée, mais encore fermée en dedans au crochet.

— Il me semble que cela est moins facile ? demanda Salvator.

— Vous êtes sûr que la porte était fermée au verrou? fit l'homme de police interrogeant Justin.

— Oh! monsieur, j'ai poussé de toute ma force.

— Peut-être n'était-elle fermée qu'à la clef.

— La porte était adhérente au chambranle aussi bien par le haut que par le milieu.

— Ti ti ti ti ti! fit M. Jackal en chantonnant, pour que la persienne soit fermée au crochet et la porte au verrou, il faut que les gens qui sont venus ici soient réellement fort habiles.

Il secoua de nouveau la persienne.

— Je ne connais que deux hommes capables de sortir par une porte et par une fenêtre fermées, et, si l'un n'était pas à Brest, et l'autre à Toulon, je dirais : « C'est ou Robichon ou Gibassier qui a fait le coup. »

— Il y a donc moyen de sortir par une porte fermée? demanda Salvator.

— Eh! mon cher monsieur, il y a moyen de sortir même d'un endroit qui n'a pas de porte, comme l'a prouvé à un de mes prédécesseurs feu M. Latude; mais, heureusement, ces moyens-là ne sont pas à la portée de tout le monde.

Puis, après avoir bourré son nez de tabac :

— Rentrons dans la maison, madame, dit M. Jackal.

Et, donnant l'exemple, sans s'inquiéter si la politesse voulait que l'on fît passer les autres devant soi, il passa le premier, et, s'arrêtant en face de la porte de Mina :

— Vous devez avoir une double clef de chaque chambre, madame? demanda M. Jackal.

— Oui; mais la chose sera inutile si la porte est fermée au verrou.

— N'importe, chère madame, allez toujours.

Madame Desmarets disparut un instant, et revint avec la clef demandée.

— Voici, dit-elle.

M. Jackal introduisit la clef dans la serrure, et essaya de la faire tourner.

— L'autre clef est en dedans, dit-il; mais la serrure n'est pas fermée à double tour.

Puis, comme à lui-même :

— Preuve, dit-il, que la porte a été fermée du dehors.

— Mais, cependant, si le verrou est mis, fit Salvator, com-

ment les ravisseurs, étant dehors, ont-ils pu mettre le verrou en dedans?

— On va vous montrer cela tout à l'heure, jeune homme; c'est une invention de Gibassier, invention à laquelle le drôle a dû de n'être condamné qu'à cinq ans de galères, au lieu de dix : il y avait récidive, mais il n'y avait pas effraction. Allez me chercher un serrurier.

— On envoya chercher un serrurier; celui-ci arriva avec une pince, et souleva la porte.

— La porte céda à cette pression.

Tout le monde voulut se précipiter dans la chambre.

M. Jackal arrêta tout le monde en étendant les deux bras.

— Doucement! doucement! dit-il; tout dépend d'un premier examen; notre découverte est suspendue à *un fil*, ajouta-t-il en souriant, comme si ces dernières paroles eussent contenu quelque plaisanterie.

Puis, entrant seul, il examina la serrure et le verrou.

Ce premier examen ne parut pas le satisfaire.

Alors il ôta complétement ses lunettes, qui semblaient être le seul obstacle à ce que sa vue acquît l'acuité de celle d'un lynx; aussitôt, un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres, et, avec le pouce et l'index, il saisit un objet presque invisible qu'il tira à lui, et éleva triomphalement en l'air.

— Ah! ah! fit-il d'un air joyeux, quand je vous disais que notre découverte tenait à un fil; eh bien, ce fil, le voici!

Et les spectateurs aperçurent, en effet, un fragment de fil de soie, long de quinze centimètres environ, qui était resté engagé entre le fer du verrou et le bois de la porte.

— C'est avec cela qu'on a fermé la porte? demanda Salvator.

— Oui, répondit M. Jackal; seulement, le fil avait un demi-mètre : ce que nous en voyons là est un fragment qui a été rompu, et dont on ne s'est pas inquiété.

Le serrurier regardait avec ébahissement M. Jackal.

— Bon! dit-il, je croyais connaître tous les moyens d'ouvrir et de fermer les portes; il paraît que je n'étais qu'un enfant.

— Je suis heureux de vous apprendre quelque chose, mon ami, dit M. Jackal; vous allez voir comme cela se pratique. On prend le bouton du verrou dans un fil plié en

deux; — la soie vaut mieux que le fil, attendu qu'elle a plus de résistance; le fil doit être assez long pour que, la porte fermée, les deux bouts sortent extérieurement; vous fermez la porte, vous tirez votre fil, votre fil tire le verrou, et le tour est joué! Seulement, parfois le fil casse, s'accroche, reste au verrou, et, alors, M. Jackal arrive qui dit : « Si ce diable de Gibassier n'était pas au *pré*, je parierais que c'est lui qui a fait le coup. »

— Monsieur Jackal, dit Justin, qui ne prenait qu'un intérêt fort secondaire à l'explication, si précieuse qu'elle fût au point de vue des progrès de la science, — pouvons-nous entrer?

— Oui, cher monsieur Justin, dit l'homme de police.

Et l'on entra dans la chambre.

— Ah! dit M. Jackal, une trace de pas, de la porte au lit, et du lit à la fenêtre!

Puis, jetant un regard sur le lit et sur la table qui y attenait :

— Bon! ajouta-t-il, l'enfant s'est couchée; elle a lu des lettres.

— Oh! mes lettres! s'écria Justin; chère Mina!

— Puis, continua M. Jackal, elle a éteint sa bougie; tout allait bien jusque-là.

— A quoi reconnaissez-vous qu'elle a éteint sa bougie elle-même? demanda Salvator.

— Voyez, la mèche est encore courbée par le souffle, et le souffle, à en juger d'après la courbure de la mèche, arrivait du côté du lit. Revenons aux pas, s'il vous plaît; monsieur Salvator, regardez cela avec vos yeux de chasseur.

Salvator s'inclina.

— Ah! ah! fit-il, voici du nouveau : un pied de femme!

— Que disais-je, mon cher monsieur Salvator? « Cherchez la femme! » Eh bien, avais-je raison?... Nous disons donc que voilà un pied de femme... Oui, par ma foi, et un pied de femme résolue, ne marchant pas seulement sur l'orteil, mais appuyant le plat de la semelle et le talon.

— Ajoutez, dit Salvator, que la femme est coquette, car elle a suivi les allées du jardin, de peur de salir ses bottines; vous voyez que la trace est marquée en sable jaune, sans aucun mélange de boue.

— Monsieur Salvator! monsieur Salvator! s'écria l'homme de police, quel malheur que vous ayez choisi l'état que vous

exercez ! Quand vous voudrez, je vous ferai mon aide de camp. Ne bougez pas !

M. Jackal sortit, passa dans le jardin, alla, par l'allée sablée, jusqu'au pied de l'échelle, et revint.

— C'est cela, dit-il, la femme part de l'intérieur de la maison, elle sort, elle suit l'allée, elle s'arrête au pied de l'échelle, et rentre par le même chemin qu'elle a pris. — Maintenant, je vais vous raconter comment la chose s'est passée : je l'aurais vue, que je n'en serais pas plus sûr.

Tout le monde écouta.

— Mademoiselle Mina est rentrée à l'heure ordinaire, très-triste, mais calme; elle s'est couchée : — le lit est à peine défait, voyez ! — elle a lu des lettres, et a pleuré en les lisant: — voilà son mouchoir, et il est froissé comme le mouchoir d'une personne qui pleure...

— Oh ! donnez, donnez ! s'écria Justin.

Et, sans attendre que M. Jackal le lui donnât, il le prit et le pressa contre ses lèvres.

— Elle s'est donc couchée, reprit M. Jackal, elle a donc lu, elle a donc pleuré; mais, comme on ne peut ni lire ni pleurer toujours, elle a éprouvé le besoin de dormir, et a soufflé sa bougie. — A-t-elle dormi? n'a-t-elle pas dormi? La chose n'a aucune importance. — Seulement, une fois la bougie soufflée, voici ce qui est arrivé. On a frappé à la porte...

— Qui, monsieur? demanda madame Desmarets.

— Ah ! vous voulez en savoir plus que je n'en sais moi-même, chère madame ! Qui ? Peut-être vous le dirai-je tout à l'heure. La femme, en tout cas...

— La femme? murmura madame Desmarets.

— La femme, la fille, la mère; sous le nom de *femme*, je désigne ici, non pas l'individu, mais l'espèce. La femme a donc frappé à la porte; Mina s'est levée, et a été ouvrir.

— Mais comment voulez-vous que Mina ait été ouvrir sans savoir qui frappait? demanda madame Desmarets.

— Qui vous dit qu'elle ne le savait pas?

— Elle n'eût pas ouvert à une ennemie.

— Non ; mais à une amie?... Ah ! madame Desmarets, est-ce que j'aurais le bonheur de vous apprendre que nous avons, en pension, des amies qui sont de terribles ennemies? Elle a donc ouvert à son amie. Derrière l'amie venait le

jeune homme aux petites bottes et aux éperons; derrière l'homme aux petites bottes et aux éperons, l'homme aux souliers cloués en triangle. — Comment la petite Mina se couchait-elle?

— Je ne comprends pas, dit madame Desmarets, à qui la question était adressée.

— Je demande quels vêtements elle portait la nuit.

— En hiver, la chemise et un grand peignoir.

— Bien! on lui a mis un mouchoir sur la bouche, on l'a enveloppée dans un châle ou dans une couverture; — voilà, au pied de son lit, ses bas et ses souliers; sur cette chaise, sa robe et ses jupons; — et, par la fenêtre, on l'a emportée telle qu'elle était.

— Par la fenêtre? demanda Justin; pourquoi pas par la porte?

— Parce qu'il fallait traverser le corridor, que le bruit pouvait être entendu, et qu'il était plus simple, d'ailleurs, que les deux hommes qui étaient dans la chambre portassent l'enfant à l'homme qui attendait dans le jardin. Et, tenez, poursuivit M. Jackal, si bien refermé que soit le volet, si bien close que soit la fenêtre, voici la preuve que l'enfant est passée par là, et même qu'elle n'y est point passée de bonne volonté.

M. Jackal montra une large échancrure au rideau de mousseline; la main qui s'y était cramponnée avait emporté le morceau.

— Ainsi donc, la petite a été emportée par la fenêtre, et passée par-dessus le mur; après quoi, la personne restée dans la maison a reporté l'échelle sous le hangar; puis elle est rentrée, a refermé en dedans le volet et la fenêtre, a passé un fil de soie dans le bouton du verrou, a tiré la porte d'abord, le fil ensuite, et est remontée tranquillement se coucher.

— Mais, en rentrant au dortoir, ou en en sortant, elle a dû être vue!

— N'avez-vous donc point d'autres pensionnaires ayant leur chambre particulière, comme mademoiselle Mina avait la sienne?

— Une seule.

— Alors, c'est celle-là qui a fait l'affaire! — Mon cher monsieur Salvator, la femme est trouvée.

— Quoi ! vous supposez que c'est l'amie de Mina qui est la cause de cet enlèvement ?

— Je ne dis pas la cause, je dis la complice ; je ne suppose pas, j'affirme.

— Suzanne ! s'écria madame Desmarets.

— Madame, dit Justin, croyez-moi, cela doit être ainsi.

— Mais qui peut vous inspirer une pareille idée, monsieur?

— L'antipathie que j'ai éprouvée pour cette jeune fille la première fois que je l'ai vue. Oh ! madame, c'était comme un pressentiment que je lui devrais quelque grand malheur ! Dès que monsieur a parlé d'une femme, continua Justin en montrant M. Jackal, j'ai pensé à mademoiselle Suzanne ; je n'eusse point osé l'accuser, mais je la soupçonnais. Au nom du ciel, monsieur, faites-la venir, et confondez-la !

— Non, dit M. Jackal, ne la faisons pas venir ; allons plutôt à elle. — Madame, veuillez nous conduire à l'appartement de cette demoiselle.

Madame Desmarets, qui, en face de M. Jackal, avait perdu toute velléité de résistance, ne fit pas la moindre observation, et, marchant la première, indiqua le chemin.

La chambre de mademoiselle Suzanne était située au premier étage, au bout du corridor.

— Frappez à la porte, madame, dit à demi-voix M. Jackal.

Madame Desmarets frappa, mais personne ne répondit.

— Elle est peut-être à la récréation de onze heures, dit madame Desmarets. Faut-il l'appeler ?

— Non, répondit M. Jackal ; entrons d'abord dans la chambre.

— La clef n'est point à la porte.

— Mais vous avez une seconde clef de toutes les chambres, m'avez-vous dit ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, madame, allez nous chercher la seconde clef de la chambre de mademoiselle Suzanne, et, si vous rencontrez cette jeune personne, pas un mot surtout de ce qu'on lui veut.

Madame Desmarets fit signe que l'on pouvait compter sur sa discrétion, et descendit l'escalier.

Quelques secondes après, elle remontait avec la clef, qu'elle remit à M. Jackal.

La porte s'ouvrit.

— Messieurs, dit M. Jackal, attendez-moi dans le corridor; il suffit que madame Desmarets et moi entrions.

L'homme de police et la maîtresse de pension entrèrent seuls.

— Où mademoiselle Suzanne met-elle ses chaussures? demanda M. Jackal.

— Là, répondit madame Desmarets en indiquant un cabinet.

M. Jackal entra dans le cabinet, et y prit sur une planche une paire de brodequins de lasting bleu-saphir dont il interrogea la semelle.

La semelle avait conservé, dans toute sa longueur, le sable jaune de l'allée.

— Les pensionnaires vont-elles dans le verger? demanda M. Jackal à madame Desmarets.

— Non, monsieur, répondit celle-ci; le verger, donnant sur une ruelle déserte, est soigneusement, non pas fermé, mais défendu aux pensionnaires.

— C'est bien, dit M. Jackal en remettant les brodequins à leur place; je sais ce que je voulais savoir. Maintenant, où pensez-vous que soit mademoiselle Suzanne?

— Selon toute probabilité, dans la cour de la récréation.

— Quelle est la pièce de votre établissement qui donne sur la cour?

— Le salon.

— Allons au salon, madame.

Et il sortit de la chambre de mademoiselle Suzanne, laissant à madame Desmarets le soin de fermer la porte.

— Eh bien? demandèrent ensemble Salvator et Justin.

— Eh bien, répondit M. Jackal en fourrant une colossale prise de tabac dans son nez, je crois que nous tenons la femme!

LXXV

Les Valgeneuse.

On descendit au salon.

Le salon donnait sur la cour de la récréation, comme l'avait dit madame Desmarets, et toutes les pensionnaires profitaient d'un rayon de soleil, si pâle qu'il fût, pour épanouir leur frais bouquet dans la cour.

Une jeune fille plus grande que les autres se promenait à l'écart.

A travers les vitres de la porte donnant sur le perron, M. Jackal embrassa le tableau d'un coup d'œil : la promeneuse solitaire attira son regard.

— N'est-ce point mademoiselle Suzanne, dit-il, que j'aperçois là-bas, sous cette allée de tilleuls ?

— C'est elle, monsieur, répondit madame Desmarets.

— Eh bien, madame, ayez la bonté de lui faire signe de venir.

— Je ne sais pas si elle viendra.

— Comment, vous ne savez pas si elle viendra ?

— Non.

— Et pourquoi ne viendrait-elle pas ?

— Suzanne est très-fière.

— Faites-lui toujours signe, madame, dit M. Jackal ; et, si elle ne vient pas, je l'irai chercher, moi.

Madame Desmarets sortit sur le perron, et fit de la main signe à Suzanne de venir.

Suzanne parut ne pas la voir.

— Elle n'est peut-être pas sourde, si elle est aveugle, dit M. Jackal ; appelez-la.

— Suzanne ! cria madame Desmarets.

— La jeune fille se retourna.

— Ayez la bonté de venir, mon enfant, dit la maîtresse de pension ; on vous demande.

Mademoiselle Suzanne s'approcha, mais lentement, et d'un air fort dédaigneux.

M. Jackal et Salvator eurent donc tout le temps de l'examiner à travers l'ouverture du rideau.

Quant à Justin, il la connaissait.

— C'est singulier, dit Salvator, cette figure ne me semble pas tout à fait inconnue.

— Qu'en dites-vous ? demanda M. Jackal, qui, par-dessus ses lunettes, avait regardé avec non moins d'attention que Salvator.

— Je mettrais ma main au feu que cette petite fille est une méchante créature.

— Je ne mettrais pas ma main au feu, dit M. Jackal, parce qu'il est toujours imprudent de mettre sa main au feu ; mais je n'en suis pas moins de votre avis : la bouche est serrée, l'œil beau, mais fixe et dur. En somme, voyez, en ce moment-ci, où elle est inquiète, la mauvaise expression qu'a prise sa physionomie !

Pendant ce temps, Suzanne montait les marches du perron, et arrivait devant madame Desmarets.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame ? dit la jeune fille d'un air qui donnait à ses paroles cette signification : « Je crois, madame, que vous vous êtes permis de m'appeler ! »

— Oui, mon enfant ; car il y a ici une personne qui désire vous parler, répondit madame Desmarets.

— Suzanne passa devant madame Desmarets, et entra dans le salon.

En apercevant Justin, accompagné de deux inconnus, elle ne put réprimer un léger tressaillement : mais son visage resta impassible.

— Mon enfant, dit madame Desmarets, visiblement embarrassée de la colère qu'elle voyait briller dans l'œil noir de sa pensionnaire, c'est monsieur qui a quelques questions à vous adresser.

Et elle désignait M. Jackal.

— Des questions, à moi ? fit dédaigneusement la jeune fille. Mais je ne connais pas monsieur.

— Monsieur, dit vivement madame Desmarets, est un représentant de l'autorité.

— Un représentant de l'autorité ! répondit Suzanne. Et qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi ?

— Calmez-vous, ma chère Suzanne, dit madame Desmarets : il s'agit de Mina.

— Eh bien, après ?

M. Jackal crut qu'il était temps pour lui de se mêler à la conversation.

— Après, mademoiselle ? Eh bien, après, nous désirons avoir quelques renseignements sur mademoiselle Mina.

— Sur mademoiselle Mina ? Je ne puis, monsieur, vous donner sur elle que les renseignements que pourrait vous donner monsieur...

Et elle désignait Justin.

— C'est-à-dire qu'il l'a trouvée, un soir, dans un champ de blé ; qu'il l'a emmenée chez lui, et qu'il était sur le point de l'épouser, quand sont arrivées de Rouen je ne sais quelles nouvelles d'un père inconnu, qui ont empêché le mariage.

M. Jackal écoutait et regardait cette créature, qu'il jugeait dévouée d'avance à toutes les mauvaises passions de la vie, avec une curiosité qui faisait, à chaque parole prononcée par elle, un pas sur le chemin de l'admiration.

— Non, mademoiselle, dit-il, ce n'est point là-dessus que nous désirons des détails ; c'est sur autre chose.

— Si c'est sur autre chose, monsieur, interrogez mademoiselle Mina elle-même ; car je viens de vous dire tout ce que j'en sais.

— Nous ne pouvons malheureusement pas, mademoiselle, suivre votre conseil, si bon qu'il paraisse au premier abord.

— Et pourquoi cela, monsieur ? demanda Suzanne.

— Parce que mademoiselle Mina a été enlevée cette nuit.

— Ah ! vraiment ? Pauvre Mina ! dit la jeune fille d'un ton railleur, qui fit jeter un cri de colère à Justin et froncer le sourcil à Salvator.

M. Jackal, que cette façon de répondre agaçait visiblement, fit néanmoins aux deux jeunes gens signe de se contenir.

Et j'ai pensé, reprit-il que, vous, mademoiselle, son

amie intime, vous pourriez nous donner quelques renseignements sur sa disparition.

— Vous vous trompez, monsieur, dit la jeune fille, et je n'ai rien à vous dire sur la disparition de mon *amie intime*, attendu que j'ignore tout autant la cause et les détails de cette disparition que j'ignorais tout à l'heure la disparition elle-même.

— Songez, mademoiselle, dit Salvator, au désespoir où cet enlèvement plonge un fiancé d'abord, et ensuite une mère et une sœur qui s'étaient habituées à regarder mademoiselle Mina comme leur fille et comme leur sœur.

— Je comprends le désespoir de monsieur, et j'y compatis de toute mon âme, ainsi qu'à celui de sa famille; mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai quitté hier mademoiselle Mina à huit heures et demie du soir, c'est-à-dire au moment où elle est rentrée dans sa chambre, et je ne l'ai pas revue depuis. Maintenant, ayez la bonté de me dire, messieurs, si c'est là tout ce que vous aviez à me demander.

— Ce ton hautain sied mal à une jeune fille de votre âge, mademoiselle ! dit sévèrement M. Jackal en ouvrant sa redingote, et en montrant un bout d'écharpe, — surtout lorsque cette jeune fille se trouve vis-à-vis d'un homme qui représente la loi.

— Que ne disiez-vous tout de suite que vous étiez commissaire de police, monsieur ? dit Suzanne d'un air d'insolence admirable; on vous eût répondu avec tous les égards que l'on doit à un commissaire de police.

— Abrégeons, mademoiselle, dit M. Jackal. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

— Alors, c'est un interrogatoire ? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle.

— Mon nom ? dit-elle; je me nomme Suzanne de Valgeneuse; mes qualités ? je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France; nièce de M. Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur du comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes; mon état ? je suis héritière d'un demi-million de rente. Voilà, monsieur, mon état, mes noms et mes qualités.

Cette réponse, faite avec un dédain tout royal, produisit un effet différent sur les trois hommes qui l'écoutaient, effet

que ne remarqua point madame Desmarets, tout abasourdie de ce qui arrivait chez elle.

Justin frissonna, comprenant son impuissance, à lui, pauvre maître d'école inconnu, perdu dans le quartier Saint-Jacques, contre cette haute et aristocratique famille à laquelle il venait se heurter.

— Suzanne de Valgeneuse ! fit Salvator avançant d'un pas, et regardant la jeune fille d'un œil moitié curieux, moitié menaçant.

— Mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ! répéta M. Jackal en reculant comme eût pu faire un homme qui s'aperçoit qu'il va marcher sur un serpent.

Puis, boutonnant lentement sa redingote, il parut réfléchir un instant.

Le résultat de ses réflexions fut qu'il ôta respectueusement son chapeau, et, de l'air le plus poli qu'il put prendre :

— Pardon, mademoiselle, dit-il, mais j'ignorais...

— Oui, je comprends, monsieur : vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère; eh bien, vous le savez, maintenant; ne l'oubliez pas !

— Mademoiselle, reprit M. Jackal, je regrette vivement d'avoir pu vous déplaire. N'accusez, je vous prie, de ma persistance que les tristes devoirs que mes fonctions me forcent à remplir.

— C'est bien, monsieur, répondit sèchement Suzanne. Est-ce tout ce que vous aviez à me demander?

— Oui, mademoiselle; mais laissez-moi vous répéter que je suis au désespoir de vous avoir offensée, et permettez-moi d'espérer que vous ne me garderez pas rancune du sot métier que la justice me condamne à faire.

— Je tâcherai de vous oublier, monsieur, dit Suzanne en se retirant.

Et, sans saluer personne, elle sortit du salon, non plus pour rentrer dans le jardin, mais pour remonter dans sa chambre.

M. Jackal, qui se trouvait sur son passage, recula d'un pas, et s'inclina profondément.

Justin mourait d'envie d'étouffer Suzanne; car, plus que jamais, il lui paraissait visible que mademoiselle de Valgeneuse avait trempé dans l'enlèvement de sa fiancée.

Salvator s'approcha de lui, et lui prit les mains.

— Taisez-vous, dit-il; pas un mouvement! pas un geste!

— Mais tout est perdu! murmura Justin.

— Rien n'est perdu, tant que je vous dirai : « Espérez, Justin! » Je connais ces Valgeneuse, et, je vous le répète, rien n'est perdu; seulement, n'oubliez pas ce nom de Gibassier.

Puis, se retournant vers M. Jackal :

— Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas, monsieur? lui demanda-t-il.

— En effet, répondit M. Jackal, assez embarrassé, et en fixant ses lunettes à la hauteur de ses yeux; en effet, je crois que nous n'apprendrons rien de plus que ce que nous savons.

— Oui, dit Salvator, et nous en savons assez.

M. Jackal fit semblant de ne pas entendre, et, s'approchant de la maîtresse de pension, tout étourdie de la tournure qu'avait prise l'affaire :

— Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer bien respectueusement.

Puis, tout bas :

— Répétez à mademoiselle de Valgeneuse, ajouta-t-il, que j'ai été contraint à faire ce que j'ai fait, et que je la supplie de regarder ma visite comme non avenue; vous m'entendez bien?

— Comme non avenue; je vous entends, oui, monsieur.

Et, saluant une seconde fois madame Desmarets, M. Jackal sortit en faisant signe à Justin et à Salvator de le suivre.

Salvator, comme on l'a vu, dans l'espérance, sans doute, d'arriver, en dehors de M. Jackal, à réunir Justin à Mina, paraissait avoir pris son parti de la métamorphose de l'homme de police; mais il n'en était pas ainsi de Justin, qui, un instant, d'après les paroles mêmes de M. Jackal, s'était vu sur la trace de sa pauvre enlevée.

Aussi, à la porte de la rue :

— Pardon, monsieur Jackal, dit-il.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Justin? demanda l'homme de police.

— Mais il me semblait qu'après nous avoir dit : « Cherchez la femme! » vous nous aviez dit : « Nous tenons la

femme! » et que vous aviez ajouté : « Cette femme, c'est mademoiselle Suzanne! »

— Ai-je dit cela, monsieur ? demanda l'homme de police d'un air étonné.

— Vous l'avez dit, monsieur, et je ne fais que répéter vos propres paroles.

— Monsieur Justin, vous devez vous tromper.

— J'en appelle à M. Salvator.

M. Jackal jeta sur Salvator un regard qui voulait dire : « Vous qui me comprenez, tirez-moi donc d'embarras. »

Salvator, en effet, comprenait M. Jackal, mais sans l'excuser; il fut donc impitoyable.

— Ma foi, répondit-il, mon cher monsieur Jackal, je dois avouer que, si ma mémoire est exacte, vous nous avez dit, à une syllabe près, ce que vient de vous répéter M. Justin : que mademoiselle Suzanne était complice de l'enlèvement.

— Peuh! fit M. Jackal en allongeant les lèvres, on a toujours tort de dire ces choses-là avant qu'elles soient prouvées. Complice! si j'ai dît que la jeune fille était complice, j'ai eu tort.

— Mais, monsieur, c'est vous qui l'avez accusée le premier! s'écria Justin ; mais rappelez-vous donc ce que vous disiez d'elle dans la chambre de la pauvre Mina!

— Accusée n'est pas le mot; soupçonnée peut-être, et encore!

— Ainsi, vous ne la soupçonnez même plus ?

— C'est-à-dire que j'en suis à mille lieues, de la soupçonner! Pauvre innocente! Dieu m'en garde!

— Et ces lèvres pincées, dit Salvator, et cet œil dur, et cette physionomie mauvaise?

— Je l'avais vue ainsi à distance; mais, de près, tout a changé : la lèvre est gracieuse, l'œil fier, la physionomie digne et élevée.

Puis, comme Justin ne paraissait point se contenter de cette apologie, qui, après la première opinion émise par M. Jackal sur mademoiselle de Valgeneuse, pouvait sembler au moins extraordinaire.

— Venez me voir, monsieur Justin, dit-il en se réfugiant dans sa voiture; venez me voir, d'aujourd'hui en huit, à la préfecture de police : j'aurai probablement quelque bonne

nouvelle à vous donner; dès ce soir, en arrivant, je vais mettre tout mon monde en campagne.

— Retournez chez vous, Justin, dit Salvator en serrant cordialement la main du pauvre maître d'école, et, avant vingt-quatre heures, moi, je me charge de vous dire ce que vous avez à craindre ou à espérer.

Alors, voyant M. Jackal refermer la portière de sa voiture :

— Eh bien, monsieur Jackal, que faites-vous donc? dit Salvator; vous m'avez amené, il faut me ramener! D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant place près de M. Jackal, et en tirant à lui la portière, j'ai à causer avec vous des Valgeneuse.

— A Paris! dit M. Jackal, qui évidemment eût préféré faire la route tout seul.

La voiture partit au grand trot.

Quant à Justin, il revint au pas, triste, morne, et ne comptant que bien faiblement sur la promesse de Salvator.

LXXVI

Où le lecteur est prié de ne pas sauter une seule ligne.

M. Jackal s'était blotti dans un coin de la voiture; Salvator s'était établi dans l'autre.

La voiture roulait rapidement.

Salvator, malgré ce qu'il avait dit en prenant place sur la banquette, paraissait décidé à ne pas interrompre le cours des réflexions de M. Jackal; seulement, on eût dit qu'il le couvait de l'œil : cet œil railleur, presque méprisant, M. Jackal le rencontrait toutes les fois qu'il levait les yeux.

Enfin arriva un moment où l'explication qu'avait paru lui

demander Salvator sembla à l'homme de police moins embarrassante que ce silence.

Après avoir alternativement levé et baissé ses lunettes, après avoir pris, avec une énergie croissante, deux ou trois prises de tabac, il se décida, et, interpellant le commissionnaire :

— Ne m'avez-vous pas dit, cher monsieur Salvator, que vous aviez à me parler des Valgeneuse ?

— J'avais à vous demander, cher monsieur Jackal, ce qui avait pu si rapidement vous faire changer d'opinion à l'endroit de cette petite... Faut-il dire le mot, monsieur Jackal?

— Chut!... Nous ne sommes que nous deux : vous êtes un homme intelligent, vous ; pas amoureux...

— Qui vous dit cela ?

— Pas amoureux d'une fille enlevée, au moins; de sorte que vous n'avez pas la tête perdue, et que vous pouvez comprendre.

— Aussi ai-je parfaitement compris.

— Qu'avez-vous compris ?

— Que vous aviez peur, cher monsieur Jackal.

— Je vous en réponds ! soupira l'homme de police, qui avait au moins le courage de sa lâcheté ; c'est-à-dire que, lorsque cette jeune fille a prononcé son nom, il m'a passé un frisson dans les veines !

— Monsieur Jackal, je croyais que le premier article du Code était celui-ci : « Tous les hommes sont égaux devant la loi. »

— Cher monsieur Salvator, on met de ces articles-là dans tous les codes, comme on met en tête des ordonnances royales : « Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. » Louis XVI aussi usait de cette formule ; et on lui a coupé le cou ! Or, où voyez-vous la *grâce de Dieu*, cher monsieur Salvator, dans ce qui se passait sur la place de la Révolution le 21 janvier 1793, à quatre heures de l'après-midi ?

— Si bien que, d'avance, — et pour avoir accusé d'un rapt, dont vous savez parfaitement qu'elle est complice, une jeune fille que vous jugez vous-même capable de commettre, un jour, quelque grand crime, — vous vous voyiez déjà destitué, incarcéré et, qui sait ? peut-être étranglé dans votre prison, comme Toussaint Louverture ou Pichegru ?

— Ne plaisantez pas, monsieur Salvator : sur ma parole d'honneur, j'ai pensé à tout ce que vous dites.

— Ce sont donc des gens bien puissants que ces Valgeneuse ?

— Eh ! mon cher monsieur, il y a d'abord le marquis, qui a l'oreille du roi; puis le cardinal, qui a l'oreille du pape; puis le lieutenant...

—Qui a l'oreille du diable, dit Salvator. Ah ! je conçois ! En outre, tout cela n'est-il point affilié à je ne sais quelle société ?

M. Jackal regarda Salvator.

— Eh ! oui !... Enfin, le marquis n'est-il pas un des protecteurs de Saint-Acheul, et, à la dernière procession, n'a-t-il pas porté un des glands du dais ?

M. Jackal hocha la tête de haut en bas.

— Que c'est étrange ! dit Salvator ; moi qui croyais que les jésuites étaient une vision du *Constitutionnel !*

— Ah ! ouiche ! fit M. Jackal du ton d'un homme qui dirait : « Pauvre enfant, que vous êtes naïf ! »

— De sorte que vous croyez, cher monsieur Jackal, continua Salvator, qu'il y aurait risque à se frotter à ces gens-là ?

— Vous connaissez la fable du Pot de terre et du Pot de fer ?

— Oui.

— Eh bien, faites-en l'application.

—Mais, demanda Salvator, le chef de la famille, mort, il y a cinq ou six ans, n'avait donc pas d'enfants, que toute la fortune est passée à son frère ?

— C'est-à-dire répondit M. Jackal, qu'il n'avait jamais été marié.

— Ah ! oui, je me rappelle... N'y a-t-il pas eu une histoire d'enfant naturel, de fils qui devait être adopté ou reconnu, mais qui ne l'a pas été ?

M. Jackal regarda Salvator d'un œil oblique.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda-t-il.

— Dame, dans notre état, reprit le commissionnaire, pour peu que l'on soit observateur, on sait bien des choses ! J'ai porté des lettres d'une belle dame à un certain M. Conrad de Valgeneuse, qui demeurait rue du Bac ; par ma foi, dans l'hôtel même qu'habite aujourd'hui le marquis.

— C'est cela, c'est cela, dit M. Jackal.

— C'est une histoire fort obscure, n'est-ce pas ?

— Pas pour tout le monde, fit M. Jackal d'un air profondément satisfait de lui.

— Je comprends, dit en riant Salvator, pas pour ceux qui ont trouvé *la femme!*

— Eh bien, non, dit l'homme de police, par extraordinaire, il n'y avait point de femme dans toute cette affaire-là.

— Qu'y avait-il donc? Vous savez, cher monsieur Jackal, lorsqu'on a connu un jeune homme beau, riche, heureux, et que ce jeune homme a disparu tout à coup, on n'est point fâché de savoir ce qu'il est devenu.

— C'est trop juste, d'autant plus que je puis vous dire tout, ou à peu près tout.

— Voilà un *à peu près* qui ressemble fort à une restriction mentale! Auriez-vous, par hasard, vous aussi, tenu un gland du dais à cette fameuse procession de Saint-Acheul ?

— Oh ! pardieu, non ! s'écria M. Jackal : j'ai peur des jésuites ; je les protége, à charge de revanche ; je leur obéis même parfois, mais je ne les aime pas. Je vous ai dit *à peu près*, parce que, dans notre état, on ne peut pas toujours dire tout ce qu'on sait.

— Et puis, parfois aussi, on ne sait pas toujours tout, reprit Salvator en riant de ce rire narquois qui lui était particulier.

— Eh bien, écoutez, fit M. Jackal en regardant Salvator par-dessus ses lunettes, je vais vous dire ce que je sais ; ensuite, vous me direz ce que je ne sais pas.

— C'est marché fait.

— Voici. — Le chef de la famille, le marquis Charles-Emmanuel de Valgeneuse, pair de France, et propriétaire d'une fortune immense qu'il avait héritée d'un oncle maternel, n'avait jamais voulu se marier, et l'on faisait honneur de ce goût de M. Emmanuel de Valgeneuse pour le célibat à un beau jeune homme qui s'appelait M. Conrad tout court, et que, peu à peu, les familiers de la maison, puis les amis du marquis, puis enfin les étrangers, finirent par appeler M. Conrad de Valgeneuse.

— N'était-ce pas son nom ?

— Pas tout à fait : le beau jeune homme était un enfant

de l'amour, un péché de jeunesse du marquis, lequel ne voyait que par les yeux de M. Conrad.

— Mais comment, aimant le jeune homme à ce point-là, cher monsieur Jackal, demanda Salvator, le marquis a-t-il laissé toute sa fortune au frère, au neveu, à la nièce, tandis que le beau jeune homme est mort, m'a-t-on dit, dans la misère?

— Ah! cela tient justement à ce que son père l'aimait trop! Vous savez, il y a un proverbe qui dit : « L'excès en tout est un défaut. »

— Oui, en effet, il m'a semblé que le pauvre marquis — qui est mort subitement, n'est-ce pas? demanda Salvator, — aimait beaucoup ce jeune homme.

M. Jackal regarda, cette fois, Salvator par-dessous ses lunettes.

— Il l'aimait tant, mon cher monsieur, reprit-il, que, comme je vous le disais, ce trop grand amour fut cause de la ruine du jeune homme.

— Expliquez-moi cela.

— Il y a deux manières de procéder vis-à-vis d'un enfant naturel. La première, qui est fort simple, et à la portée de tout le monde, consiste à déclarer qu'on est le père de l'enfant, au moment où on le fait enregistrer à la mairie; ou bien, si quelque raison vous a empêché de remplir cette formalité, on y supplée en signant un acte de reconnaissance par-devant notaire; seulement, dans ce cas-là, tout en laissant votre nom à l'enfant, vous ne pouvez lui laisser que le cinquième de votre fortune. La seconde manière est d'attendre que l'on ait cinquante ans, et, le jour où l'on a cinquante ans, de faire venir un notaire, et d'adopter l'enfant, la loi ne permettant pas que l'adoption puisse avoir lieu avant cet âge; alors, vous pouvez donner à votre enfant adoptif non-seulement votre nom, mais encore toute votre fortune. Ce fut ce dernier moyen que préféra M. de Valgeneuse; en conséquence, le jour où il eut atteint sa cinquantième année, il fit venir un notaire, s'enferma avec lui dans son cabinet, et dressa l'acte d'adoption; mais, au moment où il prenait la plume pour le signer, la fatalité voulut que le marquis Emmanuel fût frappé d'une apoplexie foudroyante!

— Au moment où il prenait la plume pour signer, ou bien

au moment où il posait la plume après avoir signé? demanda Salvator.

Cette fois, M. Jackal enleva ses lunettes tout à fait, et, regardant Salvator en face :

— Ma foi, monsieur Salvator, dit-il, si vous savez cela, vous en savez plus que moi, et plus que tout le monde; car la question fut là; l'acte était-il signé ou à signer? *That is the question!* comme dit Hamlet. Quant au marquis, il n'en put rien dire, par cette excellente raison que, bien qu'il eût survécu trois jours à l'accident, il ne reprit pas un instant connaissance.

— Voyons, monsieur Jackal, dit Salvator, franchement, en tête à tête comme nous voilà, quel est votre avis, à vous?

— Mon avis est, répondit M. Jackal esquivant la question, que la famille fut peut-être un peu dure envers le pauvre M. Conrad.

— Un peu dure? Bah! dit Salvator, du moment où l'acte n'était point signé, où le notaire l'affirmait du moins, quels égards devait-on à un bâtard?

— Il était de notoriété publique que ce bâtard était le fils du marquis Emmanuel, hasarda M. Jackal.

— Oui; seulement, si l'on admettait cela, il fallait donner au jeune homme au moins le cinquième de cette fortune à laquelle il eut eu droit s'il avait été reconnu; et, le cinquième de cette fortune, c'était quelque chose comme deux millions!... Mieux valait tout nier, hériter du siége à la chambre des pairs, hériter du titre, hériter de la fortune, et chasser le bâtard!... N'est-ce pas ce que l'on fit, cher monsieur Jackal, et ne chassa-t-on pas le bâtard?

— Lequel, du reste, sortit fort dignement, à ce qu'il paraît, laissant ses chevaux dans les écuries, ses voitures dans les remises, ses billets de banque dans le secrétaire, n'emportant — ses ennemis eux-mêmes lui rendirent cette justice — que deux mille francs qu'il crut bien à lui, les ayant gagnés la veille à l'écarté.

— Diable! fit Salvator, un jeune homme habitué à la dépense, comme l'était M. Conrad, ne va pas loin avec deux mille francs!

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, mon cher monsieur, reprit l'homme de police; nous avons l'œil sur ces fils de famille ruinés, nous autres protecteurs de la société : avec

ces deux mille francs, il vécut près de quinze mois, essayant tous les moyens honnêtes de gagner sa vie, comme maître de musique, comme maître de dessin, comme maître d'anglais et d'allemand; — car il était fort instruit, le pauvre garçon! — mais rien ne lui réussit : il ne trouva d'emploi nulle part; si bien qu'un jour, ma foi, poussé à bout, à ce qu'il paraît, voyant qu'il n'y avait plus pour lui possibilité de vivre sans se faire homme entretenu, souteneur de filles et escroc, il prit tout simplement la résolution d'en finir avec l'existence, acheta un pistolet chez Lepage, — le pistolet a été reconnu par celui qui l'avait vendu, — et alla faire un dernier tour aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Bois, pour prendre congé de ses anciens camarades et de ses anciennes maîtresses, revint par la rue Saint-Honoré, entra dans l'église Saint-Roch, y fit sa prière; puis, de là, regagna la rue de Buffon, où il avait une modeste petite chambre...

— Et, une fois dans cette modeste petite chambre, que fit-il? demanda Salvator.

— Mon Dieu, il fit ce que viennent de faire Colomban et Carmélite. Il écrivit une longue lettre, non pas à ses amis, — il n'en avait pas, ou, du moins, depuis le jour où il avait été chassé, par son oncle et ses cousins, de l'hôtel de la rue du Bac, il n'en avait plus, — mais au commissaire de police de son quartier; dans cette lettre, il racontait tout ce qu'il avait souffert depuis quinze mois, la lutte qu'il avait soutenue, l'impossibilité où il était de la poursuivre plus longtemps, et le parti qu'il avait pris de se brûler la cervelle pour rester honnête homme; après quoi, il se coucha, alluma sa bougie, lut quelques pages de *la Nouvelle Héloïse* sur le suicide, et se brûla la cervelle.

— Par ma foi, mon cher monsieur Jackal, dit Salvator, vous êtes un véritable journal!

— Oh! dit l'homme de police, il n'y a pas grand mérite à moi de vous donner ces détails : les suicides rentrent dans ma spécialité, et c'est moi qui ai fait le procès-verbal du suicide de M. Conrad.

— Vraiment?

— Oui.

— Alors, c'est à vous, cher monsieur Jackal, que ce pauvre jeune homme doit les derniers soins qui lui ont été rendus, et la constatation de sa mort?

— La constatation ne fut pas difficile : le pistolet avait été déchargé à bout portant ; la moitié du visage était enlevée, et ce qui en restait était brûlé ; aussi la constatation fut-elle faite plutôt par la lettre que par la reconnaissance d'une identité devenue impossible à cause de la mutilation du corps.

— Les Valgeneuse, je le présume, furent avertis de la catastrophe ?

— Ce fut moi-même qui leur en portai la nouvelle, avec un double du procès-verbal.

— Laquelle nouvelle et lequel procès-verbal durent faire une profonde impression sur eux ?

— Oui, mon cher monsieur, une profonde impression, profondément agréable.

— Je comprends : l'existence de ce jeune homme les inquiétait !

— Aussi me prièrent-ils de veiller avec soin aux derniers détails, me remettant une somme de cinq cents francs, de manière que les choses se fissent convenablement...

— Oh ! les nobles parents ! fit Salvator.

— Me recommandant de leur apporter le double du procès-verbal d'inhumation, comme je leur avais apporté le double du procès-verbal de suicide.

— Ce que vous fîtes, j'espère, monsieur Jackal ?

— En conscience, je puis le dire : je conduisis le corbillard au cimetière du Père-Lachaise ; je fis descendre la bière devant moi dans un terrain acheté à perpétuité ; je donnai l'ordre de mettre sur la tombe une pierre où fût gravé ce simple nom : CONRAD, et j'allai dire à M. le marquis de Valgeneuse qu'il pouvait être tranquille jusqu'au jour de la résurrection éternelle, et qu'il ne reverrait probablement son neveu que dans la vallée de Josaphat.

— Et, dans cette croyance, dit Salvator, toute la famille dort sur les deux oreilles ?

— Que voulez-vous qu'ils craignent ?

— Eh ! eh ! on a vu des choses si extraordinaires !

— Que peut-il arriver ?

— Cher monsieur Jackal, nous sommes au Bas-Meudon ; auriez-vous la bonté de faire arrêter ?

M. Jackal tira le cordon qui donnait au cocher le signal de faire halte.

Le cocher arrêta ses chevaux.

Salvator ouvrit la portière et descendit.

— Pardon, dit M. Jackal, vous n'avez pas répondu...

— A quoi ? demanda Salvator.

— A cette question : « Que peut-il arriver ? »

— Au sujet de Conrad ?

— Oui.

— Eh bien, cher monsieur Jackal, il peut arriver que Conrad ne soit pas mort ; que, par conséquent, il n'attende point pour reparaître le jour de la résurrection éternelle, et que M. le marquis de Valgeneuse le rencontre autre part que dans la vallée de Josaphat... Adieu, cher monsieur Jackal.

Et, refermant la portière, Salvator laissa l'homme de police si étourdi, que ce fut lui qui, à la place de ce dernier, fut obligé de dire :

— Cocher, rue de Jérusalem !

LXXVII

Les confrères ennemis.

Pendant que M. Jackal, bourrant son nez de tabac pour tâcher d'éclaircir ses idées et de comprendre quelque chose à l'énigme que lui avait jetée Salvator en s'éloignant, retournait, au grand trot de ses chevaux, vers Paris, Salvator allait retrouver Jean Robert à la maison mortuaire.

C'était juste au moment où, Carmélite commençant à retrouver sa raison, ses trois amies, qui ne l'avaient pas quittée un instant, entreprenaient cette douloureuse tâche de lui annoncer la fatale nouvelle.

Dominique était parti depuis un quart d'heure pour Penhoël, emmenant avec lui le corps de Colomban.

Ludovic, après avoir laissé une ordonnance rigoureuse, et promis de revenir le lendemain, partait de son côté, pour la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait.

Enfin, Jean Robert attendait Salvator, afin de regagner Paris avec lui.

Suivons celui de nos personnages auquel va, pour le moment, s'attacher le plus grand intérêt, c'est-à-dire Ludovic; nous reviendrons aux autres plus tard.

Ludovic, la tête un peu alourdie par le jour et la nuit qu'il venait de passer, avait décidé de s'en retourner à pied à Paris.

Le trajet du Bas-Meudon à la rue Notre-Dame-des-Champs, en passant par Vanvres, n'est qu'une promenade.

Ludovic revenait donc en se promenant, et traversait le village de Vanvres, lorsqu'il aperçut, devant une maison où nous avons précédemment conduit un de nos héros, une cinquantaine de personnes agenouillées, hommes, femmes et enfants, tous priant, les larmes aux yeux, pour qu'un miracle rendît la vie au bon, à l'honnête, au bienfaisant M. Gérard, auquel le curé du Bas-Meudon, de retour de son excursion à Bellevue, apportait le viatique.

A ce spectacle assez rare, Ludovic s'arrêta, et, s'approchant du groupe qui lui paraissait le plus désolé :

— Que pleurez-vous donc, mes amis? demanda-t-il.

— Hélas! répondit une voix, nous pleurons le père du pays!

Ludovic se rappela qu'en effet on était venu chercher l'abbé Dominique pour entendre la confession d'un mourant.

— Ah! oui, dit-il, vous pleurez M. Gérard?

— L'ami des malheureux! le bienfaiteur des pauvres!

— Est-ce qu'il est mort? reprit Ludovic.

— Non; mais, à la suite d'une conférence que ce digne homme a eue avec un moine, il s'est senti tellement affaibli, qu'on a envoyé chercher le viatique, et qu'en ce moment M. le curé de Meudon lui administre les derniers sacrements.

— Hélas! dirent en chœur les villageois redoublant de gémissements et de sanglots.

Ludovic, sous son masque de sceptique, était doué d'une sensibilité de femme; les larmes franches lui allaient droit au cœur et attiraient insensiblement ses larmes.

— Quel âge a donc le malade? demanda-t-il.

— A peine cinquante ans, monsieur, répondit un paysan.

— Ah! dit un autre, ce n'est vraiment pas une miséricorde du bon Dieu de nous le reprendre si jeune, tandis qu'il y a tant de méchantes gens qu'il laisse sur la terre.

— En effet, dit Ludovic, cinquante ans, ce n'est pas un âge pour mourir, surtout quand on est regretté comme paraît l'être M. Gérard.

Puis, après avoir hésité un instant :

— Peut-on voir le malade? ajouta-t-il.

— Est-ce que vous seriez médecin, par hasard? dirent d'une seule voix tous les assistants.

— Oui, répondit Ludovic.

— Médecin de Paris?

Ludovic sourit.

— Médecin de Paris.

— Oh! alors, entrez vite, mon cher monsieur! dit un vieux paysan.

— C'est le ciel qui vous envoie! dit une femme.

Et, en même temps, les paysans l'entourèrent, les uns le priant, les autres le poussant, de sorte qu'il se trouva presque porté dans la maison.

Outre les personnes agenouillées dans la rue, il y en avait dans le vestibule, dans l'escalier, dans l'antichambre, et jusque dans la chambre à coucher du mourant.

Mais, à ces mots : « C'est un médecin de Paris! c'est un médecin de Paris! » chacun se rangea pour laisser passer Ludovic.

Le mourant venait de communier, et la sonnette tintait, annonçant que l'œuvre sainte était accomplie.

Ludovic s'inclina comme les autres, si peu croyant qu'il fût, lorsque passa le prêtre, précédé du bedeau et des enfants de chœur, et suivi des personnes étrangères qui, dans une pieuse intention, étaient venues mêler leurs prières à celles de l'Église.

Puis, lorsqu'il releva la tête, il se trouva, lui troisième, dans la chambre du moribond.

Les deux autres personnes étaient M. Gérard, qui, complétement anéanti, semblait agoniser sur son lit, et un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux et aux moustaches gris, portant à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et qui, appuyé au chevet, semblait suivre

avec un intérêt réel les progrès presque vis bles de la mort sur la physionomie du mourant.

Les deux hommes, en se trouvant vis-à-vis l'un de l'autre, commencèrent par se regarder, chacun d'eux pour savoir probablement à qui il avait affaire; puis, comme cet examen ne lui avait absolument rien appris pour sa part, Ludovic s'avanca le premier, et, avec la courtoisie d'un jeune homme en face d'un homme qui a le double de son âge :

—Monsieur, dit-il, est le frère du malade ?

— Non, monsieur, répondit l'homme aux moustaches grises continuant d'examiner Ludovic ; je suis son médecin. Et vous?

— Moi, monsieur, dit Ludovic en s'inclinant, j'ai l'honneur d'être votre confrère.

L'homme aux moustaches grises fronça légèrement le sourcil.

— Autant, dit-il, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans peut être le confrère d'un homme qui a passé dix ans de sa vie sur les champs de bataille, et quinze ans au chevet du lit des malades.

— Pardon, monsieur, dit Ludovic, mais je vois que j'ai l'honneur de parler à M. Pilloy.

Le médecin se redressa.

— Qui vous a dit mon nom, monsieur? demanda-t-il.

— Je l'ai appris d'une manière bien simple, et il était accompagné des plus grands éloges, monsieur, dit Ludovic. Le hasard m'a conduit près de deux malheureux jeunes gens qui viennent de s'asphyxier au Bas-Meudon ; j'ai réclamé tout de suite l'assistance d'un confrère : on a prononcé votre nom, j'ai envoyé chez vous; chez vous, on a répondu que vous étiez au chevet de M. Gérard.

— Et vos asphyxiés? demanda le chirurgien militaire, un peu adouci par la politesse du jeune homme.

— Je n'en ai pu sauver qu'un, monsieur, répondit Ludovic, si vous aviez été là, peut-être les eussions-nous sauvés tous les deux.

— Et, alors, dit M. Pilloy, vous trouvant sur les lieux, et apprenant qu'il y avait un malade dans cette maison, vous êtes entré?

— Je ne me fusse pas permis une pareille inconvenance, monsieur, dit Ludovic, sachant que vous étiez près de

M. Gérard, si les braves gens qui pleurent à la porte ne m'y avaient en quelque sorte forcé. L'extrême douleur est crédule, vous le savez, monsieur; pardonnez-leur, et, quand vous leur aurez pardonné, pardonnez-moi à mon tour.

— Mais je n'ai rien à pardonner à eux ni à vous, monsieur; vous êtes le bienvenu, et deux conseils valent toujours mieux qu'un. Malheureusement, ici, ajouta-t-il en baissant la voix, je crois que tous les conseils du monde n'y feraient rien.

Puis, plus bas encore :

— C'est un homme perdu ! dit le chirurgien militaire.

Si bas qu'il eût parlé, le malade entendit ce que disait le bon M. Pilloy et poussa un gémissement.

— Chut ! fit Ludovic.

— Pourquoi chut? demanda le chirurgien.

— Parce que l'ouïe est le dernier sens qui survive en nous, et que le malade vous a entendu.

M. Pilloy secoua la tête en homme qui doute.

— Alors, demanda Ludovic se penchant à l'oreille de M. Pilloy, alors il n'y a plus d'espoir?

— C'est-à-dire, répondit le chirurgien militaire, que, dans deux heures, il sera mort.

Ludovic posa la main sur le bras de M. Pilloy en lui montrant le malade qui s'agitait dans son lit.

M. Pilloy fit un signe de tête qui signifiait : « Oh ! il a beau se remuer, il faudra qu'il y passe tout de même ! »

Puis, traduisant sa pantomime par la parole :

— Ce matin, continua-t-il, j'avais encore l'espérance de le conserver quarante-huit heures; mais je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a fourré dans la tête l'idée de se confesser; ce qui était bien inutile, attendu que je le connais depuis qu'il habite Vanvres, et que c'est un homme d'une vertu irréprochable ! — Il est resté trois heures enfermé avec une espèce de moine, et, tenez, voilà l'état dans lequel le saint homme me l'a rendu ! Ah ! les prêtres, les moines, les calotins, les jésuites ! murmura le vieux soldat; et quand on pense que c'est l'empereur, auquel nous devons de si bonnes choses, qui nous a rendu tout cela !

— Et quelle est la maladie dont M. Gérard est atteint? demanda Ludovic.

— Eh ! la maladie habituelle, pardieu ! répondit M. Pilloy

en haussant les épaules, comme s'il n'existait au monde qu'une sorte de maladie.

A ces mots : *la maladie habituelle*, Ludovic sourit; il venait de reconnaître un disciple de Broussais appliquant intelligemment les leçons de ce grand maître.

Puis, pensant que l'existence d'un homme, que Dieu donne pour un si court espace et reprend pour l'éternité, est parfois remise aux mains d'un ignorant ou, qui est pis, d'un fanatique, son sourire s'effaça; il haussa invisiblement les épaules, et regarda le vieux chirurgien de l'air d'un homme qui se tient sur ses gardes.

— Par *la maladie habituelle*, vous entendez, sans doute, une gastrite? demanda-t-il.

— Naturellement, répondit le chirurgien; il n'y a, parbleu! pas à s'y tromper. Voyez plutôt vous-même.

Autorisé par son confrère, Ludovic s'approcha du lit.

Le malade paraissait dans un état de prostration complète; sa respiration était bruyante, difficile, oppressée; quand il respirait, sa poitrine se soulevait entièrement comme dans le râle.

Ludovic étudia le visage, passant du tout à la partie, de l'ensemble aux détails.

La face était pâle, d'une coloration jaunâtre; les extrémités étaient moites et froides; une sueur visqueuse était répandue sur tout le visage, perlant surtout à la racine des cheveux.

A ces symptômes extérieurs, Ludovic jugea que la maladie était grave, en effet; et, cependant, il ne vit point le malade dans l'état absolument désespéré où le voyait son confrère.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur? demanda-t-il.

A cette question faite par une voix nouvelle, et qui semblait rendre à M. Gérard un espoir perdu, celui-ci ouvrit les yeux et tourna la tête vers l'étranger qui lui parlait.

Ludovic fut étonné de la vitalité qui régnait encore dans l'œil du moribond, vitalité qui n'était point en rapport avec la dégradation apparente de ses forces : le blanc de l'œil était jaune; les traits de la figure étaient décomposés; le visage semblait mort; mais l'œil, ou plutôt le cœur de l'œil n'était point aussi mort que la figure. Il y avait encore de la force et de la vie dans cet œil.

— Voulez-vous me montrer votre langue ? reprit Ludovic.

M. Gérard montra sa langue ; elle était d'un blanc jaune tirant sur le verdâtre, chargée, épaisse dans toute son étendue ; mais elle n'avait pas cette pointe effilée comme celle des serpents, puis elle n'était ni presque sanglante à son extrémité, ni rouge sur les bords, ainsi qu'est la langue dans les gastrites.

Jusque-là, Ludovic avait été dans le doute ; à partir de ce moment, il entra dans la certitude.

Aussi, par un mouvement involontaire, presque machinal, son regard se tourna-t-il du malade sur le chirurgien, et, cela, avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Cette expression voulait dire clairement : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien, dans sa confiance en lui-même, ne parut remarquer ni le mouvement ni le regard de Ludovic ; il ne sourcilla point.

Ce sang-froid d'un confrère, qui devait au moins avoir sur lui l'expérience de l'âge et de la pratique, ébranla le jeune homme dans sa conviction.

Il lui restait un dernier examen à faire.

Il souleva le drap du malade, mit à nu sa poitrine décharnée, y posa la main et l'y appuya doucement, lentement, mais de plus en plus, jusqu'à ce que la pression devînt cependant assez forte.

Voyant alors que M. Gérard ne trahissait la douleur par aucun signe :

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit M. Gérard d'une voix faible.

— Comment ! insista Ludovic, lorsque j'appuie ainsi, vous ne souffrez pas ?

— Je respire plus difficilement, mais je n'éprouve aucune douleur.

Ludovic se retourna de nouveau vers son confrère, lui disant pour la seconde fois des yeux : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien ne parut pas plus comprendre la pantomime de Ludovic la seconde fois que la première.

Ludovic sourit

Quant à lui, il était convaincu que M. Gérard avait été traité pour une maladie qu'il n'avait pas.

Maintenant, quelle maladie avait-il ?

Ludovic croisa les bras, regarda fixement le malade; puis, en baissant la tête, comme pour réfléchir plus profondément, il aperçut sous le traversin du malade non-seulement le mouchoir avec lequel il s'essuyait le visage, mais encore celui dans lequel il crachait.

On eût dit que le mouchoir était taché de rouille; ce qui produisait ces taches, c'était une sorte de mucus sanguinolent.

Ludovic était sur la piste de la maladie.

Alors, pour la seconde fois, il souleva le drap de M. Gérard; mais, cette fois, au lieu d'appuyer sa main sur l'estomac, il appliqua son oreille à la poitrine, et cela à la grande stupéfaction du vieux chirurgien, qui ne connaissait pas encore ce nouveau mode d'auscultation, et dont la physionomie prit une expression d'étonnement et de curiosité qui pouvait équivaloir à cette question : « Mais que diable faites-vous là, mon cher confrère ? »

Ce fut à son tour Ludovic qui ne fit pas attention à la pantomime du vieux chirurgien. Il parut satisfait des bruits qu'il venait d'entendre dans la poitrine du malade, car il releva la tête d'un air triomphant.

Il savait, certainement, à quoi s'en tenir désormais sur l'état du patient, et il connaissait la maladie à laquelle il avait affaire; il ne lui restait plus que le pouls à examiner : il demanda à M. Gérard de lui donner la main; le malade obéit machinalement.

Le pouls n'avait point perdu toute sa force; il résistait sous le doigt; il était très-fréquent, c'est-à-dire qu'il dépassait cent pulsations; enfin il était irrégulier sans doute, mais fort légèrement.

C'était à peu près ainsi que Ludovic comptait, disons mieux, que Ludovic espérait le trouver.

Son examen terminé, le jeune docteur finit par où il eût dû commencer; mais, comme un homme qui arrive au bord d'une rivière où l'on crie : « Au secours ! » il avait plongé d'abord.

Il se retourna vers M. Pilloy, et lui demanda depuis combien de temps durait la maladie, quelles avaient été ses

diverses phases, quelles étaient les causes auxquelles on l'attribuait.

Le vieux médecin raconta alors l'immersion de M. Gérard dans le bassin du château, et les funestes conséquences que ce plongeon, destiné à sauver la vie d'un enfant, avait eues pour le sauveteur : il répondit ensuite à toutes les autres questions de son confrère ; puis, quand il eut achevé:

— Eh bien ?, demanda-t-il d'un air gouailleur.

— Eh bien, dit Ludovic, j'ai l'honneur de vous remercier de votre complaisance, monsieur ; je sais ce que je voulais savoir.

— Et que savez-vous ?

— Je sais de quelle maladie est atteint le malade, dit Ludovic.

— Bon ! ce n'était pas difficile à savoir, puisque j'ai commencé par vous dire que c'était une gastrite.

— Oui ; mais voilà justement où nos opinions diffèrent.

— Que voulez-vous dire?

— Vous plairait-il de passer dans la chambre voisine, mon cher confrère ? Je crois que nous fatiguons le malade.

— Oh ! ne vous en allez pas, monsieur, au nom du ciel ! demanda M. Gérard en rassemblant toute sa force pour exprimer ce désir.

— Soyez tranquille, mon ami, dit M. Pilloy, qui crut que la prière s'adressait à lui ; je vous ai promis de ne pas vous quitter, et je vous tiendrai parole.

Et les deux médecins s'apprêtèrent à sortir de l'appartement.

Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la garde-malade.

— Ma bonne dame, dit Ludovic, nous allons rentrer dans cinq minutes ; en notre absence, quelque chose que demande le malade, ne lui donnez absolument rien.

Marianne se retourna vers M. Pilloy, comme pour savoir si elle devait obéir à cette injonction.

— Dame ! lui répondit celui-ci, puisque monsieur prétend qu'il va guérir le malade.

Il s'attendait à ce que Ludovic allait se récrier ; mais, à son grand étonnement, Ludovic ne répliqua point : il se contenta de s'effacer pour laisser passer M. Pilloy avec la déférence que le plus jeune doit à son ancien.

LXXVIII

Où Ludovic prend la responsabilité.

Les deux médecins s'arrêtèrent dans l'antichambre.

Il était impossible de voir une plus vivante image de la routine et de la science.

— Voulez-vous me faire l'amitié de me dire, mon jeune ami, demanda M. Pilloy, pourquoi vous m'avez amené ici ?

— Mais, répondit Ludovic, d'abord pour ne point fatiguer le malade par une discussion.

— Bon ! puisque c'est un homme mort !

— Raison de plus, si c'est votre avis, pour ne pas l'exprimer devant lui.

— Ah çà ! croyez-vous donc, dit l'ancien chirurgien-major, que les hommes de notre génération soient des femmelettes comme le sont ceux de la vôtre ? J'étais là, monsieur, et je servais d'aide à Larrey quand il a coupé les deux jambes au brave Montebello ; il y a eu une discussion de cinq minutes pour savoir si on lui ferait l'opération, ou si on le laisserait mourir sans le tourmenter davantage ; vous imaginez-vous qu'on se soit caché de lui ? Non, monsieur ; il prit part à la discussion, comme s'il se fût agi d'un étranger, et je l'entends encore dire d'une voix aussi ferme que s'il eût crié : *En avant !* « Coupez, morbleu ! coupez ! »

— Il est possible, monsieur, dit Ludovic, que, lorsqu'on opère sur un champ de bataille, au milieu de quinze ou vingt mille blessés, on n'ait pas le temps de se plier à toutes ces délicatesses qui, selon vous, méritent à notre génération le titre de génération de *femmelettes* ; mais nous ne sommes point ici sur un champ de bataille ; M. Gérard n'est point un maréchal de France comme le *brave Montebello* : c'est un homme fort abattu de sa position, ayant, à ce qui m'est apparu du

moins, grande peur de mourir, et chez lequel l'imagination frappée peut, il me semble, agir plus fatalement encore que la maladie.

— A propos de maladie, vous me disiez, monsieur, que vous n'étiez pas du même avis que moi?

— Sur la maladie, c'est vrai.

— Et quel est votre avis?

— Que vous faites erreur, monsieur, en traitant le malade pour une gastrite.

— Comment, je fais erreur?

— Oui, en supposant, je vous le répète, M. Gérard atteint d'une gastrite.

— Mais je ne suppose pas, monsieur, j'affirme!

— Eh bien, je crois, moi, le malade atteint d'un autre mal que celui que vous affirmez.

— Alors, vous prétendez, monsieur...?

— A mon tour, je ne prétends pas, monsieur, j'affirme!

— Vous affirmez que M. Gérard...?

— N'est point atteint d'une gastrite; c'est la troisième fois que j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais que diable voulez-vous donc qu'il ait, s'il n'a pas une gastrite? s'écria le vieux chirurgien stupéfait.

— Il a tout simplement une pneumonie, monsieur, dit froidement Ludovic.

— Une pneumonie? Ah! vous appelez cela une pneumonie!

— Pas autre chose.

— Alors, vous affirmez peut-être aussi que vous allez le tirer de là?

— Oh! quant à cela, monsieur, je ne l'affirme pas; je me contente de l'espérer.

— Et peut-on connaître le remède souverain que vous allez employer?

— Je vais y songer, cher confrère, si toutefois vous m'en donnez la permission.

— Comment donc! vous me demandez la permission de sauver mon plus vieil ami?

— Je vous demande la permission de traiter un malade qui est à vous.

— Je vous la donne cent fois, mille fois! Plût à Dieu que cela servît à quelque chose; mais, si vous voulez mon avis,

je doute que le pauvre garçon voie le soleil de demain.

— Je vais donc tenter l'impossible, répondit Ludovic, conservant toujours la même politesse et le même respect envers un médecin qui était son aîné par droit de naissance, sinon de science.

— L'impossible est le mot, dit le vieux chirurgien, ne comprenant pas cette déférence de Ludovic, qu'il prenait pour de l'hésitation.

— Maintenant, qu'avez-vous fait jusqu'ici, mon honorable confrère? dit Ludovic pour la forme.

— J'ai pratiqué deux saignées, posé les sangsues à l'estomac, et mis le malade à une diète absolue.

Un sourire effleura les lèvres de Ludovic, sourire éclos bien plus sous la compassion que lui inspirait le malade que sous l'ironie que devait lui inspirer cette panacée universelle si fort à la mode à cette époque : les sangsues et la diète, — cette autre sangsue de l'estomac.

Les deux praticiens en étaient là de la discussion, quand quelques paysans, impatients du miracle qu'avait dû opérer la présence d'un second médecin, firent irruption dans l'antichambre du philanthrope de Vanvres.

— Eh bien, crièrent-ils tous à la fois, va-t-il mieux? est-il sauvé?

Le vieux chirurgien, qui avait l'habitude de s'entendre crier ces mêmes paroles aux oreilles toutes les fois qu'il sortait de chez l'honnête M. Gérard, crut encore que c'était à lui qu'elles s'adressaient.

Mais, hélas! si l'onde est changeante, si la femme est plus changeante que l'onde, il y a une chose qui est mille fois plus changeante que l'onde et la femme à la fois : c'est la foule.

Aussi un des paysans, qui avait le plus excité Ludovic à entrer dans la maison du bienfaiteur commun, répondit-il assez grossièrement au vieux chirurgien, qui disait : « Nous ferons ce que nous pourrons, mes amis, soyez tranquilles » :

— Ce n'est point à vous que nous demandons cela.

Sans doute alors, le digne M. Pilloy, qui avait aidé notre illustre ami Larrey à couper les deux jambes du brave Montebello, fit-il la même réflexion que nous sur la foule; seulement, il la fit une seconde trop tard. Aussi s'en dédommagea-t-il en fronçant le sourcil, et en formant presque, à

part lui, le vœu impie que la science fanfaronne du jeune praticien reçût, à l'endroit du malade, un échec éclatant, afin de lui faire partager cette somme de dédain que les villageois professaient maintenant pour lui.

Un autre paysan s'adressa directement à Ludovic.

— Eh bien, lui dit-il, faisant à la fois la demande et la réponse, comment l'avez-vous trouvé? Il est bien mal, n'est-ce pas?

— Il n'y a plus d'espoir, n'est-ce pas, monsieur? demanda un second.

— Il n'en reviendra point, n'est-ce pas, monsieur? dit un troisième.

— Mes amis, répondit Ludovic, tant que le malade n'est pas mort, il faut avoir confiance, non pas dans l'art du médecin, mais dans la nature; et, Dieu merci! M. Gérard n'est pas mort.

Ce fut un hourra poussé par la foule.

— Vous le sauverez donc? demandèrent vingt voix.

— J'y ferai tous mes efforts, dit Ludovic.

— Oh! sauvez-le! sauvez-le, monsieur! lui cria-t-on de tous côtés.

A ces cris, Marianne avait entr'ouvert la porte de la chambre.

— Que se passe-t-il donc? lui demanda le malade, que tout ce tumulte brisait; ne peut-on me laisser mourir tranquille?

— Oh! monsieur, dit la brave femme, il ne s'agit plus de mourir?

— Comment! s'écria le malade, il ne s'agit plus de mourir?

Et ses yeux, qu'on eût crus éteints, lancèrent une double flamme.

— Non, monsieur; le jeune médecin qui est venu dit aux paysans qu'il vous sauvera peut-être.

— Ah! *peut-être!* reprit M. Gérard en laissant retomber sa tête sur l'oreiller. En tout cas, Marianne, qu'il ne s'éloigne pas! au nom du ciel, qu'il ne s'éloigne pas!

Puis, écrasé par cet effort, il resta immobile, ne vivant plus, en apparence, que par l'espèce de sifflement que produisait son souffle en s'échappant de la poitrine.

— Messieurs, messieurs, dit la garde-malade, M. Gérard se trouve mal; on dirait qu'il va passer!

Ludovic rentra vivement, prit la main, tâta le pouls.

— Ce n'est rien, dit-il; c'est une syncope causée par l'émotion. Du courage, monsieur!

Le malade poussa un soupir.

Marianne avait toutes les peines du monde à empêcher la foule d'envahir la chambre.

— Sans doute, dit le vieux médecin à son jeune confrère, vous n'allez pas vous borner, monsieur, à dire au malade : « Du courage! » vous lui ordonnerez quelque chose?

— Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, dit Ludovic en s'adressant à la garde-malade; je vais vous écrire une ordonnance.

Ce fut à qui trouverait le plus tôt possible les objets demandés.

Le malade, qui, sur le mot *peut-être*, avait reperdu l'espoir un instant conçu, se démenait dans son lit, joignant les mains, et exprimant par ses gestes, d'une façon plus claire qu'il n'avait fait par ses paroles, cette prière : « Au nom du Seigneur Dieu, laissez-moi donc mourir tranquille! »

Mais personne ne faisait attention à la mort cruelle qu'on lui infligeait, tant tout le monde avait le désir de lui conserver la vie.

Ludovic chercha une place où écrire l'ordonnance; mais tous les meubles étaient encombrés de fioles, de pots, de verres, d'assiettes, de soucoupes de tous genres.

Les paysans, voyant l'embarras du jeune homme, lui offrirent les uns leurs dos, les autres leurs genoux.

Ludovic trouva un dos convenable, et s'en servit comme d'une table pour écrire l'ordonnance.

— Envoyez chercher cela immédiatement, dit-il à la garde-malade.

Il n'avait pas formulé ce désir, que l'ordonnance, arrachée de ses mains, passait dans celles de quatre ou cinq des assistants, se disputant cette joie d'être utiles à M. Gérard.

Enfin, un boiteux se rendit maître du précieux papier, et, clopin-clopant, partit le plus vite qu'il put.

— Ma bonne dame, dit Ludovic à la garde-malade, toutes les demi-heures, vous donnerez à M. Gérard une demi-cuillerée de la potion que l'on va vous rapporter; vous

entendez? pas plus ni moins souvent que toutes les demi-heures, pas plus d'une demi-cuillerée; il n'y a que cela qui puisse le sauver.

— Toutes les demi-heures, une demi-cuillerée, répéta la garde-malade.

— Oui, c'est cela, très-bien!... Il faut absolument que je retourne à Paris.

Le malade poussa un soupir; il lui semblait que le reste de son existence l'abandonnât.

Ludovic entendit ce soupir, ardente prière de l'homme désespéré.

— Il faut que je retourne à Paris, dit-il; mais, dans trois heures, je reviendrai voir l'effet que la potion aura produit.

— Et vous êtes sûr, alors, grogna le vieux médecin, que votre potion le sauvera?

— Sûr n'est pas le mot, mon cher confrère; vous le savez mieux que personne, l'homme n'est jamais sûr de rien; mais...

Ludovic jeta encore un coup d'œil sur le mourant.

— Mais je l'espère! dit-il.

Ce dernier mot souleva un nouveau hourra de joie dans la foule.

Le malade rassembla ses forces, et, se soulevant sur son lit :

— Trois heures, monsieur, dit-il; tâchez de ne pas être plus longtemps!

— Je vous le promets, monsieur.

— Je compterai les minutes, dit le malade en essuyant avec son mouchoir son front couvert d'une sueur qu'on eût pu prendre pour celle de l'agonie.

Sur ces mots, Ludovic sortit avec son vieux confrère, l'invitant à passer le premier, s'inclinant devant lui, lui donnant, en un mot, sous les yeux de la foule, toutes les marques de respect que l'on doit à un aîné et à un supérieur.

Ludovic, comme il l'avait dit, prit le chemin de Paris, cherchant, cette fois, un cabriolet, un fiacre, un véhicule quelconque pour être plus tôt de retour.

Le chirurgien le suivit, plein de rancune, et sans desserrer les dents.

Ludovic crut, de son côté, que ce n'était point à lui de parler le premier, même pour prendre congé de son confrère.

Ce silence eût certainement duré jusqu'à leur séparation, si le boiteux, qui était allé chez le pharmacien, ne fût point arrivé au-devant des deux rivaux pour leur délier la langue.

Le boiteux montra à Ludovic la potion qui venait de lui être remise.

— Est-ce cela, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, mon ami, répondit Ludovic en regardant la fiole, et dis bien à la garde-malade de suivre de point en point mon ordonnance.

Cette rencontre servit à M. Pilloy de prétexte pour reprendre la parole.

— Vous croyez peut-être, mon cher confrère, que je ne sais pas ce que contient cette fiole? demanda-t-il.

— Pourquoi vous ferais-je cette injure, monsieur? demanda Ludovic.

— C'est de l'émétique que vous lui donnez là.

— En effet, c'est de l'émétique.

— Parbleu! dit M. Pilloy, il faut bien que vous lui donniez de l'émétique, puisque vous croyez à une pneumonie!

— Monsieur, dit froidement Ludovic, j'ai un tel respect pour votre science et pour votre expérience, que je souhaiterais de me tromper, si ce n'était souhaiter en même temps la mort du malade.

Et, sur ces mots, Ludovic, n'apercevant à l'horizon aucun fiacre ni aucun cabriolet, prit, à travers champs, un sentier qui paraissait devoir le conduire à sa destination plus vite que ne l'eût fait la grande route.

De son côté, le vieux médecin, curieux de savoir l'effet qu'allait produire la potion sur son ami mourant, revint à Vanvres, et, deux heures et demie juste après le départ de Ludovic, il était au chevet du malade, qui, cette fois, ne le vit pas s'y installer sans une certaine répugnance.

Un tel empressement surprit les villageois qui le virent entrer; il surprit bien davantage encore la garde-malade, qui, habituée à attendre M. Pilloy fort longtemps lorsqu'on l'appelait, fut tout étonnée de le voir accourir lorsqu'on ne

l'appelait pas; toutefois, l'ex-chirurgien-major ne se donna même pas la peine de motiver sa visite inattendue.

Il essaya d'interroger M. Gérard; mais celui-ci, soit défiance, soit que sa faiblesse fût augmentée, refusa de lui répondre.

Alors, se retournant du côté de la garde-malade :

— Eh bien, ma chère Marianne, demanda-t-il, quoi de nouveau?

— Ah! monsieur, répondit la bonne femme, cela va bien petitement!

— Lui avez-vous administré la fameuse potion?

— Oui, monsieur.

— Quel effet a-t-elle produit?

— Mauvais effet, mauvais effet, cher monsieur Pilloy!

— Quel effet, encore? demanda le vieux chirurgien en se frottant sournoisement les mains.

— Il a vomi, monsieur.

— La, j'en étais sûr! Par bonheur, je ne suis pas responsable des suites, et, s'il meurt, ce n'est pas moi qui l'aurai tué!

— Non, c'est vrai, dit la bonne femme; mais c'est vous qui l'aviez condamné.

— Parbleu! dit le chirurgien-major de la grande armée, on condamne toujours; sans cela, si un malade mourait, — ce qui arrive quelquefois, — on viendrait dire au médecin: « Il est mort, et vous ne l'aviez pas condamné! » De cette façon, l'honneur de la médecine est sauvé.

— Oui, reprit Marianne, et, si le malade en revient, l'honneur du médecin s'en accroît.

Les récriminations du vieux chirurgien et les observations médico-philosophiques de la garde-malade durèrent une demi-heure.

Au bout de cette demi-heure, Ludovic arriva.

Il entra juste au moment où M. Pilloy, sans pitié pour son meilleur ami, — la science est comme Saturne, elle dévore ses enfants! — il entra, disons-nous, au moment où M. Pilloy, voyant le malade rendre presque immédiatement la cuillerée d'eau émétisée qu'il venait de prendre, disait, en regardant M. Gérard, dont la figure contractée exprimait la souffrance :

— Décidément, il est perdu!

Ludovic entendit ces mots ; mais, n'y faisant aucune attention, il alla droit au malade, le regarda attentivement, puis lui prit le pouls.

Au bout d'une minute, — minute pleine d'anxiété pour ce brave cœur, pleine d'inquiétude d'une tout autre nature pour le vieux chirurgien, — au bout d'une minute, il releva le front.

Son visage, examiné à la fois par le médecin, par la garde-malade et par le mourant, exprimait la satisfaction la plus complète.

— Cela va bien ! dit-il.

— Comment, cela va bien ? demanda M. Pilloy stupéfait.

— Oui, le pouls s'est relevé.

— Ah ! c'est à cela que vous jugez qu'il va mieux ?

— Certainement.

— Mais, malheureux jeune homme, il a vomi !

— Il a vomi ? répéta Ludovic en regardant Marianne.

— Vous voyez bien qu'il est perdu !

— Au contraire, dit tranquillement Ludovic, s'il a vomi, il est sauvé !

— Vous répondez de la vie de mon meilleur ami ? reprit M. Pilloy furieux.

— Oui, monsieur, dit Ludovic, et sur ma tête !

Le vieux médecin prit son chapeau, et sortit avec la mine d'un algébriste auquel on soutient que deux et deux font cinq.

Ludovic écrivit une autre ordonnance, et la remit à la garde-malade.

— Madame, lui dit-il, j'ai *pris la responsabilité !* vous savez ce que cela signifie en termes de médecine ? Que mes ordonnances soient exécutées à la lettre, que l'on n'en suive pas d'autres, et M. Gérard est sauvé !

Le moribond poussa un cri de joie, saisit la main du jeune homme, et, avant que celui-ci eût pu s'en défendre, y appliqua ses lèvres.

Mais presque aussitôt sa figure parut se décomposer sous l'influence d'une indicible terreur.

— Et le moine ! et le moine ! murmura-t-il en retombant écrasé sur son traversin.

LXXIX

L'homme au faux nez.

Nous avons en quelque sorte terminé les différents récits qui constituent le prologue de ce livre, et, à part Pétrus, Lydie et Régina, le lecteur connaît maintenant la majeure partie des personnages destinés à jouer les rôles principaux dans notre drame.

En outre, on l'a vu, les diverses histoires que nous venons de raconter, et qui ont peut-être paru incohérentes entre elles, ont fini par se réunir et par composer un tout homogène ; les fils, divergents en apparence, et sans rapport visible les uns avec les autres, ont, peu à peu, et au fur et à mesure que nous avons avancé dans notre sujet, formé, sous notre main, une trame souvent imprégnée de larmes, parfois même rougie de sang ; canevas tantôt radieux, tantôt sombre, auquel nous avons essayé de donner la gigantesque dimension que comporte l'immense tâche que nous nous sommes imposée en entreprenant de peindre la société de la Restauration depuis ses plus hauts sommets jusqu'à ses plus profonds abîmes.

Qu'on ne perde donc pas courage ; que l'on s'engage hardiment sur nos traces dans ce pays de l'inconnu où nous nous aventurons, et que le lointain des horizons n'effraye personne : malgré les détours ou les escarpements de la route, nous y atteindrons.

Quand le moment sera venu de mettre en saillie la moralité de cet ouvrage, on ne s'apercevra plus, nous l'espérons, du chemin que l'on aura fait ; la fin justifiera les moyens.

Chacun de nos personnages, que l'on en soit bien certain, n'est pas seulement une création imaginaire, un être de con-

vention ou de fantaisie, n'ayant pour but que de faire rire ou pleurer par tel ou tel moyen plus ou moins habile ; non, chaque héros, peint d'après nature, représente une idée, il est l'incarnation d'une vertu ou d'un vice, d'une faiblesse ou d'une passion ; et ces vices, ces vertus, ces passions, ces faiblesses, reproduiront collectivement la société, comme, isolément, chacun de nos héros représentera un de ses membres.

Il y a deux façons de procéder au théâtre, aussi bien que dans un livre ; deux méthodes contraires d'arriver au même but : l'une s'appelle la synthèse, l'autre l'analyse ; par la synthèse, on arrive à la connaissance des vérités que l'on cherche en partant des premiers principes ; par l'analyse, on part des propositions générales pour descendre aux premiers principes.

Nous le répétons, le but est le même ; seulement, par la synthèse, on arrive en montant ; par l'analyse, on arrive en descendant ; l'analyse décompose, la synthèse recompose ; l'analyse réduit un corps dans ses parties principales pour en connaître l'ordre ; la synthèse rassemble ces parties pour en former un tout.

Que l'on nous permette donc, selon nos besoins, et même selon notre caprice, puisque nous avons le choix des deux moyens, d'user tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Après avoir composé trente tragédies, Corneille demandait, dans la préface de *Nicomède*, la permission de glisser un peu de comédie dans la trente et unième ; — après avoir écrit sept ou huit cents volumes pour nos lecteurs, nous faisons comme l'auteur du *Cid*, nous demandons à nos lecteurs la permission d'en écrire quelques-uns pour nous.

Cela posé, reprenons le cours de notre narration.

Nous avons laissé Ludovic et Pétrus se séparer à la porte du tapis-franc, Ludovic pour reconduire Chante-Lilas, — et nous avons vu les suites qu'avait eues la pointe du jeune médecin sur le Bas-Meudon, — Pétrus pour aller prendre sa séance.

Occupons-nous un peu de Pétrus, dont nous avons dit quelques mots à peine, et que nous n'avons fait poser qu'un instant devant nos lecteurs, au début de notre drame.

Il est bon qu'avant d'entamer la partie de ce livre qui se

rapporte directement à lui, le lecteur le connaisse physiquement et moralement.

C'était un fort beau garçon que Pétrus, d'une élégance et d'une distinction naturelles qu'eussent pu lui envier les plus distingués et les plus élégants des jeunes gens à la mode; mais il rougissait en quelque sorte de cette supériorité aristocratique que le hasard lui avait départie. Il avait, pour la fatuité inutile de ces jeunes gens que l'on appelle des *fils de famille*, — sans doute afin qu'on ne les confonde pas avec ceux qui, sachant se suffire à eux-mêmes, se contentent d'être les fils de leurs œuvres; — il avait, disons-nous, pour ces jeunes gens désœuvrés, un mépris si profond, une horreur si invincible, qu'il s'efforçait de dissimuler son élégance et sa distinction natives, c'est-à-dire les seules choses communes qu'il eût avec eux, dans la crainte de leur ressembler.

Il affectait l'air débraillé, pour cacher son air véritable, comme il affectait les défauts qu'il n'avait pas, pour cacher les qualités qu'il avait. Ainsi que Jean Robert le lui avait dit, dans la nuit du mardi gras, il faisait le sceptique, le roué, le blasé, de peur que l'on ne s'aperçût qu'il était bon et naïf.

Au fond, c'était un cœur de jeune homme de vingt-cinq ans, honnête, innocent, impressionnable, enthousiaste; un véritable cœur d'artiste enfin.

Et, cependant, c'était lui qui avait eu l'idée de cette mascarade et de ce souper dans un mauvais lieu.

Comment cette idée lui était-elle venue?

Si l'on veut connaître exactement le caractère de Pétrus, il faut qu'on nous permette de raconter cela.

Le matin même du mardi gras, après une course en ville, Pétrus, vers midi, était rentré chez lui très-soucieux.

D'où venait le souci de Pétrus?

On le saura plus tard; tout ce que nous pouvons dire, pour le moment, c'est que Pétrus était rentré soucieux. Les meilleurs caractères en sont là : ils ont des jours où ils ne valent pas le diable! Pétrus était dans un de ces mauvais jours.

Jean Robert avait proposé au jeune artiste de lui lire un acte de sa nouvelle tragédie; mais il avait envoyé promener Jean Robert. Ludovic lui avait offert de le purger; mais il

avait envoyé Ludovic promener plus loin encore que Jean Robert.

Ce cœur insouciant était tout ému; cet esprit charmant était tout alourdi; ses deux amis n'y comprenaient rien.

Interrogé par eux sur le secret de sa tristesse, Pétrus s'était contenté de les regarder en face, et de leur répondre :

— Moi, triste? Vous êtes fous!

Réponse qui avait fort inquiété Ludovic et Jean Robert. Ils avaient donc insisté, mais inutilement.

A chaque fois qu'ils ramenaient la conversation sur sa tristesse, Pétrus s'éloignait d'eux, se réfugiant dans les coins les plus obscurs de son atelier, comme s'il voulait fuir jusqu'à leur contact.

Ce fut dans un de ces mouvements de retraite que, poussé à bout par ses deux amis, il leur déclara que, pour peu qu'ils continuassent à le relancer ainsi, il allait ouvrir la fenêtre, et sauter du deuxième étage, afin de voir s'ils persisteraient à le poursuivre.

Ludovic étendit la main, non plus, cette fois, pour purger Pétrus, mais pour le saigner, le prétendant atteint de fièvre cérébrale; sur quoi, Pétrus ouvrit la fenêtre, et jura qu'au premier pas que feraient vers lui ses amis, il exécuterait sa menace.

Puis, comme un véritable Breton de Saint-Malo qu'il était, habitué dès son enfance à courir sur les vergues des bâtiments, à grimper aux hunes des vaisseaux, il jeta tout son corps en avant, en se retenant d'une manière presque invisible à la traverse de son balcon.

Ses amis crurent un instant qu'il allait se précipiter en effet, et poussèrent un cri.

Mais lui répondit à ce cri par un éclat de rire homérique; ce qui, dans la disposition d'esprit où ils le savaient, alarma Jean Robert, et stupéfia Ludovic.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent à la fois les deux jeunes gens.

— Il y a, dit Pétrus, que j'ai là sous les yeux le plus beau modèle de caricature pour Charlet, ou le plus beau héros de roman pour Paul de Kock, qu'il ait jamais été donné à un homme de contempler pendant les vingt-quatre heures

qui constituent ce bienheureux jour de folie qu'on appelle le mardi gras!

— Voyons! dirent les deux amis en s'approchant.

— Oh! regardez! fit Pétrus; je ne suis pas égoïste, moi.

Ludovic et Pétrus se penchèrent à la fenêtre.

Bien que l'atelier de Pétrus fût situé, comme nous l'avons dit, rue de l'Ouest, ses fenêtres donnaient sur l'esplanade de l'Observatoire; c'était donc l'esplanade de l'Observatoire qui servait de cadre au sujet de tableau dévoué, selon Pétrus, au crayon de Charlet, ou à la plume de Paul de Kock, et dont la vue avait si inopinément éveillé la gaieté du jeune peintre.

Le héros de ce roman ou le modèle de cette caricature était un personnage vêtu de noir, plutôt petit que grand, plutôt gros que mince, qui se promenait, solitaire, mélancolique, et la canne à la main, dans l'allée de l'Observatoire.

Vu de dos, le bonhomme présentait une surface arrondie qui n'avait rien de particulièrement comique.

— Que diable trouves-tu donc de drôle à ce monsieur? demanda Jean Robert.

— Il me fait absolument l'effet d'un homme comme un autre, dit à son tour Ludovic, excepté qu'il me paraît avoir un tic dans la jambe droite.

— Ce n'est point un homme comme un autre; voilà ce qui vous trompe! répondit Pétrus; et la preuve, c'est que je voudrais bien être comme lui.

— Que lui envies-tu? Voyons! demanda Jean Robert; si l'on peut t'offrir ce qu'il a, et si ce qu'il a est à vendre, je cours le lui acheter et je te le donne!

— Ce qu'il a? Je vais te le dire. D'abord, il est seul, et n'a pas deux amis qui l'assomment comme vous m'assommez; — ce qui est déjà quelque chose; — puis je m'ennuie, et il s'amuse.

— Comment, il s'amuse? fit Ludovic; il a l'air triste comme un pendu!

— Cet homme-là s'amuse? demanda Jean Robert.

— Énormément! répondit Pétrus.

— Ma foi, en tout cas, il n'y paraît point, dit Ludovic.

— Eh bien, moi, je vous dis, reprit Pétrus, que cet

homme là rit intérieurement à gorge déployée, et je vais vous en donner la preuve... La voulez-vous?

— Oui, répondirent d'une même voix les deux jeunes gens.

— Bon! attendez-vous à tout, dit Pétrus.

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Hé! monsieur! cria-t-il au bonhomme; vous qui vous promenez là-bas!... Monsieur!

Le monsieur était tout seul dans l'allée : comprenant donc que cette interpellation ne pouvait s'adresser qu'à lui, il se retourna.

Alors, les trois jeunes gens partirent ensemble de ce même rire homérique dont Pétrus avait donné l'exemple un instant auparavant.

Le promeneur était un homme grave, de quarante à cinquante ans à peu près, qui avait au milieu du visage un nez de carton de trois ou quatre pouces de longueur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda-t-il d'une voix lugubre.

— Rien, monsieur, répondit Pétrus; absolument rien! Nous avons vu ce que nous désirions voir.

Puis, se retournant vers ses amis :

— Eh bien, qu'en dites-vous? demanda-t-il.

— J'avoue, dit Jean Robert, que cet homme, très-sérieux vu de dos, est très-réjouissant vu de face.

— Je proposerai à l'Académie des sciences, dit Ludovic, de fonder un prix pour quiconque trouvera la maladie dont est atteint un homme qui se promène avec un pantalon noir, une redingote noire, un chapeau rond, et un faux nez!

— Et il te faudra un prix, un encouragement, une prime pour trouver cela? dit Pétrus d'un air méprisant.

— Écoute, fit Jean Robert, voilà Pétrus en veine de divination : il va te le dire, lui.

— Oh! je l'en défie bien! dit Ludovic.

— Pétrus voit peut-être dans cet homme quelque chose de plus qu'un faux nez.

— Quand il y verrait encore un faux toupet, où cela le conduirait-il?

— Où la forme sous laquelle apparaissent en mer les voiles d'un bâtiment a conduit Christophe Colomb! où la chute d'une pomme a conduit Newton! où le tonnerre tom-

bant sur un cerf-volant a conduit Franklin! A la découverte de la vérité, dit Pétrus avec cet enthousiasme factice qui était un des ressorts comiques de la conversation de l'époque.

— Voyons, dit Jean Robert, je ne sais quel philosophe a dit que tout homme qui avait découvert une vérité, et qui la gardait pour lui, était un mauvais citoyen. Ta vérité, Pétrus? ta vérité?

Pétrus était justement dans une de ces heures d'excitation nerveuse où parler est un soulagement; il ne se fit donc pas prier pour prendre la parole.

— Eh bien, oui, malheureux aveugles que vous êtes! dit-il, sous le faux nez de cet homme, j'entrevois, moi, toute sa vie.

— Va, Pétrus! va! dit Ludovic.

— Cet homme, voyez-vous, continua Pétrus, eh bien, je vais vous faire son histoire.

— Chut! dit Jean Robert.

— Cet homme a une femme qui lui est insupportable, et il mène une vie qui lui est aussi insupportable que sa femme; il a entendu dire par ses voisins que messieurs ses enfants n'étaient pas de lui; son portier, à cause de cela, certainement, le regarde d'un air gouailleur quand il sort, et d'un air triste quand il rentre; il n'a qu'un seul ami, et c'est justement celui-là qu'on accuse d'être son ennemi! Cette diffamation est fondée, ou, si vous le préférez, cette diffamation n'est point une diffamation; il le sait, il en a les preuves authentiques. Eh bien, il continue à serrer amicalement la main de son ami — ou de son ennemi, comme vous voudrez; — il fait, tous les soirs, avec lui sa partie de dominos; il l'invite à dîner une fois par semaine; il lui confie sa femme aux premières représentations; il l'appelle: *Mon bon! mon cher! mon vieux!* il se sert, enfin, des épithètes les plus affectueuses pour lui prouver son amitié, tandis qu'au fond il le hait, il le déteste, il l'exècre, il voudrait lui manger le cœur, comme Gabrielle de Vergy a mangé celui de son amant Raoul! Et pourquoi dissimule-t-il ainsi? pourquoi câline-t-il ainsi femme et amant? Parce que cet homme est un sage, un Socrate, un bourgeois paisible enfin, qui veut avoir la tranquillité chez lui, et qui ne saurait l'obtenir, s'il ouvrait la bouche, ou s'il ne fermait les yeux.

— Mais, sans doute, mon cher Pétrus, dit Jean Robert excitant la verve fébrile de son ami, cet homme a des joies; au milieu de ce Sahara qu'on appelle le mariage, il a trouvé quelque oasis, quelque source fraîche où il va à ses heures, où il se rafraîchit clandestinement; ce qui lui redonne la force nécessaire pour fouler de nouveau le sable brûlant du désert conjugal.

— Ah! oui, certainement! répondit Pétrus; un homme n'est jamais tout à fait heureux ni tout à fait malheureux: il y a des échappées de lumière au milieu de l'ombre, comme dans les coups de vent de Ruysdaël, comme dans les tempêtes de Joseph Vernet. Oui, de même que tous ses semblables, ce mortel a ses félicités intimes et muettes, ses joies mystérieuses et cachées. Eh bien, connaissez-vous ses joies? devinez-vous ses félicités? Non. Je vais vous les dire alors. La joie ineffable de cet homme, la félicité solennelle qu'il se promet pendant trois cent soixante-quatre jours de l'année, eh bien, c'est de mettre un faux nez le jour du mardi gras! Usant des bénéfices de la loi, il passe effrontément dans son quartier, avec la certitude de ne pas être reconnu de ses voisins, qu'il insulte à son tour; et il est d'autant mieux fondé à le croire que, l'an dernier, à pareille époque, il a aperçu son ami et sa femme dans un fiacre, et qu'à son aspect ils n'ont pas baissé le store. Cet homme que vous voyez là, continua Pétrus, s'exaltant dans sa fantasque improvisation, il ne donnerait pas sa journée du mardi gras pour vingt mille maravédis: il est roi de Paris; il se promène incognito dans sa ville, et, ce soir, quand il va rentrer chez lui, sa femme l'interrogera en vain sur l'emploi de sa journée, il demeurera sourd et muet aux interrogations de sa femme; seulement, il la regardera d'un air de compassion, en songeant aux plaisirs dont il aura joui pendant cinq ou six heures! — Respectez donc cet homme! termina Pétrus; respectez-le, et portez-lui envie; car il s'amuse, tandis que, vous, par ces jours de réjouissances publiques, vous avez l'air, toi, Ludovic, du médecin qui vient de tuer la Gaieté, et, toi Jean Robert, du croque-mort qui vient de la conduire au Père-Lachaise!

— Puisque tu envies le sort de cet homme, dit Ludovic à Pétrus, que ne t'affubles-tu comme lui d'un faux nez? que n'intrigues-tu comme lui les passants? que ne fais-tu

croire aux bourgeois de ton quartier que leurs femmes les trompent?

— Ne m'en défie pas! dit Pétrus.

— Je t'en défie, au contraire, et de toutes mes forces!

— Ne défie pas un fou de faire sa folie, dit Jean Robert.

— La Folie passe pour être la mère de la Sagesse, dit sentencieusement Pétrus; ce qui prouve que, lorsqu'on est fou dans sa jeunesse, on devient sage en vieillissant, tandis qu'au contraire, les jeunes gens sages deviennent des vieillards fous. Ainsi, continua-t-il, voilà ce qui vous menace tous les deux; vous êtes, sans vous en douter, sur le grand chemin de la débauche; votre sagesse précoce vous conduit droit au dévergondage. Eh! nos pères n'étaient pas ainsi: ils étaient jeunes dans leur jeunesse, vieux dans leur âge mûr; ils ne dédaignaient pas de sanctifier les fêtes; le mardi gras, tout particulièrement, était pour eux un jour de liesse; mais, vous, vieillards de vingt-cinq ans, qui faites les Manfreds et les Werthers, vous méprisez les plaisirs naïfs de nos aïeux; vous ne hasarderiez pas la semelle de vos escarpins dans les rues de Paris un jour de carnaval; non, au contraire, vous fuyez! vous vous claquemurez, et le pis de tout, c'est que vous vous claquemurez chez moi, qui, le diable m'emporte! suis encore plus bête, plus triste, plus maussade que vous!

— Bravo, Pétrus! cria Ludovic; par ma foi, tu m'as converti à tes idées, et la preuve, c'est que je te porte un autre défi.

— Va!

— C'est de nous habiller tous les trois en malins, et de courir les mauvais lieux de Paris dans cet élégant costume.

— Accepté! dit Pétrus; j'ai besoin de me distraire. En es-tu, Jean Robert? Jean Robert, en es-tu?

— Impossible! dit Jean Robert; je dîne rue Sainte-Appoline, et reste à une soirée de famille. Accordez-moi donc ma liberté.

— Eh bien, oui; mais à une condition.

— Laquelle? demanda Jean Robert.

— Oh! mais il ne s'agira pas, quand on t'aura dit cette condition, de refuser ou de faire des manières, dit Ludovic.

— Sur ma parole, ce sera comme aux jeux innocents : ce qui me sera ordonné, je le ferai.

— Eh bien, dit Ludovic, je suis curieux de savoir si Pétrus s'est trompé à l'endroit de l'homme au faux nez; tu vas donc aller te poser devant le personnage, et lui demander : « Comment vous appelez-vous ? qui êtes-vous ? que cherchez-vous ? » Nous t'attendons ici.

— Soit! dit Jean Robert.

Le jeune homme prit son chapeau, et sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— Ma foi, messieurs, dit-il, j'en suis pour mes frais!

— Il ne t'a rien répondu, l'hypocrite ?

— Au contraire.

— Que t'a-t-il répondu ?

— Qu'il se nommait Gibassier, qu'il était échappé du bagne de Toulon, et qu'il cherchait un monsieur qui devait lui donner mille écus pour *faire un coup* la nuit prochaine.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

— Eh bien, dit Ludovic à Pétrus, tu vois bien que ce n'est pas ton bourgeois!

— Et pourquoi pas ?

— Bon! un bourgeois n'aurait pas tant d'esprit que cela.

Et les trois jeunes gens descendirent en glorifiant l'esprit de l'homme au faux nez.

On a vu, dans le premier chapitre de cette histoire, le résultat du défi porté par Ludovic à Pétrus.

LXXX

Le Van Dyck de la rue de l'Ouest.

Maintenant que nous avons essayé de donner un spécimen du caractère de Pétrus, les jours où il était au cabaret, et

avait le système nerveux agacé, voyons ce qu'il était hors du cabaret, ou pendant ses jours de bonne humeur.

Nous avons dit que c'était un beau garçon ; expliquons-nous un peu; on n'est pas vulgairement assez d'accord sur ce mot *beau garçon*.

Nous autres hommes sommes mauvais juges en cette matière ; parlons de l'opinion des femmes.

Pour les unes, la beauté des hommes consiste uniquement dans la santé et la fraîcheur, c'est-à-dire dans la carrure des épaules, à l'exclusion des traits et de l'expression de la physionomie; celles-là aimeront également un cuirassier, un maquignon ou un chasseur; en un mot, tous les masques et toutes les encolures qui représenteront la force.

Pour les autres, la beauté des hommes sera dans la matité du visage, dans la douceur de la figure, dans la régularité des traits, dans la somnolence des yeux, dans la maigreur du corps ; pour celles-là, enfin, les hommes beaux seront les hommes efféminés et représentant la faiblesse.

Pour nous, la beauté de l'homme, — s'il est permis de dire toutefois qu'il y a des hommes beaux, — la beauté de l'homme, disons-nous, gît tout entière dans son œil, ses cheveux et sa bouche.

Un homme est toujours beau quand il a l'œil lumineux, les cheveux bien plantés, la bouche à la fois ferme, souriante et bien meublée.

La beauté de l'homme, enfin, nous paraît, avant tout, consister dans l'expression.

Ce sont ces conditions de beauté, à notre avis, absolues chez l'homme, qui nous ont fait dire de Pétrus qu'il était beau garçon.

Au reste, si le lecteur veut avoir une idée exacte de celui que nous faisons poser sous ses yeux, qu'il se souvienne de ce merveilleux portrait de Van Dyck peint par lui-même; et, si l'on ne se souvient pas de ce beau portrait, qu'on regarde, chez tous les marchands des quais et des boulevards, la gravure faite d'après le tableau.

Un jour, Jean Robert, en passant sur le quai Malaquais, avait aperçu cette gravure derrière une vitre, et il avait été tellement frappé de la ressemblance de l'élève de Rubens avec Pétrus, qu'il était entré immédiatement dans

le magasin pour y acheter, non pas cette gravure de Van Dyck, mais ce portrait de son ami.

Il l'avait attaché dans l'atelier de Pétrus, et la ressemblance de l'auteur de *Charles Ier* avec le jeune homme était si frappante, que, sur dix bourgeois qui venaient chez lui faire faire leur portrait à l'huile, ou celui de leurs femmes ou de leurs filles au pastel, neuf s'imaginaient que Pétrus se moquait d'eux lorsqu'il leur disait que cette gravure était faite, non point à sa ressemblance à lui, mais à celle d'un peintre mort depuis cent quatre-vingts ans.

C'était la même coupe de visage, le même ton de chair que le portrait, bien entendu ; les mêmes cheveux relevés sur le front en une seule masse fauve et bouclée. L'enfoncement de l'œil était le même ; la même moustache retroussée et la même royale ombrageaient fièrement la même bouche et le même menton ; Pétrus, enfin, était un Van Dyck vivant, mâle et hautain, intelligent et bon.

Quiconque fût entré dans son atelier ayant été à Gênes, se fût souvenu involontairement des magnifiques tableaux du palais Rouge, et eût cherché des yeux cette adorable marquise de Brignolles dont on retrouve à chaque pas, dans ce beau palais, le portrait peint et signé par le peintre flamand.

Si, en regardant Pétrus, avec son col rabattu, son justaucorps de velours serré autour de la taille par une cordelière de soie, assis rêveur au fond de son atelier, et frisant, de sa belle main fine et blanche comme une main de prêtre ou de femme, sa moustache fauve, on eût cherché la compagne idéale de ce beau jeune homme, sa ressemblance avec le peintre d'Anvers était si grande, qu'on ne lui eût pas souhaité d'autre amie que cette belle marquise de Brignolles immortalisée par le suave pinceau de Van Dyck.

Et nulle autre, en vérité, ne lui eût mieux convenu ; car ce n'était évidemment point pour voler vers une grisette, ni vers une bourgeoise, que l'âme qui rayonnait dans les yeux de Pétrus avait reçu ses ailes, et l'on comprenait que la descendante de toute une race de preux pût seule dire à ce fier et beau jeune homme : « Incline-toi devant moi : je suis ta souveraine ! »

C'était, en effet, la fille de toute une race de preux qui avait troublé le cœur de Pétrus.

Disons, en quelques mots, comment la chose était arrivée.

Dans cette rue déserte qu'on appelle la rue de l'Ouest, et où était situé son atelier, le jeune artiste avait vu, un jour, en rentrant chez lui, s'arrêter devant la porte une voiture armoriée de si grande façon, que, quoiqu'elle n'eût fait d'abord que passer devant lui, il en avait reconnu le blason, qui était d'argent, à la tête de More au naturel, surmonté d'une couronne princière avec cette devise : *Adsit fortior !* (VIENNE UN PLUS VAILLANT !)

Cette voiture, comme nous l'avons dit, s'était arrêtée à la porte de Pétrus.

La voiture arrêtée, le domestique en livrée bleue et argent qui se tenait derrière avait sauté à bas de son siége et était venu ouvrir la portière à une jeune et charmante femme à la démarche et à la tournure aristocratiques.

Après cette jeune femme ou plutôt cette jeune fille, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, était descendue, s'appuyant au bras du laquais, une vieille dame d'une soixantaine d'années environ.

La jeune fille regarda au-dessus de la porte de la maison devant laquelle se trouvait la voiture, et, ne voyant sans doute point ce qu'elle cherchait, elle se retourna vers le cocher et lui demanda :

— Êtes-vous sûr que ce soit ici le nº 92?

— Oui, princesse, répondit le cocher.

C'était le numéro de Pétrus.

Une fois que le jeune homme vit les deux dames entrées, il traversa la rue, et, au moment où il allait entrer à son tour, il entendit la plus jeune des deux dames demander à la concierge :

— C'est bien ici que demeure M. Pétrus Herbel, n'est-ce pas?

Herbel était le nom de famille de Pétrus.

Ce à quoi la concierge, tout émerveillée des belles fourrures dans lesquelles les deux dames étaient enveloppées, répondit avec une révérence .

— C'est bien ici, oui, madame; mais il n'est pas chez lui pour le moment.

— Et à quelle heure le trouve-t-on? reprit la questionneuse.

— Le matin, jusqu'à midi ou une heure, dit la concierge; mais, au reste, le voici, ajouta-t-elle en apercevant le jeune

homme, qui s'était avancé et dont la tête dépassait celles des deux femmes.

Toutes deux se retournèrent en même temps vers Pétrus, qui, se découvrant aussitôt, s'inclina respectueusement.

— C'est vous qui êtes M. Pétrus Herbel, artiste peintre? demanda assez impertinemment la vieille dame.

— Oui, madame, répondit froidement Pétrus.

— Nous venons pour un portrait, monsieur, dit la vieille dame toujours sur le même ton; vous convient-il de le faire?

— C'est mon état, madame, dit Pétrus avec une grande politesse, mais plus froidement encore que la première fois.

— Eh bien, quand voulez-vous le commencer?... Sera-ce long? vous faut-il beaucoup de séances? Répondez vite : nous sommes gelées !

La jeune fille, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, s'apercevant de l'impertinence de sa compagne, et remarquant en même temps la patience respectueuse de Pétrus, s'approcha de lui et, prenant la parole à son tour :

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur d'un portrait qui figurait à la dernière exposition sous le nº 309?

— Oui, mademoiselle, répondit Pétrus, tout ému à la fois de la beauté de cette jeune personne et de la douceur de sa voix.

— Si je ne m'abuse, monsieur, c'était votre propre portrait, n'est-ce pas? continua la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, dit en rougissant Pétrus.

— Eh bien, monsieur, je désirerais un portrait de moi fait dans cette manière; celui-là était d'un ton qui m'a ravie. J'ai déjà huit ou dix portraits de moi, que ma mère ou ma tante ont fait faire; mais aucun ne me contente. Voulez-vous, ajouta-t-elle en souriant, essayer à votre tour de satisfaire une personne fort capricieuse et fort difficile?

— J'y tâcherai, mademoiselle, et ce sera un grand honneur pour moi.

— Un honneur? interrompit la vieille dame; et pourquoi ce sera-t-il un honneur pour vous?

— Parce qu'il ne devrait être donné qu'à une célébrité, répondit Pétrus en s'inclinant, de faire le portrait d'une personne de la beauté et du rang de mademoiselle de Lamothe-Houdan.

— Ah ! vous nous connaissez, monsieur ? grommela la vieille dame.

— Je connais du moins le nom de mademoiselle, répondit Pétrus.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'étais capricieuse et difficile ; j'ai oublié de vous dire que j'étais curieuse.

Pétrus s'inclina en homme prêt à satisfaire la curiosité de la belle visiteuse.

— Comment savez-vous mon nom ? continua celle-ci.

— Je l'ai lu sur les panneaux de votre voiture, répondit Pétrus en souriant.

— Ah ! les armes de ma famille ! Vous vous connaissez en blason, alors ?

— Ne suis-je pas appelé à en faire usage tous les jours, et un peintre d'histoire peut-il ignorer que, depuis la prise de Constantinople jusqu'à celle de Berg-op-Zoom, l'écusson des Lamothe-Houdan a rayonné sur tous les champs de bataille sans rencontrer ce que cherche sa devise ?

Ce brevet de vaillance et de noblesse, jeté brusquement à sa face, avec une si complète courtoisie toutefois, fit rougir jusqu'au blanc des yeux l'héritière des Lamothe-Houdan.

La vieille dame elle-même, caressée dans sa vanité, ne put s'empêcher d'accorder à l'artiste un regard de bienveillance.

— Eh bien, monsieur, dit-elle alors d'un air de bonne grâce que l'on n'était point en droit d'attendre de son impertinente personne, puisque vous savez le nom de ma nièce, il ne nous reste plus qu'à vous demander votre heure, et à vous donner notre adresse.

— Mon heure sera la vôtre, madame, répondit le jeune homme avec une déférence que commandait un pareil changement de ton ; et, quant à l'adresse de la princesse de Lamothe-Houdan, il n'est permis à personne d'ignorer que son hôtel est situé rue Plumet, en face de l'hôtel Montmorin, près de l'hôtel du comte Abrial.

— Eh bien, monsieur, reprit le jeune fille en rougissant pour la seconde fois, demain, à midi, si vous voulez bien.

— Demain, à midi, je serai à vos ordres, mesdames, dit Pétrus en s'inclinant profondément.

Les deux dames remontèrent en voiture, et Pétrus rentra dans son atelier.

Nous avons dit que Pétrus était loyal ; cela n'avait pas empêché pourtant qu'il ne fît à mademoiselle de Lamothe-Houdan un des plus gros mensonges qu'un homme puisse faire.

Pétrus avait prétendu qu'il n'était permis à personne d'ignorer l'adresse des Lamothe-Houdan, et, cependant, deux mois auparavant, il l'ignorait encore, et un hasard seul la lui avait apprise.

Peu de Parisiens, excepté les Parisiens des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain, connaissent cette partie des boulevards extérieurs qui va de la barrière de Grenelle à la barrière de la Gare, et qui enceint toute la rive gauche au sud, comme, de la Gare à Grenelle, la Seine l'enceint au nord, ces boulevards ou, plutôt, cette promenade de quatorze à quinze mille mètres de longueur est plantée de quatre rangs d'arbres qui forment deux contre-allées ; elle est tapissée de gazon d'un bout à l'autre de la route, et, pour quiconque a souhaité d'aller méditer seul, ou rêver à deux dans les allées ombreuses d'un parc, c'est une promenade ravissante que celle du boulevard du Midi.

Quelques-unes de ces femmes qui ne montrent jamais leur visage dans les promenades publiques, dans les spectacles, dans les concerts, et qui, poussant la retraite jusqu'à la claustration, ne sortent guère que pour aller à l'église ; quelques-unes de ces femmes, disons-nous, rassurées par la solitude de cette ombreuse Thébaïde, venaient, à cette époque, dans les soirs d'été, y faire un tour en calèche, et le jeune homme studieux, qui commentait son code en se promenant sous les grands arbres, était émerveillé de voir passer sur la route, comme les ombres vaporeuses des grandes dames d'autrefois, les belles et souriantes jeunes femmes du faubourg Saint-Germain.

Parmi ces jeunes femmes — et des plus belles, sinon des plus joyeuses et des plus souriantes, — passait en été dans une calèche découverte, en hiver dans une calèche fermée, la charmante personne que, dans ce livre, nous avons déjà vue apparaître deux fois : la première fois au lit de mort de Carmélite ; la seconde fois, il n'y a qu'un instant, dans la maison de Pétrus ; mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, fille du maréchal Bernard de Lamothe-Houdan.

Quant à Pétrus, la première fois qu'il l'avait vue, lui,

c'était six mois à peu près avant l'époque où nous sommes arrivés, vers la fin d'un beau jour d'été.

Il était tout seul au milieu de la route que forment les quatre rangées d'arbres du boulevard ; il regardait à l'horizon, du côté des Invalides, l'effet d'un soleil couchant, quand, tout à coup, au bout de l'avenue, comme si deux des chevaux du char du soleil s'en fussent détachés, il vit, au milieu d'une poussière d'or, venir à lui deux cavaliers qui semblaient lutter de vitesse.

Pétrus s'écarta pour les laisser passer ; mais ils ne passèrent pas si rapidement, que le jeune homme ne pût distinguer leurs visages. — Nous avons dit *deux cavaliers* ; nous aurions dû dire un cavalier et une amazone.

L'amazone était une grande jeune fille taillée sur le patron de la Diane chasseresse, vêtue d'un costume de cheval de foulard écru, et coiffée d'un chapeau gris devant lequel retombait un voile vert ; elle avait, dans son allure, dans sa tournure, dans son visage, un peu de cette charmante Diane Vernon que Walter Scott venait de créer et de livrer à notre admiration, et beaucoup de cette adorable Edmée que madame Sand avait peut-être déjà vue passer à l'état de fantôme dans les brumes de sa vallée de Corlay.

La fière façon dont cette jeune fille était campée sur son cheval, noir de crin, blanc d'écume ; la rude énergie avec laquelle elle dirigeait la marche de sa monture et domptait ses caprices, indiquaient déjà une écuyère de première force, et la conversation qu'elle soutenait avec son compagnon, malgré le galop pressé du cheval, prouvait qu'elle avait autant de sang-froid que d'habileté.

Son compagnon était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, de belle mine et de grande tournure, vêtu d'un habit de cheval vert, d'une culotte blanche et de bottes à la française ; il était coiffé d'un grand feutre noir au-dessous duquel flottaient, blancs comme s'ils eussent été poudrés, des cheveux qui avaient conservé quelque chose de la coupe du Directoire. Il était inutile de voir le ruban de plusieurs couleurs noué à la boutonnière de ce cavalier, pour savoir à quelle classe de la société il appartenait ; en outre, ses sourcils épais, ses rudes moustaches dont les pointes retombaient au-dessous de son menton, l'expression un peu dure de son visage, révélaient chez cet homme l'habitude du comman-

dement, et, du premier coup d'œil, on reconnaissait en lui une des illustrations militaires de l'époque.

Pour Pétrus, le passage rapide du vieillard et de la jeune fille fut comme une vision, et, si, une demi-heure après, ils ne fussent revenus sur leurs pas, et n'eussent reparu de nouveau devant lui, il eût cru avoir vu passer une belle châtelaine du moyen âge se rendant rapidement au castel de famille, accompagnée de son père ou de quelque vieux paladin.

Pétrus rentra chez lui, et voulut se mettre au travail; mais le travail est une maîtresse jalouse qui se retire quand vous venez à elle le front chaud des baisers d'une rivale.

La rivale du travail de Pétrus, c'était sa rencontre, sa vision, son rêve.

Vainement il prit sa palette; vainement, debout devant son chevalet, il essaya de conduire son pinceau sur la toile, l'ombre de l'amazone planait au-dessus de lui, écartait sa main, caressait son front.

Cependant après une heure de lutte contre le beau fantôme, il se remit à l'œuvre.

On eût pu le croire vainqueur : il était vaincu!

Le sujet ébauché que devait représenter la toile était un chevalier Croisé, blessé, mourant, couché sur le sable, et secouru par une jeune fille Arabe; tandis que des esclaves noirs, qui s'étonnaient qu'au lieu de l'achever, on vînt en aide à un chien d'infidèle, soulevaient la tête du mourant, la jeune fille, au second plan, allait, dans le casque du chevalier, puiser de l'eau à une fontaine ombragée par trois palmiers.

Ce tableau, au moment où Pétrus était rentré de sa promenade, lui avait paru l'allégorie précise de sa vie. N'était-il pas, en effet, ce chevalier blessé dans ce rude combat de l'existence, où tout artiste est un Croisé accomplissant un long et dangereux pèlerinage à la Jérusalem de l'art? Et cette amazone qu'il avait rencontrée, n'était-elle pas cette bienheureuse fée qu'on appelle l'Espérance, sortant de sa grotte liquide chaque fois que le travail dépasse les forces de l'homme, et faisant tomber goutte à goutte, comme la Vénus Aphrodite, du bout de ses cheveux tordus, la rosée qui rafraîchit le voyageur?

Ce symbole idéal, qui souriait à son imagination, lui parut si frappant, qu'il résolut d'en faire le symbole matériel de

sa vie ; et, prenant son couteau à gratter, en un instant il effaça les deux têtes de la jeune Arabe et du Croisé, et substitua son visage à celui du chevalier et celui de l'amazone au visage de la jeune fille.

Voilà dans quelles conditions il s'était remis au travail ; nous avions bien raison de prétendre tout à l'heure qu'au lieu d'être vainqueur, il était vaincu.

A partir de ce moment, il fut quatre mois sans revoir la jeune fille, et, disons mieux, sans chercher à la revoir ; mais, par le même hasard qui la lui avait fait rencontrer une première fois, un jour du mois de janvier 1827, par une matinée de neige éclatante, il rencontra de nouveau, dans une calèche fermée, sur les boulevards déserts, la noble et belle jeune fille.

Cette fois, elle était vêtue de noir, et accompagnée d'une vieille dame, qui semblait dormir au fond de la calèche.

La voiture allait du boulevard des Invalides, à l'allée de l'Observatoire ; puis, arrivée à l'allée de l'Observatoire, elle revenait au boulevard des Invalides, recommençant incessamment le même trajet.

Enfin, elle disparut au boulevard des Invalides, à l'angle de la rue Plumet.

Pétrus comprit que c'était dans cette rue que demeurait son idéalité.

Un matin, il s'enveloppa jusqu'aux yeux dans un grand manteau, et alla se blottir sous le portail d'une des maisons de la rue Plumet, attendant le retour de la voiture qu'il venait de voir passer.

Vers une heure de l'après-midi, la voiture rentra dans l'hôtel dont Pétrus, au commencement de ce chapitre, avait avec tant de précision établi le gisement.

Notre moderne Van Dyck avait donc, comme on le voit, fait un gros mensonge en disant que tout le monde devait savoir l'adresse des Lamothe-Houdan, puisque, un mois auparavant, lui-même ne la savait pas.

Il est inutile de parler de la joie que causa au jeune homme la visite de cette fée qu'il n'avait jusqu'alors connue, comprise et presque admirée qu'à l'état de vapeur, et il est probable que, si la vieille dame qui l'accompagnait eût été sourde et aveugle, Pétrus fût monté chez lui, et eût descendu à la jeune princesse non-seulement le portrait qu'elle

désirait, mais vingt autres portraits encore; car, depuis six mois, le jeune peintre avait, malgré lui, donné à toutes les femmes de ses toiles les traits charmants, quoique un peu altiers de Régina.

LXXXI

Vieille histoire toujours nouvelle.

Pétrus, de retour dans son atelier, regarda avec joie d'abord, avec dégoût ensuite, les diverses toiles, où, de souvenir, il avait peint la fille du maréchal Lamothe-Houdan.

En effet, au bout de dix minutes d'examen, ces portraits lui semblèrent si fort au-dessous du modèle, qu'il fut tout près d'en faire un auto-da-fé; par bonheur, l'arrivée de Jean Robert le détourna de cette résolution.

Jean Robert était trop bon observateur pour ne pas voir qu'il se passait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire dans la vie de son ami; mais c'était un garçon fort discret que Jean Robert, qui ne hasarda qu'un pied sur le terrain de la curiosité, et qui, sentant de la résistance, fit immédiatement retraite.

Les jeunes gens — les jeunes gens distingués du moins — parlent rarement entre eux de leurs maîtresses, de leurs amours, et même de leurs simples liaisons; tout cœur délicat aime l'ombre et le mystère, et introduit difficilement même un ami intime dans le tabernacle de ses affections.

Jean Robert resta le temps qu'il crut nécessaire pour donner à sa visite une autre apparence que celle d'une entrée et d'une sortie; puis il inventa un prétexte, et se retira, laissant Pétrus jouir solitairement de ses émotions.

Quelles étaient ces émotions? C'est ce que Jean Robert ignorait; mais peu lui importait : il avait deviné, au sourire

de son ami, à ses yeux demi-voilés, à sa silencieuse distraction, que ces émotions étaient douces.

Pétrus, demeuré seul, passa une de ces adorables journées dont l'homme à son déclin ne retrouve pas sans frissonner de joie le vivifiant souvenir.

A partir de ce jour, ce rêve caressé par tout artiste, par tout jeune cœur hors du courant vulgaire : l'amour d'une femme dont le front porte la triple couronne de la beauté, de la grandeur et de la jeunesse, — ce rêve se réalisa pour lui.

Toutes les princesses de ses songes venaient de prendre une forme réelle, de s'incarner pour lui, de s'incarner en une seule femme! Il fermait les yeux, et il la voyait descendre de sa voiture dans un nuage de dentelles, de velours et d'hermine.

Le soir, il se mit à son piano ; — Pétrus, comme tous les peintres, adorait la musique. — Sa main eût été inhabile à jeter sur la toile le moindre reflet de ses décevantes émotions : la musique seule, avec sa voix enchantée, ses vibrations qui naissent au ciel, et se répandent sur la terre, la musique seule pouvait répondre aux appels passionnés du jeune homme.

Ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il se décida à se coucher et qu'il s'endormit.—Nous nous trompons en disant qu'il s'endormit ; il veilla, les yeux termés, jusqu'au moment où le jour arriva ; il veilla, c'est bien le mot, car une voix ne cessa de murmurer à son cœur et à son oreille le nom de Régina.

Il sortit de chez lui dès neuf heures du matin, bien que le rendez-vous ne fût que pour midi ; mais il lui eût été impossible de demeurer en place, et il passa les trois heures qui le séparaient de l'heure indiquée à se promener aux alentours de l'hôtel du maréchal.

L'hôtel de Lamothe-Houdan, situé, comme nous l'avons dit, rue Plumet (aujourd'hui rue Oudinot), se composait d'un grand corps de bâtiment élevé entre cour et jardin, et — au fond de ce jardin, dans un endroit qui semblait une oasis à mille lieues de Paris — d'un pavillon comprenant une salle à manger, un salon, un boudoir, enfermés dans une serre gigantesque qui faisait à cette gracieuse succursale du principal corps de logis une muraille de fleurs.

A l'extérieur, la clôture — à part les soubassements de la construction — était de vitres, et, à travers les vitres, on apercevait, comme au jardin des plantes de Paris, comme au jardin botanique de Bruxelles, comme dans les serres du célèbre horticulteur Van Houtte, mille plantes exotiques dont les feuilles, larges ou effilées, mais toutes d'une forme inconnue au Nord et à l'Occident, jetaient sur ce petit coin une couleur tropicale des plus pittoresques.

Ce pavillon, entouré d'arbres de tous côtés, était visible, cependant, sur l'une des faces : c'était la face du sud; une éclaircie ménagée entre les hauts marronniers et les tilleuls touffus permettait de l'entrevoir par les barreaux de la grille de clôture.

C'est dans le boudoir de ce pavillon, dans ce jardin à ciel de cristal, moitié atelier, moitié serre, — car les plus belles œuvres de l'art, comme les plus rares produits de la terre, s'y trouvaient réunis, — que Régina attendait Pétrus, non pas avec une impatience égale à celle du jeune homme, mais, il faut l'avouer, avec une certaine curiosité.

Il y avait dans le tempérament aristocratique de la jeune fille une appréciation rapide de toute supériorité; supérieure elle-même, elle avait, aux premiers mots, senti qu'elle heurtait dans Pétrus un homme supérieur.

Le jeune homme arriva à l'heure dite, ni une minute avant, ni une minute après; il était dans les strictes conditions de cette exactitude que Louis XIV appelait *la politesse des rois*.

En mettant le pied dans cette corbeille de l'archipel Indien, Pétrus fut saisi d'un frisson de plaisir et d'admiration.

Vu du seuil de la porte, c'était, en effet, un spectacle ravissant pour un artiste comme l'était Pétrus, que celui qui se déroulait sous ses yeux; le rêve de la plus vive imagination n'eût pas été plus loin que cette abondante réalité.

Il semblait que, dans l'embrassement sublime d'un céleste amour, l'art et la nature eussent enfanté leurs plus beaux chefs-d'œuvre.

Là étaient toutes les merveilles de l'art; là étaient toutes les richesses du sol; là, sous les fougères gigantesques de l'Amérique du Sud, deux amants en marbre rose s'embrassaient chastement, comme l'Amour et la Psyché de Canova; là, sous des bosquets de ravenalas et de palmiers, fuyaient des naïades échevelées de Clodion.

C'étaient vingt terres cuites de maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, de Bouchardon, de Coysevox, mélangeant leur teinte rougeâtre avec le bronze florentin des maîtres du moyen âge; c'étaient, sous les rosacées de l'Europe, sous les magnolias de l'Amérique du Nord, les Grâces de Germain Pilon, les Nymphes de Jean Goujon, les Amours de Jean de Bologne, — ce grand maître que l'Italie nous a volé, et ne veut pas nous rendre, quoique, depuis trois cents ans, son ombre réclame le titre de Français! — c'étaient, enfin, tant chefs-d'œuvre de terre, de pierre, de bois, de marbre, de bronze, disposés harmonieusement dans cette espèce de forêt vierge en fleur, où toutes les contrées offraient un échantillon de leur végétation particulière et caractéristique, depuis les calcéolaires et les passiflores de l'Amérique du Sud, depuis les camellias, les hortensias, les balisiers, les arbres à thé, jusqu'aux lotus bleus, roses et blancs, jusqu'aux palmiers doux, jusqu'aux dattiers de l'Afrique; depuis les sensitives, les figuiers, les fougères en arbre de Madagascar, jusqu'aux eucalyptes, aux épacridées, aux mimosas de l'Océanie; — c'étaient, en un mot, une mappemonde en fleur!

Régina semblait la déesse protectrice, la fée toute-puissante de ce monde merveilleux.

Pétrus hésitait à entrer, même après que le valet l'eut annoncé, et Régina fut obligée de lui dire en souriant :

— Mais entrez donc, monsieur.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Pétrus; mais, sur la porte du paradis, il est permis à un pauvre mortel d'hésiter.

Régina se leva, et fit passer Pétrus au salon, transformé en atelier; au milieu du salon était dressé un chevalet supportant une toile assez haute et assez large pour qu'on pût y esquisser un portrait de grandeur naturelle.

Sur un pliant étaient posées une boîte à couleur et une palette.

Le jour avait été ménagé par une main savante, et Pétrus n'eut presque rien à changer à la disposition des [illegible].

— Veuillez, mademoiselle, dit Pétrus, vous asseoir où vous voudrez, et de prendre la pose qui vous paraîtra la plus simple et la meilleure.

Régina s'assit, et, tout naturellement, prit une pose pleine de morbidesse et de grâce.

Pétrus choisit un fusain, et, avec une sûreté de main étrange, il esquissa l'ensemble du portrait.

Arrivé aux détails, et voyant que le visage de Régina allait manquer de cette animation de la bouche et des yeux qui fait la vie :

— Mon Dieu, mademoiselle, dit Pétrus, voulez-vous permettre que nous causions un peu.... de ce que vous voudrez, — de botanique, de géographie, d'histoire ou de musique, — pendant cette première séance? Je vous avoue que, quoique amoureux de la couleur, j'appartiens entièrement à l'école des peintres idéalistes; si je rêvais quelque chose, si j'avais une espérance, ce serait de marier le sentiment de Scheffer à la couleur de Decamps. Il me paraît donc impossible de faire un bon portrait devant un visage immobile; j'entends, par immobile, un visage que la causerie n'anime point. Les personnes qui font faire leur portrait se donnent presque toujours, grâce au silence qu'elles gardent volontairement, ou à celui qu'un peintre inhabile ou timide les oblige à garder, un air contraint qui fait dire aux amis : « Oh! ce n'est pas cela! c'est beaucoup trop grave! » ou « c'est beaucoup trop vieux! » Et la faute retombe sur le pauvre peintre, tandis que l'on devrait songer que le peintre, ne connaissant pas son modèle, au lieu de lui donner son expression habituelle, lui a donné l'expression du moment.

— Vous avez raison, répondit Régina, qui avait écouté cette longue théorie, exposée par Pétrus sans prétention aucune, et tout en esquissant les accessoires du tableau; — et, si pour faire de moi un bon portrait, il vous suffit de voir mon visage animé par la causerie qui m'est la plus habituelle et la plus chère, je vous prie d'allonger la main et de sonner.

Pétrus sonna.

Le laquais qui l'avait introduit, et qui se tenait invisible, mais à la portée du premier appel, parut sur le seuil.

— Faites venir Abeille, dit Régina.

Cinq minutes après, une enfant de dix à onze ans entra ou plutôt bondit, de la porte aux pieds de Régina.

Pétrus, impressionnable comme un artiste, et subissant l'influence irrésistible de la beauté sur certaines organisations, jeta un cri :

— Oh! l'adorable enfant! dit-il.

L'enfant qui venait d'entrer, et que sa sœur avait évoquée sous le nom caractéristique d'Abeille, était, en effet, une charmante petite fille à la figure transparente comme une feuille de rose, aux cheveux d'un blond ardent, bouclés tout autour de la tête ainsi qu'une touffe de boutons d'or, à la taille si mince, qu'elle semblait, comme celle d'une abeille, tout près de se briser.

Son front ruisselait de sueur, quoique l'on fût à la fin du mois de janvier.

— Tu m'as appelée, ma sœur? demanda-t-elle.

— Oui! où étais-tu donc? répondit Régina.

— Dans la salle d'armes, à faire assaut avec papa.

Un sourire passa sur les lèvres de Pétrus: ce mot *faire assaut* lui semblait le dernier qui dût sortir de la bouche de cette enfant.

— Bon! mon père te faisait encore faire des armes? En vérité, il est plus enfant que toi, Abeille! et je ne vous aimerai plus ni l'un ni l'autre si vous ne voulez pas m'obéir.

— Mais papa assure, Régina, que tu n'es devenue si grande et si belle que parce que tu as fait des armes; et comme je veux devenir aussi grande et aussi belle que toi, je lui dis toujours: « Papa, fais-moi faire des armes! »

— Oui, et lui qui ne demande pas mieux! Tiens, te voilà tout en nage, tout essoufflée!... Je me fâcherai, Abeille! Comprenez-vous, monsieur, qu'une grande demoiselle de onze ans passe sa vie à faire des armes, comme un écolier de Salamanque ou un étudiant d'Heidelberg?

— Sans compter que, lorsque le printemps va revenir, je monterai à cheval.

— Cela, c'est autre chose.

— Oui, mais papa m'a dit que, cette année, il t'achèterait, à toi, un autre cheval, et qu'à moi, il me donnerait l'Émir.

— Oh! par exemple, si le maréchal fait cela, je le déclare parfaitement fou! — Imaginez-vous, monsieur, que l'Émir est un cheval que personne n'ose monter.

— Excepté toi, Régina, qui lui fais sauter des fossés de six pieds de large, et des barrières de trois pieds de haut.

— Parce qu'il me connaît.

— Eh bien, il me connaîtra à mon tour, et, s'il ne veut pas me connaître, je lui dirai tant de fois à coups de crava-

che : « Je suis la sœur de Régina, et la fille du maréchal d Lamothe-Houdan, » qu'il finira par comprendre.

— L'Émir, mademoiselle, dit Pétrus en se hâtant de profiter de l'animation de Régina pour esquisser sa tête, n'est-c point un cheval noir à tous crins, de race arabe croisé anglais ?

— Oui, monsieur, dit Régina en souriant ; mon chev serait-il assez noble aussi pour avoir un blason ?

— Il vient d'un pays, mademoiselle, où les chiens et les faucons ont leur généalogie : pourquoi n'aurait-il pas la sienne ?

— Ah ! dit la petite Abeille à demi-voix, c'est monsieur qui fait ton portrait ?

— Oui, répondit Régina du même ton.

— Est-ce qu'il ne fera pas le mien aussi ?

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, dit en souriant Pétrus, et surtout posée comme vous l'êtes en ce moment !

La jeune fille était à moitié couchée, les coudes sur les genoux de sa sœur ; sa tête pleine d'animation et d'intelligence, reposant entre ses deux mains, tandis que Régina lui caressait le visage avec une fleur de réséda.

— Tu entends, ma sœur? dit Abeille, monsieur ne demande pas mieux que de faire mon portrait.

— Oh ! dit Régina, il y mettra bien quelques conditions.

— Lesquelles ? dit Abeille.

— Mais que vous serez sage, mademoiselle, et que vous obéirez à votre sœur.

— Bon ! dit la petite fille, je connais par cœur mes commandements de Dieu ; ils disent :

Tes père et mère honoreras!

mais ils ne disent point :

Tes frère et sœur honoreras!

Je veux bien aimer Régina de tout mon cœur, mais je ne veux point lui obéir : je ne veux obéir qu'à mon père.

— Je crois bien ! dit Régina, il fait tout ce que tu veux.

— Mais je ne lui obéirais pas sans cela, dit en riant la petite Abeille.

— Allons, Abeille, dit Régina, tu te fais plus méchante que tu n'es. Mets-toi là bien sagement près de moi, et raconte-nous une histoire.

Puis, se retournant vers Pétrus :

— Imaginez-vous, monsieur, continua-t-elle, que, quand je suis triste, — ce qui m'arrive souvent, — cette enfant vient près de moi, et me dit : « Tu es triste, ma sœur Régina? Eh bien, je vais te conter une histoire; » et alors, en effet, elle me conte des histoires qu'elle prend je ne sais où, dans sa tête folle certainement, mais des histoires qui parfois me font mourir de rire. — Voyons, Abeille, une histoire!

— Je veux bien, ma sœur, dit l'enfant regardant Pétrus, comme si elle eût voulu lui dire : « Écoutez celle-ci, monsieur le peintre. »

Pétrus écouta, tout en avançant énormément l'esquisse de la tête de Régina, qui, rendue au mouvement et à la simplicité de la vie habituelle, prenait une expression ravissante.

La petite fille commença.

FIN DU TOME DEUXIÈME

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 April, 2016